This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

107

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Septième série

TOME IV

LISTE

DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ[1]

MM.

* Marquis DE LAPLACE.
* Marquis DE PASTORET.
* Vte DE CHATEAUBRIAND.
* Cte CHABROL DE VOLVIC.
* BECQUEY.
* Cte CHABROL DE CROUSOL.
* Baron Georges CUVIER.
* Bon HYDE DE NEUVILLE.
* Duc DE DOUDEAUVILLE.
* Comte D'ARGOUT.
* J.-B. EYRIÈS.
* Vice-amiral DE RIGNY.
* Contre-am. D'URVILLE.
* Duc DECAZES.
* Comte DE MONTALIVET.
* Baron DE BARANTE.
* Général baron PELET.
* GUIZOT.
* DE SALVANDY.
* Baron TUPINIER.

MM.

* Comte JAUBERT.
* Baron DE LAS CASES.
* VILLEMAIN.
* CUNIN-GRIDAINE.
* Amiral baron ROUSSIN.
* Am. baron DE MACKAU.
* Bon Alex. DE HUMBOLDT.
* Vice-amiral HALGAN.
* Baron WALCKENAER.
* Comte MOLÉ.
* DE LA ROQUETTE.
* JOMARD.
DUMAS.
* Contre-am. MATHIEU.
* Vice-amir. LA PLACE.
* Hippolyte FORTOUL.
* LEFEBVRE-DURUFLÉ.
* GUIGNIAUT.
* DAUSSY.
* Général DAUMAS.
* ÉLIE DE BEAUMONT.

MM.

* ROULAND.
* Am. DESFOSSÉS.
* C. DE GROSSOLLES-FLAMARENS.
* Duc DE PERSIGNY.
* Vice-amiral DE LA RONCIÈRE LE NOURY.
* Comte WALEWSKI.
DE QUATREFAGES.
* MICHEL CHEVALIER.
ALFRED MAURY.
VIVIEN DE ST-MARTIN.
* Mis DE CHASSELOUP-LAUBAT.
MEURAND.
Contre-amiral MOUCHEZ.
Ferdinand DE LESSEPS.
Alphonse MILNE-EDWARDS.
Alfred GRANDIDIER.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1883-1884

Président..... M. Ferdinand DE LESSEPS, membre de l'Institut.
Vice-présidents. M. V. A. MALTE-BRUN.
M. Henri DUVEYRIER.
Scrutateurs.... M. Louis VIGNES, capitaine de vaisseau.
M. Paul MIRABAUD.
Secrétaire..... M. Désiré CHARNAY.

TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ :

M. MEIGNEN, ancien notaire, boulevard Malesherbes, 20.

ARCHITECTE DE LA SOCIÉTÉ :

M. Édouard LEUDIÈRE.

AGENCE :

A l'hôtel de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.
M. Charles AUBRY, agent.

1. La Société a perdu tous les Présidents dont les noms sont précédés d'un ★.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SEPTIÈME SÉRIE. — TOME QUATRIÈME

ANNÉE 1883

FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICALS

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Boulevard Saint-Germain, 184

—

1883

Soc. 2017

COMPOSITION DU BUREAU

ET DES SECTIONS DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1883

BUREAU

Président ..... M. Antoine D'ABBADIE, de l'Institut.

Vice-présidents ..... M. BOUQUET DE LA GRYE, ing. hydr.
M. le Dr E. T. HAMY.

Secrétaire général.... M. Charles MAUNOIR.

Secrétaires adjoints.. M. Jules GIRARD.
M. J. B. PAQUIER.

Secrétaire général honoraire. M. V. A. MALTE-BRUN.
Secrétaire adjoint honoraire.. M. Richard CORTAMBERT.
Archiviste-bibliothécaire..... M. James JACKSON.

Section de Correspondance.

MM. Barbié du Bocage.
E. Cheysson.
A. Daubrée, de l'Institut.
Charles Gauthiot.
Victor Guérin.
William Hüber.
Le comte de Marsy.
Alph. Milne-Edwards, de l'Institut.
Georges Perin, député.
Colonel Perrier, de l'Institut.
Franz Schrader.
Louis Vignes, capitaine de vaisseau.

Section de Publication.

MM. le vicomte Henri de Bizemont.
Richard Cortambert.
Henri Duveyrier.
Jules Garnier.
Ad. Germain, ing. hydrogr.
James Jackson.
Janssen, de l'Institut.
Émile Levasseur, de l'Institut.
V. A. Malte-Brun.
De Quatrefages, de l'Institut.
Guillaume Rey.
Vidal de La Blache, sous-directeur de l'École normale supérieure.

Section de Comptabilité.

MM. Casimir Delamarre.
Félix Fournier.
Alfred Grandidier.
William Martin.
Meignen, notaire honoraire, trésorier.
Paul Mirabaud.

Membres honoraires de la Commission centrale.

MM. Édouard Charton, de l'Institut, sénateur. — Jules Codine. — Le Dr Alfred Demersay. — Alfred Maury, de l'Institut. — Le vice-amiral Pâris, de l'Institut. — Vivien de Saint-Martin.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET SUR

LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT L'ANNÉE 1882

PAR CH. MAUNOIR

Secrétaire général de la Commission centrale.

Messieurs, le présent rapport a pour but, comme les cinquante-sept précédents[1], de vous faire embrasser d'un coup d'œil le mouvement géographique de l'année.

Les éléments de ce progrès augmentent sans cesse et quelque jour peut-être notre Société sera-t-elle forcée de répartir entre plusieurs spécialistes la tâche de les apprécier; elle aurait ainsi pour chaque grande région du globe, pour chaque grande division de la science, des résumés moins vagues, plus serrés, plus instructifs que le rapport général destiné à une lecture publique de quelques instants.

Telle est aujourd'hui l'activité des recherches dans le champ de la géographie, que les limites imposées à cette lecture sont absolument insuffisantes pour rendre justice même aux plus méritants parmi les savants ou les explorateurs, pour définir au moins en quelques traits leur participation au mouvement général.

A vrai dire, le rapporteur doit dissimuler sous des artifices de mots trop souvent insuffisants, le creux d'une énumération sans utilité pour les spécialistes, sans attraits pour les autres.

1. Le premier rapport annuel fut présenté à la Société en 1822. Un seul rapport a été fait pour chacune des doubles années 1850-1851, 1852-1853, 1870-1871.

Veut-il s'arrêter à marquer le caractère de quelqu'un des résultats acquis, parmi les plus considérables, il sent bien vite que c'est au détriment d'autres efforts également fructueux, d'autres acquisitions, d'autres travaux également dignes d'une mention spéciale.

En attendant une modification qui ne saurait être adoptée sans mûr examen, votre secrétaire général va vous soumettre, aussi rapidement que possible, les principaux faits d'ordre géographique à inscrire à l'actif de 1882.

Un souvenir reconnaissant à la mémoire de ceux qui furent des nôtres, doit servir d'introduction à cet exposé.

Les renseignements qui nous sont parvenus fixent à 30 le chiffre des inscriptions sur notre liste de deuil.

Aucune des pertes de l'année n'a porté sur les hautes personnalités scientifiques que nous nous honorons de compter parmi nous, mais il est deux de nos collègues qui, tués au service de la science, ont droit de figurer en tête de cette triste énumération.

Par une omission infiniment regrettable, le précédent nécrologe n'avait pas placé à côté de son chef, l'un des membres de la mission Flatters, M. Émile Béringer dont le nom figurait sur nos listes depuis 1875.

Pour être tardif, l'hommage de la Société n'en sera pas moins profondément sincère. M. Béringer était de ceux en qui la mort abat toute une brillante gerbe d'espérances.

Voici encore M. Louis Billet, l'une des victimes du massacre dont le Pilcomayo a été le théâtre. Il avait débuté en Sénégambie, lors du voyage qui conduisit le docteur Bayol de Boké à Médine par Timbo, mais la maladie l'avait contraint, dès le début, à revenir en Europe. Néanmoins, plein d'ardeur pour les explorations, il était reparti avec la malheureuse mission du docteur Crevaux. M. Billet appartenait à la Société depuis 1880.

C'est un collègue de plus de vingt années que nous voyons

disparaître du milieu de nous, en la personne du docteur Pruner Bey. Bavarois d'origine, il servit longtemps en Égypte comme médecin militaire et fit partie, en cette qualité, de plusieurs expéditions pendant lesquelles il se distingua de manière à être attaché à la personne du vice-roi. Lorsque le temps fut venu de prendre sa retraite, c'est à Paris qu'il se fixa pour coordonner les notes et observations qu'il n'avait cessé de recueillir sur les populations avec lesquelles il s'était trouvé en contact. Devenu membre de la Société d'Anthropologie, il y joua un rôle très actif et fut appelé à la présidence en 1865. En quittant la France, à la suite de la guerre avec l'Allemagne, il voulut reconnaître l'hospitalité qu'il y avait trouvée et c'est à la chaire d'anthropologie du Muséum qu'il donna la plus grande partie de la collection anthropologique réunie par lui à ses frais. Il a laissé, chez tous ceux qui l'ont connu, les plus sérieux souvenirs d'estime pour son savoir autant que pour son caractère.

M. Georges Verbrugge, que nous avons également perdu cette année, n'était point un voyageur scientifique, mais sa plume alerte et brillante animait d'une étrange vie les paysages américains qu'il décrivait d'après nature. Avec son frère, M. Louis Verbrugge, l'un des nôtres aussi depuis 1877, il avait fait partie de la campagne laborieuse dans laquelle MM. Wyse et Armand Reclus inaugurèrent les premières études de la gigantesque entreprise du percement de l'isthme de Panama.

Enfin, M. Léon Poirier, mort il y a quelques mois, représentait dans notre milieu, ces esprits éclairés qui, sans être voués à la science, l'admirent, l'honorent et ne s'en tiennent pas pour quittes envers elle. Même avant d'entrer parmi nous, en 1878, M. L. Poirier suivait avec une vive sympathie les explorateurs luttant pour ouvrir des horizons nouveaux à l'étude de la Terre ou au développement économique des peuples. Son testament, reflet de cette préoccupation généreuse, charge la Société de Géographie de désigner pour des

rentes viagères dont il lui laisse le capital, quelques-uns des moins favorisés de la fortune parmi ces pionniers qui ne s'enrichissent guère.

Parmi nos membres correspondants étrangers, nous avons à enregistrer la mort de l'éminent général Kauffmann, gouverneur général du Turkestan russe, que nous avions élu en 1878. La géographie de l'Asie lui restera reconnaissante d'importantes explorations entreprises par sa haute autorité ou soutenues par sa bienveillance éclairée. Les voyageurs français ont toujours trouvé auprès de lui le meilleur accueil.

La Société a perdu encore cette année : M. Charles François Duchanoy (1852); — M. Juvénal Dessaignes (1865); — M. Émile de Ville, consul de Belgique à Zanzibar (1867); — M. le vice-amiral Pothuau (1867); — M. Candido Mendes de Almeida (1869); — M. Charles Brunel (1872); — M. le baron Gay de Vernon, colonel de cavalerie en retraite (1874); — M. Saint-Cyr-Jullien (1875); — le docteur E. E. Cazalis (1876); — M. Henri Giffard (1876); — M. le comte Jules d'Argis de Guillerville (1877); — M. Gustave Delafontaine (1877); — M. le baron de Bourgoing, député (1877); — M. Jules Koechlin (1877); — M. Claude Lafaverge, capitaine d'infanterie en retraite (1877); — M. Jules Cairon Noriac, homme de lettres (1877); — M. Cély, conseiller général d'Oran (1878); — M. Émile Fleuriot de Langle, fils du vice-amiral de Langle (1879); — M. Paul Jozon, député (1880); — M. J. F. Barnel, libraire-éditeur (1880); — M. le général Lagrenée, directeur supérieur du génie (1880); — M. le docteur Leprieur, médecin major de 1re classe, au 17e régiment de chasseurs (1880); — M. Pinto de Araujo (1881); — M. Frédéric Véron (1881).

Quant à nos affaires intérieures, il en est une ou deux qui doivent être abordées ici.

La Société a inauguré, cette année, un nouveau mode de publication de son *Bulletin* en deux parties distinctes, l'une

donnant rapidement le compte rendu des séances, la correspondance et les pièces de peu d'étendue, l'autre renfermant des documents de fond. Avec le zélé concours de notre collègue, M. Depping, cette innovation a produit les résultats qu'en attendait la Commission centrale.

Par suite de l'exiguïté de l'ancien local de la rue Christine, par suite du transfert de la Société dans son hôtel et de la très rapide augmentation de notre richesse en ouvrages, la bibliothèque, cette fortune scientifique accrue encore grâce aux libéralités de M. Buette et de M. de Clermont, demandait à être remise dans des conditions convenables. La mort avait surpris l'abbé Durand, archiviste-bibliothécaire, avant qu'il eût eu le temps de pourvoir à une réorganisation indispensable. Par les soins actifs de notre archiviste-bibliothécaire actuel, M. J. Jackson, qui n'épargne rien pour classer, conserver et accroître nos trésors, l'ordre est établi. La Commission centrale pourra donc faire subir au règlement de la bibliothèque quelques modifications réclamées par un certain nombre de nos collègues.

La Société poursuit la formation d'une collection de portraits photographiques soit de ses membres, soit des personnages les plus marquants dans la géographie ou les voyages. D'ici à quelques années, elle aura, si vous voulez bien l'aider, une collection unique en son genre.

Nos réunions de quinzaine ont été fréquentées par un nombre d'assistants qui s'élève, en moyenne, à 210 par séance.

Enfin, le nombre des membres de la Société qui était de 2100 à la fin de 1881, est actuellement de 2250.

Cet accroissement, ainsi que les travaux de mise en ordre de la bibliothèque, impose au personnel un surcroît de travail dont il y a lieu de lui tenir compte et pour lequel notre agent dévoué, M. Aubry, continue à déployer son activité infatigable.

Il ne sied pas plus aux groupes qu'aux individus de trop

parler d'eux-mêmes et vous reprocheriez à votre rapporteur de prélever sur la part de la science, le temps de vous entretenir de petites questions domestiques ou de détails administratifs.

La Commission centrale élue par vous et que les statuts chargent d'administrer au nom de la Société, sera toujours prête à fournir aux sociétaires les éclaircissements qu'ils pourraient désirer. Faut-il ajouter qu'elle est également prête à recueillir, pour les examiner, les suggestions inspirées par le désir du commun progrès?

Elle ne saurait toutefois jamais perdre de vue que s'il ne faut pas pousser à l'excès le respect de la tradition, il convient de ne point s'engager dans des voies nouvelles sans les avoir attentivement reconnues. Toutes les audaces sont permises, à la condition d'être réfléchies et de ne conduire ni à des échecs, ni à des manifestations d'impuissance. En aucun cas, enfin, vos collègues de la Commission centrale ne sauraient oublier que la Société de Géographie a grandi sous le drapeau de la science; c'est en y restant attachée qu'elle a groupé, qu'elle maintient en bonne harmonie autour d'elle une élite intellectuelle appartenant à des milieux divers et à toutes les opinions.

D'une façon générale, il faut constater la continuation du mouvement qui s'est produit depuis quelques années en faveur des sciences auxquelles s'est consacrée notre association. C'est ainsi que le rapport de cette année doit enregistrer la fondation de six nouvelles sociétés géographiques. Trois sont nées en France, à Toulouse et à Lorient, tandis que Nantes constituait une Société de Géographie commerciale; trois sont nées en Allemagne, à Lubeck, à Iéna, à Greifswald. Tout à côté de la nôtre, diverses associations se sont vouées au développement de branches spéciales ou aux applications du savoir géographique. Notre Société se félicite de les voir aujourd'hui en pleine prospérité, comme la So-

ciété de Géographie commerciale, le Club Alpin, la Société de Topographie. Son désir est de continuer à entretenir avec elles ces relations dont la confraternelle courtoisie est une forme du respect pour la science.

Nous ne resterons pas longtemps sur l'Europe finement découpée, qu'on s'étonne presque de voir rangée parmi les continents au même titre que ses deux colossales voisines, l'Afrique et l'Asie. Sa géographie, en effet, procède d'éléments spéciaux, tels que ces grandes cartes dont M. Cheysson nous a présenté l'état dans un tableau si instructif. Sans cette topographie de détail qui marque le dernier point de la connaissance des formes d'un pays, les généralisations géographiques restent flottantes et difficiles à établir nettement.

Même aujourd'hui, la science n'est pas fixée sur la superficie de notre continent, comme l'a démontré le travail du général J. Strelbitsky dont les déterminations établies avec soin, diffèrent assez notablement, pour la France par exemple, des déterminations les mieux accréditées.

Ces différences révèlent la nécessité de s'entendre sur les méthodes de mesure des superficies. Ce serait là un excellent sujet d'étude à proposer aux géographes et aux statisticiens qu'il intéresse également.

Dans l'une de nos séances, M. Daubrée a exposé avec sa haute compétence, le mode de publication d'une grande carte à 1/1 500 000, en 49 feuilles, où prendra place la synthèse des études géologiques dont l'Europe a été l'objet depuis une quarantaine d'années.

Les États d'Europe poursuivent presque tous de vastes entreprises destinées à modifier les conditions de leur sol et de leur vie économique et vraiment, un rapport spécial ne serait pas de trop pour cet ensemble de travaux.

Par un contre-coup qui, du reste, ne froisse point la logique, tandis que les nations réunissent les mers en perçant des isthmes, elles cherchent à se rapprocher en forant des tunnels.

La géographie qui ne saurait rester indifférente à ces opérations, doit enregistrer ici la phase de suspension dans laquelle sont entrées, du côté de l'Angleterre, les études pour le percement d'un tunnel sous la Manche. Ce ne saurait être là qu'un arrêt momentané dont les motifs sortent de notre domaine. Il ne nous appartient pas de rechercher pourquoi nos voisins qui profitent si bien du percement des isthmes, redoutent de voir établir une communication par terre entre l'Angleterre et la France.

Inscrivons comme un grand événement l'ouverture du tunnel du Saint-Gothard à l'exploitation. L'une des conséquences en sera probablement de nous obliger à trancher le débat entre le Simplon et le Mont-Blanc.

En faveur de ce dernier militent des considérations politiques, mais l'autre présente des facilités exceptionnelles d'exécution. Cependant l'idée d'un percement du Saint-Bernard est entrée en ligne et la comparaison de ces divers projets offre un large sujet d'étude.

N'a-t-on pas parlé encore d'un tunnel sous le détroit de Gibraltar, d'un tunnel sous le détroit de Messine ? Tout détroit, de nos jours demande son tunnel, tout isthme appelle sa coupure.

Celui de Corinthe a reçu un commencement de satisfaction : le 10 avril dernier a eu lieu l'inauguration officielle des travaux qui doivent permettre aux navires de passer directement du golfe de Corinthe à celui d'Egine, abrégeant ainsi d'environ 250 kilomètres, en moyenne, la traversée entre les parties orientale et occidentale du nord de la mer Méditerranée.

D'un golfe à l'autre le canal sera tout droit ; il traversera un massif dont l'épaisseur peut être assez exactement représentée, pour les Parisiens, par la distance des Tuileries à Neuilly, et dont la hauteur est à peu de chose près le double de celle de la colonne Vendôme.

La marche des travaux jusqu'à ce jour autorise l'espérance

que l'œuvre sera terminée avant le délai de quatre ans stipulé par l'acte de concession.

Au voisinage des régions que notre savant correspondant, M. Michel Venukof, avait signalées, dans un travail que vous connaissez, comme des lacunes sur la carte d'Europe, la commission internationale de délimitation de la frontière turco-grecque a fait la topographie de la zone que suit cette frontière, du golfe d'Arta au mont Olympe, à travers la Thessalie, en attribuant à la Grèce une notable augmentation de territoire prélevée sur l'ancien territoire ottoman.

Les conséquences des traités qui ont suivi la guerre entre la Russie et la Turquie peuvent-elles être définitivement portées sur les cartes?

Le Montenegro dont la frontière coupe le lac de Scutari, possède désormais, à Dulcigno, un débouché sur l'Adriatique; ne soulèvera-t-il pas quelque jour ses prétentions sur les districts de Plava et de Goussinié ? En attendant l'Autriche teinte de sa couleur distinctive les contours de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Pour terminer les généralités relatives à l'Europe, rappelons l'étude sur les crues et le régime des fleuves européens, entreprise par un savant officier de l'armée russe, le colonel de Tillo. Ce sera là un travail important, non seulement pour la géographie de notre petit continent, mais encore pour la physique générale du globe. M. de Tillo a déjà donné un chiffre intéressant, celui de la limite supérieure de crue des fleuves de la Russie.

Il nous a été révélé aussi que des Sociétés économiques des provinces baltiques de la Russie, ayant fait procéder à des nivellements de diverses parties de ces provinces, ont trouvé des erreurs considérables dans les chiffres d'altitude adoptés jusqu'ici.

Tout en élevant à l'étude de son territoire de grands monuments comme les cartes de ses côtes, ses cartes d'état-

major, sa carte géologique, ses statistiques diverses, la France prend honorablement part au mouvement géographique à l'extérieur. Cette année, nous la trouverons avec les missions qui viennent de faire de si belles observations sur le passage de Vénus ou qui vont s'établir aux abords des régions circumpolaires; nous la retrouvons avec nos officiers topographes dans le sud-oranais et en Tunisie, nous la retrouvons avec ces missionnaires du Ministère de l'Instruction publique dont l'un des plus dévoués, M. Charnay, va nous entretenir de ses voyages; nous la retrouvons enfin dans cette opinion publique s'associant tout entière aux regrets de la mort du docteur Crevaux et aux succès des nobles efforts de M. de Brazza.

Le Ministère de l'Intérieur vient de publier les résultats du recensement exécuté au mois de décembre de l'année 1881. On peut constater que, de 1876 à 1882, la population totale de la France a augmenté de 776 620 habitants. Cette augmentation se répartit sur cinquante-trois départements. Il y a lieu de constater aussi une fois de plus, que les grandes villes continuent à exercer une attraction intense sur les populations rurales. Seule parmi les dix villes dontl a population dépasse 100,000 âmes, Saint-Étienne a subi une diminution de population.

En ajoutant aux 37 672 048 habitants de la France continentale, les 3 310 412 habitants que le recensement donne à nos trois départements algériens, on arrive à un total d'environ 41 millions d'âmes, dont le sixième est représenté par la population de cinquante villes.

Naguère les richesses que les missionnaires rapportaient de leurs explorations se perdaient trop souvent dans la poussière et l'oubli. A ce point de vue, l'ouverture du Musée ethnographique du Trocadéro a été l'un des faits intéressants de l'année. Les membres de la Société de Géographie, gracieusement conviés par le Ministère de l'Instruction pu-

blique à visiter la salle de l'Amérique, la seule qui fut alors achevée, ont suivi avec la plus vive attention les explications si autorisées du docteur Hamy, notre collègue, au sujet des belles collections classées par ses soins et ceux de M. A. Landrin.

A l'achèvement du Musée d'ethnographie, Paris sera doté d'une institution qui pourra rivaliser avec les plus riches qui soient en ce genre. Il faut reconnaître que l'importance des collections ethnographiques va croissant avec une rapidité regrettable, en ce qu'elle résulte de la prompte transformation ou de l'anéantissement des peuples primitifs au contact de la civilisation blanche.

Il y a quelques mois, l'attention des archéologues était mise en éveil par une découverte dont la mention n'est point déplacée ici. Des fouilles poursuivies depuis plusieurs années par M. C. de la Croix, au prix de grands efforts et des plus généreux sacrifices, venaient d'être récompensées par la découverte de monuments uniques en leur genre et qui n'intéressent guère moins la géographie que l'histoire. M. de la Croix a mis au jour les restes d'une station balnéaire, sorte de Vichy gallo-romain, situé sur les bords de la Vienne, à quelques trente kilomètres dans le sud-ouest de Poitiers. Avec M. de Launay, chargé par le Ministère de l'Instruction publique de visiter les ruines de Sanxay, la Société de Géographie espère que l'État prendra des mesures pour la conservation de ces monuments de notre première civilisation.

Au nombre des travaux français à inscrire dans les annales géographiques de 1882, il faut signaler l'ouvrage que M. Adrien Germain a consacré aux opérations de tout genre, comme aux calculs que comporte le levé et la construction des cartes marines. Sous le titre modeste de *Traité d'Hydrographie* notre savant collègue a donné un utile complément à son traité des projections. Pouvons-nous espérer maintenant que M. Germain voudra bien condenser dans un très petit volume, véritable *vade-mecum* plus spécialement

à l'usage de nos explorateurs, tout ce qui leur est strictement nécessaire pour lever une route, déterminer une position et dresser une carte sommaire?

La physique générale du globe, base essentielle des relations entre la géographie et l'histoire, est trop délaissée en France où elle n'a même pas une chaire dans l'enseignement supérieur. Aussi est-ce avec beaucoup d'intérêt que nous voyons se produire les publications consacrées à cette branche maîtresse de nos études. Tout récemment notre collègue M. Vidal de la Blache a fait paraître, sous le titre de *la Terre*, un livre où sont heureusement condensées en peu d'espace, les notions principales relatives aux caractères et aux fonctions des organes terrestres. Un chapitre sur les produits naturels et une histoire sommaire des découvertes complètent cet ouvrage.

Notre pays a pris une part fort honorable à la campagne d'observation du passage de Vénus sur le Soleil. L'Académie des Sciences de Paris n'a pas envoyé moins de huit missions aux parties du globe d'où le phénomène était visible. Vous trouverez au quatrième trimestre du *Bulletin*, un exposé présenté par M. Dutreuil de Rhins, des conditions dans lesquelles se produit le passage de Vénus ainsi que des méthodes employées pour l'appliquer à évaluer la distance du Soleil à la Terre.

Nous savons aujourd'hui, par les télégrammes des chefs de mission, MM. A. d'Abbadie, de l'Institut, le doyen de nos explorateurs, de Bernardière, Bouquet de la Grye, Fleuriais, Hatt, le colonel Perrier, de l'Institut, Perrotin, Tisserand, que les observations ont bien réussi. « Les missions françaises envoyées à l'étranger pour observer le passage de Vénus, a dit M. J. B. Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, ont remporté un grand et légitime succès, dont elles ont à juste titre le droit d'être fières. »

Fidèle aux traditions laborieuses du Dépôt de la Guerre,

dont il poursuit l'œuvre agrandie, le Service géographique de l'armée a imprimé une activité particulière aux travaux sur le terrain : on le verra dans les pages relatives aux progrès de la géographie africaine.

Le Service géographique a eu l'honneur de fournir l'une des huit missions d'observation du passage de Vénus. Cette mission, conduite par le colonel Perrier, sous-directeur du Service géographique, se composait du commandant Bassot, du capitaine Defforges, de M. Tourenne, photographe, et de cinq auxiliaires, secrétaires d'état-major et marins. Bien accueillie aux États-Unis, elle a installé son observation dans le vieux fort Marion, à Saint-Augustin, en Floride. Tous les passages ont été observés avec un plein succès, toutes les mesures prescrites effectuées avec la précision désirable, et deux cents bonnes photographies de la planète et du Soleil ont été obtenues pendant le passage. Il nous intéresse particulièrement de savoir aussi que la latitude de l'observatoire temporaire de Saint-Augustin et sa longitude par rapport à Savannah et par conséquent par rapport à Washington et Paris, ont dû être déterminées avec le concours des officiers du Coast Survey des États-Unis.

En France, le Service géographique a continué les mesures de la nouvelle méridienne de Paris. Six stations celles de Malvoisine, Fontainebleau, Melun, Lieussaint, Yèbles, Montgriffon, ont été achevées sous la direction du commandant Bassot. Le travail de cette année a donné lieu à une intéressante cérémonie scientifique. Les termes de la base mesurée naguère par Delambre ont été découverts en présence d'une commission nommée par l'Académie des Sciences et composée de MM. d'Abbadie, Bréguet, Janssen et le colonel Perrier. On a eu la satisfaction de les retrouver en parfait état de conservation. La base de Delambre, fondement de la carte de France, ne pourra pas être remesurée facilement. L'opération, en effet, serait rendue trop longue et trop coûteuse, soit par le voisi-

nage du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée, qui coupe la base aux deux tiers de sa longueur, soit par l'existence d'une allée d'arbres très élevés, qui couvre la direction de la base. Il a donc été résolu qu'une nouvelle base serait choisie sur la route de Villejuif à Juvisy, sur l'emplacement de l'ancienne base de Picard. Elle sera reliée à la triangulation et à la base de Delambre à laquelle elle servira de vérification. Déjà les termes de cette nouvelle base ont été construits et repérés. Elle sera prochainement mesurée avec l'appareil très perfectionné que le Service géographique vient de faire construire chez MM. Brunner frères, les habiles constructeurs dont le nom est si honorablement connu dans le monde de la science.

Le Dépôt de la Marine ajoute toujours de nouvelles publications à celles qui composent déjà son volumineux catalogue et il faut signaler, cette fois encore, une série de publications relatives à diverses parties du globe, et aux côtes de France entre le cap Gris-Nez et la frontière de la Belgique.

Les Archipels du Pacifique sont représentés, pour les Pomotou, par un plan de l'île Fakarawa, d'après les levés de M. Feyzeau, lieutenant de vaisseau, et par un plan de l'île Mururoa, œuvre du capitaine Lozec. Pour les Marquises, M. Kiesel, lieutenant de vaisseau, a donné un plan de la baie de Vaieo, dans l'île Vapou, tandis qu'on publiait des croquis des îles Noukahiva, Vapou, Hivaoa et Ouvéa.

L'hydrographie de l'île Moréa, à l'ouest de Taïti, a été exécutée par M. Feyzeau, ainsi que le plan de la baie Rikitea dans l'île Manga-Reva, l'une des Pomotou. Peu à peu se complète le tracé des côtes de la Nouvelle-Calédonie et récemment ont paru les plans des baies de Pam et de Tua. Les levés auxquels le capitaine de frégate Chambeyron se consacre exclusivement depuis plusieurs années, nous donneront bientôt la partie du grand récif située au nord de l'île.

Sur les mers des Indes et de la Chine, le Dépôt a publié en 1882, un plan d'Obock (golfe d'Aden), et de Mahé (Hindoustan), d'après les levés des officiers du *La Clochetterie*.

La publication des cartes levées en Cochinchine par MM. Caspari et Renaud, ingénieurs hydrographes, a été achevée, sauf en ce qui concerne les derniers levés de M. Renaud au Tonkin. Elle se compose de six feuilles de navigation à l'échelle de 1/150 000, environ, embrassant la partie de côte qui s'étend du cap Padaran à l'île Hontsen, c'est-à-dire la côte méridionale de l'Annam, entre les 11° et 18° de latitude nord; nous y trouvons aussi cinq plans particuliers de baies, et le plan des îles Poulo-Dama dans le golfe de Siam.

M. Héraud, ingénieur hydrographe, a publié une table des positions géographiques du Tonkin. La table des positions du golfe de Siam et des côtes d'Annam, par M. Caspari, est sous presse.

Les levés de M. Renaud sur la côte nord du Tonkin et dans la rivière de Longmoon (Chine), sont en cours de gravure, ainsi que les plans de Ha-Long, Cua-Shimonn, Bamoon, Shiengmoon (Tonkin), par MM Poulain de Saint-Paré et de Roujoux, enseignes de vaisseau.

M. Favé, ingénieur hydrographe, continuant l'étude de cette partie du Tonkin, a levé la portion ouest de l'inextricable archipel des Faï-tsi-long, avec les principaux chenaux et mouillages qui s'y trouvent. Il a aussi remonté la Rivière Noire et la Rivière Claire au-dessus de Hanoï. Enfin il a exploré la côte nord-ouest de l'île de Haï-nan, sur une étendue de plus de 60 milles, de Port-Marion à la baie Chappon.

Aux côtes de France, M. Adrien Germain et M. J. Renaud, ingénieurs hydrographes, ont revisé la partie du littoral qui s'étend du pertuis d'Antioche à l'embouchure de la Gironde. Ils ont effectué dans les rades des Trousses et de l'île d'Aix, sur la barre de la Charente, dans les chenaux des coureaux

d'Oléron et le pertuis de Maumusson, les sondages rendus nécessaires par les changements des fonds depuis les derniers levés. La topographie des côtes nord-est et ouest de l'île d'Oléron a été refaite, ainsi que celle de la ligne des dunes d'Arvert, et des sondages ont été exécutés au large pour relever les modifications que le travail incessant de la mer fait subir à ces parages.

Comme le Service géographique, le Dépôt de la Marine avait organisé l'une des missions chargées d'étudier le passage de Vénus, sous la direction de M. Bouquet de la Grye, dont les collaborateurs étaient MM. Héraud, ingénieur hydrographe, et Arago, lieutenant de vaisseau; elle s'est établie au fort Loreto, près de Puebla, d'où elle a pu faire d'excellentes observations.

Enfin, c'est aussi au Dépôt de la Marine qu'a été organisée la mission chargée d'aller, sous les ordres du commandant Martial, exécuter à la Terre de Feu, des observations météorologiques et magnétiques, du mois d'août 1882, au mois d'août 1883.

Le *Travailleur* a fait, cette année, sa troisième campagne de recherches sur le fond des mers. Vous avez pu suivre au *Bulletin* les deux précédentes croisières dont M. Alphonse Milne-Edwards, président de la commission scientifique embarquée sur l'aviso, vous a lui-même exposé les résultats. Pendant les deux mois qu'à duré la dernière campagne le *Travailleur* a visité les côtes septentrionales de l'Espagne et celles du Portugal, puis, longeant la côte du Maroc jusqu'aux Canaries, il a traversé le détroit de Bocayna entre les îles Fuertaventura et Lanzerote, d'où il est revenu sur Rochefort par Madère et Lisbonne.

Bien que contrariées par le mauvais temps, les opérations ont été fructueuses pour l'étude de la faune sous-marine, du relief et de la nature des fonds.

Soixante et onze coups de drague ont été donnés par des fonds variant de 100 à 3700 mètres. De nombreuses espèces

de crustacés, de poissons et de mollusques ont été recueillies et la vase ramenée à la surface a produit une foule d'animaux dont la variété sera reconnue au microscope.

Les sondages montrent que, sur la côte nord de l'Espagne, il existe un plateau incliné régulièrement jusqu'à 20 milles de terre, par une profondeur de 200 mètres.

Sur la côte du Portugal, la base du plateau n'est plus qu'à 5 ou 6 milles du Cap Roca; plus rapprochée encore du Cap Saint-Vincent, elle s'écarte d'une quinzaine de milles de la côte marocaine.

Au large de ce plateau, sur le littoral espagnol et portugais, les fonds sont d'une étonnante irrégularité, déjà constatée au cours de la précédente campagne. Non moins variable est la nature des fonds, comme celle des êtres vivants qui se trouvent groupés par colonies sur des surfaces voisines restreintes.

A l'ouest du Maroc, les fonds ont paru fort réguliers jusqu'à 35 milles de terre par des profondeurs de 2000 mètres. La vase, molle et rougeâtre, est habitée par des poissons, des crustacés et des mollusques inconnus jusqu'à ce jour. Quelques magnifiques spécimens ont été recueillis par 2200 et 2300 mètres de fond.

Au milieu des terrains volcaniques des Canaries, apparaissent de nouveau les irrégularités du sol sous-marin. Ici la vase, différente de celle de la côte du Maroc, ressemble à des cendres délayées; elle est à peine habitée par des animaux qui ne présentent pas un grand intérêt.

Entre Ténériffe et Madère, les sondages ont relevé des fonds de 2500 à 4000 mètres, indiqués déjà par le *Challenger*. C'est à 25 milles au nord de Ténériffe qu'a été fait le plus profond dragage et, par 3700 mètres, le chalut a ramené une petite éponge d'une espèce nouvelle.

En résumé cette exploration du *Travailleur*, qui ne sera pas la dernière, est l'un des faits les plus intéressants de l'année pour la part de la France aux recherches géographiques.

Le nombre croissant des voyages et des documents relatifs à l'Afrique nous oblige à condenser de plus en plus cette partie du rapport, et rend chaque année plus difficile de présenter, au cours d'un aperçu qui doit embrasser le monde entier, une appréciation suffisante des nouvelles conquêtes de la géographie africaine.

Vous vous rappelez la grande carte d'Afrique à 1/2 000 000, que le capitaine du génie de Lannoy nous présentait à l'une de nos séances de l'année dernière. Elle montrait bien l'état actuel de nos connaissances, car, à côté de parties du continent relativement riches en détails géographiques rendus avec soin, apparaissaient de vastes lacunes, de larges places blanches qui appellent l'exploration. Le Ministre de la Guerre, comprenant l'intérêt de cette carte, a décidé de la faire publier. Depuis lors, 9 feuilles en ont paru sur 60 dont l'œuvre sera composée. Elles sont en planimétrie seulement, mais une édition subséquente donnera la montagne.

Pour commencer par l'Algérie l'examen des travaux qui ont fait progresser cette année la géographie de l'Afrique, nous devons rappeler, au passage, l'œuvre cartographique très consciencieuse que M. Langlois, membre de la Société de géographie d'Oran, a consacrée au département d'Oran et à laquelle il compte donner des similaires pour les départements d'Alger et de Constantine.

Les officiers poursuivent sans interruption les campagnes géodésiques et topographiques destinées à doter l'Algérie d'une carte qui sera l'équivalent de la carte de France. Pour la géodésie, le commandant Derrien a reconnu et triangulé la feuille de Mascara, le capitaine Brullard, la feuille de Constantine, le capitaine Boulangier la feuille de l'Oued Zenati. Dans la province d'Oran, les levés, dirigés par le lieutenant-colonel Mercier, ont porté sur 1672 kilomètres carrés embrassant la plaine de la Macta, la vallée de l'Habra, les environs de Saint-Denis du Sig, la vallée du Tlélat et tout le sud de la grande Sebkha oranaise.

Dans la province d'Alger, le travail, qui a couvert une superficie de 1534 kilomètres carrés, s'est effectué sur toute la vallée de l'Isser et sur la bande de pays comprise entre Dellys et Aumale.

Dans la province de Constantine, la topographie a pris possession de 2494 kilomètres carrés de territoire dans le massif de l'Édough, au nord du lac Fezzara et sur la côte entre Bone et la plaine de Tabarca.

A côté des opérations de topographie régulière, dans une partie de l'Algérie désormais ouverte à notre action, il faut enregistrer les levés d'avant-garde effectués en pays presque neuf, à l'extrême sud-ouest de la province d'Oran, aux confins du grand Sahara.

Là, nos officiers ont levé les contrées algériennes indiquées par certains atlas universels comme faisant partie du Maroc, auquel elles n'appartiennent pas politiquement parlant. Pendant l'hiver de 1881 à 1882, une colonne commandée par le général Delebecque a dû opérer contre les Oulad Sidi Ech-Cheikh et les tribus qui leur fournissaient des contingents. MM. le capitaine de Castries et les lieutenants Brosselard et Deleroix, chargés du service topographique, ont levé un grand polygone mesurant 3200 kilomètres carrés et qui renferme la partie occidentale des hauts plateaux et du Sahara oranais, avec la partie orientale des hauts plateaux et du Sahara marocain.

Ce terrain avait été déjà parcouru dans beaucoup de ses parties par diverses colonnes d'opération[1], mais sans être exploré ni relevé dans son ensemble, comme il vient de l'être, en profitant de tous les avantages offerts par un sol dont le relief présente des sommets de 2600 mètres. Non seulement, l'oasis fortifiée de Figuig et sa rivière jusqu'à 16 kilomètres dans le sud ont été reconnues, mais encore les

1. Voir *Historique des explorations au sud et au sud-ouest de Géryville*, par H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1872, 2e semestre, p. 225.

levés ont été poussés jusqu'à 60 kilomètres dans l'ouest et 68 kilomètres dans le nord-ouest. C'est au prix de dangers sérieux qu'ont été accomplis ces travaux qui marquent une ère nouvelle la géographie du sud-oranais. A des itinéraires estimables mais sans liaison entre eux, succède une première topographie d'ensemble qui remplit de grands vides et qui, s'appuyant sur une triangulation, donne de l'unité à la représentation d'un vaste territoire.

A l'autre extrémité de l'Algérie, sur les plateaux et dans les montagnes du sud du département de Constantine, vivent les Nemêncha, confédération remuante de tribus berbères sur le pays desquelles M. Latruffe nous a donné une intéressante étude, publiée au *Bulletin*[1], de la région comprise entre Tebessa et l'oasis saharienne de Negrin.

Dans ses fréquentes excursions au Sahara de Constantine, M. Tarry, inspecteur des finances, ne néglige aucune occasion de se livrer à des recherches d'ordre scientifique.

En dernier lieu, après avoir visité le groupe d'oasis dont Warglâ est le chef-lieu, il a établi une carte de la partie basse de la grande vallée de l'Ouâd Mîya, plus détaillée et plus complète que les précédentes. Il a, de plus, exploré des ruines laissées dans ce pays par les Berbères schismatiques Ibadites, notamment à Isedraten ou Sedrâta. M. Tarry a pu également obtenir des habitants communication de documents dont la forme légendaire cache un fond historique et qui pourront être mis à profit, non seulement pour l'histoire de villes et de villages en partie détruits, mais encore pour la connaissance des variations du climat de cette partie du Sahara.

En Tunisie, se poursuivent des travaux qui vont transformer et compléter la géographie encore assez vague de la Régence. Quand ils seront terminés — et l'exécution en est

1. 2e trimestre 1882, p 384.

rapide — nous verrons apparaître la carte de la Tunisie sous un aspect entièrement nouveau.

Tout d'abord il importe de rappeler que pendant la campagne de Tunisie en 1881, une brigade géodésique composée des capitaine Defforges et Boulangier, avec le personnel auxiliaire nécessaire, avait exécuté, à la suite de la division Delebecque et sous la direction du lieutenant-colonel Perrier, chef du service géographique du corps expéditionnaire, une triangulation expéditive du pays des Khroumirs.

Cette triangulation, appuyée sur les derniers triangles du parallèle algérien, comprend 13 stations. Elle a servi à coordonner les reconnaissances et levés d'itinéraires faits dans les différentes colonnes de la division, par les officiers topographes sous la direction du lieutenant-colonel Mercier. En trois points de cette triangulation, la latitude et un azimut astronomique ont été mesurés par le lieutenant-colonel Perrier.

Cette année, le lieutenant-colonel Mercier a repris une partie de la triangulation expéditive dont il vient d'être question, et lui a donné le degré de précision réclamé par les levés réguliers que les brigades topographiques ont exécutés au printemps de 1882.

D'autre part, au cours de cette campagne, le commandant Roisin a, le premier, fait usage du tachéomètre de Salmoirachi, de Milan, pour l'exécution d'un canevas de troisième ordre dans la région des Khroumirs.

Le littoral tunisien a été l'objet d'un travail exécuté pour le Ministère de la Marine par M. Manen, ingénieur hydrographe. Il consiste en une topographie côtière qui s'étend entre le cap Negro et le méridien d'Hammam-Lif, dans la baie de Tunis, sur une longueur d'environ 120 milles de côte.

En outre, les cartes des lacs de Bizerte, de Porto-Farina et de Tunis ont été levées en détail pour servir de base aux études d'amélioration ou de création de ports.

La côte nord proprement dite, entre le cap Negro et Bi-

zerte, ne présente pas un grand intérêt au point de vue de la navigation; elle est très peu favorisée comme ports naturels; toutefois, l'anse Serrat et l'anse Dukara peuvent offrir des mouillages précieux pour des bâtiments obligés de relâcher par suite d'avaries. Ces deux points dont il a été fait une étude spéciale, donneront sans doute lieu à la publication de plans particuliers à grande échelle.

Le travail hydrographique de M. l'ingénieur hydrographe Manen repose sur une grande triangulation qui comprend environ 200 points géodésiques de tout ordre, dont les positions seront données dans le rapport de campagne.

Cette triangulation repose, à son tour, sur la base Phare de Bou-Saïd-Nadour du cap Bon, calculée en 1877 par l'état-major italien et vérifiée, en 1879, par le commandant Perrier. Cette base, longue de 75 kilomètres, a été déduite de la triangulation de la Sicile en passant par l'île Pantellaria.

De son côté le Ministre de l'Instruction publique a décidé de faire procéder à une œuvre de longue durée, l'exploration scientifique complète de la Tunisie; ce sera l'équivalent de celle qui suivit l'occupation de l'ancienne régence d'Alger par les troupes françaises.

De nombreux explorateurs, des Français surtout, ont déjà reconnu et fouillé le pays. Les races, les langues, les mœurs, l'histoire, le climat et la nature y sont, à de légères différences près, les mêmes qu'en Algérie. Aussi les membres de la mission aborderont-ils, suffisamment préparés, un terrain déjà déblayé. L'exploration scientifique de la Tunisie inaugurera ses publications par un livre de grande érudition, dont les matériaux avaient été réunis sur les lieux avant l'entrée en campagne. La *Géographie ancienne et l'épigraphie de la Tunisie* par notre collègue M. Tissot, aujourd'hui ambassadeur de France à Londres, sera comme une magistrale introduction aux recherches des archéologues sur le sol tunisien, si plein de promesses pour la géographie historique.

Les nivellements exécutés par le commandant Roudaire dans le bassin des Chotts du Sahara algérien et tunisien et dont l'auteur vient de publier un exposé complet et définitif[1], ont été soumis par le gouvernement à l'examen d'une commission supérieure composée de représentants de diverses spécialités scientifiques. Après examen des conditions techniques du travail, des conséquences physiques et des résultats politiques probables de l'établissement d'une mer intérieure, la commission a conclu qu'il n'y avait pas lieu, pour le gouvernement, à encourager l'entreprise ; elle a motivé cette conclusion sur ce que les dépenses seraient hors de proportion avec les résultats attendus.

Pour nous, l'œuvre géographique du commandant Roudaire reste complète, avec toute cette valeur que la commission supérieure et le Ministre se sont plu à reconnaître. Nous avons accueilli avec un vif intérêt la nouvelle, donnée par M. de Lesseps à l'une de nos séances, que M. Roudaire allait reprendre ses études aux résultats scientifiques desquels la Société a toujours rendu hommage.

Pour le Sahara indépendant, il n'est aucun voyage à enregistrer, mais les observations du regretté colonel Flatters et de ses compagnons ont donné lieu à deux publications fort intéressantes. Chargé par le gouvernement général de l'Algérie de mettre en œuvre les documents sauvés du désastre de la seconde mission, le capitaine Bernard, membre de la première mission, les a réunis en un volume indispensable à tous ceux qui voudront se rendre compte de la situation politique du pays des Touareg, et que les géographes consulteront aussi avec profit. Nous leur signalerons la reconstitution géographique de la dernière partie de l'itinéraire, sur laquelle on n'a pu consulter que les souvenirs des indigènes échappés au massacre de la mission.

Le travail du lieutenant-colonel Derrécagaix, publié par

1. Voir : *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. VII, p. 231, 1881.

la Société, ne fait point double emploi avec le précédent. Préparé à sa tâche par un long séjour dans le sud de la province d'Oran, M. Derrécagaix a résumé très heureusement toute la partie géographique des deux missions du colonel Flatters.

La Société de Géographie appelle de tous ses vœux le jour où une nouvelle expédition ira recueillir pieusement les restes et continuer l'œuvre du colonel Flatters. Ce jour-là, les dévouements et les capacités ne feront point défaut.

L'histoire universelle de M. Marius Fontane vient de s'augmenter d'un nouveau volume, *les Égyptes*. Ici, l'auteur, un des collaborateurs de M. Ferdinand de Lesseps, s'est senti sur son propre terrain. Il connaît l'Égypte et ses monuments, il a longtemps étudié sur place les populations de la vallée du Nil, excellente préparation pour un historien. M. Marius Fontane conçoit l'histoire à un point de vue philosophique et qui touche de près à la géographie. Il explique par la position du vieux pays de Routen, de l'Égypte des Pharaons, par ses dominantes physiques et météorologiques, le caractère du peuple qui l'a habité depuis l'antiquité la plus reculée, ainsi que les diverses phases de sa longue histoire.

Notre collègue M. Raffray nous a communiqué des observations géographiques et archéologiques recueillies pendant son dernier voyage de Mouçawwa au pays des Galla Raïa et aux montagnes de Québoul, dans une partie jusqu'alors inconnue de l'Éthiopie. C'est en s'acquittant d'une mission diplomatique auprès du Nigoûs ou empereur d'Éthiopie, alors en guerre sur la frontière de ses États, que M. Raffray a été amené à visiter les curieuses églises monolithiques de Lalibela et à mesurer les altitudes des monts Zéboul, Abboï Miédu et Abouna Yousef, et celles des sources de la Tellaré et de la Takkazé.

Vous aurez tous remarqué les ingénieuses conclusions du

voyageur relativement à la répartition de la faune entomologique sur les massifs éthiopiens qu'il a visités.

Le précédent rapport vous signalait le hardi voyage de M. G. Revoil aux pays çomalis; dès le courant de cette année, M. Revoil offrait à la Société deux beaux volumes où sont renfermés les résultats de son voyage. Il mérite d'être félicité pour avoir si promptement livré à la science des informations qui sont actuellement la pierre angulaire de nos connaissances sur la partie nord du pays çomali. M. Revoil a d'ailleurs trouvé chez notre collègue M. Challamel, éditeur de l'œuvre, le concours le plus éclairé.

Dans les contrées de la Sénégambie et du bassin du Dhioli-Ba ou Niger, l'action de la France a valu déjà et vaudra encore à la connaissance de l'Afrique des progrès aussi rapides que considérables.

Ici même vous avez applaudi l'exposé présenté par M. Gallieni, des faits principaux de son voyage et de son séjour à Nango, près de Ségou, du mois de mars 1880 au mois de mars 1881. Il n'y a donc pas lieu de revenir sur ce sujet, sinon pour remercier encore le chef de la mission et ses collaborateurs des informations dont ils ont enrichi la géographie. Le troisième fascicule trimestriel du *Bulletin* vous a donné le commencement du travail développé de M. Gallieni, sur les pays visités par la mission. Il est accompagné d'une carte dressée d'après les itinéraires à 1/800 000 levés par les capitaines Piétri et Vallière, du poste français de Bafoulabé à Nango; ces itinéraires sont les premiers qui donnent un figuré détaillé du terrain entre les deux bassins du Sénégal et du Dhioli-Ba. D'autre part, la carte générale de M. Vallière, publiée par le Ministère de la Marine, représente, à l'échelle de 1/1 000 000, toute la région comprise entre les 9e et 16e degrés de latitude, et les 5e et 15e degrés de longitude ouest, d'après les études des membres de la mission et de leurs prédécesseurs.

Cette année nous a encore apporté la publication des im-

portants travaux de la mission topographique du haut Sé négal, dirigée par le commandant Derrien en 1880 et 188

Entre Médine et Kita, la vallée du Sénégal a été triangulé et levée à grande échelle, si bien que la géographie de cett région est entrée aujourd'hui dans une nouvelle phase. O peut se faire une idée, en lisant le rapport du commandan Derrien publié par la Société de géographie d'Oran[1], de difficultés au milieu desquels la mission a poursuivi s tâche.

Au commencement de l'année, les Foulbé, classe domi nante dans le royaume de Ségou, exploitaient le retour d la mission Gallieni comme une preuve de notre impuissance comme l'annonce de l'abandon des postes établis par le Français sur le chemin du Dhioli-Ba.

Une démonstration était donc nécessaire contre Samory chef mallinké hostile aussi bien à notre influence qu'à celle de notre allié Ahmadou, roi de Ségou. Le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, chargé de conduire la colonne expédi tionnaire, s'avança jusqu'à Kéniéra, dans le Kourbaridougou à 45 kilomètres au sud du Dhioli-Ba que sa colonne avai traversé à Falaba. Le but politique a été atteint et la géo graphie a gagné, par les soins du capitaine Delanneau, un bon itinéraire de 218 kilomètres, en pays tout à fait inconnu.

Pour couronner ces travaux, le gouvernement a organisé une nouvelle mission commandée encore par le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, qui s'est embarquée le 5 octobre. Elle va fonder un poste fortifié à Bammakou, et planter nos couleurs sur le Niger. En même temps, des ingénieurs diri geant des escouades d'ouvriers marocains, commenceront les travaux du chemin de fer destiné à relier un jour le cours navigable des deux fleuves, le Sénégal et le Niger.

Plus au sud, le docteur Bayol, médecin de la marine, parti du Rio Nuñez, arrivait à Timbo où il concluait, au

1. *Bulletin* de la Société de géographie d'Oran, n° 12, 1882, p. 141.

nom de la France, un traité avec le souverain, l'*alimami* du Fouta-Dhiallon ; il regagnait ensuite nos possessions à Médine, après avoir levé les montagnes du nord du Fouta-Dhiallon et frayé, à l'est de la route du lieutenant Lambert, l'itinéraire de Labé à Médine, nouveau pour la géographie. Les données de ce travail, attentivement étudiées par le capitaine de Lannoy, ont été dessinées à grande échelle et combleront une lacune dans la carte de la Sénégambie. Ajoutons que M. Noirot, attaché à la mission, a rapporté une collection de vues et de types humains, précieuse aussi bien pour les études des géographes que pour celles des ethnographes et des anthropologistes.

Le docteur Bayol vient de repartir avec M. Noirot pour explorer, à l'est du Sénégal, le Diomboko, le Kaarta-Kingui et le Kaarta-Biné, c'est-à-dire des contrées situées entre Médine et le Dhioli-Ba, un peu au nord de celles que nous ont données les récents travaux des missions Gallieni, Derrien et Borgnis-Desbordes.

Tandis que nos connaissances s'étendent sur le haut Dhioli-Ba, le commerce français cherche à s'ouvrir un nouveau marché dans la partie orientale du bassin de ce fleuve. Notre collègue le capitaine Mattei, qui avait déjà fondé pour une maison française plusieurs comptoirs sur la Bénoué, affluent oriental du Dhioli-Ba, est reparti pour continuer l'œuvre à laquelle il s'est voué. Nous savons qu'il s'efforcera de réunir des renseignements géographiques sur les pays situés dans la grande courbe formée par le Niger.

Bien que moins attirés à la côte est de l'Afrique équatoriale, nos explorateurs y ont pris leur part du mouvement général.

Le Comité français de l'Association internationale africaine, sous la présidence de M. de Lesseps, avait fondé l'une de ses stations scientifiques et hospitalières à Kondoa ou M'Kando-Kwa, dans l'Ousagara.

Aux débuts de son installation, M. Bloyet, chef de la sta-

tion de Kondoa, eut à souffrir des incursions des Wadoe de Witou; mais bientôt les nègres des environs revinrent à d'autres sentiments envers M. Bloyet, dont notre Société a publié un itinéraire de Bagamoyo à Kondoa.

Le zélé et courageux mandataire du Comité français a, de plus, envoyé au Muséum d'importantes collections d'histoire naturelle. — Nous devons applaudir au dévouement de Mme Bloyet qui est allé partager avec son mari les dangers du climat et les tristesses de l'isolement.

Les grandes découvertes de Livingstone et de ses successeurs dans l'Afrique tropicale du sud laissent encore d'immenses contrées inexplorées. Nous avons bon espoir qu'un Français va contribuer à les faire connaître. M. Giraud, enseigne de vaisseau, s'est donné pour tâche d'explorer la partie inconnue de la zone comprise entre Bagamoyo et le lac Bangweolo. Il traversera donc la ligne de partage des eaux du Roufidji et du Tchambêzi, pour aller reconnaître la limite extrême sud-est des deux bassins de l'Océan Atlantique et de l'Océan Indien. Ajoutons que M. Giraud, bien que chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique, ne demande qu'à ses ressources personnelles les moyens d'exécuter cette pénible et périlleuse entreprise.

Le *Bulletin* vous a donné un travail de M. Kuss, ingénieur des mines, sur la géographie de quelques régions du Zambézi; il expose les résultats géographiques de la mission du capitaine Paiva d'Andrada, en 1880. M. Kuss, qui dirigeait les études et les explorations techniques, s'était reservé la détermination des latitudes et des hauteurs; il a partagé avec MM. Lapierre et Durand, ingénieurs, le levé des itinéraires. Cette expédition a porté ses reconnaissances à 306 kilomètres vers l'ouest sud-ouest de Senna, jusqu'à la résidence du roi Moutassa dans le pays de Manika; à 108 kilomètres au nord de Tété, à Machinga, et à 118 kilomètres de Tété, à la lagune de Mazoé. Il y faut ajouter de nombreux renseignements sur les cours d'eau, les popula-

tions et les mines de cette contrée. L'examen géologique ne semble pas avoir confirmé les espérances basées sur la vieille réputation du pays de Manika, considéré autrefois comme un Eldorado.

A la côte ouest du continent nous trouvons, dans l'intérieur de la zone équatoriale, les plus récents voyages d'un explorateur qui nous est cher, M. de Brazza. De 1880 à 1882, remontant l'Ogôwé, il a fondé sur son affluent la Pama, la station de Franceville, située à 90 kilomètres d'un tributaire du Kongo, de l'Alima, qu'il avait précédemment découvert, et sur la lisière du territoire habité par les Batéké. De là, il touche de nouveau le bassin de l'Alima pour se diriger ensuite vers le Kongo. Sur la ligne de partage des eaux, les terres argileuses du bassin de l'Ogôwé sont remplacées par une zone de collines sablonneuses et nues; c'est le commencement du pays des Batéké.

Trompé par une détermination de longitude de M. Stanley, M. de Brazza va tomber sur le Kongo à 150 kilomètres au nord-ouest de Stanley-Pool, dans le pays des Aboma. Il est déjà là dans les États du redoutable Makoko, roi des Batéké, qui exerce sa souveraineté sur les Aboma, et dont le royaume est assez ancien pour que les premiers navigateurs portugais qui franchirent l'équateur sur ces côtes, aient entendu parler des Makokos, ses prédécesseurs. Traversant des plateaux fertiles où vit une population dense et paisible, l'explorateur arrive auprès de ce souverain. Malgré le souvenir très vivace des hostilités qui avaient signalé le passage de M. Stanley et la haine des blancs, notre voyageur obtint de Makoko une concession de terre sur la rive nord du Kongo; bientôt après il conclut à N'ganchouno, sur le Kongo, la paix avec les Oubandji qui avaient le plus souffert de la lutte contre le voyageur américain.

En cinq jours de navigation, M. de Brazza est à Stanley-Pool où le Makoko lui a cédé N'tamo, le dernier village en amont des cataractes, qui portera désormais le nom de

Brazzaville. Après avoir mis à la garde de la station le sergent Malamine, des tirailleurs sénégalais, il se hâte de gagner par terre M'dambi M'bongo où il rencontre M. Stanley puis de faire voile pour le Gabon où le docteur Ballay n'est pas encore arrivé.

Déçu dans son attente, M. de Brazza ne perd pas courage. Malgré une douloureuse blessure il se rend à Franceville et avec l'aide de trois compatriotes dévoués, MM. Michaud, Amiel et Guiral, il fait construire par quatre cents travailleurs indigènes, à travers la forêt vierge, un chemin d'une cinquantaine de kilomètres, pour relier par la Passa et l'Obia les artères navigables des deux bassins de l'Ogôwé et de l'Alima, c'est-à-dire du Kongo. Deux ponts sont établis pour traverser les cours d'eau qui coupent la route.

Ayant remis à M. Mizon la station de Franceville, M. de Brazza reprend son précédent itinéraire de Franceville à Lefini, jusqu'à la résidence du roi Gnango, puis s'enfonçant au sud, en plein inconnu, il va tomber chez les Bawendé, sur la rivière Niari, principal tributaire supérieur du fleuve Kouilou. La vallée de ce fleuve présenterait, d'après l'explorateur, le tracé le plus avantageux pour un chemin entre l'Océan Atlantique et Brazzaville, c'est-à-dire entre la côte et la partie navigable du Kongo. C'est à Loanda que l'infatigable M. de Brazza va terminer son voyage.

Depuis l'année 1880, il avait levé quatre mille kilomètres d'itinéraire, appuyés sur des positions astronomiques et jalonnés de cotes de hauteur; au point de vue commercial, il avait pacifiquement ouvert des relations avec des peuplades au milieu desquelles les commerçants seront appelés à vivre; enfin il avait établi une route entre le bassin du Kongo et celui de l'Ogôwé. Il y a là une action qui rappelle, par l'ampleur et la rapidité, mais non par les procédés d'exécution, certains épisodes des *conquistadores* de l'Amérique. La chambre des Députés et le Sénat ont ratifié avec une unanimité rare la convention conclue entre M. de

Brazza et le roi des Ba'éké. Une fois le principe admis, les conséquences ne tarderont pas à s'affirmer pour le développement de notre commerce et l'extension de notre pacifique influence à l'extérieur. Il nous reste maintenant un double vœu à exprimer : c'est que des questions secondaires, de mesquines objections ne viennent pas faire échec aux grands desseins de M. de Brazza, sanctionnés par les plus hautes marques de la sympathie du pays; c'est encore que l'initiative privée entre résolument en ligne pour donner leur plein effet aux succès de notre explorateur.

La Société doit adresser ici des remerciements au Conseil municipal de la ville de Paris, qui s'est associé par une solennelle manifestation aux témoignages de la reconnaissance publique envers M. de Brazza. Notre illustre président, que ses collègues sont heureux de voir fréquemment prendre place au milieu d'eux dans les séances scientifiques de quinzaine, rappelait l'autre jour avec beaucoup d'à propos, les lointaines traditions de sympathie du Conseil municipal envers les voyageurs et les sciences géographiques. Le Conseil municipal, sous Louis XVI, reçut Benedict Barthélemy de Lesseps au retour de son étonnant voyage à travers la Sibérie, et c'est à l'Hôtel-de-Ville qu'est née la première des Sociétés de géographie, celle de Paris.

Voici maintenant quelle a été la part des nations étrangères dans les explorations africaines à signaler cette année.

Dans le bassin du Kongo où M. de Brazza a si vaillamment lutté, nous trouvons à l'œuvre M. Stanley. De 1871 à 1881, il avait fondé les stations de Vivi, Isandjila et Mandjango sur le Kongo inférieur; au cours de l'année sont venues s'en ajouter deux autres : l'une, celle de Léopolville, à N'tamo, près de la station française du Stanley Pool, l'autre celle de Gobila, à 120 kilomètres plus loin, c'est-à-dire quelque part dans les environs de N'ganchimo et sur la rive gauche du fleuve. Laborieusement et à l'aide de tronçons de route construits le long du fleuve, M. Stanley a réussi à transporter

à Stanley Pool une chaloupe à vapeur, la première qui ait é lancée en amont des cataractes du Kongo.

C'est là un événement dont l'importance ne saurait no échapper, car il exercera une grande influence sur l'aven des découvertes en Afrique.

L'Allemagne a dirigé aussi ses efforts vers le Kongo, p le sud. En 1879, le major von Mechow a remonté le Koan pour aller explorer le Kwango. Il emportait, dans ce bu un bateau démontable dont le transport lui occasionna d difficultés sans nombre, surtout à l'est de Malinje ou M lange, dans la région de partage des eaux du Koanza du Kwango. Le pays est habité par les Gola qui vivaie jadis près de la côte; leur nom a servi à former celui la colonie d'Angola. Leurs chefs prennent le titre de *dji gas* qui revient si souvent sous la forme de Jingas dans l anciennes relations des voyageurs, comme étant le nom d Gola actuels.

Le 19 juillet 1880, M. von Mechow arrivait sur les bor du Kwango, entre les 7° et 8° degrés de latitude sud. I cours de cette rivière n'avait été vu encore que dans partie supérieure, où les itinéraires de Livingstone, de L et de Buchner en fixaient quelques points jusqu'à 9° 12′ latitude australe. Pour le reste du tracé on ne trouv plus que le confluent de la Loati, relevé vers le 7° deg par les Portugais Brito Capello et Ivens. Au point où M. v Mechow le voyait pour la première fois, le majestue Kwango, large de 375 mètres et profond de 1 mètre 50 ce timètres, a 3 mètres à l'étiage; il coule au fond d'une vall de 1500 mètres de largeur, bordée de collines boisées. I mont et en aval, la rivière est barrée par trois cataracte celles de Soukkambondou, de Gombé et de Don Luiz, resse rées sur un espace de 30 à 35 kilomètres.

Dans sa navigation sur le cours inconnu du Kwang M. von Mechow traverse d'abord le pays des Mayakalla, q la rivière même borde plus loin à l'est; la rive orientale a

partient au Mouata-yanvo Mouéné Pouto Kasongo et fait partie de l'empire de Lounda. Il va, à l'est du Kwango, visiter le Mouata-yanvo dans sa résidence ou *moussoumba*, sur la Ganga, affluent de la rivière principale; il continue ensuite à descendre le Kwango, large de 600 à 1350 mètres jusqu'aux rapides de Kingoundji, par 5° 5' de latitude sud, qui forment ici la frontière nord du Lounda. Les 300 kilomètres du cours du Kwango, dans sa partie moyenne, entre la chute du Don Luiz et les rapides de Kingoundji, présentent une voie navigable interrompue cependant à Kingoundji par un chaos de blocs de rochers qui barrent la rivière. Cet obstacle est situé à 225 kilomètres du confluent, dans le Kongo, de l'Ibari N'Koutou, qui n'est autre que le bas Kwango, et à 170 kilomètres seulement dans le sud-est de Brazzaville. Il faut retenir de ce fait, que l'un des plus beaux cours d'eau de l'Afrique ne pourra servir de voie au commerce et à la civilisation que si des travaux d'ingénieur réussissent à débarrasser son cours des rocs de Kingoundji qui l'obstruent.

Au-delà de ce point la dernière partie nord du cours du Kwango traverse une contrée où vivent les Mouni-Koundi, les Moutiki et enfin les Bangongo, trois peuples cannibales qui inspirent la crainte à tous leurs voisins. Notons en passant que le pays des Moutiki commence à 125 ou 150 kilomètres seulement dans l'ouest de Brazzaville. La peur d'être mangés fit refuser aux compagnons noirs de M. von Mechow de le suivre au-delà des rapides de Kingoundji.

Laissant donc son canot sous la garde d'un chef, il reprit, par terre, le chemin de Malinje, comptant bien revenir sous peu avec des moyens d'action suffisants pour surmonter tous les obstacles.

C'est toujours dans la partie sud du bassin du Kongo que se déroulent les explorations de deux missionnaires de la Société africaine d'Allemagne, le docteur Pogge, bien connu déjà par son voyage au Lounda, en 1875 et 1876, et le lieu-

tenant d'infanterie Wissmann. Partis de Loanda au commencement du mois de janvier 1880, ils durent faire une station prolongée à Malinje, où ils avaient compté prendre leur provision de marchandises, monnaie pour l'intérieur, et où ils trouvèrent les magasins vides. De plus, la route de l'empire de Lounda était fermée par suite d'une guerre entre le Mouata-yanvo de Lounda et les Kioko, peuple de l'extrémité ouest de son empire. Il fallut attendre plus de cinq mois à Malinje que la situation devînt favorable, et le 20 juillet MM. Pogge et Wissmann atteignaient enfin Kinboundo, chef-lieu des Kioko. Mais la guerre dont nous venons de parler n'était pas terminée et cette circonstance va conduire les voyageurs à une découverte importante.

Forcés de renoncer à gagner la moussoumba ou capitale de Kwizémémé, ils font un détour au nord-est, pour aller chercher dans le pays de Touchilandjé ou Tousselandjé, un milieu plus pacifique et des indigènes mieux disposés envers les étrangers. Cette contrée, ainsi que la route qui y conduit de Kimboundo, était encore inconnue. C'est donc une précieuse acquisition pour la géographie que l'itinéraire tracé jusque-là par MM. Pogge et Wissmann, en dépit de l'opposition des Kioko, jaloux de voir les blancs visiter l'un des marchés dont ils gardaient le monopole.

La Kasaï ou Kassabi, affluent sud du Kongo, arrose le pays des Touchilandjé qui figurait déjà sur quelques cartes sous le nom de Kasselandjé, c'est-à-dire « cannibales ». Pour s'y rendre les voyageurs longèrent la Tchikapa, tributaire de la Kasaï, dont ils seront les premiers à avoir tracé le cours. Sur cette rivière, en approchant des frontières de Lounda, deux chefs, dont l'un est une femme, firent mine de s'opposer à leur passage. Ils arrivèrent sur la Kasaï, à Kikassa, dans le pays de Toupendé. En ce point, la rivière, très profonde, est large de 275 à 365 mètres, mais à une petite distance en amont, devant la ville de Maïmounéné, elle forme une grande cascade. La navigation de la Kasaï ne prêtera

donc pas non plus au commerce tous les avantages qu'on aurait pu en espérer.

Kinguendjé, l'un des chefs des Touchilandjé, attendait les voyageurs pour les conduire dans sa propre ville. Ici, le docteur Pogge se sépara de son compagnon de voyage et tandis que le lieutenant Wissmann acceptait l'invitation de Kinguendjé, lui-même continuait sa route vers la capitale, résidence de Moukendjé, qu'il trouva être située sur la Louloua. Toute cette région a pour caractéristique un sol d'argile rouge d'où émergent des dykes de granit et des bancs de grès; elle est couverte tantôt de forêts, tantôt de hautes herbes qui donnent d'excellent fourrage. Quant aux Touchilandjé, bien que privés de relations avec les Européens, ils sont bienveillants, très adonnés à l'agriculture et versés même dans certaines branches de l'industrie.

Ayant entendu parler d'un grand lac Moukamba, dans le nord de la résidence de Moukendjé, le docteur Pogge et le lieutenant Wissmann furent assez heureux pour le découvrir. Ils gagnèrent ensuite N'yangwé, sur le Kongo, en traversant un pays inconnu. De là, le docteur Pogge revint vers l'ouest, pour fonder une station scientifique et hospitalière dans la résidence de Moukendjé, qui paraît se prêter mieux que la capitale de Lounda à un établissement de cette nature. De son côté, le lieutenant Wissmann se hâta de gagner Zanzibar, en reprenant les traces des nombreux voyageurs partis de la côte orientale, et en ajoutant une traversée de l'Afrique à celles de Livingstone, de Cameron et de Stanley, mais la première qui ait été faite sous ces latitudes en allant de l'ouest vers l'est.

Non seulement MM. Pogge et Wissmann auront inscrit en traits positifs un grand itinéraire sur le blanc des cartes, mais encore les études faites par M. Wissmann avant son voyage, nous vaudront des positions astronomiques et des notions précises sur la géologie et la zoologie des régions parcourues. Enfin, les travaux du major von Mechow, rap-

prochés de ceux de la mission Pogge, jettent une lumière toute nouvelle sur cinq degrés de latitude, du cours des deux plus grands affluents sud du Kongo.

Dans les parties orientales de l'Afrique équatoriale, le Comité belge de l'Association africaine s'efforce de maintenir ses stations civilisatrices et hospitalières et d'en fonder de nouvelles. Il a eu le malheur de perdre M. Ramaekers, capitaine du génie, chef de la station de Karéma, sur le lac Tanganyka, et le docteur van den Heuvel, dont les études d'histoire naturelle présentent beaucoup d'intérêt, est rentré en Belgique. Mais ces vides ont été remplis par MM. Storms et Constant, officiers de l'armée belge, et pour assurer la bonne direction de leurs travaux, le capitaine Cambier a consenti à aller occuper un nouveau poste à Zanzibar.

Dans la région des grands lacs africains, les explorateurs anglais n'ont guère de concurrents. Presque tous les résultats nouveaux leur appartiennent. Ainsi, la Société Royale géographique de Londres a publié les itinéraires accomplis en 1877 par le révérend Wakefield, de Malindi au fleuve Sabaki, dans le pays des Orma (Galla) du sud ; puis les itinéraires plus récents de M. et de Mme Last, du nord du fleuve Wâmi au pays de N'gourou; ceux de MM. Thomson et Chauncy Maples dans le bassin du Rovouma jusqu'à 300 kilomètres de son embouchure. Mais le plus fructueux de ces voyages est celui qui a conduit M. W. P. Johnson, de Mwembé, au nord du Rovouma, à Livingstonia, à l'extrémité sud du lac N'yassa et à M'tchinmandjé sur son rivage oriental.

Ils nous révèlent le cours du Rovouma pour ainsi dire jusqu'à ses sources, et celui de la Loudjendé, son affluent méridional qui l'éclipse en longueur, jusqu'au lac Chirwa ou Tchilwa,d'où elle sort. Ce fait a une importance incontestable, car le lac Chirwa avait toujours été considéré, depuis sa découverte, comme un bassin sans écoulement. Ces deux derniers voyages constituent une première exploration de

toute la zone qui s'étend de l'Océan Indien au lac N'yassa, entre les 10e et 15e degrés de latitude australe.

Plus au sud, les notes du missionnaire O'Neill sur la côte de Mozambique, et celle de M. Nagel sur le pays des Matebili, ont augmenté notre connaissance de l'Afrique orientale.

Franchissons maintenant l'équateur pour suivre les explorateurs étrangers dans l'ancienne Ethiopie. Le marquis Antinori a continué, à la station italienne de Let Marafia, èn Chawâ, des collections zoologiques précieuses par le jour qu'elles jettent sur la distribution des espèces; elles nous montrent que la faune particulière à l'Afrique australe a des représentants jusqu'à 10e environ de latitude nord. Nous devons malheureusement enregistrer la mort de M. Antinori, qui depuis plusieurs années comptait parmi les explorateurs les plus dévoués de l'Afrique.

Le capitaine Cecchi est rentré en Italie après plusieurs années de voyages dans le royaume de Chawâ, dans le Limmou, le Guêra, le Kâffâ et les pays des Orma et des Gouragué. Il a ainsi relié, pour la première fois, par un itinéraire le pays de Kâffâ au royaume de Chawâ; les positions déduites de ses observations astronomiques donneront de curieux points de comparaison avec celles que notre savant collègue M. Antoine d'Abbadie a déterminées, il y a une quarantaine d'années, lorsqu'il découvrait le Kâffâ. Nous devons, enfin, à un autre Italien, M. G. Bianchi, des notes publiées dans l'*Esploratore* de Milan, sur l'industrie et le commerce des Chawâ et du pays des Ormâ. M. Bianchi et M. Licata sont récemment partis d'Europe pour entreprendre une exploration dans les pays à l'est des monts Cameroon.

Au moment où éclatait la révolution égyptienne, M. J. M. Schuver, voyageur néerlandais, se dirigeait sur le haut Nil. Du poste de Fadasi il s'est dirigé presque droit au sud, jusqu'aux montagnes d'où sort le Jabous, affluent de l'Abbaï. Coupé dans ses communications avec le nord par suite des

événements d'Égypte et de la marche du faux prophète sorti du Kordofan, il a exploré, jusqu'en Éthiopie, les contrées qui, à l'est de Famaka, occupent l'angle formé par le Nil et l'un de ses affluents de droite, le Djisien. En dehors de l'intérêt géographique des itinéraires tracés par M. Schuver, l'ethnographie gagnera à son voyage des observations curieuses sur une peuplade d'hommes jaunes qu'il a découverte au sud-est de Famaka.

M. Hassenstein a présenté, sur deux cartes publiées aux *Mittheilungen* de Gotha, les itinéraires levés à l'est du Nil, en 1880 et 1881, par le docteur Emin-Bey et par M. Lupton. Ce travail, ainsi que la relation du docteur Emin-Bey, ajoute de bons renseignements à ceux que nous avions déjà sur les pays des Bari, des Latouka, des Madi et des Chouli, situés entre 5° et 3°30′ de latitude nord. Nous avons pu voir encore aux *Mittheilungen*, les nouvelles les plus récentes des travaux du docteur J. Junker dans la partie ouest du bassin du Nil et au sud du Ouêllé dont ce voyageur a exploré la rive méridionale. Une carte qui viendra ultérieurement nous apportera du pays des Mangbattou ou Monbottou, un tracé plus complet que celui qu'en avait donné le Dr Schweinfurth. Si M. Junker a pu réaliser le projet annoncé par sa dernière lettre, il aura exploré dans le sud la presqu'île formée par la Mayo (sans doute identique à la Nomayo de Schweinfurth) avant sa jonction avec le Ouêllé; il aura visité le roi Bakangai, qui règne au sud de la Mayo et non pas sur le Ouêllé comme l'indiquaient les informations de Schweinfurth. Quant à présent, la prudence commande de ne demander à la lettre du docteur Junker aucune indication sur le rôle hydrologique du Ouêllé et de laisser encore en suspens la question du bassin auquel il faudra définitivement rattacher ce cours d'eau.

Les géographes ont tous présent à l'esprit le grand point d'interrogation que posa la découverte du Ouêllé ou Wëlle. A quel bassin, celui du lac Tsâd ou celui du Kongo fallait-

il rattacher cette grande rivière? Une nouvelle géographique toute récente menace de compliquer encore le problème. M. F. Lupton, gouverneur de la province égyptienne du Bahar-el-Ghazâl, ayant envoyé une expédition vers le Ouêllé, a appris de son chef que celle-ci aurait trouvé, dans le pays des Barboa, peuple de couleur cuivrée, jusqu'ici inconnu, un très grand lac, aussi grand que le Victoria N'yanza; la position de son rivage nord-est serait à peu près par 3°40′ de latitude nord et par 20°40′ de longitude ouest. Cette notion nouvelle s'accorde difficilement avec les renseignements fournis par le docteur Panagiotes Potagos; elle détruirait ou modifierait aussi les hypothèses d'après lesquelles le Ouêllé serait soit un affluent du Kongo, par le canal de l'Arouwimi, soit la tête des eaux du Châri, car M. Lupton suppose que le nouveau lac reçoit le Ouêllé et alimente un cours d'eau qui probablement va grossir le Kongo.

Nous ne quitterons pas ces régions sans parler de la grande carte de l'est de l'Afrique équatoriale que dresse M. Ravenstein pour la Société Royale géographique de Londres. Cette œuvre rédigée avec un grand soin et une connaissance parfaite des documents, embrassera la partie de l'Afrique comprise entre 15°de latitude nord et 20° de latitude sud, 22°40′ de longitude est et l'Océan Indien. En dehors de son utilité pour les géographes elle deviendra, pour l'étude des questions de colonisation et de politique, un instrument indispensable dans les mains de nos voisins d'outre-Manche. Quinze feuilles sur vingt-deux qu'aura la carte entière ont paru dans l'année qui s'achève.

Avant de passer à l'Afrique occidentale, mentionnons comme une précieuse acquisition pour la géographie de Madagascar, la description et la carte de trois des provinces du sud-est, celles de Tanala, Betsileo et Bara, levée et dressée par le révérend William Deans Cowan, en appuyant une triangulation à la boussole sur une ligne de base mesurée

par M. Cameron et en remplissant les blancs avec ses levés d'itinéraires.

Dans le bassin du Dhioli-Ba et la Guinée (s'il faut encore employer un nom aussi défectueux) nous trouvons plusieurs voyages faits par des étrangers. Depuis bientôt quatre ans, un négociant allemand, M. Robert Flegel, s'applique à l'exploration de la Bénoué, dans l'espoir d'arriver par cette rivière jusqu'à l'Adamâwa, province reculée et encore mal soumise de l'empire de Sokoto. La Société africaine d'Allemagne a donné la carte des itinéraires de M. Flegel, de Rabba à Birni-n-Kebbi et à Sokoto, où il devait obtenir pour ses projets l'approbation du sultan des Foulbé. Cette carte contient le levé d'une partie inconnue du Dhioli-Ba. Plus récemment, l'association a publié les lettres écrites par le voyageur du bas Kwâra. Ayant dû longtemps attendre une occasion de partir pour l'Adamâwa, il put enfin se mettre en route le 9 mars. Parti de Loko, sur la Bénoué, à 75 milles environ du confluent, il était, le 7 avril, dans le Baoutchi, province de l'empire de Sokoto, au nord de la Bénoué. Il aura recueilli là des faits nouveaux pour la géographie et pour la connaissance de la situation politique de ce pays.

A la côte de Guinée, le capitaine Burton, l'érudit et spirituel peintre de Médine et de la Mecke, en compagnie du commander Cameron, a essayé, en partant d'Axim, d'aller explorer la région où naissent les tributaires de l'Océan Atlantique à l'ouest du Kwara. Malheureusement la saison les ayant contraints à remettre à une autre année l'accomplissement de ce voyage, le capitaine Burton a dû se contenter de réunir des renseignements d'après lesquels la chaîne des montagnes de Kong, reléguée récemment parmi les faits géographiques douteux, existerait bien en réalité et renfermerait même de nombreuses mines d'or.

Plus à l'est nous trouvons le massif des hautes montagnes de Cameroon qui culmine dans le sommet du Mongo-ma-Loba, et qui fut mesuré ou visité à diverses reprises par

les capitaines Allen, Boteler et Burton, MM. Thomas Mann et un missionnaire baptiste anglais.

C'est encore un missionnaire baptiste, M. G. Grenfell, qui nous a apporté de nouveaux renseignements sur cette région. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'auteur s'est moins préoccupé de la géographie proprement dite que des habitants, de leurs mœurs, des productions du pays. Sa publication constate un fait important à noter et que M. Grenfell déduit des considérations linguistiques ; selon lui, les nombreuses tribus de la côte comme celles de la montagne, appartiennent toutes à la grande race bantoue dont font partie les Cafres et les Souâheli du sud-est de l'Afrique.

Dans la Berbérie où s'ouvre un si vaste champ d'activité pour nos nationaux, il semblerait qu'il ne dût pas rester beaucoup de place pour les travaux des étrangers. Voici pourtant que l'Académie des sciences de Berlin, soucieuse d'amasser des matériaux destinés à compléter le tome d'Afrique de son *Corpus inscriptionum latinarum*, envoie en Tunisie un philologue, M. Schmidt, pour y relever des épigraphes latines. D'autre part, un des plus célèbres géographes allemands contemporains, M. Kiepert, prépare, avec le soin d'érudit qu'il apporte à tous ses travaux, une nouvelle carte archéologique de la Tunisie.

Rattaché politiquement à l'Europe, l'isthme caucasien qui est bien asiatique par ses populations, nous servira de transition pour aborder l'Asie.

Il a été, cette année, l'objet de travaux à mentionner. Voici, par exemple, une bonne étude *de visu* du massif de l'Elbourz et de ses ramifications, due à M. Dinnik ; puis une description des sources du Kouban par M. Petrow. La région qui les renferme est la demeure d'une petite peuplade active, intelligente et qui ne pratique aucun culte, contrairement à ce qui se passe pour d'autres tribus du Caucase et d'ailleurs ; elle augmente en nombre plutôt que de s'affaiblir.

Le 25 mars 1875, il avait été fait un dénombrement officiel de la population de Tiflis, dont le résultat, récemmen publié, accuse 89 000 habitants. En raison du temps écoul depuis ce dénombrement, on peut accepter aujourd'hui bien qu'elle n'ait pas de caractère officiel, une évaluatio plus récente, d'après laquelle la capitale du Caucase aurai une population de 150 000 âmes. On sait que les pieds méridionaux du Caucase sont l'une des régions les plus difficiles à décrire au point de vue ethnographique. Les race les plus variées y sont représentées; Tiflis même renferme des ressortissants d'au moins 25 nationalités différentes, e définitivement établis.

Sous le titre de *Matériaux pour la géologie du Caucase*[1], M. Batsevich a consacré un mémoire aux sources de naphte de Bakou et de la presqu'île d'Apsheron. Il constate que les riches puits d'huile minérale de Balakhan et de Sabuntchi sont placés entre les deux volcans de boue de Saghalpiri et de Bog-Boga. Il pense que des volcans de boue sous-marins, préhistoriques en partie, peuvent avoir été aussi l'origine des sources de naphte.

Dans le recueil de la Société de géographie de Tiflis, M. Mouschkétof a donné, à propos de la question des glaciers du Caucase, des aperçus d'où il ressort que ces glaciers ont été beaucoup plus étendus qu'ils ne le sont à notre époque, où leur superficie est de 250 kilomètres carrés. M. Mouschkétof fait observer une fois de plus, à ce propos, la corrélation entre le volume des glaciers et le degré d'humidité de la contrée qu'ils occupent. Ceux du Caucase et ceux du Zérafshan tiennent le milieu entre les glaciers des Alpes, avec leurs 3000 kilomètres carrés, et ceux de l'Asie centrale.

Ne négligeons pas de rappeler, avant de quitter le Caucase, que dans la vallée de la Kura, le général Stebnitzky et le

1. L'ouvrage est en langue russe.

colonel Koulberg ont exécuté, au moyen du pendule à réversion, et publié dans les *Astronomische Nachrichten*, une série d'observations sur la pesanteur. Ce travail, analogue à celui qu'ont accompli en Suisse MM. Plantamour et Cellérier, fournira des données précieuses pour déterminer les différences entre l'ellipsoïde terrestre théorique et la terre telle qu'elle est.

L'attention des géographes a été attirée par MM. Strelbitzki et Tschakovski, sur la chaîne pontique du Lazistan qui longe la côte sud-est de la Mer Noire, depuis le Tschorokh et ses affluents jusqu'à Trébizonde et Erzeroum. Cette chaîne se développe sur une longueur supérieure à celle des Alpes suisses, et tandis que ses versants septentrionaux sont courts et prononcés, ses pentes méridionales s'appuient sur un plateau de 1 200 mètres. Les sommets culminants du système, entre autre le Vartchembehk-dagh, dont les formes rappellent le Cervin, dépassent l'altitude de 3000 mètres.

Les parties du Kourdistan turc et persan situées entre la vallée du Tigre et le lac Urmiah ont été parcourues, au point de vue ethnographique, par M. Yousefovitch qui a pu étudier ces tribus kourdes si souvent en insurrection pour des causes encore mal connues. Nous aurons ainsi des informations sur un trajet dont les principales stations ont été Van, Bachkala, Amadieh, Mossoul, Ravendouz, Saoutch-Boulak, Tabris et Djoulfa.

Un Français, M. A. Lechevalier, qui inaugurait dès 1877 les fouilles en Troade, avait cru reconnaître aux villages de Ballidagh et de Bounarbaschi, l'emplacement de la Troie d'Homère. D'autre part, M. Schlieman, qui depuis dix ans remue le sol de la plaine de Troie, a trouvé à Hissarlick, les restes de trois villes superposées et dont la plus ancienne, une ville préhistorique, aurait, avec ses fondations puissantes, servi de base aux deux autres, incendiées toutes deux. La première, d'après M. Schliemann, devait être l'Ilion de la tradition, tandis que la seconde représenterait la

Troie d'Homère. Il appartient aux archéologues de pou suivre la solution de ce problème.

Ils sont activement à l'œuvre sur d'autres points de cet Asie Mineure qui occupe une si large place dans l'histoi de l'antiquité classique. Ils reconstituent peu à peu théâtre des événements. MM. Wilson et Ramsay, après avo publié le résultat de leurs fouilles en Phrygie, ont abor en Lycaonie, en Cappadoce, en Cilicie, dans le Pont, u autre terrain de recherches, qui paraît devoir être féco pour les études sur les Hittites. A Pergame, les Prussie ont achevé des fouilles fructueuses, tandis qu'à Asso autre ville de la Troade, M. J. Thacher Clarke contin celles qu'il a entreprises pour les États-Unis. Les Anglais avec M. Dennis à Sardes et M. F. Wood à Éphèse, so moins avancés dans leurs travaux.

L'ethnologie de l'Asie Mineure a bénéficié des discussion soulevées autour des *Mémoires inédits relatifs à l'histoire d la Grèce au Moyen Age*, publiés en 1881, par un Hellè érudit, M. C. N. Sathas. Elle enregistre ce fait que, du VII au XIV^e^ siècle, les Empereurs byzantins constituèrent pou la garde des frontières de l'Asie Mineure, des colonies ag coles et militaires composées de Slaves fugitifs des pays d nubiens. S'ils ne furent pas toujours des défenseurs h roïques, ils firent du moins souche et l'ethnographie, aid de l'anthropologie, peut rechercher leurs traces dans l populations aujourd'hui existantes.

Bien qu'entrepris plus spécialement en vue de recherch archéologiques, le voyage du professeur G. Hirschfeld n'e aura pas moins été profitable à la géographie par les re seignements nouveaux qu'il a fournis sur le territoire m connu de l'ancienne Paphlagonie et des portions limitrophe de la Galatie et du Pont.

Commençant son exploration par la vallée du Devrikia Irmak, M. Hirschfeld a recueilli des détails sur ce cour d'eau, long d'une centaine de kilomètres. Il a porté se

études sur la chaîne littorale dont l'influence historique a été considérable; elle isolait, en effet, les populations de l'intérieur de celles du littoral, en imposant à ces dernières de se livrer au commerce maritime. En arrière de cette chaîne qui atteint 1 000 à 1 500 mètres, s'en élève une plus considérable et c'est à travers ce double rempart que les cours d'eau tributaires de la Mer Noire doivent se frayer des passages. Le voyageur, après avoir suivi le cours de l'Halys depuis le confluent du Devreck-Tchaï jusqu'à trois ou quatre jours de marche de la côte, après avoir visité Iskelib, entrevue seulement par Hamilton, et avoir atteint Yüzgat, s'est dirigé au nord-est, pour tâcher de débrouiller le tracé encore confus du cours de l'Iris. Selon lui, le Tchekerek-tchaï, grand affluent de gauche de l'Iris, doit être identifié au Scylax de Strabon.

D'Amasia, il parcourt l'ancienne Phanaroia où il constate l'emplacement de plusieurs localités antiques; puis, se dirigeant une seconde fois au sud, sur Tokat, il y reconnaît les restes d'une colonie antique. La fin de l'exploration de M. Hirschfeld a été marquée par des constatations importantes sur le Thermodon, rivière côtière au volume d'eau hors de proportions avec sa longueur. Les quelques indications données jusqu'ici sur ce voyage font vivement désirer d'en avoir une relation complète.

Nous savons, d'autre part, que M. Karl Humann, le découvreur du temple de Pergame, a été envoyé par l'Académie des Sciences de Berlin, pour obtenir une reproduction complète de la célèbre inscription d'Ancyre, à l'étude de laquelle M. Georges Perrot doit une partie de sa juste célébrité.

Un second spécimen de la même inscription aurait été, dit-on, trouvé à Uluburlu, l'ancienne Apollonia, près d'Apamée. M. C. Humann devait aussi aller la relever. Il devait explorer, en outre, le cours inférieur du Pursak. Les données sur cet affluent occidental du Sankaria étaient dues à Burbeck, ambassadeur de l'empereur Ferdinand Ier, en 1555, et

aux reconnaissances assez expéditives faites, vers 1870, par M. Pressel, ingénieur des chemins de fer.

Le docteur Puchstein a dû, pendant le dernier trimestre 1882, aller étudier le monument assyrien découvert par un ingénieur bavarois, M. Fester, sur le Nemroud-dagh, à l'ouest de Diarbekir et au nord-ouest de Gerger. Les deux voyageurs avaient aussi reçu de l'Archeological Institute, la mission d'examiner les ruines du village de Sachzu-Gozu, village à l'est de l'Amanus, et le tumulus non encore fouillé du mont Doluk, près Aïntab.

Dans la haute Syrie, nous voici sur une partie du terrain occupé par les Hittites qui, depuis une quinzaine d'années, préoccupent beaucoup les historiens et les archéologues. Reconnaissable dans la tribu chananéenne des Héthéens Hétites ou Khétas, ce peuple qui disparaît de l'histoire vers le VIII[e] siècle avant J. C., ne nous est guère révélé que par les documents hiéroglyphiques et cunéiformes. Il occupait, à une époque reculée, le nord de la Syrie, le pays situé autour des villes actuelles d'Alep et de Hamah.

Sa domination s'étendit même sur l'Asie Mineure jusqu'à la mer Égée, sur la rive droite de l'Euphrate et au sud de la Syrie, où elle se heurta aux Égyptiens. Sur cette aire de pays, se rencontrent des textes lapidaires écrits en caractères idéographiques non encore déchiffrés, mais que l'on suppose avoir été l'un des premiers alphabets de la civilisation. Rappelons, à ce sujet, la communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Georges Perrot, et qui doit précéder l'étude de dix-huit sceaux hittites rapportés de Constantinople par M. Schlumberger. Comme le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, le déchiffrement des signes hittites nous conduira, sans nul doute, à des conséquences importantes pour la géographie ancienne.

La région du Tigre et de l'Euphrate continue à être le champ de découvertes qui touchent à la géographie comme à l'histoire. Mentionnons, sans y insister, la théorie qui,

avec MM. Bertin et Terrien de la Couperie, étend sur l'Asie entière le domaine de l'Assyriologie, en établissant même l'affinité de la plus ancienne des écritures de l'extrême Orient asiatique, avec l'écriture de l'Assyrie et de la Chaldée. Il est certain que l'écriture cunéiforme a eu pour berceaux les bassins de l'Euphrate et du Tigre, d'où elle a gagné la Médie, la Perse, les Arménies et la Phénicie; la question de priorité mise à part, les Touraniens, les Sémites, les Aryens l'ont employée successivement ou simultanément. Les inscriptions assyriennes nous ont révélé toute une série de noms qui ont désormais leur place dans la nomenclature géographique du passé.

Il sera sans doute permis à votre rapporteur d'insister quelque peu sur les découvertes dues à notre collègue M. de Sarzec, vice-consul de France à Bassorah. Elles touchent, il est vrai, au domaine de l'archéologie plus qu'à celui de la géographie, mais du moins, à côté de leur haute signification pour l'histoire de l'art chaldéen, elles nous ont révélé le site d'une ville dont le nom reste encore à déterminer définitivement.

Depuis tantôt un demi-siècle, les archéologues investigateurs ont porté leur attention plus particulièrement sur la Mésopotamie. Après les Français Botta et Oppert, les Anglais Layard, Loftus, Rawlinson se sont distingués par des études assyriologiques. C'est sur la basse Chaldée que M. de Sarzec a ouvert son enquête. Non loin et sur la rive gauche du Chatt-el-Haï, reste d'un ancien canal d'irrigation, en un lieu obscur nommé Tello, il avait constaté l'existence de tells ou *tumuli* qui lui paraissaient devoir renfermer des restes de la civilisation chaldéenne. Avec une ténacité soutenue par l'ardeur scientifique contre la résistance d'obstacles de tous genres, il réussit à dégager de ces monticules répartis sur plusieurs kilomètres, des temples, des palais immenses, des bas-reliefs et des statues de basalte marquées d'inscriptions, des cylindres de terre cuite couverts

de légendes; M. de Sarzec était là devant les restes d'une cité morte dont la vie avait été certainement des plus florissantes. Il restait à déterminer le nom de la ville exhumée, et les premières indications, sans être définitives, ont conduit à penser que ce nom devait être Sirtella.

Il semblerait même, d'après les noms de Magghan et Malouka portés sur l'une des inscriptions recueillies à Tello que les Chaldéens auraient fait le périple de la péninsule arabique, pour aller commercer avec la région du Sinaï et l'Égypte. Mais il convient aussi d'attendre d'autres preuves pour admettre cette conclusion dont la portée serait considérable. Quoi qu'il en doive être, la sagacité, la courageuse persévérance de M. de Sarzec nous valent une de ces découvertes que l'érudition aidée de la critique sait transformer en larges chapitres d'histoire.

Récemment, d'autres noms géographiques nouveaux ont été révélés par le déchiffrement de cylindres et d'une inscription trouvés sur les bords du Nahr-el-Khelb, en Phénicie. Nebucadnetzar y énumère, parmi les provinces babyloniennes de ce rayon, jusques et y compris le Liban et l'Anti-Liban, des provinces dont l'identification reste à faire. Nous aurons sans doute aussi, dans les interprétations faites par MM. Nordtmann et Sayce, des inscriptions cunéiformes du lac de Van, appelées arméniaques, une nouvelle moisson de noms de la Grande-Arménie.

Pour nous rapprocher de la géographie moderne, il faut mentionner l'odyssée d'un soldat croate, Georges Hus, qui prisonnier des Turcs en 1532, a parcouru la Syrie, la Palestine, la presqu'île du Sinaï, la Mer Rouge jusqu'à Aden, pour revenir par l'Égypte. La traduction latine de sa relation est due à un slavisant d'Agram, M. Matkovisch, qui l'a accompagnée d'un commentaire en langue croate.

Au nord de la Syrie, le long des versants orientaux de l'Anti-Liban, sur la ligne de partage entre les eaux de la Méditerranée et du golfe Persique, dans la vallée de

l'Oronte, aux montagnes des Ansariés, aux abords du Ledjah, deux de nos collègues, le commandant de Torcy et M. Renault, ingénieur des Ponts et Chaussées, ont fait, en 1881, une exploration dont l'esquisse insérée au *Bulletin* éveille le désir de voir paraître une relation développée. Bien qu'il ait été rapide, leur itinéraire a certainement fourni à MM. de Torcy et Renault l'occasion de relever plus d'un fait nouveau sur une région dont la géographie ne connaît pas encore les dernières lignes.

Après avoir consigné en plusieurs volumes les résultats de ses consciencieuses explorations de la Palestine, M. Victor Guérin nous a donné cette année, sous le titre de *la Terre Sainte, son histoire, ses souvenirs, ses cités, ses monuments*, un bel ouvrage de vulgarisation sur la partie orientale de la Palestine. Notre infatigable collègue est reparti, chargé d'une mission gratuite du Ministère de l'Instruction publique pour recueillir, dans le Liban et l'Anti-Liban, de nouveaux éléments pour ses études.

Le Palestine Exploration Fund est arrivé à la fin de son programme. Après avoir fait paraître une grande carte topographique de la Palestine occidentale en trente-six feuilles (1/63360), dressée par le capitaine C. H. Conder et le lieutenant H. H. Kitchener, il a donné une réduction de cette même carte en six feuilles (1/253440), qui n'est point, comme la précédente, le privilège d'un petit nombre de souscripteurs. Cette double œuvre cartographique a son complément et son commentaire dans un précieux ouvrage renfermant des mémoires descriptifs sur la géographie physique, la topographie, l'archéologie des pays dont le comité d'exploration de la Palestine avait entrepris l'étude. Les diverses parties de l'œuvre sont signées des noms bien connus de Wilson, Warren, Smith, Greville, Clermont-Ganneau, enfin du regretté professeur Palmer, massacré par des pillards du désert pendant la guerre d'Égypte.

On sait qu'un American Palestine Exploration Fund

devait poursuivre, sur la rive gauche, c'est-à-dire au du Jourdain, les mêmes études que le comité anglais suivait entre le Jourdain et la mer. Après quelques pagnes, le comité américain a brusquement suspend travaux dont les résultats ont été présentés par M. Merrill, professeur à l'Université d'Andover (Massachus dans un livre intitulé *East of the Jordan*, et accom d'une carte par M. R. Meyer; l'érudition n'y trouve po même aliment que dans la publication anglaise. Un s ouvrage américain nous est promis sous le titre de *graphical Notes on Eastern Palestina*.

Le comité anglais a repris la suite des explorations du Jourdain et déjà M. Conder est revenu, rapporta premières feuilles du nouveau levé qui couvre 1200 mètres carrés, au nord et à l'est de la Mer Morte. Le li nant Mantell, collaborateur de M. Conder, a rapporté sa part, une collection de photographies de vieilles ci de monuments cyclopéens.

Nous ne saurions omettre de citer le rapport si étu notre collègue M. E. G. Rey sur les territoires possédé les Francks à l'est du lac de Tibériade, de la Mer M du Jourdain.

Dans l'été 1882, la princesse de Galles a parcouru la tine et la rive du Jourdain jusqu'à Banias; M. Conde a servi de guide à la noble visiteuse, a fait, au cours voyage, de nouvelles découvertes dans les environs de salem et jusqu'aux sources du Jourdain; elles se tro consignées dans la relation rédigée aussi par cet o érudit et laborieux.

En attendant la relation du voyage du prince Rod d'Autriche, citons le voyage d'un autre grand seigneur chien, l'archiduc Ludwig Salvator, déjà connu par d plorations dont quelques-unes offrent un véritable i géographique. Le chevalier de Hesse Wartegg a fait p sous le titre de *The Caravan route between Egypt and*

une traduction anglaise du dernier de ces voyages. La route suivie passe par El-Kantara et Gaza, sur un terrain dont il avait été question pour la construction d'un chemin de fer que l'archiduc déclare inexécutable à cause des sables mouvants. A la Palestine se rattache tout naturellement la presqu'île de Sinaï, dont la géographie et l'histoire depuis la 4e dynastie égyptienne jusqu'à nos jours forment le sujet d'un livre publié à Londres en 1881, par le major Henry-S. Palmer.

Enfin n'oublions pas que les contrées par lesquelles à commencé, pour l'Asie, l'aperçu des travaux de l'année, ont été représentées par le général Stebnitsky sur une grande et belle carte hypsométrique à 2000000e publiée à Tiflis. L'auteur a bien voulu en offrir un exemplaire à la Société, par l'entremise de M. Veniukoff qui nous tient si soigneusement informés des travaux russes, jusqu'ici trop peu connus en France.

Avant de pénétrer au cœur de l'Asie, rappelons une importante contribution à la géographie de l'Arabie, œuvre d'un voyageur français, M. Charles Huber, chargé en 1879 d'une Mission du Ministère de l'Instruction publique.

Ayant accompli d'abord diverses courses soit en compagnie des Bédouins Rouala, jusqu'à 170 kilomètres au sud de Palmyre, soit seul dans le désert à l'est du Jourdain, dans le Hauran, le Djebel Druse, le Ledja, M. Huber quittait Damas pour la troisième fois le 28 avril 1880, avec le projet de traverser la péninsule arabique dans sa longueur.

Escorté de deux Bédouins que la famine ou quelque méfait avait éloignés de leur tribu, il s'avança hardiment par le Sirhan et le Djouf vers le Nefoud. Huit jours furent employés à traverser cette « mer de feu » qui, lui disaient les Arabes, devait le dévorer. Arrivée à Oum-el-Koulban, il y rencontra l'émir le plus populaire de l'Arabie, Mohamed Ibn Reschid, que nous ont déjà fait connaître M. et Mme Blunt, et en compagnie duquel il entrait le 12 juin à Haïl, capitale du Djebel Shammar.

Grâce au bon vouloir d'Ibn Reschid, il étendait pendant six mois ses explorations à une certaine distance vers le sud et l'ouest, ici à travers le Kassim jusqu'au Nedjd, là jusqu'aux limites de l'Hedjaz. Malheureusement l'insuffisance de ses ressources le contraignit à rentrer en Europe. Des luttes entre tribus lui fermant la voie de la Mer Rouge, il se rendit à Bagdad et revint à Damas par une route nouvelle pour les Européens, celle qui traverse le désert de Syrie directement de l'est à l'ouest.

Pour vous donner une idée de cette exploration, il eût fallu vous arrêter à chaque pas avec M. Huber, qui ne s'est point épargné, dans le désir qu'il avait de recueillir, outre de nombreuses copies d'inscriptions sabéennes ou himyaritiques, des spécimens intéressants pour la géologie et l'histoire naturelle, des documents pour l'ethnographie et l'histoire, enfin des informations utiles pour le commerce.

La géographie proprement dite devra à M. Huber une moisson abondante de faits précieux pour la description physique du pays, avec un itinéraire considérable soigneusement relevé à la boussole, appuyé sur des déterminations astronomiques et complété par des mesures hypsométriques. La publication des résultats de ce voyage nous montrera en M. Huber un digne émule des Guarmani, des Palgrave, des Pelly, des Blunt, des Doughty.

Si la Société avait un vœu à formuler ici, ce serait que M. Huber, mis à même de poursuivre la réalisation du projet qui l'avait conduit en Arabie, pût compléter ses itinéraires, en partant de Haïl pour atteindre quelque point au sud de la péninsule. Il est convenablement préparé pour cette périlleuse entreprise dont la réussite serait un événement géographique et ajouterait un nouveau titre à ceux que la science française a si honorablement conquis dans les études relatives à l'Arabie.

Notons maintenant un autre voyage en Arabie dont nous ne connaissons les résultats que par une note de M. Véniu-

kof. Un médecin finlandais, M. Elisséïw, aurait surtout réuni des informations sur l'Arabie et les Arabes préhistoriques. Peut-être le rapport de l'an prochain pourra-t-il donner quelques renseignements de plus à ce sujet.

Parmi les voyages dont la Perse a été l'objectif, il y a lieu de signaler bien qu'il n'ait guère ajouté à nos connaissances antérieures, le voyage d'un Espagnol, M. Rivadaneyra, publié l'année dernière à Madrid.

En revanche, voici un fructueux voyage de six mois accompli par un employé du service civil de Bengale, M. Edward Stack, qui revenait en Europe. Il a enrichi la géographie d'informations nouvelles sur la configuration de quelques provinces du centre. En particulier, il a bien relevé et décrit la région entre Chiraz et Lar, les districts de Saïdabad et de Kerman, les environs de Yedzd. Il a recueilli aussi d'excellentes données sur le haut pays des Bakhtiaris, émules des Kourdes, leurs frères de race, à l'ouest d'Ispahan. Dans cette région, il a soigneusement défini l'orographie et l'hydrographie des plateaux de Chahar Mahal et de Zardakouh, puis il a exploré la nouvelle route qui de Gilpaigan se dirige au nord. De bonnes cartes jointes à son ouvrage *Six months in Persia* donnent le pays par section, avec indication des relais et des distances.

On a parlé d'un voyage scientifique à travers la Perse. projeté par le docteur Polak, médecin particulier du Shah, accompagné d'un géologue et d'un botaniste. La réalisation de ce projet serait une bonne fortune pour la géographie, car le docteur Polak est l'un des hommes de notre époque qui connaissent le mieux la Perse. Il ne faut point omettre de mentionner ici une étude consacrée au plateau de Lar, dans le nord de Téhéran, par un haut personnage de la cour du Shah, Mahommet Hassan khan, dont la Société se félicite de voir le nom inscrit sur ses listes depuis cette année.

Le voyage du docteur F. Stolze, commencé en 1875, interrompu, puis repris en 1878 avec le docteur Andréas, a

enfin commencé à produire ses résultats. Ils sont consignés dans un bel ouvrage, orné de photographies, publié à Berlin en 1882, sous le titre de : *Die Achämenidischen und Sassanidischen Denkmäler und Inschriften von Persepolis, Iztakhar, Pasargadæ, Shâpûr*, etc... Le premier volume en a paru; il s'adresse tout spécialement aux archéologues et aux architectes, mais il est permis d'espérer qu'un volume suivant renfermera des données géographiques.

Immédiatement après les victoires du général Skobeleff et l'annexion à la Russie de l'oasis des Tekkès, les Russes demandèrent une délimination de la frontière Akhal-Khoraçan, c'est-à-dire de la frontière entre le Khoraçan et le nouveau territoire russe. La délimitation a été arrêtée et le traité qui la règle nous a été connu dans le cours de l'année. A cette occasion des levés à 1/42000e ont été exécutés par les topographes russes, non seulement sur le territoire d'Akhal Tékkè, mais encore sur le territoire persan et quelque peu aussi sur l'Afghanistan. Nous avons là les reconnaissances préparatoires à une marche en avant que les Russes auraient peine à s'interdire, et qui rapprochera encore leurs frontières des frontières de l'Inde britannique.

On se rappelle que de Michaïlof, sur la Mer Caspienne, une voie ferrée a été établie parallèlement à la chaîne de Kjourjan-dagh et jusqu'à Kizil-Arvat. De ce point elle doit être prolongée jusqu'à Askhabad. Les études préparatoires sur le terrain qui ne présente pas de grands obstacles, ont été dirigées par M. Ouskevitch. Au grand profit de la géographie, les topographes ont étendu leurs reconnaissances un peu au-delà de la zone de construction du chemin de fer. Le terrain entre Sarakhs, Shadjé, Ak-Derbent, Meshed a été levé par M. Melnitzky, dont le retour sur Askhabad s'est effectué en traversant le col d'Allah Akhbar avec ses 700 marches taillées dans le roc par Nadir-Shah.

Le lieutenant Loukianof, en suivant un autre itinéraire que celui de M. Lessar, dont nous allons parler, a relevé avec

soin une ligne de marche de 193 kilomètres entre Louftabad et Sarakhs.

En passant, il faut dire un mot de la grande question du rétablissement de l'Oxus dans son ancien lit, pour ramener directement le fleuve à la Mer Caspienne. Le nivellement exécuté en 1871 par M. Stebnitzky, nous a dit M. Veniukof, avait montré que des puits de Tcharichli à la Caspienne, la pente générale du terrain serait favorable à l'entreprise. Pendant l'automne 1881, une autre expédition dirigée par le général Gloukovskoï avait établi que des frontières occidentales de Khiva aux puits de Tcharichli les conditions de pente sont les mêmes ; il semble donc que la question soit résolue en faveur du projet qui ouvrirait une voie fluviale continue entre l'Europe et l'Inde. Toutefois, la donnée de la pente générale ne suffit pas pour se prononcer; il faut attendre que le lit à restaurer ait été étudié et nivelé minutieusement sur chacun de ses points. M. Lessar, dans un prochain voyage, doit faire à ce sujet des recherches dont nous enregistrerons les résultats en temps et lieu.

Dans l'état actuel de la question l'ancien cours de l'Oxus est révélé par sept lits morts.

En octobre 1881, M. Lessar quittait Askhabad, capitale actuelle des Tourkmens Tekkès, pour effectuer un nivellement barométrique de la route entre ce point et les environs de Sarakhs. Sa reconnaissance, exécutée le long des versants septentrionaux du Kopet-Dagh, à travers un pays fertile, a prouvé que la construction d'un chemin de fer ne présenterait pas de difficultés. Cette ville de Sarakhs a pris de l'importance en ce qu'elle est située sur la route de Merw où règne désormais l'influence russe. Au cours du voyage, M. Gladychew, astronome de la mission, a déterminé la position de treize points et M. Lessar, de son côté, a recueilli des observations intéressantes sur la géographie physique du terrain parcouru.

Il en est une qui mérite d'être relevée au passage.

D'après les nivellements, la ligne du chemin de fer et son prolongement jusqu'à Sarakhs, se maintiennent au niveau de la Mer Caspienne ; l'un des points de la ligne ouverte, Aïdin, serait même à près de quatre mètres au-dessous du niveau de la mer. Un nivellement entre Khiva et Bokhara établirait, selon M. Lessar, que plusieurs localités du désert transcaspien sont également au-dessous du niveau de la Caspienne. Le Murgab et la rivière de Tedjent n'ont pas été des affluents de l'Oxus; leurs eaux se rendaient directement à la Mer Caspienne dont les rives s'avançaient naguères beaucoup plus au sud que de nos jours.

Au printemps de cette année, M. Lessar reprenait ses travaux et pendant 37 jours il explorait le pays où se rencontrent les frontières de la Perse et de l'Afghanistan, c'est-à-dire la région limitée par le Mourgab, Hérat, le Heri-Roud et Sarakhs. Il fera entrer le résultat de ses levés dans la carte qu'il prépare, du pays compris entre le Heri-Roud, le Mourgab et l'Oxus. Nous y trouverons Askhabad et Sarakhs dans leurs positions déterminées par M. Gladychew ; la dernière de ces localités doit être reportée sur les cartes à 30 kilomètres à l'ouest de la place qui lui avait été donnée il y a plus de cinquante ans par Burnes.

Enfin, le 9 octobre dernier, M. Lessar entreprenait un troisième voyage qui l'a conduit de nouveau d'Askhabad à la vallée du Heri-Roud et à Sarakhs. Partant de cette localité le 25, il avait atteint en 20 heures Merw, qui n'est situé qu'à 110 kilomètres, par une route sur laquelle on rencontre quatre puits. Bien accueilli par les Merwiens qui semblent avoir renoncé à toute lutte, il gagna Tchardjoui, sur la rive gauche de l'Amou-Daria, par le désert de Karakoum. Les 40 premiers kilomètres du trajet se font sur une zone encore arrosée par les dérivations artificielles du Mourgab, mais, au delà, les 180 kilomètres jusqu'à l'Oxus ne présentent que deux puits. De Tchardjoui, M. Lessar ayant des-

cendu le long du cours de l'Amou-Daria jusqu'au Khiva, choisit pour revenir à son point de départ, le chemin qui suit à peu près parallèlement, touche même en un point l'Ousboï, l'un des lits de l'ancien Oxus. De ce point, situé près de Balaschem, il tourne au sud-est pour couper directement à travers le désert et rentre à Askhabad après 57 jours de voyage. Prenant à peine le temps de se reposer, M. Lessar repartait bientôt pour la vallée du Tedjent, afin de procéder, avec le concours du capitaine Myslovsky, au nivellement du pays qui se trouve sur la ligne droite entre Askhabad et Merw. Bien que les résultats de l'opération ne soient pas encore calculés, M. Lessar croit pouvoir dire que l'altitude de Merw ne dépasse pas 270 mètres. Un autre résultat considérable de cette exploration est la détermination de Merw et en latitude et longitude, effectuée par M. Gladychew.

Ne nous éloignons pas de ces contrées sans faire observer que la ville de Merw, naguères si redoutée, est entrée actuellement dans la sphère politique de la Russie, mais il nous importe plus encore de savoir qu'elle est maintenant accessible aux voyageurs et que la géographie en peut désormais donner des descriptions. Les *Proceedings* de la Société géographique de Londres en renferment une assez complète déjà, due à M. Edmond O'Donovan, l'un de ces hardis envoyés des grands journaux, qui pénètrent partout avec tant d'audace à la suite ou même à l'avant-garde des armées. Ce ne fut ni sans difficultés, ni sans périls que le *reporter* du *Daily News* réussit à atteindre Merw dont l'aspect lui causa quelque désillusion. Pris d'abord pour un Russe, il dut attendre, captif pendant un mois, que des renseignements du ministre britannique à Téhéran vinssent établir sa nationalité. Cette situation régularisée M. O'Donovan fut fort bien traité et put à loisir étudier l'oasis, les ruines qui l'environnent et les groupes des huttes qui, à côté d'un grand fort, constituent la Merw actuelle. L'oasis

est peuplée d'un demi-million d'habitants à moitié nomades, à moitié agriculteurs.

Avec M. Regel dont le précédent rapport signalait le curieux voyage à Tourfan, sur les confins de la Mongolie et du Turkestan, nous allons aborder le Darwaz et le Chougnan, fractions du Pamir.

Sans le suivre pas à pas dans son itinéraire, disons que M. Regel part des bords du Zerafshan, se dirige vers le sud-est, en coupant la vallée du Kizyl-sou, pour passer par un col de 2900 mètres dans la vallée d'une autre tête du Sourkhab, le Vakich ; en traversant deux vallées séparées par une grande chaîne montagneuse, il atteignait à Kaila-Khoumb la courbe du haut Amou-Daria ; longeant alors ce fleuve il remonta l'un de ses affluents supérieurs, le Wandj, jusqu'au Tech-i-Senghi, au pied de massifs dont quelques sommets atteignent 5000 mètres. Il apprit à Tech-i-Senghi que l'Aksou, le principal cours d'eau du Pamir, faussement assimilé au Mourgab par la plupart des géographes, n'est autre que le cours supérieur du Wandj. Le Mourgab, qui rejoint le Pandjah en amont, s'appelle plus haut Tchountak-daria et sort du Yachil-koul. Revenu à Kaila-Khoumb, M. Regel, dans un voyage suivant, remonta aussi loin qu'il le put la vallée encaissée du Pandjhah.

Outre des cartes et des collections d'histoire naturelle, ce voyageur si actif a rapporté d'intéressantes conclusions ethnologiques. Les habitants du Darwaz et du Karatéguine parlent une langue semblable à celle du Bokhara, et leur type reflète visiblement l'influence aryenne. Au Darwaz, notamment, la population qu'on dit provenir des Macédoniens d'Alexandre, est purement aryenne de physionomie ; les femmes qui ressemblent à des Européennes, sortent le visage à découvert ; dans le Chougnan, par contre, sur le haut Pandjhah, le type est asiatique.

En Kachgarie, les autorités chinoises semblent maintenant laisser une certaine liberté aux voyageurs et aux com-

merçants anglais. Le docteur Dalgleish, par exemple, vient de passer six mois à Yarkand et dans d'autres villes du pays. Sa relation ne saurait manquer de fournir des détails intéressants pour la géographie.

Malgré leur séparation momentanée d'avec la Chine, les populations dzoungares et mongoles sont restées chinoises d'esprit et de coutumes; un fait récent suffirait à le prouver. Les habitants d'Ouroumtsi avaient érigé un temple aux divinités des montagnes pour obtenir qu'elles remplissent un lac sur le point de tarir. Leurs vœux ayant été exaucés, ils firent donner par l'empereur aux divinités implorées, un diplôme qui les élevait à un grade supérieur.

On se rappelle qu'un traité du 19 mai de l'an dernier modifiait la frontière entre la Russie et la Chine. Les Russes rétrocédaient aux Chinois une partie du Kouldja et recevaient en échange les deux rives de l'Irtych noir, à l'est du lac Zaisan. Ce nouveau territoire, qui s'étend non jusqu'aux sources mêmes de l'Irtych, mais jusqu'à celles de deux de ses affluents, la Kaba et la Boukhtarma, est une steppe froide et stérile sur laquelle les Kirghiz nomades errent d'oasis en oasis.

Pour atténuer la portée de la rétrocession du Kouldja à la Chine, les Russes se sont également réservé la portion fertile et bien arrosée du Chorgos et de ses affluents. Ils ont résolu d'y construire des forts et des camps et d'y fonder des colonies à l'intention des Kouldjans désireux de se soustraire à la domination chinoise. Dès le milieu de 1881, les officiers russes avaient choisi les emplacements nécessaires.

Sur son immense étendue, la Sibérie à travers laquelle nous gagnerons l'Asie extrême, ne présente rien de saillant à enregistrer cette année. Constatons toutefois, en partant d'Orenbourg, que les ingénieurs russes Lebel, de Schulz, Zaitz, Worms ont déterminé à 53 mètres le niveau de cette ville au-dessus du lac Aral. Voici encore la publication des

travaux astronomiques, géodésiques et topographiques poursuivis sur la steppe des Kirghiz par le colonel Bonsdorf de 1874 à 1879. La géographie y gagne cent douze points astronomiques, tandis que les travaux des topographes Polonski, Bersenew et Rodionow ont permis de constater, dans les provinces d'Orenbourg et d'Oufa, l'existence de près de 800 villages ou hameaux créés depuis 1850.

Rappelons, au passage, l'intéressante collection d'objets ethnographiques et d'échantillons de minéralogie recueillis par M. Joseph Martin, dans la région minière de la Léna où il est retourné pour y continuer ses recherches.

Avec la rapidité de M. Edmond Cotteau ou de M. Lansdell, portons-nous maintenant au Miss Vostotchnii, Eastern Cape, Ost-Cap, enfin Cap Est ou Cap oriental. Cette multiplicité de noms disparaîtra si les géographes sanctionnent le baptême par lequel M. Nordenskiöld attache à ce contrefort de l'Asie sur le détroit de Behring, le nom de Dechnef, en l'honneur du Russe chasseur de fourrures qui fut le premier à le découvrir et à le contourner dès 1648, précédant ainsi de près de cent ans la découverte attribuée à Behring.

L'ouvrage où se trouve relaté le beau voyage de la *Véga* autour du vieux monde et dont la publication est l'un des événements de l'année, tranche le débat relatif aux Tchouktchis. Tandis que M. Dall l'explorateur bien connu de l'Alaska et des côtes américaines réduisait les Tchouktchis à une seule branche peu importante aujourd'hui, dit-il, en comparaison des nombreux Esquimaux de la côte nord-est de l'Asie, M. Nordenskiöld apportait à l'étude de cette question les conclusions de son enquête. L'illustre voyageur suédois établit quatre divisions qui sont celle des Esquimaux purs établis du cap Olioutorski au cap Tchoukotskoï, et répandus vers le sud; celle des Esquimaux mélangés de Tchouktchis et parlant le tchouktchi, qui habitent l'espace compris entre le cap Tchoukoskoï et le cap Dechnef; les Tchouktchis sédentaires ou littoraux qui exercent des métiers, s'étendent du cap

Dechnef au cap Schelagskoï; enfin les « aristocrates » de la race, les Tchouktchis nomades ou Tchouktchis à rennes, sont répandus du détroit de Behring à l'Indighirka et la baie Penschina. Descendants des Koriaks sibériens, tous les Tchouktchis, aristocrates ou autres, sont mélangés avec des tribus caucasiques et mongoles et avec des Peaux-Rouges.

En 1881, la Société géographique de Brême chargeait MM. Arthur et Aurèle Krause d'étudier la partie des côtes de l'extrême Asie qui borde le détroit de Behring. Cette exploration s'est limitée, en effet, entre le hameau tchouktchi de Ouèdle, tout à côté du cap Dechnef, et la baie Plover. Nous savons aujourd'hui qu'elle a donné un excellent ensemble de résultats variés. Outre quelques dragages et sondages, elle a pratiqué des levés expédiés des principaux points imparfaitement représentés sur les cartes. Dans ces parages la *toundra* peut, d'après MM. Krause, se diviser en trois zones distinctes : la toundra rocailleuse, comparativement riche en lichens, la toundra à mousse humide et la toundra des versants ou des vallées, dont la végétation est relativement luxuriante, où le bouleau atteint jusqu'à trois pieds. Au point de vue de l'ethnographie, les missionnaires de la Société de géographie de Brême ont réuni une riche collection d'objets. Ici s'affirme par un exemple l'intérêt pressant des collections de ce genre. Les Tchouktchis, en 1879 et 1880, ont été décimés par une famine due en partie à l'emploi de l'alcool comme payement des belles fourrures portées par les indigènes. Ceux-ci, d'une part, se dévêtissaient, dans un climat rigoureux, d'autre part, vivement sollicités à la chasse, ils négligeaient de faire pendant la bonne saison les approvisionnements nécessaires à l'hivernage. Les travaux zoologiques de MM. Krause ont été parfois entravés sérieusement par la nécessité de tenir caché l'alcool que n'eût pas protégé suffisamment contre les indigènes le mélange d'une certaine dose d'émétique.

En mars 1882, un naturaliste norvégien, M. C. Stejneger

partait pour le compte des États-Unis, chargé de fonder des stations météorologiques à la côte nord de Kamtschatka, sur l'île Behring et à Petropaulosk. Il devait aussi faire un rapport sur les pêcheries, surtout celle des morues, et recueillir, soit des restes, soit des spécimens des divers animaux et oiseaux marins éteints ou près de s'éteindre.

La saillante presqu'île de Kamtschatka, comparable par ses dimensions à l'Angleterre avec l'Écosse, est encore fort mal connue. Un Anglais, M. Kettlewell qui terminait le tour du monde sur son yacht, vient de la parcourir dans presque toute sa longueur. Le point de départ a été Petropaulosk dont la rade admirable est dominée par de grands volcans.

Il fallut quatorze jours de marche pour atteindre le haut de la grande rivière Kamtschatka dont l'expédition descendit le cours jusqu'à l'embouchure, c'est-à-dire sur plus de 600 kilomètres. La rivière s'étale parfois en vrais lacs au milieu d'un pays couvert de forêts dont la beauté augmente au voisinage de la mer. En l'un des points six pics étaient visibles à la fois, dont l'un, le Kloofchetskoria, est un volcan conique haut de 5000 mètres.

La position des principaux sommets a été déterminée par des observations, la rivière a été sondée et des photographies ont été prises des sites les plus intéressants.

Après un voyage à l'île Behring qui fut parcourue en traîneau, M. Kettlewell visita l'extrémité méridionale de la péninsule.

Le gouvernement russe a fait reconnaître par M. Poliakof certaines parties de l'île Saghaline, avec le projet d'y établir des colonies pénitentiaires. M. Poliakof a d'abord étudié la vallée très basse de l'Alexandrovka, où il constate que la faune ornithologique a de frappantes analogies avec celles de la Sibérie et du nord de la Russie, tandis que, par les poissons très abondants de ses fleuves, Saghaline se rapproche de l'extrême nord de la Sibérie.

On a trouvé en creusant le sol de nombreux outils de pierre et de silex analogues ou identiques par leur type à ceux qui ont été recueillis dans la Russie d'Europe. Quelques objets en obsidienne témoignent des relations que les habitants de Saghaline durent avoir, aux temps préhistoriques, avec ceux du Kamtschatka et des archipels du Pacifique.

Après la vallée d'Alexandrovka, c'est la vallée du Tim qu'a explorée M. Poliakof. Il a reconnu qu'à l'embouchure de cette rivière se trouve le seul bon mouillage naturel de tout le littoral escarpé de Saghaline, car la baie de Kouegda, située tout au nord de l'île, est dans un pays stérile et dépeuplé. Le Tim lui-même peut être remonté jusqu'à huit kilomètres par des navires d'un certain tirant d'eau. Bien que présentant des rapides, les 300 kilomètres intérieurs du fleuve sont accessibles aux barques et M. Poliakof a pu remonter et descendre le Tim jusqu'à la colonie de Derbinsky. Ces excursions vont accroître assez notablement la géographie de Saghaline, car M. Poliakof en a profité pour recueillir des observations de tout genre et faire des levés.

En suivant toujours la côte pour nous rapprocher de la Chine, nous passerons devant Vladivostock point de départ, au nord, d'une opération considérable pour la géographie, exécutée par les commodores Green et Davis et par le lieutenant Norris, de la marine des États-Unis; il s'agit de la détermination télégraphique d'une série de différences de longitudes depuis Vladivostock jusqu'à Madras, avec Nangasaki, Yokohama, Changhaï, Amoy, Hongkong, Manille, Saigon et Singapoure comme stations intermédiaires.

Dans un ordre d'idées moins sévère, rappelons-nous que Vladivostock a été le port où notre entreprenant collègue M. Edmond Cotteau est venu terminer sa traversée de la Sibérie; il achevait l'une de ces immenses promenades qui l'ont déjà conduit dans toutes les parties du monde. Cette fois, il a visité Tobolsk et Tomsk, Krasnoïarsk et

Irkoutsk, il avait vu le lac Baïkal, l'énorme fleuve Amour et l lac Kanka. Il doit publier de son excursion un récit don nous recommandons la lecture à ceux de nos jeunes com patriotes qui, ne faisant pas du bien-être matériel l'exclusi intérêt de la vie, veulent se meubler de souvenirs et agran dir leur horizon.

De 1879 à 1880, la corvette italienne *Vettor Pisani*, com mandée par le duc de Gênes, a parcouru pendant un voyag de circumnavigation, les mers de la Chine et du Japon avec une partie du littoral sibérien au voisinage de la Corée Cette année a vu paraître, sous le titre de *Giappone e Siberia*, la relation du voyage publiée par le lieutenan colonel dal Verme, l'un des membres de l'expédition. L nom de Sibérie introduit dans le titre de l'ouvrage se rap porte surtout à la traversée de la Sibérie effectuée par l duc de Gênes pour rentrer en Europe.

Les quelques ouvrages consacrés jusqu'ici à la Corée, y compris même l'excellente *Histoire de l'église chrétienn en Corée*, par l'abbé Dallet, ne présentaient que des notion imparfaites sur ce monde encore presque inconnu. La rela tion publiée l'an dernier, à Leipzig, d'un voyage de M. Er nest Oppert avait rendu le pays un peu plus familier au lecteur européen, mais ce n'en était pas moins un fait con sidérable au point de vue géographique, comme au point de vue économique que de voir la presqu'île coréenne s'entr'ou vrir au commerce. Le roi de Corée avait ouvert au commerce japonais en 1880, le port de Fousankaï, en 1881, celui de Hensenkaï, et il avait promis d'en ouvrir d'autres encore. L'Angleterre, puis l'Amérique s'étaient fait accorder les mêmes avantages, et la France allait demander pour elle le traitement de la nation la plus favorisée. Une ambassade japonaise s'était établie dans la capitale de la Corée, des officiers avaient été envoyés du Japon et des canons avaient été commandés.

Ces concessions faites aux « barbares » d'Orient et d'Occi-

dent ayant excité l'animosité d'une partie du peuple coréen, un oncle du roi, le prince Tayukou, s'était mis à la tête du mouvement; le roi, la reine et plusieurs princes avaient été assassinés.

Les Japonais réussiront sans doute à maintenir leurs avantages, mais l'accès de la Corée aux commerçants et aux savants de l'Europe se trouve retardé pour un certain temps.

En attendant, il peut être utile de résumer, d'après M. Keane, les quelques données récemment acquises sur la Corée et ses habitants.

Deux éléments distincts ont formé la population coréenne. Au sud, les Siempis ou Kmaso d'origine caucasique, au centre et au nord les Sanhams ou Sankams, de souche mongole. Par suite des immigrations chinoises qui se sont produites dès le v^e^ siècle, le type mongol a fini par prédominer sur toute la péninsule. Les cheveux blonds et les yeux bleus ne se rencontrent plus dans le sud que par exception. Le rapport du type mongol au type caucasique serait maintenant celui de cinq à un.

Jusqu'au XIV^e^ siècle, la Corée était divisée en beaucoup de petits États; mais à cette époque la principauté de Korié ou Koraï, dans le nord du pays, les réunit tous sous sa domination. Le nouveau royaume prit alors, dans le style japonais, le nom de Corée, mais les Chinois l'appelèrent Chaosien ou Tsiosien. Bien que placée sous la suzeraineté de deux pays, la Corée a su conserver jusqu'ici une véritable indépendance.

Par le tour de leur esprit, leurs mœurs, leur langue, les Coréens se rapprochent plutôt des Japonais que des Chinois. Les Japonais leur ont donné leur écriture phonétique, leur bouddhisme d'une forme particulière, leurs industries et en particulier celle de la porcelaine.

Le commerce avec l'Europe, qui ne peut manquer de s'établir définitivement quelque jour, aura pour principaux

articles d'exportation le riz, du papier fabriqué avec la pulpe de mûrier et la fameuse racine de *ginseng*. En échange, les Européens apporteront sur les marchés de la Corée leurs cotonnades, leurs armes, leurs articles de cordonnerie et toutes sortes d'objets manufacturés. C'est en prévision de ces relations futures qu'en 1881 a paru à Tokio, un dictionnaire coréen français et une grammaire coréenne, en français également. Ce travail est dû à nos missionnaires. Deux ans auparavant, un Anglais, M. Ross, avait publié à Shanghaï un livre de lectures coréennes.

La lumière se fait rapidement sur le Japon, longtemps fermé, comme la Corée. Depuis qu'il s'est ouvert à des idées nouvelles, les voyageurs y circulent librement et chaque année nous apporte des éléments pour la géographie de cet archipel aux formes bizarres.

Voici d'abord un « japonisant » autrichien, M. A. Pfizmaier, qui publie deux traités dont l'un est une relation des voyages accomplis au XIV[e] siècle [1], dont l'autre renferme des extraits d'ouvrages anciens sur le Japon [2].

Voici ensuite un ouvrage sur le Japon en général [3], par M. William Gray Dixon, ex-professeur à l'Académie des ingénieurs de Tokio; puis le livre [4] où M. J. Rein a reproduit les chapitres si substantiels dont il a été question dans l'un des précédents rapports annuels à la Société.

Mais c'est surtout vers les extrémités du Japon que se porte l'attention, soit des voyageurs étrangers, soit du gouvernement japonais.

Le Mikado, après avoir amené la soumission du roi des îles Liou-Kiou, en chinois Liéou-tchéou, a imposé à ce groupe d'îles une nouvelle division provisoire. Il a fait aussi

1. *Zwei Reisen nach dem Westen Japans von den Jahren* 1369 *und* 1389.
2. *Werke aus den Zeiten der Zweitheilung Japans.*
3. *The Land of the morning.*
4. *Japan nach Reisen und Studien.*

exécuter en 1882, par une section de topographes japonais, le relevé de l'intérieur des îles Bonin-Sima, en réservant le relevé des côtes pour le printemps de 1883.

Au nord de l'archipel végètent deux curieuses peuplades dont l'une, les Koropokgourou, est près de s'éteindre; dont l'autre, celle des Aïnos, un peu plus vigoureuse, semble néanmoins appelée à disparaître également. Depuis le capitaine *Blakiston*[1], le premier explorateur de la période récente qui remonte à 1871, tous les voyageurs au Japon se sont occupés des Aïnos. M. Edward Read, Mlle Isabelle Bird[2], le docteur B. Scheubé[3], membre de la Société ethnologique japonaise allemande, se sont établis dans l'île de Yeso, comme l'a fait également M. Henri de Siébold[4], le fils du célèbre voyageur et naturaliste qui publia, vers 1830, un livre resté classique sur le Japon.

Quant aux Aïnos, complètement expulsés de la grande île de Nippon, ils vivent sur le bas Amour, sous le nom de Kilangs, Kaschongs, Sandans ou Santahs. De faibles restes de leur race existent dans l'île de Kinshing autour de Satsumah et d'Onuma. Les Aïnos ont leur centre principal à l'île de Yeso où leurs représentants de race pure sont descendus en dix ans de 17 000 à 13 000 individus.

L'origine des Aïnos reste un problème pour les ethnologistes. M. Rein en fait des Mongols, tandis que M. Keane, dans le journal *Nature*, en janvier et février 1881, les avait rangés dans la race caucasique, avec les populations du Cambodge et de la Basse-Cochinchine, les Khmers, les Stiengs, les Moïs, les Banhars; il attribuait la même origine aux indigènes de Taïti, des Marquises et de Hawaï.

1. Le capitaine Blakiston ne s'occupe plus d'ethnographie et d'anthropologie : l'ornithologie japonaise a attiré son attention, et avec la collaboration de MM. Pryer et Snow, il a publié en 1881 une liste des oiseaux du Japon, dont les espèces sont au nombre de 324.
2. *Unbeaten tracks in Japan.*
3. *Die Aïnos.*
4. *Ethnologische Studien über die Aïnos auf der Insel Yeso.*

Pour MM. Scheubé et de Siebold, les Aïnos sont aus caucasiques, tandis que M. Milnes, s'en rapportant à le chevelure frisée, voit en eux des Papouas.

Les Koropokgourous sont, pour ainsi dire, les aborigèn préhistoriques de l'archipel japonais et des côtes de ter ferme adjacentes, tandis que les Aïnos sont les premie aborigènes historiques. Les premiers étaient des nains *onk hitos* naguère anthropophages; ils vivaient dans des cre sous terre, fabriquaient des poteries, des flèches et des out en obsidienne et en silex. On ne rencontre plus que de rar spécimens de ces Koropokgourous; ils habitent les îles e trêmes au nord de l'archipel des Kouriles, tandis que s les côtes orientales de Yeso et de Sakhaline, on exhun leurs restes préhistoriques.

Ils avaient été refoulés dans le nord par les deux fractio des Aïnos.

La troisième race du Japon est la race mongole. Av elle commence la première période de l'histoire du pay marquée par l'ingérence d'une autre race mongole, celle d Chinois. Mais, d'après M. Milnes Chamberlain et d'autre la véritable histoire nationale du Japon date du IVe siècl alors que la famille royale ou impériale japonaise descend dans l'île de Kiushiu.

Cette année a vu paraître un Guide du voyageur au Japon c au Nippon central et septentrional [1], par M. E. M. Satow, s crétaire de la légation britannique et M. Hawes, lieutena de marine. Ce guide tient le milieu entre les énormes guid japonais, comme le guide du vieux Tokio, qui se comp sait de 20 volumes, et les cartes ou guides locaux des route districts et itinéraires qu'on vend au voyageur dans chaq auberge au prix de dix centimes. MM. Satow et Hawes én mèrent, dans leur ouvrage, la plus grande partie des mo tagnes volcaniques ou autres, de 3650 à 2740 mètres. Ils o

1. Satow (E. M.) and Hawes: *A Handbook for Travellers in centr and northern Japan*, with maps and plans. Yokohama et Shanghaï, 188

été les premiers à gravir l'une d'elles, le Granjion, qui se distingue par trois cônes ou cratères volcaniques concentriques. Il est à remarquer que dans la nomenclature géographique du Japon, presque tous les noms de rivières, caps, plaines, villages sont japonais, tandis que la plupart des noms de montagnes sont chinois; çà et là quelques noms sont empruntés à la langue des Aïnos.

Le réseau des chemins de fer japonais se développe et la ligne Kobe-Kioto va se prolonger jusqu'au lac de Biwa, d'où elle sera poussée jusqu'à la mer du Japon. C'est l'amorce de la ligne de Nagahama à Tsuruga dont la construction est retardée par le percement de deux tunnels, l'un de 1450, l'autre de 220 mètres. L'école des ingénieurs de Tokio commence à porter ses fruits, puisque les nivellements sont exécutés par de jeunes Japonais.

L'île de Yeso, elle aussi, a son petit chemin de fer qui relie Saporo, chef-lieu de préfecture, à Otarunaï.

La population de Tokio est de 1 064 300 habitants, comme celle de Berlin, toutefois la mortalité des nouveau-nés sévit moins à Tokio qu'à Berlin.

Les Japonais tendent, un peu trop vite peut-être, à s'affranchir de l'intervention des Occidentaux. Ainsi, d'après l'Almanach de l'Université japonaise pour 1881, la faculté de droit ne compte plus qu'un professeur étranger sur huit; celle des lettres n'en a que trois sur quatorze, et celle des sciences, que six sur vingt-six. Les études au Japon sont peu coûteuses, car, l'année scolaire se composant de trois termes, chaque terme coûte 20 francs et 40 francs de frais d'entretien.

Une indication intéressante à recueillir ici, est le chiffre des ouvrages imprimés au Japon, avec l'autorisation officielle, pendant l'année 1881. Ce chiffre a été de 4910; en 1880, il avait été de 3792.

Il existe au Japon plusieurs associations vouées aux recherches d'ordre intellectuel et scientifique.

De ce nombre est la Société de géographie, fondée l'a dernier et dont le journal pour 1881 a récemment paru. Écri en japonais, il est malheureusement inaccessible aux lecteur européens qui regrettent de ne pouvoir prendre connais sance des articles publiés dans ce recueil sur le Japon même sur Saghalien, sur la Corée. Nous devons émettre ici le vœ que la Société japonaise de géographie accompagne chacu de ces fascicules au moins d'une table des matières en fran çais.

C'est exclusivement à des voyageurs russes que nou devons les explorations récentes du nord-est de l'empir chinois, de la Mandchourie, entre autres ; cette grande pro vince fit autrefois la conquête de la Chine et lui imposa un dynastie ; aujourd'hui les Chinois s'efforcent de la défendr contre les empiétements d'un trop puissant voisin. Deu nouvelles villes fortifiées, Ondanon et Santchakéou, viennen en effet, d'être construites sur la frontière, et des ouvrage ont été ajoutés à la place forte de Koun-tchoun.

Le capitaine d'artillerie Tarnowsky a fait quelques reco naissances dans les établissements russes d'au-delà de l frontière. Un autre voyageur a traversé, du lac Kanka à Sai sing, le grand triangle que décrivent les cours de l'Oussou et de la Soungari, et y a reconnu l'existence d'une chaîn de montagnes allant du sud-est au nord-ouest.

Le rapport sur les progrès de la géographie en 1877 vou signalait l'apparition du tome premier de *China*, par l baron de Richthofen. Aujourd'hui le rapporteur vou signalera comme l'un des faits importants de l'année, l publication du tome deuxième de cette œuvre considérable Nous y trouvons la première description générale que nou possédions de la Mandchourie. M. de Richthofen distingu deux régions dans la Mandchourie méridionale : le Ching king et la vallée du Liao. Cette vallée elle-même est divisé en deux parties distinctes par une petite chaîne d'origin volcanique qui prend naissance dans le Chan-toung, pou

aller se terminer au nord, près de la ville de Mergen, par des cônes où M. Krapotkine avait trouvé les traces d'éruptions volcaniques récentes. La région qui s'étend à l'ouest de la chaîne est le Liao-si, steppe salée, demeure de tribus mongoles dont les incursions ont souvent menacé la Chine. La région de l'est, le Liao-toung, est plus fertile, et des immigrants coréens s'y mêlent aux tribus toungouses de chasseurs et de pêcheurs.

Mais c'est la Chine proprement dite qui forme le véritable sujet du livre de M. de Richthofen; il lui consacre une large description d'ensemble. Les diverses chaînes qui prolongent, en s'abaissant de l'ouest à l'est, les rangées parallèles du Kouen-loun, le Tsi-tchi-tchan, le Siking-tchan, le Péling, le Tsingling avec ses 3300 mètres et le Houéï-tchan, limitent, de leur muraille continue, deux régions très différentes d'aspect. Au nord, le Hoang-ho et ses affluents coulent à travers les immenses étendues de terre jaune, où croissent les légumineuses, le cotonnier, les plantes fourragères; au sud, le sol plus fertile étale toutes les richesses d'une flore presque tropicale, le riz, le thé, la canne à sucre, le bambou, l'arbre à cire, l'arbre à vernis, l'arbre à huile. Tandis qu'un seul fleuve divise la Chine du nord, la Chine du sud, plus vaste, se divise en deux grands bassins, de dimensions, il est vrai, fort inégales, le Yang-tzé-Kiang, et le Sikiang ou fleuve de Canton, et en un grand nombre de petits bassins côtiers. Les montagnes qui lui appartiennent en propre sont disposées en chaînes parallèles, de 1200 à 1800 mètres, courant du sud-est au nord-ouest et comparables, dans leur forme extérieure, au Jura ou aux Alleghanys.

La description physique générale de l'Empire chinois est suivie de la description des provinces, divisées en trois groupes. M. de Richthofen a le soin de toujours établir l'influence des éléments géographiques sur les productions et le caractère de chaque contrée.

Le chapitre final du volume renferme un aperçu des agents

et des actions qui, à travers les âges ont donné au sol de l'Empire chinois sa configuration actuelle.

Deux volumes encore seront nécessaires pour compléter cette œuvre admirable où la géographie revêt ses formes les plus élevées.

Le Hoang-ho est, on le sait, un des fleuves du globe le plus chargés d'alluvions. C'est aux masses de terre jaune qu'il détache constamment de ses bords que la Mer Jaune doit son nom, nom peu mérité toutefois, si ce n'est sur les côtes, car au large les eaux du fleuve sont d'un beau bleu foncé; aussi les marins l'appellent-ils «Blackwater-Ocean». Nous trouvons ce détail dans un mémoire de M. Huppy sur l'alluvion des fleuves chinois, et l'extension progressive du littoral de la Mer Jaune; M. Huppy estime qu'au taux actuel des apports fluviaux, 36000 ans seraient nécessaires pour combler la Mer Jaune.

M. Möllendorf, consul allemand à Pékin, a publié sur la fameuse muraille de Chine un article fort intéressant. Ce vénérable monument autour duquel s'est formée toute une légende, est loin d'être aussi âgé qu'on le croit d'ordinaire; la muraille actuelle fut commencée en 1368 sous les empereurs Whing, qui venaient de repousser les Mongols, et achevée seulement en 1620. D'autres, il est vrai, avaient été construites auparavant; la première de 300 à 214 avant J. C. elle était faite de cinq tronçons de style et de matériaux différents; la partie la plus solide protégeait Singan-fou, alors capitale de l'empire. Entièrement détruite en 420 de notre ère, cette première muraille fut remplacée successivement par plusieurs autres qui disparurent aussi, de sorte qu'au XIII^{e} siècle, la Chine se trouvait sans murailles; Marco Polo n'en fait nulle mention.

Parmi les récents voyages dans l'intérieur des provinces chinoises, les plus importants sont, sans contredit, ceux de M. Baber.

Avant d'en résumer brièvement l'itinéraire et d'en expos-

les résultats, il convient de mentionner les noms de deux missionnaires anglais, M. James Cameron, qui ayant visité le Chen-si a trouvé les routes des montagnes presque impraticables, et M. Thompson, dont le départ pour le Szechuen a dû avoir lieu au mois d'avril de cette année.

M. E. Colborne Baber, d'abord attaché à la mission Grosvenor, puis nommé en 1877 consul résident à Chung-ching, sur le Yang-tzé-Kiang, est aujourd'hui secrétaire de l'ambassade britannique à Pékin. Il a fait, depuis cinq ou six ans, de nombreux voyages dans l'intérieur de la Chine, en particulier dans les provinces occidentales; et le plus riche en informations nouvelles a eu lieu dans le Szechuen, de juillet à octobre 1877. Parti de Chung-ching, M. Baber franchit en douze jours une distance de 360 kil., pour arriver à Tching-tou-fou, la capitale de la province. Il prit de là la route du sud, et fit un détour pour visiter la montagne sacré d'Omi; cette montagne, haute de 3300 mètres, est couronnée par un temple bouddhiste, que les fidèles tiennent en grande vénération. Il renferme une dent de Bouddha, dans laquelle M. Baber eut l'irrévérence de reconnaître une molaire d'éléphant ou de rhinocéros. Il observa aussi, du haut du mont sacré, un remarquable phénomène atmosphérique, sorte de *halo* brillant, tout semblable au « géant du Brocken », que les Chinois appellent ici *fokwang*, la « gloire de Bouddha ».

En quittant l'Omi, le voyageur remonta la vallée de l'Yu, puis retrouva la chaussée du Szetchuen et la suivit jusqu'à Hanyuan-kaï, point extrême atteint par M. Cooper. Il entrait alors dans un pays inconnu aux voyageurs modernes, mais parcouru en certaines parties par Marco Polo, si du moins le Caindu du voyageur moderne doit être vraiment assimilé à la vallée actuelle de Chien-chang. Arrivé à Foutcheou, M. Baber avait longé sur trois côtés le territoire montagneux du Ta-liag-shan, occupé par la tribu des Lolos. Abandonnant alors la route qu'il avait suivie, il se dirigea droit au nord-est. Le chemin inconnu qu'il réussit à par-

courir, non sans de grandes difficultés, longeait la frontière occidentale du pays des Lolos; M. Baber en avait donc décrit le tour complet, lorsqu'il atteignit le terme de son exploration, Ping-Shan, sur le Yang-tzé-Kiang, le 18 octobre 1877. Il avait découvert, pendant cette dernière partie de son voyage, un plateau neigeux, haut de plus de 5000 mètres, s'avançant comme un promontoire, dans le pays des Lolos, et surmonté d'une croupe de 600 mètres, à laquelle les Chinois ont donné le nom de « montagne du Pont-du-Soleil ».

M. Baber a rapporté également de ses voyages d'intéressantes observations ethnographiques sur les tribus de l'intérieur de la Chine. Les Lolos, qu'il a étudiés en premier lieu, occupent maintenant un territoire moins étendu qu'au siècle dernier; ils lui paraissent se rapprocher plutôt de la race caucasique que de la race mongole; ils sont réputés pour la pureté de leurs mœurs, et les Chinois les disent « chastes comme des jeunes filles ». Ils ont néanmoins conservé la barbare coutume du mariage par enlèvement.

M. Baber s'est procuré un vocabulaire de leur langue et des spécimens de leur écriture. Au dire de M. Terrien de la Couperie, cette écriture ressemblerait à celle des Lampong et des Redjang de Sumatra, ainsi qu'à celle des Coréens et des Japonais préhistoriques; ce serait même de cette ancienne écriture, répandue dans l'Asie orientale, que se seraient formés, un peu avant notre ère, les caractères chinois actuels.

Les Sifan, dont le nom, venu des Chinois, signifie« barbares de l'Ouest », et qui s'appellent eux-mêmes Mania ou Manyak, parlent une langue parente de celle des Lolos; mais ils s'en distinguent par le type physique, comme aussi par leurs mœurs licencieuses. Les Miaotsé vivent à l'état plus ou moins sauvage, dans les montagnes des provinces du Yunnan et du Kouéitchéou.

Outre ces tribus qui connaissent l'usage de l'écriture, M. Baber en énumère quelques autres, plus sauvages, dispersées dans diverses parties de la Chine : ce sont les Yao, de la

province de Kouang-toung, aux pieds plats et aux mâchoires de singes, qui se sont fondues peu à peu dans la population chinoise ; les Li, chétifs, de petite taille, maigres, remarquables par leurs grandes oreilles pendantes, qui vivent dans les forêts de Haïnan, et ont réussi à conserver leur liberté ; enfin les Fan, aborigènes de l'île de Formose, les I et les Man, sur lesquels nous n'avons presque aucune notion.

La Chine semble entrée récemment dans une voie nouvelle ; elle s'est ouverte enfin aux inventions modernes venues d'Europe. Les Chinois ont construit eux-mêmes un chemin de fer de Tien-tsin aux houilles de Kaïping, dans le Petchéli. Le réseau télégraphique s'étend rapidement et la ligne de Shanghaï à Tien-tsin est maintenant en activité ; un autre fil télégraphique en partie continental, en partie sous-marin, se construit actuellement entre Hong-Kong et Shanghaï, et les marchands chinois y concourent en même temps que les autorités. Le gouvernement russe cherche de son côté à faire relier, à travers la Mongolie, la ligne de Shanghaï à Tien-tsin, au télégraphe transsibérien.

L'observatoire météorologique, longtemps retardé par des rivalités fâcheuses entre Anglais et Chinois, vient enfin de se fonder, grâce à l'initiative de Sir Robert Hart, l'éminent inspecteur général des douanes chinoises. Désormais, tous les ports et les phares du littoral enverront leurs observations à Shanghaï. Il est également question de fonder, le long de la côte, une série de stations d'avertissement qu'on relierait aux stations déjà établies au Japon.

C'est aussi M. Hart, assisté par le collège impérial de Pékin, qui vient de reprendre l'œuvre inaugurée par les missionnaires, de la traduction en chinois d'ouvrages occidentaux. Ces publications ne peuvent manquer de modifier heureusement l'opinion publique en Chine. La science européenne a d'ailleurs également beaucoup à recueillir dans les ouvrages chinois anciens ou modernes ; 2700 ans avant notre ère, la Chine avait des ouvrages de botanique ;

la cartographie y fit son apparition au VI^e^ siècle, en mêı temps que l'imprimerie. Il est vrai qu'elle se maintint to jours dans un état rudimentaire, les connaissances géog phiques faisant défaut; mais les Pères Jésuites, protég par les empereurs mandchoux, initièrent les Chinois a procédés européens. Ces nouvelles méthodes sa répandire dans le pays et tous les géographes chinois les emploie actuellement. Une des meilleures cartes est celle de la pı vince de Honan, dressée par un de ses anciens gouverneur elle est à une grande échelle, chaque carré de 200 *li* repı sentant un degré. C'est là une cartographie un peu grossièr mais celles qui sortent des ateliers du gouvernement Pékin, se rapprochent des bonnes cartes européennes.

Pour la Mongolie et le Tibet, nous n'avons guère à enı gistrer cette année que des publications en tête desquell se place le *Livre de Marco Polo* publié par un autre grai voyageur, le professeur Nordenskiöld. L'édition que le s vant Suédois vient de faire paraître à un très petit nomb d'exemplaires, est photolithographiée d'après un manusc conservé à la bibliothèque de Stockholm, et qui a probab ment appartenu au roi Charles V de France.

La Société impériale géographique de Russie publie, deux volumes, le récit des voyages de Potanin et de cel de son compagnon le lieutenant Raffaïlof à travers la Mo golie, à Kobdo, Hami, Ouloungou, etc. Ces deux volume accompagnés de cartes et de dessins de M. Raffaïlof doive être prochainement suivis de deux autres qui seront relat au second voyage de M. Potanin.

Le colonel Prjévalsky est également occupé à rédiger le ré de ses aventureuses expéditions dans l'Asie centrale et sur haut Fleuve-Jaune. Nous voudrions espérer qu'il paraît promptement une édition française de cette relation si impe tante pour la géographie asiatique. Elle renfermera de nor breuses gravures, exécutées d'après des dessins de M. Rob ravsky, compagnon de voyage de M. Prjévalsky. Au prem

volume doit être jointe une carte à 1/200 000 de tout le territoire parcouru par l'explorateur, entre l'Irtich-Noir et les sources du Hoang-Ho. M. Prjévalsky se propose d'ailleurs d'entreprendre un nouveau voyage dans les mêmes régions; il étudiera d'abord la question des volcans de la chaîne de Thian-chan, et tentera une fois de plus, de pénétrer dans le Tibet.

Ce dernier pays, encore si mal connu, fait l'objet, cette année, d'un grand nombre de publications. Il faut d'abord citer, pour mémoire, l'ethnologiste anglais Keane, qui voit dans le Tibet le berceau d'une sorte d'humanité antédiluvienne, composée de singes anthropoïdes, auxquels manquait encore l'usage de la parole.

Un recueil de contes populaires tibétains qu'a publiés en allemand, peu de temps avant sa mort, M. Antoine Schiefner, savant académicien de Saint-Pétersbourg, vient d'être traduit en anglais et commenté par M. Ralston. Le frère Morave H. Täschke, missionnaire à Kychang, dans l'Himalaya, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire tibétains, vient de terminer après huit ans de travail, un dictionnaire tibétain-anglais et un vocabulaire anglais-tibétain; c'est l'India Office qui doit publier ces deux ouvrages. N'oublions pas que notre compatriote, l'abbé Charles Desgodins, travaille également à un dictionnaire tibétain-latin-anglo-français.

Les paundits envoyés au Tibet par le gouvernement anglais y font pour ainsi dire chaque année, d'importantes découvertes. D'après le manuel de la géologie de l'Inde publié par M. Valentin Ball, et dont il sera question plus loin, ils auraient visité, dans le Nari Khorsoum, la province la plus occidentale du Tibet, sept mines d'or très riches, les unes près de Rudok, sur l'affluent le plus septentrional de l'Indus et les autres à Thok Djalung, non loin de l'endroit où prennent leurs sources, à une petite distance les uns des autres, l'Indus, le Sutledj et le Brahmapoutre; ces mines

sont exploitées par un nombre considérable d'ouvriers re vêtus de peaux de yack, encore garnies de leurs cornes; i présentent le plus étrange aspect. Ce sont eux peut-êtr qui donnèrent naissance à ces récits fabuleux transmis pa Hérodote, des fourmis chercheuses d'or. La richesse de ce mines nous explique également comment l'Asie pouva fournir, par la Kachgarie au nord et l'Inde au sud, de grandes masses d'or aux marchés de l'Occident. Nous y trou vons aussi l'une des raisons de cette indépendance relati que le Tibet sut toujours conserver vis-à-vis des conquéran étrangers, et que l'empire de Chine lui-même n'a pu fai disparaître.

Toutefois, l'influence anglaise devient chaque jour plu menaçante pour le Tibet; et trompant la vigilance des gar nisons de la frontière, des explorateurs anglais viennent re lever les principaux passages des montagnes. La ligne ferré qui s'arrête aujourd'hui à Dardjiling pourra quelque jou s'élever jusqu'à L'Hassa.

Arrivé aux Indes, votre rapporteur sera certaineme l'interprète de la Société en remerciant tout d'abord général Walker, surveyor general de l'Inde, non seuleme des beaux travaux qui s'accomplissent sous sa haute dire tion, mais encore du soin qu'il prend d'enrichir notre bibli thèque de documents d'une valeur inestimable.

Sur le territoire de l'Inde anglaise, nous retrouvons, e effet, des travaux géodésiques et topographiques analogue à ceux de l'Europe. Vous savez tous que l'Inde a été cou verte d'un réseau de triangles dont les mailles vont s'at tacher, dans le nord, à des sommets du plateau tibétain par-delà l'Himalaya. Chaque année ajoute quelque nou veau levé à ceux qui composeront peu à peu la topogra phie de cette admirable Inde si variée, si riche, dont le sommets sont dans les glaces et les basses plaines dans l feu.

Comme ouvrages généraux sur l'Inde, cette année a v

paraître la fin d'*India in Wort und Bild*, par M. Émile de Schlagintweit, fils de l'un des trois célèbres explorateurs de l'Inde, de l'Himalaya et du Turkestan. De nombreux documents officiels sur les conditions économiques et industrielles du pays ont permis à M. de Schlagintweit de constituer une œuvre assez complète pour n'avoir peut-être pas d'équivalent même dans la littérature anglaise.

Souvent d'anciens fonctionnaires civils ou militaires écrivent la relation de leurs tournées d'inspection et de leurs voyages. C'est l'une de ces relations qu'a récemment fait paraître M. W. Taylor, sous le titre de *Thirty eighth years in India;* le sous-titre, *From Juganath to the Himalaya*, dit assez que le cadre du livre est étendu et les souvenirs de M. W. Taylor méritent d'être signalés.

M. Caldwell, évêque anglican, a tiré de ses tournées dans l'extrême sud de l'Indoustan des études pour la géographie ancienne; il les produit sous le titre de : *A political and general history of the district of Tinnevelly, from the earliest period.* Les érudits pourront exercer leur critique sur les identifications géographiques proposées par l'auteur, selon lequel même certains mots tamouls se seraient glissés dans le grec et dans la langue de l'Ancien Testament.

Nous sommes conduits au deuxième siècle de notre ère par une tombe royale bouddhique que des employés du service civil et un *paundit* ont découverte à Basseïn, près de Bombay. Des cercles concentriques sont la caractéristique architecturale et l'ornementation de l'édifice. Cette disposition, les sectateurs de Siva l'ont également appliquée à leurs temples. Or, il y a une quinzaine d'années, dans les vallées de l'Ohio et du Mississippi furent découvertes des constructions où dominait l'emploi des cercles concentriques. Il y a là une analogie qu'a relevée M. Charles Rau — dans une étude sur les monuments américains.

Le tome douzième de l'*Archæological Survey of India* a récemment paru. Il donne les études faites de 1874 à 1876

dans le Doab central et le Gorrakpoor (Régence d'Oude par M. A. E. L. Carlleyle. Nous y trouvons une identi cation du site de Kapitavaston, l'une des plus anciennes métropoles de l'Inde, et lieu de naissance de Bouddh Gautama.

Il faut, à propos des antiquités de l'Inde, mentionner une œuvre considérable publiée par ordre du comité an glais de l'instruction publique; c'est le *Portfolio of In dian Arts*, dont les onze volumes ont été rédigés par M. W Griggs, avec la collaboration artistique de M. J. L. Kipling Ce n'est là qu'une partie d'un vaste exposé de l'art che toutes les nations du monde.

Dans une publication considérable, Sir John Strachey et son frère le général Richard Strachey ont traité des finances et des travaux publics de l'Inde, de 1869 à 1881. Les auteu ont trop activement contribué au développement écon mique de la puissante colonie, pour que leur livre ne pré sente pas un intérêt de premier ordre.

Mais nous nous rapprochons davantage des question géographiques avec le tome troisième du *Manual of th Geology of India*, où le professeur Valentin Ball trait des métaux, des minéraux et des pierres précieuses de l'Inde.

Le chapitre qui traite des diamants établit que Golcond ne fut jamais un placer de diamants. Là seulement étai le marché des diamants de la région comprise entre l Pennahar, le Khistna et le Godavéry, où se trouvaient le plus anciens gisements, ceux dont l'histoire fait remonte à cinquante siècles la première notion. Là furent les mine de Kaltour, l'ancienne *Gari* des livres sanscrits, qui a pro duit la pierre Kohinoor, dont a été détaché un autre dia mant célèbre, le Grand-Mogol. M. V. Ball constate que l découverte des ruines de Kimberley, au Cap, a fait dé laisser les mines de l'Hindoustan, d'ailleurs près d'êtr épuisées.

Après les diamants, M. V. Ball passe en revue le platine et l'argent, puis l'or. Bien des gisements de l'Inde centrale étaient également épuisés quand furent découverts, en 1879, ceux de Wynaad, dans la régence de Madras, qui, dit-on, produisent dans le sud-est de l'Inde une crise comparable à celle que produisit la découverte des mines de Californie et d'Australie.

L'avenir pour l'or semble être actuellement dans les provinces récemment annexées ou près de l'être à la couronne britannique, Kandahar, le Pendjab, le Ladak, le petit Tibet et la zone méridionale de l'Himalaya, jusques et y compris l'Assam.

Il est à remarquer que cette même zone recèle aussi de vastes mines de houille encore inexploitées, vu leur distance des chemins de fer et de la mer.

La question du fer, du sel et du salpêtre, des pierres de construction est également examinée dans le livre de M. V. Ball, l'un des ouvrages les plus dignes d'attention qui aient été publiés sur l'Inde anglaise.

Le professeur Haeckel a visité et exploré l'île de Ceylan; entre autres observations, il a constaté que si, là comme ailleurs, la faune revêt toutes les couleurs, nulle part ailleurs qu'à Ceylan et dans les mers qui l'avoisinent, les oiseaux, les reptiles, les papillons, les scarabées, les représentants de la faune sous-marine n'offrent autant d'espèces sur lesquelles prédominent les nuances variées du vert. Ce phénomène a surtout frappé le professeur Hæckel pour les coraux. Tandis que les coraux arabes, dont il faisait une monographie en 1876, sont rouges et jaunes pour la plupart, les coraux de Ceylan sont verts. Malheureusement cette belle teinte de plusieurs animaux marins de Ceylan ne persiste pas après la mort et se résout en une couleur terne. M. Hæckel a fait aussi de l'ethnologie, et à propos d'un jeune serviteur dont il loue le caractère, il émet cette singulière proposition qu'au point de vue des qualités

morales, les races aborigènes non mélangées sont généralement supérieures; la fusion avec d'autres races n fait, le plus souvent, que développer les défauts des deu races.

Un autre savant allemand, M. Rodolphe Virchow, a pri pour sujet d'études l'une des races aborigènes de l'Inde les Veddhas, qui se rattachent probablement à la souch dravidienne. Partant du principe que l'histoire et la civilisation de tous les peuples de l'Inde, de Ceylan et de la Malaisie reposent sur le mélange des Indos-Aryens avec une o deux races inférieures, il divise la population de Ceylan e sept groupes dont le moindre est celui des Veddhas et Rodrigas, de race aborigène, et le plus considérable celui de Cinghalais, résultant du mélange des aborigènes avec le Hindous et les Tamouls.

Sur les frontières septentrionales des possessions anglaise s'est accomplie une périlleuse reconnaissance au sujet d laquelle les détails font jusqu'ici défaut. Un Anglais, M. Ro bert, a visité, la vallée du Phari Dzong, route naturelle d Calcutta à Darjeeling et à L'Hassa.

Beaucoup plus à l'est, M. Lepper, un Anglais également s'est avancé par les vallées du Noa Dihing et du Tenge Pan vers les confins de l'Assam, de la Birmanie et du Tibet Grâce au savant concours de M. A. D..., un Français établ dans le nord-est de l'Inde, M. Lepper a recueilli auprès de indigènes un grand nombre de renseignements géographiques qui, sans résoudre encore le problème, confirmen l'hypothèse de l'identité de la branche orientale de l'Iraouad avec la rivière tibétaine du Song Nga Kien Dzong, dont le sources occuperaient la position indiquée au précéden rapport. Le principal intérêt du voyage de MM. A. D... e Lepper ressort de leurs renseignements sur la situation, l langue, les mœurs des nombreuses tribus établies entre le parallèles 26° et 28°, l'Iraouady et la Salouen. Les quatorz ou quinze dialectes dont ils ont dressé un vocabulair

abrégé, ne sont que des patois se rapprochant, soit du sing-pho, soit d'une langue tout à fait différente, qui est lui-même un patois dérivé du siamois et dont l'écriture a de l'analogie avec l'écriture birmane.

L'Indo-Chine orientale qui nous intéresse à si juste titre, nous retiendra quelques instants et votre rapporteur adressera ici tous ses remerciements à M. de Rhins notre collègue, pour les précieuses notes qu'il lui a fournies sur cette partie du sujet.

Enregistrons d'abord, au Tong-King, une tournée entre Hanoï et Thaï-ngouyène. Elle a été effectuée par M. de Kergaradec, consul de France à Hanoï, qui s'est surtout attaché à étudier le caractère des populations et les ressources d'une région à peu près connue.

L'excursion de M. Aumoitte, chancelier du consulat d'Hanoï, eût été également plus profitable à la géographie si quelques positions ou tout au moins quelques latitudes avaient été déterminées. Il n'en faut pas moins savoir gré au voyageur d'avoir bien voulu communiquer des indications approximatives sur l'itinéraire de Hanoï à Lang chàne et Thahkhé, localités voisines de la frontière chinoise et visitées pour la première fois par un Français.

Lorsque paraîtra le rapport de M. Villeroi d'Augis sur son exploration de la Rivière Noire, principal affluent de droite du Fleuve Rouge, la cartographie de cet intéressant système hydrographique qui repose encore uniquement sur des documents annamites, devra sans doute subir certaines modifications. Pour le présent, nous savons seulement que M. Villeroi d'Augis et ses compagnons ont remonté la Rivière Noire jusqu'à Vanggiom, près de la frontière nord-ouest du Tong-King où ils arrivèrent malades et réduits à la plus triste situation, par suite du naufrage de leur jonque. C'est là que, le 8 décembre 1881 succombait M. Courtin, second de cette mission dont le retour fut signalé par un nouveau naufrage, malgré lequel

M. Villeroi d'Augis entrait à Hanoï le 24 décembre, rap portant ses notes et croquis.

Les extraits de son rapport, insérés dans les *Excursion et reconnaissances*, nous montrent la province de Hun hoa riche en mines de fer, de cuivre, d'or, de mercure, e essences forestières, en tabac et en coton. Mais le voyageu ne s'accorde plus avec le Père Le Pavec qui a résidé lon temps dans ces régions, lorsqu'il attribue aux Muongs o Moïs des plaines et aux Thos ou habitants des montagne même langue, même écriture, même origine.

Au sud du Tong-King, l'Annam proprement dit semb malheureusement un peu négligé de nos missionnaires, il nous faut descendre jusqu'aux frontières de la Cochinchin pour enregistrer de nouvelles explorations.

Le Ministre de la Marine avait confié à M. Fuchs, in génieur distingué de notre corps des mines, une mi sion à laquelle, en compagnie de M. Saladin, ingénieu civil des mines, il a consacré sur place les mois de décem bre 1881, janvier et février 1882. La mission de M. Fuch aura contribué à la connaissance géographique de l'Ind Chine, bien qu'elle eût surtout pour but l'étude géologiqu et minière de ces contrées. Elle comprend trois périod d'environ un mois chacune. La première, entièrement occu pée par le voyage vers un gîte de charbon de la rivière d Tourane, a été précédée d'un court voyage à Hué, capita de l'Annam.

Il est assez difficile d'aborder à la baie de Tua-Nan pen dant la mousson du nord-est, et la barre de la rivière d Hué n'est franchissable, en baleinière, que par les très beau temps. Tous les transports dans cette partie de l'Annam s font par la rivière et l'on peut dire qu'à cette époque (d cembre) l'exploration des rivières est relativement facile ; l rapides sont malheureusement très bas, et les difficultés d navigation que M. Fuchs a éprouvées en remontant la ri vière de Tourane font perdre une partie des avantages rée

que présente un voyage à cette époque de l'année où le climat est très bon. Parti de Tourane le 10 décembre, l'expédition composée de M. Fuchs, M. Rheinart, chargé d'affaires à Hué, M. Saladin, M. Fargues, lieutenant de vaisseau et du docteur Philip, remonta rapidement à Quang-Name, capitale de la province, où réside dans une grande citadelle le gouverneur annamite. Les rapides commencent à la jonction du Cho-Cui avec le bras du fleuve qui se jette dans la baie de Tourane. Ils sont faciles à franchir avec de petites barques, mais la navigation est extrêmement lente sur ces courants violents. La rivière circule dans une vaste plaine très cultivée qui s'appuie à l'ouest et au sud sur des collines abruptes et très élevées. Bientôt cependant la rivière entre dans le massif de montagnes. Le cours de cette rivière, levé à la boussole et encadré de plusieurs observations de latitude [1], a pu être dessiné sur une longueur de 80 kilomètres environ. L'exploration s'est arrêtée au passage des Montagnes de Zinc, où la rivière extrêmement profonde, coule rapidement entre deux murailles de rochers, presque verticales et de plus de 200 mètres d'élévation.

La deuxième période du voyage de M. Fuchs comprend l'exploration géologique des bassins houillers et aurifères du Tong-King. Elle a commencé par une excursion dans la baie de Hâ-Long, parsemée de nombreux petits îlots aux bords abrupts. C'est une région de pêcheries qui deviendraient fort importantes si une protection quelconque était donnée aux pêcheurs constamment pillés par les pirates. Ce passage est l'un des endroits les plus pittoresques de l'Indo-Chine. De profonds chenaux, accessibles aux grands bâtiments, sillonnent tout l'archipel et permettent d'atteindre en toute sécurité la baie de Hon-Gac, un excellent mouillage au centre même du plus important bassin houiller du pays. Une carte à grande échelle

1. La plus intéressante est celle du débarcadère du village de Nong son, où se trouve un gîte exploitable de charbon (lat. 18° 41' 13").

des environs immédiats de la baie a été levée par M. Saladin sur une étendue d'environ 45 kilomètres carrés, pendant que M. Fuchs continuait l'exploration des sables aurifères de l'ouest du Tong-King, et poussait une reconnaissance jusqu'à la frontière de Chine, au village de Van-Nine (Moaq-Kaï) en ce moment entre les mains des Pavillons-Noirs, pirates chinois à la solde du gouvernement annamite. Le climat du Tong-King à cette époque (janvier), est très tempéré. La gelée blanche se produit quelquefois le matin et l'état sanitaire y est bien meilleur qu'en Cochinchine. Le pays est admirablement ouvert par le Fleuve Rouge et un grand nombre de rivières indépendantes ou tributaires de cette grande artère qui permettrait d'aller jusqu'au Yunnan, si les communications n'étaient coupées dans le voisinage de tous les rapides principaux, et particulièrement à Lao-Kaï et à Mang-Haô, par les Pavillons-Noirs.

La dernière période de l'exploration a été consacrée à la visite de la célèbre mine de fer de Ph'nom Deck au Cambodge. L'expédition partie de Ph'nom Penh sur une chaloupe à vapeur du roi du Cambodge, ne put atteindre par eau Compong-Thom, capitale de la province du même nom, où se trouve la mine; il fallut s'arrêter à quelques kilomètres en aval de la ville, à cause de la baisse des eaux. Les membres de la mission gagnèrent péniblement Compong-Thom par une longue marche de plusieurs heures à travers une plaine sablonneuse, brûlée par le soleil. Après quelques difficultés, ils obtinrent du gouverneur de la province les charrettes à buffles nécessaires au voyage dans l'intérieur. M. Morand, administrateur des affaires indigènes à Ph'nom-Penh, assistait M. Fuchs et M. Saladin dans ce voyage. La route de Compong-Thom à Ph'nom-Deck traverse, sur 70 kilomètres environ, la partie supérieure du grand delta du Mé-Kong et de son affluent la rivière Sine. Cette région, irrégulièrement boisée, est inondée presque tous les ans. On y rencontre de nombreux villages de Cambodgiens,

puis de sauvages Khouys, population remarquablement douce et pacifique. L'itinéraire, levé à la boussole pour les angles et au moyen du nombre de tours de roue des charettes pour les longueurs, conduit jusqu'aux premiers contreforts d'un massif granitique pur qui contient la mine de fer. A 20 kilomètres de cette chaîne, on entre dans des forêts épaisses où abondent des bois de construction de dimensions inusitées, qui pourrissent sur place, faute de moyens de transport. Le mois de février est des plus favorables à un voyage dans ce pays marécageux. Les chemins de charrettes y sont très nombreux, suffisamment viables, et la douceur exceptionnelle des nuits donne les plus grandes facilités pour le campement. Le voyage se termina par une excursion aux ruines d'Angkor et au Grand-Lac dont le régime hydrologique si curieux est un des points les plus intéressants de l'étude géographique de cette région.

Le lieutenant Septans qui accompagnait, il y a deux ans, le docteur Neis aux sources du Donnaï, est reparti au commencement de l'année dernière avec M. Gauroy. Il semble que le projet de ces deux officiers ait été de traverser le bassin oriental du Mé-Kong, entre Ph'nom Penh et les Bahnars établis à l'ouest de la province annamite de Bigne Digne.

Remontant le Mé-Kong jusqu'au confluent du Chelong ou rivière Tamboun, ils s'avancèrent dans l'intérieur jusqu'à Breloum, village aujourd'hui ruiné près duquel passe le Pa Guirman, petit affluent du Chélong, qu'ils traversèrent. Se dirigeant ensuite vers le nord, puis vers l'est, dans le bassin de la rivière Bla, affluent du Sébangcome et du Séchane, ils arrivèrent au village de Bane Lome où ils durent rebrousser chemin devant les dispositions hostiles des sauvages Kirayes. Un rapide examen de l'itinéraire de M. Septans porte à croire que, de Breloum à Bane Lome, son tracé s'écarte trop à l'est d'une trentaine de kilomètres.

Sans donner une importance exagérée aux questi d'orthographe des noms géographiques, il est peut-é opportun ici de recommander aux voyageurs quelque s dans la transcription des noms propres. Souvent dans relations de voyages apparaissent des noms qui n'ont nouveau que la manière dont ils sont orthographiés.

Dans les premiers mois de cette année, le lieutenant G tier, de l'infanterie de marine, a tenté sans succès de monter le Donnaï en suivant l'itinéraire parcouru deux auparavant par le docteur Neis. Il ne paraît pas avoir plus heureux dans une seconde tentative pour s'avancer nord de Breloum et a dû revenir encore en Cochinch pour aller, cette fois, sur la frontière annamite de Bi Thouane.

Jusqu'ici la correspondance de M. Gautier, d'ailleurs p toresque et pleine d'animation, ne nous a rien appris s les résultats géographiques du voyage.

M. Aymonier poursuit avec persévérance ses recherc dans la vallée du bas Mé-Kong. On se rappelle que, de 1 à 1881, notre ancien résident à Ph'nom Penh avait étu au point de vue épigraphique la partie centrale du Ca bodge, comprise entre les lacs Ph'nom Penh et Stung-tre Cette année, M. Aymonier a remonté le Mé-Kong jusq Stung-treng, par 13°,30′ environ, d'où il est revenu à Co pong-thom, puis à Angkor. Cette exploration sera s doute fructueuse pour la géographie, car M. Aymonier tait adjoint un compagnon, M. Sorin, lieutenant d'infant de marine, chargé spécialement du levé de l'itinéra M. Sorin, accoutumé aux opérations topographiques une campagne au Sénégal où il faisait partie de la mis du commandant Derrien, s'était préparé aux observati astronomiques et aura pu déterminer des positions.

Une récente lettre de l'explorateur informait la Soc des levés qu'il a entrepris dans la province d'Angkor;

vaudront à la géographie un précieux document d'ensemble sur une région dont nous n'avions pas encore un figuré complet. La Société se félicitera toutes les fois que des explorateurs partiront aussi bien préparés que l'est M. Sorin. Elle ne saurait trop insister sur la nécessité pour eux de ne pas se mettre en route sans avoir appris à bien exécuter un itinéraire et à s'orienter non seulement à la boussole, mais encore par des déterminations de latitude et de longitude.

C'est également aux environs d'Angkor que M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. Ghilardi, Lœdrich et Faraud, a poursuivi ses recherches dont la géographie, l'ethnographie et l'histoire tireront un grand parti. Bien accueillie par le roi de Cambodge, la mission a porté ses études sur trois points différents : Angkor et ses environs, le terrain entre Compong Thom et Kakéo[1], enfin les ruines de Bassette, près Battanbang.

L'étude des monuments d'Angkor Vat et d'Angkor Thom confirme l'opinion que les premiers ont été élevés en l'honneur de Vishnou, les seconds en l'honneur d'Indra.

D'autres groupes de ruines étudiés par M. Delaporte à l'est d'Angkor, les uns rappelient l'architecture des monuments d'Angkor Vat, d'autres présentent un caractère particulier que fera ressortir leur restitution à l'aide de nombreux moulages et photographies rapportés par la mission.

La mission n'a pas moins bien réussi entre Compongthom et Kakéo. En ce dernier point, déjà visité par M. Delaporte, puis par M. Harmand, elle a dégagé et étudié huit monuments. A Ph'nom Santœuc, près de Battambang, elle a fouillé des grottes et rapporté quantité d'objets d'art, tels que statuettes d'argent, bronzes, et quelques-unes de ces plaques de cuivre doré qui revêtaient les temples en repro-

1. Bonthey Kakeh de la carte de M. Dutreuil de Rhins.

duisant tous les détails si variés, si vivants, de leur merveil leuse ornementation.

Enfin, aux ruines de Bassette, M. Lœdrich a eu la bonn fortune de dégager une statue quadruple de Bouddah dor le type, nettement reproduit par la photographie, se retrou encore chez quelques Cambodgiens.

Il est dès maintenant possible d'admettre qu'il exis des rapports intimes entre l'art khmer et ceux de l'Inde de la Chine. De l'Inde au Cambodge, en passant par la Bi manie, on peut suivre sur les ruines des monuments, l modifications, plus profondes à mesure qu'on avance ve l'est, des grandes lignes de l'architecture indienne qui f évidemment l'inspiratrice de l'art khmer; on y relève, e plus, l'influence du goût chinois dans la décoration ou l'o nementation.

De ces divers éléments, les anciens Cambodgiens ont su d'après M. Delaporte, composer un art spécial, l'art Khmer dont les plus anciens chefs-d'œuvre ne remontent sans doute pas à 1800 ans et dont les ruines si nombreuses, s belles, enfouies aujourd'hui sous une épaisse végétation témoignent encore du haut degré de puissance et de civili sation auquel était parvenu le Cambodge dans les premier siècles de notre ère.

A la suite de ses excursions entre Ph'nom Penh, Chaudo et Hatien, M. Prudhomme nous a révélé l'une des parti les plus ignorées du Cambodge. Takéo, le grand marcl de cette région, est situé près du principal cours d'eau, Cam ha ou rivière de Slakou, voie très fréquentée depu deux ans par les émigrants annamites. Plus au sud s'éte dent des terrains moins bas où prospère la culture d poivre et du tabac.

Presque partout M. Prudhomme a rencontré des ruin de ces pagodes et de ces fortifications qui seules révèle aujourd'hui l'ancienne civilisation khmer. L'une des in criptions relevées et traduites par M. Aymonier fixe à l'a

1587 la date de la prise de Lorek par le roi de Siam Grea Nores Kanatap.

Un autre voyageur au Cambodge occidental, M. Pavie, partait le 12 avril dernier de Ph'nom Penh pour diriger l'établissement de la ligne télégraphique qui reliera Saïgon à Bangkok par Pursat et Battambang. Il a eu l'occasion de tracer un itinéraire étudié, à travers un pays déjà parcouru par plusieurs voyageurs européens dont les indications étaient assez loin de s'accorder.

Tandis que le tracé du delta du Mé-Nam était l'objet de rectifications de la part du P. Lombard, comme vous l'avez pu voir par une lettre de notre collègue le docteur Harmand, agent français à Bangkok, un voyageur norvégien, le docteur Charles Bock, suivant un itinéraire déjà parcouru et décrit par Richardson, Mac Leod, les PP. Grandjean, Vachal, Schomburgk, visitait les États Shan ou Lao, tributaires du Siam.

Quittant Bangkok le 9 novembre 1881, M. Bock était un mois après à Baheng, la ville la plus considérable du Siam septentrional, le centre d'un commerce considérable de bois de teck. De Bangkok, il s'achemina par la voie de terre sur Xieng-Maï, à travers d'épaisses forêts parsemées de blocs de granit ou de prairies d'une herbe immense. En route il franchit la zone où les populations de Siam sont remplacées par celles du Laos.

A Lakon, la grande étape suivante, les habitants ne cachèrent pas leurs mauvaises dispositions envers cet étranger qui passa même en jugement pour avoir traité avec vivacité un *phyer* ou prêtre qui lui manifestait son antipathie. Par un terrain très accidenté de 300 mètres environ d'altitude, M. Bock arrivait à Lampoum où se remarque un temple magnifique, et bientôt après il était à Xieng-Maï, situé dans une plaine fertile. Tout près de là, coule le Mé-Ping, haut cours du Mé-Nam.

Xieng-Maï est une localité de quelque importance par sa

position et son mouvement commercial en coton, soie, b laque, etc.

En se portant de Xieng-Maï vers le nord, on voit le p devenir montagneux, difficile, dangereux même endroits. A Monang-Fang où se développe un cer nouveau sur les restes d'une antique cité, M. Bock é sur la ligne de partage entre le Mé-Nam et le Mé-Ko C'est peu avant d'y arriver qu'il avait visité la caverne Tam-Tap-Tau, niche naturelle d'une colossale statue Bouddah.

Descendant en pirogue le Mé-Kok, affluent du Mé-Kor il parvenait jusqu'à Xieng-Sen, la ville extrême des Éta Lao, située à 300 mètres d'altitude.

A Mouang-Faug où il revint ensuite, le voyageur f emprisonné pour avoir recueilli dans les ruines des st tuettes du dieu Bouddah. Rendu à la liberté, le 2 mai, se retrouvait à Bangkok le 14 juin, après sept mois d'u voyage dont la relation nous montrera qu'il n'a pas é perdu pour la géographie.

Après avoir étudié la voie commerciale entre Canton et Yunnan oriental, par le Ngo-yu-Kiang, affluent de la bra che occidentale de la rivière du Canton, deux voyageu anglais, MM. Colquhoun et Wahab devaient rejoind M. Bock dans le nord de l'Indo-Chine et rechercher la pos bilité d'établir entre le Mé-Kong et la Salouen, à trave les régions peu connues habitées par les Shan ou La une voie ferrée qui, suivant la ligne la plus directe c Yunnan occidental à Rangoun, donnerait satisfaction à Birmanie anglaise. MM. Colquhoun et Wahab ne pure accomplir cette partie de leur projet. Partis de Canton a commencement de février, les deux voyageurs, habillés à chinoise et retenus à bord de leur barque par la rumeur qu leur tête était mise à prix, remontèrent la rivière de Canto et le Ngo Yu jusqu'à Pésé, *terminus* de la navigation flu viale, à 1 100 kilomètres à l'ouest de Canton.

Abandonnés par un de leurs interprètes, servis à contre-cœur par l'autre, ils traversèrent les plateaux accidentés du Yunnan méridional et gagnèrent Lin-ngan d'où ils suivirent jusqu'à Sémao la route parcourue quinze ans auparavant par Francis Garnier.

Au moment même où, à 300 kilomètres au sud de Sémao, à Xieng-sen, M. Bock rebroussait chemin, MM. Colquhoun et Wahab protégés jusque-là par les autorités chinoises, se voyaient eux aussi empêchés de continuer leur route dans la direction du sud-est. Pour ne point voir déserter toute leur suite, ils durent faire un grand détour au nord et revenir à Rangoun par Taly, Bahmo et Mandalay.

De ce long itinéraire de 4350 kilomètres accompli en six mois et dont les fatigues ont coûté la vie à M. Wahab, la géographie retirera sans doute, bien qu'elle paraisse ne pas avoir été le but essentiel de l'explorateur, des renseignements importants, surtout pour la connaissance des régions comprises entre Pésé et Lingan, Semao et Tali.

Continuant notre voyage par les îles de la Sonde, nous trouvons à Sumatra les Néerlandais toujours en lutte contre le grand Atjeh. Tandis que leur flotte bloque certains points de la côte nord, les Européens n'osent, dit-on, pas s'aventurer à 200 mètres du Kraton. Toutefois, l'année nous a apporté un projet de triangulation de cette vaste colonie qui sera, de la sorte, aussi bien partagée que Java; mais il ne faut pas s'attendre à ce que l'opération soit rapidement terminée, car il existe dans Sumatra des territoires où nul Européen n'a encore pénétré et dont les populations sont restées redoutables.

A Bornéo, voici le docteur Charles Bock qui après avoir, en 1878, visité Sumatra, a fait, l'année suivante, une difficile exploration aux parties orientales de la plus grande des îles malaises. Bien que l'exploration remonte à 1879, la relation qui nous la fait complètement connaître porte le millésime de l'année courante.

En juillet 1879, M. Bock, chargé par la libéralité de lo Tweeddale d'une mission d'histoire naturelle, débarqua à l'embouchure du fleuve Mahakkam, qui se jette dans détroit de Macassar à la côte est de Bornéo. Il se trouvait sur le territoire du sultan malais de Kœti, qui le reçut ho pitalièrement.

L'État de Kœti ou Coti, à moitié indépendant, occu près d'un cinquième de la superficie totale de l'île Bornéo. Il est en grande partie formé de terrains d'alluvi Son trait caractéristique est le cours du Mahakkam d le bassin n'est pas encore déterminé, car aucun Europ n'a suivi ce fleuve en son entier. Au-delà du village de Lo Wai, situé sur un affluent du moyen Mahakkam, commen une région montagneuse avec des pics qui dépasse 1500 mètres. Les indigènes affirment que le Mahakka descend d'un massif « toujours blanc », ce que M. Boc explique par la présence sur les sommets de brume épaisses et blanches.

Kœti renferme plusieurs *danaus*, grands lacs à rives indé terminées qui tantôt débordent, tantôt sont presque à sec

Remontant le Mahakkam, M. Bock pénétra par l'un d ses affluents, le Telén, au pays des Dayaks « chasseurs o coupeurs de têtes », nominalement sujets du sultan d Kœti. Dans cette direction, du sud au nord, il atteign presque les sources du Klintjou, bras supérieur du Telé

Pendant sept semaines qu'il passa au milieu d'eux, a village de Long Wai, M. Bock n'eut pas à se plaindre de s dangereux hôtes dont il put étudier les caractères, l'espr et les mœurs. Toutefois, à un moment donné, une certai agitation se manifesta parmi les Dayaks, qui allaient entr en guerre contre leurs voisins. Le voyageur se remit dor en route pour revenir à Pelarseng, près du delta du Mahal kam, et se préparer à un nouveau voyage dans l'int rieur.

Accompagné du sultan de Kœti, il remonta de nouve

le fleuve, mais à Kotta-Baugœn il devança son compagnon de route dont la marche était entravée par une nombreuse escorte. Tournant dans l'ouest avec le cours du Mahakkam que, du reste, il ne suivit pas, M. Bock franchit la région des *danaus* et parvint à Mœra Pahou; en amont de ce point où le major Müller fut assassiné en 1825, le cours du fleuve est encore inconnu. Là, l'explorateur ayant tourné au sud-ouest, gagna la vallée du Barito, autre grand affluent de la côte orientale de Bornéo. A la ligne de partage, il dut traverser une région difficile, coupée de ravins, où se trouve le Djalan-Bato, « chemin de pierre »; sur plusieurs milles carrés le sol, couvert d'épaisses forêts, est également semé de blocs colossaux qui donnent au paysage un aspect chaotique très frappant. M. Bock attribue à l'action des pluies torrentielles la dénudation de ces rochers, inexplicable par des phénomènes glaciaires ou des convulsions volcaniques.

Un trajet de plus de 500 kilomètres sur les rivières Pahou et Lawa, puis sur le Barito qui coule en territoire néerlandais, conduisait enfin M. Bock à Banjermassin où il parvenait le 31 décembre 1879, après avoir accompli un voyage périlleux, difficile mais très fructueux et qui touche à plusieurs parties tout à fait nouvelles de la grande île de Bornéo.

Au nord de Bornéo, sur les territoires récemment acquis par une Compagnie anglaise, nous aurons à signaler les voyages successifs de M. F. Witti, ancien officier de l'armée autrichienne.

Rappelons-les ici en quelques phrases. Dès le commencement de 1880, M. Witti constatait, par une première excursion, que les rivières Seknati et Kurina n'ont qu'une seule embouchure; aux abords de la Kurina il trouva du pétrole sur une étendue de 120 kilomètres carrés. Remontant le Boungonn qui coule du sud au nord, il revenait à la côte après avoir remonté le cours du Kinorom qui vient de l'ouest.

A la fin de 1880, il allait visiter les pentes orientales du

Kini Balou, et rejoignait de là le cours du Papar pour redescendre jusqu'à la côte occidentale. Sur sa route, il traversé des affluents encore inconnus du Sængæh, et pour la première fois deux massifs situés au nord-est d Kinibalou, le Tambonpokou et le Mentipok. Enfin il a p s'assurer de la non-existence du lac Kinibalou dont l'empl cement est occupé par de belles plaines, que parfoi deux rivières, le Liougou et son affluent le Hanganaba inondent temporairement. Son retour s'est effectué enco par l'ouest, en suivant le Papar et constatant qu'il n'e navigable que sur 24 kilomètres.

L'année suivante, M. Witti prend encore comme point d départ la baie de Maloudou, à l'extrémité la plus septentri nale de Bornéo ; ce nouveau voyage le conduit sur le cou du Boungou qu'il a déjà visité et à l'est duquel, dans la direc tion du Sougout, il trouve des territoires où croissent la cann à sucre, le riz, le caoutchouc et la gutta percha. — Il avai enlevé un lac des cartes, cette fois, il y supprime une mon tagne, le Kaïtangan, sous le nom duquel il ne voit qu'u assez faible ruisseau. Enfin, il nous apprend que le massi du Kinibalou, inaccessible du côté du nord-ouest, peut êtr gravi du côté du sud-est, qu'il se termine, non par un som- met, mais par une croupe plate de plusieurs kilomètres, e qu'il doit être placé à 6 kilomètres au sud-est de la positio où le figurent actuellement les cartes. Enfin, il éclaircit di vers points de l'hydrologie du haut Sougout et constate l navigabilité de ce fleuve jusqu'à 330 kilomètres de son em- bouchure.

Pendant ce voyage, M. Witti n'avait eu des relation qu'avec la tribu pacifique des Dousoum.

Une exploration tentée par lui en 1881, le long du Sibokou, n'eut pas de résultat, mais cette année même, en mai e juin, M. Witti, ayant cherché à prendre le Sibokou à se sources, fut attaqué et massacré par 300 coupeurs de tête de la tribu des Maroutsou.

L'hommage était dû à un voyageur dont les efforts auront notablement contribué à faire connaître le nord de l'une des trois plus grandes îles de la terre.

Vous reprocheriez à votre secrétaire général — qui se le reprocherait plus encore, — de quitter le grand archipel asiatique sans citer le nom de l'un des voyageurs français les plus distingués et les plus modestes, M. Montano.

Le *Bulletin* trimestriel a publié la relation scientifique de la mission qu'il a remplie dans l'est de Mindanao pour le compte du Ministère de l'Instruction publique. Ce travail est accompagné d'une carte ou M. Hansen, notre dessinateur, a porté avec son talent ordinaire les indications de nature à rendre intelligible le long itinéraire de M. Montano.

A la Nouvelle-Guinée, rivale de Bornéo pour la superficie, il faut enregistrer de nouvelles excursions dans la partie orientale du golfe de Papouasie, entre le cap Possession et le Hall Sound. Après avoir visité la tribu querelleuse du district de Roro, MM. W. G. Lawes et J. Chalmers remontèrent dans la riche contrée Maïva, arrosée par le Torila et habitée par des individus hospitaliers et relativement commerçants; ils se tatouent et pratiquent la loi du *tabou* avec des cérémonies et des usages tout particuliers, dans leurs *doupon* ou maison sacrée. Au delà du cap Possession, ils visitèrent le district d'Ilema également fertile, puis s'avançant dans l'intérieur, ils abordèrent des régions entièrement nouvelles pour nous, dont le trait principal est une grande rivière, l'Arva, tributaire du Redscar.

La Nouvelle-Guinée, dans sa partie la plus large, reste un champ de découvertes et nous devons remercier MM. Meyners d'Estrey et Girard d'avoir donné un exposé de l'état de nos connaissances sur le littoral de cette *terra incognita*.

Le chapitre de l'Australie n'est point très considérable; du moins il ne nous offre que des explorations entreprises pour étudier des tracés de chemins de fer, comme l'exploration de M. D. Bain, depuis Government Gums près

de l'extrémité du chemin de fer de Port Augusta jusqu'au lac Eyre et dans diverses directions à partir du lac.

Le mystère relatif à la fin du voyageur Leichhardt et de ses compagnons s'éclaircit péniblement; il semble cependant qu'il soit entré dans une phase nouvelle.

M. Flint, chef de la station télégraphique d'Alice Spring, estime, d'après des informations d'indigènes habitant sous 22°,47 sud et 136°,35′ de longitude est, que les restes de l'expédition doivent se trouver aux abords du point ainsi déterminé, c'est-à-dire à environ 140 kilomètres à l'est de la ligne du télégraphe trans-australien, sur la frontière du Queensland, de l'Australie méridionale et de l'Alexandra-Land. M. Flint, ayant voulu lui-même faire une recherche, en a été empêché par l'attitude des Terryponduas, en guerre avec les Jera Kwas pour la possession du territoire où devaient se faire les recherches.

En abordant l'Amérique du Sud par la Terre de Feu, nous saluerons tout d'abord la mission française chargée, sous les ordres du commandant Martial, de recueillir pendant une année des observations météorologiques et magnétiques, comme la mission allemande en recueillera dans les mêmes régions sur l'un des îlots de la Georgie du Sud, comme d'autres missions envoyées par divers Etats en recueilleront dans les hautes latitudes boréales.

De la République Argentine nous a été annoncé un projet dont la réalisation honorerait ce pays où la science est en train de prendre rapidement une large place. M. Meliton Gonzalès nous a informés à l'une de nos séances, que le gouvernement argentin avait l'intention de faire procéder à la mesure d'un arc méridien sur toute l'étendue de la république. Ce serait là un élément géodésique essentiel pour l'établissement d'une carte topographique régulière, du genre de celle qu'a exécutée au Chili notre collègue M. Pissis, et les géomètres y gagneraient la première mesure d'un arc de degré dans l'hémisphère austral.

Notre Société de Géographie doit donc, à un double titre, féliciter les promoteurs de cette grande idée en les encourageant à y persévérer.

Ici même, il y a quelques mois, vous applaudissiez chaleureusement la relation faite par le docteur Crevaux de son dernier voyage. Il venait, en compagnie de M. Le Janne, de remonter le Magdalena, de traverser les Andes et de regagner la côte par le Guayabero et l'Orénoque. A peine de retour, il obtenait une troisième mission du Ministère de l'Instruction publique et se remettait en route avec l'intention de parcourir quelques-uns des grands affluents de droite du bas Amazone. Puis nous apprîmes que changeant de projet, il s'était décidé à explorer le Pilcomayo dans le but de faire ouvrir cette voie de communication entre la Bolivie et la République Argentine.

Le Pilcomayo est une rivière au cours capricieux, sujet à des variations de lit souvent assez considérables; elle traverse d'ailleurs, sur de vastes espaces, une contrée habitée par des réfractaires de la civilisation, ou par des tribus d'Indiens tout aussi redoutables.

Divers voyageurs tels que le Père Patino en 1721, Casales en 1735, Castañares en 1741, Thomson en 1844, plus tard le capitaine Greenleaf Cilley, il y a quelques années enfin M. Mulhall, avaient tenté la navigation du Pilcomayo sans grand succès, parfois même en essuyant des désastres. Mais le docteur Crevaux était de ceux que les difficultés attirent au lieu de les effrayer. Accompagné des Français Billet, Ringel, Haurat et de tout un personnel de gens du pays, il alla donc prendre le Pilcomayo par ses sources, afin de le redescendre rapidement. On ne sait que peu de chose des débuts du voyage, mais nous avons tous été frappés d'une douloureuse stupeur en apprenant le massacre de la mission entière par les Indiens Tobas, en un point nommé Tejo, relativement peu éloigné du confluent du Pilcomayo avec le Paraguay.

Les détails recueillis jusqu'ici sur ce sinistre événement sont insuffisants; ils confirment le fait sans préciser les points qu'il serait désirable de connaître.

La Société de Géographie doit remercier hautement l'Institut géographique et statistique de Buenos-Ayres de l'empressement avec lequel il a concouru à l'organisation d'une première expédition chargée, sous la conduite du docteur Fontana, d'aller rechercher le lieu du massacre et recueillir les restes des victimes. Cette expédition est malheureusement revenue sans avoir recueilli d'informations.

Actuellement, les restes de la mission Flatters dorment au Sahara, ceux de la mission Crevaux sur les rives du Pilcomayo... N'irons-nous pas relever nos morts ?

Pour gagner l'Amérique du Nord, nous passerons par l'isthme américain non sans nous arrêter quelques instants à jeter un coup d'œil général sur l'œuvre de M. de Lesseps. Dès le milieu de l'année dernière les études topographiques étaient terminées, l'axe du canal était déboisé et tracé d'un Océan à l'autre. Les sondages, poussés jusqu'au plafond du canal, ont fourni des donnés précises et complètes sur la nature du terrain à attaquer.

Du côté de l'Atlantique, le premier massif rocheux se trouve entre le Chagres et la station d'Obispo ; il se représente encore près d'Emperador.

Entre Gorgona et Paraiso, sur 16 kilomètres, le canal n'aura à traverser en fait de terrains rocheux qu'une longueur approximative de 7300 mètres : le reste du parcours est constitué par des terrains de sédiment composés presque exclusivement d'argiles et de schistes plus ou moins durs mais qui ne sont point comparables aux roches volcaniques des premières parties. Le volume des roches dures à enlever sera moins considérable qu'on ne l'avait cru d'abord.

Les grands chantiers d'excavation étant installés sur toute la ligne du canal, les travaux vont être entrepris avec un matériel immense, tel que le comporte le déblai de 75 mil-

lions de mètres cubes de terrain et le transport d'une partie de cette masse pour élever le colossal barrage du Chagres. Cette construction reposera sur un massif volcanique dont la solidité est à toute épreuve,

Les recherches à la surface et à l'intérieur du sol ont été complétées par l'étude hydrographique des baies de Panama et de Colon. Dans la première, 430 sondages ont révélé une profondeur maxima de $7^{m},70$ centimètres dans l'est de l'île Naos.

Il faut encore mentionner les nombreuses études entreprises pour la détermination du climat de l'isthme, qui présente deux saisons bien distinctes. Les vents du nord au nord-est soufflent pendant la saison sèche, de décembre à mai, tandis que ceux du nord au nord-ouest, alternant avec des brises du sud, prédominent de mai à novembre, époque de la saison des pluies dont l'intensité décroît de Colon à Panama, et qui sont le plus abondantes en juin, octobre et novembre.

Si, grâce à une sollicitude active, la santé des travailleurs est protégée aujourd'hui à Panama par plus de précautions encore qu'on n'en aurait en Europe, il faut constater, d'autre part, que l'avenir des travaux de l'isthme ne risque pas d'être compromis non plus par les commotions souterraines. Du moins, les effets insignifiants du tremblement de terre du 6 septembre semblent confirmer des observations antérieures sur le caractère d'immobilité de l'isthme de Panama en comparaison d'autres régions du Centre-Amérique.

Ainsi, en attendant les conséquences économiques de l'ouverture du canal interocéanique américain, nous pouvons dès aujourd'hui nous rendre compte des éléments que les travaux nécessités par cette gigantesque entreprise pourront apporter à l'étude de la physique terrestre.

Un rapport spécial serait nécessaire pour caractériser chaque année les progrès des Etats-Unis dans la connais-

sance de leur territoire. Là, comme en Europe, sinon par les mêmes procédés, nous sommes en présence d'une vaste enquête scientifique admirablement conduite, et à laquelle chaque année apporte des informations nouvelles; là encore nous voyons paraître de savants ouvrages, et c'est à ce double élément que l'annaliste doit aller demander les matériaux de son exposé des progrès de la géographie aux États-Unis, où tout semble taillé sur des proportions en rapport avec l'immensité du pays.

Aux régions circumpolaires boréales, l'activité a été grande cette année : nous avons à y enregistrer une quinzaine d'expéditions.

La moitié à peu près de ce total est formée par les navires emmenant à leur poste les missions qui vont, pendant une année, faire des observations météorologiques et magnétiques aux terres extrêmes du globe.

L'un des découvreurs de la Terre François-Joseph, le regretté Carl Weyprecht, officier de la marine autrichienne, s'était fait le promoteur de cette idée, que les expéditions sont insuffisantes pour résoudre le problème de l'accès des pôles. La réussite des entreprises à venir est subordonnée, selon lui, à une série d'observations méthodiquement poursuivies sur le régime de l'atmosphère et des glaces aux très hautes latitudes.

Telle a été l'origine de la fondation des observatoires circumpolaires dont les travaux ont dû commencer simultanément en août dernier, aux termes d'une entente établie dans des conférences spéciales auxquelles ont pris part les représentants de douze États.

Au début de cette année, un certain nombre de navires étaient donc en route pour conduire les observateurs à leurs stations. Mais, avant de parler de ceux-là, il faut rappeler que depuis le 13 août de l'an dernier, la mission américaine, sous les ordres du lieutenant Greely, du Signal Ser-

vice, est installée à la station de Fort Conger, dans la baie Lady Franklin, sur la côte occidentale du Smith Sound. Fort Conger, situé par environ 81°,50′ de latitude nord, est le plus septentrional des observatoires circumpolaires internationaux. C'est avec une facilité extrême qu'y est parvenu le *Golden Fleece*, navire de la mission, dont les glaces n'ont embarrassé la marche qu'à huit milles de sa destination.

Les circonstances n'ont pas été si favorables au *Neptune*, envoyé cette année pour ravitailler la mission du capitaine Greely. Le *Neptune*, bloqué à plusieurs reprises dans les glaces, n'a pu s'élever que jusqu'aux environs du cap Hawkes, c'est-à-dire par environ 79°30′.

Les navires *Urde* et *Verdande*, sous les ordres du capitaine Palander, l'ancien commandant de la *Vega*, devaient convoyer la mission suédoise à Mossel Bay, au nord du Spitzberg; l'état des glaces a rendu absolument impossible de dépasser les parages de l'île Amsterdam, et d'accord avec le professeur Ekhlom, chef scientifique de la mission, choix a été fait, pour l'établissement de l'observatoire, d'un point sur le cap Thordsen qui se projette à la bifurcation de l'Isfiorden, énorme échancrure dans l'île occidentale du Spitzberg. L'observatoire fut appelé observatoire Schmidt, du nom d'un généreux armateur, Mécène de l'expédition; de là sont parvenus en Europe les premiers résultats des observations faites aux stations circumpolaires boréales.

La mission suédoise avait trouvé à l'œuvre, en arrivant au cap Thordsen, MM. Nathorst et de Geer, occupés activement aux études dont ils étaient chargés par le gouvernement suédois. Montés sur le *Bjona*, ils auront exploré tous les fiords de la côte ouest du Spitzberg, contrôlé et rectifié les indications de hauteurs portées sur les cartes, découvert un fiord et des sommets nouveaux. Mais c'est au point de vue géologique surtout, que les documents rapportés par MM. Nathorst et de Geer présenteront un grand intérêt; ils confirmeront les études antérieures sur la faune

et la flore fossiles témoins d'une époque où la végétati des climats tempérés couvrait le Spitzberg.

Félicitons-nous de trouver un nom français au nomb de ceux des voyageurs qui ont cette année pris part a explorations circumpolaires. Notre collègue M. Rabo chargé d'une mission du Ministère de l'Instruction pu blique, a pu s'élever jusqu'au sud du Spitzberg. Il nou fera lui-même un de ces jours l'exposé de son voyage et d observations qu'il a pu recueillir pendant le temps tro court dont il disposait pour l'accomplir.

C'est en partie aux frais du comte Wilczek que deva être établie la station autrichienne à l'île Jan Mayen.

Un premier essai de débarquement n'avait pas réussi, la *Pola*, conduisant la mission, avait dû revenir à Tromso Le 13 juillet, enfin, la commission scientifique avait é débarquée à la baie Mary-Muss, sur la côte nord-est l'isthme qui relie les deux moitiés de l'île.

Les Pays-Bas, qui se doivent à leurs belles traditions da les annales des découvertes arctiques, avaient décidé de co tribuer aux études polaires par l'envoi d'une mission à Po Dickson, près des embouchures de l'Iénisséi.

Le *Varna*, chargé d'aller y établir la station néerlandai sous la direction scientifique du professeur Snellen, s'ét donc mise en route pour gagner la côte sibérienne par mer de Kara. Les glaces, particulièrement mauvaises cet année, le firent échouer dans plusieurs tentatives pour t verser le Mathioutschkin-Sharr qui sépare les deux îles la Nouvelle-Zemble. Vainement aussi le *Varna* essaya pénétrer dans la mer de Kara par le détroit de Waigatz; commencement de l'automne, il était bloqué et forcé d'h verner. La *Louise*, qui l'accompagnait comme bateau c voyeur, réussit cependant à se dégager pour revenir en Euro

L'expédition néerlandaise n'aura donc pas pris part commencement des observations qui étaient le but de s voyage. Toutefois, il est certain que son séjour dans

glaces ne sera pas entièrement perdu pour la science.

Un autre navire néerlandais qui nous est bien connu, le *Willem Barentz*, a fait cette année sa cinquième campagne scientifique dans la mer de Barentz. Du commencement au milieu de juin, il a croisé entre le Spitzberg et la côte de Norvège, puis, de Vardö où il avait dû revenir, il a mis le cap sur la Nouvelle-Zemble, espérant la contourner, soit par l'ouest et le nord, soit par la mer de Kara.

Le Mathioutschkin-Sharr lui est resté inexorablement fermé, comme aux autres navires qui en ont tenté l'accès. Le *Willem Barentz* s'est en conséquence élevé jusque par environ 75° de latitude nord, en se maintenant au large de la Nouvelle-Zemble. Là encore, arrêté par les glaces, il a dû se décider au retour.

Également défavorables ont été les circonstances pour le *Kara*, monté par son propriétaire Sir Henry Gore Booth, qui s'est vu contraint de chercher un refuge contre la petite île Berg, toute voisine de la côte occidentale du Spitzberg. Le *Kara*, lui aussi, avait inutilement tenté de forcer l'entrée du Mathioutschkin Sharr.

Dans les eaux de la mer de Kara, presque côte à côte avec le *Varna* auquel il a voulu porter secours, est également emprisonné par les glaces le lieutenant Hovgaard, de la marine danoise qui conduisait la *Djimphna* le long du littoral asiatique, avec le projet de s'élever au nord, en s'appuyant sur l'archipel de la Nouvelle-Sibérie.

Ici se place le dénouement d'une aventureuse entreprise à laquelle se sont vivement intéressés ceux qui suivent l'histoire si émouvante des voyages. Le précédent rapport exprimait l'inquiétude générale au sujet de M. B. Leigh-Smith qui, parti au milieu de juin 1881 pour la Terre François Joseph, sur son yacht l'*Eira*, n'avait pas depuis lors donné de ses nouvelles. Les craintes qu'avait singulièrement augmentées l'issue fatale de l'expédition de la *Jeannette*, se sont heureusement dissipées.

M. Leigh Smith était arrivé le 28 juillet en vue d Ludlow, l'un des deux plus occidentaux qu'il eût déco à son précédent voyage.

Obligé de renoncer à se diriger au nord, il s'avança l'est jusqu'à la hauteur du cap Flora, où le navire ne pas à être complètement cerné par les glaces.

Le 21 août, deux heures après la découverte d'un d'eau, l'*Eira* s'enfonçait. L'équipage avait eu le tem dégager les chaloupes et de sauver des provisions. donc, grâce au produit de la chasse, hiverner sans tr privations aux abords du point où avait disparu l'*Eir* glaces s'étant disloquées, vers la mi-juin, les chal prirent la mer pour tenter de gagner la Nouvelle-Ze Le voyage fut plein de difficultés; la traversée d'une quise sur laquelle il fallut traîner les canots, n'exige moins de six semaines d'efforts inouïs; enfin, le 3 août les naufragés de l'*Eira* eurent la bonne fortune d'être contrés par le *Willem Barentz* aux abords du Mat tschkin Sharr.

Le *Hope*, envoyé à leur recherche sous les ordres Allen Young, était alors aussi dans le voisinage du Ma tschkin Sharr et les ramena sains et saufs en Angle plus d'une année après leur départ pour cette croisière tureuse.

Vous vous rappelez que la *Jeannette*, partie le 28 1879 pour se porter au secours de la *Véga* dont on ig encore les destinées, avait appris, à l'entrée du détr Behring, l'achèvement de la brillante campagne de MM denskiöld et Palander. La *Jeannette* s'était alors rés marcher dans la direction de la Terre de Wrangel. août, le capitaine de Long envoyait aux États-Unis se nières nouvelles, datées du cap Serdzé-Kamen; au mencement de septembre, des baleiniers aperçure crurent apercevoir au loin la *Jeannette* dans les para l'île Herald, puis ce fut le silence.

Au bout de quelques mois, l'inquiétude devint très vive et les hypothèses se donnèrent carrière.

D'après l'amiral Collinson, par exemple, le navire avait dû se diriger vers le nord-est dans le sillage tracé par l'*Entreprise*, en 1850. Selon d'autres, il avait dû suivre les côtes de Sibérie pour tenter d'accomplir en sens inverse le voyage de la *Véga*, ou bien marcher droit au nord, en prenant l'archipel de la Nouvelle-Sibérie comme base d'opérations.

L'amiral Richardson émit l'avis qu'au sortir du détroit de Behring, la *Jeannette* s'était dirigée sur le nord-ouest pour atteindre la Terre de Wrangel.

Mais on ne se borna point à discuter et nous avons tous applaudi au zèle généreux avec lequel s'organisèrent les expéditions de secours. En 1880, le *Corwin* explora le nord du détroit de Behring; en 1881, avec le *Rodgers*, il recommença ses recherches dans les mêmes parages; tandis que l'*Alliance* et le *L. P. Simmonds* se rendaient au nord du Spitzberg, l'*Eira* et le *Roswell King*, dans les mers de la baie d'Hudson, le *Proteus* qui se rendait au Smith Sound, devait également, au cours de la traversée, se préoccuper de la *Jeannette*. Enfin, M. Hofgaard, de la marine danoise se disposait à parcourir, sur la *Dymphna*, le littoral de la Sibérie.

Ces recherches eurent comme résultat géographique de transformer la Terre de Wrangel, esquissée sur les cartes avec les apparences d'une vaste étendue de pays, en une petite île nettement circonscrite. Mais aucun indice n'avait été recueilli au sujet du navire en perdition, et à la fin de 1881, deux ans et trois mois après les dernières nouvelles, on ignorait absolument ses destinées.

Depuis six mois déjà la *Jeannette* n'existait plus, une partie de son équipage avait péri, et le reste se traînait mourant dans la *toundra* glacée du delta de la Léna. Au commencement de 1882, nous apprenions coup sur coup toutes les péripéties de ce terrible drame. Elles sont trop présentes à l'esprit de chacun, pour qu'il y ait à les exposer

en détail dans un rapport limité, dont le but est moins de raconter des aventures que de constater des résultats.

En résumé, nous savons aujourd'hui que la *Jeannette* avait été emprisonnée comme dans une cale qui lui pressait les flancs, la soulevait et menaçait constamment de la briser. Désormais elle faisait partie d'un énorme massif de glace livré aux courants et aux tempêtes. Ainsi pendant vingt mois, elle suivit un itinéraire sinueux qui la ramenait parfois en arrière et décrivait des courbes cycloïdales, mais dont la direction générale fut au nord-ouest, à partir de l'île Herald. Le 17 mai, la *Jeannette* constatait dans l'ouest l'existence d'une petite île à laquelle fut donné le nom du navire. Sept jours plus tard, on découvrit une autre île sur laquelle débarquèrent quelques hommes et qui fut baptisée île Henriette. Enfin, dans la nuit du 12 au 13 juin, à 4 heures du matin, la *Jeannette*, ouverte par la pression des glaces, coulait à pic malgré les efforts désespérés de l'équipage pour la maintenir à flot.

A ce moment-là, le personnel qui n'avait éprouvé aucune perte, se mit bravement à traîner sur la glace les deux canots et une baleinière, avec quelques provisions.

La marche fut vers le nord-ouest jusqu'au 24 juin, où il devint possible de se mettre à naviguer. Peu de temps après fut découverte une troisième île qui figurera sur les cartes avec le nom d'île Bennett, en mémoire du libéral propriétaire du *New-York Herald*.

Le 12 septembre, après avoir traversé l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, les naufragés arrivèrent en vue des embouchures de la Léna. Jusque-là encore tout le monde était vivant, sinon en bonne santé. Au large du cap Barkin une tempête sépara les trois embarcations dont l'une n'a jamais reparu. Les deux autres abordèrent sur des points différents du delta.

Les passagers de celle qui aborda dans l'est eurent le bonheur d'atteindre assez vite le village de Bouloun sur la

rive gauche de la Léna. Mais le capitaine de Long et ses compagnons, perdus dans les immensités d'un pays glacé et désert, succombèrent l'un après l'autre, tués par la faim, le froid et la fatigue. Malgré d'actives et pénibles recherches, leurs corps ne furent retrouvés que le 23 mars dernier. Le 6 octobre était mort le premier de ces malheureux et le dimanche 30 octobre s'arrêtait le journal stoïquement tenu jusqu'à l'agonie du dernier survivant. Ces pages funèbres serrent le cœur, tant elles révèlent de souffrance. Avec le désastre de l'expédition Franklin, le désastre de la *Jeannette* est l'un des épisodes les plus profondément émouvants qu'ait à enregistrer l'histoire des voyages.

L'expédition n'aura du moins pas été entièrement inutile à la science. Pendant la longue dérive du navire prisonnier, l'équipage n'a cessé de se livrer à des observations scientifiques. Des sondages et même quelques dragages fourniront des renseignements nouveaux sur les fonds et les courants de la mer circumpolaire ; les observations barométriques et thermométriques ont été régulièrement poursuivies; enfin, le naturaliste de l'expédition, M. Newcomb, a rapporté des notes sur la maigre faune de ces parages. Malheureusement, 2000 observations d'aurores boréales et de magnétisme prises par le lieutenant Chipp ont été englouties, ainsi qu'une riche collection de photographies, avec l'embarcation qu'on n'a jamais revue.

Votre rapporteur ne terminera pas ce résumé sans vous dire, messieurs, qu'il en connaît aussi bien que personne l'insuffisance. Un aperçu fugitif et cependant toujours trop long, de quelques-uns des voyages les plus féconds en résultats, des ouvrages les plus considérables, ne saurait suffire à donner une juste notion de la portée du progrès réalisé par les sciences géographiques pendant une année; pour employer une comparaison qui restera dans le sujet, la description des cimes ne suffit pas seule à faire comprendre un vaste système de montagnes.

LE VOYAGE DE LA « JEANNETTE

ET LES

OBSERVATOIRES SCIENTIFIQUES CIRCOMPOLAIRES

PAR

A. BELLOT

Lieutenant de vaisseau [1].

Divers journaux ont, dans ces derniers temps, publié s
le voyage de la *Jeannette* dans les mers arctiques des rel
tions fort émouvantes, mais malheureusement incomplète
sinon inexactes; de même, des appréciations souvent e
ronées ont été émises sur l'établissement, autour des r
gions polaires, de stations scientifiques internationale
question dans laquelle notre marine se trouve actuelleme
engagée.

Ce sont là cependant des faits qu'il importe de bien co
naître, et nous nous proposons d'en faire ici une étu
succincte, ne nous appuyant, du reste, que sur des doc
ments authentiques, officiels même.

Quelques considérations préliminaires nous permettro
d'abord de rappeler le but des voyages polaires et les hau
raisons humanitaires et scientifiques pour lesquelles ta
d'hommes de savoir et de courage ont sacrifié leu
précieuses existences.

I

Poussées par leur politique commerciale, l'Angleter
d'abord, et, après elle, la plupart des autres nations mari

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

times, ont depuis quatre siècles cherché à travers les mers arctiques un passage abrégeant pour leurs navires les communications avec la Chine et les Indes. Les glaces qui obstruent presque constamment les côtes de la Sibérie septentrionale firent, après plusieurs essais, renoncer au passage du nord-est, c'est-à-dire par le Nord de l'Europe, et presque tous les efforts se portèrent au Nord de l'Amérique, en vue de la découverte du passage du nord-ouest.

De nombreux et intrépides voyageurs se donnèrent pour but la solution de ce problème; leurs noms appartiennent désormais à la géographie de ces contrées : Davis, Hudson, Baffin, Behring, et tant d'autres. Mais si chacun d'eux découvrit des terres nouvelles, tous échouèrent quant au but à atteindre. Après la terrible catastrophe de l'*Érebus* et de la *Terror*, après la mystérieuse disparition de Sir John Franklin et des 138 hommes composant ses équipages, il n'y eut pas moins de 19 expéditions envoyées à leur recherche. On en connaît les principaux résultats : Mac-Clure, venu par le détroit de Behring, découvrait en 1850 le passage du nord-ouest; en 1859, Mac-Clintock trouvait sur la Terre du roi Guillaume les tristes débris de l'expédition de Franklin; enfin, et grâce à une pléiade de héros, les cartes de ces contrées pouvaient être établies à peu près dans leur état actuel.

Mais que de temps et d'efforts, que de douloureux sacrifices ont coûté tous ces résultats! On raconte dans certaine légende qu'un génie malfaisant est préposé à la garde de trésors cachés qu'il ne se laisse ravir qu'en échange de victimes humaines; c'est l'histoire des découvertes polaires, car il n'y a pas un nom sur la carte de ces parages qui ne révèle celui d'un navigateur intrépide, et trop souvent hélas! d'un martyr de la science et de l'humanité.

Le passage du nord-ouest était donc trouvé, mais reconnu

impraticable[1], et la solution négative de ce problèm fi par un enchainement naturel, changer de face la questio polaire.

Ce que l'on chercha désormais, fut de découvrir de terres et d'atteindre le pôle.

Le pôle! Que se passe-t-il au pôle?

Que de fables et de merveilles racontées à ce sujet! Nou n'en sommes plus, il est vrai, au temps de ce bon ana chorète qui, se vantant d'avoir voyagé jusqu'au bout d monde (et par le bout du monde il entendait le pôle) assu rait « s'y être frappé la tête contre le ciel, lequel en cet en droit touche la terre »; d'autres voyageurs « avaient vu l pôle d'assez près pour distinguer parfaitement l'axe terrestu qui rattache notre planète au ciel. »

A ces fables amusantes ont succédé de notre temps de suppositions fort nombreuses : on a parlé de la configura tion du terrain, du printemps perpétuel qui y règne, de dé couvertes ou plutôt de trouvailles importantes à y faire, d fortunes commerciales à y établir par la vente des fourrure et de l'huile des animaux qui y vivent, etc., etc.

La vérité, nul ne la sait encore; aucun homme ne s'es approché du pôle à une distance moindre de 750 kilo mètres[2]; et il est certain que nous connaissons infiniment mieux ce qui existe dans l'hémisphère de la lune tourn vers nous que ce qui se passe dans les régions avoisinante de nos deux pôles.

Le pôle est-il formé d'une calotte solide de terres ou d glaciers impénétrables aux navires? Y existe-t-il, au con traire, une mer libre et accessible en certaines saisons Bien des raisons, appuyées sur le peu que l'on connaît de

1. Il est à remarquer, du reste, qu'avec le temps l'importance de c passage a considérablement diminué, tant par suite de la création de l marine à vapeur que par le percement exécuté ou projeté des isthmes d Suez et de Panama.

2. Il est ici question du pôle Nord, car il s'en faut de beaucoup qu'o ait pénétré aussi loin vers le Sud.

régions polaires, militent également en faveur de l'une et de l'autre de ces hypothèses, et bien des tentatives ont été faites pour résoudre ce problème, pour satisfaire ce besoin de pénétrer l'inconnu qui est une généreuse préoccupation de nos sociétés.

Un coup d'œil d'ensemble sur les voyages les plus remarquables accomplis avant le départ de la *Jeannette* nous permettra de juger sciemment l'importante question de la route à suivre, route qui se déduit de l'étude des glaces et surtout des courants polaires.

Dans le bassin arctique arrivent deux courants chauds : par l'Ouest de l'Europe c'est une branche du grand courant de l'Atlantique, le Gulf-Stream ; par le détroit de Behring c'est le courant japonais ou Kuro-Siwo, qui est lui-même une dérivation du courant équatorial du Pacifique. Par contre, deux courants froids, ou peut-être les deux branches séparées d'un seul et même courant froid, descendent du pôle par l'Est et par l'Ouest du Groenland, entraînant avec eux des masses énormes de glaces qui viennent se fondre dans les eaux de l'Atlantique.

Il semblerait donc que la meilleure route pour arriver au pôle dût être de suivre soit le Gulf-Stream, soit le courant du Japon, puisque l'un et l'autre se dirigent vers le Nord. Ce sont cependant les deux autres voies, consistant à remonter le courant Sud polaire, qui ont été le plus fréquemment employées, car elles présentent, comme nous allons le voir, certains avantages dus à la direction même de ce courant.

C'est en effet en remontant par l'Ouest du Groenland que les Américains Kane en 1854, et Hayes en 1860, virent la mer libre au-delà du détroit de Smith ; mais leurs navires emprisonnés dans les glaces du détroit ne purent gagner ces eaux libres, et même l'un d'eux dut être abandonné par son équipage[1].

1. Le brick l'*Advance* qu'avait frété M. Grinnell.

En 1871 l'Américain Hall suivit la même route à bord du *Polaris*, mais il mourut à la tâche, et le retour de son équipage fut un véritable drame : un jour le *Polaris*, pressé de tous côtés par d'énormes masses de glaces, allait être broyé; sa perte était imminente, et déjà l'on en débarquait du matériel et des vivres, lorsque soudain une violente rafale sépara de lui une partie de la banquise sur laquelle se trouvaient dix-sept personnes et qui, entraînée par le courant, s'en alla, dérivant vers le Sud et bientôt hors de vue. Les vivres étaient rares sur cet étrange radeau de glace que ne dirigeait aucun gouvernail, et c'est au milieu des angoisses les plus vives que les malheureux y vécurent; parfois ils voyaient la terre, mais sans pouvoir l'atteindre; parfois encore la glace se brisait et une partie de leur bloc flottant se détachait de lui-même, réduisant ainsi l'espace où se mouvoir! Depuis cent quatre-vingt dix-sept jours durait ce supplice, quand enfin le baleinier la *Tigresse* trouva et recueillit ces infortunés[1]; on ne les eût certainement jamais revus sans la direction Sud du courant qui les avait entraînés.

C'est aussi par cette même route du détroit de Smith que partit en 1875 l'expédition anglaise composée de deux navires, l'*Albert* et le *Discovery*, sous les ordres du capitaine Nares; ils purent atteindre le quatre-vingt-troisième degré de latitude, mais le bassin polaire se présenta au Nord du détroit Robeson sous la forme d'un affreux chaos de glaciers absolument impraticables pour des traîneaux, et ils durent, l'année suivante, rentrer en Angleterre.

Il est à remarquer, du reste, que le détroit de Smith, ainsi que tous les canaux resserrés de ces parages, se trouve d'autant plus engorgé de glaces que la saison a été plus chaude et la mer plus libre dans le Nord : cette saison chaude ayant

1. Nous retrouverons à bord de la *Jeannette* le matelot charpentier Nindermann qui était de ce terrible voyage.

en effet créé dans le bassin polaire une grande débâcle des glaces, celles-ci à demi brisées dérivent vers le Sud et obstruent les passages. Si, au contraire, par suite d'une saison dure il n'y a pas eu de débâcle dans le Nord, ces mêmes canaux et détroits se trouvent comparativement libres de glaces et la navigation y est plus facile.

C'est pour éviter cet engorgement du détroit de Smith qu'une expédition allemande fut faite en 1869-70 par l'Est du Groenland; elle ne put dépasser la latitude de 77 degrés nord. L'un des navires, la *Germania*, passa un hiver dans la banquise avec des froids de 40 degrés centigrades; l'autre, la *Hansa*, fut broyé par les glaces et son équipage, composé de quinze hommes réfugiés sur un glaçon, fut pendant cinq mois entraîné à la dérive par le courant Sud polaire; il finit par atterrir sur la côte du Groenland où il trouva des secours.

Ainsi donc, pour remonter au Nord par l'Est ou par l'Ouest du Groenland, on a contre soi le courant polaire, mais au moins les malheureux équipages forcés d'abandonner leurs navires se voient, par ce courant même, ramenés vers le Sud, c'est-à-dire vers des secours pour ainsi dire certains.

Avec l'un ou l'autre des deux courants qui se dirigent vers le pôle, le contraire se présente, et, en ce qui concerne le Gulf-Stream, nous en avons un exemple dans l'expédition autrichienne du *Tegethoff* que commandait le lieutenant Weyprecht, de la marine autrichienne. Il était accompagné d'un officier d'infanterie, M. Payer. Saisi par la banquise, en août 1872 à la pointe nord de la Nouvelle-Zemble, le *Tegethoff* fut pendant vingt-deux mois entraîné vers le Nord, et les terres François-Joseph (inconnues jusqu'alors) purent seules arrêter le mouvement de dérive de cette énorme masse de glaces de 40 pieds d'épaisseur. Au delà de ces terres, la mer libre leur apparut, mais toujours prisonniers de la

banquise, ils n'en purent profiter. En mai 1874, n'ayant plus l'espoir de voir de longtemps leur navire à flot, et devant l'horrible appréhension de mourir de faim, ils abandonnèrent le *Tegethoff* pour commencer la retraite vers le Sud. On se fera une idée des difficultés énormes qu'ont parfois à vaincre les expéditions sur la glace en apprenant que, reportés en arrière par la dérive de la banquise, au bout de deux mois de peines et d'innombrables fatigues les naufragés du *Tegethoff* n'étaient encore qu'à deux milles de leur navire. Bref, ils purent arriver à la Nouvelle-Zemble; mais l'on voit que sans l'existence des terres François-Joseph, le vaillant équipage du *Tegethoff*, entraîné vers le Nord, était à jamais perdu [1].

Quant au courant du Japon, son action n'est pas moins sensible. Après avoir traversé le détroit de Behring [2], c'est lui qui s'inclinant à l'Est rend chaque année les abords de la pointe Barrow libres de glaces; c'est à lui qu'est dû le mouvement de dérive de la banquise de ces parages, et c'est ainsi qu'à bord de l'*Investigator*, Mac-Clure, entraîné par les glaces, découvrit en 1850 le passage du nord-ouest.

A l'Ouest du détroit de Behring, c'est sans doute aussi une de ses dérivations qui longe la côte Nord d'Asie et donne naissance au courant Ouest, noté par Nordenskiöld lors du passage de la *Véga*.

Enfin ce courant fait sentir, comme nous le verrons plus loin, son influence au nord-est et au nord-ouest; mais, directement au Nord, il ne parvient pas à fondre les glaces fixes que l'on trouve toujours dans ces parages à 6 ou 8

1. En 1880, c'est-à-dire six ans après, M. Leigh Smith sur le vapeur anglais l'*Eira* passa en cet endroit même où était resté le *Tegethoff*; la mer y était absolument libre de glaces, et il n'existait aucune trace visible du navire abandonné.

2. Avec une vitesse de 5 nœuds d'après Cook, ou de 3 nœuds d'après les observations récentes du capitaine Hooper.

degrés plus Sud que partout ailleurs[1]. C'est que là, d'après une opinion généralement adoptée, une terre ou une chaîne d'îles doit exister à peu près dans le nord-est de l'île Wrangell, s'étendant vers le pôle. Si, en effet, lors des saisons les plus favorables, et malgré les effets étonnants de l'énorme quantité de chaleur diffusée par le courant du Japon, la navigation se trouve, au Nord du détroit de Behring, arrêtée par les glaces dès le soixante-treizième degré de latitude, (tandis que l'on peut, sur la côte Est du Groënland, remonter jusqu'à 80 degrés), c'est que l'on n'a point affaire là à une glace de haute mer, mais bien à une banquise solidement appuyée sur des terres. Il existe du reste chez les peuplades Tchoukotches des légendes au sujet de certains de leurs compatriotes qui se seraient rendus, à travers la banquise, à une grande terre située dans le Nord. Mais un fait plus positif de l'existence de cette terre, c'est que chaque année, au printemps, on voit à la pointe Barrow des oiseaux de passage, et entre autres des oies arctiques, s'envoler vers le Nord; en août et septembre ils reviennent accompagnés de leurs petits. Or ces oiseaux ne peuvent se nourrir que sur terre; il y a donc dans le Nord une terre ou des îles, encore inconnues, mais que l'on découvrira tôt ou tard.

Dans le nord-ouest de l'île Wrangell, et s'étendant même au Nord de la Nouvelle-Sibérie, existerait au contraire un vaste bassin polaire, la « *Polynia* »des Russes, c'est-à-dire la mer libre de glaces, la mer « ouverte », dont l'existence a été constatée par divers explorateurs russes, Hendeström en 1810, l'amiral Wrangell, le lieutenant Von Anjou en 1824, etc., mais dont on ne connaît au juste ni l'importance ni les limites extrêmes.

Que la navigation y soit souvent, sinon toujours possible, c'est l'opinion du savant géographe polaire Petermann, et

1. Leur limite moyenne se trouve ici à peu près sur une ligne allant de la pointe Barrow à l'île Herald.

aussi du plus grand nombre des voyageurs arctiques d toutes nations.

C'est sans doute grâce à l'influence de cette « Polynia » probablement formée par l'apport des eaux chaudes de deux grands courants septentrionaux, qu'en certaines années et par la réunion de circonstances atmosphériques favorables, les côtes Nord de la Sibérie se trouvent dégagée de glace. C'est ainsi qu'en 1879, Nordenskiöld trouva l route libre non loin des terres, et put pour la première foi effectuer complètement à bord de la *Véga* le passage d nord-est.

Quelle est au Nord la limite de cette « Polynia » ? Nul en core ne peut le dire; mais il est certain qu'un navire qui aidé par les circonstances, pourrait arriver par cette voie plus au Nord que partout ailleurs, acquerrait, par cela même, un plus grand nombre de chances en sa faveur pour résoudre le problème polaire.

C'est ce que voulait tenter notre regretté compatriote Gustave Lambert, et il est à peine besoin de rappeler ici comment échoua son projet. Fortement convaincu, Gustave Lambert avait parcouru la France pendant trois ans, faisant des conférences et ouvrant une souscription publique pour réaliser les 600000 francs nécessaires à son entreprise; le succès allait couronner ses efforts lorsque la guerre éclata, et il fut tué à Buzenval, en janvier 1871.

Cette route qu'il voulait suivre, c'est la même qui, dix ans plus tard, a été prise par l'expédition américaine de la *Jeannette*.

II

La *Jeannette* était un joli steamer de 420 tonneaux [1] que M. James Gordon Bennett, le généreux et savant proprié-

1. Construit par le gouvernement anglais comme aviso d'escadre, puis vendu sous le nom de *Pandora* au capitaine Allen Yung, le savant voyageur qui, en 1859 sur le *Fox*, retrouva avec Mac-Clintock les restes glorieux de l'expédition de Franklin.

taire du *New York Herald*, acheta en vue d'une expédition arctique organisée à ses frais [1] par les soins de l'amirauté américaine. Le commandement en fut confié au capitaine De Long, de la marine nationale des États-Unis, que sa connaissance des mers polaires et la part brillante qu'il avait prise à la recherche du *Polaris* désignaient hautement pour ce poste de choix [2].

De Long vint en 1878 au Havre chercher la *Jeannette*, et la conduisit à San-Francisco, où, dans les chantiers de l'État, elle fut installée et renforcée en vue de son séjour dans les glaces.

A l'état-major du navire, composé des lieutenants Chipp et Danenhover, du chef mécanicien Melville [3], du docteur Ambler et du pilote des glaces Dunbar, furent adjoints le naturaliste Newcomb, et le docteur Collins, correspondant du *New York Herald* et météorologiste distingué [4]. L'équipage fut formé spécialement d'hommes éprouvés et choisis, et la *Jeannette* comptait en tout à son bord trente-trois personnes [5].

Rarement un navire arctique fut aussi bien armé et aussi complètement pourvu de tout ce qui pouvait contribuer au

1. Le coût en a été de près de 2 millions de francs.

2. Né à New-York en 1844 (d'une famille d'origine française qui quitta Bordeaux lors de la révocation de l'Édit de Nantes), De Long avait épousé, au Havre, en 1870, la fille d'un de ses compatriotes, le capitaine Watton, qui fut longtemps dans cette ville le représentant de la « New-York and Havre Steamship C° ». Au moment du départ de la *Jeannette*, De Long était lieutenant, et fut peu après nommé « lieutenant-commander. »

3. Ancien chef mécanicien de la *Tigresse* lors de la recherche du *Polaris*.

4. Le Docteur Collins était très connu à Paris où il reçut en 1878 un chaleureux accueil lors de la réunion du congrès météorologique; c'est lui qui organisa dans le *New York Herald* le service météorologique de l'étude des orages dans l'Atlantique et la prédiction de leur arrivée sur les côtes d'Europe.

5. Dont deux Chinois, servant comme cuisinier et maitre d'hôtel, et deux Indiens, pris à Saint-Michel (Alaska) comme conducteurs de traîneaux.

succès de l'expédition, ainsi qu'au bien-être et à la santé personnel; de plus, on y embarqua pour trois années vivres, terme dépassant de beaucoup celui assigné au voya

Le 8 juillet 1879, la *Jeannette* partit de San-Francis Son objectif immédiat était de chercher à l'Ouest de Wr gell un passage pour atteindre la mer libre et s'élancer v le Nord; en cas d'insuccès, elle comptait hiverner près Wrangell, en explorer les côtes, et l'été suivant renouve ses efforts.

Les dernières lettres reçues de la *Jeannette* après s entrée dans les mers arctiques, furent déposées par elle cap Serdze[1]; le capitaine De Long y disait, à la date 29 août 1879, que « tout allait bien à son bord et qu'il disposait à appareiller la nuit suivante pour la terre Wrangell. »

Quelques jours après, en effet, le bal nier américain *Sea-Breeze* aperçut la *Jeannette*, mais sa communiquer avec elle, à environ 8 milles dans le Sud l'île Herald. C'était la dernière fois que l'on devait voir noble navire!

L'année qui suivit le départ, au printemps de 18 l'Amirauté américaine envoya le steamer *Corwin*, en cr sière dans le Nord du détroit de Behring, avec mission rechercher deux navires baleiniers[2] non revenus de la d nière saison de pêche, et aussi de rapporter, si possil quelque nouvelle de la *Jeannette*. Cette croisière, fort b conduite par le capitaine Hooper, fournit à de nombr points de vue d'excellents résultats en tant que connaissa plus approfondie de ces parages et étude plus complète

1. Ces lettres devaient être prises au cap Serdze par le steamer *denskiöld* que son propriétaire, le riche négociant russe Sibiria envoyait au secours de l'expédition suédoise de la *Véga*. Ce secours de inutile (la *Véga* étant sortie saine et sauve de l'océan Polaire), le gouve ment russe envoya prendre au cap Serdze les documents laissés p *Jeannette*, et il fallut ainsi quinze mois pour les avoir.

2. Le *Vigilant* et le *Mount-Wollaston*.

glaces; mais, malgré de grands efforts et quoique ayant risqué bien des fois de se voir lui-même saisi dans la banquise, le *Corwin* ne put rien apprendre de la *Jeannette*. Toutefois il retrouva dans l'ouest du cap Serdze les débris des deux baleiniers disparus; à bord de l'un d'eux[1] se trouvaient encore quatre cadavres, mais on ne sut rien du reste des équipages; il est à croire qu'une fois leurs navires broyés par les glaces, ces malheureux se sont dirigés vers la côte pour y chercher des secours, et que, comme autrefois les équipages de Franklin, ils ont tour à tour succombé sous les coups redoublés du froid et de la faim. Ce fait, hélas! n'est pas rare dans cette partie des régions polaires : outre le sort des expéditions célèbres de Schalauroff, de Behring, et de tant d'autres, on peut en effet citer, à une époque qui est la nôtre, les noms de 54 navires baleiniers qui depuis 1871 se sont perdus, seulement dans ces parages. Sur ce nombre, 33 emprisonnés dans les glaces ont été entraînés avec elles; la plupart de leurs équipages avaient pu les abandonner à temps, mais beaucoup d'autres, dans le vain espoir de sauver leur navire étaient restés à leur bord, et l'on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

Le *Corwin* revint donc, et la saison de pêche de 1880 se terminant sans que personne apportât de la *Jeannette* une nouvelle quelconque, l'opinion publique commença à s'inquiéter. Dans les colonnes du *New York Herald* fut publiée une très remarquable série d'articles de fond et de savantes études dans lesquelles les hommes les plus versés dans les questions arctiques discutaient les probabilités du sort de la *Jeannette* et insistaient sur la nécessité de lui envoyer au printemps prochain un navire de secours. Bref, en février 1881, les Chambres américaines votaient à l'unanimité les fonds nécessaires[2] pour l'organisation de missions de recherches par les soins de la marine de l'État.

1. Le *Vigilant*.
2. 900 000 francs furent votés pour la seule expédition du *Rodgers*.

Ces expéditions nouvelles, où et par où les envoyer? pour cela, où pouvait se trouver la *Jeannette?*

Du point où, pour la dernière fois on l'avait vue, c'est-à dire à 8 milles dans le Sud de l'île Herald, la route droi au Nord lui eût été bien vite fermée par la banquise.

La route du nord-est l'eût obligée : ou bien d'entrer dans la banquise, et alors elle aurait été entraînée vers la terre de Grinnell; ou bien de fuir la banquise, et de revenir ainsi par un grand détour hiverner sur les côtes Nord d'Alaska. Cette route au nord-est n'était donc certainement pas probable; toutefois, en prévision de cette éventualité, des recherches furent faites dans le Nord du détroit de Robeson par le lieutenant Greely, et sur les côtes d'Amérique par le lieutenant Ray.

Mais il était bien plus à supposer que, d'après le plan même du voyage, la *Jeannette*, faisant route à l'Ouest, avait tenté le passage soit par le Sud, soit par le Nord de l'île de Wrangell; l'hiver arrivant vite, peut-être le capitaine De Long avait-il trouvé là un port de refuge à l'abri des grands vents polaires; puis, l'année suivante, au printemps de 1880, continuant sa route vers l'Ouest, il s'était efforcé, sans doute aussi, d'atteindre la mer libre pour remonter haut vers le pôle. Ce plan réussissant, c'est par le Spitzberg ou par l'Est du Groënland qu'on verrait revenir la *Jeannette*, ou qu'on recevrait de ses nouvelles. En vue de cette probabilité le navire l'*Alliance* fut donc envoyé, sous les ordres du capitaine Wadleigh, croiser dans ces parages[1].

Mais si au contraire la *Jeannette*, emprisonnée ou broyée par les glaces, avait dû être abandonnée par son équipage il n'était pas à douter que, soit en traîneaux, soit en embarcations, le capitaine De Long et ses hommes ne se fussent dirigés, soit vers les côtes de Sibérie (et dans ce cas l'on pouvait compter pour eux sur les bons offices du gouver

1. Il put s'y élever jusqu'à près de 80° nord.

russe), soit vers l'île de Wrangell avec l'espoir d'y
par quelque baleinier, et c'était là, par suite, qu'il
ut d'abord expédier des secours.
amer *Rodgers*, mis sous les ordres du lieutenant
it acheté et armé dans ce but, et, parti de San-
o le 16 juin 1881, il mouillait le 25 août suivant
e petite anse à l'abri des glaces flottantes sur la
t de Wrangell[1]. Les explorations commencèrent
tement, et trois détachements se mirent en route,
en traîneau vers l'intérieur des terres, et deux dans
arcations qui, partant dans des directions contraires,
contourner et longer de près les côtes. Après de
tigues vaillamment supportées, tous revinrent à
n'avaient trouvé aucune trace de la *Jeannette*, elle
onc pas hiverné là; mais le mystère de la terre de
l était éclairci : les routes des deux embarcations
presque croisées au Nord, cette terre était une île.
blème géographique résolu, le *Rodgers* entreprit
rd de la banquise une très remarquable croisière.
bien des fois sa propre existence[2]. Il fut assez heu-
r recueillir l'équipage d'un navire baleinier écrasé
anquise, mais de la *Jeannette*, rien, rien!
par les glaces à mesure que s'avançait la saison,
rs, avant de quitter ces parages, laissa à vingt milles
est du cap Serdze un groupe de sept hommes qui
pendant l'hiver explorer en traîneaux la côte de Si-
uis il se rendit pour hiverner lui-même, à l'île
urence. Il y arrivait le 15 octobre, et le 30 no-
e vaillant navire était, au milieu des glaces, la proie
mes; le feu, qui avait pris naissance dans la cale
e put être éteint, et le *Rodgers* sombra. Ce désastre,

, depuis le voyage du baleinier allemand Dallmann, en 1866,
fois que l'on explorait ces terres.
onta jusqu'à 73°44' nord, la plus haute latitude atteinte sur le
u détroit de Behring.

qui ne coûta fort heureusement la vie à personne, ne fut connu en Europe que six mois après, en mai 1882, le colonel Gilder, correspondant du *New York Herald*, qui se trouvait à bord, ayant dû traverser la Sibérie pour en apporter la nouvelle à Yakoutsk.

Un bâtiment anglais devait aussi périr à la recherche de la *Jeannette*. M. Leigh Smith, le vaillant explorateur des terres François-Joseph en 1880, y retourna en juin 1881 à bord de son yacht *l'Eira* qu'il commandait lui-même. L'*Eira* fut écrasée par les glaces, et ce n'est qu'au mois d'août 1882 que le steamer anglais *Hope*, envoyé à sa recherche, put recueillir l'équipage sauvé par le *Wilhelm Barents*.

A tous ces moyens de secours envoyés à la *Jeannette* ajoutons une seconde croisière du *Corwin* au Nord du détroit de Behring, et les recherches faites par le navire *Wilhelm Barents*, que, depuis cinq années, le gouvernement hollandais envoie dans les environs de la Nouvelle-Zemble étudier le mouvement et l'état des glaces. Disons enfin, qu'une expédition danoise se disposait à partir pour la Nouvelle-Sibérie à bord de la *Dijmphna*, sous les ordres du lieutenant Hovgaard.

Mais, nous le savons maintenant, toutes ces recherches devaient être vaines. Le troisième hiver depuis le départ de la *Jeannette* s'avançait, et malgré tant d'efforts et de généreux élans, la plus légitime inquiétude existait encore, lorsque soudain le silence fut rompu.

Le 20 décembre 1881, une dépêche arrivait à Paris adressée par le gouvernement russe au représentant du *New York Herald* : en quelques mots le gouverneur d'Irkoutsk annonçait que « trois indigènes avaient rencontré, dans la partie Est du delta de la Léna, onze naufragés de la *Jeannette* ayant beaucoup souffert et manquant de tout; d'après leur dire, la *Jeannette* avait sombré, et le reste de l'équipage, mourant de faim, devait se trouver avec deux embarcations à l'Ouest du delta. « Des expéditions de secours,

ajoutait la dépêche, étaient déjà en route recherchant ces malheureux. »

Ainsi le voile de l'inconnu venait de se déchirer enfin, et l'on allait bientôt connaître les réalités de ce terrible drame.

Succinctement, mais dans l'ordre chronologique des faits, nous allons dire maintenant quel a été ce voyage, désormais l'un des plus douloureusement célèbres dans les fastes arctiques.

III

Le 2 septembre 1879, la *Jeannette*, qu'on avait pour la dernière fois vue dans le Sud de l'île Herald[1], laissait cette île dans l'Ouest, puis faisait route au nord-ouest, comptant ainsi pénétrer assez loin entre la grande banquise du Nord et celle du large de la côte de Sibérie, pour pouvoir, l'été suivant, gagner le bassin de la mer libre. Mais déjà l'hiver avançait, la jeune glace se formant obstruait les passages, et deux jours après, à quatre heures du soir, la *Jeannette*, entourée de glace de huit pieds d'épaisseur, était définitivement prisonnière; on relevait alors l'île Herald à 31 milles dans le sud-ouest.

Après plusieurs jours occupés par les préparatifs d'hivernage, le capitaine De Long envoya en traîneau un petit parti d'exploration pour déposer à l'île Herald des documents relatant la situation du navire; malheureusement on n'y put parvenir, car un chenal de plusieurs milles d'eau encore, à peu près libre séparait cette île de la banquise, et une embarcation était indispensable pour y arriver. Pendant cinq mois, la *Jeannette*, toujours prisonnière, resta en vue de cette île[2], mais la tentative déjà faite pour l'atteindre ne fut pas renouvelée : le navire dérivant alors, entraîné par la banquise, s'éloignait peu à peu vers le nord-ouest, et l'on pouvait

1. Voir la carte jointe à ce numéro.
2. L'île Wrangell fut perdue de vue en mars 1880.

craindre que ce mouvement de dérive s'accentuant tout coup, les hommes envoyés à l'île Herald ne se trouvasse pour tout jamais séparés de leur navire. Combien, cepe dant, les recherches ultérieures eussent été facilitées, si printemps de 1880 le *Corwin* avait trouvé à l'île Herald traces certaines de la route de la *Jeannette !*

La longue nuit polaire commença le 10 novembre et d jusqu'au 25 janvier 1880. Nous n'entrerons pas ici dans détails de la vie à bord de la *Jeannette* où, comme p tous les navires arctiques, tout était parfaitement réglé p maintenir autant que possible la santé des hommes et chas de leur esprit toute cause d'affaissement. Nous dirons s lement que de très nombreuses observations scientifiq furent faites par l'état-major aux points de vue du magn tisme, de la météorologie, de l'étude des fonds de l'Oc polaire, des courants et des vents,... etc., etc. ; de très no breuses photographies d'aurores boréales furent prises, la faune arctique elle-même ne fut pas oubliée[1].

L'hiver fut très dur, et la température descendit à 40° c tigrades au-dessous de 0; chacun le supporta vaillamme Mais pour le navire un fait s'était produit qui ne laissa que d'inspirer des craintes sérieuses sur le sort de la *Je nette* : au commencement de novembre, sous l'influence très fortes marées, de nombreuses fissures s'étaient fa dans la glace tout autour du navire, et la *Jeannette* flott mais lorsque, le froid se faisant sentir, ces fissures se re mèrent, la pression des glaces sur les flancs du navire tellement considérable que les ponts furent soulevés deux centimètres au-dessus des baux, et l'on craignit instant de voir la *Jeannette* se briser sous l'effort de la b quise; tout fut dès lors préparé en vue d'un abandon fo du navire. Il n'en fut rien cependant pour cette fois, g

1. La plupart de ces documents ont pu être sauvés et seront un publiés par l'Amirauté américaine; d'autres ont malheureusement di avec le canot n° 2.

aux renforts tout spéciaux qu'avait reçus la carène, mais une avarie grave, une forte voie d'eau s'était produite dans le brion déchiqueté par la glace; malgré l'établissement d'une cloison étanche, il fallut dans la suite, et pendant dix-huit mois, pomper chaque jour l'eau glacée qui remplissait la cale.

Cependant la *Jeannette*, entraînée par sa prison même, dérivait toujours, tantôt lentement, tantôt plus vite, selon les vents; tantôt avançant, tantôt reculant, mais, en somme portée au nord-ouest de 50 milles en 5 mois; à l'aide d'observations astronomiques [1] la route de dérive était tracée sur la carte.

La banquise ne formant qu'un seul bloc se transportait tout entière [2], et d'après les journaux de bord des officiers de la *Jeannette*, leur opinion était que toute cette masse considérable de glaces (une fois brisée par la débâcle) sortirait du bassin polaire, soit par le détroit de Smith, soit par l'est du Groenland; « ce mouvement général, disent-ils, est certainement et en de nombreux points modifié par des influences locales, telles que le voisinage des terres, la profondeur plus ou moins grande des fosses du lit de l'Océan, etc., mais, si la *Jeannette* existe encore lors de la débâcle, c'est vers le nord du Spitzberg qu'elle pourra gagner les eaux de l'Atlantique. Ils ajoutent enfin que, s'ils étaient entrés dans les glaces à 200 milles plus dans l'Est, c'est vers le groupe des îles Saint-Patrick qu'ils eussent été entraînés. »

Ces opinions, d'une valeur incontestable, confirment les théories précédemment émises sur les courants généraux du bassin polaire.

Les mois d'été de 1880 s'écoulèrent, tristes et brumeux,

1. Principalement l'observation des éclipses des satellites de Jupiter.

2. Ce mouvement en bloc de la banquise est prouvé par ce fait qu'un appentis laissé sur la glace en novembre 1881 lorsque la *Jeannette* flotta, fut retrouvé seize mois après à 3 milles de distance du navire.

sans modifier en rien la position du navire prisonnier de
banquise, et en septembre 1880, la *Jeannette* se trouva
entourée de glaces de 10 pieds d'épaisseur, des blo
énormes grimpant le long du bord jusqu'aux bastingage

Le second hiver fut, comme le premier, vaillamme
supporté par ces hommes énergiques. La santé génér
s'altérait un peu cependant, et en mai 1881 le terrib
scorbut apparaissait à bord; la chasse donnant peu, l
vivres frais étaient rares, et, en prévision de l'avenir, o
dut même à partir de cette époque diminuer quelque pe
les rations journalières.

Le 16 mai, il y eut à bord une grande émotion : Dunba
le pilote des glaces, annonçait une terre en vue! Et c'éta
merveille pour ces malheureux qui, depuis 15 mois n'a
vaient vu que le ciel et la glace! Mais, cette terre, aucun
carte ne l'indiquait dans ces parages ! C'était donc une dé
couverte nouvelle, c'est-à-dire pour eux un honneur et u
triomphe ! Cette terre, c'est une île, petite, d'aspect triste
dénudée, mais elle leur fait plaisir à voir, et ils la baptisen
du nom glorieux de leur navire, c'est l'île Jeannette[1].

Trois jours après, une autre terre se montra, encore u
île inconnue jusqu'alors, et qui reçut le nom d'Henriette

Le navire, toujours entraîné, passa en dérivant au No
de ces îles, et même assez près de l'île Henriette pour qu'
parti d'exploration y allât planter le pavillon national ; p
la dérive continuant on les perdit de vue dans le sud-es

Cependant l'été approchait, et dans la banquise, dé
grégée en outre par le voisinage de ces îles, se voyaient
nombreuses fissures rayonnant tout autour du navire
12 juin enfin, la *Jeannette* se trouvait à flot au milieu d
petit lagon d'eau bleuâtre de l'aspect le plus séduisant p
des marins que depuis 21 mois la glace emprisonne! La j
est dans tous les cœurs! Peut-être, enfin, est-ce la d

1. Située par 76°47′ N., et 156°36′ E. (Paris).
2. Située par 77°8′ N., et 155°23′ E. (Paris).

bâcle? Si la banquise lâchait sa proie! Et chacun se met à l'œuvre, et l'on dispose tout à bord pour faire route au premier moment et profiter de toute occasion propice. Mais que la joie est de courte durée!

Bientôt en effet les fissures se comblent, les mouvements de la glace sont visibles; c'est la banquise qui se referme sur elle-même; elle se rapproche du navire, elle l'étreint, elle le presse; des blocs énormes soulevés, bousculés, chevauchent et se brisent; c'est un chaos de bouleversements sans fin, accompagné de bruits terribles et de détonations inattendues. Rien ne peut résister à cet effort; la *Jeannette* saisie, mordue entre les deux champs qui se rejoignent, s'incline sur tribord; ou les glaces passeront dessous et chavireront le navire, ou elles l'écraseront et passeront au travers. Les cris de la glace sont sinistres et les craquements du navire y répondent, serrant affreusement le cœur des plus braves. La *Jeannette* gémit et tremble dans ses membrures; de la pomme des mâts à la quille elle se tord et se débat, comme pour échapper à cette formidable étreinte; les flancs vont céder, les ponts se courbent, les bordages se séparent! Le capitaine De Long est sur le pont; il ordonne, il dirige l'abandon de son navire; depuis longtemps tout était prêt en vue de la catastrophe; en hâte on amène les embarcations, on débarque les traîneaux, les chiens, les approvisionnements de tous genres, les vivres et les armes.

Chacun est calme; chacun fait son devoir. Le pavillon national est hissé, il flotte en tête de mât; dans ce combat, dans cette lutte suprême contre la nature, le navire peut sombrer, mais ce pavillon c'est l'honneur, c'est la patrie, c'est la famille, c'est l'affection sacrée pour tous les cœurs, et tous les cœurs sont vaillants!

Un moment cependant la pression des glaces se relâche, mais c'est pour un dernier effort, car tout à coup le navire s'incline sur tribord; les glaces se sont rejointes à

travers la carène, et l'eau envahit l'intérieur; il n'y a plus personne à bord; la *Jeannette* s'enfonce à vue d'œil, mais, soutenue par les glaces qui se sont glissées sous la quille, elle ne disparaît pas encore.

L'œuvre de destruction s'est accomplie et tout bruit a cessé; les voix elles-mêmes se taisent; c'est un silence morne, sinistre et ténébreux, qui se transforme en terreur, le silence que l'on écoute, que l'on voit, que l'on sent!

Trente-trois hommes sont là, à 500 milles de tout secours possible, sur cette même glace qui vient d'écraser leur navire, et qui peut à chaque instant les engloutir eux-mêmes. Pour eux que sera l'avenir?

Mais il ne faut pas laisser à l'équipage le temps des réflexions sombres; de suite on se met à l'œuvre, et un campement de tentes en toile est construit sur la glace non loin de la *Jeannette*.

Cependant, avant la nuit, quelques hommes se rapprochent du navire, comme pour le voir une fois encore et lui dire un dernier adieu; mais pourquoi s'éloignent-ils soudain? C'est que, tout près de la *Jeannette*, ils ont vu leur capitaine, pensif et absorbé; il est là, la tête penchée sur sa noble poitrine, ayant sous les yeux le spectacle de l'impuissance humaine en face des éléments déchaînés; mais il sonde l'avenir, et puise dans ce spectacle même des forces nouvelles, car il n'est pas seul et sur lui repose le salut de tout son équipage.

Ces hommes à l'écorce rude, mais au cœur généreux, ont lu tout cela dans l'attitude de leur capitaine, et par un sentiment d'exquise délicatesse, ils respectent son silence et le laissent seul à ses pensées, près de son navire qui s'enfonce.

Ainsi l'avenir est sombre, tous le savent, mais pas une parole de découragement ne se fait entendre; l'obéissance aux chefs est basée sur la confiance, sur le respect, sur

l'affection même; le navire n'est plus, mais le capitaine est toujours là, et chacun s'incline devant lui.

Que ne saurait-on entreprendre avec de tels hommes!

La première nuit qui s'écoula fut pénible; la glace se brisa sous l'une des tentes, et l'on dut au plus vite aller camper ailleurs. Puis, à 4 heures du matin (c'était le lundi 13 juin), un craquement horrible se fit entendre : les glaces qui soutenaient encore la *Jeannette* venaient en se brisant de lui livrer passage, et le navire sombrait[1]. Les mâts et les vergues, brisés mais retenus par les manœuvres, s'enfoncent avec lui, puis les glaces se rapprochent, se referment, et ce fut une émotion poignante que de ne plus rien voir, rien! sur ce sol mouvant que depuis deux ans bientôt dominait la *Jeannette*.

IV

Dès ce jour même les préparatifs commencèrent pour la retraite. Il s'agissait d'atteindre avec 33 hommes l'embouchure de la Léna distante de plus de 500 milles; on avait, de plus, à nourrir 24 chiens[2] destinés aux traîneaux; aussi le matériel, réduit au strict minimum, était-il considérable. Il fallut 5 traîneaux pour contenir les approvisionnements de tous genres, les instruments nautiques, les médicaments, les armes de chasse et les munitions; un sixième fut disposé spécialement pour les malades, et sur 3 autres enfin furent chargées 3 embarcations dont on espérait pouvoir bientôt se servir.

Le poids total à traîner montait au chiffre énorme de 15400 livres.

L'équipage, divisé en trois groupes, fut réparti ainsi qu'il suit entre les 3 embarcations :

Le canot n° 1 (long de 6^{m},20) sous les ordres du capitaine

1. La sonde accusait 70 mètres.

2. Des 40 chiens emportés par la *Jeannette*, 16 étaient morts, la plupart de maladie, et aussitôt dévorés par les autres.

De Long, comprenait le docteur James Ambler, le météo rologiste Jérôme Collins, et 11 hommes[1]. Total 14.

Le canot n° 2 (long de 4m,90) sous les ordres du premie lieutenant Charles Chipp, comprenait le pilote des glace William Dunbar, et 6 hommes[2]. Total 8.

La baleinière (longue de 7m,80) eut dû se trouver sou les ordres du deuxième lieutenant Danenhover ; mais ce mal heureux officier atteint pendant la campagne d'une terribl affection des yeux causée par la réverbération des glaces, s trouvait alors à moitié aveugle et avait souvent besoin qu l'on guidât ses pas ; c'est donc au chef mécanicien Georg Melville que fut donné le commandement du troisièm groupe, composé du lieutenant J. W. Danenhover, du na turaliste Newcomb, et de 8 hommes[3]. Total 11.

A chaque groupe furent distribuées des armes de chass

1. William Nindermann, matelot-charpentier
   Louis Noros, matelot.
   Hans Erickson, matelot.
   Henry Knack, matelot (Allemand).
   Adolf Dresler, matelot.
   Carl Gortz, matelot (Suédois).
   Walter Lee, ouvrier mécanicien.
   Neils Ivorsen, matelot (Danois).
   George Boyd, matelot-charpentier.
   Alexis, conducteur de traîneaux (Indien).
   Ah Sam Ah Lorn, cuisinier (Chinois).
2. Alfred Sweetmann, maître charpentier.
   Henry Warren, matelot.
   Peter Johnson, matelot.
   Edward Star, matelot.
   Shawell, matelot.
   Albert Kaihne, matelot.
3. Jack Cole, maître d'équipage.
   James Bartlett, ouvrier mécanicien.
   Herbert Leach, matelot.
   George Landertach, ouvrier mécanicien.
   Henry Wilson, matelot.
   Stephenson Mansen, matelot.
   Anequin (Indien), conducteur de traîneaux.
   Charley Long Sing (Chinois), maître d'hôtel et boulanger.

et des munitions, une tente, une couverture imperméable, une casserole et une lampe à esprit-de-vin.

Les vivres consistaient principalement en pemmican[1], thé et biscuit, et la ration journalière de chacun formait, tout compris, un poids de 900 grammes[2].

Enfin, il fut décidé que l'on voyagerait de nuit, la réverbération des glaces pendant le jour étant pour les yeux une très grande fatigue.

Le 17 juin au soir, tout était prêt ; l'ordre de départ fut donné, et l'on se mit bravement en route vers le Sud, le cœur plein d'enthousiasme et de courage. En tête, et un peu en avant, marchait Dunbar, le pilote des glaces, qui choisissait la route et l'indiquait par un pavillon noir sur lequel se dirigeaient les traîneaux.

On s'imagine difficilement ce qu'est un voyage à travers la banquise ; souvent la glace se brise sous le poids des traîneaux, ou bien les hommes disparaissent dans des fondrières dont la neige accumulée dissimulait la présence ; ici, ce sont des rochers de glace qu'il faut escalader ou tourner ; là, au contraire, ce sont des fissures et des crevasses d'eau courante, si larges qu'il faut pour les traverser, ou bien mettre les embarcations à la mer, ou bien trouver un glaçon flottant assez fort pour servir de radeau et supporter le poids des traîneaux tout chargés.

Les longs hurlements de la glace qui se fend sous les pieds, ou qui au loin se soude et crie, remplissent le voyageur d'épouvante ; autour de lui, des escarpements se dressent, les plaines liquides se solidifient, la route du salut se ferme ; il se sent dans un isolement profond, absolu, et son

1. Préparation indienne de viandes hachées qui, sous un petit volume, contient une grande quantité d'éléments nutritifs.

2. Quantité très faible, car la vie dans les pays froids exige une abondante quantité de nourriture. C'est ainsi que la ration journalière donnée par la Compagnie de la baie d'Hudson à ses chasseurs comprend 8 livres de viande, ou 12 livres de poisson, ou 2 livres de pemmican (La livre anglaise pèse 453 grammes.)

courage, sa raison même, ont à subir d'étranges assaut

Aucune de ces misères ne devait manquer aux naufrag de la *Jeannette;* le jour même du départ trois traîneau furent brisés, parmi lesquels celui de la baleinière. Deu jours se passèrent à opérer le sauvetage, à transborder l cargaisons; deux traîneaux irréparables furent abandonné puis l'on se remit en route. Mais bientôt le travail et fatigue devinrent tels qu'il fut impossible de faire avanc plus d'un traîneau à la fois, et il n'était pas trop pour cel des efforts de tout l'équipage; de sorte que ces malheureux sept fois traînant une charge et six fois les mains vides, par couraient ainsi 13 milles pour avancer seulement de 1 mill comme résultat total. On ne saurait imaginer un genre d labeur qui détruise plus vite l'énergie des hommes; ils épuisent leurs forces et leur moral; et lorsqu'après une jour née de travaux écrasants on voit encore à portée de fusi le campement de la veille, on se sent prêt à désespérer!

Que fut-ce donc lorsque, huit jours après le départ, le officiers de la *Jeannette* constatèrent que la banquis dérivait plus vite qu'ils ne marchaient eux-mêmes! Hui jours venaient de s'écouler, huit jours de fatigues énorme pour faire de la route au Sud, et ils se trouvaient reporté à 27 milles dans le nord-ouest de leur point de départ!

Ce fait, soigneusement caché à l'équipage, ne se repré senta plus, du reste; le mois de juillet arrivait, la neige e fondant laissait la glace à nu, et, le hâlage des traîneau devenant ainsi plus facile, on put, certains jours, en fair avancer deux à la fois.

Le 12 juillet, une terre parut à l'horizon, une île inconnu jusqu'alors, et qui reçut le nom d'île Bennett; il fall 15 jours pour atteindre cette terre nouvelle [1], dont le cap taine De Long prit solennellement possession au nom l'Amérique.

La retraite durait alors depuis six semaines, et plusieu

1. Située par 76°38′ N., et 148°20′ E. (Paris).

hommes commençaient à ressentir les fatigues du voyage ; aussi décida-t-on de s'arrêter huit jours à l'île Bennett, pendant lequel temps on répara les avaries nombreuses des embarcations et des traîneaux.

Le 4 août, on se remit en route. Mais, à mesure qu'avançait la saison chaude, la glace, devenant de plus en plus légère, se brisait facilement sous le poids des traîneaux; des crevasses de plus en plus grandes se faisaient dans la banquise, et plusieurs fois par jour il fallut mettre à la mer les embarcations et y charger le matériel, pour, un instant après, les rehisser d'abord sur la glace, puis sur leurs traîneaux. Dans ces manœuvres, un traîneau de vivres fut englouti et perdu.

La fatigue devenait énorme ; de tous les chiens il n'en restait que deux, tout le reste était mort, noyé ou mangé; l'on dut, pour alléger les charges, abandonner tous les objets jugés superflus, ne gardant même comme traîneaux que les trois qui portaient les embarcations.

Ce travail écrasant eut toutefois sa récompense, et il arriva certains jours qu'à travers les glaçons brisés on put faire jusqu'à 10 milles à la voile dans les embarcations.

Bref, après un petit temps d'arrêt aux îles Thaddeus et Kotelnoï, on arriva le 10 septembre à l'île Séménoff.

Ce voyage, à la fois sur la glace et sur l'eau, avait été la cause d'avaries nombreuses pour les embarcations qui tantôt glissaient des traîneaux, tantôt s'échouaient sur une glace coupante, tantôt enfin, transpercées par la pointe d'un glaçon, menaçaient de sombrer sous une forte voie d'eau. Il avait souvent fallu attendre le canot n° 2, et même retourner en arrière pour lui porter secours, car, petit et mauvais voilier, il n'avait, en outre, qu'un bien faible équipage pour le hâler sur la glace.

A l'île Séménoff, un renne et quelques oiseaux furent tués à la chasse, et ce fut précieux pour tous, car les vivres avaient diminué et déjà l'on ne recevait plus chaque jour

sa ration entière. Les naufragés savaient du reste que c'ét là leur dernière étape; leur retraite durait depuis trois mo au milieu de périls et de fatigues sans nom, et pas un s d'entre eux ne manquait encore à l'appel; 80 milles seu ment les séparaient maintenant de la terre ferme; la n était libre; et quand le 12 septembre on se mit en ro pour l'embouchure de la Léna, chacun comptait bien teindre enfin, sans de plus grands périls, cette nouvelle te promise.

On partit donc plein d'espoir, les trois embarcations ligne de file faisant route au sud-ouest. Dans la journée vent, un peu frais, se leva du nord-est, puis vers le s souffla avec violence; la mer, venant de l'Arrière, ét énorme. Le canot n° 2, mauvais voilier, ne pouvait pl tenir; une dernière fois, à la nuit tombante, on l'aperç bien loin derrière, amenant ses voiles. Bientôt la baleinièr elle-même malgré tous ses efforts perdit de vue le canot d capitaine.

Voici donc pour la première fois les trois embarcatio séparées, et c'est maintenant la route de la baleinière seul que nous allons suivre [1].

La nuit s'est faite, la tempête du nord-est souffle da toute sa force, la mer est déchaînée; la frêle embarcatio aux trois-quarts remplie d'eau et que chaque lame men d'engloutir, ne doit absolument son salut qu'au sang-fro et au courage du lieutenant Danenhover, lequel, quoiqu moitié aveugle, déploie dans toutes ces terribles circon tances les qualités les plus admirables de l'homme et marin. Une ancre flottante peut être faite et mouillée, et nuit se passe, tenant debout au vent et à la mer.

Enfin, le jour arrive, l'horizon est attentivement surveil mais rien n'est en vue, ni canots, ni terres, et la baleini se trouve seule, abandonnée à ses propres moyens.

A la rareté des vivres s'ajoutent la soif et la fatigue, n

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

le courage grandit avec les difficultés. Le soir, le vent faiblit pourtant un peu et tourne au sud-est; la mer est maniable et toute la nuit on fait route au sud-ouest.

Le lendemain matin, vers 6 heures, la baleinière s'échoue brusquement par deux pieds d'eau; il n'y a cependant aucune terre en vue; où se trouve-t-on exactement? Quels ont été le courant et la dérive? Nul ne le peut dire; toutefois pensant se trouver dans le nord-ouest du cap Barkin, on fait route pour le doubler, d'abord à l'est, puis au sud-ouest.

Le 17 septembre, nos naufragés ont enfin connaissance de la terre, et ils s'engagent dans l'une des petites rivières marécageuses du delta de la Léna; le soir, ils aperçoivent sur la berge une hutte de chasse construite par les Tongouses; elle est vide et abandonnée, mais ils sont heureux de trouver cet abri où ils réussissent à allumer du feu. Ils sont tous exténués de fatigues et de privations, car ce terrible voyage en baleinière a duré 108 heures; leurs vêtements déchirés et mouillés ne les réchauffent plus, et sur leurs jambes gonflées et tuméfiées par ce long séjour dans l'eau glacée, les chairs se fendent et la peau se détache en lanières. La nuit se passe au milieu de cruelles souffrances, et dès le lendemain ils reprennent leur route et remontent la rivière, car c'est ainsi seulement qu'ils pourront trouver des secours. Le 19 septembre en effet, ils aperçoivent au détour d'une pointe trois indigènes Tongouses montés dans des pirogues; tous se précipitent, mais les Tongouses effrayés se sauvent à leur vue, et ce n'est qu'après maints signes d'amitié qu'ils osent enfin s'approcher; on leur donne du thé, du pemmican, et ils offrent en échange une oie sauvage et un poisson. Nos pauvres affamés se jettent pour ainsi dire sur ces vivres frais, et tout en mangeant ils se réjouissent, car ils se sentent sauvés maintenant; ces trois Tongouses à demi sauvages (les premiers représentants de la race humaine qu'ils aient vus depuis plus de

deux ans), ne sont-ils pas à leurs yeux le salut et la

Certes, ils l'ont chèrement achetée cette vie ! Une in gable persévérance et l'amour du devoir les ont seuls tenus au milieu de leurs cruelles privations ; ils se sen enfin sauvés ! mais pourtant encore ils n'ont qu'un d qu'un besoin : secourir leurs infortunés camarades do tempête les a séparés. Pour cela et vu leur extrême dél ment, le moyen le plus efficace est certainement d'atte le village de Bouloun où l'on trouvera à organiser de cours. Mais c'est en vain qu'ils essaient de se faire prendre des Tongouses, et, ceux-ci refusant de les suiv lendemain ils partent seuls pour remonter la rivière.

Dans les mille canaux de ce delta, dont les terres e eaux sont basses et marécageuses, ils s'égarent, ils s'échou le mauvais temps arrive, le froid les transit, leurs mem se gèlent, et après deux jours d'efforts surhumains, ob d'abandonner la lutte, ils reviennent sur leurs pas et assez heureux pour retrouver leurs premiers sauveurs. n'ont-ils pu, hélas ! mettre à exécution leur si noble sein ! car bien des vies précieuses eussent été épargné des secours étaient partis de Bouloun dès cette époque recherche des absents. Il n'en devait pas être ainsi !

Conduits par les Tongouses au village de Geemovialo près du cap Bykoffsky, où demeure le chef indigène du trict, nos malheureux naufragés y arrivent épuisés, à l de forces, le scorbut faisant des ravages, et plusieurs d'e eux presque mourants, avec des membres gelés. Malgré leur courage, et leur ardente volonté, ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et ils ne parviennent pas à faire c prendre aux Tongouses que deux embarcations sont éga dans le nord avec 22 hommes qui attendent des seco A peine ont-ils pris quelques jours de repos qu'ils veu partir ; mais les indigènes, de qui ils dépendent pour vivres, refusent de les accompagner, car la saison est m vaise, c'est le moment de transition où la jeune glac

forme dans les rivières, et le voyage, désormais impossible en pirogue, n'est pas encore possible en traîneau !

Cependant, arrive au village un exilé russe, Jérémiah Kusmah, de qui l'on se fait enfin comprendre, et pendant qu'il part pour Bouloun où il va réclamer des secours, le lieutenant Danenhover obtient de quelques indigènes de partir avec lui pour le cap Barkin où il espère trouver trace des embarcations disparues; mais la saison est des plus mauvaises, bientôt les indigènes refusent de le suivre, et après trois jours d'énormes fatigues il est obligé de revenir sur ses pas.

C'était alors le 27 octobre et on attendait avec impatience l'arrivée des secours demandés à Bouloun. 45 jours s'étaient donc écoulés depuis la séparation des embarcations par la tempête, et nos onze naufragés ne savaient rien encore du sort de leurs infortunés camarades. Le jour était proche cependant où ce lugubre mystère allait être éclairci, et nous allons maintenant, comme classification des faits de ce récit, revenir en arrière et suivre le groupe que commandait De Long.

Le canot nº 1 lui aussi avait résisté, grâce à une ancre flottante, à la tempête du 12 septembre, quoique ayant eu pendant la nuit ses voiles arrachées et ses mâts brisés; continuant sa route au sud-ouest, cinq jours après, c'est-à-dire le samedi 17, il s'échouait à deux milles de terre au milieu des vases de la pointe Ouest du delta de la Léna, près du point marqué sur les cartes « Sagasta »[1]. Les jambes dans l'eau glacée, on gagna le rivage.

1. Disons ici que toutes les cartes de cette partie de la côte sont absolument incorrectes; bien des noms y sont marqués (entre autres celui de Sagasta) comme indiquant des villages ou autres points de station qui n'ont jamais existé ; d'autres, au contraire, existent qui n'y sont point indiqués. Ce manque de connaissance exacte du pays fut la cause certaine de la perte des naufragés et de la longueur des recherches faites pour les trouver. Ces recherches mêmes ont d'ailleurs permis de dresser une carte plus exacte de cette contrée affreusement dénudée, triste et raide, qui est connue des Russes sous le nom de *Tundra*.

Après un indispensable repos de deux jours, De Long et ses treize hommes se mirent en route vers le Sud en vue d'atteindre le village de Bouloun, mais brisés de fatigues, ils laissaient dans la vase leur canot qu'ils avaient déchargé complètement, et n'emportaient avec eux que le peu de vivres qui leur restât encore. Tous les objets lourds furent déposés dans un cairn[1] indiqué par une perche, ainsi que les journaux, papiers de bord, et aussi une note résumant le voyage de la *Jeannette* et indiquant la route qu'allait suivre cette partie de son équipage. Le 28 septembre ils arrivaient sur les bords d'un des bras du delta, mais n'ayant plus de canot, ils durent attendre trois jours que la glace fût assez solide pour leur permettre de traverser la rivière. Deux cairns furent établis pendant cette marche contenant des notes du capitaine. Les vivres commençaient alors à manquer, tous les hommes étaient faibles et avaient le scorbut. Il fallut cependant confectionner un traîneau pour y mettre un des matelots, Erickson, qui avait les pieds gelés; le 6 octobre, ce malheureux dut subir l'amputation des doigts de pied dont la chair était devenue noire, et il mourait peu après; on l'enterra dans les glaces de la rivière.

De Long, chargé de la vie de tous ses hommes, n'avait pu jusqu'alors consentir à se séparer d'un seul d'entre eux; cependant la misère et les souffrances devenaient trop grandes, ses compagnons de route se traînaient à peine, et, depuis deux jours les vivres manquant, le 9 octobre il fit partir en avant deux de ses hommes les plus valides, Noros et Nindermann[2], pour chercher des secours. La séparation[3] fut touchante, et, après le service divin lu par le capitaine,

1. Tas de pierres ou de terre que l'on élève dans un endroit bien visible, et destiné à attirer l'attention des expéditions ultérieures.

2. Ce même Nindermann qui, en 1871, était resté 197 jours sur le célèbre glaçon du *Polaris*.

3. On se trouvait alors sur l'un des bras du delta, près du point indiqué sur la carte sous le nom de « Ostroff. »

toutes les mains se serrèrent avec émotion comme si chacun pressentait que c'était là un dernier adieu.

Ces deux hommes firent preuve d'un admirable courage: perdus dans les neiges et dans les terres glacées, brisés de fatigues, mourant de faim, mangeant pour se nourrir le cuir de leurs mocassins et leurs pantalons de peau de phoque, ils continuent cependant leur course vers le sud. 14 longs jours s'écoulent ainsi, puis ils trouvent une hutte de chasse dans laquelle ils s'abritent; c'en est fait, ils ne peuvent plus avancer, et ils s'arrêtent, se sentant mourir. C'est là cependant que, le 23 octobre, ils sont enfin trouvés par des Tongouses qui les secourent, leur apportent des vivres, et les emmènent avec eux jusqu'au village de Bulcour. Là, malgré leurs signes et leurs gestes, il leur est impossible de faire comprendre aux indigènes que plus loin dans le Nord sont encore onze de leurs compagnons qui ont besoin de secours; ils continuent donc leur route, et au village de Bulak-Surka ils rencontrent l'exilé russe Jérémiah Kusmah qui, revenant de Bouloun, retournait à Geemovialocke annoncer à Melville l'arrivée prochaine des secours promis. Ils donnèrent à cet homme une lettre relatant leur situation, et le 29 octobre, au reçu de cette importante nouvelle, Melville se mit de suite en route pour les rejoindre et obtenir d'eux-mêmes des renseignements précis sur le sort de De Long.

Le 30 octobre, le sous-officier cosaque Baïshoff, commandant du poste de Bouloun, arrivait lui-même à Geemovialokc, et après avoir pourvu aux besoins les plus pressants du lieutenant Danenhover et de ses hommes, il leur procurait des traîneaux et les emmenait avec lui à Bulak-Surka où le 2 novembre ils trouvèrent Melville. Là, ce dernier décida qu'il partirait dès le lendemain à la recherche de De Long; Noros et Nindermann se proposèrent pour l'accompagner, mais il refusa, jugeant la santé de tous ses hommes encore trop faible pour en emmener un seul avec lui. Quant à Da-

nenhover, sur l'ordre de Melville il gagna avec ses on[illegible]ze compagnons de route le village de Bouloun, et, après [illegible]un voyage de 500 lieues à travers la Sibérie, arriva le 17 d[illegible]é-cembre à Yakoutsk. Déjà le gouverneur de cette ville[1], pr[illegible]ré-venu par estafette, avait transmis à Irkoutsk la nouvelle [illegible] du désastre, et de cette capitale où existe enfin le télégraph[illegible]he, étaient parties les dépêches qui, reçues à Paris le 20 d[illegible]dé-cembre 1881, nous avaient appris le sort terrible de la *Jea[illegible]n-nette* et de son équipage.

Mais suivons Melville qui, avons-nous dit plus haut, pa[illegible]*tit* de Bulak-Surka le 3 novembre à la recherche de De Lo[illegible]*g*, emmenant avec lui deux indigènes et deux traîneaux q[illegible]*ue* lui avait procurés le commandant du poste de Bouloun. *Il* visita d'abord les environs de Bulcour, près du point *où* Noros et Nindermann avaient été rencontrés par les Tongouses; n'y trouvant rien, ne reconnaissant pas la route que ces deux hommes avaient prise, et les vivres lui manquant, il dut, pour s'en procurer, atteindre tout d'abord le village de Upper-Bouloun, d'où, pensait-il, il pourrait en retournant au Sud retrouver les traces de De Long. Dès son arrivée dans ce village, les indigènes lui apportèrent un document provenant de De Long, qu'ils avaient trouvé dans un cairn; l'emplacement exact de deux autres dépôts y était indiqué, et Melville rentra ainsi en possession de tous les instruments, journaux et papiers de bord laissés en arrière par le capitaine, et aussi des notes écrites par lui lors de sa marche à travers le delta. Il put en outre suivre sa route, et plusieurs fois en effet reconnut ses traces et visita des huttes de chasse abandonnées où il s'était abrité; grâce aux renseignements que lui donnèrent ses guides, il put même constater qu'à diverses reprises De Long et ses hommes étaient passés tout près de huttes et de villages Tongouses où ils eussent tout de suite trouvé des secours et des vivres, mais

1. Général Tchernaïeff, parent du héros de Serbie.

dont ces infortunés avaient ignoré l'existence. Melville arriva ainsi jusqu'à Sistéranek. Il espérait enfin rencontrer bientôt, peut-être vivants encore, tous ceux qu'il cherchait. Mais son voyage, jusque-là très pénible, devint alors impossible : les parages où il se trouvait étaient impraticables; les traces qu'il avait pu suivre d'abord étaient perdues, et pendant quatre heures par jour seulement on y voyait assez clair pour continuer les recherches; la glace encore jeune supportait à peine des poids lourds, les traîneaux se renversaient et se brisaient; les Tongouses et leurs chiens eux-mêmes refusaient d'avancer, et Melville, malade, brisé de fatigues, fut obligé d'abandonner son voyage et revint à Bouloun le 1er décembre. Il donna au cosaque Baïshoff des instructions très détaillées pour continuer les recherches, puis il partit pour Yakoutsk où il arriva le 30 décembre, venant chercher des renforts suffisants pour reprendre et terminer enfin l'exploration du delta.

Ainsi donc le 1er janvier 1882, treize survivants de la *Jeannette* se trouvaient réunis à Yakoutsk, où tous avaient reçu et reçurent dans la suite les soins les plus bienveillants et les plus désintéressés tant de la part des autorités que de la population russes. Presque tous, quoique malades et très faibles encore, se remettaient peu à peu de leurs affreuses souffrances; mais le lieutenant Danenhover, l'œil gauche complètement perdu, était menacé de perdre aussi l'œil droit; et le maître d'équipage, Cole, dont la raison n'avait pu supporter d'aussi rudes assauts, était devenu fou, fou furieux même, et il fallait constamment le surveiller.

Cependant vingt personnes de la *Jeannette* manquaient encore! De l'avis de tous, le canot n° 2 (sous les ordres du lieutenant Chipp) avait dû chavirer pendant la violente tempête du 12 septembre, et il se pouvait, dans ce cas, que les objets flottables, et le canot lui-même, dérivant sous l'action du vent de nord-est fussent trouvés vers l'embouchure

de l'Alaneck[1]. Si pourtant cette supposition était faus depuis longtemps déjà les huit hommes montant ce ca devaient avoir succombé à la faim, car lors du départ l'île Séménoff ils possédaient encore moins de vivres q les deux autres groupes.

Quant au capitaine De Long et les 10 hommes sous s ordres[2], ils devaient, d'après les renseignements conn se trouver entre Sistéranek et Bulcour, et c'eût été mira qu'ils vécussent encore, car depuis deux jours déjà les viv manquaient lors du départ de Noros et Nindermann. M tant est rivé au cœur de l'homme l'espoir qui s'attache à délivrance des êtres aimés, que l'on veut croire au mira si un miracle seul peut les sauver! Aussi, et malgré les r cherches infructueuses déjà faites, se disposait-on à les ch cher encore.

D'ailleurs, aussitôt la nouvelle du désastre, on avait Europe et en Amérique donné des ordres pressants pour l'o ganisation des secours : d'une part l'Amirauté américai prescrivait à Melville de continuer les recherches, et se disp sait à envoyer les lieutenants Gerber et Schultz parcourir l différents bras de la Léna à la recherche du canot dispar

D'autre part, M. Gordon Bennett, alors à Paris, metta par le télégraphe 25 000 francs à la disposition des expédi tions de secours; de plus, un de ses plus habiles correspo dants, M. Jackson, directeur du bureau du *New York H rald* à Londres, se mettait en route le 7 janvier se renda à Irkoutsk, puis dans le delta de la Léna.

Enfin, et d'après les ordres mêmes du Czar, des instruc tions étaient envoyées aux gouverneurs et préfets sibérie pour qu'on ne ménageât rien, ni peine, ni argent.

1. A moins, cependant, que le courant ne les eût entraînés vers Nouvelle-Sibérie, comme on le remarque pour une grande quantité d bois flotté.

2. Le groupe total de 14 personnes dirigé par le capitaine se réduisa alors à 11, par suite de la mort d'Erickson et du départ de Noros et Nin dermann.

C'est dans ces conditions que Melville organisa à Yakoutsk un plan complet de recherches, établi de façon que le delta dût être parcouru dans tous les sens, et les côtes environnantes visitées depuis le cap Borchaya à l'est jusqu'à l'embouchure de l'Alaneck à l'ouest.

Pour ces explorations trois groupes furent formés sous le commandement de Melville et des matelots Nindermann et Bartlett[1], à chacun desquels était adjoint un interprète connaissant le pays; chaque groupe avait à lui ses traîneaux et ses conducteurs indigènes; et enfin, par les ordres du général Tchernaieff un grand dépôt de vivres et d'approvisionnements de tous genres était créé à Bouloun.

Le 27 janvier 1882, Melville quittait Yakoutsk avec tout son monde, et arrivait le 17 février à Bouloun, accompagné du préfet russe de Verchoyansk. Après avoir établi en différents points du delta des dépôts secondaires de vivres, les trois groupes réunis partirent le 16 mars de Cath-Cartha et se dirigèrent sur Matvaïh, sans rien découvrir sur tout ce parcours. De là, on remonta vers le Nord, suivant autant que possible la route que Noros et Nindermann avaient prise 5 mois avant; mais dans ce pays couvert de neige, et d'une désolation uniforme, Nindermann lui-même, qui avait traversé ces parages, ne savait trop à quoi reconnaître son ancienne route, lorsque le 23 mars il découvrit sur le bord d'un des bras du delta les débris d'une embarcation qu'il se rappelait avoir vue en cet endroit peu de temps après avoir quitté ses camarades.

On est donc enfin sur la bonne voie, et l'heure devient solennelle!

Une émotion poignante serre tous les cœurs; peut-être même garde-t-on encore quelque espoir! Mais la réalité

1. Outre que ces deux hommes étaient les plus valides des survivants de la *Jeannette*, leur désignation provenait de ce que Bartlett avait appris un peu à parler tongouse, et que Nindermann devait par sa présence faciliter les recherches de la route suivie par De Long.

impitoyable ne tarde pas à se faire connaître : à 500 mètres plus loin, en effet, le canon d'une carabine et l'extrémité de pieux liés ensemble, apparaissent, dépassant de 2 pieds la surface de la neige ; on se précipite et on fouille, et à 8 pieds de profondeur, sous un lambeau de toile que supportait une perche appuyée sur des pieux, on trouve les cadavres de deux matelots de la *Jeannette*. Non loin de là l'attention de Melville est attirée par la vue d'une bouillotte il s'approche, et soudain son être entier frissonne : il a heurté du pied une main qui sort de la neige ; il s'agenouille aussitôt, écarte de ses mains le froid linceul, et reconnaît le corps du capitaine De Long ; près de lui, gisaient les cadavres du docteur Ambler et du cuisinier chinois Ah Sam.

Sur le sol, à côté de De Long, était son carnet, montrant par cette proximité même que la pensée dominante du vaillant capitaine avait été jusqu'à la dernière heure le sort de ses compagnons d'infortune : chaque jour il avait noté les événements survenus ; c'est ainsi que l'on sut que lui-même Ambler et Ah Sam avaient été les trois derniers survivants de tout leur groupe, et l'on retrouva aux endroits indiqués par lui les cadavres de tous ceux qui les avaient précédés dans la mort.

Tous gisaient çà et là dans un espace de 500 mètres autour de la tente, quelques-uns couverts de 20 pieds de neige ; plusieurs d'entre eux, n'ayant plus de chaussures, portaient seulement des chiffons de toile enroulés autour des jambes ; mais des morceaux de cuir à moitié brûlés, trouvés dans leurs poches, ne montraient que trop clairement à quelle extrémité ces malheureux, mourant de faim, s'étaient trouvés réduits. Dans la bouillotte étaient encore des morceaux d'écorce de saule arctique dont ils avaient bu l'infusion.

C'est donc de fatigue et de faim que tous ces braves étaient morts ! Jetons d'ailleurs un rapide coup d'œil sur le carnet du capitaine, et nous aurons ainsi une idée de cruelles souffrances de leur longue agonie ; mais avant, rap

pelons-nous que le 9 novembre, c'est-à-dire lors du départ de Noros et Nindermann, le dernier chien avait été mangé et les vivres manquaient totalement depuis deux jours; pour toute nourriture ce jour-là, chacun avait reçu à souper une demi-once d'alcool avec de l'eau chaude.

« Lundi 10 octobre 1881. — Nous avons pris ce matin à 5 heures notre dernière once d'alcool; mangé des morceaux de la peau de renne qui servait à m'envelopper les pieds. Épuisés, nous nous traînons dans une brèche de la rive pour y allumer du feu. Nous avons pour souper une cuillerée de glycérine. Tout le monde est faible, mais plein de courage. Que Dieu ait pitié de nous !

» Mardi 11. — Ouragan du sud-est et neige. Nous n'avons pour toute nourriture qu'une cuillerée de glycérine et de l'eau chaude. Il n'y a plus de bois autour de notre campement.

» Mercredi 12. — Pris à déjeuner notre dernière cuillerée de glycérine. Nous avons à peine assez de force pour aller chercher du bois. Pour souper, une couple de poignées d'écorce de saule arctique infusée dans de l'eau.

» Jeudi 13. — Infusion de saule arctique. Pas de nouvelles de Nindermann. Nous sommes dans la main de Dieu! Rester ici, c'est mourir de faim; nous faisons un mille en avant. Nuit horrible.

» Vendredi 14. — Infusion de saule; à dîner, une demi-cuillerée à café d'huile douce.

» Samedi 15. — Infusion de saule et deux vieilles bottes.

» Dimanche 16. — Alexis est « broken down[1] ».

» Lundi 17.— Alexis mourant; le docteur le baptise; le soir il meurt. M. Collins a aujourd'hui quarante ans.

» Mardi 18. — La neige tombe. Déposé Alexis sur la glace de la rivière, et couvert son corps de glaçons plats.

» Mercredi 19. — Nous coupons la tente en morceaux

1. Brisé, à bout de forces.

pour nous envelopper les pieds. Changé de campement

» Jeudi 20. — Lee et Knack sont agonisants.

» Vendredi 21. — Vers minuit, le docteur et moi nou trouvons Knack mort entre nous deux. Lee est mort ver midi. Lu les prières des morts.

» Samedi 22. — Nous sommes trop faibles pour tran porter sur la glace les corps de Lee et de Knack; avec M. C lins nous les portons de l'autre côté de la pointe. Mes ye se ferment.

» Dimanche 23. — Tous très faibles. Lu une partie « service divin.

» Lundi 24. — Nuit cruelle.

» Mardi 25. — Rien.

» Mercredi 26. — Rien.

» Jeudi 27. — Ivorsen « broken down ».

» Vendredi 28. — Ivorsen est mort ce matin.

» Samedi 29. — Dressler est mort cette nuit.

» Dimanche 30. — Boyd et Gortz sont morts cette nuit. M. Collins est mourant. »

Ici s'arrête le carnet de De Long. Au moment de cette dernière note trois hommes vivaient donc encore : De Long, Ambler et Ah Sam; et nul ne saura jamais lequel d'entre eux a survécu aux deux autres pour recevoir leur dernier soupir.

Ainsi que nous l'avons dit, tous les corps furent retrouvés, et Melville les fit porter au sommet d'une colline rocheus élevée d'environ 300 pieds au-dessus du niveau du fleuve [1].

Ces onze pauvres corps, gelés et ressemblant à autant d statues de marbre, furent mis côte à côte dans un unique e énorme caisson placé au pied d'une croix élevée sur la col line et entouré de madriers et de pierres de manière à donne à ce mausolée l'aspect d'un monticule pyramidal. Une épaiss couche de terre recouvrira cette pyramide et empêchera

1. Une tombe construite dans le terrain même sur lequel ils gisaien eût été au printemps suivant emportée par l'inondation, toute la surfac du delta se trouvant alors couverte de 4 pieds d'eau.

ainsi la chaleur du soleil de pénétrer jusqu'aux cadavres et de les dégeler; ils pourront donc se conserver-là bien longtemps encore. Sur la croix, qui s'élève de 22 pieds au-dessus du roc, fut gravée une inscription rappelant les noms et la mort de tous ces infortunés. Enfin, tous les fonctionnaires de la région reçurent l'ordre de veiller dans l'avenir au bon entretien du monument.

Ce triste devoir accompli, Melville fit rassembler non seulement les papiers, cartes et journaux de bord laissés par De Long et ses compagnons d'infortune, mais aussi les objets de valeur ou autres pouvant avoir quelque intérêt pour leurs familles ou leurs amis; toutes ces précieuses reliques furent mises sous scellés et envoyées à Yakoutsk.

Il restait encore à chercher le canot n° 2 et le groupe du lieutenant Chipp. Le 10 avril, Melville se dirigea sur l'embouchure de l'Alaneck, et de là atteignit Cath-Cartha après avoir exploré la côte Ouest et tous les cours d'eau de cette partie du delta; en même temps Nindermann et Bartlett s'étaient rendus au cap Barkin, et le premier, visitant soigneusement toute la côte Nord, était aussi revenu à Cath-Cartha, tandis que le second, descendant la côte Est, atteignait Geemovialocke. Là, les trois groupes se réunirent et explorèrent toute la baie Borchaya en remontant jusqu'au cap de ce nom. Ainsi donc tout le delta fut parcouru, fouillé même, et nulle part on n'aperçut la moindre trace du canot disparu; force fut d'admettre comme vraie la triste présomption que ce canot avait sombré pendant la tempête, et que Chipp et ses hommes avaient péri au sein des flots.

Le 2 mai, tous les partis d'exploration quittèrent ces sombres parages, se dirigeant sur Yakoutsk où ils arrivèrent le 8 juin [1], et trois jours après, les derniers survivants de la

1. Pendant ce voyage Melville rencontre à Verschoyansk MM. Jackson et Gilder, tous deux correspondants du *New York Herald*; et aussi le lieutenant Berry, ancien commandant du *Rodgers*, qui, après l'incendie de son navire, avait hiverné au cap Serdze et venait de traverser toute la Sibérie.

Jeannette[1] partaient pour New-York en passant par Saint-Pétersbourg et Paris[2].

Telle fut la terrible odyssée de la *Jeannette*. Après un emprisonnement de vingt et un mois dans les glaces, après l'écrasement de son navire, la retraite dirigée par le capitaine De Long dans les conditions que l'on connaît, est la retraite d'un héros!

Honneur à De Long, qui, à bien des titres comparable à Franklin, a toujours su déployer les qualités les plus parfaites du courage et du commandement! Honneur à tous ses compagnons officiers et matelots, dont l'esprit de discipline et de sacrifice est une gloire pour la marine qui compte de tels hommes dans ses rangs! Treize d'entre eux ont échappé comme par miracle au désastre de leur entreprise, et plus heureux que leurs infortunés camarades, ont pu revoir le sol natal; l'honneur de tous leur reste, et la tristesse de leur deuil jette un nouvel éclat sur leur salut inespéré.

Aux nombreux témoignages de sympathie qu'ils ont reçus déjà qu'il nous soit permis de joindre ici l'expression de l'admiration qu'ils nous inspirent.

Et maintenant, avant de terminer cette étude, constatons à l'honneur de la science que de pareilles catastrophes sont loin de décourager les explorateurs. Chaque année voit s'augmenter le nombre des navires qui s'efforcent ou de pénétrer plus avant, ou d'arracher leurs secrets à ces terribles parages. La plupart des nations maritimes envoient leurs officiers et leurs hommes se tremper à cette rude école du voyage arctique où ils ont à faire, tous et toujours, preuve de qualités très grandes de savoir, de courage et de discipline.

1. Le lieutenant Danenhover avait quitté cette ville le 11 mars accompagné des 9 autres survivants, et avait rejoint l'Amérique par Saint-Pétersbourg et Londres.

2. A leur passage à Paris, un télégramme de sympathie leur fut envoyé par la Société de Géographie.

En ce moment même a lieu une expédition danoise, qui, artie de Copenhague en juillet 1882 à bord de la « *Dijmna* », commandée par le lieutenant Hovgaard[1], devait avancer aussi loin que possible vers le Nord en prenant our base d'opération les terres François-Joseph; mais emêché, et saisi par les glaces, ce navire doit (comme nous le errons plus loin) se trouver actuellement dans la mer de ara où il a porté secours à l'expédition circompolaire ollandaise.

V

Certes, ce n'est point le fait d'une intelligence vulgaire ue de chercher à pénétrer l'inconnu au milieu des glaces u pôle; plusieurs nations rivalisent dans ce but, et c'est ujours une gloire nouvelle pour le drapeau qui flotte le remier au sein de ces régions que nos aïeux croyaient naccessibles.

Mais il faut reconnaître toutefois que si l'on résume les ésultats scientifiques des expéditions passées, ils ne répondent point aux sacrifices considérables d'hommes et de millions qu'ils ont coûtés. Avec une persévérance et une énacité admirables on a parcouru en navire ou traversé en raîneau une grande partie du bassin polaire, mais la valeur les découvertes faites gît plutôt dans l'énorme dépense de travail et de dévouement qu'elles impliquent, — preuve de ce que peut l'homme quand il poursuit une œuvre idéale, — que dans les conséquences scientifiques qui en résultent, et il faut avouer même que cette valeur scientifique se réduit à mesure qu'on l'analyse de plus près.

Aussi, bien des personnes ont-elles pu croire que les voyages polaires sont absolument stériles et sans but pos-

1. Ce navire a été fourni à titre gracieux en vue de l'expédition par un commerçant de Copenhague, M. Gamél. Le lieutenant Hovgaard est un ancien compagnon de voyage de Nordenskiöld; dans son état-major figure un officier de la marine italienne, M. de Rensis.

sible d'utilité pratique. C'est là une grave erreur faut pas laisser subsister.

On peut affirmer sans crainte que, pour l'étude des naturelles, les régions polaires sont de beaucoup le les plus importantes du globe; les conditions extr milieu desquelles se manifestent les forces de la dans le voisinage des pôles, provoquent des phén qui nous offrent les meilleurs moyens d'étudier l même de ces forces. C'est ainsi que l'étude du mag terrestre et de ses perturbations, est l'une des plus tantes mais aussi et malheureusement l'une des p cures encore de toute la physique. A côté d'elle tout naturellement l'examen approfondi des aur réales, cette curieuse manifestation de l'électricité phérique si rare dans nos contrées.

En ce qui touche la météorologie, le voisinage de entourés de leurs ceintures de glace, donne à ces une influence décisive, le mouvement général d atmosphère étant basé sur les courants d'air froid ou sec ou humide, qui s'échangent entre l'équateu pôles; la distribution du calorique sur notre glol titue l'une des questions fondamentales de la m logie, et d'une observation complète des vents et c rants de l'atmosphère l'on pourra déduire, dans l'in l'agriculture et de la navigation, des prévisions s pour les conditions climatériques qui affectent nos c

L'astronomie et la géodésie sont également int dans ces hautes latitudes, l'une par les phénomènes d tion anormale constatés dans les régions polaires, l'a l'aplatissement de la terre que permettra d'étudier lation du pendule, c'est-à-dire l'intensité de la pe dans les environs du pôle.

Pour la flore et la faune, l'étude de la vie animale tale au milieu de conditions tellement extrêmes c d'un immense intérêt. Quant à la géologie et l'ét

phases que notre globe a traversées, la Sibérie avec sa faune antédiluvienne, la Nouvelle-Zemble, le Spitzberg et le Groenland avec leurs pétrifications et leurs fossiles, sont des mines précieuses pour le paléontologiste, et lui ont ouvert déjà bien des horizons nouveaux.

Bien d'autres branches des sciences naturelles pourraient être citées encore comme intéressées au plus haut point dans les explorations polaires, et cependant sur tout ce vaste domaine la somme des connaissances acquises jusqu'à ce jour est encore bien minime. La faute en est non pas au manque d'exactitude ou au petit nombre des observations recueillies, mais bien dans ce fait que le but suprême des missions arctiques a toujours été jusqu'ici la découverte géographique ; tout lui a été surbordonné, et la gloire même qui y était attachée a fait reléguer au second plan les explorations purement scientifiques; partout on a concentré ses efforts sur la voie la plus directe pour atteindre le pôle, et l'on s'est peu soucié des trésors de science disséminés le long de la route. Évidemment le voyageur arctique, prisonnier de la banquise ou attelé à son traîneau, ne saurait être astreint à des observations scientifiques suivies, alors que trop souvent, hélas ! il ne peut que lutter pour l'existence même.

Remarquons en outre que jusqu'à ce jour les expéditions ont été faites séparément, n'offrant par suite aucun des éléments d'ensemble nécessaires pour établir une comparaison des observations recueillies. Aussi, quoique nombreuses et bien faites, ces observations n'offrent-elles que des résultats isolés n'ayant qu'une importance secondaire. C'est par des stations prolongées en certains points déterminés des régions polaires qu'on peut seulement arriver à y faire des observations d'une valeur réelle, et non pas par des voyages où domine surtout le désir de pousser plus loin et plus au nord que ses devanciers.

Il faut pouvoir comparer des observations faites simul-

tanément en plusieurs points différents, pour arriver à connaître les lois générales qui président soit aux mouvements magnétiques, soit à la formation des aurores boréales, soit enfin à la marche des vents et des courants, à l'état et à la débâcle des glaces ; et c'est par la connaissance de ces dernières lois que l'on pourra s'assurer l'accès plus ou moins facile de l'intérieur du bassin arctique.

Ces études ne seront même complètes que si elles sont faites en même temps dans les environs des deux pôles, car, pour les perturbations magnétiques par exemple, il importe de connaître si elles se manifestent à la fois aux deux extrémités de notre globe.

La nécessité se démontrait donc d'établir autour des régions polaires un vaste réseau de stations purement scientifiques procédant à toutes ces observations simultanément et d'après les mêmes règles.

Mais il fallait pour exécuter un tel projet l'adhésion et l'accord de toutes les puissances maritimes, et c'est au regretté lieutenant Weyprecht [1] et à M. le comte Wilczek que revient l'honneur de s'être faits généreusement les promoteurs de cette idée grandiose. A la suite de pourparlers diplomatiques nombreux, la plupart des nations européennes se rallièrent, ainsi que l'Amérique, au projet présenté; des délégués de chacune d'elles se réunirent à Hambourg, à Berne et à Saint-Pétersbourg, dans des conférences où furent discutés le choix des points les plus propres à l'installation des observatoires, les observations à recueillir, et le temps à y consacrer.

Chacune des nations représentées s'engagea à entretenir à ses frais pendant au moins une année (d'août 1882 à août 1883), une mission scientifique dans l'un des points convenus, et à se conformer strictement au programme

1. Lieutenant de vaisseau de la marine autrichienne, l'explorateur célèbre qui, en 1873, à bord du *Tegethoff*, découvrit les terres François-Joseph.

arrêté d'avance. C'est ainsi que l'établissement de quinze observatoires fut résolu, pour lesquels de fortes subventions furent accordées non seulement par les nations intéressées, mais encore par diverses personnes enthousiastes de ce grand projet.

Nous donnons ci-après les noms et les positions géographiques [1] de ces missions scientifiques, ainsi que tous les renseignements que nous avons pu jusqu'à ce jour recueillir sur chacune d'elles.

OCÉAN ARCTIQUE

1° *États-Unis.* — Mission à Ooglalanné, à 5 milles à l'Ouest de la pointe Barrow (côte Nord d'Alaska) par 71 degrés 18′ Nord et 158 degrés 44′ Ouest; composée de 11 personnes sous les ordres du lieutenant Ray; restera à son poste jusqu'à l'été de 1884.

2° *États-Unis.* — Mission au fort Conger, baie de Lady Franklin (détroit de Robeson, côte Est de la terre de Grinnell), par 81 degrés 20′ Nord et 67 degrés 18′ Ouest; composée de 24 personnes sous les ordres du lieutenant Greely; est arrivée à son poste le 11 août 1881.

Outre une subvention de 500 000 francs votée par les Chambres américaines pour l'organisation de ces deux stations, des navires sont armés pour leur porter des secours, des vivres, et aussi du personnel en cas de besoin [2].

3° *Angleterre.* — Mission au fort Raë (grand lac des Esclaves, Canada), par 62 degrés 30′ Nord et 118 degrés 00′ Ouest.

4° *Allemagne.* — Mission au golfe de Cumberland (détroit de Davis) par 66 degrés 30′ Nord et 68 degrés 20′ Ouest; composée de 10 personnes sous les ordres du docteur

1. Les longitudes sont comptées du méridien de Paris. Les positions sont indiquées sur la carte par des points rouges.

2. Nous apprenons que le *Neptune*, arrêté par les glaces dans le détroit de Smith, n'a pu atteindre le fort Conger.

Geise; a quitté l'Europe à bord de la *Germania* en juin 1
subvention accordée, 166250 francs.

5° *Danemark.* — Mission à Godthaab (côte Ouest du Gı
land), par 64 degrés 10′ Nord et 54 degrés 05′ Ouest; c
posée de 6 personnes sous les ordres de M. Paulsen; p
de Copenhague à bord de la *Cérès*, a dû arriver à son p
vers la fin de juin 1882 et y restera jusqu'en septembre 1
Subvention 200 000 francs.

6° *Autriche.* — Mission à l'île Jean Mayen (entre la
vège et le Groenland), par 70 degrés 58′ Nord et 10 de
55′ Ouest, composée de 14 personnes sous les ordres du
tenant Wohlgemuth; partie de Pola le 2 avril 1883 à l
du *Pola*, a pu atteindre son poste après une première
tative infructueuse, et a commencé ses observation:
15 août suivant. Le *Pola* ira rechercher cette mission
août 1883. Subvention de 200 000 francs, complèten
fournie par M. le comte Wilczek.

7° *Suède.* — Mission à la baie Mossel (Spitzberg),
79 degrés 53′ Nord et 13 degrés 40′ Est; composée de 12
sonnes sous les ordres de M. N. Ekholm. Une souscript
publique, à laquelle M. Smith a contribué pour la sor
de 80 000 francs, a fourni les fonds nécessaires. — L'ex
dition, partie à bord d'un navire que commandait le c
taine Palander (l'ancien lieutenant de Nordenskiöld à b
de la *Vega*), s'est trouvée empêchée par les glaces d'atteir
la baie Mossel, et s'est installée, le 21 juillet 1881, un
dans le Sud de cette baie, au cap Thordsen (Ice sound
Ilsfjord) sur la côte Ouest du Spitzberg.

8° *Norvège.* — Mission à Bossekop, cap nord du Finm
(Norvège), par 69 degrés 56′ Nord et 20 degrés 40′ l
Subvention 40 000 francs.

9° *Hollande.* — Mission à Dicksonshaven (embouchure
l'Yénisséi), par 73 degrés 20′ Nord et 79 degrés 40′ E
composée de 9 personnes sous les ordres de M. Snell
— En cas d'impossibilité d'atteindre Dicksonshav

devait s'installer à la pointe nord-est de la Nouvelle-Zemble. Les fonds nécessaires ont été fournis par une souscription publique à laquelle le gouvernement a contribué pour la somme de 63 000 francs.

D'après une lettre de M. Rabot, du 28 octobre 1882, les navires *Varna* et *Louise*, qui transportaient le personnel et le matériel de cette expédition, ont été pris par les glaces dans la mer de Kara, à l'Est de l'île Waïgatz, et le navire danois *Dijmphna* (commandé par le lieutenant Hovgaard) y fut pris aussi en voulant leur porter secours.

Depuis lors, des Samoyèdes disent avoir vu dans les parages où devait se trouver la *Dijmphna* des épaves provenant d'un gros navire; les gouvernements russe et danois doivent actuellement faire exécuter les recherches nécessaires pour savoir s'il n'y a pas là encore un sinistre à déplorer[1].

10° *Russie*. — Mission à Sokandylä (Finlande) par 67 degrés 24′ Nord et 24 degrés 16′ Est.

11° *Russie*. — Mission à la baie Karmakuli (côte Nord de la Nouvelle-Zemble par 72 degrés 30′ Nord et 50 degrés 40′ Est, sous les ordres de M. Andreieff. Subvention composée de 50 000 francs donnés par le czar, et de 200000 francs par le comte Strogonoff et la Société de géographie de Saint-Pétersbourg.

12° *Russie*. — Mission au cap Borchaya (à l'Est du delta de la Léna), par 73 degrés 00′ Nord et 122 degrés 20′ Est. Partie de Saint-Pétersbourg le 16 décembre 1881 sous les ordres de M. Yurghens. Subvention de 230 000 francs dont 10000 francs fournis par des marchands sibériens.

OCÉAN ANTARCTIQUE.

13° *France*. — Mission à la baie Orange (cap Horn)

1. Nous apprenons que la *Louise* a pu sortir des glaces et débarquer son matériel dans le Sud de la Nouvelle-Zemble, où hiverneraient actuellement les équipages des deux autres navires.

par 56 degrés 00′ Sud et 69 degrés 34′ Ouest; partie de C bourg en juin 1882 à bord de la *Romanche* sous les o du capitaine de frégate Martial. Subvention de 280 000 f votée par les Chambres.

14° *Allemagne.* — Mission à l'île Géorgie du Sud, 54 degrés 30′ Sud et 39 degrés 00′ Ouest; composée de 10 sonnes sous les ordres du docteur Schrader; partie d'Eu en juin 1882. Subvention 176 250 francs.

15° *Italie* et *République Argentine*. — La cor *Cap-Horn* et le cotre *Patagones* doivent descendr Buenos-Ayres au cap Horn sous les ordres du comman argentin Piedra-Buena; de là une mission scientifique les ordres du lieutenant italien Bove[1] se dirigera vers Shetland du Sud, et peut-être atteindra la terre de Grah Subvention 80000 francs, plus le matériel fourni par l'É (Il semble qu'il s'agisse là simplement de préparer un g voyage d'exploration des terres antarctiques[2].)

Si l'on ajoute à toutes ces stations celles qui existent d d'une manière pour ainsi dire permanente en Russie, Sibérie, dans la presqu'île d'Alaska, dans les possessi anglaises de l'Amérique du Nord, etc., on voit que tout tour de la ceinture polaire arctique existe un vaste rés d'observatoires où s'amassent actuellement des docum pour une étude d'ensemble qui s'étendra jusque ver 80e degré de latitude Nord.

Disons enfin que, dans l'hémisphère Sud, existe aussi, seulement au point de vue météorologique, un observat anglais aux îles Falkland.

Ce n'est certes pas pour une œuvre stérile, ni sans grande utilité pour le genre humain, que des marins in pides ont jusqu'ici exposé leurs jours dans les contrées

1. Ancien compagnon de Nordenskiöld à bord de la *Véga*.

2. Nous apprenons (16 décembre 1882) l'arrivée en Europe du li nant Bove et de ses compagnons de voyage; l'on doit donc considér mission italienne comme terminée.

laires. Au milieu de périls sans cesse renouvelés, ils ont donné le spectacle de l'abnégation, du courage, de la persévérance, des vertus qui élèvent l'homme et l'ennoblissent; et si, dans ces luttes contre la nature dont leur vie était l'enjeu, ils ont semé de leurs dépouilles mortelles ces régions lointaines, du moins leur souvenir, resté dans tous les cœurs, plane toujours sur ce monde qu'ils nous ont fait connaître.

Grâce à l'organisation des missions internationales circompolaires, nous aurons sûrement dans l'avenir moins de victimes à regretter; c'est là, en outre, une des plus grandes et des plus fécondes tentatives de notre siècle pour augmenter l'état de nos connaissances sur les conditions physiques de notre globe, et dont il faut surtout espérer que le fonctionnement se continuera dans l'avenir.

La plupart des nations civilisées s'efforcent actuellement, par des moyens scientifiques, d'arracher leurs secrets à ces régions mystérieuses. C'est entre elles une lutte pacifique dont profitera l'humanité tout entière; honneur donc à tous les combattants, et qu'importe le nom du vainqueur, pourvu qu'il y ait une victoire!

Paris, décembre 1882.

L'ARCHIPEL DES NOUVELLES-HÉBRIDES

PAR

A. ROBERJOT

Lieutenant de vaisseau.

L'archipel des Nouvelles-Hébrides, sur lequel l'attention publique s'est portée en ces derniers temps, avait été, en 1879, le but d'une croisière accomplie par l'aviso, le *Segond*, sur lequel l'amiral du Petit-Thouars avait arboré son pavillon. Cette croisière fut de courte durée. Mais du moins on y recueillit d'utiles observations. On y prit des levés sous voiles, des plans particuliers de mouillages visités pour la première fois; l'on en rapporta des instructions nautiques, ainsi que des renseignements sanitaires. Ce fut pendant cette même campagne qu'un des officiers du *Segond* recueillit sur les mœurs des insulaires de ces différentes îles les détails qu'on lira dans le travail suivant.

Nouméa, le 22 avril 1879.

Découvert par Quiros, successivement exploré entre autres par Bougainville et par Cook qui lui a donné son nom actuel, l'archipel des Nouvelles-Hébrides était resté pour ainsi dire complètement ignoré, lorsqu'il y a 35 ans environ, le manque de bois de santal en Chine y poussa les premiers navires de commerce; ceux-ci d'ailleurs, firent une récolte prodigieuse. Plus récemment, en 1863, le besoin de travailleurs dans le Queensland (Australie) et aux Fidji pour les

plantations de coton, donna l'idée d'engager des Néo-Hébridais. Ai-je besoin de dire qu'au sujet de ces exportations d'hommes ou de santal, se sont reproduites dans le principe toutes les horreurs de la traite des noirs? Aujourd'hui le *Labour trade* est réglementé et protégé par tous les pays qui l'utilisent; les contrats sont loyalement exécutés, et 5000 naturels environ, émigrent annuellement des diverses îles de l'archipel et sont répandus dans le Queensland surtout, en Nouvelle-Calédonie, aux Fidji, et même aux Samoa et aux Sandwich, par les dix ou douze navires que ce trafic occupe. D'après les renseignements que nous avons recueillis, les deux tiers seulement de ce nombre d'émigrants retournent chez eux; d'autre part, presque dans toutes les îles, le nombre des femmes est très inférieur à celui des hommes; les décès dépassent de beaucoup les naissances; les guerres intérieures, la syphilis font de nombreuses victimes. Autant de causes en vertu desquelles la population va s'éteignant. C'est bien plutôt les populations qu'il faudrait dire, ces îles n'ayant entre elles, ni langage ni lien commun d'aucune sorte, en dehors de l'origine de la race qui paraît la même pour toutes, sauf peut-être pour Tanna.

Annatom.—Partis le 24 mars 1879 de Nouméa, nous mouillions, le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, à Port du Sud (île du Récif) (latitude 20° 15′ sud et longitude 167° 24′ 35′ est) dans l'île d'Annatom, la plus sud des Nouvelles-Hébrides. Il y a peu à dire sur cette île, assurément la moins intéressante du groupe. Tout, d'ailleurs, y rappelle la côte est de la Nouvelle-Calédonie. L'aspect général de la terre, la végétation, la couleur rouge de rouille du sol sur le flanc des montagnes, l'île madréporique qui forme le mouillage, les récifs qui entourent la côte, tout, dis-je, est semblable.

Depuis 1842, une mission protestante est établie à Annatom. L'influence des missionnaires (presbytériens de la Nouvelle-Écosse) y est absolue et il ne subsiste rien des anciennes mœurs. Les écoles sont au nombre de 44 pour

ARCHIPEL
DES
NOUVELLES-HÉBRIDES
Croisière de l'aviso
le " SECOND "
I. Aurore
I. Ambrym
I. Api
I. Malekula
I. Epi
I. Tanna
I. Erromango
I. Lifou
I. Maré
I. Art
NOUVELLES HÉBRIDES
LOYALTY
CALÉDONIE
Echelle 1/6000 000

cette population de 1215 habitants dont 6 p. 100 de femmes. En outre, les navires qui cherchent la baleine dans ces parages qu'elle fréquente beaucoup, communiquent souvent avec l'île Annatom, s'y ravitaillent et y font de l'eau douce; c'est-à-dire que les naturels ou au moins les riverains sont à peu près civilisés; les hommes portent tous des pantalons, les femmes sont en *gaule*; la langue anglaise leur est familière.

Abstraction faite des métis qui m'ont paru assez nombreux, le type a tous les caractères du mélanésien: forte et belle stature, peau presque noire, cheveux courts et laineux, barbe peu fournie et frisée, yeux noirs, nez épaté. Les pirogues, fort petites, faites d'un seul tronc d'arbre de quatre mètres de long environ et à balancier, étaient fort rares dans la baie; au reste, ce peuple ne communique avec aucune des îles voisines, et son alimentation presque exclusivement végétale se compose d'ignames, de tarots, de canne à sucre. A notre débarquement, les naturels n'ont marqué ni crainte ni empressement et il a été fort difficile, sinon impossible, de converser avec eux, tant ils mettaient d'indifférence à nous répondre.

Tanna. *Port Ouaïsisis : Lat :* 19° 31′ *sud. Long.* 167° 08′ est. — Nous étions accompagnés dans notre tournée aux Hébrides par le propriétaire d'une des goélettes employées au transport des travailleurs, M. Tomson; celui-ci avait de plus habité pendant quelque temps à Tanna, le port même où nous avons mouillé. Dès notre débarquement nous avons été entourés d'une trentaine d'habitants qui travaillaient sur la plage à la construction de pirogues identiques à celles d'Annatom; ils semblaient ravis de revoir leur ami et l'accueil qu'il nous ont fait était très sympathique. — Tels étaient les naturels de cette île du temps de Cook et de Forster, tels ils sont encore aujourd'hui. Leur vêtement n'est autre chose qu'une protection de leurs organes génitaux, mais il est arrangé de telle façon et

tenu, par leur ceinture, relevé de telle sorte que l'absol nudité serait plus décente; ils ornent quelquefois de feui lages leur ceinture et leur maillot phalliforme. Leurs ch veux sont réunis par très petites touffes, enroulé autour d'une petite baguette qui les force à rester allongée ils se les teignent fréquemment en rouge avec de la chau Il faut, dit-on, plusieurs années pour arranger ainsi u belle chevelure; quand celle-ci est faite avec soin et qua les cheveux sont reliés entre eux sur la nuque, le Kanac, de dos, semble porter un énorme chignon jaune.

La barbe et les cheveux sont beaucoup plus longs che les Tanna que chez les naturels des autres îles; le type es très beau, bien qu'un peu petit et il se pourrait que la rac mélanésienne fût ici mélangée de polynésienne. Les homme se peignent le visage avec de l'ocre rouge et plus raremen avec de l'ocre bleue; presque tous ont la cloison du ne percée, et le lobe de l'oreille a une si grande ouverture qu' est orné d'un morceau de bois identique à ceux qui serve à pelotonner le fil en Europe.

Tandis que nous demandions à parler au chef de l'endro où nous nous trouvions, nous avons été tous entraînés dar un sentier sous bois qui nous a donné la plus haute idée d la végétation de cette partie de l'île. Sous l'influence de pluies, les pierres, la lave plutôt, qui constituent ce s volcanique se sont délitées, et le terrain est complèt ment noir; il n'en est pas moins productif et ce fouill de fougères arborescentes, de cocotiers, de pandanu de bananiers, etc., est absolument saisissant. Après u demi-heure de marche environ, nous sommes arrivés p ce sentier, qui semblait s'enfoncer dans l'intérieur, à un e droit de la plage très voisin de notre point de départ où e établi le village. Celui-ci, composé d'une quarantaine cases, était protégé par une palissade. Les femmes y étaie soigneusement cachées, tandis que les maris, très jalo dans la plupart de ces îles, nous accompagnaient. Je

doute pas que le grand circuit qu'ils nous avaient fait faire avant d'arriver au village, n'eût pour but de permettre à leurs femmes, au travail de tous côtés dans la campagne ou sur la plage, de se soustraire à nos regards.

Les cases ont toutes la forme d'un toit fermé à l'une de ses extrémités; elles ont deux ouvertures sur le même côté. Leur intérieur est des plus misérables. Le feu brûle à terre près de la grande entrée et la fumée envahit tout ; des arcs, des flèches, des sagaies, des lignes de pêche, des pagaies sont accrochés le long des parois. Sur le sol à peine battu, des feuilles sèches de cocotier servent de lit. La construction de ces habitations est des plus simples; deux ou trois perches reliées ensemble constituent le faîte; elles sont soutenues par des pieux verticaux plantés en terre, à droite et à gauche, et ayant l'inclinaison convenable; quelques morceaux de bois reposent entre le sol et l'arête supérieure; deux liaisons longitudinales donnent quelque solidité à l'ensemble de cette charpente couverte ensuite de feuilles de cocotier. Les cases ont 9 mètres de long et $2^{m},50$ de hauteur.

Il est difficile de parler des mœurs des naturels après le court séjour que nous avons fait parmi eux; toutefois voici quelques particularités que je tiens d'eux-mêmes ou de notre guide, M. Tomson. On peut à Tanna se procurer une femme pour un gros cochon ; je ne sais si cet échange est accompagné de cérémonies; toujours est-il qu'il prouve le peu de valeur de la femme, car l'île regorgeant de cocos, les cochons y engraissent facilement et y pullulent. Malgré le faible prix de la *popinée*, j'ai déjà dit combien ils sont jaloux; est-ce parce qu'ils craignent que cette esclave qui les nourrit en leur évitant tout travail, ne leur soit enlevée; ou bien obéissent-ils en cela à un sentiment plus noble? — Ici, comme en Nouvelle-Calédonie et dans presque toutes les îles du groupe, la femme fait tous les travaux ; j'en ai rencontré une fort âgée qui pliait littéralement sous la charge

d'ignames et de bois ; il ne m'a pas paru qu'un seul des Kanacs présents y prêtât la moindre attention. La religion de ces naturels est absolument nulle ; toutefois certaines familles ont le privilège d'être consultées pour la pluie, la pousse des cocos, la récolte d'ignames. Ces sorciers se font payer pour accorder ce qu'on leur demande ; il est juste d'ajouter qu'ils rendent l'argent, si leurs sortilèges n'ont pas procuré ce qu'ils ont promis. — Les Tanna qui auparavant jetaient à la mer les cadavres de leurs morts, les enterrent maintenant, couchés tout de leur long, en n'importe quel lieu, mais assez fréquemment dans la case même du défunt. Les femmes n'ont d'autre costume qu'un jupon fait d'écorce et de feuilles de cocotier, descendant de la ceinture à mi-jambe. Hommes et femmes sont tatoués en relief, c'est-à-dire que le dessin est effectué assez profondément avec un instrument tranchant et que la plaie se referme et se cicatrise, sans que rien arrête le développement des bourgeons charnus qui se forment sur ses bords ; le tracé n'a aucun caractère : ces dessins se font aux bras ou aux cuisses et n'ont aucune ressemblance entre eux.

La population de Tanna s'élève, dit-on, à 4000 âmes. — Tanna est une île volcanique ; le volcan, situé près de la côte est, est toujours en action ; son sommet est couronné de vapeurs denses et, toutes les dix minutes à peu près, une explosion se fait entendre, suivie d'un jet de cendres et de scories. Les collines environnantes ont leurs flancs déchirés par de nombreuses crevasses d'où s'échappent des vapeurs blanchâtres ; les cultures sont brûlées sous le vent de ces émanations. Au contraire tout ce qui est en dehors de cette influence est boisé ; le cocotier plus petit que son similaire de l'Inde, est très abondant, des rivages de la mer aux sommets les plus proches.

Nous avons passé avec le *Segond* à une fort petite distance du port *Résolution*, où Cook séjourna quinze jours ; ce port successivement dévasté par quatre tremblements de terre

en 1878, ne permet plus le mouillage qu'aux très petits navires. Tout autour, les falaises portent des traces de déflagration récente; le fond du port a été soulevé. Plus loin cependant, les couches de terrain, à nu du côté de la mer, sont horizontalement disposées, ce qui pourrait être l'indice d'un soulèvement continu et peu violent. La pointe nord de l'île présente un aspect désolé qui contraste singulièrement avec la richesse de la végétation des autres parties; les naturels, en cet endroit, brûlent leurs plantations pour se débarrasser des rats. A mesure que nous faisions route, nous éloignant de Tanna dans la direction du nord, la masse noire du volcan se détachait davantage. Il est, de ce côté, en pente assez raide et a l'aspect d'un immense tas de scories qui aurait pris sa déclivité naturelle; vers le tiers à partir du sommet sont répandues des taches blanches qui sont sans doute des loupes de cette terre alumineuse mélangée de sel dont parle Forster. Je n'ai pas observé que les compas fussent influencés soit par le voisinage du volcan, soit par ses explosions.

J'oubliais de dire que le naturel de Tanna est cannibale. Toute pirogue qui échoue sur ses rives est pillée et son équipage mangé. Les essais de prosélytisme qu'ont tentés les missionnaires protestants ont été absolument infructueux. Il existe quelque commerce d'échange entre les populations nord de Tanna et les peuplades sud d'Erromango; c'est de cette dernière île que viennent l'ocre rouge et l'ocre bleue qui leur servent de parure.

ERROMANGO. *Baie de Cook, latitude* 18°-47′, *sud. Longitude* 169°52′, *est.* — A trente milles dans le nord nord-est de Tanna se trouve l'île d'Erromango dont nous avons exploré la côte est. Cette île est fort différente de la précédente; sa constitution est exclusivement madréporique. La houle en venant rencontrer ses rivages produit de véritables affouillements qui, vus du large, ont l'air de grottes profondes; à terre, il suffit de gratter l'humus pour rencon-

trer le corail. Les cocotiers sont fort rares; aussi tout gr
de quelques-uns de ces arbres est-il l'indice d'un villag

Bien que l'abri y soit fort peu sûr, nous avons l
tomber l'ancre dans le fond de la baie de Cook, ab
ment ouverte au sud-est d'où vient le vent régnant; dès r
arrivée, une petite pirogue montée par des naturels ag
en signe d'amitié une feuille de bananier verte, est v
communiquer avec le bord. Aucun d'eux n'a voulu mc
sur le pont, mais on a fait avec du tabac ou du biscuit
achats d'armes et de fruits. A terre, une grande quanti
Kanacs, tous armés, sont venus à notre rencontre; nou
avons suivis et ils nous ont conduits sur la rive droite d
rivière qui se jette au fond de la baie; leur village, é
comme celui de Tanna, est sur la rive gauche. Les habit
m'ont paru beaucoup moins beaux que ceux de Tanna. l
costume est à peu près le même; bien que disposé au
ment, le maillot dont j'ai parlé, au lieu d'être relevé ve
nombril, est retombant et arrive jusqu'aux genoux. Pe
peignent la figure; leurs cicatrices sont du même genre
Tanna. Je n'ai pu apercevoir une seule femme. — L
armes consistent en arcs, flèches, sagaies et casse-têtes
s'en débarrassent volontiers pour quelques lambeaux d'ét
Leurs cases sont en forme de toit légèrement bomb
reposent sur le sol ; elles sont cependant plus élevées,
vastes, plus élégamment construites que celles de Ta
la charpente est complétée par un clayonnage très serré
en jeunes bambous ; elles ont 7 mètres de longueur, 2
de hauteur, 4 mètres de largeur.

Les indigènes, dont les cheveux sont courts, abondan
laineux, ont le lobe de l'oreille très développé et percé
trou de la taille d'une roupie; la cloison du nez est int

C'est de cette île, dont la végétation est surprenante,
l'on a tiré presque tout le santal exporté autrefois en C
et dont on a estimé la valeur à six millions de francs.
après sont quelques mots de la langue d'Erromango :

Homme.....	Ovatemé.	Un.....	Saïteven.
Femme.....	Asivén.	Deux.....	Dourou.
Eau.....	Nou.	Trois.....	Déssel.
Boire.....	Nomanaki.	Quatre.....	Mentavat.
Manger.....	Néninevan.	Cinq.....	Choukrim.
Coco.....	Nakki.	Six.....	Mesika.
Case.....	Nima.	Sept.....	Shoukrim-Naro.
Cheveux.....	Nampoum.	Huit.....	Shoukrim-Dessel.
Casse-tête...	Niram.	Neuf.....	Shoukrim-Mentavat.
Arc.....	Néfané.	Dix.....	Naro Hellem.
Flèche.....	Nagnassaou.	(Je n'ai pu leur faire poursuivre la numération.)	

SANDWICH : *Baie Vila, latitude* 17° 42′ 30″ *sud, longitude* 165° 55′ 30″ *est; Port Havannah, latitude* 17° 30′ 45″ *sud, longitude* 166° 01′ *est.* — Après avoir passé une après-midi à Erromango, nous nous sommes dirigés sur l'île Sandwich et le lendemain 28 mars, dans la matinée, nous laissions tomber l'ancre dans la baie Vila située dans le sud-ouest de l'île. Comme la précédente, cette terre est absolument madréporique; les rives, le sous-sol sont du corail mort; les falaises de la baie, là où elles sont à pic et mises à nu par les pluies, montrent les couches horizontales successives des madrépores et indiquent que la nature a procédé ici lentement, soit que le sol ait été soulevé, soit que la mer se retire. La baie, parsemée de bancs de coraux, est abritée par la petite île Vila, vers laquelle, dès notre arrivée, se dirigeaient à toutes rames, de nombreuses pirogues venant de la grande terre. Le sol de Sandwich est, parait-il, très malsain, et les naturels, après y avoir préparé leurs plantations, viennent coucher sur la petite île plus saine où sont réunies toutes leurs habitations. Cet endroit est, par suite, très peuplé et fort intéressant à étudier. — Les hommes sont grands, assez bien découplés; leurs membres sont grêles; leurs cheveux laineux sont presque toujours teints en rouge; la cloison du nez n'est pas percée et les oreilles ont un simple petit trou. Un lambeau d'étoffe couvre leur nudité. Les femmes ne semblent pas effrayées à la vue des Euro-

péens ; elles portent un petit pagne et ont la tête absol ment rasée. Un missionnaire presbytérien a longtem habité cette baie et j'estime que c'est à son heureuse i fluence qu'est due l'attitude décente de cette populatio Les cases sont réunies par groupes de quatre ou cinq da une enceinte palissadée de 0m,80 de haut ; l'ouverture d maisons fait face au centre du terrain qui est orné de pie auxquels sont pendues des mâchoires de porc desséchée la richesse consistant dans le nombre des cochons, il y quelque vanité à faire ainsi montre du nombre de ceu qu'on a mangés; là aussi s'enterrent les morts, et la terr qui les recouvre est ornée de tout ce qui leur a apparten bouteilles, fusils, pagnes, défenses de porc. — Les habit tions beaucoup plus perfectionnées que ma visite a autres îles ne pouvait me le faire prévoir, sont sp cieuses et contiennent, à chaque extrémité, deux petit chambres séparées de la partie centrale. Il y a ici comm une notion de la vie privée. — De plus, un certain nomb de constructions semblables, mais non habitées et moi bien closes, semblaient servir de maisons communes o plutôt de magasins de provisions; un grand feu brûlait a centre et de grandes quantités d'ignames étaient accumulé sous ces hangars.

A petite distance des groupes de maisons étaient réun plusieurs troncs d'arbres creux, disposés à côté les uns d autres et plantés en terre perpendiculairement ou obliqu ment. Chacun d'eux porte à son extrémité supérieure de trous se communiquant et destinés à livrer passage à u erse servant à les mâter. A partir de la tête ils sont creus jusqu'au pied et la face qu'ils présentent porte une longu rainure, qui pour n'être pas prolongée par les vibration est terminée par deux circonférences: le côté droit e dégagé d'ornements; c'est celui sur lequel on frappe ou av le poing ou avec un battoir fait de feuilles de maïs. Chacun de ces troncs est un véritable instrument et le

réunion (il y en avait 17) forme un véritable orchestre. L'exécutant frappe près de la rainure, en remontant de bas en haut; la tonalité diffère à divers degrés de hauteur et d'un trouc à l'autre. Je n'ai pu savoir dans quelles occasions est

employée cette singulière musique. Les ornements représentés ci-dessus, ont été relevés sur place.

DIALECTE DE PORT VILA.

Homme...	Tougat.	Sagaie.	Tao:	Neuf.....	Essiva
Femme...	Fofiné.	Canot..	Tobog.	Dix.....	Signofouro
Coco.....	Nennéou	Un	Etas.	Onze.....	Signofouro etas
Boire.....	Teoun.	Deux..	Eroua.		Uddonma etas
Manger...	Téjaï.	Trois..	Edouroa.	Douze....	Signofouro Eroua
Arc.....	Nazou.	Quatre.	Efa.		Undouma Eroua
Flèche....	Ensou.	Cinq...	Erima.	Vingt.....	Signofouro Eroua
Casse-tête.	Tiposolé	Six....	Eou.	Cent.....	Nidiska
Feu.....	Teofi.	Sept...	Evidou	Deux cents.	Nidiska Eroua
Maison....	Tfari.	Huit...	Efarou	Mille.....	Manou

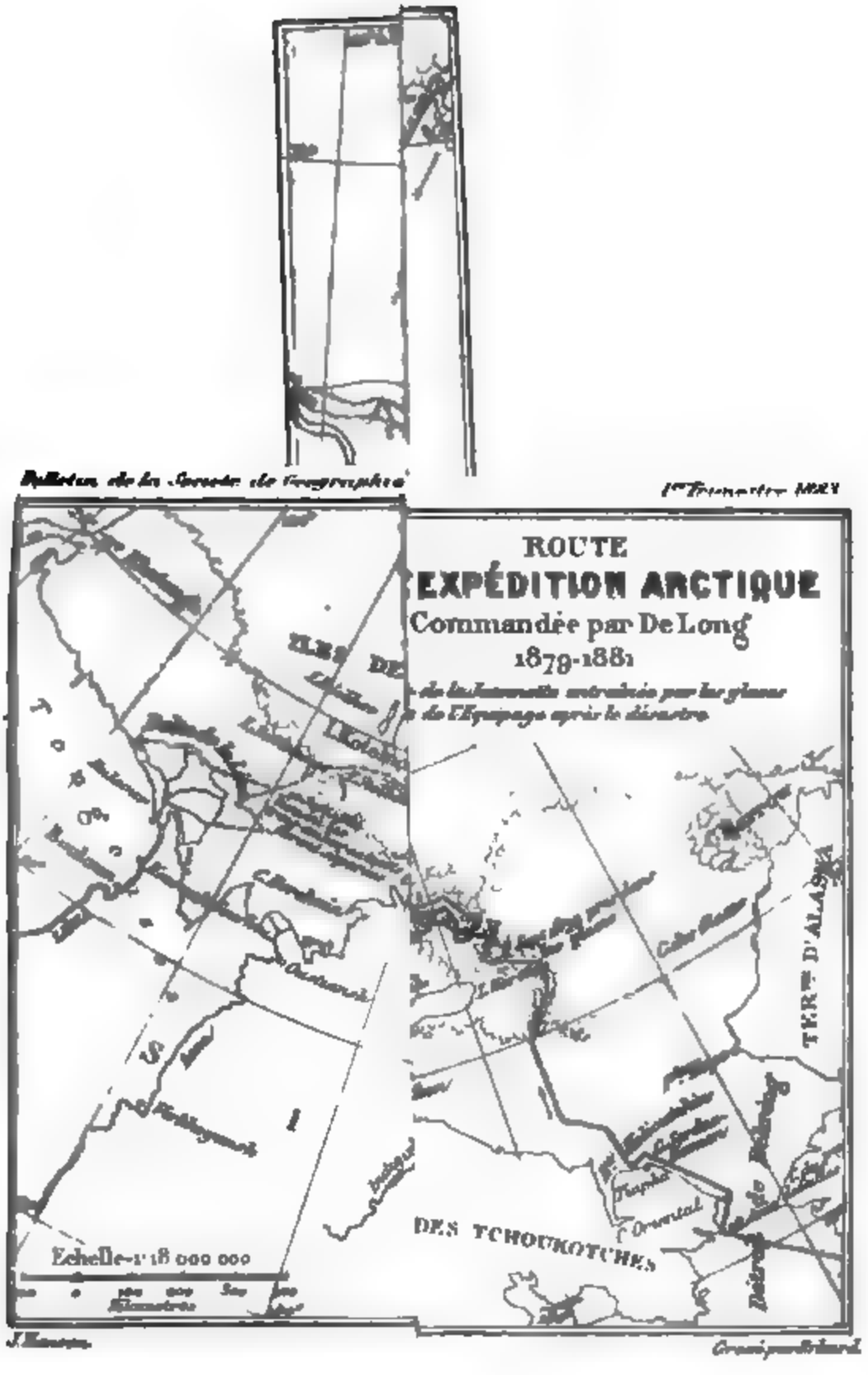
La numération est perfectionnée à tel point que j'imagine que les missionnaires l'ont enseignée aux naturels.

Le port le plus important de l'île Sandwich est situé dans le nord-ouest et porte le nom de port Havannah. Un missionnaire protestant, M. Macdonnaldy réside depuis huit ans; il estime à 300 habitants la population entière de l'île. A cause de la position centrale de l'île dans le groupe, quelques Européens étaient venus s'y établir, soit pour y

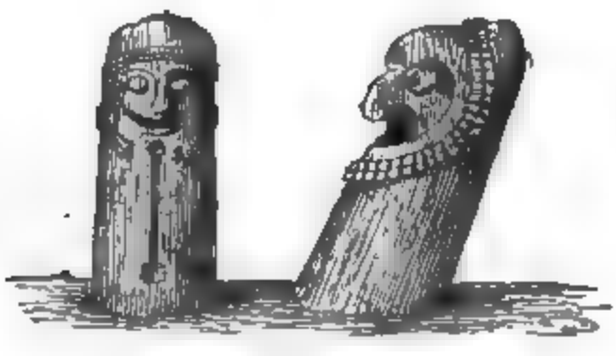
acheter le *copra*, soit pour y élever du bétail, soit même pour y faire du sucre, mais les maladies ont réduit ces colons à deux; les autres sont partis. — Les cyclones sont ici d'une violence extrême.

M. Macdonnald rattache les indigènes à la race Papoue. Ils mangent leurs ennemis et enterrent leurs morts en grande cérémonie. A Vila une femme est achetée pour quinze cochons; à Port Havannah elle en vaut six quand elle n'est pas jolie et dix dans l'autre cas. — Contrairement à l'usage établi en Nouvelle-Calédonie, à Tanna et dans presque toutes les îles de l'archipel, les habitants de l'île Sandwich ne sont pas circoncis.

MALLICOLO : *Port Sandwich; Mouillage de Bannam.* — La grande île de Mallicolo est madréporique et entourée d'une ceinture de petits îlots de même formation. Les cocotiers sauvages abondent sur la grande terre et sur les îlots. Nous avons en passant aperçu fort peu de pirogues, point de feux, ni de cases; les villages sont très soigneusement cachés et les naturels du premier port où nous laissons tomber l'ancre (Port Sandwich, latitude sud 16° 25′ 30″, longitude est 165° 25′) se montrent fort effrayés. Cependant, ils accostent volontiers les petits navires de commerce, ils y viennent à la nage, font un *pilou pilou* sur le pont et retournent à terre; leur race est à peu près la même qu'à Sandwich. Toutefois comme ils ont l'habitude de déformer, en l'allongeant, la tête de leurs enfants, leur aspect est peu agréable. Ils ont sans doute perdu depuis Cook, l'habitude de se serrer fortement le ventre avec une lanière, au point de former un bourrelet des deux côtés de la ceinture; ils n'ont aujourd'hui rien de semblable et leur costume consiste en quelques feuilles qui dissimulent leurs organes génitaux. Les femmes m'ont paru un peu moins laides qu'ailleurs; elles portent autour des reins et jusqu'à mi-cuisse une natte très fortement serrée et parfaitement close. Dès qu'elles sont nubiles, on les prive des deux incisives supérieures, non par arra-


ROUTE
EXPÉDITION ARCTIQUE
Commandée par De Long
1879-1881
DES TCHOUKOTCHES
TERRE D'ALASKA
Echelle 1:18 000 000

chement, mais par un choc violent ; ce sont elles qui font tous les travaux pénibles, elles nagent même dans les embarcations. Elles sont vendues ici de six à dix cochons ; cette cherté relative, dans une île où le cochon est moins abondant qu'ailleurs, a la monogamie pour effet ; toutefois, le chef du village auquel appartenaient les naturels qui nous accompagnaient, possédait dix femmes. L'usage d'arracher les incisives aux jeunes filles est pratiqué jusque vers le centre de l'île ; il n'existe pas dans le nord et se retrouve au nord de Spiritu-Santo, sans être connu au sud de cette même île. — Les enfants et les jeunes hommes ne sont pas circoncis. Cette opération ne se fait que quelque temps après l'âge de la puberté ; elle est pratiquée par les vieillards de la tribu à l'aide d'un bambou aiguisé. Comme à Sandwich, et sans doute pour les mêmes causes, les plantations sont d'un côté de la baie et les habitations de l'autre ; il y a, par suite, un va-et-vient constant de pirogues entre les deux bords. J'ai dit que les villages, à Mallicolo, sont absolument cachés ;



je n'ai pu découvrir une seule case. Nous avons été conduits au milieu d'une grande place sur laquelle se trouvaient plantés sept grands tamtams en bois, sculptés autrement que ceux de Vila : les figures faisaient face au rivage, à droite et à gauche ; trois statues grossièrement travaillées dans des troncs calcinés de cocotiers, regardaient vers le centre. Les cocotiers qui entourent ce lieu sont *tabous*.

Nous nous sommes transportés, avec le *Segond*, au p
de Bannam (Sans-Souci de Proctor) sur la côte ouest
Mallicolo (lat. 16°19′ long. 165°22′). Comme au prem
port de cette île, les naturels ont la peau très foncée,
cheveux noirs et laineux, rarement rougis à la chaux; le
oreilles sont fort peu percées et ornées d'un peu de nac
ou d'une petite liane. Ils n'ont que fort peu de tatouages
quelquefois des raies noires ou bleues cobalt peintes sur
figure; ils se serrent la cheville et la jambe au-dessous d
genou, ce qui leur donne quelquefois des varices. Les br
portent, au-dessus des coudes, des bracelets en jonc tress
et leur poignet gauche est garanti par un bracelet en bo
entouré de rotin, afin que dans le tir de l'arc, la corde n
les blesse pas. Les arcs de Mallicolo sont de beaucoup le
plus élégants par leur forme. Les femmes n'ont pas d'incisive
supérieures et portent les cheveux ras; les hommes ont trè
peu de barbe et la lèvre supérieure rasée. Les pirogue
semblaient peu nombreuses dans cette baie, mais les na
turels étaient singulièrement moins craintifs. Quelques-un
sont venus à bord; les canons ont excité au plus haut poi
leur surprise qu'ils exprimaient en faisant claquer le pouc
avec l'index et en sifflant en même temps sur un ton grav

Leurs cases sont faites en jeunes bambous et recouvert
d'herbes sèches; elles possèdent une entrée à chacune d
extrémités. Quelquefois les cloisons qui en forment la limi
sont reportées un peu dans l'intérieur, ce qui leur constitue u
espèce de vérandah. La case du chef, la plus élevée
toutes, était entourée d'un petit mur en pierres sup
posées, disposé en arc de spirale de façon à ne permet
que par un étroit passage l'accès de l'enceinte, pleine
piquets plantés, supportant des défenses de porc. Bien q
n'ait aucun signe apparent de souveraineté, le chef est ab
lument respecté. En dehors du village est un grand esp
sur lequel on a bâti une case dont les murs sont en g
bambous: c'est la maison de réunion des guerriers. P

ix grands tamtams dressés servent aux pilous, les
s ayant habité Nouméa disent que c'est pour faire
n.

AIRES DE MALLICOLO : (Le *j* est la *jota* des Espagnols et l'*h* est aspirée.)

Port-Sandwich

....	Jannian.	Un.....	Tsikaï.
....	Najaï.	Deux.....	Ehn.
....	Nenaï.	Trois.....	Ereuï.
....	Najambeurr.	Quatre.....	Ebats.
....	Marrou.	Cinq.....	Elim.
....	Naïm.	Six.....	Tsoukaï.
....	Neuhang.	Sept.....	Jonhn.
....	Nabav.	Huit.....	Jouroï.
....	Brambeurr.	Neuf.....	Oupats.
.....	Jarrar.	Dix.....	Tsinabeurr.
.....	Rumbahy.	Onze.....	Tsinabeurr-Tsikaï.
.....	Bahim.	Douze.....	— Ehn.
.....	Nahimanass.	Vingt.....	Tsinabeurr-Tsinabeur.

Baie de Bannam.

.....	Megenir.	Un.....	Bojolo.
.....	Kankan.	Deux.....	Nroua.
.....	Nabouï.	Trois.....	Dillé..
.....	Najambeurr.	Quatre.....	Béss.
.....	Najoula.	Cinq.....	Elima.
.....	Nuna.	Six.....	Ropohol.
.....	Naji.	Sept.....	Rogouroua.
.....	Nibsué.	Huit.....	Rotil.
....	Brambav.	Neuf.....	Ropiss.
.....	Asmag.	Dix.....	Zangabeul.
.....	Tambolo.	Onze.....	Zangabeul bojolo.
.....	Naoué.	Douze.....	— Nroua.
e....	Namboté.	Vingt.....	Zangabeul-Zangabeul.

oit que leur système de numération procède par
n; pour dire vingt, ils disent dix, dix; et vingt et un,
1. Au reste, les dialectes de ces deux ports de la
île ont peu de ressemblance entre eux. On donne à
lo 6000 habitants.

AMBRYM : *Hauteur du volcan*, 1067 *mètres*. — Tandis qu le *Segond* restait sous vapeur, nous avons touché terre Ambrym. Cette île ressemble beaucoup à Tanna, et n' rien qui rappelle les autres. Son volcan est en activité e un panache de vapeurs épaisses, et blanches en couronne l cratère. Les falaises sont droites, grisâtres, semblables à u mélange de sable et de cendres. Pas de madrépores appa rents; à terre le sol est noir, peu compact, il cède au pied Les cocotiers sont en très grand nombre jusque sur le hauteurs, ce qui accuse encore la ressemblance de cett terre avec Tanna. Comme dans cette dernière île, l'eau douc manque ici, et les habitants se contentent d'eau saumâtre

Dès notre approche, les naturels en grand nombre s portent à notre rencontre; ils nous halent la baleinière terre. Quelques-uns tiennent à la main des branches vertes l'accueil est très cordial; les femmes ne s'enfuient pas. L chef nous conduit à son village et une foule nombreu nous y accompagne. Les naturels sont laids, assez grêle leurs cheveux sont laineux, leur barbe rare; quelques-u ont le front en noir; presque tous ont au bras gauche bracelet de protection pour le tir de l'arc. Les femmes o comme ornement deux défenses de porc pendues à le cou et qui se croisent sur leur poitrine. A ce sujet, il e bon de faire observer que le cochon est à peine domestiqu dans toutes ces îles; il est muni de deux défenses qui s recourbent sur elles-mêmes, de façon à former à pe près un rond. Aussi conçoit-on que ses dents puissent éga lement servir de bracelets. Les sauvages sont vêtus comm à Mallicolo. Leurs femmes, qui toutes ont leurs dents com plètes portent, au lieu de natte, un petit jupon en feuilles d cocotier leur venant à mi-cuisse; elles sont assez familières Les naturels nous ont cédé beaucoup d'armes de main excepté des casse-têtes. Ils sont fort mendiants. Ils jouaient gambadaient et parlaient tous à la fois. Leurs cases son fort misérables, et valent à peine celles de Tanna. Comm

à notre dernier mouillage, la case du chef est entourée d'une palissade en spirale. Au centre d'une assez grande place, deux grands tamtams sont sur le point de tomber

de vétusté; d'autres gisent à terre brisés; çà et là quelques grossières sculptures sont découpées dans des troncs de cocotiers enfumés, pour leur donner, je pense, la teinte des naturels. A Mallicolo et à Ambrym, les statues ont ce caractère commun que la tête est plus grosse que les autres parties du corps. — Nous avons aperçu à Ambrym un lépreux pour lequel la population ne semblait éprouver aucune répulsion ; il était assis à terre et traçait avec son doigt, sur le sable noir, des dessins d'ornementation étonnamment réguliers.

Spiritu Santo : *Mouillage du « Segond », Pointe Observation, lat.* 15° 30′ 10″ sud, *long.* 164° 52′ 30″ est; *Mouillage de la Rivière des Sarcelles, lat.* 15° 32′ 40″ sud, *long.* 164° 51′ 30″ est; *Port Olry, lat.* 15° 00′ 30″ sud, *long.* 164° 49′ 25″ est; *Baie de Saint-Philippe et Saint-Jacques, lat.* 15° 08′ sud, *long.* 164° 37′ est. — La grande île Spiritu Santo est bordée au sud par des îles madréporiques dont la végétation est déjà avancée; entre elle et ces dernières, existe un canal profond dont les bords peuvent servir de mouillage à petite distance de terre. On ne saurait être mieux abrité d'un coup de vent. Deux rivières dont le cours a été relevé, viennent de l'intérieur de la grande terre se jeter dans le canal. La côte sud et la

côte est de l'île, ainsi que la grande baie Quiros qui la termi au nord, ont été explorées avec beaucoup de soin ; notre pr mier mouillage, baptisé baie du *Segond*, est par la latitu 15° 30′ 10″ sud et la longitude 164° 52′ 30″ est, point ob ter par les observations répétées des officiers du bord.

Dans l'après-midi du 31 mars, nous sommes allés sur l côtes de la grande terre où apparaissaient quelques Kana Malgré les rameaux verts que nous agitions ils ont fui notre approche ; pour leur donner quelque confiance, no nous sommes retirés, laissant sur la plage du biscuit quelques menus objets ; ce procédé a été suivi de succ et peu après nous étions entourés de nombreux nature hommes et femmes. — Ceux-ci, sous beaucoup de rappor ne ressemblaient pas à ceux dont nous avons parlé ; spon nément, ils nous apportaient des ignames, de la canne sucre, du fruit de l'arbre à pain, cuit ou cru ; ils étaient t familiers, nous touchaient les mains et nous offraient le femmes de la façon la moins équivoque ; ils nous en geaient à venir avec eux à leur village ; les femmes, de l côté, souriaient, et avaient dans l'attitude et dans le costu une certaine coquetterie qui s'alliait très bien à la svelte de leurs formes. — Les hommes sont à cheveux très laine et fort courts ; ils ont fort peu de barbe. Leur costume co siste en une ceinture de paille tressée servant à mainten par devant une petite étoffe, et par derrière des bouque de feuilles ; quelques-uns ont dans les cheveux des aigrette de plumes de coq découpées en dents de scie ; d'autres les vieillards surtout, portaient comme coiffure un espè de chapeau sans bords, tressé comme une natte. Aucu d'entre eux n'était armé. — Les oreilles sont percées d'u simple petit trou ; la cloison du nez l'est parfois, et dan ce cas elle est garnie d'un petit morceau de bois ou d corail blanc roulé. — Ils sont horriblement sales, ce q les fait paraître beaucoup plus noirs qu'ils ne le sont e réalité ; ils m'ont semblé de teinte assez claire, les femm

surtout. La figure des hommes est osseuse, anguleuse, se projetant en avant; celle des femmes est beaucoup plus pleine. Les popinées ont les cheveux ras et plusieurs avaient une couche de chaux sur la tête, afin de donner à leur chevelure la teinte rouge jaune ; les autres avaient des cheveux d'un blond sale. Tous portent de nombreux colliers de petites perles de diverses couleurs, les femmes en plus grande quantité et fort longs; elles ont de plus des colliers formés de coquilles blanches, usées de façon à leur donner une forme cylindrique, cousues sur une bande de natte de 3 centimètres de largeur. Un ornement de même nature, mais de 30 centimètres de large, leur sert de ceinture et elles y attachent des brins d'herbe et de feuillage. Ces naturels sont peu tatoués: parmi les cicatrices que j'ai observées, la plus curieuse était assurément celle qu'une femme avait à son bras droit et qui représentait deux croix grecques se faisant suite. Leurs formes sont grèles ; ils sont atteints de la syphilis et cette affection se joint à leur saleté pour leur donner des maladies de peau.

Après les premières démonstrations d'amitié, nous sommes allés, en leur compagnie, à leur village situé à deux ou trois kilomètres dans l'intérieur. Nous avons suivi un sentier sous bois des plus jolis; des deux côtés des lianes, des bananiers sauvages, des pandanus, des papaïers, des arbres à pain, à pommes de cythère... On n'entendait pour ainsi dire aucun oiseau. Après une demi-heure de marche, nous sommes arrivés au centre d'une grande place, autour de laquelle des palissades très hautes défendaient l'accès des maisons; une population assez nombreuse s'est réunie autour de nous et il n'est sorte de politesses que ne nous aient faites les hommes pour nous prier d'accepter leurs femmes ; nos refus les ont certainement attristés. Les cocotiers sont fort rares, et les cocos doivent avoir un grand prix, car les naturels n'ont pas voulu nous en donner deux; ils nous ont apporté pour nous désaltérer une eau

saumâtre que nous avons dû rejeter. N'est-il pas surprenar que ce village se soit établi si loin de la rivière qui coul dans la baie et que les naturels boivent de si mauvais eau, tandis que l'autre est si bonne? Il est certain que tou les Kanacs boivent fort peu et que l'eau saumâtre leur es nécessaire pour cuire leurs aliments, puisque c'est le seu moyen de les assaisonner de sel; peut-être aussi redoutent ils les agressions toujours plus faciles par un cours d'eau e d'autre part ils ne songent guère à se laver.

Les cases sont très bien construites et très propres; elle sont protégées contre les regards indiscrets par de grande claies plantées en terre et dont la hauteur dépasse cell du faîte de la maison. Dans la même enceinte que la cas sont renfermés un petit jardin et un toit plus petit destin aux préparations culininaires; dans quelques-unes de ce cases, le lit est surélevé au-dessus du sol. Leurs arcs, flèche sagaies, ustensiles, parfois des instruments de musique so pendus aux parois de l'habitation. De l'une à l'autre, c maisons communiquent par de petits couloirs en labyrinth faits en nattes de petits bambous de $0^{m},60$ de hauteur en ron. Nous avons, dans un des villages, recueilli deux instr ments de musique : l'un d'eux est une petite courge vi percée d'un grand trou par lequel on souffle comme dans u flûte, et de quatre petits qu'on bouche avec les doigts deux mains; l'autre est formé de sept tubes en roseau, longueurs différentes, percés aux deux bouts et réu entre eux en faisceau ; l'artiste souffle doucement, direc ment au-dessus et à quelque distance (5 centimètres à près) de l'instrument qu'il remue de façon à faire passer ou tel trou sous le jet d'air; il produit ainsi une sympho assez agréable et douce: au reste, les sons tirés en souffl successivement dans chaque tube par ordre de longue sont à peu près ceux de notre gamme. — J'ai vu a une très grosse conque, dont l'extrémité percée servai produire, sous le souffle d'un homme, un bruit qui pouva

servir à l'appel à grande distance; celui qui en jouait, mettait la main dans le pavillon et la retirait brusqement.

Un fait à noter au sujet des rapports réciproques des deux sexes, c'est que les hommes portent ici fréquemment des fardeaux, tandis qu'à côté d'eux, leurs popinées marchaient dégagées de toute corvée. Comment comprendre en même temps la façon supérieure à celle des autres îles dont ils considèrent leurs femmes et l'insistance qu'ils mettent à les offrir? l'amour du lucre les pousse-t-il, ou bien désirent-ils, comme à Tahiti, avoir un produit métis?

Les rivières ont des rives hautes peu après leur embouchure et sont fort pittoresques; en général, le pays ne possède ni oiseau, ni gibier d'aucune sorte; au reste cette observation peut s'appliquer à tout l'archipel.

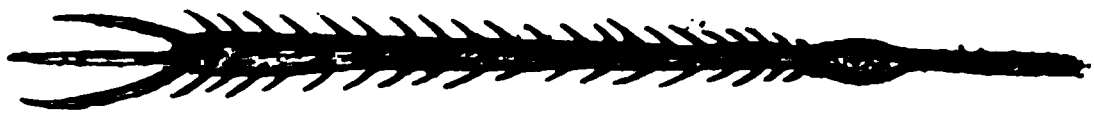
Quelques indigènes de cette partie de Santo se sont engagés comme travailleurs; ils ne sont pas encore revenus. Cette absence d'interprètes rend les rapports, sinon moins cordiaux, dans tous les cas assez difficiles. Dans ces promenades nous n'avons vu aucun chef, ni personne qui parût avoir quelqu'autorité sur les autres. Le cochon, la truie surtout, n'ont ici aucune valeur; on nous a donné de fort beaux spécimens de ces animaux pour une tablette de tabac. Le 3 avril, nous sortions du canal que nous avions exploré et dont l'un des bords est formé par la grande île Aoré, non portée sur les cartes; après avoir fait le tour de l'île Saint-Barthélemy, nous avons repris la côte est de Santo et mouillé dans un petit port nommé Palicouro, en canaque. Petites et grandes, ces îles sont exclusivement madréporiques; elles possèdent fort peu de cocotiers, et l'eau douce fait souvent défaut aux Kanacs qui les habitent. — Loin dans l'intérieur de la grande terre se trouvait le village; des naturels que nous avons aperçus sur la plage nous ont fait un accueil assez avenant et nous ont conduits à leurs cases. La race, les habitations, les mœurs sont les mêmes qu'au premier village de Santo; toutefois, l'insistance au sujet des femmes

est bien moindre; au reste, leur nombre m'a paru très re
treint. Peu avant notre passage, 42 indigènes dont
femmes, s'étaient engagés comme travailleurs; ils sont pa
tis de Santo, heureux de le quitter, emportant des vivres
des ustensiles de ménage. Aucun engagement n'avait enco
eu lieu auparavant, et l'on ne pourra qu'à leur retour, co
naître l'impression que le travail au loin aura produit s
eux. L'un des sauvages, parmi ceux qui nous ont reçus
terre, ne cessait de jouer dans un chalumeau à huit roseau
des airs qui n'avaient rien de désagréable; les longueu
intérieures des divers tuyaux, leurs sons, se rapproche
très sensiblement de ceux de notre gamme.

Il y a près de Santo, dans le sud-est, un petit îlot nomm
Tonga que nous n'avons pas visité. Contrairement à to
les indigènes des diverses îles, les Tonga sont navigateu
et vont trafiquer dans leurs petites pirogues à plus
40 milles de là, au cap Quiros, à Saint-Barthélemy, à To
(île des Lépreux de Bougainville). Ils font même, dit-on,
peu de piraterie; d'un caractère plus courageux et p
aventureux que celui des autres Kanacs, ils s'emparent
ce qu'on ne veut pas échanger avec leurs produits. La
race est la même que celle des insulaires de Santo, m
ils sont plus propres et ils émigrent très volontiers.

En remontant la côte est, au milieu des îles madrép
riques qui bordent Santo, nous n'avons aperçu aucun v
lage et les rives avaient fort peu de cocotiers. Par 15° 00′ 3
de latitude sud et 164° 51′ 30″ de longitude est, nous avo
mouillé dans un port dont le plan a été relevé par ordre
l'amiral et auquel a été donné le nom de Port-Olry. L
végétation qui dans cette île, s'étend jusqu'au bord
la mer, peut être un indice de la bonté du port, lequ
n'est ravagé par suite, ni par les vents ni par la mer. Le
naturels en cet endroit, sont grands, bien faits, propres; i
ont peu de barbe, se rasent la lèvre supérieure, portent que
ques colliers de perles et fort peu de tatouages cicatrisé

leur type est absolument le type papou; ils se barbouillent parfois de noir le front et les joues; presque tous avaient pendu à la ceinture un petit chalumeau à trois ou quatre roseaux; j'ignore s'ils jouent de cet instrument individuellement ou s'ils savent s'accompagner ou tout au moins exécuter un air à l'unisson. Aucun d'eux n'avait de bracelet au bras gauche, et on peut en conclure, que l'arc ordinaire ne leur est pas familier; en revanche, leurs sagaies sont les plus redoutables qu'on puisse voir : un long roseau ou une longue baguette de bois noir, flexible et résistant à la fois, est armé, soit d'un long os humain parfaitement affilé, soit de quatre rangées de ces mêmes os allant en décroissant de longueur de l'extrémité antérieure au sixième environ de la sagaie: tenue en main, prête à être



lancée, cette arme a l'aspect d'une flèche qu'on jetterait par les barbes. En visant le but, les indigènes brandissent horizontalemet la sagaie et en font fortement vibrer la longue tige de telle sorte que, dès que l'arme touche, les os de la pointe se brisent dans la plaie sous l'action de la baguette qui continue son mouvement vibratoire. Ces sagaies, la seconde surtout, ne sauraient aller très loin; cette dernière est impropre à la guerre dans les fourrés : les branches et les lianes la détourneraient de son but. Ils se servent aussi d'arcs très longs qui lancent des flèches armées d'os humains.

Ils se percent les oreilles et portent, en guise de pendants, des morceaux d'écaille de tortue enroulés en spirale; le nez est très souvent percé et porte un morceau de corail rond usé à la pierre. Leur costume est fort décent, protecteur et vraiment singulier; il se compose d'une ceinture de fibres de cocotier, soutenant par devant un

petit tablier en paille tressée et par derrière un bouquet de longues feuilles destinées à cacher complètement leurs parties sexuelles quand ils tournent le dos. — Ce peuple est fort pudibond : j'ai assisté au deshabillé d'un jeune homme dont on avait acheté le costume; il a pris toutes les peines du monde pour nous cacher sa nudité. Au dessus de la ceinture et couvrant le tablier, retombe un véritable filet constitué de cordons de longueur inégale, souvent orné de perles blanches et retenu, par ses deux extrémités aux deux bouts d'un fuseau de bois de cocotier placé à la chute des reins; c'est avec les plus grandes difficultés qu'ils peuvent se débarrasser de cet ornement: un peu au-dessous du nombril, une lanière en bois rouge flexible (palétuvier), est enroulée en nombreuses spires qu'une corde empêche de se détendre; elle forme un bourrelet de 0m,10 qui, j'imagine, sert à protéger les organes génitaux. Leur village, nous ont dit ces naturels, est fort avant dans l'intérieur et nous n'avons pu le visiter. Ils ont la réputation de céder leurs femmes, mais assurément ils ne les offrent pas et je n'en ai pas aperçu une seule; bien plus, quelques officiers étant allés dans un village situé sur une des îles de la baie, l'ont trouvé évacué par les femmes et les enfants; les indigènes ont beaucoup insisté pour les empêcher d'y pénétrer, et nos visiteurs ont même été en butte aux menaces de l'un des sauvages qui brandissait sa sagaie. — Les femmes vont, paraît-il, nues tant qu'elles sont vierges et se couvrent ensuite, simplement par devant et par derrière, d'un bouquet de feuilles.

Ces indigènes sont très enfants; tout les étonne, la musique leur plaît et ils ne cessaient de souffler dans de petits harmonicas que nous leur avions donnés; le fait d'obtenir du feu avec une allumette a excité leur enthousiasme au plus haut point; ils ne possèdent presque aucune pirogue. Les coutelas, les hachots sont les objets d'échange qu'ils préfèrent. — Avant notre appareillage, quelques-uns sont venus à bord nous porter des cochons, des fruits et des armes. Toute cette baie manque d'eau douce.

Après avoir doublé le cap Quiros, nous nous enfonçons dans la baie Vera-Cruz et nous laissons tomber l'ancre, le 5 avril, près de l'embouchure d'une petite rivière, à peu de distance de celle que Quiros avait appelée Jourdain. La ligne nord et sud qui passe par cette dernière rivière, partage d'une manière saisissante les terres qui environnent l'immense baie : à l'est les terrains madréporiques, à l'ouest les hautes montagnes aux arêtes vives, aux angles durs et saillants. Depuis le sud de l'île Santo jusqu'à cette ligne hypothétique, la grande terre et les îles plus petites qui la bordent à l'est ont présenté le même aspect. Les élévations sont faibles; les angles sont arrondis; le sol a l'air disposé en gradins; il porte la marque d'un soulèvement continu ou d'un lent retrait de la mer. Les îlots affectent tous la forme de chapeaux plus ou moins grands; ils ont peu ou point de cocotiers, de nombreux mouillages, de rares rivières. De cette ligne au sud de Santo, en passant par l'ouest, les rivières sont plus nombreuses les mouillages n'existent pas; la végétation est absolument différente; les cocotiers abondent. La courbe des températures montre la vérité de l'assertion émise au sujet de cette baie, à savoir que le thermomètre y marque 4 ou 5 degrés de moins pendant la nuit que sur les côtes des autres îles.

La vallée du Jourdain, que Quiros avait choisie pour l'emplacement de sa ville, Nouvelle-Jérusalem, paraît fort belle

du large; elle se trouve exactement dans l'axe de séparati des deux bords de la baie.

Nous avons vu, sur la plage, quelques indigènes se blables à ceux de Port-Olry : les enfants ont tous les cl veux peints en rouge avec de la chaux ; cette populati était entremêlée de quelques boiteux; d'autres avaient c ulcères. Les hommes sont très grands ; l'un d'eux qui s' baigné avec nous a témoigné par ses soins à se dissimu combien leur pudeur est grande. Je ne leur ai vu entre mains aucun instrument de musique. Ils ne nous ont p conduits à leur village et nous n'avons aperçu aucune leurs femmes, dont ils sont d'ailleurs fort jaloux. Le fo de cette baie est, disent-ils, très peuplé ; pour notre pa nous n'y avons vu que peu de feux et de pirogues. Les in gènes de Santo, comme ceux de Sandwich, ne pratiqu pas la circoncision.

VOCABULAIRE NORD DE SANTO (BAIE DE VERA-CRUZ).

l'r est très doux.

Homme.....	Paoulé	1. Tea	8. Nabeto
Femme.....	Nàtzaï	2. Roua	9. Terapaté
Poule.....	Tooua	3. Tôlou	10. Saraboulo
Manger.....	Ngani	4. Vati	11. Saraboulo Téa
Boire.....	Hohô	5. Lina	12. — Roua, et
Eau.....	Npé	6. Linarabé	
Mer.....	Tass	7. Rabororoua	20. Saraboulo, sarabou

Le système de numération est le système par additic déjà signalé ailleurs.

Le 7 avril, nous doublions le cap Cumberland, le pl nord de cette grande île dont la latitude observée a é trouvée de 14°35′ sud et nous faisions route sur les Loyal et la Nouvelle-Calédonie.

Dans toutes les îles de l'Archipel que nous venons parcourir, la constitution politique, si l'on peut s'exprim ainsi, est la même. Les naturels sont réunis en tribus grou pes de quelques familles représentant quarante fe

environ; ces groupes ont un chef. Ainsi une île ne possède ni roi, ni souverain d'aucune sorte, mais bien autant de chefs absolument indépendants les uns des autres qu'il existe de villages. L'obéissance à la volonté des chefs est absolue et la façon dont s'opère le recrutement des travailleurs en est une preuve convaincante. Si attaché à son pays que soit le Kanac, il suffit cependant que le chef le désigne pour qu'il consente à s'expatrier pendant une longue période. Cette absence n'a cependant pour lui ni profits, ni attraits. A son retour, la pacotille (fusils, couteaux, hachots, étoffes, etc.) qui lui est donnée à l'expiration de son contrat est partagée entre tous ; il est donc plus pauvre qu'au départ, puisque sa femme, ses cochons, sa case, sont devenus la propriété des autres pendant qu'il travaillait au loin beaucoup plus qu'il ne l'eût fait chez lui.

Pendant cette croisière, les vents ont varié entre le sud-est et le nord-est par l'est; nous avons eu beaucoup de pluie et le degré d'humidité relative obtenu par la comparaison des thermomètres à boule sèche et à boule humide a été presque toujours entre 96 et 100, sans descendre jamais au-dessous de 84.

Je ne me dissimule pas que mon travail doit contenir beaucoup de lacunes qui s'expliquent par la rapidité de notre voyage, non moins que par ma propre insuffisance. On pourrait à Nouméa réunir de nombreux renseignements sur chacune des îles de l'archipel que nous venons de parcourir, si le bureau d'immigration dressait un questionnaire et mettait en regard des demandes, les réponses qu'y feraient, à leur arrivée, les naturels engagés comme travailleurs.

Le Gérant responsable,

C. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

MOTTEROZ, Admin.-Direct. des Imprimeries réunies, B, Puteaux.

ECDL:LIBR
PERIODICALS

PPORT SUR LE CONCOURS AU PRIX ANNUEL

FAIT

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Dans sa séance du 20 avril 1883

AU NOM D'UNE COMMISSION COMPOSÉE DE

Richard Cortambert, Henri Duveyrier, Alfred Grandidier, de Quatrefages, et William Hüber, *rapporteur*.

---

a Commission des prix, après avoir attentivement exaé les voyages et les travaux dont les résultats rentraient s le programme fixé par votre règlement, a décerné cette ée à l'unanimité de ses voix :

Une médaille d'or à la mission de M. le capitaine Galli dans le Haut-Niger. — Rapporteur M. Dunan.

Une médaille d'or à la mission topographique de M. le mmandant Derrien au Sénégal. — Rapporteur M. le vinte de Bizemont.

Une médaille d'or à M. Charles Huber, pour son voyage Arabie. — Rapporteur M. Henri Duveyrier.

Le prix de La Roquette (médaille d'or), à M. le lieutet Schwatka de la marine américaine, pour son voyage à Terre du roi Guillaume. — Rapporteur M. le comte de renne.

Le prix Erhard (médaille d'or), à M. Langlois, pour ses tes du département d'Oran. — Rapporteur M. Schrader.

dessieurs, aux dernières nouvelles, les couleurs de la nce flottent au mât du pavillon de Bammakou sur le ger! C'est un résultat considérable, bien digne de fixer votre ention. Nous ne sommes plus en présence d'un voyage découverte ou de reconnaissance, d'une excursion plus moins périlleuse, entreprise dans le but de fouiller un

coin de l'inconnu; nous avons à constater un fait précis d(la date est inscrite dans l'histoire des colonies françaises, u prise de possession par la géographie, d'un espace consi rable de terrain entre le Sénégal et le Niger. Le pays nc est aujourd'hui révélé par tout un réseau d'itinéraires lev avec soin, la topographie en fixera bientôt les moindres d tails.

Il y a là des efforts de deux sortes : la marche en ava avec tous ses périls, et l'exécution de la carte avec toute patience. Ce sont ces deux ordres de travaux que vo Société entend récompenser en décernant une médaille d à la mission de M. le capitaine Gallieni, dont vous entend l'année dernière, l'intéressant exposé, et une médaille d à la mission topographique de M. le commandant Derrie

Faut-il vous rappeler, messieurs, la somme d'énerg dépensée de longue date pour préparer un semblable résu tat? Évoquez le souvenir de Mungo-Park, dont le journ de misère ne s'arrête qu'au jour du martyre; souvenez-vou de René Caillié; relisez les pages pleines de tristesse, pres que de défaillance écrites par le lieutenant Mage dans s prison de bambous. Malgré leur détresse et leurs déceptions écoutez les espérances qui soutenaient ces hommes à l'espri prophétique et suivez les plans d'avenir pour la réalisatio desquels ils ont sacrifié leurs forces et leur vie !

En applaudissant leurs émules, il me semble voir ici ce grands disparus, il me semble les entendre joindre leu éloges aux vôtres; il me semble que ces illustres morts sor aujourd'hui vivants..

Votre Commission centrale a cru devoir inaugurer cet année, sur la proposition du comité des prix, une nouvell mesure que vous approuverez certainement. Nous étio souvent embarrassés pour récompenser dignement un *mission*. L'écueil était dans la collectivité : l'équité, la grat tude ou la modestie interdisaient au chef d'accepter pour l seul le témoignage d'estime qu'il recevait de vous. Le rappo

savait bien quelle avait été la part des collaborateurs dans le succès, ceux-ci ne remportaient de cette séance que le souvenir d'y avoir entendu prononcer leur nom. Pour rendre justice à chaçun dans la mesure de nos ressources, il a été décidé que désormais, une médaille de bronze, reproduction de la médaille d'or portant une inscription spéciale leur serait offerte. Ces compagnons de travail et de fatigues se trouveront dès lors associés à l'hommage que la Société rend à la mission tout entière; ils accepteront la fidèle image de la médaille décernée à leur chef comme un témoignage personnel de sympathie et de reconnaissance.

Nous avions à décerner cette année le prix de La Roquette pour la découverte la plus importante dans les régions polaires. Les noms de « *la Jeannette* » et de ses infortunés marins sont venus à tous les esprits. Mais, comme en 1882 pour la mission Flatters, nous n'avons trouvé devant nous que des tombes. Ces catastrophes brisaient toutes les espérances que nous avions fondées sur les résultats scientifiques de ces expéditions.

A défaut de récompenses, nous devons consacrer un pieux souvenir à ces hommes partis pleins d'audace et de vie, tombés pour la science à quelques mois d'intervalle près du pôle et sous le tropique.

Leurs restes reposent aujourd'hui dans des terres toujours glacées et dans des sables toujours brûlants où l'histoire, des voyages en conservant leurs noms, saura leur tresser ses couronnes.

Le désastre de *la Jeannette* nous en rappelle un autre plus terrible encore; celui de l'expédition de Franklin, dont John Rae et Maclintock avaient retrouvé quelques restes. D'autres, plus nombreux et plus précieux ont été recueillis, en 1879 et 1880, par l'expédition du lieutenant Schwatka, qui parcourut les côtes inhospitalières de la Terre du roi Guillaume en quête de faits géographiques nouveaux et des épaves de l'*Érebus* et de la *Terror*. Votre Commission a

décerné le prix de La Roquette à l'énergique et savant
mandant de cette expédition.

M. le comte de Turenne vous dira les titres du lieu
Schwatka à la reconnaissance de la science.

Parmi les explorations dont les résultats et la carte
ont été communiqués, celle au centre de l'Arab
M. Charles Huber se recommande par la précision, les
breuses observations astronomiques et l'établissemen
bon itinéraire dans des contrées seulement entrevu
Guarmany, le colonel Pelly, Palgrave et, plus récem
par M. et Mme Blunt dans leur curieux voyage d'amat

Enfin, votre Commission a décerné, pour la second
depuis sa fondation, le prix Erhard pour travaux cart
phiques à M. Langlois, auteur d'une remarquable car
la province d'Oran.

Vous avez applaudi récemment à la Sorbonne l'in
sante relation du voyage de M. Désiré Charnay au Yu
Dois-je rappeler encore, comme nous l'avons fait cl
année, qu'il nous est interdit de décerner une de vos
dailles avant que les fruits du voyage soient groupés
un travail publié? — Cette mesure de prudence est
garantie contre certains entraînements de la première h
Si la Société de Géographie semble arriver trop tard a
de plusieurs, sa circonspection ne peut que rehauss
valeur de ses suffrages. Les travaux de M. Désiré Cha
appuyés par sa récente exposition au Trocadéro, seron
titres à l'attention de votre Commission des prix de 18

Il en est de même pour la nouvelle traversée de l'A
de MM. Wissmann et Pogge sur laquelle nous manquo
renseignements, et pour d'autres travaux ou voyage
semblent méritants.

J'ai parlé de M. Désiré Charnay; permettez-moi, mess
une courte digression pour rendre, en passant, homm
un homme, un philanthrope, dont le zèle a puissam
contribué au succès de la mission de notre collègue;

veux parler de M. Lorillard. — L'Amérique nous offre de fréquents exemples de ces concours spontanés et désintéressés puissants leviers trop rarement entre nos mains dans notre vieux monde. M. Lorillard a voulu arrêter mes paroles tant est grande sa modestie ; mais il est des vérités à dire, une justice à rendre, plus impérieuses que le désir de plaire.

M. Pierre Lorillard est né à New-York en 1832. Issu d'une famille française, réfugiée en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, puis émigrée en Amérique, il a conservé les traditions de travail et de loyauté de quatre générations. Sans besoins personnels, fuyant le faste et le bruit, il consacre, chaque année, des sommes importantes en œuvres philanthropiques, scientifiques, d'utilité publique et de charité.

Pour conserver le souvenir de ce Mécène généreux, Schwatka baptisa de son nom un fleuve inconnu du Nord, comme Désiré Charnay les ruines d'une cité jusqu'alors enfouies dans les profondeurs d'une forêt inexplorée. Récemment encore, M. Lorillard a promis une somme de 25000 francs au savant qui, le premier, déchiffrerait les inscriptions rapportées du Yucatan.

Devant la science comme devant le malheur, le chef d'industrie laborieux et prudent ne sait plus compter!

Notre Société devait un hommage à M. Pierre Lorillard ; elle charge ses proches parents, qui nous entendent, de le lui transmettre et de lui dire que, malgré plusieurs générations américaines, nous le réclamons toujours comme Français.

Nous constatons chaque année un plus grand nombre d'intéressants travaux dans les branches multiples dont se compose le faisceau de la géographie. A mesure que le globe est mieux connu, que le champ grandit, les ouvriers deviennent plus actifs. Et attendant ce moment désiré, vous devez vos encouragements, messieurs, sinon vos récompenses à ces voyageurs qui partent de nos contrées civilisées comme se dispersent les étincelles d'un foyer. Quelques-unes

meurent en s'élevant, mais d'autres vont allumer au loin de nouveaux centres de chaleur et de lumière.

A ces savants érudits qui réalisent si bien la fiction de Xavier de Maistre : *l'autre*, comme il l'appelait, est seule prisonnière au logis, tandis que leur génie emprunte à l'étude des ailes qui portent au monde entier le fruit de leur labeur. Vous devez beaucoup aussi à ces hommes dont la fortune nous vient en aide, en comprenant que l'argent prêté à la Géographie est de l'argent bien placé pour l'humanité.

A tous ceux enfin qui paient de leur personne, de leur travail ou de leur bourse pour conquérir le monde du XX^e^ siècle.

LE COMMANDANT J. S. GALLIENI.

(M. Maurice Dunan, *rapporteur*.)

Médaille d'or.

Il y a un an, la Société de Géographie écoutait avec le plus vif intérêt M. le commandant Gallieni et applaudissait le récit des travaux de la mission qu'il avait eu l'honneur de diriger. Depuis ce temps, des événements considérables se sont accomplis sur les bords du Niger; nos soldats, sous la conduite du colonel Borgnis-Desbordes, sont allés planter notre drapeau sur les murailles de Kita, de Mourgoula, de Bammakou; des traités ont été signés et le protectorat de la France s'étend des sources du Niger à Timbouktou. Une série ininterrompue de postes fortifiés, de Bammakou à Saint-Louis du Sénégal, relie à la côte la partie supérieure du grand fleuve africain. Cette grande œuvre de la reconnaissance et de la prise de possession du Niger par les Français avait été préparée par René Caillé, le lieutenant de vaisseau Mage et le docteur Quintin, MM. Verminck, Zweifel et Moustier. A ces noms si méritants, votre Com-

mission des prix a voulu, par le don solennel de sa médaille, ajouter ceux du commandant Gallieni et de ses compagnons et les inscrire au livre d'or de la Société.

En 1880, le gouverneur de la colonie française du Sénégal, M. le général Brière de l'Isle avait résolu de faire reconnaître le massif montagneux compris entre le haut Niger et le Sénégal. Par cette région on voulait ouvrir une grande route à l'influence de la France, à sa domination et à son commerce dans la vallée du Niger. Ces contrées étaient mal connues; en 1796 et en 1805, le médecin écossais Mungo-Park les avait traversées, mais fort incomplètement révélées. En 1866, MM. Mage et Quintin étaient revenus de ces mêmes régions avec de précieux renseignements sur l'histoire des populations locales, sur leurs idiomes, mais des obstacles politiques, des guerres avaient arrêté leur travail d'exploration et il restait à mieux connaître la géographie du pays. Il s'agissait donc de pénétrer au Soudan par le Sénégal et ses hauts affluents, d'atteindre le Niger, de traiter avec les chefs et notamment le sultan de Ségou, Ahmadou, et de rapporter des notions précises sur les montagnes, les eaux, les populations, les gouvernements de la région comprise entre Bafoulabé et Bammakou. L'homme auquel le gouverneur du Sénégal avait réservé cette tâche était M. Gallieni qui, aidé de M. Vallière, venait d'opérer avec succès la reconnaissance de la région comprise entre les Kayes et Bafoulabé.

La mission du haut Niger se constitua à Bakel et à Médine dans les premiers mois de mars 1880 et, le 30 mars, elle quittait Bafoulabé, point où commençait l'exploration. Le chef de la mission, M. le capitaine Gallieni, avait alors trente ans. Sorti de l'École de Saint-Cyr en 1870, il appartient à l'infanterie de marine et le gouvernement a récompensé ses éminents services par la croix de la Légion d'honneur et le grade de chef de bataillon. Les compagnons de M. Gallieni étaient M. le lieutenant Vallière, de l'infanterie

de marine, nommé depuis capitaine, M. le lieutenant Pié de l'artillerie de marine, qui était sorti depuis peu l'École polytechnique, et un jeune médecin de la mar M. Tautain. M. le Dr Bayol, médecin de 1re classe de marine, devait accompagner l'expédition jusqu'à Bamakou et remplir sur le Niger les fonctions de résident. A côtés de M. Gallieni, et sous ses ordres il déployait précieuses qualités d'activité, d'intelligence et de ferm qui le mettent au premier rang de nos explorateurs. T étaient les hommes courageux qui, avec leur petite tro de spahis et de tirailleurs, s'avançaient bravement à la r contre de dangers de toute sorte. Qu'il nous suffise de r peler le combat du 11 mars 1880, ou M. Gallieni et compagnons, attaqués à Dio par 1500 Béléris, n'évitè que par des prodiges de sang-froid et de vigueur et sans éprouver des pertes cruelles, le sort du brave et inf tuné colonel Flatters. La France est fière de voir son h neur remis à de telles mains; c'est parce qu'elle peut cor ter sur de tels dévouements qu'elle verra avec confiance gouvernement adopter une politique coloniale qui, s cesser d'être prudente, peut être large et ferme.

Le but de la mission devait être atteint. Plus heureux q Mage, obligé par son guide toucouleur de gagner Kita passant par Koundian sur le Bafing, M. Gallieni put pren à partir de Bafoulabé, la route suivie par Mungo-Park 1805, faire explorer le haut Bakhoy et le Baoulé inférie atteindre le Niger à Bammakou et s'arrêter vers la fin mai 1880, à Nango, à une faible distance de Ségo. Ai que l'avaient fait les chefs malinkés du Fouladougou et Manding, le sultan Ahmadou conclut un traité, le 3 n vembre 1880, le signa en mars 1881 et reconnut le prot torat de la France. La mission était de retour à Saint-Lo le 11 mai 1881.

La Société de Géographie a rendu de justes hommage l'importance des résultats politiques obtenus par la miss

Gallieni; elle constate avec satisfaction que de nouveaux débouchés s'ouvrent au commerce, que des sources de richesses, comme les gisements aurifères de Koumakhana, ont été signalés; mais elle a entendu spécialement récompenser les efforts faits par la mission pour enrichir la science géographique de connaissances définitives sur les bassins du haut Sénégal et du haut Niger. Or, les détails que M. Gallieni a exposés oralement dans plusieure conférences et a publiés dans le *Bulletin* de la Société, les renseignements que M. le Dr Bayol a publiés également dans le *Bulletin* sont précis et importants. Il convient de les rappeler sommairement.

La carte du Soudan occidental dressée par Mage en 1868 était remarquable et n'a pas cessé d'être exacte dans son ensemble; mais il était nécessaire de la compléter. De simples lignes de points représentaient une assez grande partie du Bakhoy et le cours inférieur du Baoulé, que Mage désignait sous le nom de Bakhoy n° 2; aucun affluent des deux cours d'eau n'était tracé et quelques parties vaguement ombrées représentaient l'orographie. Bien autrement complète est la carte que nous devons à la mission, bien autrement étendu est l'ensemble des renseignements qui composent son œuvre géographique. Cette œuvre se divise en quatre parties : l'exploration de la région comprise entre Bafoulabé et Kita; — la reconnaissance par M. Piétri du cours du Baoulé, à partir dn gué de Toukoto sur le Bakhoy jusqu'à Sambabougou et du pays s'étendant de Sambabougou à Maréna; — la reconnaissance par M. Vallière du Birgo et du Manding et l'exploration de la route de Kita à Niagassola et à Nafadié; — enfin l'exploration du pays depuis Kita par le Bélédougou et Bammakou jusqu'à Ségo.

L'étude détaillée de ces quatre régions est éclairée par des considérations générales. Tandis que Mage avait indiqué des lignes de faîte distinctes, régulières et continues, M. Gallieni a établi qu'un grand plateau dont le talus est

formé au sud par les monts du Manding, dominant Niger presque à pic, s'incline jusqu'à Bafoulabé vers nord-ouest. Rien de plus irrégulier que les groupes de mo tagnes, les massifs, les pics qui se dessinent à la surface ce plateau. Aucune de ces montagnes n'atteint une bi grande altitude; la mission a donné la cote de 750 mèt pour le pic de Koumakhana, le plus élevé de toute la r gion. Les massifs transversaux que rencontrent les eaux d Bakhoy, du Baoulé et du Balindingho déterminent des ba rages naturels, de nombreux gués. Ainsi, point de vallé nettement séparées, point de hautes montagnes, mais u terrain très irrégulier, offrant par suite des difficultés ass réelles pour les communications, tel est l'aspect général d la région.

L'étude détaillée de la région de Bafoulabé à Kita permi de placer dans la nouvelle carte du Soudan occidental le monts du Naré et le massif de Nouroukrou qui domine la rive droite du Bakhoy, et sur la rive gauche, le mon Besso à l'extrémité des massifs de Gangaran. Sur le Bakho même la carte porte Badoumbé, qui a hérité de l'impor tance de Fangalla ruinée par les Toucouleurs. Le cours d Bakhoy, relevé de son confluent avec le Baoulé jusqu'à Go niokori, est dominé par le massif de Kaouta et le massif d Badougou. Par la vallée du Kégniéko et le col de Ouélo, l route se continuait sur Kita ou Makadiambougou, au pie du massif de Kita. Là s'élève maintenant le fort construi par les soins du colonel Desbordes.

Cependant M. Piétri avait été détaché du gué de Toukot avec mission de relever le cours du Baoulé. Il le remont jusqu'à Sambabougou, détermina les cotes des collines qu dominent les deux rives, plaça le mont Dioumi et rapport que la partie supérieure du Bakhoy n° 2 de la carte de Mag n'est autre que le Balindingho, tandis que le Baoulé arriva réellement de l'est, ainsi que le portait une très vagu indication de la même carte. C'est là une découver

Géographique dont le mérite revient particulièrement à M. Piétri.

L'étude de la région absolument inconnue du Bakhoy supérieur avait été réservée par le chef de la mission à M. Vallière qui, de Kita, remonta d'abord vers la place forte de Mourgoula appartenant aux Toucouleurs. Sur le chemin de Mourgoula, les collines qui séparent Kita de Goubanko, les montagnes de Goukoubou, trois affluents du Balindingho, dont le principal est le Bammako et le lac Delaba furent relevés. De Mourgoula, M. Vallière gagna Niagassola par le port de Nianfakrou et en coupant les groupes et les dépressions profondes où coulent les affluents du Bakhoy et notamment le Souloun. M. Gallieni a depuis lors attaché une grande importance à cette vallée du Bakhoy parce qu'elle doit, selon lui, être suivie par la future grande route du Sénégal au Niger. Aussi, fut-ce par cette même vallée et sur la rive gauche du cours d'eau, qu'il fit passer, au retour de la mission, M. Vallière, de Niagassola à Kita par le pays de Gadougou. Les principaux accidents de terrain qu'on releva sur ce nouveau chemin furent le massif de Tibikrou et le massif de Galékrou. Telle était cette vallée du Bakhoy dont la largeur variait de 6 à 10 kilomètres. A cinquante kilomètres au sud-est de Niagassola, la route de Ségou atteignait Koumakhana, au pied des hauteurs qui séparent le bassin du Sénégal de celui du Niger. Cette région a été étudiée avec un soin que justifie son importance. La mission a établi que du pic de Koumakhana, se dirigeait vers le nord-est, jusqu'à Yamina la chaîne des monts du Manding ou Manditétékrou et que, d'autre part, une chaîne de collines rocheuses, peu élevées, courait dans la direction du sud, formant la ceinture du Niger. Entre les montagnes et les collines, une brèche qu'on appelle col de Sana-Morella permit de s'élever jusqu'au plateau de Naréna, point culminant de la ligne de partage des eaux des deux fleuves. Un peu après Naréna, le plateau s'incline vers le Niger que

par des terrasses successives et une très étroite plaine (atteignit au gué de Tourella.

Cependant M. Gallieni avait conduit la mission de Kita Bammakou par la route de Bangassi et le Bélédougou. : route était dangereuse, ainsi que l'événement le prouv mais ce fut grâce à cette décision de M. Gallieni que le pr blème géographique du Bakhoy n° 2 acheva d'être réso En effet, à 22 kilomètres de Kita, la carte indique le B lindingho ou Banioulé absolument distinct du Baoulé q l'on trouve bien à l'est de Maréna, à Kondou. Ainsi cet dénomination de Bakhoy n° 2 disparaît complètement (l'on a deux rivières distinctes, le Balindingho et le Baoul

Au sud du Baoulé, on releva une montagne élevée, l pic de Sirinkrou. Par Guisoumalé et Dio, on remonta l cours du Baoulé jusqu'à sa source aux monts de Bammako faisant partie de la chaîne des monts du Manding. Le doc teur Bayol, dans sa relation particulière, a donné des dé tails intéressants sur Bammakou, qui appartient à un che de race bambara; il lui attribue 600 à 700 habitants; la lar geur du Niger ou Dioliba est en cet endroit de 400 mètre et en aval se trouve un barrage naturel, les roches de Sotub

La dernière partie du travail géographique de la missio consista à dresser exactement la carte de la région q s'étend sur la rive droite du Niger entre le gué de Tourell et Nango, contrée que la relation de Mage avait déjà fa connaître assez bien. M. Gallieni a terminé l'exposé de se travaux par le vœu qu'une canonnière aux couleurs fra çaises fût transportée jusqu'au Niger et pût descendre c fleuve jusqu'aux rapides de Boussa. Tous les membres d la Société s'associeront certainement au souhait patriotiq du vaillant et si profondément sympathique officier.

Telle a été l'œuvre de la mission Gallieni, que la Socié de Géographie est heureuse de récompenser par sa médail d'or. Ainsi une route est définitivement ouverte vers c régions nigériennes, au sol fécond, aux richesses variée

mais qui ont besoin pour se développer d'une domination intelligente et forte. Un grand pas de plus a été fait vers le cœur de ce mystérieux continent africain, où la barbarie semble s'être réfugiée, où la civilisation européenne, ailleurs victorieuse, livrera les derniers combats. Ce sera l'honneur de la France d'avoir été dignement représentée dans cette suprême évolution de l'humanité !

LE COMMANDANT F. DERRIEN.

(M. le vicomte Henri de Bizemont, *rapporteur*.)

Médaille d'or.

La mission topographique du haut Sénégal mérite pleinement l'une des récompenses que vous décernez chaque année soit aux savants géographes, soit aux énergiques et entreprenants voyageurs. Elle nous a rapporté, en effet, au prix d'incessantes fatigues, de privations, de maladies, de luttes contre des populations hostiles, un ensemble étendu de travaux qui font faire un pas marqué à la géographie de cette partie de l'Afrique.

Quelle énergie, quel sentiment du devoir ne faut-il pas pour se livrer aux labeurs arides de la topographie et des observations astronomiques, sous les rayons d'un ardent soleil, sous l'accablante étreinte de la fièvre et de l'anémie, avec des instruments parfois détériorés et malgré des difficultés d'approvisionnement sans cesse renaissantes !

Certes, c'est bien aux travaux de la mission topographique du haut Sénégal, que peuvent s'appliquer les considérations que nous a exposées ici même le colonel Perrier, sur les rudesses de la tâche du topographe en campagne.

Devant l'œuvre de cette mission, votre Commission des prix ne pouvait hésiter à offrir une médaille d'or à l'officier qui l'a dirigée, le commandant Derrien, bien connu déjà par des travaux antérieurs en Syrie et en Algérie.

Les collaborateurs de M. Derrien, auxquels sera attribué

un exemplaire en bronze de la médaille de la Société, été MM. Siochan de Kersabiec, lieutenant de vaisseau, S capitaine du génie, aujourd'hui chef de bataillon, Sai fest de Sourdeval, capitaine d'infanterie, Delanneau, taine de cavalerie, Rivals, lieutenant d'artillerie, S lieutenant d'infanterie de marine, le Dr Colin, médeci la marine, Delcroix, sous-lieutenant à la légion étran Brosselard, sous-lieutenant d'infanterie, ancien compag du malheureux colonel Flatters dans son premier vo chez les Touareg.

Sa mission, organisée par le Ministère de la Marine, pourvue d'instructions du Ministère de la Guerre. Elle a pour but d'exécuter une reconnaissance du haut Sén et du haut Niger et de chercher un tracé simple et éco mique de chemin de fer entre les deux fleuves.

M. de Kersabiec devait déterminer astronomiquem les positions géographiques des principales stations et ai le capitaine Sever dans les travaux géodésiques. Le capita Delanneau était chargé de photographier, — car il n' plus guère maintenant de voyages complets sans pho graphie, — les sites remarquables et les types des différen races noires occupant les régions parcourues. Les aut officiers devaient s'occuper des levés topographiques.

La mission quitta Bordeaux le 5 octobre 1880 et Sai Louis du Sénégal le 11 novembre. Elle avait dû attendre d cette dernière ville les caisses d'instruments qui n'avai pu partir avec le personnel; ce retard, très préjudiciable double point de vue des difficultés de la navigation su fleuve et de l'état sanitaire, fut cependant mis à profit p régler la marche des chronomètres et comparer les th momètres et les baromètres avec ceux de l'observat météorologique établi sur la terrasse des frères de Ploërm

Le commandant Derrien et ses officiers firent une pa de la route avec la colonne expéditionnaire du colonel E gnis-Desbordes. A quelques milles en amont de Saldé,

rencontrèrent le docteur Lenz qui revenait de Tombouctou ; l'accueil fait au voyageur autrichien fut cordial.

Les eaux du Sénégal baissant rapidement, le trajet entre Matam et Bakel fut très pénible ; il fallut faire haler les chalands à la corde, les échouages étaient fréquents ; à peine pouvait-on, au prix de rudes fatigues, faire dix milles par jour sous une température de 34° à 36° centigrades ; la provision de pain était épuisée, les biscuits étaient avariés et les moustiques ne permettaient de prendre aucun repos la nuit. Favorisés par ces déplorables conditions hygiéniques, les accès de fièvre devinrent fréquents.

A Bakel, il fallut débarquer et organiser un convoi pour continuer la route par terre : les officiers prirent des chevaux de spahis et le matériel fut chargé sur 43 ânes et 4 mulets. Après neuf jours de marche, la caravane atteignit Médine ; elle était alors à 900 kilomètres de Saint-Louis, et à une lieue en aval de la cataracte du Félou, limite extrême de la navigation du Sénégal.

Bien que très éprouvée par les conditions d'insalubrité où se trouve placé le poste de Médine, la mission dut y commencer ses travaux. La position astronomique fut déterminée, une base de 1600 mètres fut mesurée à la chaîne sur le plateau du Félou et les environs furent levés avec soin.

Entre Médine et Bafoulabé, on ne compte pas moins de 34 barrages ou rapides, aussi la pente du fleuve est-elle de 38 centimètres par kilomètre, tandis qu'elle n'est que de 6 centimètres par kilomètre entre Saint-Louis et Médine. La cataracte la plus remarquable est celle de Gouïna, qui mesure 500 mètres de largeur et 16 mètres de chute aux basses eaux.

Bafoulabé où le drapeau français flotte depuis 1879, est situé au confluent des deux têtes du Sénégal, le Ba-Khoy ou rivière blanche, et le Ba-Fing ou rivière noire ; le fleuve y atteint 200 mètres de largeur.

Légèrement ondulé, le terrain environnant est couvert

de forêts, sauf en quelques points où les rochers affleure sous formes de dalles; d'autres clairières sont déterminé par des dépressions marécageuses où des milliers d'écha siers prennent leurs ébats.

La mission resta cinq jours à Bafoulabé, s'occupant d observations astronomiques, levant le plan des environs l'échelle d'un dix-millième, et reliant par des opératio géodésiques la nouvelle station au point de départ.

Le personnel est toujours fort éprouvé par le climat : capitaine Sever est frappé d'insolation; MM. Sorin et Huc sont atteints par les fièvres.

Après avoir péniblement passé le Ba-Fing, aux eaux cou rantes et profondes, la petite troupe suivit, jusqu'au gué d Toukoto, sur un parcours de 170 kilomètres, la vallée d Ba-Khoy, large de 2 à 5 kilomètres. Les collines de form tabulaire qui la limitent sont d'un relief assez accentué atteignant parfois l'altitude de 600 mètres, mais isolées le unes des autres; plusieurs contreforts s'avancent jusqu'a bord de la rivière et nécessitent quelques travaux de dé blayement pour livrer passage au convoi.

Sur les rives, la végétation est puissante; des arbres touf fus dominent un taillis impénétrable. Le régime du Ba-Kho est sensiblement le même que celui du Sénégal en amon de Médine : il franchit une série d'échelons rocheux dont l plus important produit les chutes de Billy, hautes de 10 12 mètres; la largeur varie de 60 à 100 mètres et les berge dominent de 5 mètres le niveau des hautes eaux; la pen générale est de 46 centimètres par kilomètre.

Pendant que le convoi cheminait péniblement le long d Ba-Khoy, M. de Kersabiec se détacha pour déterminer position du confluent de la rivière Ba-Oulé, à 12 kilomètr en aval du gué de Toukoto.

1. A St-Louis, MM. Sorin et Huc, officiers d'infanterie de mari avaient été attachés à la mission.

Le 7 février, la mission atteignit Goniokory, capitale de uladougou.

A 1200 kilomètres de ce village, les rives du Ba-Khoy, caissées entre des murailles verticales, hautes de 400 mè-:s, cessent d'être praticables. Les malades, MM. Sever, Sourdeval, Huc et Rivals, sont envoyés directement à ita, tandis que le commandant Derrien, avec les autres fficiers, visite le gué signalé par Mage à quelques kilomètres n amont. C'est à Goniokory que fut adjoint à la mission le locteur Colin dont vous avez applaudi récemment l'inté-essante communication.

Le nom de Kita, inconnu en Europe jusqu'au jour où la France y fonda le plus important de ses postes entre le Sénégal et le Niger, s'applique, géographiquement, au massif qui se dresse comme une forteresse à 22 kilomètres dans l'est du Ba-Khoy. Sa base figure un trapèze dont les côtés ont de 7 à 8 kilomètres et demi, soit un développement de 25 kilomètres; ses flancs presque à pic mesurent de 60 à 120 mètres de hauteur. Kita est à 1250 kilomètres de Saint-Louis, à 342 de Médine et à 140 de Bammakou. Étant donné que la distance de Médine au Niger est à peu près celle de Paris à Lyon par la voie ferrée, la position relative de Bafoulabé correspond approximativement à celle de Joigny et celle de Kita représenterait la station de Châlon-sur-Saône.

Pendant son séjour à Kita, la mission s'occupa de ses tra-vaux habituels : mesure d'une base au double décimètre d'acier, triangulation, levé des environs au cinquante-mil-lième, détermination astronomique de la position du camp; en outre des reconnaissances furent exécutées dans diffé-rentes directions. Le mauvais état des instruments rendait ces opérations très difficiles : les niveaux du théodolite Gambey et du tachéomètre étaient cassés; le limbe du théodolite Lorieux était faussé; sur dix boussoles-écli-mètres, il n'en restait que trois d'intactes; le baromètre à

mercure était brisé depuis longtemps; enfin les chronomètres avaient été fort éprouvés par les secousses du voyage.

Les observateurs étaient, en outre, incommodés par les reptiles qui pullulaient dans leur camp. Pendant un repas, M. de Kersabiec sentit à la jambe une fraîcheur inaccoutumée. D'un coup d'œil, il reconnut qu'un serpent s'était introduit dans son pantalon. Il se leva tout pâle, mais eut la présence d'esprit de ne point faire d'autre mouvement. Ses camarades, remplis de la plus vive inquiétude, s'étaient levés aussi, prêts à lui porter secours. Fort heureusement, le trigonocéphale, car c'en était un de belle espèce, s'était déroulé inoffensif et s'enfuyait vers les puits où les tirailleurs le tuèrent.

Cependant le colonel Borgnis-Desbordes avait dû, pour asseoir solidement l'influence française dans le Fouladougou, attaquer et détruire la forteresse de Goubanko, repaire de brigands redoutés de leurs voisins et des caravanes; malgré cet exemple salutaire, on devait encore se défier des dispositions hostiles manifestées par le chef toucouleur de Mourgoula et les Bambaras dont il fallait traverser le territoire pour atteindre le Niger; en outre, la pénurie d'approvisionnements préoccupait vivement le commandant en chef. Ces raisons le déterminèrent à empêcher la mission topographique d'exécuter la seconde partie de son programme, l'étude de la région comprise entre Kita et le grand fleuve soudanien.

C'est avec le plus vif regret que le commandant Derrien se soumit à cette décision et donna le signal de la retraite; du moins voulut-il suivre au retour une route différente de celle qu'il venait d'explorer ; il gagna donc Bafoulabé en traversant les pays inconnus de Gangaran et de Fatafi, au sud du Ba-Khoy. Ce trajet s'effectua sans incident remarquable et le Sénégal fut descendu rapidement au milieu des démonstrations malveillantes des habitants du Fouta.

n se souvient que le but principal de la mission topo-
hique du haut Sénégal était l'étude d'un tracé simple
conomique pour le chemin de fer projeté entre ce fleuve
: Niger; le commandant Derrien estime que l'exécution
:ette grande entreprise ne rencontrera aucun obstacle
eux. Entre les Khayes et Bafoulabé, il n'avait qu'à con-
ler la reconnaissance déjà faite par M. l'ingénieur Carré;
rectifications ne portent que sur un point : il propose
carter un peu la voie ferrée du lit du fleuve pour éviter
inondations et diminuer la longueur des ponts à jeter
: les affluents.

De Bafoulabé à Kita, au lieu de longer le Ba-Khoy dont
rives sont très accidentées, il vaut mieux suivre la route
rcourue au retour par la mission ; sur une distance de
7 kilomètres, on n'y rencontre qu'une seule colline facile
viter; le pays, bien cultivé et garanti des inondations,
oique l'eau n'y manque jamais, est habité par une popu-
ion douce et pacifique; enfin cette voie permet de tra-
ser le Ba-Khoy au gué de Noya dont le fond est très
ide, en jetant un pont de 250 mètres de portée environ.

Dans la section comprise entre Kita et Bammakou, le
mmandant Derrien ne peut parler que d'après les rensei-
:ments fournis par les indigènes.

Cependant, il croit pouvoir recommander le tracé qui
: la vallée du Ba-Khoy, puis celle du ruisseau de Khou-
kana, pour descendre vers le Niger par le col de Sana-
rila et le vallon de l'Amarakoba. Par cette voie, on drai-
ait le grand marché de Kéniéra, près des mines d'or
Bouré, on traverserait les populations amies du Manding
'on suivrait la route des caravanes.

Il ne nous appartient pas d'aborder les discussions pas-
nées qui s'agitent autour du chemin de fer aujourd'hui
:onstruction, mais le patriotisme nous fait un devoir de
haiter son prompt achèvement, sans que les sacrifices en
mmes et en argent soient hors de proportions avec ses

avantages politiques et commerciaux. Quoi qu'il en vienne, le commandant Derrien et ses compagnons aur puissamment contribué à faire progresser nos conna sances géographiques dans une des contrées les plus in ressantes au double point de vue de la science et du dév loppement colonial de notre pays.

M. CHARLES HUBER.

(M. Henri Duveyrier, *rapporteur.*)

Médaille d'or.

Plus nous approchons de la fin du siècle où s'est form notre Société, plus nous voyons se remplir les blancs q restaient sur la carte du globe, et plus votre Commissi des prix doit tenir compte, chez les candidats à vos récor penses, moins de la longueur d'un itinéraire en pays ine ploré, que de l'ensemble des données sûres que le voyage rapporte.

Pour tout véritable géographe, une route, une contr ne sont pas déflorées parce qu'un ou plusieurs Europé les ont parcourues. Il établit une différence tranchée en voir et étudier. Et, autant nous sommes heureux quand voyageur publie les premières notions *de visu* sur un p quelconque, autant nous sommes prêts à rendre justic celui qui vient préciser et compléter les faits géographiq et autres sur ce même pays, en un mot, le faire entrer da le domaine de la science que nous cultivons.

Je vise, dans cette dernière phrase, notre compatrio M. Charles Huber, missionnaire du ministère de l'Instr tion publique, qui nous a soumis ses travaux des ann 1879, 1880 et 1881 dans le nord de l'Arabie et le désert Syrie.

Les lignes suivies par M. Huber sont loin d'être tou nouvelles. En 1848, un Finlandais, le professeur Wiln

en 1862, le spirituel Palgrave; en 1864, M. Guarmani; de 1876 à 1878, un voyageur qui n'a encore publié que peu de chose, M. Doughty, et de 1878 à 1879, M. et Mme Blunt avaient frayé des itinéraires plus ou moins longs dans le pays qui nous occupe, et foulé, presque partout, le sol même sur lequel M. Huber devait passer. Il faut pourtant excepter son itinéraire de Baghdâd à Damas, et quelques parties de ses excursions dans le Chammar. Hâtons-nous d'ajouter que, si nous devons en juger d'après leurs publications, les intérêts de la géographie n'occupaient que le second rang dans les préoccupations de ses honorables prédécesseurs, et qu'on eût vainement cherché à dégager de leurs relations, soit les grands traits fondamentaux de la géographie physique du nord de l'Arabie, soit des bases quelque peu solides pour en dresser la carte.

La carte de M. Huber vient combler ces lacunes.

Indiquons d'abord la situation politique au moment de son départ de Damas, le 20 avril 1880, après plusieurs mois de courses dans les environs, et de négociations avec les chefs arabes, dont la protection lui était indispensable.

Il n'y a pas bien longtemps, car c'est presque de l'histoire contemporaine que nous allons rappeler, un novateur, Mohammed Ibn 'Abd El-Wahhâb, révolutionna l'Arabie en s'efforçant de faire revivre l'islâm sur les bases du puritanisme le plus radical. Il devint pape et roi dans le Nedjed, ce pays aux mœurs si rudes qu'un vieux proverbe local dit : hâdha Nedjed; man dakhelha femâ kharadj. « Ceci est le Nedjed; qui y entre n'en sort plus jamais ». En antagonisme déclaré avec les représentants de toute puissance établie, à commencer par le sultan, commandeur des croyants, par les souverains de la Perse, de l'Égypte, du 'Omân et par le grand chérîf de la Mekke, classés indistinctement dans la catégorie des infidèles, rebelles devant Dieu, les Wahhâbites gagnèrent bientôt à leur foi une grande partie de l'Arabie. Aujourd'hui encore, après les défaites que les forces égyp-

tiennes lui ont infligées, le wahhâbisme domine les esprits non seulement dans le Nedjed, mais loin de là, au nord nord-est, dans le Chammar et le Djaoûf, et son influenc s'exerce bien au-delà de ces contrées, tellement qu'on peu dire que les doctrines nouvelles ont gagné du terrain dan l'opinion après chaque échec qu'elles essuyaient sur le champs de bataille.

Une telle situation était bien faite pour inspirer aux con suls de France à Beïroût et à Damas des craintes sur succès de l'entreprise de M. Huber. Il ne se rendit pas leurs représentations et il a eu cette bonne fortune de pa ser sans encombre, en observant utilement, dans cette pér leuse traversée de l'Arabie wahhâbite.

Nous allons esquisser rapidement son itinéraire, et no ferons ensuite ressortir le profit que la géographie a ti de son voyage.

De Damas, M. Huber s'enfonce dans le sud-est, passa par les villages de Bosra et de Kaff, par l'oasis d'Ethra l'Ouâdi Sirhân pour arriver au Djaoûf, pays tributaire d l'émîr du Chammar Mohammed Ibn Rachîd. C'est là qu entre dans la région des Nefoûd, ou sables du nord de l'A rabie. Il gagne Hâïl, chef-lieu de Chammar, une des pr vinces de l'État wahhâbite, en visite une autre, le Qasî avec ses villes principales de Bereïda et 'Aneïza, au bo du Nedjed proprement dit. A l'ouest de Hâïl, il fait un lo voyage jusqu'au Djebel Merêra en touchant les villes Teïma, El-'Alâ et Kheïber, cette vieille citadelle des Arab juifs qui combattirent il y a douze siècles le prophè Mohammed. Revenu à Hâïl, il prend, pour gagner Baghdâ la célèbre Derb Zobeïda, la route que l'épouse du lége daire Hârouûn Er-Rachîd construisit en vue de faciliter a musulmans de Mésopotamie le pèlerinage de la Mekke. revient à Damas, le 14 décembre 1881, par un chemin n veau pour la géographie, où des ruines de caravansér et d'abreuvoirs indiquent pourtant une ancienne et imp

tante voie de communication. Ce chemin coupe la vallée de l'Ouâdi Haourân, autrefois le lit d'un grand affluent sud-ouest de l'Euphrate.

La géographie a gagné à ce voyage de vingt mois, d'abord des itinéraires, qui ont un développement de 5000 kilomètres (4957), de nombreuses cotes d'altitude et des observations astronomiques qui donneront les latitudes de quinze stations. Ce sont là les premières données sûres de planimétrie et de géographie astronomique pour l'intérieur de l'Arabie entre la Syrie et l'Euphrate, au nord, et le Nedjed, au sud. M. Huber craint qu'un arrêt de son chronomètre ne le prive du secours de ses observations d'angles horaires pour contrôler les longitudes de l'itinéraire. Cette crainte ne serait peut-être pas tout à fait fondée ; le calcul de ses observations en décidera. Quoi qu'il en soit, les itinéraires de M. Huber assignent à la ville de Hâïl une position qui la porte à 5′30″ N. et 4′20″ O. de celle que lui donnait Wallin ; à 12′ S. et 18′ E. de celle où la place la carte de M. Palgrave.

Mais la géographie demande plus que des itinéraires et des positions astronomiques ; il lui faut aussi, il lui faut surtout que tout bon voyageur s'applique à saisir les traits généraux d'un pays, et, jusqu'à présent, les relations et les cartes des voyageurs dans le nord de l'Arabie ne répondaient pas à ce désidératum. Nul d'entre eux, par exemple, n'avait indiqué les points où commencent les sables entre la Bâdiyet Ech-Châm, c'est-à-dire le désert de Syrie, et le Nedjed, et quant aux montagnes, le seul voyageur qui s'en fût préoccupé, M. Palgrave, nous représentait dans le Chammar deux longues chaînes parallèles, orientées du sud-ouest au nord-est, le Djebel Adjâ et le Djebel Holma, à l'ouest et à l'est de Hâïl.

Ce tracé est loin de correspondre à la vérité des faits. M. Huber nous montre le Djebel Adjâ, formant à l'ouest de Hâïl un massif allongé du nord au sud ; au sud-est et à l'est de cette ville, d'autres massifs, plus ou moins circons-

crits, dont le dernier, le Djebel Selmâ, correspond s
doute au Djebel Holma de Palgrave. Puis, à 120 kilomèt
dans le sud-ouest de Hâïl, commence un massif basaltiq
le Djebel Hârra, enfin, à l'ouest-nord-ouest de celui-ci
trouve les montagnes de Merêra et d'Aouara, sous lesquell
sont les ruines d'El-'Alâ. — Le bord sud des massifs de Hâ
raet de Merêra forme la frontière du Nedjed et du Hedjâ

Au point de vue de la répartition géographique d
sables la carte de M. Huber n'est pas moins instructiv
Elle indique nettement, pour la première fois, les espac
occupés dans le sultanat de Chammar par les *Nefoûd*, c
dunes d'un sable gréseux, généralement rougeâtre et pl
rarement blanc, qui donnent leur cachet à deux parti
différentes de l'Arabie intérieure, à la région des Nefoûd c
Chammar, comme au grand Dahanâ qui remplit, plus a
sud, le vaste espace compris entre le Nedjed, le 'Omân,
Hadramaoût et le Yémen. M. Huber a noté sur la forme,
hauteur et l'orientation des dunes de l'Arabie des obse
vations qui permettent de les soumettre, comme nous avo
fait de celles du Sahara, à une étude des lois physiques q
les régissent. En Arabie, les Nefoûd commencent par 30°
latitude nord; elles s'étendent, du côté du sud, au moi
jusqu'au 26°. Cela correspond dans le Sahara central à
position de la partie sud de la grande zone d'El-'Erg et
la région des Edeyen, ou dunes du Fezzân. On trouvera là
sujet d'un examen comparé, profitable à la géographie ph
sique et à la météorologie. Et la question des Nefoûd n'
pas la seule qui invite à une comparaison de l'Arabie ce
trale avec le Sahara; à Kaff, point situé au nord des Nefoû
entre le 31° et le 32° degrés de latitude, M. Huber nous f
le tableau d'un immense plateau pierreux, surmonté
cônes et de pitons isolés, au sommet en forme de tab
N'est-ce pas là une hamâda saharienne, avec ses *gour*
silhouette rappelant la mâchoire ravagée de quelque mons
antédiluvien ?

Une des plus intéressantes découvertes géographiques de M. Huber est celle du tracé du cours de l'Ouâdi Ermek, l'Ouâdi Roumma des vieux géographes arabes. Du même coup notre voyageur a reconnu la partie supérieure de cette vallée et de ses tributaires, et trouvé le point précis du partage des eaux entre le golfe Persique et la mer Rouge. Ce point est le sommet du Djebel Harra, où naît, avec l'Ouâdi Ermek, l'Ouâdi El-Thebeq, autre vallée s'abaissant au sud-ouest dans la direction du Tehâma. Parmi les prédécesseurs de M. Huber, Palgrave, sans le savoir, avait traversé, à Zoulfa, dans le Sedeïr, le lit de l'Ouâdi Ermek, dont un orientaliste allemand avait d'ailleurs déjà évoqué l'existence, sous son ancien nom, d'après les écrivains arabes. Mais, pour la géographie, ces renseignements n'étaient qu'un avertissement lancé aux explorateurs de l'avenir. M. Huber a vu les premiers ravinements qui vont former l'Ermek; il a relevé six de ses affluents nord; il l'a traversé à trois reprises, à 425 kilomètres de sa source; et les renseignements qu'il a recueillis sur le reste de son cours lui permettent de tracer hardiment jusque près de Baçra où elle tombe dans le Chatt El-'Arab, cette ancienne rivière, ce ouâdi de mille kilomètres de longueur, le trait le plus accusé du réseau hydrologique de l'Arabie tout entière. Votre Commission, messieurs, considère ce résultat des travaux de M. Huber comme le plus important pour la géographie, car il étend d'une manière inattendue le bassin de l'Euphrate et du Tigre jusqu'en plein cœur de l'Arabie, par 25°50′ de latitude N. et 38°30′ de longitude E.

M. Huber rapporte de son voyage des collections géologiques, des observations thermométriques et barométriques suivies [1] et de nombreux renseignements et documents

1. Les observations barométriques de M. Huber lui ont servi à calculer les hauteurs de ses stations au-dessus de la mer. A l'exception de M. Doughty, il est le seul voyageur dans l'Arabie qui ait rapporté des renseignements de ce genre.

propres à faire connaître les habitants actuels des cont qu'il a visitées, leur agriculture et leur commerce, vie antérieure et leur poésie. Mais il a encore une m d'observations, bien autrement précieuses, ce sont ce qui ont trait aux œuvres des populations disparues.

Si nous nous en rapportons aux Arabes eux-mêmes, généalogistes modèles, leur race se divisa de bonne he en deux groupes distincts. Ce sont, d'une part, les desc dants de Qahtân, les *'Arab 'Ariba*, ou Arabes purs, peuplèrent le sud de l'Arabie, et dont une branche, Himiâr, réalisa la plus haute des civilisations que vit fl la péninsule. Plus au nord, ce sont les descendants d'Ismâ fils d'Abraham. Ceux-ci que nous considérons comme véritables Arabes, seraient au contraire d'un sang mo franc que les premiers, car leurs frères dans la race actu les appellent *'Arab Mousta'ariba*, Arabes (*parce que*) a bisés. On trouve les preuves de cette division primitive peuple dans l'étude des monuments archéologiques et tribus actuelles, et d'abord, dans les ruines de Mârib (men), avec leurs inscriptions himiariques, dans la lan du pays de Mahra, en Hadramaoût, qui mériterait qu continuât les recherches que Fresnel lui a consacrées enfin dans les mœurs plus sédentaires des habitants de l le sud de la péninsule pour ce qui est des 'Arab Mou 'ariba; puis dans les inscriptions nabatéennes et dans la nomade des habitants du Nord pour ce qui touche 'Arab-'Ariba. Mais tout n'est pas encore parfaitement cl ni scientifiquement établi dans cette question, qui se co plique d'une autre donnée, l'existence d'un type spé d'alphabet et d'inscriptions, dont les premiers spécim ont été trouvés à Safa, et auquel M. Renan rattache cent-quarante-six épigraphes copiées par M. Huber d l'Arabie centrale, et actuellement soumises à l'examen M. Halévy. Certaines de ces épigraphes que M. Huber app thamudéennes, notamment celles du Djebel Djildîya, d

Rekeb, de l'Ouâdi-Cheqîq sont composées exclusivement de caractères teffînagh, tellement que si l'on m'en eût montré les copies en m'invitant à déterminer le pays de provenance, je n'eusse pas hésité à désigner les rochers du pays du Imôhagh, ou Touâreg du nord, dans le Sahara central[1]. De l'identité de l'écriture faudrait-il aussi conclure à l'unité de langue? M. Halévy est bien armé pour répondre. En tout cas le fait que nous signalons est très remarquable; peut-être aidera-t-il à reconstituer l'histoire primitive d'une partie de l'humanité, de ces vieilles populations blanches du nord du continent noir, dont les traditions sont loin de présenter toute la précision désirable quand elles remontent au-delà de l'ère chrétienne, mais pour lesquelles, ne l'oublions pas, leurs chroniqueurs du moyen âge réclamaient une origine chananéenne.

Les inscriptions relevées par M. Huber sont gravées, les unes, sur les rochers, les autres, sur des monuments qui, étant donnée l'existence nomade des possesseurs actuels du sol, dénotent une civilisation beaucoup plus perfectionnée chez les hommes qui les ont construits.

Nous venons de parler de monuments, deux exemples suffiront à donner une idée de leur architecture. Au sommet d'un rocher, tout près de Kaff, à 260 kilomètres S.-S.-E. de Damas, M. Huber a examiné le Qaçar Es-Seïd, mur de 3 à 4 mètres de hauteur sur cinquante centimètres à un mètre d'épaisseur, qui défend la face orientale de la crête, et dont la porte était fermée de deux battants en pierre. A côté de ce mur on voit de petites chambres et des réservoirs. A Madiân Çâlêh, c'est-à-dire à 500 kilomètres plus au sud, près du Hedjâz, le voyageur a trouvé des chambres sépulcrales, creusées dans le grès, avec des portes monumen-

1. Déjà Wallin avait copié dans l'Ouâdi 'Ouweïnid, du Djebel Harra, vallée qui ne figure pas sur la carte de M. Huber, trois inscriptions rupestres, dont une ne contient que des lettres teffînagh. Plus tard M. Doughty a relevé de nombreuses inscriptions dans le territoire de Teïma, Medâïn Çâlah, El-'Alâ et Kheïber, à l'ouest du 38e de longitude.

tales ornées d'inscriptions, ce qui prouve que l'écritu thamudéenne était bien celle des architectes de ces étrang constructions.

En résumé, les travaux de M. Huber jettent une lumiè toute nouvelle sur notre connaissance de la géographie d nord de l'Arabie, de ses civilisations passées et des disp sitions présentes des représentants de la puissance wahh bite. Malgré les voyages des cinq Européens qui l'avaie précédé sur la majeure partie de son terrain d'exploratio on peut aujourd'hui affirmer que leurs travaux n'avaie apporté que des notions incomplètes ou erronées sur nord de l'Arabie, et que la géographie doit à M. Huber première carte physique de cette contrée qui soit digne confiance.

Votre Commission, messieurs, a donc décidé de décern à M. Charles Huber une médaille d'or en reconnaissance ses services pendant son voyage en Arabie dans les anné 1880 et 1881.

LE LIEUTENANT FRÉDÉRICK SCHWATKA.

(M. le comte Louis de Turenne, *rapporteur*.)

Médaille d'or. — Prix A. de La Roquette.

Dans les régions polaires, c'est à peine si le soleil s'élèv au-dessus de l'horizon ; l'hiver y est long et cruel ; l'été y es court et n'a guère de cette saison que le nom.

Généralement vers la fin du mois d'août, déjà la neig commence à tomber ; un épais brouillard flotte dans l'at mosphère ; la glace s'étend sur les flots alourdis et bientô la mer ne forme plus qu'une masse solide.

Cette neige, qui recouvre le sol, a souvent beaucoup d' nalogie avec celle de nos climats, mais parfois elle affec en raison du froid, la forme de grêlons minuscules, q n'ont aucune cohésion entre eux : elle ressemble alor

du sable très fin, qui se dérobe sous les pieds et se soulève en tourbillons quand le vent souffle en tempête.

Sur les rivières et dans les estuaires, l'alternative de l'effet dissolvant de la chaleur de l'été et de celui des basses températures de l'hiver amène, dès le commencement de cette saison, comme un « plissement » général de la surface congelée; les glaçons de l'Océan, qui, sous l'action du soleil, se sont disjoints, puis qui, poussés par les vents et les courants se sont broyés, comprimés les uns contre les autres, chevauchés, se soudent sous l'action du froid et donnent naissance à un gigantesque chaos de ravins et de collines; alors, tandis que dans les champs de glace saline la croûte superficielle conserve une sorte d'état visqueux produit par l'humidité qu'entretient la présence du liquide chargé de sel, les fêlures qui sillonnent le manteau solide couvrant les cours d'eau et, sur la mer, les glaces dépourvues de principes salins, ont la dureté du roc et le coupant de l'acier.

Pendant l'été, quand la neige a disparu et quand sur les rivières la glace est rompue, les traîneaux ne sont plus qu'un embarras, et tous les transports doivent se faire à dos d'homme ou à dos de chien.

Partout et toujours, la marche d'une expédition est pénible, souvent elle est dangereuse.

Je ne parlerai que pour mémoire de la rareté des habitants dans ces parages désolés où la créature humaine n'a pas de pire ennemi que la nature qui lui fait une guerre sans trêve ni merci; je me bornerai à signaler les ouragans, les tempêtes de neige marquant les changements de saison, la rigueur inouïe du froid, qui viennent encore s'ajouter aux fatigues et aux privations de toute espèce, le partage de l'explorateur dans les régions arctiques.

Et vous reconnaîtrez sans peine, avec moi, que celui-là seul, dont le cœur bien trempé est à l'abri de toute défaillance, dont la patience égale le courage, dont l'âme est

vraiment virile, peut triompher de tous ces obstacles.

Votre Commission, en décidant que la médaille d'or du prix de La Roquette serait offerte au lieutenant Schwatka, a voulu lui rendre un témoignage éclatant de notre estime, de notre admiration; et je considère comme un grand honneur pour moi, d'avoir à vous rendre compte, succinctement ici, des titres de ce vaillant officier à la distinction que vous lui avez décernée.

Le 19 mai 1845, Sir John Franklin qui avait déjà fait trois expéditions circumpolaires, était parti pour une nouvelle campagne dans les régions arctiques, avec deux navires appropriés à cet effet, l'*Erebus* et la *Terror;* le 20 juillet, ces deux bâtiments avaient été rencontrés par l'*Entreprise* dans les parages de la baie Melville; le 26, le capitaine Danner du *Prince of Wales* les avait aperçus par 77° de latitude N. et 66° 13′ de longitude O.; puis le silence s'était fait et nul n'avait plus entendu parler de Franklin et de ses compagnons.

Dès 1847, l'opinion publique s'était émue, des primes avaient été offertes à ceux qui donneraient des nouvelles de l'*Erebus* et de la *Terror;* lady Franklin, le gouvernement anglais, la Cie de la baie d'Hudson, des particuliers même, avaient armé des bâtiments et les avaient envoyés à la recherche des navires disparus. Ces tentatives, qui ont rendu célèbres les noms de Kellet et Moore, de James Ross, de Richardson et Rae, du commodore Austin, du capitaine Penny, de John Ross, de Mac-Clure et d'autres encore, avaient été sans résultats.

En 1851, une nouvelle expédition avait été dirigée toujours vers ces mêmes parages, où l'on espérait pouvoir trouver des traces des malheureux explorateurs : elle était sous les ordres du capitaine Kenedy avec notre compatriote le lieutenant Bellot, comme second. Elle était restée infructueuse. Infructueuses aussi avaient été l'expédition américaine de Kane et celle du capitaine Inglefield à laquelle le

Bellot avait encore obtenu de s'adjoindre, et où il trouva la mort le 18 août 1853.

L'année suivante, le docteur Rae, à la tête d'une expédition organisée par la Cie de la baie d'Hudson, avait rencontré des Esquimaux qui lui avaient parlé d'hommes blancs qu'ils disaient avoir vus, environ quatre années auparavant, cherchant à gagner le sud. Ces Esquimaux avaient entre les mains divers objets ayant appartenu à Franklin ou à ses compagnons. Mais Rae n'avait rien pu savoir de plus.

Sans perdre courage, lady Franklin avait, en 1857, équipé un navire sous les ordres du capitaine Mac-Clintock. Par les détroits de Barrow et de Bellot, Mac-Clintock était arrivé au nord de la Terre du roi Guillaume; il avait découvert des vêtements, divers objets, le rapport du capitaine Crozier, le second de Franklin : il avait exploré le pays avec le plus grand soin et était descendu jusqu'à la péninsule Adélaïde, mais c'était au mois de mai, toute la terre était couverte de neige et les recherches forcément avaient été incomplètes.

Plus tard, le capitaine Hall, dans ses deux expéditions de 1860-1862 et 1864-1869, avait obtenu des Esquimaux des reliques nombreuses; il avait rapporté un squelette, reconnu pour celui du lieutenant Le Vesconte de l'*Erebus*, mais il n'avait pu visiter que l'extrémité sud-est de la Terre du roi Guillaume.

Il était réservé à M. Schwatka de déterminer d'une façon presque absolue les étapes douloureuses de la route parcourue par les équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*, alors qu'ils essayaient de quitter ces régions glacées où ils avaient hiverné trois ans, de rendre les derniers devoirs à leurs ossements blanchis, demeurés épars sur les côtes de la Terre du roi Guillaume et de la péninsule Adélaïde, de nous éclairer enfin sur l'acte final de ce drame et sur l'inutilité de recherches nouvelles pour trouver des documents certainement disparus aujourd'hui.

Dans le courant de l'année 1877, un capitaine baleini nommé Barry, qui l'hiver précédent avait hiverné à l'î de Marbre avec la barque *A. Hougleton*, dont il avait commandement, était revenu aux États-Unis montrai une cuillère qu'il prétendait avoir reçue des Esquimaux cette cuillère en argent était marquée du cimier de Sir Joh Franklin. Barry racontait que des Netchilliks venus à sc bord lui avaient rapporté qu'un grand nombre de blan avaient visité leur pays très éloigné de Repulse Bay, qu'i étaient morts de faim les uns après les autres, il y ava longtemps, et que le dernier survivant avait enterré da un cairn des papiers et des livres.

Il fut prouvé plus tard que Barry ne faisait que répét ce qu'il avait entendu dire en 1872 par les Esquimaux, alo que second du *Glacier*, ce navire était resté, durant ving quatre mois, emprisonné dans les glaces, et que la cuillèr était une de celles données à cette époque par les Netchil liks à M. Potter, le capitaine du baleinier.

Quoi qu'il en soit, cette histoire de documents enterr dans un cairn, documents qui très vraisemblablement de vaient être les livres de bord de l'*Erebus* et de la *Terror*, l résultats des observations scientifiques de Franklin et d ses officiers, fixa l'attention du lieutenant Schwatka et ém son esprit aventureux. Il vint à New-York, conféra av M. Daly, président de la *Société de Géographie américain* obtint un congé du général Sherman et s'entendit av MM. Morrison et Brown, propriétaires de la barque *A. Ho gleton*, qui se décidèrent à monter une expédition à dest nation de Repulse Bay, approvisionnée pour dix-huit mo et destinée à faire, aidée des Esquimaux, une recherc approfondie sur tout le territoire où avaient pu prend place les scènes tragiques de la catastrophe Franklin.

Le schooner *Eothen* sous les ordres du capitaine Thom F. Barry, armé pour une campagne de pêche à la balein appareilla de New-York, le 19 juin 1878, et transporta l

explorateurs, en passant par le détroit d'Hudson, sur les bords de la mer de ce nom, au point où ils devaient commencer leurs opérations.

L'expédition était commandée par le lieutenant Frédéric Schwatka, né dans l'Illinois le 29 septembre 1849, mais d'origine polonaise, ancien élève de l'École militaire de West Point et officier au 3e régiment de cavalerie.

Elle comprenait en outre trois blancs : le colonel Gilder, de New-York, auteur d'une relation de ce voyage; — M. Henri Klutschak, Bohème de naissance, ingénieur civil qui a écrit en allemand l'historique de cette exploration; — Frank E. Melms, un baleinier expérimenté; — et un Esquimau Joseph Ebierbing, connu sous le nom d'Esquimau Joe, qui pendant de longues années avait été le fidèle compagnon du docteur Hayes, puis du capitaine Hall, et qui remplissait les fonctions d'interprète.

M. Schwatka choisit pour débarquer et établir son campement un point situé à 63° 51′ de latitude N. et 92° 44′ 51″ de longitude O. au nord de la baie de Chesterfield, en face de Dépot Island, auquel il donna le nom de camp Daly.

Il avait trouvé des Esquimaux en cet endroit et préférait ne pas courir le risque de n'en pas rencontrer dans Repulse Bay.

On était déjà au 8 août.

Convaincu de l'impossibilité de transporter avec lui dans le voyage par traîneau qu'il avait en perspective, les provisions que d'ordinaire on emporte dans les explorations arctiques, le lieutenant Schwatka prit le parti rationnel, mais non pratiqué encore, de tout d'abord s'aguerrir et d'aguerrir son monde à la vie des Esquimaux, de se conformer à leurs usages, et d'apprendre à leur école les procédés à employer pour arracher à une nature avare tous les moyens d'existence qu'elle peut offrir.

Les explorateurs passèrent donc l'hiver au camp Daly;

chacun en profita pour parcourir les environs, acqu l'expérience nécessaire et s'accoutumer au froid et à fatigue.

Le colonel Gilder, dans ses excursions, releva toute côte au sud-est de Dépot Island, l'entrée de la baie Chesterfield, les îlots qui en dépendent, le cap Baker, cap Jalabert, l'île de Marbre, où il trouva hivernant l'*Eoth* l'*Abbie Bradford*, commandée par le capitaine Fisher, a le capitaine Potter, comme second; l'*Abbott Lawren* l'*Isabella;* il découvrit un grand espace recouvert d'e qu'il appela le lac Brevoort, mais qui en réalité paraît ê un golfe ou l'estuaire d'une rivière, et dont faisait sans do partie naguère, un lac auquel il donna le nom de lac Dary

Au nord-est du camp Daly, il reconnut une rivière q nomma rivière Connery et qui, par sa direction, lui pa devoir être une route indiquée pour gagner la Terre roi Guillaume.

Pendant que son second s'employait ainsi, le lieuten Schwatka, s'avançant vers le nord, suivait la côte jusq Whale Bay, pénétrait dans l'intérieur, découvrait une rivi tributaire de la baie Daly qu'il nomma Lorillard River, la remontait jusqu'à une chaîne de collines auxquelles donna le nom de Hazard Hills.

Des observations astronomiques et des déterminatio hydrographiques prouvèrent que la côte ouest de la b d'Hudson, dans ces parages, est sur les cartes placée d'e viron deux degrés trop à l'ouest.

Tout en faisant ces reconnaissances, MM. Schwatka Gilder prenaient des informations. Ils interrogèrent u grand nombre de Netchilliks et d'Innuits que la pêche av amenés sur la côte. Tous sauf un seul, un Netchillik nomm Nu-tar-ge-ark, affirmèrent n'avoir connaissance, ni d'os ments humains, ni de documents qui auraient été enterré

Nu-tar-ge-ark, un homme de quarante-cinq à cinquan ans, raconta que son père — il y avait de longues anné

de cela — avait trouvé un cairn sur la côte nord de la baie Washington et qu'il y avait pris une boîte en fer-blanc contenant des papiers; que, non loin de là, des Innuits avaient renversé un autre cairn construit par des blancs, mais qu'ils l'avaient fouillé sans succès. Il ajouta que quelques années avant l'époque actuelle, il avait eu entre les mains une cuillère, — d'après la description qu'il en fit, il fut évident que c'était celle-là même qu'avait rapportée Barry, — qu'elle lui avait été donnée par les naturels de sa tribu, mais qu'il ne se souvenait pas si elle avait été recueillie auprès d'un squelette ou des débris d'un bateau. Il dit enfin que sur la Terre du roi Guillaume il y avait beaucoup d'ossements épars, mais visibles en été seulement, quand la neige avait disparu.

Ces renseignements étaient bien vagues ; un autre, peut-être, les eût trouvés insuffisants, le lieutenant Schwatka n'hésita pas cependant et il fixa au 1er avril le départ de l'expédition.

Les explorateurs, le jour désigné, à 11 heures du matin, se mirent en route ; ils étaient accompagnés de treize Esquimaux Innuits et Netchilliks, hommes, femmes et enfants. Trois traîneaux, traînés par 42 chiens, transportaient les marchandises destinées à servir pour les échanges, et trois mois de provisions, qui seraient réservées pour les cas de nécessité absolue.

La chasse devait, dans l'ordinaire, subvenir à la nourriture de chaque jour. Pendant bien des mois elle fut, en effet, assez fructueuse pour suffire à tous les besoins; 522 rennes, sans compter des bœufs musqués, des ours, des morses, etc., furent tués dans cette campagne, grâce aux armes à longue portée que divers fabricants avaient gracieusement données aux explorateurs au moment de leur départ.

Dès le premier soir, on construisit des iglous dans lesquels on put passer la nuit confortablement, et par la suite, jamais

on ne manqua, quelque fatigante qu'eût été la marche d la journée, quand arrivait le moment de camper, de consacrer à la construction de ces huttes de neige ou de glac le temps nécessaire.

La route la plus directe vers le but proposé, bien qu'elle n'eût encore été suivie par personne, fut celle qui fu choisie.

En quittant le camp Daly, M. Schwatka remonta d'abor la rivière Connery pendant deux jours ; puis, se dirigeant vers le nord, il atteignit la rivière Lorillard qu'il suivit quelque temps, profitant ainsi des facilités pour le traînage qu'offrait la glace dont ces cours d'eau étaient recouverts Après quarante-huit heures de marche relativement facile les explorateurs abandonnèrent la rivière Lorillard, continuèrent leur route toujours vers le nord, traversèrent les collines du Hazard et atteignirent une région ondulée où ils eurent de grandes difficultés à surmonter ; souvent ils durent s'atteler aux traîneaux pour aider les chiens à gravir les pentes du versant sud, dénué de neige ; en revanche, pour descendre les pentes du versant nord, ils détachaient leurs attelages et se laissaient glisser jusqu'en bas.

Le 21 avril, ils constatèrent qu'ils se trouvaient par 65°45′ de latitude nord, ayant traversé sans s'en être aperçus, la rivière Wager. Le lieutenant Schwatka suppose qu'elle se dessèche en partie durant l'été, ne laissant à l'entrée de l'hiver qu'une chaîne de lacs isolés.

A partir de ce point la petite colonne fit route vers le nord-ouest, à travers une contrée accidentée. La terre étant presque dégarnie de neige, la marche devint difficile. Le 9 mai, M. Schwatka et ses compagnons atteignirent une vallée où courait un large cours d'eau, couvert d'une glace solide et se dirigeant vers le nord ; en raison des obstacles qu'on avait eu à surmonter sur terre, le chef de l'expédition décida qu'on suivrait cette rivière, à laquelle il donna le nom de Hayes River. La longueur de ce fleuve peut être

d'environ 200 kilomètres. A 150 kilomètres de sa source, il fait un coude brusque vers le sud-ouest et va se jeter dans la baie Cockburn, à l'est de la rivière Back. A l'endroit où se produit ce coude, les voyageurs quittèrent la rivière Hayes continuant à se diriger vers le nord, et ils atteignirent, enfin, le 21 mai, l'estuaire de la rivière Back.

Six jours avant, ils avaient rencontré un campement d'Esquimaux Ookjooliks, derniers survivants d'une des tribus qui avaient été chassées de la côte ouest de la péninsule Adélaïde ainsi que de la Terre du roi Guillaume et presque exterminées par les Netchilliks.

Le chef de ces Ookjooliks, dans sa jeunesse, — il y avait environ trente ans, — avait vu sur la rivière Back des blancs dans une embarcation; ils devaient être une dizaine et étaient commandés par un officier; plus tard il avait trouvé un navire emprisonné dans les glaces près d'une île, à environ huit kilomètres à l'ouest du cap Grant. Il n'y avait qu'un seul cadavre à bord. Les Esquimaux étaient entrés en pratiquant une ouverture dans la coque, ils avaient pris des cuillères, des fourchettes, divers autres ustensiles, des provisions; ils avaient vu des livres, mais les avaient laissés. L'été suivant, à la fonte des glaces, le bâtiment avait sombré.

Le gendre du chef Ookjoolik avait aussi vu deux embarcations dirigées par des blancs et il avait trouvé et fouillé un cairn dans l'île Montréal.

Le 22 mai, M. Schwatka, qui avait pris avec lui plusieurs de ces Ookjooliks, parcourut l'île Montréal; mais il chercha vainement le cairn qui lui avait été signalé. Le lendemain, il passa avec tout son monde sur la rive gauche de la rivière Back dans la péninsule Adélaïde.

Traversant les péninsules Ogle et Richardson qu'ils constatèrent être plus larges que ne l'indiquent les cartes de l'Amirauté, les explorateurs arrivèrent à une baie, à l'ouest du cap Richardson, où ils rencontrèrent une bande nom-

breuse de Netchilliks dont quelques-uns se rappelaien parfaitement l'expédition Franklin. A une petite distance d leur camp ils désignèrent l'endroit où probablement avaien péri les derniers survivants des équipages de l'*Erebus* et d la *Terror*. Ces Esquimaux avaient trouvé là, sous un batea renversé, plusieurs squelettes; ils s'étaient approprié le effets, les ustensiles, et avaient laissé à leurs enfants, e guise de jouets, les montres, les papiers et les livres.

MM. Schwatka et Gilder se rendirent sans délai, au poin indiqué; ils lui donnèrent le nom de Starvation Cove (ans du dénûment); la neige recouvrait le sol et ils durent re mettre à l'époque de leur retour les recherches approfon dies à faire en cet endroit.

En rentrant à leur campement, ils trouvèrent d'autre naturels, arrivés pendant leur absence, et parmi ceux-c une vieille femme qui avait visité le camp des infortunés naufragés sur la baie de Washington. Cette femme avai conservé des souvenirs assez précis, dont prit note avec un soin religieux le lieutenant Schwatka, mais dans les détails desquels il serait trop long d'entrer ici.

Après une courte visite du chef de l'expédition et de son second à la rivière Pfeffer où ils trouvèrent le cairn érigé en 1869 par le capitaine Hall, les explorateurs quittèrent la péninsule Adélaïde. Dans les derniers jours ils avaient recueilli diverses reliques importantes, entre autres le traîneau que Mac Clintock avait vu dans la baie Erebus, mais que depuis les Innuits avaient transformé pour leur usage.

Le lieutenant Schwatka et ses compagnons traversèrent le détroit de Simpson suivis d'un nombre considérable de naturels qu'ils laissèrent au cap Herschel, avec le gros des bagages, sous les ordres de Joe et ils poursuivirent leur route avec le fidèle Toolooah, la famille de celui-ci et un jeune Esquimau.

Deux jours après, le 19 juin, ils furent surpris de se trouver sur la baie Erebus, qu'ils croyaient beaucoup plus

l'ouest, le cap Herschel étant, sur les cartes de l'Amirauté, tracé de 30 à 32 kilomètres trop à l'est.

La chaleur était alors devenue assez forte pour que leurs vêtements, quand le vent ne soufflait pas, parussent trop lourds aux voyageurs. La neige trop molle ne se prêtait pas au traînage, les hommes y enfonçaient parfois jusqu'à la ceinture, et en maints endroits les parties gelées étaient recouvertes d'eau. Le lieutenant Schwatka et ses compagnons durent se décider à cheminer sur la glace qui couvrait la mer, en côtoyant le rivage. Dans ces dures circonstances ils purent apprécier ce que valait réellement Toolooah, mais non plus seulement comme chasseur et comme conducteur de chiens; par son énergie, par son intelligence, il contribua grandement au succès de l'entreprise.

La petite colonne mit 15 heures pour traverser la baie Erebus; une marche moins longue, mais très pénible, leur permit d'atteindre la pointe Franklin. Là, elle se divisa: les Innuits avec les traîneaux suivant la côte sur la glace, les blancs marchant espacés sur la terre ferme. Ils trouvèrent ainsi, avant de traverser la baie Collinson, les ossements épars de plusieurs squelettes qu'ils ramassèrent pour leur donner la sépulture.

Arrivés au cap Jane Franklin, les voyageurs s'y arrêtèrent et se dispersèrent pour faire des recherches dans les environs. Le lieutenant Schwatka et le colonel Gilder ne trouvèrent rien, mais MM. Klustchak et Melms découvrirent le camp où s'était établi, en avril 1848, le capitaine Crozier qui, après la mort de Franklin, avait pris le commandement. Dans ce camp on trouva des ustensiles de cuisine, des débris de vêtements et une tombe ouverte contenant un squelette incomplet, qu'on reconnut, grâce à une médaille d'argent, pour celui du lieutenant Irving, le 3e officier de la *Terror*. Ce tombeau avait évidemment été ouvert et pillé par les naturels; afin d'éviter une seconde violation de sépulture, on réunit ces restes pour les ensevelir ailleurs. La

baie où ils avaient été découverts reçut le nom de ba Irving.

Le 30 juin, M. Schwatka se remettait en marche avec so monde, et le 3 juillet il atteignait le cap Félix, limite extrêm au nord, du terrain qu'il avait à explorer.

Le campement fut établi à 5 kilomètres environ au su du cap Félix, dans un endroit où de nombreux débris at testaient par leur présence que là avait déjà campé Fran klin. Les environs furent fouillés avec le plus grand soin ; o ramassa quelques pots, des boîtes vides, des bouteille mais quand, le 7 juillet, le signal du départ fut donné, l explorateurs quittèrent ces lieux avec la conviction bie arrêtée que Franklin n'avait pas été enseveli dans les alen tours. Ils laissèrent sous un cairn, édifié solidement, l'histo rique de leurs opérations.

Le voyage de retour, grâce à l'absence de neige, permit d'explorer minutieusement la côte tout entière. On trouva des tombes marquées par des pierres amoncelées, sépul- tures pieusement dressées aux victimes par leurs compa- gnons survivants, on recueillit des ossements dispersés, des ustensiles divers, des fragments d'embarcation, mais on ne découvrit aucun journal, aucun document écrit, autre que la copie de la main du capitaine Mac-Clintock du court mé- moire laissé par le capitaine Crozier, quand il se mit en route pour la rivière Back avec ce qui restait des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*. Ce mémoire, qui avait été trouvé, en 1859, par le lieutenant Hobson de l'expédition Mac-Clintock, est le seul document sur l'expédition Fran- klin, qui ait jamais été découvert.

La marche de l'expédition déjà devenue très pénible depuis la fonte des neiges, offrit des difficultés plus grandes encore quand se produisit la rupture des glaces et quand tous les transports durent se faire à dos d'homme ou à dos de chien. Les bagages furent dirigés sur le camp du cal Herschel, tandis que le lieutenant Schwatka, le colone

er et Tooloaah exploraient la péninsule Graham Gore.
. Klutschak, envoyé à Starvation Cove, faisait pendant
emps, enterrer les ossements trouvés dans le voisinage
levait un cairn où il plaçait un rapport du chef de l'ex-
ition sur ses opérations.

es mauvais temps, puis le froid, firent leur apparition
s la dernière semaine d'août et dès le 22 septembre,
put construire des iglous avec de la glace de 0.20 cen-
ètres d'épaisseur.

Le 1er novembre seulement, la glace fut assez forte sur
détroit de Simpson pour porter les traîneaux lourdement
argés.

Tandis que le gros de l'expédition se dirigeait presque en
ne droite, vers la rivière Back, MM. Schwatka et Gilder
ent le tour de la péninsule Adélaïde, à l'ouest, afin de
iter les points où avaient pu échouer les débris du navire
i avait sombré en face de la pointe Grant.

A l'entrée de la baie qu'ils nommèrent baie Sherman, ils
ncontrèrent un campement considérable de Netchilliks,
ux-là, très probablement, qui s'étaient emparés de la
rque dont il avait été parlé à M. Schwatka, trouvée dans
baie Wilmot, située un peu plus au nord, après la perte
bâtiment.

Ces naturels avaient encore en leur possession une planche
une poulie marquée de telle sorte qu'on était en droit de
pposer qu'elle provenait de la *Terror;* ce serait donc vrai-
nblablement ce navire qui aurait sombré au large du cap
ant, et le sort de l'*Erebus* resterait inconnu.

Schwatka et ses compagnons eurent à surmonter des fa-
ues et des difficultés inouïes dans leur marche à travers
thme Mac-Crary. La neige, fraîchement tombée, véri-
le sable mouvant, en raison du froid, mettait obstacle
traînage; les chiens, harassés, étaient mal nourris, et
rs forces déclinaient rapidement; les provisions se trou-
t presque épuisées, et le gibier manquant, on dut se

rationner; le jour n'était qu'un court crépuscule; à n
le soleil ne s'élevait pas à plus de 4° au-dessus de l'hori

Pendant ce mois de novembre, la moyenne de la t
pérature fut de — 30°5 centig., le minimun observé fu
— 45° centigrades.

Le voyage dura deux semaines de plus qu'il n'avait
prévu, et cependant, quand le lieutenant Schwatka e
petite troupe atteignirent, le 5 décembre, les rapides d
rivière Back, qui avaient été fixés comme point de ren
vous à MM. Klutschak, Melms, et au gros de l'expédit
ils n'y trouvèrent personne. Ce ne fut que le lendema
que M. Klutschak rejoignit son chef; il venait d'arri
et s'était arrêté avec son monde à 9 kilomètres plus
nord.

Le 10 décembre, les deux colonnes réunies se mirent
route pour la baie d'Hudson après avoir fait quelques p
visions de viande de renne, de saumons, et d'une sorte
harengs qui ne se trouve que dans cette région.

Toute cette partie du voyage ne fut qu'une « longue lu
pour la vie. » Les vivres ne tardèrent pas à manquer et l
rennes étaient si rares que souvent les chasseurs dure
rester absents plusieurs jours avant de parvenir à en tu
un seul. Les loups devinrent très audacieux et dans pl
d'une circonstance les chasseurs eurent grand'peine
échapper à leur dent meurtrière. Du lard et du suif il y
avait tout juste pour éclairer les iglous et la viande des a
maux tués était trop maigre pour constituer une nourritu
suffisante. Plus de la moitié des chiens périrent.

Des ouragans de neige forcèrent fréquemment d'int
rompre la marche, durant le mois de janvier l'expédit
ne put voyager que pendant onze jours et que pendant tre
jours durant le mois de février.

La température moyenne en décembre fut de — 45°5 c
grades, et le minimum de — 56° centigrades.

La température moyenne en janvier fut de — 47° ce

grades et le minimum, observé le 3 janvier, de — 57° 5 centigrades.

La température moyenne en février fut de — 43° centigrades et le minimum de — 56° centigrades.

Jamais expédition arctique n'eut à subir des froids intenses d'aussi longue durée. Pendant 27 jours le thermomètre resta au-dessous de — 51° centigrades et pendant seize jours il resta au-dessous de — 55° centigrades.

Remarquons toutefois, en passant que M. Nares, le 4 mai 1876, a observé une température de — 59° centigrades et que Parry et d'autres ont constaté la même température extraordinairement basse.

Les explorateurs atteignirent enfin le 4 mars 1880, l'île du Dépôt. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves ; le capitaine Barry était reparti emportant toutes les provisions qu'il devait y laisser, et les Esquimaux qui se trouvaient campés en cet endroit, ne purent fournir au lieutenant Schwatka et à ses compagnons qu'une petite quantité de viande de baleine et de phoque. Jusqu'à ce que le temps permit de chasser, ils furent réduits à une véritable famine, n'ayant pour vivre, certains jours, d'autre ressource que de mâcher des peaux de morse.

M. Schwatka dut se rendre à l'île de Marbre, où hivernait, — au dire des indigènes, — un navire baleinier. Il y trouva en effet le *George and Mary*, commandé par le capitaine Baker, qui lui fit le plus généreux accueil. Il put de là envoyer quelques secours à ses compagnons, qui vinrent le rejoindre peu de jours après.

Le 3 mai, nos explorateurs quittèrent le baleinier pour s'établir à Dépot Island et ils y vécurent de leur chasse et de leur pêche jusqu'au jour de leur départ définitif.

A minuit, le 1er août 1880, le *George and Mary* appareillait les emportant à son bord, et les débarquait, le 22 septembre suivant, à New Bedfort, Massachusetts.

L'absence du lieutenant Schwatka et de ses compagnons

avait duré deux ans et trois mois, durant lesquels plus onze mois avaient été employés à explorer une région dc la plus grande partie n'avait jamais encore été visitée; avaient dans cette exploration parcouru environ 5230 kil mètres, vivant absolument de la vie des Esquimaux, n'aya d'autres ressources, pour ainsi dire, que celles bien re treintes que pouvait fournir la contrée.

Les recherches antérieures de Rae, de Mac-Clintock, Hall avaient fait entrevoir l'issue fatale de l'expédition Franklin; M. Schwatka en a établi définitivement et d'u façon précise les dernières phases : Après la mort de S John Franklin, survenue le 7 juin 1847, le commandeme échut au capitaine Crozier. Le 22 avril 1848 les équipages l'*Erebus* et de la *Terror*, réduits à 105 hommes, abando nèrent les navires. Affaiblis par le scorbut, embarrassés p les bagages, les embarcations, leur marche fut lente et p nible. Bientôt décimés par la maladie et la faim, ils furc rencontrés par des Esquimaux qui, après les avoir secouru les abandonnèrent sur les bords de la baie Washington. U détachement, probablement commandé par le lieutena Irving, semble alors avoir eu la pensée de rejoindre les bât ments, emprisonnés dans les glaces, soit pour en rapporte des vivres, soit pour courir la chance d'échapper avec l navires, lors de la débâcle. Le groupe le plus considérab continua sa route vers le sud. Un petit nombre de ces ma heureux paraît avoir essayé de traverser en bateau le détr de Simpson et avoir échoué sur la côte près de la rivi Pfeffer; ils étaient arrivés trop tard pour effectuer le passa sur la glace. L'hiver d'après, les survivants traversèrent po venir mourir épuisés à Starvation Cove. Ils devaient êt encore une dizaine et ils avaient emporté avec eux les ra ports, les journaux, les livres de bord, les instrumen dont la perte est un fait acquis désormais.

De ce court aperçu il résulte que le lieutenant Schwatka s'e acquitté parfaitement de la mission dont il avait été charg

Il a dissipé les doutes qui pouvaient subsister encore sur l'existence de documents provenant de l'expédition de Franklin; il a donné la sépulture aux restes dispersés d'un grand nombre de compagnons de celui-ci; il a rapporté le seul cadavre qui fût transportable pour être enseveli sur une terre moins inhospitalière, il a réuni les débris et les objets qui pouvaient servir à établir l'identité de quelques-uns de ceux qui avaient disparu.

En outre la géographie lui doit d'importantes découvertes, des rectifications, des corrections nombreuses à la carte d'une région peu connue.

Constatons, enfin, que grâce à sa prévoyance, à son énergie, à l'ascendant qu'il avait su prendre sur les naturels avec lesquels il s'est trouvé en contact, il a pu mener à bien, sans perdre un seul homme, une expédition pleine de difficultés, la plus longue de ce genre qui ait jamais été tentée.

Le lieutenant Schwatka a donc bien mérité la médaille d'or du prix de La Roquette, et vos suffrages certainement ratifieront la décision de votre Commission.

M. A. D. LANGLOIS

(M. Franz Schrader, *rapporteur*.)

Médaille d'or. — Prix Erhard.

M. A. D. Langlois, dessinateur géographe, membre de la Société de géographie d'Oran, a entrepris un travail digne de fixer l'attention de la Société de Géographie. Il s'agit de la carte des trois départements algériens, ou du moins de la partie de l'Algérie soumise au régime civil, avec de larges portions de la zone militaire, c'est-à-dire, en un mot, de la partie nord de notre France africaine.

M. Langlois, habitant l'Algérie depuis nombre d'années, a dû plus que personne sentir combien la connaissance

géographique, économique, statistique, agricole, hyd
phique, de sa patrie d'adoption était, à défaut d'un
cadastral complet, utile ou même indispensable à l'œu
la colonisation.

Certes, nous ne sommes plus au temps (il y a trei
à peine), où les crédits ouverts au budget pour la co
tion de la propriété individuelle étaient bel et bien
chaque année, sauf à refuser ensuite d'admettre les
faute d'avoir aucun terrain à leur attribuer.

On a fini par comprendre que, de tous les travaux
sités par la création d'une colonie, l'un des plus
était le levé du pays et la délimitation des parcelle
sables. Mais il s'en faut de beaucoup que ce travail
mené aussi vivement que le pays tout entier, et s
le gouvernement général de l'Algérie, l'auraient
Sans doute, sur les 138 centres européens créés depui
53 ont été fondés dans les douze dernières années,
nouvelle impulsion, plus énergique encore, va selon
apparence être donnée prochainement à la constitut
la propriété individuelle en Algérie. Nous savons de
directe avec quelle ardeur le gouvernement gén
l'Algérie se préoccupe d'activer la création des levés
traux, et nous pouvons espérer que les résistances p
ou les lenteurs auxquelles on s'est si longtemps heur
pouvoir les vaincre, vont prendre fin et permettre à l'
de recevoir les colons prêts à lui demander asile.

C'est donc à plusieurs titres que M. Langlois a é
inspiré en préparant depuis huit ans la carte ou plu
cartes dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui.

D'une part, en effet, ces cartes permettront de mes
travail fait et le travail à faire, les résultats acquis
patient labeur de nos frères d'Afrique, et la large par
tion réservée encore à ceux qui les suivront; d'autr
le travail de M. Langlois suppléera dans la limite d
sible, aux lacunes dont nous venons de parler, et fou

tous ceux qui veulent étudier l'Algérie une foule de notions qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

M. Langlois n'a pas eu, cela va sans dire, à lever lui-même sur le terrain la planimétrie ou le modèle de sa carte. Sous ce rapport l'ouvrage était fait, et bien fait. Les beaux travaux du Dépôt de la Guerre, auxquels sont attachés spécialement les noms de MM. Titre, Derrien, Parisot, ont servi de base au géographe oranais. On peut même regretter qu'il n'ait emprunté à ses prédécesseurs que le tracé des cours d'eau et la détermination des coordonnées en longitude, latitude et altitude, en prenant le parti de supprimer l'expression des mouvements du terrain. Sans doute la carte gagne ainsi en netteté au premier coup d'œil ; mais netteté et clarté ne sont pas toujours synonymes, et une carte sans montagnes sera toujours une carte incomplète. N'est-ce pas, en effet, le mouvement du terrain qui détermine la répartition de l'humidité, le courant des rivières, l'étagement des climats, des cultures, la direction des routes, la création des centres de population, la marche même de la fourmilière humaine? N'y a-t-il pas des rapports nécessaires entre la forme des vallées et l'établissement des barrages, entre l'orientation des hauts plateaux et le groupement futur des Algériens, entre l'exposition des pentes et la production du vin ici, du blé ailleurs, des dattes sur un autre versant? Est-ce au hasard que s'établissent le Kabyle ou l'Arabe, et le paysage lui-même ne reçoit-il pas une empreinte caractéristique de cette action réciproque du sol sur l'homme et de l'homme sur le sol?

Nous pouvons donc regretter que M. Langlois n'ait pas osé chercher à saisir le rapport qui existe nécessairement entre les efforts de la colonisation et le relief du sol.

Il nous est permis d'espérer du moins que, pour une prochaine édition de son beau travail, M. Langlois pourra combler cette lacune.

J'ai commencé par la critique, pour n'avoir plus ensuite qu'à décerner des éloges.

La carte de M. Langlois est divisée, pour chaque département, en quatre feuilles dont chacune représente le département sous un aspect particulier, physique, économique ou commercial.

Pour la carte physique, M. Langlois, comme cela devait être en pays de pluies rares et de sol irrigable, s'est avant tout préoccupé de l'hydrologie. Il a distingué par des tracés spéciaux, les cours d'eau permanents et ceux qui assèchent en été, les puits et les sources. M. Langlois a remédié autant que possible à l'absence de montagnes en inscrivant sur cette feuille de très nombreuses cotes d'altitude. On y trouve en outre l'indication des ruines romaines, des chapelles musulmanes, des phares, avec leur portée.

Une deuxième feuille est consacrée aux voies de communication par terre ou par mer : sentiers, chemins, routes carrossables, chemins de fer en exploitation, en construction ou en projet; lignes de paquebots, fils télégraphiques, avec distances et altitudes.

La troisième feuille donne les divisions administratives civiles et militaires, si compliquées, si enchevêtrées par suite des changements incessants qui se produisent entre les deux zones. M. Langlois y a ajouté les dates de création des centres européens.

Enfin la quatrième feuille, celle de la colonisation, est la plus chargée, la plus pleine de renseignements nouveaux et intéressants. Elle rappelle le réseau des rivières, celui des voies de communication, qui figurent plus complets sur les deux autres feuilles; mais à travers ce canevas elle indique par des teintes spéciales les terrains de colonisation, les zones de propriété individuelle, les forêts, les terrains à alfa, dont la Compagnie franco-algérienne n'englobe qu'une faible partie, les vergers de figuiers, les jardins, les barrages, les canaux, les sources thermales, les fermes, les

maisons, les fours à chaux, les silos, les carrières, les mines, les stations d'étalons.

Dans l'espace laissé libre par la Méditerranée, l'auteur a inséré des tableaux du plus grand intérêt, donnant une foule d'indications statistiques : superficie du territoire civil, superficie des forêts, exportation de l'alfa, statistique de la propriété individuelle, population des villes, mouvements des ports, commerce d'importation et d'exportation.

Cette quatrième feuille livrera à celui qui l'interrogera attentivement une riche moisson de faits. Elle révèle les résultats auxquels est arrivée, en cinquante années à peine, la colonisation en Algérie, et donne la certitude du grand avenir réservé à notre France nouvelle.

M. Langlois, en ce moment même, voyage pour achever de recueillir les données relatives aux deux départements d'Alger et de Constantine. Sa carte, subventionnée par les administrations algériennes et les conseils généraux, est déjà en cours de gravure et paraîtra probablement tout entière avant la fin de 1884. La commission des prix a pensé que le prix Erhard ne pouvait être mieux décerné qu'à M. Langlois, d'abord pour la valeur sérieuse que présentait par lui-même son travail persévérant, ingénieux, consciencieux, ensuite parce que ce travail a pris sa source dans les préoccupations les plus désintéressées et les plus élevées ; et surtout dans le désir d'accroître la prospérité de l'Algérie, c'est-à-dire de la France.

LA PROVINCE D'IMERINĂ[1]

PAR

ALFRED GRANDIDIER

Les habitants de la grande île de Madagascar, qu coutume de désigner sous le nom général de Malgach Madécasses, se subdivisent en plusieurs tribus d'or d'apparence et de mœurs différentes[2], dont les princ sont : au nord, les Antankaranăs[3]; sur la côte orient Betsimisarakăs[4], les Betanimenăs, les Antambahoak Aăntaimoros, les Antaisakas et les Antanosis; au su Tsienimbalalăs et les Antandroys; à l'ouest, les Mah et les Sakalavăs[5]; au centre, les Antantsihanakă Tafiravinăs et les Tafitenonăs qui habitent dans l'est d'Alaotră, les Antankays ou Bezanozanŏs, les Antaim ou Merinăs, qu'en Europe on désigne improprement s nom d'Hovas[6], les Betsileos et les Antanalas, les

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

2. Les Antaimerinăs ou Hovas sont d'origine malaise; les Ant et les Antanosis sont d'origine arabe; les Antaisakas et les prin familles Sakalavăs sont probablement d'origine indienne, et on des traces de sang chinois chez les Mahafalys.

3. La province d'Ankarană, qui est la plus septentrionale de l'Il prend une partie indépendante, située entre le cap d'Ambre et la Sambirano et, sur la côte orientale, les districts soumis aux Hova bohimarină, de Vohimara et de Soavinandriană.

4. Le pays des Betsimisarakas se subdivise en plusieurs districts nibe, Maroa, Mananara, Ivongo, Vohimasină, Mahavelonă, Toamas Tamatave) et Anteva (ou Tanimandry).

5. Le pays des Sakalavăs, qui comprend la plus grande partie de gion occidentale de Madagascar, se subdivise en sept provinces : nană, Menabé, Mahilakă, Maraha, Milanja, Ambongo et Iboin~.

6. En effet, le nom d'Hova ne désigne pas les habitants de l'I

enfin les Antaivondrŏs et les Ampelafahas qui vivent dans l'est des précédents.

De ces tribus, la plupart subissent le joug des Antaimerinăs ou Hovas qui les ont conquises au commencement de ce siècle[1]. Ces Hovas, qui sont de race jaune, et qui, grâce à leur intelligence supérieure, à leur esprit de discipline et aux conseils reçus d'officiers européens, ont joué depuis un siècle un rôle prépondérant à Madagascar sous la direction habile d'Andrianampoinimerină et de Radama I, habitent la province connue sous le nom d'Imerină qui est située au centre même de l'île et qui est de toutes la plus peuplée et la plus importante. C'est de cette province que, grâce aux nombreuses observations d'altitude prises par le R. P. Roblet[2] et à celles que nous avons faites nous-mêmes, nous donnons aujourd'hui une carte hypsométrique.

L'Imerină[3], que limitent au nord l'Antsihanakă et le pays

mais seulement une classe de ces habitants, les bourgeois ou roturiers, par opposition aux nobles ou Andriană et aux esclaves ou Andevŏ. Les libres, nobles ou roturiers, s'appellent *Ambaniandrŏ*. Quand la reine s'adresse à tous les Malgaches sans exception, elle se sert du mot *Ambanilanitră*, c'est-à-dire tous ceux qui sont sous les cieux, parce que pendant longtemps ils ont cru qu'ils étaient seuls sur la terre; elle dit *Merinŏ*, quand elle ne veut parler qu'aux habitants de sa province. Les populations du nord les appellent *Androva* (ceux qui habitent le pays où est la capitale), les Sakalavăs qui sont leurs ennemis irréconciliables *Amboalambo* (litt. : chiens de sanglier), les Antantsihanakăs à *Sorodany* (litt. : soldats).

1. Les tribus malgaches qui ont conservé leur indépendance sont les Antandroys, les Mahafalys, les Barăs, la plupart des Sakalavăs et une partie des Antankaranăs et des Antaisakas.

2. Le R. P. Roblet est un de ces vaillants missionnaires que leurs devoirs professionnels n'empêchent pas de s'occuper avec ardeur d'études scientifiques. Depuis mon départ de Madagascar, à ma demande, il n'a cessé, de faire avec un zèle bien digne d'éloges et une grande conscience, à l'aide d'un graphomètre et d'un baromètre que je lui ai donnés, de nombreuses observations tant topographiques qu'altimétriques qui sont de la plus grande utilité pour la carte de l'Imerina.

3. Au XVIII^e^ siècle, les nombreux villages qui sont épars dans la province d'Imerină, surtout dans la grande plaine de Betsimitatatră qu'arrose l'Ikopa et où s'étendent à perte de vue de belles rizières, étaient gou-

des Sakalavas, à l'est l'Ankay ou pays des Bezanozanŏs, au sud le pays des Betsileos, à l'ouest le Menabé et le Mahilakă; est un pays montagneux, coupé de nombreux cours d'eau, complètement nu, sans arbres, sans arbustes[1] et souvent même sans culture, à peu près inhabité dans les parties accidentées; et au contraire très peuplé dans les vallées et parties basses. Les collines qui couvrent presque tout le pays et qui sont formées d'une argile rouge, dure et compacte au milieu de laquelle affleurent de nombreux blocs de granit à surface bombée, ne sont pas fertiles, mais le plus petit vallon, lorsque sa situation le permet, est transformé en rizières par un travail habile et intelligent, et, à l'ouest de la capitale, au centre même de la province, il y a une grande plaine, le Betsimitatatră[2], qui jadis était un lac ou un marais, et qui forme aujourd'hui un immense champ de riz, d'un aspect fort riant à la saison pluvieuse, d'où émergent çà et là, comme autant d'îlots, de nombreux hameaux ou maisons bâtis sur des côteaux.

Ce gigantesque damier aux cases vertes que circonscrivent de petits murs de terre noire et les nombreux gradins suspendus aux flancs des collines, qu'irriguent des ruisseaux amenés habilement sur les lieux de culture, montrent avec quelle intelligence et quelle ardeur les Merinăs travaillent la terre. Le riz que produit l'Imerină nourrit une population considérable; aussi, l'étranger qui vient de traverser des pays à peu près déserts est-il surpris en arrivant à Tananarivŏ de l'agglomération vraiment extraordinaire de villages, de

vernés par douze chefs ou Andriană indépendants les uns des autres, lorsqu'au commencement de ce siècle l'un d'entre eux, le fondateur de la dynastie qui règne aujourd'hui, Andrianampoinimerină (litt. : le désiré d'Imerină), bon guerrier et fin politique, a réussi à les mettre sous son autorité.

1. Il existe des petits bouquets de bois auprès de plusieurs villes, mais ils sont très rares et ce n'est guère que dans la plaine située à l'ouest de Tananarivŏ qu'on les trouve.

2. Cette plaine mesure environ 30 kilomètres de long sur autant de large.

hameaux, de maisons qui s'étalent devant lui. Les autres végétaux que cultivent les Merinăs, tels que le manioc, les pommes de terre, les patates, la canne à sucre, le maïs, les bananes, les ananas, les ambrevates, le tabac, le coton, etc., et qu'ils plantent auprès de leurs villages, sur le flanc des collines, ne couvrent pas de grandes étendues et ont d'ordinaire peu de vigueur; auprès des villes principales, surtout aux environs de Tananarivŏ, on a planté quelques arbres fruitiers, tels que goyaviers, néfliers du Japon, orangers, manguiers, pêchers et même de la vigne, etc., qui prospèrent dans une certaine mesure.

Dans le sud, s'élève un grand massif nu et rocheux, l'Ankaratră, dont les points culminants sont Anbohimirandrană (2350 mètres), Ankavitră (2530 mètres), Tsiafakafo (2540 mètres) et Tsiafajavonă (2590 mètres). De ce dernier sommet, qui est le plus élevé de l'île de Madagascar, la vue s'étend sur la province toute entière qui apparaît comme une mer de montagnes, sans arbres, sans arbrisseaux, où des roches nombreuses se détachent au milieu d'une herbe grossière qui n'est même pas très bonne pour le bétail et qui ne sert guère que de combustible aux habitants de ce pays désolé [1].

C'est dans l'Imerină que prennent naissance le Betsiboka et son affluent l'Ikopa qui vont se jeter dans le canal de Mozambique par une vaste embouchure connue des Européens sous le nom de baie de Bombétok; la grande plaine de Betsimitatatră qui s'étend à l'ouest de Tananarivŏ, est traversée par l'Ikopa qui a sa source dans l'est-sud-est de la capitale et qui y décrit une vaste courbe, recevant sur

1. Le bois manque en effet dans l'Imerină, et les gens riches seuls peuvent envoyer chercher des fagots dans la bande de forêts qui se trouve à sa limite orientale; la charge d'un homme ne vaut pas moins de 1 fr. 25 c., somme fort élevée pour ce pays. L'herbe sèche, qui est le combustible ordinaire avec lequel les Hovas font leur cuisine, atteint même des prix assez forts à l'époque des pluies, époque à laquelle on paie une charge pleine jusqu'à 0 fr. 60.

sa route des milliers de ruisseaux et de petites rivières. Sisaony, l'Andromba et son tributaire le Ketsaoka, l'O bifotsy et l'Onibé qui viennent du versant nord du ma d'Ankaratră. Des versants est et sud, sort l'Onivé qui va Mangoro et se jette par conséquent dans l'océan Indien; versant ouest envoie ses eaux au lac Tasy et au canal Mozambique. Plus au sud, on trouve les sources du Man grand fleuve qui coule aussi vers l'ouest.

Dans l'Imerină, il y a quelques petits lacs; mais un s a une certaine étendue, c'est l'Itasianakă ou Tasy qu'ent rent, surtout du côté occidental, des montagnes volcaniqu et que domine, du côté du nord, l'Ambohimiangară, l'u des hautes montagnes de l'île (1760 m).

Les sources d'eaux thermales ne sont pas rares dans cet province; il y en a de sulfureuses (dans le nord-ouest de T nanarivŏ), de ferrugineuses (près d'Ambalabetokană), de calcaires (à Antsirabé).

Au point de vue politique, l'Imerină dont la populatio dépasse un million peut se diviser en dix districts.

Au nord, Anativolo et Vonizongo[1].

Dans l'est, Avaradrano[2] et Vakinisisaony[3].

Au sud, Vakinankaratră[4].

1. Le district de Vonizongo se subdivise en neuf cantons. Les vill principales sont : Soavină, Fihaonană, Fiambazană, Fiarenană, Anb zobé, etc.

2. Le district d'Avaradrano se subdivise en quatre cantons : 1° cel des Tsimahafotsy, 2° celui des Mandiavato, 3° celui des Tsimiambolahy, 4° celui des Voromahery. Les villes principales sont : Antananarivŏ q est la capitale du royaume hova, Ambohimanga, Ambohitrabiby. Namehan Ilafy, Ilazaina, Imerimandroso, Ambohitrandriană, Ambohipeno, Amba manga, Amboatany, Ikialoy, Miarinarivo, Ambohiniaza, Ambohitrondrar

3. Le district de Vakinisisaony se subdivise en treize cantons. L villes principales sont : Alasora, Tanjombato, Ambohijanakă, Ankadiv ribé, Ampahitrosy, Tsiafahy, Andramasină, Behenjy, Ampandrano, Ma manjaka, Hiaranandriană, Ambatomanga, etc.

4. Le district de Vakinankaratră se subdivise en dix-huit cantons. L villes principales sont : Antsirabé, Antoby, Betafo, Iarivo, Imanandria Ambositra, etc.

Dans l'ouest Mandridano et Valalafotsy[1].

Et au centre Imarrovatană[2], Ambodirano[3] et Imamo[4].

La ville principale et capitale de l'Imerină et de tout le royaume hova est Antananarivŏ; elle couvre trois collines allongées du nord au sud qui se suivent et s'élèvent de 190 mètres environ au-dessus de la plaine de Betsimitatatră : la hauteur du point culminant au-dessus du niveau de la mer est de 1500 mètres. Cette ville contient environ 20000 maisons ou huttes et plus de 100 000 habitants. Les maisons qui, pour la plupart, sont en bois, briques cuites au soleil et roseaux, s'échelonnent les unes au-dessus des autres sur les pentes abruptes de ces collines. Le palais de la reine qui domine l'Ampamarinană, énorme rocher à pic d'où l'on précipitait autrefois les gens accusés de sorcellerie et les chrétiens, s'élève au-dessus de tous les autres édifices et comprend dans son enceinte diverses maisons dont l'une est en pierre, le Manjaka-miadanâ, et les autres en bois, le Tranovola, le Besakană, le Masoandro, le Manampisoa, les tombeaux de Radama et de Rasoherină, le temple, etc. Le palais du premier ministre Rainilaiarivony, les églises catholiques d'Ambodin-Andohalŏ, d'Ambohimitsimbină, de Mahamasină, d'Ambavahadimitafo et les temples protestants d'Ambohipotsy, d'Ambonin-Ampamarinană, d'Avaratr'Andolahŏ, d'Ambatonakanga, d'Amparibé, d'Analakely, de Faravohitră, de Sampanimahazo, d'Amkadibevava, d'Ambohitantely, d'Ambatovinaky, d'Ambatomasină et d'Atsimon-anjoma appellent aussi l'attention.

1. Ces districts qui sont limitrophes du pays des Sakalavăs sont peu peuplés

2. Le district de Imarovatanâ se subdivise en huit cantons. Les villes principales sont : Ambohitratrimo, Isoavinimerinâ, Ambohibeloma, Ambohitsimelokă, Ampasika, Mandrarahody, Ambohimirimo, Ampananină, etc.

3. Le district d'Ambodirano se subdivise en sept cantons. Les villes principales sont Fenoarivo, Ambohijafy, Kingory, Ambohibohimanga, Ambohimandry, Miantsoarivo, Androibe, Antsahadinta, Vatonilaivy, Ambohibeloma, etc.

4. Les villes principales du district d'Imamo sont : Arivonimamo, Manazary, Miaranarivo, Ambohitrany, Ambohipolo, etc.

Les douze collines sacrées où se faisaient les prièr publiques avant que la religion chrétienne eût été adop par la reine Hova et ses sujets sont : Merimanjaka, Alaso Ambohitrabiby, Antananarivŏ, Ambohimanga, Ambohitr trimo, Ilafy, Namehană, Androibé, Ikialoy, Hiaranandria et Merimandroso.

Les villages hovas sont presque toujours placés au somm de collines ou même de montagnes et sont d'ordinaire e tourés de fossés; ils ne contiennent le plus souvent q quelques huttes, à côté des rizières que leurs habitants c tivent et qui ont une grande valeur [1]. Toutes les maiso sont du reste orientées de même, et leurs ouvertures, q sont d'ordinaire au nombre de deux, une porte et une f nêtre, sont toujours tournées vers l'ouest à cause des ven généraux qui, dans cette province, soufflent de l'est et d sud et qui sont froids, mais elles sont disposées sans aucun régularité et d'ordinaire elles ne sont pas propres.

Les chemins dans l'Imerină ne sont ni larges ni régu liers; ce sont de simples sentiers tracés par les pieds d passants; et, malgré la multiplicité des cours d'eau, les pon sont peu nombreux, si tant est que l'on puisse donner ce no à deux ou trois poutres jetées en travers de quelques rivière

Les Antaimerinăs sont généralement de taille plus petit et d'apparence plus débile que les autres peuplades malgache mais ils sont néanmoins pleins d'énergie et adroits; si l'o peut avec raison leur reprocher leur ignorance, leur hypo crisie, leur égoïsme, leur cruauté, défauts naturels dan une population livrée de tout temps à la barbarie, mais q tendent à disparaître sous l'influence bienfaisante des m sionnaires, ils n'en sont pas moins intelligents, travailleur économes et relativement sobres, et à cause de ces qu lités très réelles, on ne saurait les comparer aux autr tribus malgaches qui leur sont inférieures par leur pe

1. Dans le Betsimitatatră, quelques ares atteignent une valeur mille francs et au delà.

chant à l'ivrognerie, par leur paresse et par leur prodigalité. Leur teint varie du cuivré plus ou moins clair au noir foncé, et leurs cheveux, quelquefois souples et droits, sont souvent crépus; la figure des nobles ou Andriană qui sont de race pure est aplatie, avec les pommettes saillantes et les yeux obliques, comme celle des Malais.

La fécondité des femmes hovas est très grande; aussi les familles dans l'Imerină sont très nombreuses [1]. Sous les règnes de Radama Ier et de Ranavalonă Ire il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes à cause des guerres incessantes qui ont fait périr tant de soldats; aujourd'hui l'équilibre entre les sexes est à peu près rétabli. L'infanticide, si commum dans les autres tribus et même dans l'Imerină jusqu'au commencement de ce siècle, est devenu de moins en moins fréquent, à mesure que les principes de la morale chrétienne se sont répandus.

L'industrie n'est pas encore très développée, malgré la grande aptitude des Hovas à imiter; cependant notre compatriote, M. Laborde, qui a rendu tant de services à Madagascar et dont le nom est vénéré de tous, leur a appris à faire de la fonte, de l'acier, des fusils, des sabres, des épées, des canons, des bombes, des mortiers, de la poudre, du verre, des briques et des tuiles cuites, de la faïence et de la poterie vernissée, de la soie dévidée, du savon, de la chaux, du charbon de bois, du sucre raffiné, etc.

La saison pluvieuse commence, dans l'Imerină, vers la fin de novembre et dure jusqu'en mars, mais il n'y a guère de grandes pluies et d'orages que du 15 décembre au 25 février.

Je terminerai là ce court aperçu sur la province d'Imerină me réservant de donner de plus amples détails dans la partie géographique de mon *Histoire de Madagascar* qui est en préparation.

1. Mais cette fécondité, si grande dans les montagnes de l'Imerină, disparaît sur les côtes où les femmes hovas deviennent, dit-on, à peu près stériles.

PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL

OBSERVÉ AU MEXIQUE

PAR

M. BOUQUET DE LA GRYE

Ingénieur-hydrographe [1].

Deux fois en huit ans vous vous êtes intéressés aux missions scientifiques se dispersant sur notre planète pour observer le passage de Vénus sur le Soleil. Les vœux que vous faisiez pour la réussite des observations n'étaient point inutiles, car dans plusieurs stations les circonstances météorologiques ont été défavorables et qu'en réalité il y a eu beaucoup d'appelés à la peine et peu de couronnés par le succès. Mais que l'on soit revenu heureux ou malheureux, une même question a toujours été posée au retour: qu'alliez-vous donc faire et en quoi la conjonction de deux astres, d'Apollon et de Vénus peut-elle prêter à autre chose qu'à des développements mythiques ou poétiques ?

Avant de vous raconter ce que nous avons fait au Mexique, il me semble donc bon d'indiquer la liaison qui existe entre cette rencontre des deux astres et la distance qui nous sépare du Soleil, et aussi comment cette dernière mesure est indispensable pour le progrès de l'astronomie.

Notons d'abord qu'en astronomie comme dans toute science, l'on est amené à comparer des grandeurs entre elles; seulement là elles embrassent d'une part des durées de temps

1. Communication adressée à la Société dans son assemblée générale du 20 avril 1883.

normes et de l'autre des étendues infinies. L'astronome va puiller dans le passé, aussi loin que le permettent les anales des peuples pour retrouver la trace des phénomènes élestes, et il les utilise en vue de prédictions dont l'échéance arrivera au bout de milliers d'années. Il est aussi rcé de s'occuper d'action dont la durée ne dépasse point n millième de seconde, de sorte que l'échelle de ses conceptons en temps semble dépasser les hallucinations d'un rêve.

Il en est de même en étendue; dans les observations on arle couramment du micron (millième de millimètre) et ussi de la distance de la Terre au Soleil et pourtant pour xprimer cette dernière distance en unités de la première spèce, il faudrait faire suivre le chiffre 15 de 16 zéros, ombre qui, en réalité, n'a pour nous aucune signification elle.

Pour faire comprendre aux autres nos idées en pareille atière, aussi bien que pour comprendre nous-même ce ue nous voulons dire, nous sommes obligés de procéder ar étapes, de changer nos unités selon ce que nous voulons esurer.

Notre esprit ne se contente point en effet d'une seule andeur type dans la gamme infinie des choses comparaes, il veut que l'unité ne soit pas trop éloignée de l'objet nt elle doit indiquer la dimension. Nous admettons bien le illimètre, si pratiquement une règle ayant cette division ut être placée sur l'objet en question, mais cette unité repoussée instinctivement, si elle doit se borner à ser- de mesure de compte, et jamais nous n'aurions pu acter, comme en Portugal, une base monétaire dont un llier offre à peu près la valeur d'une pièce de 5 francs. y a là, au moins pour l'esprit français un fait général s'impose. Soit qu'il s'agisse de monnaie, de musique, physique ou d'astronomie, nous n'aimons pas les trop s chiffres, ceux allant jusqu'à mille ont seuls pour nous, signification absolument nette et il a fallu des circons-

tances spéciales pour que nous ayons eu par exemple idée d'un milliard de francs. Si l'on est donc ainsi ob d'avoir plusieurs unités il est indispensable que l'on c naisse leur rapport.

Or, la science astronomique doit plus que toute au être riche en points de comparaisons. Elle a le mètre d'ab puis en laissant de côté ses sous-multiples et ses multip dont le plus grand est le myriamètre, elle se sert du ray terrestre, elle utilise aussi quelquefois la distance de Terre à la Lune et enfin celle de la Terre au Soleil.

C'est la plus grande unité que nous puissions encore c cevoir, elle sert ou servira bientôt à mesurer les distan qui séparent notre système de ceux des étoiles.

Le rapport du mètre au rayon terrestre est aujourd'l suffisamment connu, celui de la distance lunaire au ray de la Terre laisse d'un autre côte peu à désirer, mais il est autrement du rapport entre la distance au Soleil et l'u des unités précédentes.

Les chiffres proportionnels à cette dernière distance s descendus en deux cents ans de 30″8 à 8″8, et après bien c efforts l'on ne connaît en réalité aujourd'hui que les de premiers chiffres de ce rapport. Or, si nous comprenc mal ce que veulent exprimer quatre ou cinq chiffres, d' autre côté, deux chiffres seulement ne suffisent point po avoir une idée exacte d'une grandeur et c'est la recherc de ce troisième chiffre qui a motivé le départ d'une centai de missions astronomiques en 1874 et en 1882.

Messieurs, en astronomie on appelle parallaxe d'un ast l'angle sous lequel un observateur placé par pure hypoth au centre de cet astre, voit le demi-diamètre terrestre, l'on va comprendre de suite que la connaissance de c angle, impossible du reste à mesurer directement, condu à la distance même des deux astres.

Si nous savons par exemple qu'un monument a une çade large de 100 mètres et qu'étant vis-à-vis de lui no

prenons avec un instrument l'angle compris entre ces deux extrémités, nous voyons cet angle diminuer au fur et à mesure que nous nous éloignons.

A une distance de plusieurs lieues, la façade se réduit, pour ainsi dire à un point, et nous pressentons qu'il y a une relation entre la parallaxe de notre station, c'est-à-dire entre l'angle mesuré, la largeur de la façade et son éloignement.

La trigonométrie nous donne cette relation, et si, au lieu de cette façade, nous nous plaçons vis-à-vis du rayon de la Terre dont la grandeur est connue, et que nous nous écartions jusqu'au Soleil, l'on pourra déduire notre distance à cet astre de l'angle soustendu par ce rayon terrestre.

On a essayé d'obtenir cet angle sans faire un voyage impossible, au moyen de plusieurs procédés.

Je passe sur les ingénieux systèmes dus à Aristarque et à Hipparque, qui prenaient une unité intermédiaire, la distance de la Lune à la Terre, et recherchaient en réalité la parallaxe de cette distance et non celle correspondant au rayon terrestre, et j'arrive aux méthodes modernes.

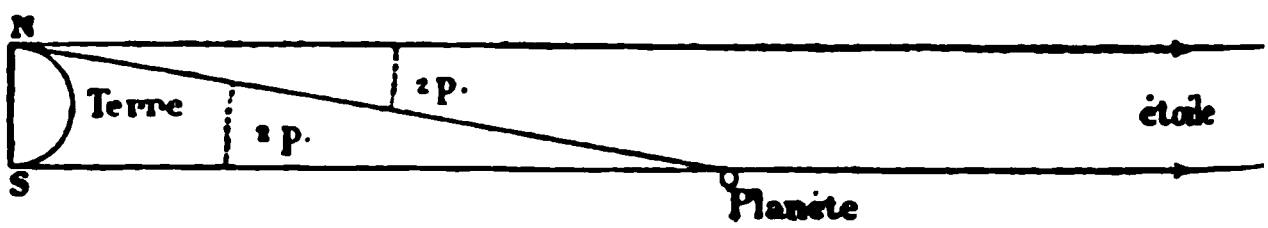
Elles utilisent aussi une mesure intermédiaire, celle de la distance d'une planète à la Terre, parce qu'en réalité, il est impossible d'avoir des angles directs, mais lorsque Kepler eut donné ses lois immortelles, et qu'il fut démontré que d'un seul écartement de deux astres, on pouvait déduire l'échelle entière de notre monde, l'on songea aux planètes qui, dans leur orbite, se rapprochaient le plus de la Terre.

Le système de mensuration se présentait d'ailleurs dans des conditions assez simples. Supposons deux observateurs placés l'un au pôle sud, l'autre au pôle nord de la Terre, visant en même temps l'angle du bord de la planète à une étoile dont la distance est relativement infinie; si l'étoile, pour l'un des observateurs, est tangente au bord nord de la planète, l'angle pris par l'autre observateur entre ce même bord et l'étoile, sera précisément la parallaxe de la planète

relative au diamètre terrestre et le double de celle relativ au rayon.

En pratique, on ne peut se rendre aux pôles, mais o tient compte, dans tous les cas, de la distance qui sépar les observateurs.

Vénus, parmi les planètes qui nous avoisinent, se prêt assez mal à ces mesures; au moment de sa conjonctio inférieure, elle est ordinairement noyée dans les rayons s



laires, et si on l'observe avant ou après le coucher du Solei le ciel, à ces moments, est assez lumineux pour éteindr l'éclat des étoiles de moyenne grandeur.

Vénus, en outre, présente des phases qui gênent l pointés.

Il en est autrement de Mars; la planète, dans ses opp sitions, est, il est vrai, un peu plus éloignée que Vénus (da le rapport de 5 à 3), mais on peut l'observer toute la nu dans d'excellentes conditions.

C'est un honneur pour l'Académie des sciences de Pari d'avoir, lors de sa fondation, porté tout d'abord son atte tion sur cette mesure de la parallaxe, et l'astronome Rich fut envoyé par elle à Cayenne, en 1672, pour prendre d distances de Mars aux étoiles voisines, pendant que Cassi restait chargé de faire des mesures correspondantes à l'Ob servatoire de Paris.

A la suite de ces doubles observations la parallaxe d Soleil, que l'on croyait s'élever d'abord à 3′ puis à 30″ descendit à 9″5.

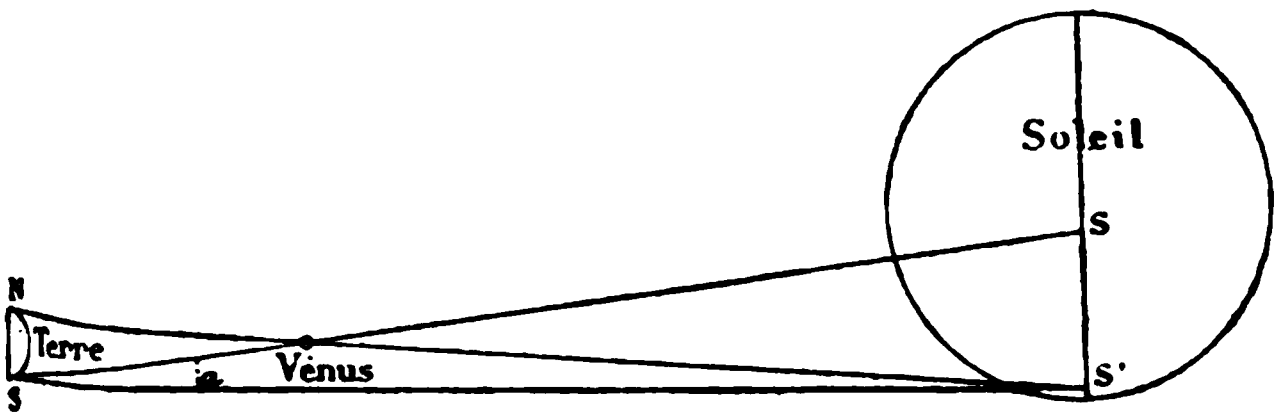
Mais si l'incertitude avait diminué sur l'ordre de gran deur de cette distance, le premier des deux chiffres donné était lui-même encore peu sûr, et quoique Cassini ait con

trôlé les résultats obtenus conjointement avec Richer, au moyen d'autres observations, les astronomes étaient encore peu satisfaits.

Ce fut alors qu'Halley imagina la méthode qui a gardé son nom, et qui est basée sur la durée du passage de Vénus sur le disque du Soleil.

Pour en concevoir l'esprit, imaginons deux observateurs placés comme tout à l'heure aux deux pôles de la Terre et regardant tous les deux Vénus passer sur le disque du Soleil. Celui qui est au nord verra la planète traverser l'astre brillant plus au sud que celui qui est au pôle austral ; de même que pour un observateur situé au côté nord de l'arc de triomphe de l'Étoile, l'obélisque, se projette au sud des Tuileries, tandis qu'il s'écarte au nord du pavillon central, s'il vient se placer au sud de ce même arc de triomphe. Or, on peut mesurer des deux pôles, l'angle compris entre Vénus et le bord de Soleil, et par suite, obtenir par une simple différence, l'écart entre les deux routes ou angle α.

Or, en faisant une figure, on voit qu'il n'y a qu'une seule position de la ligne SS′ qui soit telle qu'en joignant le pôle



nord au point S′, cette ligne coupe la première SS en un point tel que la distance de Vénus à la Terre soit dans le rapport de 3 à 10 à celle du Soleil, rapport résultant des lois de Kepler.

Halley sachant que la mesure de la distance comprise entre le bord du Soleil et celui de Vénus passant sur son disque était difficile à prendre directement, substitua à cette mesure des durées de temps et déduisit l'intervalle compris

entre les deux cordes du trajet de Vénus sur le Soleil, de la différence entre les entrées et les sorties du disque, et comme il s'agissait pour le passage de 1769 de différences allant jusqu'à 1380 secondes de temps il se laissa bercer de l'espoir que l'on pourrait obtenir trois chiffres pour la parallaxe.

Les savants de l'Europe le crurent avec lui lorsque s'organisèrent les expéditions du passage de 1761, mais malheureusement les résultats montrèrent que dans ce mode d'opérer se trouvent de nouvelles causes d'erreur.

Le Soleil, on l'a su de nos jours, n'est point un corps solide, il n'est même point liquide, c'est un amas de gaz ayant une température énorme et projetant au loin des flammes.

Vénus de son côté possède une atmosphère, l'entrée de la planète sur le disque du Soleil ne se fait pas avec la netteté d'une occultation d'étoile derrière le disque de la Lune; c'est un phénomène un peu incertain qui a des phases d'autant plus longues que l'instrument dont on se sert pour les observer est moins bon, que notre atmosphère est plus troublé et enfin, il faut l'avouer que l'œil de l'observateur est moins parfait. Les causes des erreurs sont à la fois instrumentales, atmosphériques et physiologiques.

Quoi qu'il en soit, les incertitudes ne cessèrent point après le passage de 1761 et de nouveaux missionnaires partirent pour observer celui de 1769. Ces expéditions coûtèrent la vie à plusieurs astronomes mais avancèrent peu la question. Les calculs auxquels elles conduisirent amenèrent Dionis au chiffre de 8″,85 — Encke en 1824, à 8″,57 — de Ferrer à 8″,58 — Powalky à 8″,86.

Pendant ce temps d'autres obervations basées sur l'opposition de Mars conduisaient M. Stone à adopter 8″,93 et M. Wineneke 8″,96.

Enfin deux autres méthodes basées l'une sur la vitesse de la lumière, l'autre sur la variation de l'équation solaire amenaient Foucault à 8″,86 et Le Verrier à 8″,95; tandis

que la variation de l'équation lunaire conduisait à 8″,92.

Comme les calculs basés sur les observations de 1874 ne sont point encore terminés, on ne peut indiquer le nouveau chiffre auquel ils conduiront, mais les astronomes admettent encore pourtant une erreur possible de 1 dixième de seconde d'arc correspondant à 206 rayons terrestres ou à trois fois et demi environ la distance de la Terre à la Lune.

Lorsque l'on résolut d'envoyer de nouvelles missions astronomiques pour observer le passage de 1882 qui devait être le dernier du XIX^e^ siècle (je note ici que dans le XX^e^ siècle il ne s'en présentera pas), les savants étaient un peu mortifiés des premiers résultats des calculs de 1874. Bien des stations les plus favorables au point de vue géométrique avaient eu mauvais temps. Aussi chercha-t-on tout d'abord à éviter cette fois les inclémences de l'atmosphère.

La météorologie des localités fut soigneusement étudiée; on s'abstint de se placer près des hautes montagnes, on recommanda les plateaux, les régions sèches, et enfin on procéda à une revision des instruments qui avaient servi en 1875.

On para à ce que l'on appelle le phénomène de la goutte par un choix entre les meilleurs objectifs; l'argenture extérieure de ces verres fut recommandée pour soustraire l'appareil optique tout entier aux rayons calorifiques, enfin une disposition nouvelle, basée sur l'emploi des prismes à double image d'Arago, fut préconisée pour prendre près des contacts, des distances de Vénus au bord du Soleil.

En France, la photographie ne fut point laissée de côté malgré les écarts donnés par des mesures antérieures; on agrandit le disque du Soleil, les plaques le prirent en entier, les images durent être obtenues en une fraction infinitésimale de la seconde de temps, et enfin pour accroître les chances de la réussite on porta à neuf le nombre des missions, quatre au nord et cinq au sud.

Toutes ces dispositions furent arrêtées dans la comm sion présidée par un des doyens de la science françai l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des scienc M. Dumas, et lorsque la mission que j'avais l'honneur diriger quitta Saint-Nazaire, en septembre 1882, j'avais n point la certitude de réussir, mais la conviction que l'e semble des expéditions réussirait, car tout avait été pré pour que le XX^e^ siècle ne puisse faire des reproches mérit à notre génération.

Notre mission devait aller sur le plateau de Mexique, l localité avait été arrêtée d'après les renseignements envoy par l'habile directeur de l'observatoire de Chapultep ec.

J'avais indiqué à M. Anguiano mes projets en appela son attention sur deux localités, Tlascala et San-Andres q me paraissaient favorables au point de vue météorologiqu toutes les deux étaient proches du chemin de fer, qui m Vera-Cruz en communication avec Mexico.

M. Anguiano répondit en proposant à son tour Pueb station qui réunissait aux bonnes conditions atmosphé riques les facilités d'une ville industrieuse. Je dois dire inci demment que mes pronostics ne manquaient point de jus tesse, car à San-Andres comme à Tlascala le ciel se maintint pur pendant toute la journée du 6 décembre.

Messieurs, je passe sur notre voyage en mer, sur l'arrivée dans le port de Vera-Cruz qui laisse autant à désirer sous le rapport nautique que sous le rapport sanitaire. Nous n'y restâmes que quelques jours, tellement préoccupés d'ail leurs, du débarquement et de la mise en wagons de notre matériel qui se composait de près de quatre-vingts colis, que la fièvre, si elle avait sévi, n'eut pu songer à nous at teindre.

Nous étions déjà à ce moment très touchés de l'accuei que nous recevions des autorités mexicaines ; l'astronome M. Valle, que le ministre du *fomento* avait envoyé au-de vant de nous, se montrait si empressé à nous éviter toute

démarches, à faciliter toutes choses que nous voyions bien que nous étions arrivés en pays ami. Cette impression n'a point été modifiée depuis.

Une fois en chemin de fer nous respirâmes; ce n'était pas peu d'avoir amené sans avaries aucunes six ou sept mille kilogrammes d'instruments de toute grandeur; à la locomotive maintenant incombait le soir de les faire grimper à une hauteur presque égale à celle du pic du Gers. Vous avez tous entendu parler de ce chemin de fer qui, partant des Terres-Chaudes, monte en quelques heures à Cordova et à Orizaba, villes dont les fruits et le climat ont dans tout le golfe des réputations exceptionnelles; mais ce dont les dessins que je vais faire passer devant vos yeux ne peuvent donner une idée, c'est ce contraste entre une végétation exubérante et ces sommets rocheux ou couverts de neige qui la dominent, ce sont ces gorges profondes à parois basaltiques couverts de plantes, c'est enfin ce chemin de fer qui paraît fait pour le plaisir des yeux, tellement le tracé est onduleux autour des précipices et des vallées.

Avant d'arriver sur le plateau d'Anahuac nous avions vu trois fois les cultures se changer. Aux bananiers avaient succédé les orangers, puis le maïs et une végétation forestière caractérisée par de grands pins à longues aiguilles.

En haut, à Esperanza, autre décor, on voyait au nord une plaine immense bordée à l'ouest comme à l'est de deux systèmes de chaînes de montagnes d'une hauteur colossale. Nous étions pourtant à plus de 2000 mètres de hauteur, mais leurs cimes nous dominaient autant que le fait le Mont Blanc pour les habitants de Chamounix.

La plaine était d'ailleurs grise, brûlée par le soleil, desséchée par les chaleurs estivales et le vent y soulevait des tourbillons d'une poussière qui entrait par toutes les fissures des portières de notre wagon.

Cet aspect ne devait guère changer jusqu'à Mexico où nous allions tout d'abord remercier le ministre du *fomento*,

et nous regrettâmes de ne pouvoir répondre que négativement à l'obligeante invitation qu'il nous faisait de nous reposer quelques jours à Chapultepec.

Le temps pressait en effet, la construction d'un observatoire même provisoire demande beaucoup d'heures de travail et nous partîmes pour Puebla avec l'assurance d'y recevoir un bon accueil et d'y trouver les ressources d'une ville de 60 000 âmes.

Ce même jour, avant le coucher du soleil, nous avions reçu les témoignages les plus précis de la bonne volonté du gouverneur de la province, visité avec le général Marquez les forts de Guadalupe et de Loreto et fait choix de cette dernière localité.

Le lendemain commençait l'ascension de notre matériel à grand renfort de mules, de chevaux et de coups de fouet.

Messieurs, le fort Loreto occupe une large place dans nos souvenirs du Mexique; il était, il est vrai, à moitié ruiné, nous cherchions tout d'abord où nous pourrions nous installer, les toits en terrasse s'inclinaient en grande partie éventrés; l'herbe poussait dans les corps de garde, on trouvait des scorpions sous les pierres, des serpents glissaient au milieu des décombres.

Au bout de quinze jours, nous nous y trouvions à merveille, ces herbes avaient une odeur aromatique qui, le matin, au lever du soleil, était enivrante. Les yeux ne pouvaient se détacher du spectacle qu'offrait cette ville aux cinquante églises étendues paresseusement à nos pieds, cette grande plaine grise parsemée de bourgs, ponctuée par des mamelons volcaniques et limitée à l'ouest comme à l'est par les montagnes colossales du Popocatepetl, de l'Istacihuatl et de la Malintzin.

Messieurs, si vous voulez avoir une idée de ce paysage, figurez-vous une limagne d'Auvergne exhaussée, énorme et limitée de deux côtés par des monts Dore triplés d hauteur. Seulement, ce que ne montrerait point ce jardi

verger de la France, c'est un ciel pur pendant des mois entiers, des nuits astronomiques merveilleuses, et à cause de la sécheresse de l'air, une salubrité absolue.

Une seule ombre à ce tableau, nous nous trouvions à 2400 mètres d'altitude, l'air, à cette hauteur, est très raréfié, l'aiguille d'un baromètre à cadran aurait fait tout un tour, et souvent la nuit, il vous prenait des étouffements; on s'asphyxiait sans en avoir conscience, faute d'accélérer sa respiration. Ceux d'entre nous, restés jeunes, ne pouvaient courir sans être essoufflés, et monter la pente du fort Loreto, d'un seul trait.

Des officiers français, qui avaient assisté à l'assaut de ce même fort, m'ont rappelé, depuis mon retour, leur étonnement de voir nos soldats s'arrêter tous les trente pas, tandis que, à une altitude de 1500 mètres inférieure, à Orizaba, ils avaient escaladé le Cerro du Borrego comme des chats.

Je reviens au fort Loreto, dont le gardien le plus vigilant, un gamin de trois ans, vit tout d'un coup sa solitude envahie par neuf marins français et par trente ouvriers mexicains; sa cour encombrée de matériaux et le seul édifice bien conservé, la chapelle, vidée des vieux affûts et de la ferraille que la guerre laisse derrière elle, pour recevoir des installations scientifiques de tout genre.

Le travail était réglé d'ailleurs comme à bord d'un navire. Notre personnel était occupé du lever au coucher du soleil et les officiers faisaient le quart à trois, c'est-à-dire que chaque nuit était partagée entre deux observateurs.

Le cuisinier seul descendait en ville, ce que les matelots appelaient aller à terre.

Il nous souvient de ces trois mois passés au fort Loreto, comme d'un temps de fatigue qui n'était point sans douceur, nous n'avions aucun doute sur la réussite des opérations, le temps était toujours pur, et nos instruments arrivés sans encombre, fonctionnaient à merveille.

Il y en avait de plusieurs sortes, répondant chacun à un

but spécial. Les grands instruments parallactiques devaie être utilisés pour voir le phénomène du passage directe ment, pour apprécier les contacts et mesurer, au moyen d fils mobiles, les distances de la planète au bord du Soleil La plus grande des deux lunettes portait cette série de prismes d'Arago dont j'ai parlé.

Une lunette photographique devait servir à donner de images du soleil sur des plaques au gélatino-bromure; à l lunette méridienne, l'on observait toutes les nuits les pas sages des astres et leur hauteur pour arriver à fixer la posi tion géographique du fort. Le magnétisme était représenté par quatre instruments, la météorologie par cinq. Je not ici que l'observateur qui avait le quart de minuit à 6 heures voyait un matin la température s'abaisser jusqu'à 5° au dessous de zéro. Seulement ce froid ne durait pas, le relè ment était subit. Le climat de Puebla se classe dans la caté gorie de ceux que l'on nomme excessifs.

D'autres installations se rapportaient à la mesure de l quantité d'acide carbonique contenu dans l'air; enfin, j'avai incrusté dans les murs épais de la chapelle dont la tempéra ture intérieure était invariable, trois instruments : l'un, des tiné à mesurer l'intensité de la gravité et les deux autres ses variations diurnes.

Enfin, pour ne rien omettre, cette même chapelle conte tenait nos pendules chronomètres, etc., dont l'heure étai transmise électriquement à la cabane méridienne.

Un réseau de fils joignait d'ailleurs les cabanes, car i fallait que le grand jour du passage, les notations transmise fussent enregistrées, et ce réseau avait été mis en commu nication avec celui de l'État, ce qui nous permettait de cor respondre avec l'Observatoire national de Chapultepec.

Lorsqu'arriva le 6 décembre, nous étions absolumer prêts. Un passage artificiel placé sur le fort Guadalupe mû hydrauliquement, nous avait servi depuis plusieurs jou à faire des répétitions de nos mesures, et, lorsqu'après u

nuit splendide, nous vîmes luire les premiers rayons du soleil derrière le Cerro de Guadalupe, nous pensâmes que l'entrée de Vénus ne donnerait lieu à aucune difficulté. Elle était annoncée pour sept heures et demie.

Inutile de dire que depuis plusieurs jours le fort était fermé aux visiteurs profanes, le gouverneur de Puebla avait publié un avis pour que nul ne vint nous déranger, et par une attention délicate, des gendarmes à cheval vinrent dès l'aube circuler autour des fortifications pour éloigner les curieux.

Le premier contact, ainsi que le second, furent enregistrés par nous dans les grands instruments. Vénus parut alors entourée d'un fil brillant qui était son atmosphère; on n'eut aucune apparence de goutte ou de pont; seulement, comme le Soleil était encore peu élevé, l'air échauffé sur le terrain du Cerro produisait des ondulations sur le bord du Soleil. Les mesures commencèrent après l'entrée, elles durèrent tout d'abord deux heures.

Pendant ce temps, une brise légère s'était élevée du N.-O. et des cirrus gagnaient le zénith; à dix heures, il l'atteignirent. Notre anxiété à ce moment était fort grande; nous l'avons dit, pendant quarante-cinq jours le ciel avait été pur et cette sérénité disparaissait en un moment véritablement inopportun. Heureusement que la couche de nuages n'avait pas une grande épaisseur; nos équatoriaux recevaient au travers des objectifs suffisamment de rayons, et tout put continuer comme devant. Les derniers contacts eurent même plus de netteté que les premiers, probablement par suite d'un moindre échauffement de l'air.

Quoi qu'il en soit, tout fut enregistré, et, lorsque le dernier linéament de Vénus disparut, un soupir de soulagement sortit de nos poitrines, cette fois au moins, nous étions payés de nos peines.

Messieurs, pendant que mon collègue, M. Héraud et moi, suivions les mouvements de cette planète qui ne se repré-

sentera dans des circonstances analogues que dans qua
générations, M. Arago utilisait brillamment les dispositic
spéciales qu'il avait imaginées pour la photographie du p
sage.

Vous avez vu dans la première salle des spécimens de
résultats, le chiffre des clichés obtenus a été de 340, c'es
je crois, le plus élevé qu'aucun photographe ait réalis
pendant le passage de Vénus, et pourtant, M. Arago a d
s'arrêter à plusieurs reprises pour ne point épuiser trop t
sa provision de plaques.

Avec le 6 décembre, ne finissaient point d'ailleurs n
travaux entrepris sur une grande échelle, mais nous n'
tions plus à la merci d'un simple changement de brise,
si le vent d'ouest souffla pendant cinq jours, amenant u
obscurcissement complet du ciel, il nous fit seulement vo
que nous avions échappé à un grand danger.

Les astronomes mexicains n'eurent pas tous les mêm
chances; à l'Observatoire de Chapultepec, l'entrée seule p
être observée; à l'ouest et au nord-ouest de Mexico, le ci
resta couvert.

Au sud-est de Puebla, on fut par contre aussi heure
que nous l'avions été.

Après le passage, les félicitations des autorités mex
caines nous vinrent de tous les côtés, et nous dûmes l
remercier, non seulement pour avoir donné à leurs hôt
par une gracieuseté rare, la place qu'ils considéraient comm
la meilleure, mais aussi parce qu'ils déclaraient que no
succès compensait l'échec partiel de leurs astronomes o
ciels.

Messieurs, le temps manque pour vous exposer les d
niers travaux de la mission, mais il n'en saurait être
même pour vous dire ce que nous pensons du pays qui n
a montré, il y a quelques mois, de si grandes sympathi

Le Mexique est aujourd'hui en pleine floraison ind
trielle et scientifique. Des commissions parcourent cet i

mense pays, étudiant tout, faisant des cartes, ramassant des collections, remplissant des albums ; les chemins de fer s'allongent dans tous les sens, les ingénieurs percent des montagnes pour amener l'eau à des vallées déshéritées, partout est la vie et le mouvement, et dans ce mouvement, si la France n'est représentée que par quelques ingénieurs de mérite, elle y contribue au moyen de ses livres de science que tous lisent.

Les Mexicains que nous combattîmes il y a vingt ans, n'ont jamais été pour nous des ennemis réels. Les Français restés à Mexico pendant et après l'occupation, n'ont point été menacés ; les deux peuples sentaient qu'un même sang les avait unis, et après le combat, l'on se tendait franchement la main. Si vous interrogez ceux qui furent envoyés comme prisonniers en France, que dis-je, il n'y a point besoin de les interroger, les officiers vous préviennent en disant comment ils furent accueillis, et ils ajoutent que jamais mois ne passèrent si doucement que ceux de leur internement.

Nous avons été vivement touchés de ces confidences, inspirées au moins par une haute courtoisie. Nous en avions reçu de pareilles lors des guerres de Crimée et d'Italie, qui n'ont aussi laissé derrière elles que des sentiments de bienveillance mutuelle entre ceux qui s'étaient combattus ; on nous a reproché il est vrai, de n'avoir point su les conduire scientifiquement ; ce reproche peut-il tenir devant ces témoignages.

Le mot science implique en effet un ensemble d'idées qui, toutes, ont pour but d'élever l'âme, d'amener un progrès matériel et moral, et c'est en l'entendant ainsi et pour servir au rapprochement de deux peuples, que l'Académie des sciences et le ministère de la marine se sont unis pour envoyer au Mexique la mission française de 1882.

LES FUÉGIENS

PAR

le Dr GUSTAVE LE BON[1]

Les Fuégiens dont je me propose d'entretenir la Société aujourd'hui sont ceux que le Jardin d'acclimatation a possédés pendant quelque temps. Leur étude offrait un intérêt très grand et je serais heureux d'appeler encore une fois l'attention des voyageurs sur l'importance considérable que présente l'observation intellectuelle et morale, si négligée encore, de toutes les populations inférieures pour la reconstitution de notre passé.

Personne n'ignore aujourd'hui que l'homme, tel qu'il nous apparaît pendant la courte durée des temps dont la tradition a gardé la mémoire, est le produit d'une évolution d'une immense longueur. L'histoire ne commence qu'à ces âges héroïques qu'ont chantés les poètes et qui se perdent, dit-on, dans la nuit des temps. Mais bien au delà de cette nuit des temps, bien au delà des 7 à 8000 ans avant lesquels il n'y a plus d'histoire, l'humanité avait derrière elle un long passé. La science moderne a reconstitué ce passé qui semblait évanoui pour toujours, et dont la longueur ne peut se chiffrer que par millions d'années, car pendant sa durée la faune, la flore, les climats et l'aspect des continents ont profondément changé. On a donné le nom d'âge de la pierre taillée à la plus lointaine des périodes préhistoriques. L'homme ignorait alors les métaux, l'agriculture, l'art de

1. Communiqué à la Société, dans sa séance du 2 décembre 1881.

re les animaux domestiques et n'avait que des pierres
sièrement taillées pour armes.

ı science de l'homme préhistorique est toute moderne
:lle compte un quart de siècle d'existence à peine. A son
ıt on n'eut recours qu'aux débris d'armes et d'objets
:s d'industrie laissés par nos ancêtres dans les couches
ɔgiques pour reconstituer leurs conditions d'existence.
en étudiant attentivement certaines tribus sauvages
:minées sur divers points de la surface du globe on
tata qu'il y avait une analogie étroite entre l'industrie
es sauvages et celle de nos premiers aïeux. On fut
conduit à supposer qu'il devait y avoir analogie égale-
t entre l'état intellectuel, moral et social des uns et
des autres. On comprit alors que l'étude des peuples
és à diverses périodes de développement pouvait per-
re de reconstituer les phases successives qu'avaient dû
:rser toutes les agglomérations humaines avant de s'éle-
ısqu'à la civilisation. L'étude des peuples inférieurs prit
une importance qu'on n'avait pas soupçonnée encore.
rmi ces populations inférieures que les invasions des
les civilisés détruisent rapidement, il en est quelques-
qui, par leurs conditions d'existence, leur industrie,
armes peuvent nous donner une idée bien nette de ce
fut l'existence de nos premiers pères aux lointaines
des des âges de la pierre taillée. Les Fuégiens sont
sément dans ce cas; et à ce titre, leur étude présente
térêt capital.

elques mots d'abord de la contrée qu'habitent les Fué-
. Si, comme on l'a dit, le milieu explique l'homme, c'est
ut pour un pays comme celui où vivent ces sauvages
ette assertion est exacte.

donne, vous le savez le nom de Terre de Feu à cette
e île froide, désolée et stérile située à l'extrémité mé-
ıale de l'Amérique. Le pays est véritablement affreux.
ompose de montagnes et de rochers s'étendant jusqu'à

la mer. La terre habitable est uniquement formée des pierres du rivage.

Le climat est plus affreux encore : Brouillards perpétuels, tempêtes incessantes. Au solstice d'été, il tombe de la neige tous les jours sur les collines, il pleut et il grêle dans les vallées; la température moyenne de l'été n'est guère que de 10 degrés environ.

C'est sur cette terre désolée que vit, privée de ressources, la pupulation curieuse que nous allons étudier et qui fit une si profonde impression sur le grand naturaliste Darwin lorsqu'il la visita il y a quarante ans. « Quand on voit ces hommes, écrivait-il, c'est à peine si l'on peut croire que ce soient des créatures humaines, des habitants du même monde que le nôtre. »

Il est difficile de dire exactement à quelle race les Fuégiens que nous avons examinés appartiennent; car ils possèdent des caractères communs à plusieurs. On admet généralement, cependant, qu'ils appartiennent à cette race ando-péruvienne qui habite les Andes et une partie des pampas du Chili. Pour fuir les attaques des Patagons, un certain nombre d'individus se seraient réfugiés de l'autre côté du détroit de Magellan. Ceux observés par Darwin ressemblaient tellement aux Botocudos que des Brésiliens qui les virent les confondirent avec eux. Ceux que nous avons observés en diffèrent sur plusieurs points, et nous serions porté à les considérer comme un mélange d'individus d'origine assez différente.

Par leurs caractères extérieurs, nos Fuégiens, comme vous pouvez en juger par les photographies que nous en avons exécutées, sont loin d'avoir une apparence aussi dégradée que celle de certains sauvages. Ce sont des individus au teint chocolat clair, de taille moyenne, aux cheveux noirs longs et plats. Les poils et la barbe sont rares. Le corps est massif, les bras et les jambes un peu maigres. La figure souvent triangulaire est assez régulière.

s Fuégiens, comme nous allons le voir bientôt, peuvent,
ır industrie et leur état social être rangés parmi les
es les plus misérables, cette infériorité est exclusive-
ntellectuelle et morale et vous pouvez juger par vous-
que dans leur extérieur on ne trouve vraiement aucun
s signes d'infériorité profonde qu'on observe chez
up d'autres peuples tels que certains nègres. La
t de nos Fuégiens pourraient certainement, à part
tre la couleur de leur peau, circuler dans les rues
ovoquer l'attention, si on les habillait en Européens.
st qu'au point de vue intellectuel que leur infériorité
dente. Elle n'a rien cependant qui puisse nous sur-
e, étant données leurs conditions d'existence. Plaçons
ıropéens civilisés dans un milieu semblable à celui
nt les Fuégiens, en les privant de toutes ressources ; et
udra certainement pas un grand nombre de généra-
pour les transformer en purs sauvages. Les trans-
ions physiques étant beaucoup plus lentes que les
rmations intellectuelles et morales, nos Européens
ient être intellectuellement de grossiers sauvages tout
tant par leur apparence extérieure des Européens.

e est un peu, je crois, l'histoire des Fuégiens. Aucune
eut-être, n'est socialement plus inférieure, mais, au
de vue physique, bien des races leur sont très infé-
s ; les Nubiens semblent précisément dans ce cas.
èrent beaucoup plus en effet des individus de races
es que n'en diffèrent les Fuégiens. Évidemment ce
us savons de leur état social, dénote une grande su-
ité intellectuelle sur les Fuégiens, mais leur progna-
la nature de leur chevelure, certains caractères de
râne les placent physiquement au-dessous d'eux.

photographies que je présente à la Société ont été
ées d'une façon instantanée. Avec les nouveaux pro-
qui viennent de transformer si radicalement la photo-
e, rien n'est plus simple ; et je recommande vivement

aux voyageurs ces nouvelles méthodes. Tout le matériel nécessaire pour obtenir nos photographies de Fuégiens n'a pas dépassé le volume d'un dictionnaire [1]. Ce n'est qu'en opérant d'une façon instantanée qu'on peut obtenir des expressions naturelles que l'art ne saurait imiter. On peut ainsi photographier très facilement des individus sans qu'ils s'en doutent ce qui, au point de vue de certaines races inférieures présente un intérêt très grand. J'ai fait construire pour mon usage personnel un petit appareil, du volume d'un décimètre cube qui me rend de précieux services, pour la photographie d'individus en mouvement.

Pour terminer ce qui concerne la description physique des Fuégiens, je rappellerai qu'ils possèdent une résistance aux basses températures qui a beaucoup frappé Darwin. Ils laissent une pluie glaciale ruisseler sur leurs corps sans en paraître incommodés. Un petit morceau de peau est leur seul vêtement contre les plus grands froids. Darwin assure également qu'ils ont la vue excessivement perçante. Ils voyaient au loin, en effet, des objets que les matelots n'apercevaient pas.

J'arrive maintenant à la description intellectuelle, morale et sociale de nos Fuégiens et de leurs conditions d'existence.

Leur aspect général révèle une grande indolence; on dirait qu'ils sont toujours sur le point de s'endormir. Je ne pouvais malgré tous mes efforts les faire rester debout un moment sans qu'ils cherchassent un appui.

Ils professent, à l'égard des objets de notre civilisation, une indifférence complète et comme la plupart des sauvages

1. Dans le dernier voyage que je viens de terminer en Orient et pendant lequel j'ai parcouru la Grèce, la Turquie, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Nubie, tout mon bagage photographique tenait dans une petite valise à main, et il aurait pu être réduit encore. En consacrant une demi-heure par jour à peine, à la photographie, il m'a été facile, en trois mois, d'obtenir plus de 100 clichés de types et de monuments. Par le dessin, le même travail n'aurait pas été certainement exécuté en une année.

sont peu accessibles à la curiosité et à l'étonnement. Des miroirs que je mettais entre leurs mains ne produisaient pas plus d'effet eux sur qu'ils n'en eussent produits sur une bande de lapins. Ce n'est qu'avec des cigarettes mais surtout avec des boîtes d'allumettes que j'ai pu me concilier leurs bonnes grâces. De tous les objets que je leur offrais, les allumettes seules excitaient leurs désirs. Cette indifférence est générale, du reste, chez tous les sauvages. Elle avait frappé le grand navigateur Bougainville, qui avait remarqué que ces derniers traitaient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine comme les lois de la nature et les grands phénomènes.

Les Fuégiens sont essentiellement ichthyophages et se nourrissent surtout de coquillages. Les femmes plongent pour se procurer des œufs de mer, ou restent patiemment assises des heures entières dans leur canot jusqu'à ce qu'elles aient attrapé quelques petits poissons avec des lignes sans hameçons. Si l'on vient à tuer un phoque, ou si l'on vient à découvrir la carcasse d'une baleine à demi-pourrie, c'est le signal d'un immense festin.

Lorsqu'ils sont vivement pressés par la faim en hiver, ils se rabattent sur les vieilles femmes et les chiens, mais ils commencent toujours par manger les vieilles femmes, par l'excellente raison, disent-ils, que les chiens attrapent des loutres, alors que les vieilles femmes n'en attrapent pas. On asphyxie les victimes en les suspendant par les pieds au-dessus de la fumée. Un jeune Fuégien, qui avait assisté à cette opération, la décrivait en détail à un voyageur, en imitant en riant les contorsions de la victime.

Les Fuégiens passent souvent le détroit de Magellan pour aller chasser, en Patagonie, les guanacos. Ils y rencontrent les Patagons qui leur donnent la chasse à leur tour et tâchent de les réduire en esclavage.

Les Fuégiens n'ont ni demeures ni villages, ils passent leur vie à errer de place en place, dans leurs canots, à la re-

cherche de leur nourriture. La nuit ils débarquent sur un point quelconque de la plage et quelques branches d'arbres cassées, qui ne demandent pas une heure pour être installées constituent leur abri. Ils se couchent sur le sol humide placés cinq ou six, les uns contre les autres, après avoir allumé du feu à l'entrée de leur cabane.

Leur habillement est réduit à sa plus simple expression. Le plus souvent en effet, ils n'en ont pas du tout. Quand ils en possèdent, il se compose d'un manteau fait de la peau d'un guanaco, le poil en dehors. Ils jettent ce manteau sur leurs épaules. Chez les tribus centrales, l'habillement se compose d'un morceau de peau de loutre, grand comme un mouchoir et jeté sur leur dos qu'ils font passer du côté ou vient le vent. Darwin en a vu d'absolument nus malgré la pluie. Beaucoup de Fuégiens se tatouent la peau de bandes rouges et blanches traversant le visage. Cette peinture se fait avec les débris de certains infusoires.

Leur industrie est tout à fait analogue à celle des hommes préhistoriques de l'âge de la pierre taillée. Comme eux, ils ignorent les métaux, l'agriculture et l'art de rendre les animaux domestiques. Leurs armes sont des arcs, des frondes et des flèches, garnies de pointes d'obsidienne ou de pointes de verre fabriquées avec des débris de bouteilles provenant des bâtiments passant dans leurs parages. Le travail de la pointe ressemble entièrement à celui de nos ancêtres préhistoriques. Comme eux ils emploient les os dans la confection de leurs armes. Comme eux, également, ils fabriquent des racloirs, des harpons, etc. Ils savent aussi préparer des peaux de phoques, quelques paniers de jonc, tressés, pour porter les coquillages, des sacs en peau de phoque pour conserver leurs flèches, des vases en écorces cousus constituent avec leurs armes tout ce qu'ils possèdent.

Les Fuégiens fabriquent des pirogues avec des écorces d'arbres dont les morceaux sont réunis avec des joncs. Des branches de bois tordu en demi-cercle forment la membrure

de l'embarcation. Les jointures sont calfeutrées avec de la mousse et de l'argile.

Comme nos ancêtres préhistoriques, les Fuégiens connaissent l'usage du feu, ils le produisent en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois de silex au-dessus d'un paquet de mousse sèche. L'opération étant assez compliquée, ils se gardent bien de laisser éteindre le feu lorsqu'il a été allumé.

La famille semble très faiblement constituée chez ces peuples primitifs. Les Fuégiens ont généralement deux femmes. Elles vivent dans un complet esclavage, pêchant, ramant, plongeant et portant les fardeaux. Elles sont finalement mangées quand elles ne peuvent plus travailler. C'est du reste une coutume à peu près générale chez la plupart des peuples sauvages, notamment les Australiens, de manifester leur tendresse pour leurs femmes en les mangeant quand elles commencent à vieillir. Ils donnent pour raison qu'il serait fâcheux de laisser perdre tant de bonne nourriture.

Les sentiments des parents à l'égard des enfants sont très faiblement développés chez eux. Darwin a rapporté l'entrevue de la mère et du frère d'un Fuégien avec ce dernier, quand il revint d'Angleterre. « Leur première entrevue, dit-il, fut moins intéressante que celle d'un cheval avec un de ses vieux compagnons qu'il retrouve dans un pré. Aucune démonstration d'affection. Ils se contentèrent de se regarder bien en face pendant quelque temps, et la mère retourna immédiatement voir si il ne manquait rien à son canot. Un des Fuégiens ramenés dans son pays, apprenant la mort de son père, se borna à cette réflexion philosophique : « Je n'y puis rien. »

Les sentiments d'amitié dont ils sont susceptibles ne semblent pas non plus très tendres. Des Fuégiens revenus d'Angleterre furent pillés quelques jours après, par leurs compatriotes.

Il n'existe ancune divinité chez les Fuégiens et ils ne possèdent rien qui ressemble à une cérémonie religieuse. L'un d'eux soutenait avec orgueil qu'il n'y avait pas de diables dans son pays, plusieurs voyageurs croient qu'il y a des magiciens chez eux, mais ils ignorent absolument quelles seraient leurs fonctions.

Le langage des Fuégiens est une sorte de gloussement que Cook a comparé au bruit que ferait un homme en se gargarisant. On ne sait à quelle langue le rattacher. Il est probable que c'est un des dialectes appartenant à l'une des quarante familles de langues environ qu'on connait en Amérique. C'est certainement un de ces dialectes en voie de changement perpétuel et qui varie de tribu à tribu, de génération en génération. Toutes les langues non fixées par l'écriture se transforment, comme on le sait, avec une rapidité étonnante. Chaque tribu ou même chaque campement d'Indiens en Amérique possède un dialecte différent et les dialectes d'une tribu à l'autre sont tellement dissemblables, qu'elles ne peuvent se comprendre que par gestes. Ce n'est pas là du reste un phénomène propre aux races inférieures, mais à tous les peuples peu civilisés même ceux dont l'écriture a commencé à fixer le langage. J'ai vu, en France, des Bretons entièrement incapables de se faire comprendre des habitants d'un village voisin. Personne n'ignore du reste que le latin des soldats de César forma bientôt d'innombrables dialectes tels que le provençal, le gascon, le normand, le picard, le bourguignon, le français, etc. Notre français est simplement le dialecte parlé dans l'Ile-de-France et il ne devint d'un usage général vers la fin du XII^e^ siècle, que parce qu'il était le langage du pays ou siégeait le pouvoir monarchique.

L'état social des Fuégiens est des plus inférieurs. Ils ne paraissent même pas avoir atteint cet état primitif caractérisé par la constitution de la tribu. Ils forment simplement des agglomérations d'individus chassant et pêchant ensemble, mais ne possédant aucun chef. Ces divers groupes n'ont pas

ı trace la plus vague d'un gouvernement quelconque, et hacun agit à sa guise. Ils sont séparés par des territoires ssez vastes et se livrent des combats acharnés quand, dans eurs excursions de chasse, ils viennent à se rencontrer.

La propriété terrienne n'est pas constituée chez eux. haque Fuégien ne possède absolument que ses armes et es lambeaux de peaux qui lui servent de vêtements. Ils ratiquent, du reste, le communisme le plus pur. Quand on lonne un morceau d'étoffe à l'un d'eux, il le partage immédiatement avec ses camarades. Cette générosité résulte niquement, du reste, de ce que ces derniers ne toléreraient as qu'un d'eux fût plus riche que son voisin. Les Fuégiens amenés autrefois d'Angleterre furent immédiatement dépouillés par leurs compatriotes de ce qu'ils possédaient.

Il était intéressant de savoir de quel degré de civilisation un Fuégien était susceptible, et ce qu'il ferait de ses notions d'homme civilisé, s'il venait à retourner dans son pays, chez ses compatriotes. Cette curieuse expérience a été faite et voici quels résultats elle a donné.

En 1826, le capitaine Fitz-Roy amena deux Fuégiens et une Fuégienne en Angleterre. L'un d'eux, Jemmy Button devint bientôt un gentleman élégant, parlant assez bien l'anglais, portant toujours des gants et très vexé quand ses bottes bien cirées étaient par hasard salies. Au bout de trois ans de séjour en Angleterre, on le ramena chez ses compatriotes, on lui construisit une maison et on lui laissa de nombreux instruments et même un missionnaire. Un an après, le vaisseau repassait par le même endroit. Le gentleman accompli était redevenu un sauvage nu et grossier. Bien qu'un peu honteux d'abord, il déclara qu'il était parfaitement heureux de son état, et ne désirait pas retourner en Angleterre. Quant au missionnaire il était temps qu'on arrivât pour le rapatrier, car sa destinée prochaine paraissait être mangé.

Des faits analogues ont été observés chez bien des sau-

vages et nous montrent combien la civilisation a
prise en réalité sur eux. Nous possédons de no
exemples de sauvages amenés dans nos villes, y aya
une éducation classique et qui, ramenés dans leur
dépouillent aussitôt de leur vernis d'éducation. (
même un Botocudos qui retourna à la vie sauvag
avoir été reçu docteur en médecine. Les Peaux-Roug
quels les Américains offrent gratuitement des terr
des habitations et de la nourriture, préfèrent la vie s
à la vie civilisée; et cela, pour cet unique raison que,
des siècles, ils sont adaptés à l'une et ne le sont pas à
L'influence des ancêtres, c'est-à-dire l'hérédité, est
puissante sur l'homme.

Quelle qu'en soit, du reste, la cause, les peuples q
qualifions d'inférieurs sont contents de leur sort
veulent pas changer. Il n'y a pas un seul exempl
peuple civilisé ayant réussi à imposer sa civilisatio
peuple beaucoup moins avancé que lui. Le conta
nations civilisées modernes n'a généralement d'autre
tats que d'anéantir rapidement les peuples inférieurs
à ce contact. Anéantissement parfois tellement c
que quelques-uns, les Tasmaniens par exemple, ont d
jusqu'au dernier homme. Les Peaux-Rouges de l'Am
semblent destinés à subir le même sort. Sans doute
peuple envahi a déjà atteint un certain degré de cult
nation envahissante pourra bien lui imposer, par la fo
langue, son industrie, ses institutions et ses croyances
cette langue, cette industrie, ces institutions, ces cro
éprouveront bientôt des transformations profondes e
port avec la constitution mentale du peuple qui
subies. Les transformations que les barbares imprir
en Gaule à la civilisation romaine pour l'adapter à
besoins est un des nombreux exemples que l'on p
citer en passant. Si, — ce qui me paraît bien douteux,
institutions que le Japon a empruntées à l'Europe

succès durable, elles devront subir des transformations profondes; or, de telles transformations sont toujours l'œuvre des siècles et jamais l'œuvre d'un jour. Mille ans de moyen âge ont été nécessaires pour enfanter la Renaissance. L'état présent d'un peuple est toujours la conséquence de son état passé, comme la plante est la conséquence de la graine. Une forme supérieure ne peut être atteinte qu'après avoir passé par toute une série de formes inférieures. De lentes accumulations héréditaires ont créé la constitution d'un Fuégien, d'un Chinois ou d'un Arabe. D'autres modifications héréditaires accumulées pendant plusieurs siècles, peuvent seules les transformer.

Nous venons de voir, par l'étude des Fuégiens, ce que durent être les conditions d'existence de nos premiers pères; conditions fort dures, si nous les comparons à notre existence actuelle; mais conditions en rapport avec leur façon de penser et de sentir et qui sans doute ne leur paraissaient pas dures.

Ces reconstitutions du passé ont entièrement détruit nos anciennes croyances relatives à l'existence heureuse des premiers hommes, et montré que l'âge d'or des poètes fut un état de férocité pure. Elles ont détruit, du même coup, les conceptions que se faisaient de l'homme primitif les philosophes et les savants du dernier siècle. L'archéologie préhistorique n'existant pas alors ils n'avaient que leur imagination pour guide; et vous savez à quelles fantaisies bizarres cette imagination les avait conduits. Des écrivains comme Diderot, Buffon, Rousseau notamment, décrivaient alors l'homme primitif comme un être doux, bon, bienfaisant, utilisant ses loisirs à disserter à l'ombre des chênes. Cet être primitivement bon, les sociétés seules l'avaient perverti et pour voir l'âge d'or régner de nouveau sur la terre, il n'y avait qu'à revenir aux institutions des premiers hommes. On les eût étrangement surpris en leur montrant, par l'étude des sauvages, que l'état de nature des

philosophes était une fort vilaine chose, l'homme non civ
lisé un bien triste animal, que les sauvages se rapprocha
le plus de l'homme primitif vivent dans un état qu'on
peut guère comparer qu'à celui des bêtes féroces : ne co
naissant d'autres lois que la force, tuant et pillant tous ce
dont ils n'ont rien à craindre, se débarrassant de leurs p
rents âgés en les massacrant : considérant leurs femm
comme des bêtes de somme, bonnes uniquement à ê
mangées quand l'âge les a rendues inutiles. S'il fallait cr
des institutions pour de tels hommes ; ce n'est pas le régi
paternel rêvé par les philosophes qui pourrait leur conven
mais bien ces lois de fer ignorant la pitié qui, chez to
les peuples antiques, furent les lois des premiers âges.

Je n'insisterai pas davantage sur l'intérêt scientifiqu
philosophique que présente l'étude des Fuégiens, et du re
de tous les sauvages pour la reconstitution du passé
l'homme. Ces races inférieures ont été dédaignées pend
longtemps. Ce n'est qu'à elles, cependant, je le répète enco
que nous pouvons demander, par l'intermédiaire des voy
geurs, les documents nécessaires pour tracer l'histoire d
formes successives par lesquelles toutes les sociétés hu
maines ont successivement passé et comprendre les néce
sités qui régissent leur développement.

MOUVEMENT DE LA POPULATION

CHEZ LES INDIENS DES ÉTATS-UNIS

PAR

RENÉ DE SEMALLÉ[1]

Il y a longtemps que la question des indigènes des États-Unis de l'Amérique du Nord et du Canada, a été débattue pour la première fois, au sein de la Société de Géographie.

Le 21 février 1868, j'en disais déjà quelques mots. Je montrais, avec l'assentiment complet du général Haine, secrétaire de la légation des États-Unis à Paris, que, certainement, la population rouge diminuait aux États-Unis, mais qu'elle augmentait au Canada. J'ajoutais que, si la masse des Indiens diminuait aux États-Unis d'année en année, cette diminution s'arrêterait bientôt, que les Iroquois et les autres nations civilisées augmentaient, et qu'il arriverait un moment où le décroissement s'arrêterait, puis ensuite que l'accroissement deviendrait normal et continu, comme au Canada.

J'ai la satisfaction d'annoncer que j'étais bon prophète, et que la population rouge augmente sensiblement depuis deux ans.

Cette question n'est qu'un épisode dans la longue et sanglante histoire des rapports entre les Européens et les populations dites inférieures, qu'on ferait peut-être mieux d'appeler : enfantines ou ignorantes.

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 19 mai 1882.

Constatons d'abord que la disparition totale d'une nation, ou même d'une simple tribu est quelque chose de très rare. Les voyageurs retrouvent encore, dans le désert du Sinaï, les Amalécites et les Madianites, portant les noms de : Thyas et de Taouaras. A Naplouse on retrouve les Samaritains, protestant toujours contre le temple de Jérusalem, qui n'existe plus depuis longtemps.

Voici la proposition émise par les ennemis des races indigènes : « Toutes les fois que la race européenne se trouve en contact avec une race indigène inférieure, celle-ci décroît rapidement, et finit par disparaître sans laisser de trace appréciable. Cette disparition vient d'une loi inéluctable, et non des procédés plus ou moins cruels des Européens. C'est la lutte pour la vie, formulée par Darwin, et appliquée à l'histoire. »

Constatons ici que souvent l'on croit disparue une population qui n'est que transformée. Tel est le cas de la race des Guanches aux Canaries. Il y a encore des Caraïbes dans trois ou quatre des Antilles. Une seule population a entièrement disparu, c'est celle des négroïdes de la Tasmanie. Les Anglais les ont traqués méthodiquement, pour faire place à ceux de leurs criminels qu'on ne pouvait laisser avec d'autres malfaiteurs moins méchants qu'eux, à la Nouvelle Galles du Sud.

La philanthropie britannique a détruit de pauvres sauvages innocents, pour améliorer des criminels qui, pour la plupart, n'ont pas été du tout corrigés. Il est vrai que ces innocents sauvages avaient tué des Anglais pour venger l'enlèvement de leurs femmes. Ce qu'on trouve très juste dans la plaine de Troie, et dans l'antiquité de la part des Grecs contre les Troyens, est un crime aux Antipodes et au XIX^e^ siècle.

Mais revenons à l'Amérique. Partout, excepté au Groënland, nous trouvons trois races en présence, deux réputées inférieures, et une supérieure. Dans tous les États améri-

ins, dans toutes les provinces, ces trois races existent ultanément et aucune ne décroît.

Au Canada, au Chili, à la Plata, la race européenne l'emrte, tout en laissant vivre auprès d'elle les deux autres. u Mexique, dans l'Amérique centrale, dans la Colombie, Vénézuéla, au Pérou et en Bolivie, l'élément indigène emporte. Les deux races blanche et rouge entrent chacune our une moitié, à peu près, dans la population du Paraay. Aux Antilles, la race nègre l'emporte de beaucoup, u Brésil c'est elle qui semble avoir la prédominance, surout par son mélange avec les deux autres races.

Aux États-Unis, après la réorganisation des États sécesionnistes, on avait prédit, qu'en vertu de la grande loi de larwin, la race de couleur disparaîtrait. Elle augmente apidement. En vain, dira-t-on que les Mexicains et les Péruiens n'étaient pas sauvages comme les tribus des bords de Hudson, du Saint-Laurent et du Mississipi. Mais les peulades du Brésil étaient bien plus sauvages encore, et anthroophages; ces peuplades sont en voie de transformation et on de destruction, parce qu'elles sont sous la tutelle 'un gouvernement juste et humain. Mais au Canada, la race ndigène est la même qu'aux États-Unis. Dans les deux pays l y a des Algonquins, des Hurons ou Wyandots, des Ironois, des Assiniboines, des Pieds-Noirs, etc. En 1877, la opulation rouge au Canada était de 99 364. En 1881, elle nontait à 105 690.

Passons maintenant aux États-Unis, puisque ce sont eux ui sont le principal sujet de cette communication.

Voici le décroissement des Peaux-Rouges, d'après les hiffres produits par M. Simonin.

En 1872.....	297 000
En 1876.....	266 000
En 1880.....	253 000

Je suis heureux d'affirmer, pièces en main, que si le chiffre

était de 253 000 en 1880, il était remonté en 1881 à 261 augmentation : 8 851.

Retenons bien le chiffre de 1872 qui est de 297 000.

Passons maintenant à la statistique des citoyens in d'après leur couleur, qu'on trouve dans l'*Almana Gotha*. Vers 1870 nous trouvons que le nombre des In civilisés et ne faisant plus partie des tribus, monte à 2

En 1880, leur nombre est de 65 122. C'est-à-dire q nombre de ces citoyens a augmenté, en dix ans, de 39

Ajoutons ces 39 391 au 261 851, nombre officiel des In en 1881, nous obtenons 301 242, chiffre supérieur de à celui de 1872.

Mais je veux donner une preuve de la transformati plusieurs Indiens des tribus en citoyens américains.

Je la trouve dans l'*Annual Report* de 1881, page 96

« Les Péorias et Miamis possèdent la capacité et l'én au degré voulu pour faire de bons citoyens. »

« Les Ottawas réclament le droit d'être citoyens et agi en conséquence. »

Dans deux ou trois ans, les Péorias, Miamis et Otaw dépendront plus du commissariat des affaires indienn statistique enregistrera un déficit de 3 à 400 Indie qui est beaucoup pour leur petit nombre. Par contr nombre des citoyens se sera accru de 3 à 400, chiffre gnifiant à ajouter au nombre des citoyens.

Passons maintenant à la statistique de certaines na indiennes.

Quant une tribu se compose de 100, ou 200 individ qu'elle est enclavée dans un état de l'Union, elle n'es protégée contre l'injuste rapacité des blancs. Les In instruits et laborieux pour être protégés effectivemen font naturaliser américains des États-Unis.

Les nations civilisées qui ont une histoire, un passé rieux et qui comptent encore un certain nombre de citoy ces nations qui augmentent en nombre, tiennent à leu

lionalité, et leurs membres se gardent bien de réclamer les droits de citoyens et l'Union.

Entrons dans quelques détails sur les cinq nations civilisées du *territoire indien* et sur les Iroquois de New-York.

Les cinq nations civilisées sont :

Les Creeks, les Cherokees, les Seminoles, les Chactas, les Chickasas.

Creek est le nom anglais des Muscogules. Les Cherokees continuent à être désignés par leur nom indien.

Il en est de même des Séminoles.

Quant aux Chactas et Chickasas, les Américains les appellent Choctaws et Chickassaws. Je les appelle de leur nom indien français, comme le faisaient les Français de la Louisiane leur patrie, avant la cruelle transportation qu i les a faits habitants du territoire indien.

En 1867.....	45530
En 1876.....	54700
En 1881.....	59277
Accroissement de 1869 à 1876.....	9170
Accroissement de 1876 à 1881.....	4577

Il ne faut pas attribuer cette augmentation à l'arrivée de nouveaux contingents venus de la Géorgie, de la Caroline et de l'Alabama ; car, depuis que l'on s'est aperçu que plusieurs de ces infortunés avaient échappé à la transportation, on les a laissés tranquilles. Les Cherokees du territoire indien cherchent à les faire venir dans leur réserve. 91 seulement ont répondu dernièrement à leur appel, et il en est resté 2200 dans leur première patrie. Voyez l'*Annual Report* de 1881 : pp. LXV de la préface et 284 du recensement.

Quelques centaines de Séminoles sont restés dans la Floride, et ils ne manifestent nullement le désir d'aller rejoindre le gros de leur nation.

Passons aux Iroquois.

Vous savez que ce grand peuple est cantonné dans le

Haut et le Bas-Canada, dans certaines réserves de l'ou des États-Unis, et dans l'État de New-York. Les tribus Canada appartiennent généralement à la nation Mohaw les tribus de New-York, à la nation Sénéca. Les quatre aut nations sont dispersées un peu partout.

Nous ne pouvons parler ici que des Iroquois de New-Yo

En 1867.....	4 136
En 1881.....	5 189
Augmentation.....	1 053

Ici, messieurs, il me vient un scrupule. Je ne vois p Saint-Régis dans la statistique de 1867. Ce n'est pas u raison pour affirmer que Saint-Regis a été omis dans recensement de 1867. La méthode varie avec les comm saires des affaires indiennes.

Les uns comptent par tribus, suivant leur origine, et l autres par réserves, selon leur position géographique.

Admettons que Saint-Régis ne soit pas compris dans recensement de 1867, l'accroissement ne serait que de 26 au lieu de 1053; mais ce serait toujours un accroisseme et non une diminution.

Saint-Régis est situé sur la frontière de l'État de Ne York et du Canada. La ligne de séparation passe au mili du village. L'église catholique est du côté du Canad l'église méthodiste est sur la partie new-korkaise. Chacu des deux puissances, celle des États-Unis et celle du Canad recense les Iroquois de Saint-Régis qui sont sur son ter toire. Terminons ce qui a rapport aux Iroquois de New-Yo par ce témoignage que nous trouvons à la page 173 l'*Annual Report* de 1873 :

« Les Indiens sont aussi exempts du crime de la violati des lois, à nombre égal, que la population blanche l'État. »

Il y a encore une grande source d'erreurs dans les rece sements qui accusent une diminution là où il y a un ét

stationnaire, ou même un accroissement dans la race rouge.

Beaucoup de tribus, trouvent avec raison, la domination britannique plus juste que celle des États-Unis, et habitant les frontières de ces deux puissances, entre le Manitoba et l'océan Pacifique, transportent leurs loges sur le territoire britannique. Voilà ce que je lis dans le journal *le Manitoba*, à la date du 29 décembre 1881 :

« Il y a actuellement 60 familles de Tetons qui ont planté leurs tentes ici. Elles viennent pour la plupart, de la *Rivière aux Trembles*, Missouri. Les Sioux se disent, en général, très peu satisfaits de la manière dont ils sont traités par les Américains. Ils racontent qu'un grand nombre de mécontents se proposent de suivre leur exemple et de traverser la frontière durant l'hiver. Cette nouvelle qui paraît se confirmer est loin d'encourager les colons qui désirent s'établir dans le voisinage. »

Soixante familles, cela doit faire au moins 300 âmes.

N'oublions pas que nous nous occupons d'une population qui se compte non pas par millions, mais par milliers, et que 300 âmes forment un nombre comparativement respectable.

Voici le numéro du *Manitoba*. Mais nous n'avons pas conservé d'autres numéros du même journal, du *Métis* qui l'a précédé, et des différents recueils relatifs aux missions où l'on parle de la tendance de plusieurs tribus ou plutôt fractions de tribus à quitter les États-Unis pour l'Ouest canadien.

Terminons par la statistique des naissances et décès dans les populations indiennes des États-Unis.

Année 1880

Naissances.....	2 339
Décès.....	1 989

Le commissaire des affaires indiennes fait remarquer que

ce tableau n'est pas complet. Il serait bien extraordinaire que les omissions portassent toutes sur la colonne des décès.

Cependant, ne tenons aucun compte de ce résultat partiel et consultons le tableau de l'année 1879 publié dans l'*Annual Report* de 1880.

Ce tableau est complet, sans quoi le commissaire déclarerait qu'il n'est que partiel, comme il l'a fait l'année suivante.

Nous lisons à la page 257 de l'*Annual Report* pour 1880, la mention suivante :

Naissances.....	3 430
Décès.....	2 020

Sans l'appoint de l'émigration européenne, la population blanche des États-Unis serait loin de présenter un accroissement aussi grand résultant de l'excédent des naissances sur les décès.

Est-ce à dire que nous croyons à l'existence séparée de la race rouge pendant de longues années ? Non ; il est évident que cette noble race disparaîtra par le mélange avec la race blanche. Il en sera de même en Amérique qu'en Europe, où les races primitives se sont fondues dans les races plus fortes qui sont venues conquérir leur territoire. Seulement, dans les pays habités maintenant par les tribus indiennes, on verra toujours, grâce à l'atavisme, réapparaître le type énergique des guerriers de la prairie.

On a déjà pu enregistrer de nombreuses unions légitimes entre les deux races. Il faut convenir que, habituellement, ce ne sont pas les meilleurs qui contractent ces mariages.

Il y a cependant des personnes fort honorables et des plus distinguées qui ont suivi l'exemple du capitaine Rolfe et de la belle Pocahontas. Tout le monde sait que le capitaine Rolfe fut sauvé de la mort, lui et ses compagnons, par la belle Pocahontas, Indienne Cherokee, et l'épousa. C'est de cette union que sont issues la famille Randolph, et par elle,

toutes les familles les plus aristocratiques de la Virginie. Un tel mariage passait alors pour honorable. Depuis, les choses ont bien changé. Une loi virginienne, en 1705, déclarait tout Indien incapable de posséder, à titre de propriétaire.

Le mélange des races était rigoureusement proscrit par la même loi ; et ce dans la patrie de Pocahontas !

Voici la traduction du passage d'un journal américain, annonçant, il y a quelques années, la célébration d'un mariage mixte : « La semaine dernière, M. Mac-Clanahan, d'Indépendance (Missouri), a conduit à l'autel miss Kate Armstrong, la fille belle et accomplie de Silas Armstrong, chef de la tribu indienne des Wyandots ».

Permettez-moi une réflexion. Il est déplorable de voir les guerriers des prairies dépouiller leurs noms pittoresques pour prendre ceux de leurs dominateurs. C'est, hélas, une mode malencontreuse, à laquelle s'est soumis le brave général iroquois Ely Parker, citoyen des États-Unis, petit-fils ou petit-neveu du grand chef Sénéca, Red Jacket, l'ami de Washington, et qui, tout rouge pur sang qu'il est, a épousé une jeune fille blanche, fille d'un général de l'armée fédérale.

Au Canada, la nouvelle province du Manitoba a été fondée par des Métis. En 1871, les Métis ou : « Bois-brûlés », étaient au nombre de 15 à 16 000, dans cet État naissant. Ils continuent à augmenter, mais ils sont moins nombreux relativement à la population totale, depuis l'immigration de Canadiens blancs, anglais et français.

En 1878, le parlement de Manitoba se composait de vingt-quatre membres dont quatre ministres : MM. Davis, Royal, d'origine blanche ; Mac-Kay et Norquay, métis. Sur les vingt autres membres, sept étaient métis : Nolin, français ; Gunn, écossais ; Taylor, écossais ; Burke, irlandais ; Lépine, français ; Murray et Blake, écossais. Je dois ces renseignements à un avocat canadien, M. Laflamme, et lui en suis

fort reconnaissant. J'ai aussi trouvé des détails précieux ce sujet dans : *Cinq mois chez les Français d'Amériq* par M. de Lamothe. Un missionnaire sulpicien du B Canada m'a écrit : « Plus souvent ce sont des sauva qui épousent des blanches, du moins dans ces derni temps, et nous croyons devoir favoriser plutôt qu'empêc ces mariages ».

Il y a aussi un certain nombre de métis aux États-Un mais ils y sont assez mal vus, sauf ceux du Minnesc franco-canadiens, catholiques et citoyens des États-Unis sont séparés de leurs frères du Manitoba par la frontii qui suit le 49e parallèle.

Dans le recensement de 1874, je trouve mentionnés 57 métis, non citoyens. Dans le même *Report*, je lis ce q suit, p. 261-262 :

« Un grand obstacle au progrès de ce peuple est nombre des mariages entre les deux races. Règle général tout blanc qui se marie à une Indienne est indigne d'être socié aux Indiens. La présence de tels hommes est un gra dommage pour les Indiens. La moyenne des Indiens bien supérieure à celle de la majorité des blancs qui épo sent leurs filles. L'agence fournit la preuve que des homm civilisés deviennent indignes, par leur association avec l Indiens, et n'ont contribué en rien au progrès de l'homm rouge. Règle générale, un Indien pur a plus de chance devenir un homme, qu'un demi-sang ».

Ces paroles peu consolantes émanent de l'agent des C beaux, lesquels habitent une réserve dans le Minnesota, É limitrophe du Manitoba, où les métis sont députés ministres.

Il est vrai que les métis canadiens descendent d'homm profondément chrétiens et courageux, et que, généraleme grâce aux préjugés anglo-saxons, les métis des Etats-U descendent d'aventuriers de la pire espèce. Il n'en est moins vrai que la race rouge ne disparaîtra que pa

métissage, qui produira de bons résultats quand les auteurs seront distingués comme Rolfe et Pocahontas, MM. Maclanaham et Ely Parker; et donnera de mauvais produits quand il résultera de l'union de gens peu recommandables. Évidemment, le mélange des rouges changera peu les Américains blancs; leur type renaîtra pourtant dans certains comtés et États par suite de l'atavisme.

LA POPULATION INDIENNE DES ÉTATS-UNIS

PAR

L. SIMONIN[1]

La population indienne des États-Unis n'a pas, comme le croit M. R. de Semallé, augmenté de 8881 individus en une seule année, c'est-à-dire de 1880 à 1881. En réalité, l'accroissement n'a été que de 400 individus environ, ainsi qu'on va le prouver.

En 1881, le recensement officiel porte 261 851 Indiens, et, en 1880, 255 958, ce qui semble indiquer que l'accroissement d'une année à l'autre, c'est-à-dire de 1880 à 1881, est de 5893. Ce chiffre est déjà bien inférieur au chiffre ci-dessus. Si M. de Semallé a indiqué un accroissement de 8851 Indiens, c'est qu'il a pris, pour 1880, un chiffre beaucoup plus bas que le chiffre officiel, c'est-à-dire 253 000 Indiens au lieu de 255 958.

Quoi qu'il en soit, l'accroissement de 5893 Indiens d'une année à l'autre, au lieu des diminutions jusque là constatées, n'a pas laissé que de surprendre beaucoup les Américains

1. Réponse à la communication de M. René de Semallé (Voir page 279).

eux-mêmes, et voici ce que disait à ce sujet le *H*
Herald, un des journaux les mieux renseignés s
ces matières.

« Ce grand accroissement d'environ 6000 Indie
chiffre de l'an passé (255 958) est seulement app
grand nombre d'Indiens, appartenant à la bande d
Bull, s'étant rendus, ont été comptés et ajoutés au
notre précédente population indienne. L'accroisse
de la natalité de la population rouge sur la mort
rant l'année dernière, n'a été que d'environ 4
(*This is an increase of over six thousand over th*
reported last year (255 958), *but this great increa*
apparent, a large number of Indians under Sitt
having surrendered, been counted and added to ou
estimated Indian population. The real increase o
over deaths, during the past year, has been ab
hundred souls.) »

Qu'est-ce que ces Indiens de Sitting-Bull, dont
journal américain? C'est un clan appartenant à l
nation des Sioux, et Sitting-Bull ou le Taureau-As
appelle aussi, familièrement « le Napoléon des
Rouges », est le grand chef de ce clan. En 1878,
Bull fit tomber dans une embuscade, près de la r
Big-Horn, au sud du territoire de Montana, les so
commandait le général Custer, et pas un homme n
au désastre. Pour éviter les justes représailles des Ét
Sitting-Bull passa avec ses hommes au Canada, et
qu'en 1881, à bout d'épreuves, qu'il a consenti à s
et à faire sa soumission au gouvernement de Wa
Il est rentré avec ses guerriers en franchissant la
du Canada, et, comme de raison, on a de nouveau
ses hommes, au nombre d'environ 5500, dans le rec
des Peaux-Rouges des États-Unis pour 1881. De là, en
partie, l'accroissement signalé à tort par M. de Sen

Il reste donc seulement, en réalité, quelques

d'Indiens en plus d'une année à l'autre, c'est-à-dire de 1880 à 1881, et ce chiffre d'environ 400 marque ainsi, pour cette période annuelle, l'excédent des naissances sur les décès; mais ce chiffre lui-même est bien discutable, quand on sait comment se font les statistiques chez les Indiens. Le plus souvent, l'agent des États-Unis près les tribus se borne à compter les tentes de chaque tribu, et fixe tant de têtes en moyenne par tente ou famille; ou encore chaque Indien appporte à l'agent un certain nombre de fiches de bois et dit : « Voilà, dans ma famille, nous sommes tant ».

Quelle que soit du reste la confiance qu'on puisse ajouter à ces sortes de recensements, un accroissement annuel de 8881 Indiens est absolument impossible à admettre, et cela se démontre aisément.

Supposons, pour nous mettre dans le cas le plus défavorable, qu'il s'agisse seulement d'un accroissement de 8000 Indiens, pour 256 000 précédemment recensés. Il est facile de calculer que cela ferait 1 200 000 Indiens pour 37 500 000. Or, la population de la France, qui s'accroît, il est vrai, fort peu, n'augmente que de 100 000 habitants au plus par année. Les Indiens, qui s'accroissent encore moins que nous, auraient donc en une année augmenté tout à coup douze fois plus que nous, et plus par conséquent que les nations les plus prolifiques, les Anglais, les Allemands, les Russes, etc. Cela, évidemment, est de toute impossibilité.

En prenant au contraire, pour ce cas, l'augmentation annuelle et probable de 400 individus dont il a été parlé plus haut, on arriverait à une augmentation de 60 000 pour une population qui serait comprise entre 37 et 38 millions d'habitants, ce qui n'a rien ici de trop surprenant.

Il y a plus : la population indienne, au lieu d'augmenter, va chaque année diminuant, et si l'on veut s'en assurer positivement, il faut prendre les statistiques dans leur ensemble. Alors, on découvrira véritablement la loi de cette décroissance.

Voici donc, pour un cycle de dix ans, comment se présentent les statistiques de la population indienne, d'après les recensements officiels dressés aux États-Unis.

Années.	Chiffres de la population indienne.
1870.....	313 000
1872.....	297 400
1876.....	266 639
1880.....	255 958

Il est facile de voir par là que, de 1870 à 1880, la diminution totale de la population indienne a été d'environ 60 000 individus, soit 6000 par an, soit 20 p. 100 du chiffre initial.

On ne peut contredire à ce résultat, quelques efforts que l'on tente et de quelque manière qu'on essaie de grouper les chiffres.

NOTICE

SUR

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

FONDÉE EN 1821

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE EN 1827

Avant la fondation de la Société de Géographie, diverses tentatives avaient été faites pour former des associations dans le but de développer l'étude de la terre. Dès 1688, une Société de Cosmographie, qui prit le nom de Société des Argonautes, avait été fondée à Venise; quelques années après, une association de même nature se fonda à Nuremberg[1]. D'autres sociétés, créées dans un intérêt plus spécialement commercial, se constituèrent plus tard et portèrent surtout leurs efforts sur l'Afrique : telles furent les deux sociétés dites Africaines constituées, l'une en France, l'autre en Angleterre.

Un projet de Société de Géographie française, conçu sous un point de vue plus général que ses devancières, date de l'année 1785; le plan complet paraît avoir été soumis à l'approbation d'un des ministres de l'époque; il serait difficile de préciser si ce fut le maréchal de Castries, le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, ou M. de Vergennes, ministre des affaires intérieures, qui eut à se prononcer sur la valeur de ce projet. Toujours est-il que le plan en a été retrouvé; la Société de Géographie l'a enregistré *in extenso* dans son *Bulletin*[2] et on a quelques raisons pour l'attribuer à l'initiative de J. N. Buache. Sans doute, Louis XVI, qui s'intéressait, comme Louis XV, aux

1. Il serait de quelque intérêt pour l'histoire de la géographie d'avoir, relativement à ces projets, des détails dont la publication serait bien à sa place dans le recueil d'une Société de Géographie.

2. Voir *Bulletin* de la Soc. de Géog., 2e série, tome Ier, page 409.

progrès de la géographie, aurait favorisé cette entrep si elle lui eût été recommandée par un de ses ministres peut se faire aussi que les événements politiques l'ai empêché de s'en occuper. Quoi qu'il en soit, le projet d nous venons de parler ne fut pas suivi d'exécution.

Le 19 juillet 1821, au sein d'une réunion composée plusieurs hommes éminents, la pensée fut exprimée qu science retirerait avantage de la fondation d'une Société Géographie. Cinq membres[1] de la réunion furent char de rédiger un règlement. Le 1er octobre suivant, le pro de règlement fut soumis à une nouvelle réunion et confi une commission de huit membres[2]. Définitivement adop le 1er novembre, le règlement était publié le 7 du mêr mois. Une circulaire invita toutes les personnes amies de science géographique, et qui désireraient devenir les mer bres fondateurs de la Société nouvelle, à se réunir à l'Hô de ville de Paris le 15 décembre 1821. Cet appel fut e tendu : 217 personnes se présentèrent et se firent inscri Ce jour-là même, la Société de Géographie était définiti ment constituée.

L'institution nouvelle fut accueillie avec beaucoup de f veur; les plus grands noms de la science furent inscrits s la première liste : on y remarquait entre autres ceux Barbié du Bocage, le célèbre géographe du Ministère d Affaires étrangères; de Fourier, qui ne pouvait être re placé que par Arago; de Jomard, auquel on doit une bon part du grand ouvrage sur l'Égypte et la création du dép des cartes géographiques de la Bibliothèque nationale; savant orientaliste Langlès; de l'archéologue Letronne; Malte-Brun, qui fut l'un des rénovateurs de la géograph de Rossel, à qui notre marine doit des services signalés; l'érudit Walckenaer, etc. La présidence fut donnée à l' lustre géomètre de Laplace.

Aujourd'hui, de ces 217 fondateurs, il ne reste que M. ' vien de Saint-Martin, qui est président honoraire de la S

1. MM. Barbié du Bocage, Jomard, Langlès, Malte-Brun, Walckena
2. MM. Barbié du Bocage, Fourier, Jomard, Langlès, Letronne, Mal Brun, Rossel, Walckenaer.

ciété, et continue à apporter aux études géographiques le tribut de son vaste et profond savoir [1].

Ces fondateurs de la première Société de Géographie qui ait existé dans le monde avaient compris que l'histoire, la politique, l'ethnographie, l'art de la guerre sur terre et sur mer, la science nautique, les sciences naturelles et un grand nombre d'autres branches des connaissances humaines, enfin l'industrie et le commerce reposent sur les notions précises qu'on peut avoir du globe. Ils se mirent ardemment à l'œuvre et ne tardèrent pas à indiquer la voie à suivre pour marcher au but : il fallait provoquer des voyages de découvertes, décerner des prix aux plus méritants, propager dans tous les esprits le goût des études géographiques, publier des cartes et des mémoires.

Soixante-deux ans se sont écoulés depuis que l'appel de ces initiateurs fut entendu du monde entier, et pendant toute cette période la Société n'a cessé de contribuer de tous ses efforts au progrès des sciences géographiques.

Malgré ses modiques ressources, auxquelles les commotions politiques portèrent plus d'une fois atteinte, le *Bulletin* mensuel qu'elle avait publié dès le début n'a jamais cessé de paraître et forme aujourd'hui un ensemble de plus de cent-vingt volumes, véritables archives géographiques, où se trouvent enregistrés et les travaux de la Société et le mouvement des découvertes géographiques saisi, pour ainsi dire, jour par jour.

Mentionnons aussi sept volumes d'un recueil de voyages et des mémoires qui contiennent, entre autres documents précieux, le texte français original des voyages de Marco Polo, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale; l'orographie de l'Europe, œuvre consciencieuse d'un savant modeste, L. Bruguière, qui fut couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; de curieux voyages en Orient et en Perse; la géographie d'Édrisi, traduite de

1. Il est intéressant de faire remarquer que de 1821 à 1878, la Société a eu le même agent, M. Noirot, dont les services lui ont toujours été précieux.

l'arabe en français par P. Amédée Jaubert, la grammai et le dictionnaire de la langue berbère en caractères arabe par Venture de Paradis, revus par Amédée Jaubert; mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale, ain qu'un mémoire sur l'ethnographie de la Perse par Nicol de Khanikof, etc.

Les dépenses qu'a entraînées l'ensemble de ces public tions dépassent quatre cent cinquante mille francs, chiff considérable, si l'on tient compte du modeste budget an nuel dont la Société dispose pour faire face à toutes se dépenses[1].

Il faut tenir pour un service rendu par la Société qu'elle ait su exercer au dehors une salutaire et féconde influence Créée avec une pensée généreuse qui bannissait toute idé d'exclusivisme ou de rivalité de patrie, elle formait, cin quante ans avant que le mot eût fait fortune, une véritabl société «internationale». Chez elle tous les hommes de bo vouloir du monde entier étaient conviés. Chacun, sans dis tinction de nationalité ou de croyance, venait, dans la me sure de ses connaissances, contribuer à faire progresser l science géographique, et aujourd'hui encore, les listes de membres de la Société de Géographie témoignent que le étrangers, admis aux mêmes titres que les nationaux, n'on pas cessé d'attacher quelque prix à faire partie de la plu ancienne des sociétés géographiques.

Peu d'années après sa constitution, la Société vit se for der successivement en divers pays plusieurs associatio animées comme elle du désir de contribuer à faire de mieu en mieux connaître la terre. Berlin (1828), Londres (183 Saint-Pétersbourg (1845), Leipsick (1861), Dresde (1863), et imitèrent l'exemple de Paris et possèdent aujourd'hui d sociétés géographiques plus ou moins florissantes en rais du milieu où elles vivent. En France, des Sociétés de Gé graphie et de Géographie commerciale se sont successiv

1. La Société de Géographie n'est pas subventionnée; elle ne dispo que du montant des cotisations payées par ses membres. Le *Bulleti* qu'elle sert gratuitement à divers établissements ou bibliothèques, l'une de ses plus grandes sources de dépenses.

ment constituées à Lyon, Bordeaux[1], Marseille, Paris, Montpellier, Oran, Nancy[2], Rouen, Douai[3], Alger, Bourg, Dijon, Brest, Lille, Lorient, Nantes et Toulouse. La Société entretient d'excellents rapports avec toutes ces sociétés, qui sont des émules, non des rivales.

La Société de Géographie ne s'est pas contentée de faire imprimer son *Bulletin* et des *Mémoires*, de faire dresser des cartes, de correspondre avec les savants et les principales associations scientifiques du globe. Elle a, dès son origine, institué des prix destinés à récompenser les explorateurs qui se signalent par d'importantes découvertes et les auteurs de travaux ou de recherches utiles au développement des sciences géographiques. C'est ainsi qu'elle a distribué plus de cent cinquante prix ou médailles d'encouragement[4], dont 92 à des Français et 79 à des étrangers ; c'est ainsi qu'elle a inscrit dans son règlement qu'elle accorderait le titre de membre aux voyageurs français et celui de correspondant aux voyageurs étrangers qui obtiendraient la grande médaille d'or dont elle récompense les grandes découvertes.

Parmi les explorateurs qui méritèrent cet honneur, citons, en première ligne, René Caillié qui, seul et sans appui, réussit à pénétrer dans la mystérieuse Tombouctou. C'est en 1830 que lui fut décernée la grande médaille d'or de la Société. Le voyage de René Caillié avait été l'objet d'attaques assez vives, et la Société, grâce aux lumières et au dévouement de d'Avezac et de Jomard, put rendre solennellement justice à l'intrépide voyageur. Citons encore, parmi les lauréats de la grande médaille d'or : le capitaine John Franklin, les capitaines John et James Ross, Alcide d'Or-

1. La Société de Bordeaux a des sections à Agen, Bergerac, Blaye, La Rochelle, Mont-de-Marsan, Périgueux et Tarbes.

2. La Société de Nancy a des sections à Bar-le-Duc et Épinal.

3. La Société de Douai a des sections à Amiens, Arras, Béthune, Boulogne, Cambrai, Charleville, Dunkerque, Laon, Saint-Omer, Saint-Quentin et Valenciennes.

4. Ces prix se répartissent ainsi : 34 grandes médailles d'or, 41 médailles d'or, 1 médaille hors ligne, 24 médailles d'argent, 3 médailles de bronze, 8 médailles d'encouragement, 14 mentions honorables et 30 000 francs comme encouragement.

bigny, le capitaine Callier, Dubois de Montpéreux, l'am ral Dumont d'Urville, d'Arnaud, les frères d'Abbadie, docteur Barth, Livingstone, le docteur Kane, Burton Speke, de Khanikof, Henri Duveyrier, Samuel Baker, Do dart de La Grée et Francis Garnier, Alfred Grandidier, docteur Gustav Nachtigal, le commander Cameron, Hen Stanley, Savorgnan de Brazza, A. E. Nordenskiöld et bi d'autres dont les noms sont chers à la science et dont l efforts ont agrandi le cercle des connaissances humaine

Il faut ajouter qu'avant la création de la Société d'Acc matation, la Société de Géographie avait été chargée décerner le prix d'Orléans, institué par S. A. R. le d d'Orléans, pour la découverte la plus utile à l'agriculture, l'industrie ou à l'humanité.

La Société de Géographie, grâce à ses relations étendue recevait aussi de toutes parts des ouvrages et des cart intéressant la science du globe. Elle formait ainsi une bibli thèque que chaque jour elle voit s'enrichir et qui compre aujourd'hui plus de vingt-cinq mille volumes ou brochur et plus de trois mille cartes. Ces richesses sont mises à disposition des membres de la Société et un usage d longtemps établi autorise même, dans des cas particulier l'accès de la bibliothèque à quelques personnes étrangère

Les commotions et les événements politiques ont parfo menacé l'existence de la Société; 1830 lui avait ainsi fa perdre un grand nombre de membres, et la panique q suivit la révolution de 1848 parut devoir la faire disparaît à jamais; toujours, après la tempête, elle a pu reprendre mission scientifique et civilisatrice. Les désastres qui acc blèrent la France dans la dernière guerre furent le sign d'un redoublement d'efforts. Convaincue que l'étude globe avait été trop négligée en France par le plus gra nombre, la Société, en 1872, et avec l'autorisation du M nistre de l'Instruction publique, ajouta aux prix univer taires deux prix spéciaux. Ces prix doivent être décern en son nom, au concours général des lycées de Paris. 1874 elle instituait un troisième prix pour le Prytanée mi taire de La Flèche.

Elle fit, de plus, un appel au public pour solliciter son intérêt en faveur de la géographie. Cet appel fut entendu, et chaque jour la Société voit s'augmenter, avec le nombre de ses membres, les ressources qu'elle fait servir presque intégralement à de nouveaux progrès. Cette prospérité croissante et le concours pécuniaire que la Société a rencontré auprès de ses membres, lui ont permis de mettre à exécution le projet de construction d'un immeuble. C'est ainsi que la Société a pu, au mois de septembre 1878, inaugurer son hôtel, boulevard St-Germain, 184, par la réunion des Sociétés françaises de Géographie. Elle comptait, à la fin de 1882, deux mille deux cent vingt-huit membres [1].

Il y a neuf ans environ, elle avait adhéré avec empressement à l'idée de constituer une commission chargée d'étudier plus spécialement les questions géographiques au point de vue de l'extension de nos relations commerciales extérieures. Elle délégua un certain nombre de ses membres qui, réunis à un nombre égal de représentants des Chambres syndicales, formèrent une Commission de géographie commerciale. En 1876 cette commission fut constituée en Société de Géographie commerciale, avec sa complète autonomie.

Après la guerre, la Société avait constitué un modeste *fonds des voyages* [2] destiné à faciliter aux explorateurs des contrées nouvelles, leur tâche toujours si difficile, si fatigante et parfois si périlleuse. Ce fonds a servi à aider au voyage de M. de Bizemont dans l'Afrique équatoriale, voyage interrompu par la guerre; à encourager les travaux de l'abbé Desgodins sur les frontières du Tibet et de la Chine; à défrayer Francis Garnier d'une partie des dépenses qu'il avait faites pour remonter le Yang-tsé-Kiang; à soutenir MM. de Compiègne et Marche dans leur voyage sur

1. Voir, pour la progression du nombre des membres de la Société, le tableau joint à la présente notice.

2. Le fonds des voyages se composait des souscriptions versées naguère pour le prix de Tombouctou, du reliquat de la somme souscrite pour le voyage de Le Saint, sur le haut Nil, du prix de l'Impératrice, abandonné par M. de Lesseps au profit du fonds des voyages, et de souscriptions diverses.

l'Ogôwé ; à subventionner le malheureux Dournau dans sa tentative pour atteindre le massif du Al fournir au rabbin Mardochée (d'ailleurs libérale couragé par le Dr Cosson) le moyen de parcourir l à envoyer M. Henri Duveyrier accompagner l'e des Chotts dirigée par le capitaine Roudaire ; à fa pléter cette dernière expédition ; enfin à augm ressources à l'aide desquelles M. Savorgnan de remonté l'Ogôwé. Aujourd'hui le *fonds des voyage* heureusement réduit à la modique somme de 490 il serait donc d'une grande importance qu'il pu constitué sous la forme d'un capital assez con pour rester comme une fondation dont le reve affecté aux voyages.

A la gracieuse et pressante sollicitation du c Congrès géographique réuni à Anvers en 1871, la tenu à Paris, en août 1875, une deuxième session du

Cette solennité a imprimé un nouvel essor aux et aux recherches qui doivent étendre peu à peu sur entier le domaine de la civilisation.

Enfin, pour répondre à l'un des vœux émis en 18 Congrès des sciences géographiques, la Société graphie, avec le concours de la Commission de Gé commerciale, a constitué, sous la présidence de M nand de Lesseps, un comité français pour l'étude cement de l'isthme américain. Le Comité émit la p réunir un Congrès international chargé de rassen d'étudier tous les documents susceptibles d'élucide blème, d'en hâter la solution.

Un « Congrès international d'études du canal i nique » fut alors organisé et composé de délégués et de délégués étrangers. Il se réunit du 15 au 29 dans l'hôtel de la Société de Géographie.

La Société désirant honorer le souvenir des hon ont le plus contribué aux découvertes géograph dans une séance spéciale, le 14 février 1879, célébr tenaire de la mort de Cook. Une exposition des do se rapportant à l'illustre marin, à ses collaborateu

pays qu'il a découverts, ajoutait un nouvel attrait à cette solennité. L'amirauté anglaise et plusieurs particuliers avaient bien voulu prendre part à cette exposition.

S'il est du devoir de la Société de ne pas oublier les hommes éminents qui ont agrandi les horizons de la science géographique, elle doit aussi honorer hautement ceux qui consacrent leur savoir et leur vie à explorer les parties encore inconnues de notre globe. C'est ainsi qu'elle a reçu en séance solennelle dans la grande salle de la Sorbonne, MM. le docteur Jules Crevaux, le capitaine Gallieni, Savorgnan de Brazza et Désiré Charnay, et que fidèle à ses traditions de confraternité internationale envers les grands explorateurs étrangers, elle á également accueilli MM. le professeur Nordenskiöld et le docteur Oscar Lenz.

C'est aussi conformément à l'un des articles de ses statuts que la Société a mis à la disposition de MM. Joseph Martin, Ch. de Ujfalvy, Alfred Marche et Louis Vossion, les salles de son hôtel où ils ont pu exposer les objets curieux qu'ils ont rapportés de leurs explorations.

ANNÉES.	PRÉSIDENTS DE LA SOCIÉTÉ [1].	PRÉSIDENTS de LA COMMISSION CENTRALE.	SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX.
1822	Marquis DE LAPLACE.	DE ROSSEL.	MALTE-BRUN.
1823	Marquis DE PASTORET.	Baron WALCKENAER.	id.
1824	Vicomte DE CHATEAUBRIAND.	LANGLÈS.	id.
1825	Comte CHABROL DE VOLVIC.	BARBIÉ DU BOCAGE.	ROUX DE ROCHELLE.
1826	BECQUEY.	EYRIÈS.	DE LARENAUDIÈRE.
1827	Comte CHABROL DE CROUZOL.	JOMARD.	id.
1828	Baron CUVIER.	GIRARD.	id.
1829	Baron HYDE DE NEUVILLE.	JOMARD.	id.
1830	Duc DE DOUDEAUVILLE.	Général HAXO.	JOUANNIN.
1831	Comte D'ARGOUT.	Baron WALCKENAER.	id.
1832	Amiral comte DE RIGNY.	JOMARD.	Alex. BARBIÉ DU BOCAGE.
1833	Duc DECAZES.	ROUX DE ROCHELLE.	Colonel CORABŒUF.
1834	Comte DE MONTALIVET.	JOMARD.	D'AVEZAC.
1835	Baron DE BARANTE.	ROUX DE ROCHELLE.	id.
1836	Lieutenant général baron PELET.	Colonel CORABŒUF.	id.
1837	GUIZOT.	ROUX DE ROCHELLE.	NOEL DESVERGERS.
1838	Comte DE SALVANDY.	Baron WALCKENAER.	id.
1839	Baron TUPINIER.	JOMARD.	Capitaine CALLIER.
1840	Comte JAUBERT.	ROUX DE ROCHELLE.	BERTHELOT.
1841	VILLEMAIN.	DAUSSY.	id.
1842	CUNIN-GRIDAINE.	Contre-amiral D'URVILLE.	id.
1843	Amiral baron ROUSSIN.	JOMARD.	id.
1844	Vice-amiral baron DE MACKAU.	ROUX DE ROCHELLE.	id.
1845	Baron DE HUMBOLDT.	GUIGNIAUT.	VIVIEN DE SAINT-MARTIN.
1846	Baron WALCKENAER.	DAUSSY.	id.

1859	Elie de Beaumont.	Jomard.	id.
1860	Rouland.	d'Avezac.	V. A. Malte-Brun.
1861	Amiral Romain-des-Fossés.	Jomard.	id.
1862	Comte de Persigny.	d'Avezac.	id.
1863	Comte Walewski.	de Quatrefages.	id.
1864	Marquis de Chasseloup-Laubat.	d'Avezac.	id.
1865	id.	de Quatrefages.	id.
1866	id.	d'Avezac.	id.
1867	id.	de Quatrefages.	Charles Maunoir.
1868	id.	Jules Duval.	id.
1869	id.	Antoine d'Abbadie.	id.
1870	id.	de Quatrefages.	id.
1871	id.	id.	id.
1872	id.	d'Avezac.	id.
1873	Vice-amiral de La Roncière-le-Noury.	Eugène Cortambert.	id.
1874	id.	Delesse.	id.
1875	id.	id.	id.
1876	id.	V. A. Malte-Brun.	id.
1877	id.	Emile Levasseur.	id.
1878	id.	de Quatrefages.	id.
1879	id.	A. Daubrée.	id.
1880	id.	Alfred Grandidier.	id.
1881	Ferdinand de Lesseps.	Lieut.-colonel Perrier.	id.
1882	id.	Henri Duveyrier.	id.
1883	id.	Antoine d'Abbadie.	id.

1. MM. J. B. Eyriès, le contre-amiral d'Urville, le baron Lascases, le vice-amiral Halgan, de La Roquette, le comte de Grossolles-Flamarens, le contre-amiral baron de La Roncière-le Noury, de Quatrefages, Michel Chevalier, Alfred Maury, Vivien de Saint-Martin, Meurand, le contre-amiral Mouchez, Ferdinand de Lesseps, Alphonse Milne-Edwards, Alfred Grandidier, vice-présidents, ont été nommés présidents honoraires pour avoir présidé des assemblées générales, en l'absence des présidents titulaires.

STATISTIQUE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE [1]

Le nombre des membres de la Société, y compris les membres correspondants, était de 2302 au 31 décembre 1882, tandis qu'il n'était que de 303 en 1864. Il n'a cessé de s'accroître régulièrement pendant cette période de dix-huit années.

Ce chiffre de 2302 sociétaires comprend 288 membres à vie, 202 membres appartenant à l'armée, 175 appartenant à la marine, 123 à la diplomatie, 39 à l'Institut; 1527 membres résident à Paris ou dans le département de la Seine, 301 hors de France. Tandis que le nombre des sociétaires de province est aujourd'hui de 458, il n'était que de 34 en 1864, répartis sur vingt-deux départements.

Le nombre de départements dans lesquels ne résidait pas un seul sociétaire s'élevait à 66 en 1864 et à 50 en 1869, il est aujourd'hui réduit à 10. Un seul département, celui de la Vendée, n'a pas une seule fois figuré sur les listes pendant ces dix-huit années; les neuf autres départements qui, cette année, y manquent encore sont : l'Aisne, les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes, l'Aude, l'Aveyron, la Corrèze, les Landes, la Haute-Saône et l'Yonne.

La Société compte enfin dans son sein sept souverains ou chefs d'État :

S. M. Dom Pedro II de Alcantara, empereur du Brésil; S. M. Léopold II, roi des Belges; don François d'Assise, roi d'Espagne; S. M. Louis Ier, roi de Portugal; S. M. Charles Ier, roi de Roumanie; S. M. Nôrôdôm Ier, roi de Cambodge; S. H. Syied Barghash Ibn Syed Saïd, sultan de Zanzibar.

1. Extrait d'un travail de M. James Jackson, archiviste-bibliothécaire.

| | | |

RÉPARTITION par département des membres résidant en France, hors du département de la Seine.

DÉPARTEMENTS	1821 [1]	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870 1871 [2]	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882
Ain	1	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	1	2	1	0	1	2	2
Aisne	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1	1	0	0	1	1	1	1
Allier	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1	1	1	0	0	0	0	0
Alpes (Basses-)	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Alpes (Hautes-)	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Alpes-Maritimes		0	0	0	0	0	0	2	4	2	0	1	2	1	1	0	1	1	1
Ardèche	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	3	1	1	1	1	1	1
Ardennes	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0
Ariège	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Aube	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Aude	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Aveyron	0	0	0	0	0	0	0	1	3	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0
Belfort (Territoire de)																			
Bouches-du-Rhône	0	4	5	4	5	4	3	3	5	2	13	17	19	25	17	22	21	22	24
Calvados	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	2	2	1	1	1	2	2
Cantal	0	0	1	1	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Charente	0	0	1	0	1	0	1	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Charente-Inférieure	0	0	1	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Cher	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Corrèze	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Corse	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Côte-d'Or	1	0	1	1	0	2	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Côtes-du-Nord	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
A reporter	1	5	10	8	8	9	10	15	23	26	44	50	67	73	66	69	67	7	78

1. L'année 1821 est l'année de la fondation de la Société de Géographie.
2. Il n'a pas été publié de liste des membres de la Société au 31 décembre 1870.

DÉPARTEMENTS	1864	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870 1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882
Report.....	6	15	20	22	27	34	38	50	65	73	100	135	141	154	130	148	102	172	184
Creuse.....																			
Dordogne.....																			
Doubs.....																			
Drôme.....																			
Eure.....																			
Eure-et-Loir.....																			
Finistère.....																			
Gard.....																			
Garonne (Haute-).....																			
Gers.....																			
Gironde.....																			
Hérault.....																			
Ille-et-Vilaine.....																			
Indre.....																			
Indre-et-Loire.....																			
Isère.....																			
Jura.....																			
Landes.....																			
Loir-et-Cher.....																			
Loire.....																			
Loire (Haute-).....																			
Loire-Inférieure.....																			
Loiret.....																			
Lot.....																			
Lot-et-Garonne.....																			
Lozère.....																			
A reporter.....	6	15	20	22	27	34	38	50	65	73	100	135	141	154	130	148	102	172	184

RÉPARTITION par départements des membres résidant en France, hors du département de la Seine.

DÉPARTEMENTS	1821	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870 1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882
Report.....	6	15	20	22	27	34	38	56	65	73	108	135	144	154	159	148	163	172	184
Maine-et-Loire.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1	»	6	6	3	3	3	3
Manche.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	6	13	10	10	11	16	11	10	7	5
Marne.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	6	2	5	5	3	6	6	4	6	5
Marne (Haute-).....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	»	5	4	4	5	6
Mayenne.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	5	5	1	1	1
Meurthe.....	»	»	»	»	»	»	»	»	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	2
Meurthe-et-Moselle.								»	6	6	6	7	7	7	7	8	8	9	9
Meuse.....	»	»	1	1	1	1	1	6	6	6	6	7	7	7	8	8	8	9	9
Morbihan.....	»	»	»	»	»	»	»	»	4	4	4	4	6	4	5	5	5	6	6
Moselle.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1	»	1	1	1	1	1
Nièvre.....	»	»	»	1	»	1	»	»	»	1	5	»	6	6	10	10	11	12	13
Nord.....	1	1	1	1	2	2	2	»	6	5	5	6	6	6	10	10	10	12	13
Oise.....	»	»	»	»	»	»	»	»	4	4	5	4	4	5	6	6	9	6	5
Orne.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	6	6	6	6	6	5	9	6	6
Pas-de-Calais.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	6	6	6	5	6	5	9	6	6
Puy-de-Dôme.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	6	6	11	10	6	12	10	10	7
Pyrénées (Basses-).....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	6	6	4	6	6	6	6	7	9
Pyrénées (Hautes-).....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	1	1	3	6	6	7	9	9
Pyrénées-Orientales....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	3	3	4	3	3	4	5	4	4
Rhin (Bas-).....	»	»	»	1	1	1	»	»	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Rhin (Haut-).....	»	»	»	1	1	1	»	»	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Rhône.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	6	7	11	9	16	14	13	15	1	19
Saône (Haute-).....	»	»	»	»	»	»	»	»	4	6	6	1	1	1	1	1	1	1	1
Saône-et-Loire.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	1	1	6	6	5	15	16
Sarthe.....																			

DÉPARTEMENTS	1831	1834	1835	1836	1837	1838	1839	1870 1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882
Report, ...	7	25	30	38	47	60	64	85	100	117	165	914	285	251	247	267	270	294	312
Savoie (Haute-)	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Seine-et-Marne.. ...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Seine-et-Oise , ...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Seine-Inférieure.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Sèvres (Deux-).....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Somme	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Tarn.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Tarn-et-Garonne.. ...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Var	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vaucluse	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vendée	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vienne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vienne (Haute-)	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vosges.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Yonne..	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Totaux.....	9	34	40	52	68	85	97	131	156	184	236	292	321	358	360	396	422	438	456
Augmentation annuelle	»	»	6	13	16	17	12	34	25	28	52	56	29	34	2	36	26	16	20
Départements ne possédant qu'un seul membre de la Société,...	78	66	84	57	56	52	60	40	35	37	21	17	11	10	8	10	13	10	10
	1831	1834	1835	1836	1837	1838	1839	1870 1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882

RÉPARTITION

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉSIDANT HORS DE FRANCE

au 31 décembre 1881.

Possessions françaises.		
Algérie	25	
Cochinchine	14	
Tunisie	13	
Nouvelle-Calédonie	4	
Sénégal	4	
Gabon	3	
La Réunion	3	
Guadeloupe	2	
Guyane	2	
Station des mers de Chine et du Japon	2	
Station du Levant	2	
Station de l'Atlantique du Sud	1	
Cambodge	1	
Tahiti	1	
Tonkin	1	
		78
Angleterre et possessions.		
Angleterre	16	
Canada	2	
Inde	2	
Aden	1	
Chypre	1	
La Dominique	1	
Nouvelle-Galles du Sud	1	
Nouvelle-Zélande	1	
Seychelles	1	
La Trinité	1	
		27
Brésil		20
Allemagne	11	
Alsace	6	
		17
Espagne	11	
Philippines	2	
Canaries	1	
Cuba	1	
		15
Russie	10	
Turkestan russe	2	
Sibérie	1	
		13
A reporter		170

Report	
Turquie d'Europe	3
Turquie d'Asie	5
Égypte	2
Bulgarie	1
Tripoli	1
Italie	9
Sicile	2
Etats-Unis	
Belgique	
Pays-Bas	4
Java	3
Timor	1
Autriche	4
Hongrie	3
Chine	
Portugal	
Suisse	
Suède	6
Norvège	1
Confédération Argentine	
Grèce	
Equateur	
Colombie	
Japon	
Mexique	
Roumanie	
Zanzibar	
Guatemala	
Pérou	
San-Salvador	
Siam	
Chili	
Côte-d'Or d'Afrique	
Danemark	
Madagascar	
Maroc	
Monaco	
Perse	
Uruguay	
Vénézuela	

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

La Société de Géographie possède une riche bibliothèque, abondamment pourvue des cartes, des ouvrages géographiques et des relations de voyages les plus récents.

Les membres de la Société, français et étrangers, ont la faculté de travailler à la bibliothèque, de onze heures à quatre heures, tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête.

La Bibliothèque s'est accrue en 1882 de 1049 ouvrages en 1542 volumes, de 170 cartes en 609 feuilles et de 25 atlas. — Le nombre des périodiques était de 412 à la fin de 1883. — 507 ouvrages ont été prêtés en 1882.

Les sociétés, établissements publics, journaux, etc., avec lesquels la Société se trouve en relation par voie d'échange de publications sont au nombre de 277.

La Société a, par les soins de son bibliothécaire, formé une collection de portraits de géographes et de voyageurs. Cette collection se composait, à la fin de 1882, de plus de 300 portraits catalogués et numérotés; la plupart portent au revers, en autographe, le nom de la personne, l'indication du lieu et de la date de sa naissance, et de ses principaux travaux.

RÈGLEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE

ADOPTÉ PAR LA COMMISSION CENTRALE DANS SA SÉANCE DU 10 MARS 18

ARTICLE PREMIER. — Tout membre de la Société de Géographie droit d'emprunter les ouvrages déposés dans la Bibliothèque ju concurrence de cinq volumes à la fois.

ART. II. — Nul n'est admis à faire des emprunts à la Biblioth s'il n'est membre de la Société.

ART. III. — Les personnes étrangères à la Société peuvent admises, mais seulement sur la présentation écrite d'un membre Société, à consulter sur place les ouvrages déposés dans la Bibliothè

ART. IV. — Tout emprunt est constaté par la signature de l'empru donnée sur un bulletin spécial ou sur un registre tenu spécialem cet effet.

ART. V. — Les prêts sont faits pour la durée maximum de deux Ils peuvent être renouvelés pour la durée d'un mois à condition l'emprunteur remplisse la formalité prescrite par l'article IV et que vrage n'ait point été demandé dans l'intervalle par quelque autre me de la Société.

Les ouvrages dont le prêt aura été renouvelé ne pourront être servés pour une troisième période d'un mois que sur l'autorisation du Président ou de l'un des Vice-Présidents de la Commission cent

ART. VI. — L'emprunteur qui détient un ouvrage contrairement articles IV et V perd son droit à faire de nouveaux emprunts à la B thèque.

ART. VII. — L'emprunteur est tenu de remplacer les ouvrages p ou détériorés par son fait. Trois mois après une réclamation dem sans effet, il est tenu d'indemniser la Société. Il ne peut faire emprunt nouveau avant d'avoir réglé cette indemnité.

ART. VIII. — Les atlas de planches ou cartes, les gravures ou sur feuilles volantes, les publications périodiques non reliées, les p cations nouvelles, pendant le mois qui suit leur réception, ne pe être prêtés que sur une autorisation spéciale signée du Président l'un des Vice-Présidents de la Commission centrale.

ART. IX. — Les manuscrits, les cartes sur feuilles volantes ne pe être prêtés que sur une autorisation spéciale signée à la fois du Prés et de l'un des Vice-Présidents de la Commission centrale.

ART. X. — Les dictionnaires, encyclopédies et autres ouvrages de ou d'un usage quotidien, mis à la réserve par les soins de l'archi bibliothécaire, ne sortent point de la bibliothèque.

ART. XI. — Toute autorisation donnée par l'une des personnes tionnées aux articles III, V, VIII et IX cesse de porter effet le 3 cembre de chaque année, époque à laquelle tous les ouvrages p depuis plus de deux mois doivent faire retour à la Bibliothèque.

L'archiviste-bibliothécaire,
JAMES JACKSON.

Le Président de la Commission centrale,
H. DUVEYRIER.

PROGRAMME DES PRIX

PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

I. — PRIX POUR LES VOYAGES.

La Société offre sa *grande médaille d'or* au voyageur qui, dans le courant d'une des années précédentes, aura fait un voyage hors ligne par l'importance comme par la nouveauté des résultats dont il enrichit la géographie. Elle attendra, pour se prononcer, que la relation complète du voyageur ait été publiée; toutefois elle pourra décerner le prix sur l'examen des documents du voyageur et après avoir reçu de celui-ci toutes les explications qu'elle croira devoir lui demander.

Le voyageur auquel aura été décernée la grande médaille d'or recevra le titre de *correspondant étranger* ou, s'il est Français, celui de *membre de la Société :* il jouira de tous les avantages attachés à ces titres.

Il devra envoyer à la Société la relation qu'il aura publiée de son voyage, avec les tableaux d'observations, cartes, plans, vues, figures, etc., qui s'y rapportent.

A défaut de voyages exceptionnellement remarquables, des médailles du second ordre, d'or, d'argent ou de bronze, pourront être décernées, soit aux voyageurs qui auront recueilli un ensemble plus ou moins complet de données géographiques sur une région jusqu'alors imparfaitement connue, soit à ceux qui lui adresseront les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Les uns et les autres seront, s'ils sont étrangers, portés de droit sur la liste des candidats pour les places de correspondants.

Les médailles du second ordre seront décernées au commencement de l'année qui suivra la publication des

relations ou le dépôt des documents au secrétariat de la Société.

La Société pourra, s'il y a lieu, publier les documents qui lui seraient adressés à l'état de manuscrits, à la condition toutefois qu'ils seront lisiblement écrits, et que le dessin des cartes, planches ou figures qui s'y rapportent, sera nettement arrêté.

Ces documents devront toujours être en langue française.

II. — PRIX POUR UN MÉMOIRE RELATIF A LA GÉOGRAPHIE DE LA MÉDITERRANÉE.

La Société propose un *prix de* 1 000 *francs* qui sera décerné à l'auteur d'un mémoire sur la Méditerranée, envisagée dans les conditions du programme suivant :

Retracer l'histoire géographique de la Méditerranée; en donner la description historique et hydrographique; étudier les contrées qui en forment le bassin, au point de vue historique et économique[1].

Nulle partie du globe n'occupe une place aussi grande que notre Méditerranée dans l'histoire de l'humanité et dans l'histoire de la géographie. La plus vieille société policée des temps antiques est née sur les rives du Nil; et la civilisation phénicienne, fille ou sœur de la civilisation de l'Égypte, appartient aussi à la Méditerranée. C'est par cette route ouverte aux établissements phéniciens que les premiers germes de la civilisation de l'Orient se répandirent dans les contrées littorales du midi de l'Europe; c'est sur les bords de la Méditerranée que ces germes féconds, rapidement développés dans des conditions heureuses de race et de climat, produisirent la civilisation splendide de la Grèce, à laquelle se rattache, par des

1. Le programme qui suit a été rédigé par M. Vivien de Saint-Martin en mai 1867.

ıinterrompus, la civilisation savante de nos temps
nes. Les plus grands événements dont l'ancienne
e ait gardé le souvenir, l'extension coloniale du
hellénique, la lutte de Rome et de Carthage, le
:ment immense de la domination romaine, la nais-
de la propagation du christianisme, ont eu pour
: le magnifique bassin qui forme le point de contact
is parties de notre continent; et même au moyen âge,
iterranée eut encore une très grande part dans le
ment de la rénovation occidentale, par les croisades
les relations commerciales de Gênes et de Venise.
ıd on l'étudie au point de vue de l'histoire géogra-
, le rôle de la Méditerranée n'a pas moins d'im-
ce qu'au point de vue de l'histoire politique et de
re morale de l'humanité. Par les itinéraires mari-
que les Grecs nommèrent des *périples*, nos plus
s documents de géographie positive lui appar-
ıt. La Méditerranée fut le centre auquel les pre-
géographes descriptifs rapportèrent le tableau
s'efforçaient de tracer du monde connu; et plus
ans les siècles intermédiaires, ce fut par leurs por-
et leurs cartes des côtes méditerranéennes, dont
ıire encore l'exécution, que les Italiens préludèrent
'andes entreprises extérieures du XV^e^ siècle, qui
ent l'ère de la géographie moderne. Et lorsqu'à la
XVII^e^ siècle, les progrès de l'astronomie nautique
dans une complète évidence les erreurs énormes
:arte de Ptolémée sur les dimensions de l'ancien
ent, les observations de M. de Chazelles dans la
rranée concoururent, avec celles de nos mission-
aux extrémités de l'Asie, à préparer la grande
ıe qui est l'éternel honneur de Guillaume Delisle.
léditerranée a été, de notre temps, l'objet de re-
ables travaux. On connaît le bel ouvrage de l'amiral
; et la marine, à côté de ce nom éminent, y peut

citer d'autres noms distingués, tels que ceux du capitaine Beaufort et du capitaine Spratt. A. de Humboldt a jeté dans son *Cosmos* des aperçus lumineux sur ce grand foyer de la civilisation occidentale. Une légion de voyageurs en a exploré les contrées riveraines, si riches en monuments et en souvenirs; et les côtes, dans toute leur étendue, en ont été levées avec la précision rigoureuse que comportent les méthodes modernes.

Malgré tant de travaux et d'études, tout n'est pas dit sur ce magnifique bassin. La Société de Géographie a pensé qu'au moment où l'ouverture du canal de Suez va donner à notre mer intérieure un rôle commercial et une importance politique tout nouveaux, il y avait intérêt à provoquer un travail d'ensemble sur ce beau sujet, un travail à la fois géographique, économique et historique, plus complet que les travaux antérieurs et plus spécialement approprié aux circonstances actuelles. L'étude que la Société désire ne doit pas se borner aux souvenirs du passé; elle doit, dans la prévision de l'avenir, s'appliquer sérieusement au présent. Il faut passer en revue les diverses contrées qui forment le pourtour méditerranéen au point de vue de leur valeur actuelle et du développement productif dont elles sont susceptibles; il faut dire ce qu'elles sont et montrer ce qu'elles pourraient être. En un mot, le travail que la Société met au concours doit aboutir, par une étude historique suffisamment approfondie et un exposé géographique méthodiquement présenté, à une conclusion pratiquement économique.

III. — PRIX PROPOSÉ PAR E. F. JOMARD, POUR UNE QUESTION DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE[1].

Prix de 300 *francs* à l'auteur d'un mémoire sur la détermination de la limite et de la durée des pluies tropi-

1. On a maintenu le texte de cette partie du programme, tel qu'il avait été arrêté par le fondateur du prix; mais la Société, en examinant les

cales au nord et au sud de l'équateur, et sur l'altitude à laquelle s'arrêtent les neiges persistantes dans toutes les parties du globe.

Les membres de la Société peuvent concourir aux prix proposés dans les §§ II et III. Il ne sera décerné que des mentions honorables aux membres de la Commission centrale.

IV. — PRIX FONDÉ PAR M. ANTOINE D'ABBADIE, DE L'INSTITUT.

Une médaille de la valeur de 520 *francs* pour un voyage sur le fleuve Blanc ou sur ses rives en amont du parallèle de 4° 10' de latitude nord. Ce voyage devra être accompagné d'observations géodésiques et astronomiques ou astronomiques seulement, dont une copie devra être déposée dans les archives de la Société.

Trois médailles de la valeur de 100 *francs chacune :* La première pour la mesure des débits comparatifs du fleuve Blanc et du fleuve Bleu, à Khartoum, en y joignant, à la même époque de l'année, le débit, en aval, de ces deux fleuves réunis.

La deuxième, pour la mesure des débits du Saubat et du Keilak, près de leurs embouchures, et en même temps pour une mesure des débits, faite à peu de jours d'intervalle, en amont et en aval du cours d'eau qui les reçoit.

La troisième, pour la mesure du débit du fleuve, ordinairement suivi en amont du lac Nu, en le comparant au débit de l'affluent qui lui est à peu près parallèle du côté de l'est. Tout le détail des mesures faites pour établir ces divers débits devra être également déposé dans les mêmes archives.

mémoires qui pourraient lui être adressés, tiendra compte des données dont s'est enrichie la science météorologique relativement à l'évaporation des eaux et la précipitation des neiges et des pluies, depuis l'époque à laquelle fut rédigé ce paragraphe.

Les prix proposés dans le § IV pourront être décernés aux membres de la Société et aux membres de la Commission centrale.

V. — PRIX FONDÉ PAR M. ALEXANDRE DE LA ROQUETTE.

La Société décernera, tous les deux ans, ce *prix de* 300 *francs*, à l'auteur du meilleur travail sur la géographie des pays du Nord ou au voyageur qui aura le plus contribué à faire connaître ces régions.

VI. — PRIX FONDÉ PAR M. AUGUSTE LOGEROT, POUR UN VOYAGE OU COMME SECOURS AUX EXPLORATEURS.

Ce *prix de* 500 *francs* sera décerné par la Société, tous les deux ans à partir de 1878.

VII. — PRIX FONDÉ PAR MM. GEORGES, HENRI ET EUGÈNE ERHARD, POUR LA CONSTRUCTION ET LA PRODUCTION DES CARTES.

Ce *prix de* 300 *francs* sera décerné par la Société, tous les deux ans à partir de 1881. Ce prix ne peut être donné qu'à des Français.

VIII. — PRIX JOMARD, FONDÉ PAR M^me^ BOSELLI, POUR LES TRAVAUX LES PLUS REMARQUABLES SUR L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Ce prix qui se compose d'un exemplaire des *Monuments de la géographie*, par E. F. Jomard, sera décerné par la Société à partir de 1882.

Outre ces prix, la Société décerne, tous les ans, trois prix de la valeur totale de 400 francs, savoir :

1° Deux prix au Concours général des Lycées de Paris;

2° Un prix au Prytanée militaire de La Flèche.

LISTE DES RÉCOMPENSES

IÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DEPUIS SON ORIGINE

I. — PRIX ANNUEL.

LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

MS DES LAURÉATS.	OBJET DU VOYAGE.	PRIX ET MÉDAILLES.
p. John Franklin....	Voyage aux terres polaires.....	Gr. méd. d'or.
né Caillié..... / jor Laing.....	Voyages à Tombouctou (prix partagé)...	*Id.*
». Graah.....	Voyage à la côte orientale du Groenland.	Méd. d'or.
ıville	Voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale	Gr. méd. d'or.
». John Ross.....	Voyage aux mers polaires.....	*Id.*
». Biscoe.....	Voyage aux mers antarctiques.....	Méd. de bronze.
ide d'Orbigny.....	Voyage dans l'Amérique méridionale.....	Gr. méd. d'or.
x. Burnes.....	Voyage sur l'Indus et à Boukhara.....	Méd. d'argent.
hur Conolly	Voyage au nord de l'Inde.....	Méd. de bronze.
». Callier.....	Voyages en Orient.....	Gr. méd. d'or.
. Galindo.....	Voyages à Palenqué et autres lieux de l'Amérique centrale.....	
adère.....	Pour l'ouvrage : *Sur les antiquités mexicaines*.....	Méd. d'argent.
d Kingsborough....	Pour ses *Antiquities of Mexico*	
ıldeck	Pour ses dessins de Palenqué.....	Méd. de bronze.
roy.....	Pour ses communications sur Palenqué..	
». Back.....	Voyage dans les régions arctiques.....	Gr. méd. d'or.
bois de Montpéreux.	Voyage dans les régions du Caucase.....	Gr. méd. d'or.
. Texier.....	Voyage en Asie Mineure.....	Méd. d'argent.
nbes et Tamisier....	Voyage en Abyssinie.....	Méd. d'argent.
. Galindo.....	Mémoires sur la géographie de l'Amérique centrale.....	Méd. d'argent.
ıt.-amir. d'Urville...	Voyage au pôle sud et dans l'Océanie...	Gr. méd. d'or.
. Codazzi	Histoire et géographie du Vénézuela....	Méd. d'argent.
ıse et Simpson.....	Découvertes aux régions arctiques.....	
ıomburgk	Exploration dans la Guyane anglaise.....	Méd. d'argent.
t. d'Abbadie	Voyage en Abyssinie.....	
». J. Cl. Ross.....	Découvertes aux mers antarctiques.....	Gr. méd. d'or.
mmaire de Hell.....	Voyage à la mer Caspienne.....	
ırnaud	Voyage vers les sources du Nil Blanc ..... prix partagé..	*Id.*
ude Gay.....	Voyage au Chili.....	
ret et Galinier.....	Voyage en Abyssinie .... prix partagé..	*Id.*
C. T. Beke..... / Lefebvre.....	Voyage en Abyssinie (prix partagé).....	*Id.*
F. W. L. Leichhardt.	Voyage en Australie.....	
chet, d'Héricourt....	Voyage au Choa..... prix partagé..	*Id.*
toine d'Abbadie.... / naud d'Abbadie.....	Voyage en Abyssinie (prix partagé)	*Id.*

s page 320.

ANNÉES DU PRIX.	NOMS DES LAURÉATS.	OBJET DU VOYAGE.	PRIX ET MÉDAIL
1851	Cap. Lynch.....	Explorations du Jourdain et de la mer Morte.....	Méd. d'a
	Pierre Trémaux.....	Excursion au Soudan oriental, entre les deux Nils.....	
	Fr. de Castelnau.....	Voyages dans les parties centrales de l'Amérique du Sud.....	Méd. hor
1852 [3]	Livingstone, Oswell....	Voyages en Afrique	Méd. d'a
	Rebmann, Krapf.....		
	G. Wallin.....	Voyage en Arabie	
	Thompson.....	Voyages dans l'Inde	Ment. ho
	Cunningham.....		
	Hooker, Strachey		
	T. Brunner.....	Voyages dans la Nouvelle-Zélande.....	
	Stokes.....		
	E. G. Squier.....	Voyages archéologiques dans l'État de Nicaragua.....	
1854	Le Dr H. Barth.....	Voyage au pays d'Adamaoua.....	Méd. d'a
	Francis Galton.....	Exploration du pays des Damaras.....	
1855	Le cap. Mac Clure....	Découverte du passage nord-ouest.....	Gr. Méd.
	Le cap. Inglefield.....	Découvertes dans les régions arctiques..	Méd. d'a
1856	Le Dr H. Barth.....	Voyage à Tombouctou.....	Gr. méd.
	E. G. Squier.....	Voyages dans l'Amérique centrale.....	Méd. d'a
1857	David Livingstone.....	Voyages à travers l'Afrique australe.....	Gr. méd.
1858	Docteur E. K. Kane.....	Voyage aux régions arctiques.....	*Id.*
1859	Hermann, Robert et Adolf von Schlag-intweit	Explorations dans le Tibet et le Turkestan oriental..... prix partagé.	*Id.*
1860	R. F. Burton	Exploration des grands lacs de l'Afrique orientale..... prix partagé.	*Id.*
	J. H. Speke.....		
1861 [4]	N. de Khanikof.....	Exploration du Khorassan.....	*Id.*
1864	Henri Duveyrier.....	Explorations du Sahara algérien et du pays des Touâreg.....	Gr. méd.
1865	J. Mac Douall Stuart ..	Traversée de l'Australie.....	Ment. ho
	Carl Claus von der Decken.....	Expédition au Kilima-Ndjaro.....	
1866	William Gifford Palgrave.....	Voyage en Arabie.....	Méd. d'o
	Theodor von Heuglin...	Explorations dans l'Afrique orientale.....	Gr. méd.
	Sir Samuel W. Baker...	Voyage dans l'Afrique équatoriale.....	Gr. méd.
1867	Abdon Eugène Mage...	Voyage au pays de Ségou.....	Méd. d'o
	Dr L. J. M. Quintin....		Ment. trè
1868	Gerhard Rohlfs.....	Voyages dans le Maroc et dans les oasis du Sahara occidental et central.....	Méd. d'o
	Paul Belloni Du Chaillu.	Voyage au pays des Achangos (Afrique équatoriale occidentale).....	Méd. d'a
	Colonel Lewis Pelly....	Voyage à Riad, en Arabie, et déterminations astronomiques.....	*Id.*
	Carlo Guarmani.....	Itinéraire de Jérusalem à Anizeh, dans le Cassim (Arabie).....	Ment. tri
1869	Doudart de La Grée....	Exploration française de l'Indo-Chine..... prix partagé.	Gr. méd.
	Francis Garnier.....		
	Dr Isaac Israel Hayes..	Voyage à la mer libre du pôle nord.....	Méd. d'o
	J. G. von Hahn	Explorations en Albanie.....	Ment. ho
1870 [5]	Alfred Russel Wallace .	Voyage dans l'archipel malais.....	Méd. d'o
	Un Pandit.....	Voyage à Lhassa (Tibet)..	*Id.*
1872	Alfred Grandidier.....	Exploration de Madagascar.....	Gr. méd.
1873	Joseph Halévy.....	Voyage au Nedjran	Méd. d'o

1. 2. 3. 4. 5. La Société n'a pas décerné de prix pour les années 1833, 1848, 1849, 1
1863 et 1871

DU PRIX.	NOMS DES LAURÉATS.	OBJET DU VOYAGE.	PRIX ET MÉDAILLES.
74	Alphonse Louis Pinart.	Voyage à la presqu'île d'Alaska et à la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.	Méd. d'or.
	L'abbé Armand David..	Explorations en Chine et en Mongolie...	*Id.*
	Dr Georg A. Schweinfurth	Voyage au pays des Niam-Niams et des Monbouttous	*Id.*
75	L'abbé Emile Petitot...	Exploration de la région nord-américaine (Mackenzie).....	Méd. d'argent.
	Le marquis de Compiègne.....	Voyage au Gabon et sur la rivière Ogôwé.....	*Id.*
	Alfred Marche.....		
76	Dr Gustav Nachtigal ...	Voyage dans l'Afrique centrale.....	Gr. méd. d'or.
	Le colonel Prjévalski ..	Voyage en Mongolie.....	Méd. d'or.
77	Commandant Verney Lovett Cameron.....	Voyage à travers l'Afrique équatoriale...	Gr. méd. d'or.
78	Henry M. Stanley.....	Voyage à travers l'Afrique équatoriale...	Gr. méd. d'or.
79	Savorgnan de Brazza...	Exploration du haut Ogôwé.....	Gr. méd. d'or,
	Lucien N. B. Wyse....	Explorations de l'isthme américain	Méd. d'or.
80	Adolf Erik Nordenskiöld	Passage du nord-est	Gr. méd. d'or.
	Dr Jules N. Crevaux...	Voyages des Guyanes à l'Amazone.....	Méd. d'or.
81	Major de Serpa Pinto..	Voyage à travers l'Afrique.....	Gr. méd. d'or.
	Francisco P. Moreno...	Voyages en Patagonie.....	Méd. d'or.
	Capitaine W. J. Gill...	Voyage en Chine et aux frontières orientales du Tibet.....	Méd. d'or.
	Josué Zweifel.....	Voyage aux sources du Niger.....	*Id.*
82	Georges Revoil.....	Voyages aux pays des Çomalis.....	*Id.*
	Dr Oscar Lenz.....	Voyage de Tanger à St-Louis par Tombouctou.....	*Id.*
83	Commandant S. Gallieni.	Voyage sur le haut Niger et à Nango....	*Id.*
	Id. J. Derrien.	Levés topographiques entre Médine et Kita.....	*Id.*
	Charles Huber.....	Voyage en Arabie	*Id.*

IV. — PRIX DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE OU LE TRAVAIL LE PLUS UTILE

SOIT A LA DIFFUSION DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, SOIT AUX RELATIONS COMMERCIALES DE LA FRANCE.

ANNÉE	NOM DU LAURÉAT.	OBJET DU TRAVAIL.	MONTANT DU PRIX.
1869	Ferd. de Lesseps.	Percement de l'isthme de Suez.	10 000 francs[1].

V. — PRIX ALEXANDRE DE LA ROQUETTE[2]

POUR LES TRAVAUX SUR LA GÉOGRAPHIE DES PAYS DU NORD.

ANNÉES.	NOMS DES LAURÉATS.	OBJET DES TRAVAUX.	MONTANT DES PRIX OU DES MÉDAILLES.
1870	N. A. E. Nordenskiöld.	Exploration du Spitzberg et des mers arctiques	Médaille d'or.
1873	Eduard Holm Johannesen	Exploration de la mer de Kara et de la Nouvelle-Zemble	*Id.*
1875	Francis Hall	Exploration polaire du *Polaris*	*Id.*
1877	Gabriel Gravier	Recherches sur l'histoire des découvertes dans le nord de l'Amérique	*Id.*
1870	Comd. Sir George S. Nares	Exploration polaire de l'*Alert* et de la *Discovery*	*Id.*
1881	B. Leigh Smith	Explorations dans l'Océan Arctique	*Id.*
1883	Lieut. Fr. Schwatka	Expédition à la Terre du Roi Guillaume.	*Id.*

1. M. Ferdinand de Lesseps, tout en recevant la médaille d'or frappée à cette occasion par la Société de Géographie, a généreusement abandonné le montant du prix de l'Impératrice en faveur d'un voyage dans le centre de l'Afrique.

2. Ce prix a été fondé par M. Alexandre de La Roquette pour perpétuer le souvenir de son père, M. Dezos de La Roquette, qui, depuis 1822, n'avait cessé de contribuer au développement de la Société de Géographie.

III. — RÉCOMPENSES DIVERSES

NOMS DES LAURÉATS.	OBJET DES PRIX ET MÉDAILLES.	MONTANT DES PRIX OU DES MÉDAILLES.
Bruguière.....	De la direction des chaînes de montagnes de l'Europe et de leurs ramifications.....	600 fr.
Olsen et Bresdorff..	Remarques sur la connexion des hauteurs de l'Europe.....	600
Pacho.....	Voyage dans la Cyrénaïque.....	3000
Bruguière.....	Orographie de l'Europe.....	1500
Perrot.....	Itinéraire de Paris au Havre.....	prix partagé. 600
Vaysse de Villiers...		
Marc Jodot.....	Description et nivellement de la vallée de la Meuse.....	100
Marc Jodot.....	Nivellement de la vallée de l'Oise.	100
Lepeudry.....	Mémoire sur la rivière et la vallée de la Somme.....	100
L'abbé Manet.....	De l'état ancien et de l'état actuel de la baie du Mont-Saint-Michel.	400
Fabre.....	Essai sur la description du bassin du Cher.....	100
René Caillié.....	Prix spécial pour son voyage à Tombouctou.....	9000
Lepeudry.....	Mémoire sur la vallée de l'Aisne et nivellement de cette rivière.....	100
Cap. Dupaix.....	Description des monuments de Palenqué.....	Ment. honor.
D'Hombres-Firmas..	Nivellement barométrique des Cévennes.....	Ment. honor.
	Supplément à ce Mémoire.....	100
Rafinesque.....	Mémoire sur l'origine des nègres asiatiques.....	100
Marc Jodot.....	Nivellement de la Vesle.....	100
Bourdaloue.....	Nivellement général de la France..	Méd. d'or.
Bardin.....	Plans-reliefs des montagnes françaises.....	*Id.*
Louis Dussieux.....	Géographie générale.....	Ment. très hon.
Adrien Germain....	Traité des projections géographiques.	Méd. d'or.
Adolphe Joanne....	Publications géographiques.....	Méd. d'argent.
Erhard Schieble....	Reproduction et vulgarisation des cartes géographiques.....	*Id.*
L'abbé Desgodins...	Observations géographiques et météorologiques faites sur les frontières du Tibet oriental.....	Un compteur.
Aimé Pissis.....	Carte topographique du Chili.....	Méd. d'or.
AugusteMariette-Bey	Déchiffrement des listes géographiques des pylônes de Karnak.....	Méd. d'or.
Le capitaine Roudaire	Nivellement des Chotts algériens et tunisiens.....	*Id.*
M^is de Folin, L. Périer.	Publications des *Fonds de la mer*..	Méd. d'argent.
Vivien de St-Martin.	Œuvres géographiques.....	Gr. méd. d'or.
N. Noirot.....	Cinquante-sept ans de service à la Société.....	Méd. d'or.

LISTE D'ÉCHANGES DE LA SOCIÉTÉ

Abbeville.....	Bulletin de la conférence scientifique d'Abbeville et du Ponthieu.
Alger.....	Société de climatologie algérienne.
Alger.....	Société historique algérienne.
Alger.....	École supérieure des lettres (Bulletin de correspondance africaine).
Amiens.....	Société des antiquaires de Picardie.
Amsterdam.....	Aardrijkskundig genootschap.
Angers.....	Société industrielle et agricole d'Angers.
Angers.....	Société d'études scientifiques.
Annecy.....	Société florimontane d'Annecy.
Anvers.....	Société royale de géographie d'Anvers.
Anvers.....	Société commerciale, industrielle et maritime d'Anvers.
Bagnères-de-Bigorre.....	Société Ramond.
Barcelone.....	El fomento de la marina (Revista marit ma
Basse-Terre.....	Gazette officielle de la Guadeloupe.
Batavia..	Bataviaasch genootschap van kunsten e wetenschappen.
Berlin.....	Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin.
Berlin.....	Central-Verein für Handelsgeographie.
Berlin.....	Königlich preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin.
Berne.....	Geographische Gesellschaft in Bern.
Berne.....	Département militaire fédéral.
Bombay.....	Bombay branch of the Royal Asiatic Society.
Bordeaux.....	Société de géographie commerciale de Bordeaux (sections à Agen, Bergerac, Blaye, La Rochelle, Mont-de-Marsan, Périgueux et Tarbes).
Boston	American Academy of arts and sciences.
Boston.....	Boston Society of natural history.
Boston.....	Boston Athenæum.
Bourg.....	Société de géographie de l'Ain.
Brème.....	Geographische Gesellschaft in Bremen.
Brest.....	Société de géographie de Brest.
Bruxelles.....	Société royale belge de géographie.
Bruxelles.....	Société entomologique de Belgique.

s.....	Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.
s.....	Observatoire royal.
s.....	Ministère des affaires étrangères.
s.....	Bibliothèque royale.
st.....	Societatea geographica romana.
st.....	Magyar földrajzi társaság (Société hongroise de géographie).
Ayres.....	Sociedad científica argentina.
Ayres.....	Instituto geográfico argentino.
.....	Société d'agriculture et de commerce de Caen.
.....	Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
.....	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.
....	Société khédiviale de géographie.
.....	Institut égyptien.
.....	Asiatic Society of Bengal.
lge (États-Unis)...	Peabody Museum of American Archæology and Ethnology.
ge (États-Unis)..	Science.
.....	Le Moniteur de la Guyane française.
iaï.....	North China branch of the Royal Asiatic Society.
epec.....	Observatorio astrónomico nacional.
irg.....	Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.
dun.....	Bulletin de la Société dunoise.
.....	American antiquarian and Oriental Journal.
nia.....	Archiv for mathematik og naturvidenskab.
nia.....	Geografiske opmaaling (Institut géographique).
.....	Société d'histoire naturelle de Colmar.
tine.....	Société archéologique du département de Constantine.
gue.....	Kongelige danske geografiske Selskab.
igue.....	Société royale des antiquaires du Nord.
idt.....	Verein für Erdkunde zu Darmstadt.
.....	Société de Borda.
boon.....	Great Trigonometrical Survey.
.....	Société de géographie de Dijon.
.....	Union géographique du nord de la France (sections à Amiens, Arras, Béthune, Boulogne-sur-Mer, Cambrai, Charleville, Dunkerque, Laon, Saint-Omer, Saint-Quentin et Valenciennes).

Dresde.....	Verein für Erdkunde in Dresden.
Édimbourg.....	Royal Society of Edinburgh.
Épinal.....	Société d'émulation du département d Vosges.
Évreux.....	Société libre d'agricult:re, sciences, arts belles-lettres de l'Eure.
Fort-de-France.....	Le Moniteur de la Martinique.
Francfort.....	Frankfurter Verein für Geographie und St tistik.
Genève.....	Société de géographie de Genève.
Genève.....	Société suisse de topographie.
Genève.....	Société de physique et d'histoire naturell
Genève.....	L'Afrique explorée et civilisée.
Gotha....	Dr. A. Petermann's Mitteilungen aus Just Perthes' geographischer Anstalt.
Greifswald.....	Geographische Gesellschaft.
Guatemala.....	Ministerio de fomento.
Halle..... .	Verein für Erdkunde zu Halle a. S.
Halle.....	Deutsche morgenländische Gesellschaft.
Hambourg.....	Geographische Gesellschaft in Hamburg.
Hanovre.....	Geographische Gesellschaft zu Hannover.
Le Havre.....	Société géologique de Normandie.
Le Havre.....	Société mutuelle de prévoyance des e ployés de commerce du Havre.
Helsingfors.....	Sällskapet pro fauna et flora fennica.
Iéna.....	Geographische Gesellschaft (für Thüring zu Jena.
Irkoutsk.....	Société impériale russe de géographie. S tion de la Sibérie orientale.
Königsberg.....	Physikalisch-ökonomische Gesellschaft Königsberg.
Königsberg.....	Königsberger geographische Gesellschaf
La Haye.....	Kon. Instituut voor de taal-, land-, en kenkunde van Nederlandsch-Indië.
Lahr.....	Zeitschrift für wissenschaftliche Geograp
Leipsick.....	Verein für Erdkunde.
Leipsick.....	Deutscher Palaestina Verein.
Lille.....	Société de géographie de Lille.
Lisbonne.....	Sociedade de geographia de Lisboa.
Lisbonne..	Academia real das sciencias de Lisboa.
Lisbonne.....	Observatorio do Infante Dom Luis
Londres.....	Royal geographical Society.
Londres.....	Royal Society.
Londres.....	Royal Asiatic Society.
Londres.....	British Association for the advancemen science.
Londres.	Hydrographic Office, Admiralty.

Londres.....	Geographical Department of the India Office.
Londres.....	Nature.
Londres.....	The London and China Telegraph.
Londres.....	Edward Stanford.
Lorient.....	Société bretonne de géographie.
Lyon.....	Société de géographie de Lyon.
Lyon.....	Société d'anthropologie de Lyon.
Lyon.....	Musée Guimet.
Lyon.....	Annales de la propagation de la foi.
Madrid.....	Sociedad geográfica de Madrid.
Madrid.....	Real Academia de la historia.
Madrid.....	Sociedad antropológica española.
Madrid.....	Institucion libre de enseñanza.
Madrid.....	La exploradora, asociacion euskara para la exploracion y civilizacion del Africa central.
Madrid.....	Ministerio de Ultramar.
Marseille..... ...	Société de géographie de Marseille.
Marseille.....	Société scientifique industrielle de Marseille.
Melbourne.....	Department of Lands and Surveys.
Metz.....	Verein für Erdkünde zu Metz.
Metz.....	Académie de Metz.
Mexico.....	Sociedad de geografía y estadística de la República mexicana.
Milan.....	L'Esploratore.
Montauban.....	Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
Montpellier.....	Société languedocienne de géographie.
Moulins.....	Société d'émulation du département de l'Allier.
Mozambique.....	Sociedade de geographia de Moçambique.
Munich.....	Geographische Gesellschaft in München.
Munich.....	Königlich bayerische Akademie der Wissenschaften.
Nancy.....	Société de géographie de l'Est (sections à Bar-le-Duc et Épinal).
Nantes.....	Société de géographie commerciale de Nantes
Naples.....	Società africana d'Italia.
Naples.....	L'Esplorazione.
New-Haven (États-Unis)..	American journal of science.
New-York.....	American geographical Society.
Nice.....	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
Nice.....	Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation de Nice et des Alpes Maritimes.
Nouméa.....	Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie.
Oran.....	Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran.

Paris.....	Société de Géographie commerciale de Pa
Paris.....	Club alpin français.
Paris.....	Académie des sciences.
Paris.....	Société d'anthropologie de Paris.
Paris.....	Société géologique de France.
Paris.....	Société zoologique de France.
Paris.....	Société météorologique de France.
Paris.....	Société de statistique de Paris.
Paris.....	Société asiatique.
Paris.....	Société nationale d'acclimatation de Fra
Paris.....	Société d'encouragement pour l'indu nationale.
Paris.....	Société des ingénieurs civils.
Paris.....	Société des agriculteurs de France.
Paris.....	Société française de photographie.
Paris.....	Société pour l'instruction élémentaire.
Paris.....	Société des missions évangéliques.
Paris.....	Alliance israélite.
Paris.....	Association amicale des anciens élève l'École centrale des arts et manufactu
Paris.....	Comité central des chambres syndicale
Paris.....	Ministère de l'Instruction publique.
Paris.....	Ministère des Travaux publics.
Paris.....	Bureau central météorologique.
Paris.....	Revue de géographie.
Paris.....	L'Exploration
Paris.....	Le Tour du monde.
Paris.....	Annales de l'extrême-orient.
Paris.....	La Nature.
Paris.....	Bulletin de l'Athénée oriental.
Paris.....	Revue sud-américaine.
Paris.....	L'Économiste français.
Paris.....	Le Génie civil.
Paris.....	Revue critique.
Paris.....	Archives de médecine navale.
Paris.....	Revue scientifique. Revue politique et raire.
Paris.....	Polybiblion. Revue bibliographique un selle.
Paris.....	Cosmos. Les Mondes.
Paris.....	L'Astronomie. Revue d'astronomie P laire.
Paris.....	Moniteur des colonies.
Paris..... ...	L'Avenir des colonies et de la marine-
Paris.....	Le Canal de Suez.
Paris.....	Journal officiel de la République franç
Paris.....	Bibliothèque du Dépôt de la guerre.

Philadelphie.....	American philosophical Society.
Porto.....	Sociedade de geographia commercial do Porto.
Québec.....	Société de géographie de Québec.
Rio-de-Janeiro.....	Instituto historico, geographico e ethnographico do Brazil.
Rio-de-Janeiro.....	Secçâo da sociedade de geographia de Lisboa no Brazil.
Rio-de-Janeiro.....	Observatoire impérial.
Rio-de-Janeiro.....	Bibliotheca da marinha do imperio do Brazil.
Rochefort.....	Société de géographie de Rochefort.
Rome	Società geografica italiana.
Rome	Reale Accademia dei Lincei.
Rouen.....	Société normande de géographie.
Rouen.....	Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
Saïgon	Comité agricole et industriel de la Cochinchine.
Saïgon	L'Économiste français. Journal officiel de la Cochinchine.
Saint-Denis (Réunion)....	Le Journal officiel de l'île de la Réunion
Saint-Denis (Réunion)....	La Malle. Journal de l'île de la Réunion.
Saint-Gall.....	Ostschweizerisch geographisch-commercielle Gesellschaft in St.-Gallen.
Saint-Louis (Sénégal)....	Le Moniteur du Sénégal et dépendances. Journal officiel.
Saint-Pétersbourg.....	Société impériale russe de géographie.
Saint-Pétersbourg.....	Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.
Saint-Pétersbourg.....	Observatoire magnétique.
Saint-Pierre-Miquelon...	La feuille officielle des îles Saint-Pierre et Miquelon.
Samarang	Indisch aardrijkskundig genootschap.
San-Francisco	Geographical Society of the Pacific.
Shang-haï.....	*Voyez* Chang haï.
Singapour	Straits branch of the Royal Asiatic Society.
Stockholm.....	Svenska sällskapet för antropologi och geografi.
Stockholm.....	Kongliga svenska vetenskaps-akademi.
Sydney.....	Royal Society of New South Wales.
Taïti.....	Le Messager de Tahiti.
Tiflis.....	Société impériale russe de géographie. Section du Caucase.
Tokio.....	Société de géographie de Tokio.
Tokio.....	The seismological Society of Japan.
Topeka (Kansas)	Kansas State historical Society.
Toulouse	Société de géographie de Toulouse.

Toulouse.....	Société d'histoire naturelle de Toulouse.
Toulouse.....	Société académique franco-hispano-portugaise.
Trieste.....	Società adriatica di scienze naturali.
Troyes.....	Société académique d'agriculture, des arts, des sciences et belles-lettres du département de l'Aube.
Turin.....	Reale Accademia delle scienze di Torino.
Turin.....	Club alpino italiano.
Turin.....	Cosmos di Guido Cora.
Utrecht.....	Kon. nederlandsch meteorologisch Instituut.
Verviers.....	Société industrielle et commerciale.
Vienne.....	K.K. geographische Gesellschaft.
Vienne.....	Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik.
Vienne.....	K.K. geologische Reichsanstalt.
Vienne.....	Oesterreichische Gesellschaft für Meteorologie.
Vienne.....	Orientalisches Museum.
Washington.....	Engineer Department, U. S. Army.
Washington.....	Hydrographic Office, Navy Department.
Washington.....	U. S. Naval Observatory.
Washington.....	U. S. Coast and Geodetic Survey.
Washington.....	Smithsonian Institution.
Washington.....	U. S. Geological Survey.
Wellington.....	Colonial Museum of New Zealand.
Yokohama.....	Asiatic Society of Japan.

Le Gérant responsable,

CH. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

L. OTTHOZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, B, Pateaux

ESSAI
DE L

LE ROYAUME DE PÉRAK

PAR

J.-E. DE LA CROIX[1]

---

istorique. Situation géographique et politique. — De
t temps, les récits des voyageurs ont célébré les richesses
talliques de la Malaisie. D'anciens historiens parlent d'un
ımerce actif qui aurait existé, longtemps avant l'ère
étienne, entre les peuples de l'Inde et les contrées occi-
tales, l'Arabie, l'Égypte, la Grèce, etc.
'histoire sacrée nous montre les flottes du roi Salomon
tant du port d'Aziongaber[2], dans la Mer Rouge, pour le
's d'Ophir, d'où elles revenaient, après un voyage de trois
, chargées d'or, d'argent, d'ivoire, de bois odorants et
res produits rares, dont l'ensemble ne pouvait se ren-
ıtrer que dans les îles de l'Inde méridionale. De savants
nmentateurs ont placé cet Eldorado dans l'île de Suma-
, connue autrefois sous le nom de l'*île d'Or*, et des voya-
ırs modernes ont, aux sources mêmes, recueilli des
;endes qui sembleraient donner un certain poids à cette
inion. Un navigateur portugais, Fernand Mendez Pinto,
i explorait en 1537 l'archipel de la Sonde, nous dit, en
rlant de Sumatra[3] : « Les habitants affirment que leurs
roniques font foi qu'en cette même ville de Lampong[4] il
ıvait anciennement un bureau de marchands établi par la

. Voir les cartes jointes à ce numéro.
. Rois, liv. III, chap. IX, vers. 17 et 18; chap. X, vers. 11 et 22.
. *Voyage de F. M. Pinto*, trad. fr., fol.90 (Mathurin Henault, Paris, 1628).
. Lampong, aujourd'hui un district de l'extrême pointe sud-est de
ıatra, sur le détroit de la Sonde.

reine de Saba, dont quelques-uns tiennent qu'un bienfaiteur nommé Nautem lui envoya une grande quantité d'or, qu'elle fit depuis porter au temple de Jérusalem lorsqu'elle y fut voir le sage roi Salomon. »

La presqu'île de Malacca était tout aussi connue et non moins bien partagée que sa voisine au point de vue des richesses minérales, car on la voit figurer dans les géographies de Strabon et de Ptolémée sous le nom très significatif de *Chersonèse d'Or*.

Les relations commerciales de la presqu'île avec l'Occident ne firent que s'accroître avec les progrès de la navigation, et déjà à la fin du XVI^e^ siècle, les voyageurs nous représentent Malacca comme le centre le plus important de l'Inde transgangétique. Le Hollandais Jean Hugues de Linschott nous dit en effet dans ses narrations [1] : « On y envoie (à Malacca) tous les ans de Portugal un navire qui se met en mer un mois devant les autres qui vont aux Indes et n'aborde en nul endroit des Indes, sinon par nécessité, mais se vient droit à Malacca pour y recevoir sa charge, qu'il remporte plus riche que nuls autres navires se sauraient remporter. »

Entre tous les produits métalliques, l'or et l'étain étaient l'objet d'un commerce important. L'étain, qui nous occupe plus spécialement, semble avoir été surtout exploité dans le royaume de Pérak; tous les voyageurs, en effet, sont unanimes sur ce point. Celui que nous venons de citer, J.-H. de Linschott, nous dit dans son chapitre XVI^e^ : « ... De Queda [2], continuant la même côte, au sud-sud-est, sur la longueur de 40 lieues, est la ville de Péra sous le 4^e^ degré et demi. Là se trouve quantité de *calaëm* [3], matière semblable à l'étain..... »

1. *Histoire de la navigation et des voyages de J.-H. de Linschott*, trad. fr., chap. XVIII (Cloppenburch, Amsterdam, 1619).

2. *Queda*, petit État indigène, situé sur la côte occidentale de la presqu'île, au-dessus de Pérak.

3. Calaëm ou calem, du mot *calaï*, qui, en hindou, signifie « étain ».

Quelques années plus tard, au commencement du XVI^e^ siècle, un métis portugais, Manuel Godinho de Eredia, venu de Goa à Malacca en qualité de *descobridor* (explorateur) officiel des possessions portugaises en Malaisie, vient confirmer le dire de Linschott et nous fournit des détails fort intéressants [1] sur la minéralogie de la presqu'île : « La terre de Viontana [2], dit-il dans ses notes, produit, outre l'or, de l'argent, du mercure, du *calem*, de l'étain et de grandes quantités de fer... L'or se trouve en grains ou en poussière dans les mines de *matte*. En lavant les minerais de matte dans l'eau du fleuve, on sépare la matte et l'on recueille l'or. Il y a de l'or aussi dans les mines de sable rouge, comme celles qui se trouvent à Gelé, dans le royaume de Pam [3]. »

Godinho de Eredia ajoute un peu plus loin, au sujet du mercure : « Ils en tirent surtout des mines, très fertiles en *calem*, de Perath et de Calan [4] et de maints autres endroits. »

Un autre témoignage, encore plus récent, nous est fourni, cette fois, par le célèbre voyageur français, J.-B. Tavernier, qui visita les Indes soixante-dix ans après Godinho. Nous lisons dans son *Traité des monnaies des Indes* [5] : « ... Les monnaies de Cheda et Pera sont d'*étain* et c'est le roi qui les fait fabriquer. Il ne fait point battre d'autres monnaies que l'étain. Depuis peu d'années, il en a trouvé *force*

1. *Malacca, l'Inde méridionale et le Cathay*, trad. de M. Léon Janssen, chap. XXII, fol. 46 (Bruxelles, 1882).

2. Le nom de Viontana, appliqué à la presqu'île, est sans doute une corruption de Vjon-Tana ou Ujon-Tana, tel qu'il est d'ailleurs écrit sur certaines cartes de Eredia. Il vient de *Tana* (« territoire », en malais) et de *Ujon*, qui est le nom d'une rivière importante au nord-ouest de Malacca. Ce district, aujourd'hui sous le protectorat anglais, est connu sous le nom de Soungi Ujong.

3. Pam n'est autre que l'État indigène de Pahang, sur la côte ouest de la presqu'île. Gelé ou Jelei est situé sur l'un des affluents de la rivière de Pahang, et il est signalé, encore de nos jours, pour sa richesse en or.

4. Perath est évidemment pour Pérak. Calan ou Kalang est l'une des principales rivières de l'État de Selangor.

5. *Voyages de J.-B. Tavernier*, 2^e^ partie (Paris, 1677).

mines. Cette pièce d'étain pèse une once et demie et passe dans le pays pour la valeur de deux de nos sols [1]..... »

Ces mines, dont parle Tavernier, prennent bientôt une extension considérable; le roi ne se contente plus d'exploiter l'étain pour battre monnaie, mais bien pour le livrer au commerce et à l'exportation, et nous voyons, à la fin du XVI[e] siècle, le royaume de Pérak prendre rang parmi les pays industriels.

Un historien [2] du siècle dernier nous apprend, en effet, que : « Perah, pays au sud de Quedah, fournit plus d'étain qu'aucun pays des Indes. Plusieurs autres places de la côte de Malacca fournissent aussi de l'étain; Selangor et Parselor [3] en sont les principales, mais les Européens y fréquentent peu, parce que les habitants ne sont guère meilleurs que ceux de Perah. »

Tous ces documents que nous ont légués les navigateurs passés, toutes ces notes de voyageurs échelonnés de siècle en siècle, nous prouvent surabondamment que depuis longtemps les peuples malais de la presqu'île ont signalé les métaux les plus usuels connus de nos jours et dont leur langue donne en effet une énumération assez complète:

Le fer, *besi;*
L'or, *amass* ou *mass;*
L'argent, *perak;*
Le cuivre, *tembaga* (emprunté à l'hindou);
Le mercure, *ayer pérak* (argent liquide);
Le plomb, *tima itam* (plomb noir);
L'étain, *tima poutéh* (plomb blanc).

Il est à remarquer que les noms donnés à ces deux

1. L'once valait 30 gr. 60 cent. et le sol était de 4 liards. La valeur de l'étain à Pérak était donc, à cette époque (vers 1670), d'environ 2,200 francs la tonne, prix peu différent du taux moyen actuel.

2. *Histoire universelle*, liv. XIV, chap. VIII (Moutard, Paris, 1783).

3. Parselor ou Parcelar, localité située près de l'embouchure de la rivière Kalang, dans l'État de Selangor.

niers métaux, correspondent d'une manière frappante à
x que leur assignaient les anciens.
'line [1], en effet, les considérait comme deux variétés d'un
me métal type, « *plumbum* », le *tima* des Malais. L'une
variétés, l'étain, nommée par lui « *plumbum candidum* »
« *album* », n'est autre que le *tima pouteh* (plomb blanc)
la Malaisie, tandis que la seconde variété, « *plumbum*
rum », correspond exactement au *tima itam* (plomb
r), notre plomb actuel.
Ainsi que nous le disions plus haut, l'or et l'étain étaient,
tous ces produits, ceux dont trafiquaient le plus les
lais, et leurs centres les plus productifs étaient Pérak et
rout.
Le royaume de Pérak, qui comprend le district de
rout, est aujourd'hui l'un des plus considérables des
tits États indigènes de la presqu'île et occupe sur la côte
cidentale, un peu au-dessus de Poulo-Pinang, une région
mprise entre 3° 50′ et 5° 10′ de latitude nord par 99 degrés
longitude est.
Il est limité : au nord, par la province anglaise de Wel-
ley et le territoire de Kedah, tributaire de Siam ; à l'est,
les États indigènes de Kélantan et de Pahang ; enfin, au
l, il est séparé de celui de Selangor par la rivière de
nam.
La plus grande longueur est de 150 kilomètres environ
80 kilomètres de profondeur ; il offre ainsi une super-
e de 12,000 kilomètres carrés.
Son relief est formé par trois chaînes de montagnes
allèles à la mer et d'une altitude variant de 1,000
500 mètres.
es massifs montagneux, assez rapprochés les uns des

C. Plinius Secundus, *Histor. mundi*, lib. XXXIV, cap. XLVII : « De
ibi metallis ; de plumbo albo ; de nigri origine duplici..... Sequitur
ra plumbi, cujus duo genera, nigrum atque candidum. Pretiosissimum
idum, a Græcis appellatum *cassiteron*. ».....

autres, déterminent trois longues plaines qu'arrosent de nombreux cours d'eau, dont le plus important est Soungi[1] Pérak (la rivière d'argent), qui a donné son nom au pays.

Ce fleuve magnifique offre d'abord un parcours d'environ 70 kilomètres perpendiculaire à la mer; puis, faisant un coude à la hauteur de Dourian-Sebatang, il se dirige vers le nord, parallèlement à la côte, jusqu'aux montagnes de Patani où il prend sa source, à une distance de 250 kilomètres de son embouchure. Le cours en est presque entièrement navigable pour des embarcations malaises, mais n'est abordable que jusqu'à Dourian-Sebatang pour des navires de fort tonnage, tels que des steamers de 500 ou 600 tonneaux.

Les rivières Pluss et Kinta sont les affluents les plus importants du Soungi Pérak et prennent toutes deux leur source au Gounong[2] Rayam, dans la troisième chaîne de montagnes.

Le district de Larout, qui occupe le nord du royaume, a lui-même emprunté son nom à un petit cours d'eau, Soungi Larout, d'un parcours restreint, mais offrant une embouchure très large où les navires d'un petit tonnage trouvent un excellent abri.

Ces cours d'eau sont les routes naturelles du pays, pays difficile, couvert de forêts, de jungles et de marais, et qui autrement serait complètement fermé au commerce et à l'industrie.

Les conditions climatériques de la contrée sont excellentes, bien meilleures surtout que dans les régions méridionales de la presqu'île, où les marécages qui entourent la ville de Malacca ont fait une triste réputation à cette partie de la Malaisie.

On n'y connaît que deux saisons : la saison pluvieuse, commençant en septembre et finissant en février, et la saison sèche, de février à septembre. Ces changements de

1. *Soungi*, en malais, « rivière ».
2. *Gounong*, « montagne ».

aison n'ont guère d'influence sur la température, qui reste ensiblement la même pendant toute l'année, ne dépassant resque jamais 36 degrés et descendant rarement au-dessous e 24 degrés.

Le royaume de Pérak a été longtemps un État absolument ndépendant sous la domination de sultans et de quelques hefs, dont l'un des plus influents était le Mountri ou gouverneur de Larout, chargé plus spécialement de maintenir l'ordre parmi les mineurs et de faire rentrer les impôts pour le compte du sultan.

Le travail des mines convenait peu au caractère paresseux et indolent des Malais; aussi les gouverneurs de Larout, désireux d'augmenter les revenus de l'État dans lesquels ils savaient se tailler une large part, encourageaient-ils de tout leur pouvoir l'immigration des mineurs chinois. Ceux-ci arrivèrent en petit nombre d'abord. C'étaient pour la plupart des fugitifs ayant participé à la fameuse révolte des Thaïpeng en Chine, ou bien des criminels, gens de sac et de corde, fuyant la justice de leur pays. Ils vinrent et posèrent les premiers fondements de la ville chinoise à laquelle ils donnèrent le nom de Thaïpeng et qui est maintenant la capitale commerciale de Pérak.

Tout alla bien dans les commencements : la région minière était vaste; les mineurs, peu nombreux, travaillaient paisiblement côte à côte, n'ayant qu'une préoccupation, celle de faire fortune. Mais cet état de choses ne dura as longtemps : à mesure que se propageait le bruit des iches découvertes faites à Larout, de nouvelles bandes arriaient du Céleste Empire, nombreuses et rapaces, et bientôt pays fut livré à des discordes de tous genres.

Aucune loi ne réglait l'exploitation des mines, et en eût-il isté une, le Mountri n'avait pas à sa disposition les rces nécessaires pour l'appliquer et pour maintenir l'ordre ns une population turbulente et batailleuse qui, en 1871, ait atteint le chiffre de 10,000 âmes.

Chaque arrivant choisissait un terrain à son gré et l'exploitait comme il l'entendait, s'occupant fort peu des dommages qu'il pouvait causer à ses voisins; de là des disputes continuelles, qui bientôt dégénérèrent en rixes sanglantes.

Les mineurs se partagèrent en deux camps : les *Sé-Kwang* et les *Go-Kwang*, sous la direction de deux capitaine expérimentés.

Ce fut alors la guerre organisée, une guerre de tous les jours et de tous les instants, sans trêve ni repos.

Le Mountri, soucieux de ses intérêts, prit parti pour les plus forts, les Sé-Kwang, qui, dans une journée mémorable, repoussèrent complètement leurs rivaux et restèrent maîtres du terrain.

Ceci se passait au commencement de l'année 1872. Quelques mois plus tard, à l'automne suivant, les Go-Kwang débarquèrent de nouveau, plus nombreux et plus acharnés que jamais. Ils s'étaient procuré des armes perfectionnées, des canons, et avaient même appelé de Chine, à grands frais, des guerriers spéciaux destinés à défendre leur cause. Ils attaquèrent les Sé-Kwang et les battirent complètement dans un combat terrible où périrent, dit-on, plus de 3,000 Chinois. Les vaincus prirent la fuite, achetèrent des vaisseaux, se firent pirates et bloquèrent la côte de Pérak.

Le Mountri, toujours soucieux de ses intérêts, changea encore une fois d'avis et, abandonnant ses anciens amis, se prononça en faveur des vainqueurs; mais le sultan comprit qu'il ne pouvait rien contre de pareilles discordes et sollicita l'appui du gouvernement anglais. Celui-ci expédia quelques navires de guerre qui eurent bientôt purgé la côte des pirates qui l'infestaient. A la demande du sultan, un résident anglais, M. Birch, fut placé à sa cour, pendant qu'un assistant-résident était chargé de maintenir l'ordre à Larout; puis l'Angleterre retira ses vaisseaux, après s'être fait payer son concours par la cession de l'île de Pangkore et d'une bande de terre située vis-à-vis, sur la côte de Pérak.

A partir de cette époque, les Chinois se tinrent à peu rès tranquilles. Il n'en fut malheureusement pas de même es Malais : des dissentiments éclatèrent bientôt entre la our du sultan et le résident, et finalement celui-ci fut assassiné (2 septembre 1875).

Le gouvernement anglais expédia aussitôt un détachement de troupes. Quelques-uns des coupables furent pris et endus; le sultan, convaincu d'avoir laissé faire, sinon encouragé le crime, fut déporté aux îles Seychelles, ainsi que trois autres personnages, parmi lesquels se trouvait le Mountri de Larout.

L'Angleterre imposa son protectorat et confia le pouvoir au rajah Mouda Yusuph, l'héritier présomptif, qui prit le titre de régent.

C'est le souverain actuel; à ses côtés, l'aidant de ses lumières et de ses conseils, est un nouveau résident, M. Hugh Low, dont la grande habileté et la profonde connaissance du caractère malais sont des garanties de sécurité de progrès. La haute direction et le contrôle des affaires du pays appartiennent au gouvernement des « Straits Settlements » établi à Singapore.

Un Conseil d'État, présidé par le rajah Mouda et composé du résident, de l'assistant-résident et de quelques notables malais et chinois, est chargé d'étudier les besoins du pays et d'élaborer les lois.

Les différents districts ont été placés sous l'administration de fonctionnaires européens, ayant sous leurs ordres des chefs indigènes ralliés au nouveau régime. Un corps de police armée, composé d'hommes originaires des Indes anglaises et répartis sur plusieurs points, garantit la sécurité la plus complète dans toute l'étendue du royaume. Des routes ont été construites, des rivières rendues navigables; des communications postales et télégraphiques ont été établies entre les points importants.

Sous cette impulsion, les districts miniers de Larout ont

pris un développement considérable; d'autres, plus riches encore, ont été découverts dans la région de Kinta. La population chinoise, abandonnant ses passions et son humeur belliqueuse, s'est mise sérieusement au travail et maintenant le petit État de Pérak est en bonne voie de devenir le centre de production d'étain le plus considérable du monde.

Description géologique. —Les caractères géologiques de la presqu'île de Malacca ne sont encore que fort peu connus; la principale cause de cette lacune se trouve dans les difficultés d'observation inhérentes aux régions tropicales. Une végétation dense et serrée qui recouvre complètement les plaines et couronne les sommets les plus élevés, rend très difficile la tâche du géologue.

On en est donc réduit aux observations isolées des quelques rares voyageurs qui ont exploré certains districts et aux « on-dit » des indigènes qui apportent parfois de l'intérieur des échantillons de roches ou de minerais.

Il est cependant possible de conclure, d'une façon générale, que le caractère saillant est la prédominance des terrains granitiques qui forment les grandes chaînes de la presqu'île.

Dans le Pérak, l'ouverture de mines nombreuses et les défrichements qui la précedèrent ont, en certains points, dépouillé la nature de son voile et facilité le travail de l'observateur.

La formation de cette partie de la péninsule comprend trois groupes : les terrains éruptifs, qui constituent les massifs montagneux; les terrains de sédiment, qui apparaissent à de rares intervalles par lambeaux détachés; enfin les terrains de transport, qui recouvrent complètement les plaines.

Les terrains d'origine ignée de ce groupe sont représentés par des roches granitoïdes, offrant des caractères divers suivant les localités.

En procédant de l'ouest à l'est par une coupe en travers du pays, on distingue tout d'abord les roches qui forment la base de la petite colline d'Assam-Koumbang, près de Thaïpeng, au centre même du district minier de Larout.

Ces roches granitoïdes présentent une texture grossière où l'élément dominant est un feldspath empâtant des cristaux de quartz vitreux associé à de rares lamelles de mica noir et renfermant en assez forte proportion une tourmaline brune à petits cristaux qui tapisse surtout les surfaces des fissures; des paillettes de pyrite de fer s'y rencontrent accidentellement.

A mesure que l'on s'avance vers le massif montagneux qui domine la plaine de Larout, le granite se modifie et passe à l'état porphyroïde, présentant de gros cristaux prismatiques de feldspath qui donnent aux surfaces exposées à l'air une physionomie particulière; sous l'influence des agents atmosphériques, les petites masses répandues dans la pâte granitique se sont décomposées les premières, laissant à nu les gros cristaux plus durs qui, s'arrondissant peu à peu, font saillie sur la masse générale. Dans ces roches, le mica noir est plus abondant, ainsi que la tourmaline qui s'y rencontre en cristaux plus volumineux.

Ce même caractère porphyroïde se retrouve non seulement dans toute la longueur de la chaîne, mais aussi dans les deux autres massifs principaux du pays et à certains points d'affleurements au milieu des plaines et des vallées.

Tous ces granites sont traversés par des filons de quartz qui les parcourent en tous sens et qui sont les véritables gîtes de l'étain.

Les points où nous avons noté ces roches dans la coupe n° 1 sont, après la passe de Gapis : quelques îlots de la rivière Pérak, Gounong Sengan, Tchangkat [1] Lahat, les collines qui bordent la petite vallée de Gopeng, le massif de Boujang-Malacca et enfin les affleurements près de Tappa dans le district de Batang-Padang.

Une seconde coupe (coupe n° 2, pl. II), dirigée plus au nord, prend son point de départ dans le petit vallon de

1. *Tchangkat* « colline ».

Kamounting, près de Thaïpeng, traverse les granites d Gounong Blakan-Parang, qui sont analogues à ceux de l chaîne principale, croise celle-ci à Gounong Biong et suit l rivière Pluss, où elle rencontre les petites collines qui bor dent ce cours d'eau ; mais ici les roches éruptives ont sul une décomposition, le mica y devient plus rare et disparai même en certains endroits.

Nous avons noté le même phénomène de métamorphisme dans la passe de Gapis, où, sur une largeur de 500 mètres environ, la roche est complètement décomposée.

Les terrains de sédiment sont représentés par des grès, des calaires, des schistes chloriteux et des talc-schistes.

Les grès sont répandus par petits îlots surmontant le granite à Bouket Assam-Koumbang et à Gounong Blanka-Parang. Ce sont des arkoses très quartzeuses, qui ont subi une altération notable au contact des masses granitiques; leur surface a été décomposée et a pris une coloration jaune, tandis que le noyau intérieur a conservé son aspect primitif.

Ces grès sont complètement dépourvus de fossiles; il est donc impossible de déterminer leur âge, mais ils sont certainement plus anciens que les granites sur lesquels ils reposent, contournés et disloqués.

Nous n'avons remarqué de schistes chloriteux que dans la rivière de Kerbow, où ils viennent affleurer et former de petites îles qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau des eaux. Ce sont des schistes très feuilletés et empâtant de nombreux grains de quartz vitreux; ils traversent le cours d'eau du sud-est au nord-ouest et plongent au sud sous un angle de 50 degrés, présentant des stratifications bien caractérisées.

Les talc-schistes sont aussi rares que les roches sédimentaires qui précèdent. Nous ne les avons signalés que dans le voisinage de Tappa (coupe n° 1), où ils viennent affleurer au pied de la petite colline de Chemor, entre les granites qui en forment la base et les argiles ferrugineuses qui cou

ıt le sommet; ils sont d'un gris ardoise, assez feuil-
nais n'offrent, du reste, aucun caractère spécial.
terrains calcaires représentent, dans le pays de
la seule formation sédimentaire qui ait quelque
ance. Nous les avons rencontrés disséminés un peu
t, par lambeaux détachés et complètement indépen-
ıts les uns des autres. Dans le voisinage de Larout,
ont signalés qu'en deux points : à Gounong Pondoq,
: Gapis, sur la route de Thaïpeng à Kwala-Kangsa, et
ıong Kourow, dans la vallée du même nom.
ounong Pondoq est un gigantesque rocher (coupe n° 1
II), qui s'élève verticalement au-dessus de la plaine
hauteur de 500 mètres. Sa partie constituante a subi
ération profonde au contact des roches éruptives qui
nent, et s'est transformée en un véritable marbre
saccharoïde, présentant en certains points de belles
cristallines. Dans les fissures, il est recouvert d'un
d'ocre rouge, et les concrétions mamelonnées qui
ıt les anfractuosités renferment souvent des coquilles
·es, des *Mélanies* qui sont modernes. La masse est
nent disloquée et ne présente aucune trace de stra-
ın. Ainsi que les grès, ce calcaire est dépourvu de
; son âge est donc incertain, mais il est certainement
ur aux granites qui l'ont soulevé et métamorphisé.
t fort probable que cet îlot calcaire n'est pas aussi
'il le paraît, et qu'il existe dans son voisinage et en
s points de la plaine de Pérak d'autres masses qui
être nivelées par les phénomènes d'érosion et recou-
ar les alluvions, ainsi qu'on peut l'observer dans la
le Kinta.
la plaine de Kourow, nous avons trouvé un deuxième
caire, le Gounong Kourow (coupe n° 2), qui
olument isolé au milieu des terrains granitiques et
vions qui recouvrent la vallée. Son aspect est le même
ui de Gounong Pondoq; il a subi les mêmes modifi-

cations et pourrait fournir un très beau marbre blanc veiné de noir.

Ces mêmes caractères se retrouvent dans la vallée de Kinta : au nord, à Gounong Jalong et à Gounong Plias (coupe n° 2), qui bordent la rivière de Kerbow, et au sud, dans toute la contrée comprise entre la chaîne de Sengan et les massifs montagneux qui déterminent les frontières du royaume de Pérak.

La formation calcaire est très répandue dans toute cette région et se manifeste par les affleurements de Penkalan-Pegou et de Penkalan-Barou; la roche y est altérée comme à Gounong Pondoq, blanche, saccharoïde et cristalline.

On la retrouve, à l'est de Gopeng, remplie de fissures et d'anfractuosités dans lesquelles sont venus se déposer des sables stannifères entraînés des masses granitiques voisines.

Au sud, entre cette dernière localité et Boujang-Malacca, plusieurs pics très élevés, tels que Gounong Nipari, se dressent au-dessus de la plaine, avec les mêmes caractères de métamorphisme.

En d'autres points, comme au Kampong Barou, sur la rivière de Kampar, les calcaires n'ont subi qu'une altération très faible et présentent encore l'aspect du *calcaire de montagne* ordinaire d'un gris foncé.

Les terrains de transport offrent un intérêt tout spécial au point de vue qui nous occupe, car ce sont les seuls qui soient exploités pour l'étain.

Ces alluvions proviennent de la décomposition des terrains primitifs qui forment les chaînes principales et les terrains de sédiment qui les avoisinent.

Elles se rencontrent dans les dépressions de la contrée, recouvrant les plaines et les vallées sur une épaisseur assez constante dans les différents bassins.

Leur composition varie d'une localité à l'autre, ainsi que nous avons pu le vérifier par de nombreux sondages exécutés en plusieurs points.

es métaux rencontrés le plus fréquemment dans le aume de Pérak sont : le fer, l'étain et l'or.

uelques gisements de galène ont été signalés dans le d de la contrée, mais les renseignements précis man- nt absolument.

es minerais de fer sont très répandus dans les différents ssifs montagneux où ils forment des amas considéra- s. Ce sont des oxydes, des hématites et même des mine- s magnétiques, dont quelques-uns sont fort beaux, mais nt il n'est tiré aucun parti : les Malais, trop apathiques ur se livrer à une exploitation régulière, préfèrent ache- r à Larout et à Pinang les fers qui leur sont nécessaires ur la fabrication de leurs outils et de leurs armes. On donc que peu de renseignements sur ces gisements dont valeur est d'ailleurs insignifiante, étant données l'ab- nce complète de combustible et la difficulté d'en tirer rti sur les lieux mêmes.

Le minerai d'étain de Pérak est l'oxyde connu en miné- logie sous le nom de *cassitérite*.

Sa couleur est en général le brun foncé ; mais dans elques districts de Kinta on rencontre une variété assez re, d'un blanc sale, gris ou rosé, à l'aspect gras et légè- ment translucide. Cette variété est plus pure que l'oxyde un ordinaire.

Les échantillons un peu volumineux sont souvent bien istallisés ; mais, lorsqu'ils ont été soumis à des transports à des frottements trop prolongés, les cristaux ont com- ètement disparu, et la masse arrondie présente alors spect de la variété appelée *étain de bois*.

Les nombreux filons de quartz qui traversent les terrains uptifs sont les gisements où le minerai d'étain se trouve socié à l'oxyde de fer et quelquefois à de l'or.

A ce sujet, il est curieux de noter en passant que ces gise- nts sont placés dans les mêmes conditions géologiques e les fameux filons d'étain de la Cornouailles, dont la roche

encaissante est aussi un granit porphyroïde à grands cristaux de feldspath, identique à celui des terrains éruptifs de Pérak.

Ces filons de quartz doivent avoir, dans certaines régions, une puissance assez considérable, à en juger par les énormes blocs qui recouvrent le fond des alluvions et aussi par les échantillons de minerai massif trouvés parfois au pied des montagnes. Ces échantillons sont très volumineux dans le district de Chanderiong où l'on a découvert, presque à la surface du sol, des blocs d'oxyde d'étain pur pesant plus de 60 kilogrammes.

Ces filons métallifères ne sont assujettis à aucune règle de direction, mais pénètrent les masses granitiques dans tous les sens et à toutes les altitudes.

Nous avons vu presque au sommet de Gounong Boubou-Anak, à une hauteur de 1,000 mètres, une source jaillissant d'une fente de la roche et entraînant au dehors un sable assez riche en étain qui dénote le voisinage d'un gisement important.

Ces minerais *en place* n'ont jamais été travaillés, à cause des difficultés d'accès dans un pays neuf où l'établissement d'un matériel d'exploitation souterraine et de traitement mécanique serait fort onéreux. Jusqu'à présent, les seuls travaux entrepris ont porté sur les alluvions provenant de la décomposition des roches encaissantes et des filons.

Districts miniers. — Les districts miniers de Pérak occupent presque toute l'étendue du royaume. Le sol entier n'est pour ainsi dire qu'une seule et vaste région métallifère, qui bientôt n'aura plus de secrets pour l'armée de travailleurs qui l'attaque de tous côtés.

Les points les plus exploités sont : au nord, les territoires de Soungi Kréan et Selama, sur la frontière de Keddah, quelques points de la côte sur le détroit, la région de Larout, les deux régions du haut et bas Pérak et enfin celle de Soungi Slim, affluent de la rivière de Bernam, qui détermine la limite sud du royaume.

es régions se subdivisent en districts qui, suivant un usage
ersel, tirent leur nom des cours d'eau qui les arrosent.
ous n'avons indiqué que la population « chinoise » : elle
prend les mineurs, les fondeurs, les artisans de toutes
es engagés dans le travail des mines, ainsi que les com-
çants établis à leurs côtés.

a population indigène qui se livre à l'industrie de l'étain
t pas connue. Les Malais exploitent d'une façon telle-
t irrégulière, qu'il est impossible de poser à cet égard
ne un chiffre approximatif. Du reste, leurs exploitations
ffrent qu'un intérêt très médiocre et se bornent à des tra-
x superficiels de montagne, dont les résultats n'ont qu'une
uence très faible sur la production générale de l'étain.

Organisation du travail. — Main-d'œuvre. — Trois
es sont en présence dans ce petit royaume indigène :

La race malaise ou aborigène ;

La race indienne, venue des Indes anglaises ;

La race chinoise.

Malais. — Les Malais sont absolument incapables de tout
vail régulier qui demande une attention soutenue, une
ganisation ou une initiative quelconque ; ils se contentent
faire pour leur propre compte quelques travaux super-
iels dont nous n'avons pas à parler ici.

Klings. — Les Indiens venus à Pérak sont presque tous
iginaires de Madras ou de la côte de Malabar et sont
nnus sous le nom de *Klings*. Ce sont de bons ouvriers,
bres, travailleurs, résistant à la fatigue et au climat,
ais n'ayant pas au même degré que les Chinois, l'intel-
gence du travail des mines; aussi ne sont-ils employés
'à certains travaux publics, tels que routes, canaux, etc.
transport des produits du pays constitue leur principale
dustrie.

Du reste, les lois qui régissent les Indes anglaises inter-
ent d'une façon absolue, à tort ou à raison, toute expor-
ion de Klings, quelle que soit leur destination.

Chinois. — C'est donc uniquement parmi les Chinois que se recrutent les mineurs, les fondeurs, les artisans de toutes sortes attachés aux exploitations minières.

Ces coolies sont d'excellents ouvriers, très intelligents, très actifs et travailleurs. Ils sont sobres, réguliers dans leurs habitudes et entendent fort bien l'association dans le travail. Mais si leurs qualités sont grandes, leurs défauts sont nombreux aussi. Ils ont la passion de l'opium et du jeu, sont batailleurs, querelleurs, entre eux du moins, et en outre très superstitieux.

A ce sujet, ils s'imaginent volontiers que les mines sont placées sous la protection de génies, d'esprits qui sont les gardiens de l'étain (c'est la légende du « Petit mineur », si répandue dans quelques districts miniers d'Europe). Chaque mine a son génie particulier, que les coolies se rendent propice par des offrandes de toutes sortes sur un autel spécial qui domine les travaux; matin et soir, des cierges sont allumés et des pétards sont tirés en son honneur.

La plus légère infraction à certaines règles suffit pour offenser le génie, qui abandonne aussitôt la mine, « emportant avec lui tout le minerai qui s'y trouve ». Aussi est-il interdit, par exemple, de descendre, les pieds chaussés, au fond des travaux et d'y paraître dans un vêtement qui ne serait pas absolument décent. C'est un peu pour cette dernière raison que les Klings, dont le costume est plus que léger, ne sont pas admis dans les exploitations chinoises.

Le régime alimentaire des coolies est fort simple et consiste uniquement en riz bouilli, assaisonné de poisson sec et de quelques légumes. Aux jours de fête, ils ajoutent à leur menu du porc frais et du *shamshou* (eau-de-vie de riz).

Leur costume comprend un pantalon, un *badjou* (sorte de veste) et un chapeau en bambou tressé.

Une natte qui sert de lit, une moustiquaire et une petite

:e faisant office d'oreiller complètent l'équipement de que coolie.

omme logement ils se contentent d'habitations en pail-, très légères il est vrai, mais très suffisantes sous le nat chaud des tropiques.

:n résumé le Chinois est un ouvrier de premier ordre; pporte à son travail toute son intelligence et toute l'in-uosité dont il est susceptible, et, quoique fortement atta-é à ses vieilles idées de routine, il sait cependant les met-: de côté et s'assimiler les nouveaux procédés dont la ıpériorité lui est bien démontrée.

Importation des coolies. — Le nombre de ces coolies ıgmente chaque année dans l'État de Pérak, où ils sont ɔujours certains de trouver un travail rémunérateur; mais, ıalgré cette affluence, la main-d'œuvre fait parfois défaut. es exploitants s'adressent alors en Chine, d'où ils se font xpédier des travailleurs. Cette importation se fait par intermédiaire d'agents spéciaux qui sont de véritables ntrepreneurs d'émigration et qui se chargent, moyennant n prix débattu, de fournir le nombre voulu de coolies.

Ceux-ci se recrutent dans la plus basse classe du Céleste mpire et sont pour la plupart des repris de justice, des ens sans feu ni lieu, pour qui le séjour dans leur pays est evenu impossible.

Au moment de l'enrôlement, les agents font avec eux un ontrat dont les conditions principales sont les suivantes :

Les exploitants ont à leur charge les frais du voyage jus-u'à destination, ainsi que le logement, la nourriture, les ètements, les médicaments en cas de maladies. Cet entre-en gratuit dure pendant une année de 360 jours.

Les coolies doivent, en retour, fournir gratuitement aussi ndant cette année, un travail régulier de six heures par jour. Leur temps fini, ils redeviennent libres de leur personne prennent du travail où bon leur semble.

ɔ'ils contractent des dettes (opium, tabac, shamshou,

etc.), ils s'acquittent, à la fin de leur année, par un tra supplémentaire calculé à raison d'un mois de travail p 5 dollars de dette.

Pendant cette époque d'amortissement, ils continue être entretenus gratuitement par ceux qui les emploie

Les chiffres qui suivent ont été pris sur les listes cielles du dernier recensement qui s'est fait au moi mars 1881.

POPULATION CHINOISE DES DISTRICTS MINIERS AU MOIS DE MARS

RÉGIONS.	DISTRICTS.		POPULATIO DISTRICTS.	RÉG
Selama.....	Selama et Kréan.....		1.000	1
Côte.....	Trong.....		2.200	2
	Jaroum-Mass.....			
	Tingi, etc.....			
Larout.....	Ville de Thaïpeng.....		4.000	12
	Topai		2.166	
	Assam-Koumbang.....		2.195	
	Kamounting.....		4.330	
Haut Pérak..	Salak.....		500	
	Kinering, etc.....			
Bas Pérak....	Kinta.....	Oulou-Kinta.	66	2
		Raya.....	602	
		Pappan.....	234	
		Trap.....	203	
		Tedja.....	948	
		Kampar.....	76	
		Chanderiong.	72	
	Batang-Padang.	Chemor.....		
		Janka.....	600	
		Klian-Barou.		
	Bidor (environ).....		300	
Bernam.....	Slim (environ).....		300	
	Total.....		.....	19

1. Dans les principales villes du Détroit, Singapore, Malacca et I sont des fonctionnaires du gouvernement anglais appelés « Protecte Chinois » et dont les fonctions consistent à faire observer les co des contrats d'émigration et à prendre au besoin la défense des contre les exploitants trop exigeants.

MISSION

DANS

LE HAUT-NIGER ET A SÉGOU

PAR

Le Commandant GALLIENI

De l'Infanterie de Marine[1]

RACES ET POPULATIONS.

La partie du Soudan occidental que nous étions chargés d'explorer, est habitée par des Nigritiens qui, tout en se divisant en nombreuses tribus, ont un lien commun par leur apparence physique, leurs coutumes, leur langue même. Parmi ces tribus, on trouve le type banal du nègre, tel qu'il est décrit d'habitude, bien constitué, au nez aplati, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses.

L'éminent général Faidherbe est le premier qui ait essayé, dans ses remarquables études sur la Sénégambie, de débrouiller l'origine et l'histoire de ces populations, chez lesquelles l'absence de traditions, même verbales, empêche de puiser des renseignements de quelque précision. Il résulte des recherches de l'ancien gouverneur du Sénégal, que tout le haut pays, vers le Haut-Sénégal et le Haut-Niger, est peuplé par quatre races principales qui ont toutes les quatre dominé sur ces immenses contrées et qui, vaincues successivement les unes par les autres, se sont réparties dans la région ; on les trouve même, sur certains points, superposées les unes aux autres, bien que chacune d'elles se considère comme supérieure aux autres et appelée tôt ou tard à reprendre la suprématie.

1. Voir *Bulletin de la Société*, 3e trimestre 1881, p. 444, et 4e trimestre 1882, p. 617.

Les Soninkés. — Selon toute apparence, ce sont les Soninkés, hommes de Soni, qui dominaient le plus anciennement dans le bassin du Haut-Niger. Leurs chefs, les Bakiris, que l'on retrouve encore dans les agglomérations soninkés de la région, régnèrent longtemps sur les bords du grand fleuve du Soudan. Samba N'Diaye, l'hôte des Français à Ségou, nous parlait souvent de l'époque éloignée où ses ancêtres tenaient sous leur commandement toutes les contrées s'étendant de Tombouctou aux sources du Niger.

D'après Mage, leur gouvernement avait pour centre le Ouadougou, partie du Bakhounou, d'où ils rayonnaient en maîtres jusqu'au Niger. C'est de là qu'ils s'avancèrent vers le Sénégal où ils trouvèrent les Malinkés qui habitaient alors le Galam. Ils les en chassèrent par force et dominèrent longtemps tout ce pays jusqu'au Natiaga, ainsi que le Bondou et le Diombokho. Puis, la guerre se fit entre les différents membres des familles souveraines ; les Bakiris se dispersèrent et leurs divisions les livrèrent facilement à leurs ennemis.

Aujourd'hui, les Soninkés sont répandus un peu partout dans le Soudan occidental. Leur plus forte agglomération s'est conservée sur les bords du Sénégal, dans le Guoy, Kaméra et le Guidimakha. Ils forment là une population qui mérite à tous égards d'attirer l'attention de notre gouvernement. Cette population possède de magnifiques cultures d'arachides, que les chalands de nos maisons de commerce viennent charger chaque année pour Saint-Louis et nos ports français.

Ils ont surtout des qualités de commerçants qui les rendent éminemment propres à se soumettre à notre influence. Ce sont eux qui forment ces caravanes de colporteurs ambulants, qui s'en vont depuis Bakel jusqu'à Nioro et même Tombouctou, depuis Sierra-Leone jusqu'à Ségou ou Kankan, échanger les produits manufacturés de notre industrie tels que les fusils, les étoffes, la poudre, sans compter le sel, qui est peut-être l'aliment le plus important de leur

ansactions, contre la poudre d'or, l'ivoire, et il faut bien dire, contre les captifs dont il se fait un si grand commerce dans les régions avoisinant les sources du Niger. On ncontre les Soninkés partout et nous verrons plus loin ur quelle surface immense de pays ils étendent leurs opérations commerciales. Nous nous bornons, pour le moment, parler de leur existence comme race indigène peuplant les régions qui nous occupent.

A part le Galam, ils ne constituent plus aujourd'hui d'états compacts et puissants. Ils sont disséminés sur toute l'étendue des territoires baignés par le Haut-Niger et les affluents du Haut-Sénégal et y forment même souvent des centres politiques considérables. C'est ainsi que Sansandig, Djenné, Kankan, Sokolo, peuplés de Sarracolets, forment de nos jours des centres très importants où se sont constitués des marchés fréquentés par les Maures et les marchands indigènes. Dans le pays de Ségou proprement dit, plusieurs villages sont entièrement habités par des Sarracolets ; dans d'autres, ils sont mélangés avec les Bambaras et les Toucouleurs. Mais partout, ils se livrent au commerce et appellent de tous leurs vœux notre domination, qui leur permettra de se soustraire aux exactions auxquelles ils sont sans cesse en butte pendant leurs longs voyages.

Nous reviendrons plus loin, en parlant de l'empire d'Ahmadou, sur les conditions d'existence et d'indépendance relative qui sont faites aux Sarracolets dans les régions que nous avons explorées.

Les Malinkés. — Après les Soninkés vinrent très probablement les Malinkés. Ceux-ci représentent une des grandes races de l'Afrique occidentale. Par l'étendue du pays qu'ils habitent, par leur nombre et par le rôle qu'ils ont joué, ils sont les rivaux des Peuls. D'après le général Faidherbe, es Malinkés ou gens de Mali conquirent les pays occupés par les Soninkés, refoulèrent ceux-ci et formèrent un nmense empire, qui existait à l'arrivée des Portugais en

Afrique. Le domaine peuplé par cette race est encore aujourd'hui très important. Comme les Peuls, les Malinkés se sont répandus en colonies nombreuses dans les pays compris entre le Niger supérieur et l'Océan; mais à la différence de leurs rivaux, ils n'ont plus d'empire puissant aujourd'hui. Le centre de leur domination semble être dans les montagnes qui entourent le bassin supérieur du Niger et dans les pays arrosés par ce fleuve jusqu'à Ségou. C'est de là qu'ils sont descendus vers l'Océan, vers la Gambie et les rivières situées dans la partie sud de nos possessions de la côte occidentale d'Afrique.

La région qui sera traversée par la voie de communication à établir vers le Niger, se trouve justement placée à la limite des pays malinkés, et, les reconnaissances que nous avons faites dans ces contrées, nous ont permis de fixer la ligne qui les sépare, vers le nord, des territoires bambaras ou toucouleurs. A partir de Médine où l'on rencontre, dans le Logo et le Natiaga, les premières agglomérations malinkés, cette race ne dépasse pas le Bakhoy. Le Fouladougou et le pays de Kita sont aussi occupés par elle et le Baoulé la sépare des Bambaras du Bélédougou et du Kaarta.

Vers l'ouest, les Malinkés se tiennent tout d'abord sur la rive droite de la Falémé, où se trouve la célèbre confédération du Bambouk, mais ils ne tardent pas à déborder de l'autre côté de ce cours d'eau pour couvrir les pays avoisinant la Gambie et tout le littoral de l'Atlantique jusque vers Sierra-Leone.

Au sud et à l'est, on les rencontre sur les deux rives du Niger, à partir de Tourella. Dans cette région, on les trouve mélangés aux Sarracolets et même aux Bambaras.

En somme, le grand empire malinké dont l'existence a été signalée par M. le général Faidherbe, n'existe plus aujourd'hui. Cette race a dû reculer devant les invasions peules et, bien qu'elle soit encore représentée par un très grand nombre d'individus, on ne trouve plus chez elle d'États vastes

homogènes, capables de lutter contre les envahissements
s musulmans. Ils forment un grand nombre de petits
rs, indépendants les uns des autres, divisés entre eux,
ivent même en guerre ouverte les uns contre les autres
peu propres à constituer un centre de résistance contre
nemi commun, l'islamisme.

Nous examinerons successivement ces petits états, en nous
nant à citer ceux qui sont compris dans les contrées
olorées par la mission que nous dirigions, et sur lesquels
re influence devra s'étendre au fur et à mesure de nos
grès dans l'intérieur du Soudan.

Nous citerons pour mémoire le Logo et le Natiaga, qui bor-
nt la rive gauche du Sénégal entre Médine et Bafoulabé.
Cette contrée a fait l'objet d'un rapport détaillé adressé
Gouverneur de la colonie, à la suite de l'explora-
n que nous y avions faite dans les derniers mois de 1879.
l'il nous suffise de dire que ces deux pays comprennent à
u près une population de 5 à 6000 habitants, répandue
rtout entre Médine et les chûtes de Gouina; le reste du
ys est presque désert et ne présente plus que des
ines, indices encore vivants des dévastations du prophète
-Hadj, lors de son séjour prolongé dans la région.

De Bafoulabé au confluent de Bakhoy et du Baoubé s'éten-
nt successivement le Makadougou, le Bétéadougou et le
rimboula. Ces territoires, fertiles mais peu peuplés, con-
ient au sud au Gangaran; la rivière les sépare au nord du
mora, du Kontella et du Nouroukrou, dépendances plus
moins nominales du chef toucouleur de Diala.

Le Makadougou ne compte que quatre villages. Le plus
portant, Kale, où fut signé le traité du 3 avril par lequel
s habitants du pays se plaçaient sous le protectorat fran-
is, est située à l'entrée du défilé formé par le mont Besso
le Bakhoy. Le Bétéadougou n'est pas plus peuplé, car
ne comprend que cinq villages. En face de Soukoutaly,
n centre le plus important, se trouve sur la rive droite

le Nouroukrou, massif de hauteurs, surmonté d'un plate étendu, riche, fertile et bien arrosé, où se sont formés se villages malinkés, vivant à peu près indépendants du frè d'Ahmadou, qui réside à Diala. L'existence de ces centr de population au sommet d'un plateau élevé de 200 250 mètres au-dessus du niveau de la plaine, et par sui dans des conditions de salubrité qui doivent être relativ ment excellentes, semble prouver qu'il sera très possib dans l'avenir, et alors que notre installation sera définiti dans cette région, de trouver des points favorables po abriter des fièvres si pernicieuses de l'hivernage, les Eur péens que leurs fonctions ou leurs affaires appelleront da le pays. Cette recherche était l'une des préoccupations l plus vives du gouverneur Brière de l'Isle, qui, à notre d part du chef-lieu de la colonie, nous avait fait les plus min tieuses recommandations à ce sujet.

Le Farimboula est aujourd'hui à peu près désert. Il n comprend plus que les deux villages de Badumbé et Fatafin, celui-ci assez reculé vers l'intérieur. Ses habitant qui couvraient autrefois de leurs villages les bords Bakhoy et les îles de Fangalla, ont fui devant l'invasi toucouleur. Leurs débris, joints à quelques Bambaras Kaarta, se sont reformés dans les deux villages que nous veno de citer ou ont émigré dans les montagnes du Bambou Il serait à désirer que l'occupation effective de Fangalla p un poste français vint le plus tôt possible former un cent qui permettrait de reconstituer l'ancienne province du F rimboula. C'est du reste un fait à constater dans toute contrée que nous avons explorée jusqu'au Niger et qui, trouvant encore à la limite de la race malinké et des rac bambara et toucouleur, a été par suite exposée plus qu'au cune autre aux dévastations et aux ruines résultant d'un guerre longue et acharnée : presque partout, les habitant ont abandonné les plaines fertiles et bien arrosées qui bor dent les cours d'eau, pour se réfugier sur les hauteurs et dan

les dépressions que forment entre elles les collines rocheuses de cette partie du Soudan où ils trouvent un abri contre les incursions des cavaliers toucouleurs. Tous nos efforts doivent donc tendre à repeupler le fond des vallées et à encourager les émigrés à venir reconstituer leurs villages sur les rives mêmes du Bakhoy, sous la protection des établissements que nous allons y élever et que desservira la voie de communication projetée. L'empressement que toutes ces populations ont mis à se placer sous notre protectorat, n'est-il pas déjà un indice certain de leur désir de revenir dans la plaine, pour s'y reformer en états indépendants des Toucouleurs et s'y livrer à leur occupation favorite, la culture?

Nous n'évaluons pas à plus de 5 à 6000 habitants la population du Makadougou, du Bétéadougou et du Farimboula, mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, la majeure partie s'est réfugiée dans le Bambouk et nous pensons qu'avec le temps et la certitude de pouvoir vivre désormais paisible et à l'abri de l'ennemi, elle reviendra peupler les anciens territoires qu'elle occupait vers les bords de la rivière.

Entre le Bakhoy et le Baoulé s'étend, au nord du pays de Kita et du Manding, une vaste région, aujourd'hui à peu près déserte, parcourue par des fauves de toute espèce et présentant souvent de belles forêts d'arbres à beurre ou de palmiers. C'est le Fouladougou. Le nom (pays des Foulahs) donné à ce pays est impropre, car, bien que les indigènes qui l'habitent comprennent quelques Peuls, ils n'en sont pas moins en grande partie Malinkés. La population y est d'ailleurs presque nulle et plusieurs de nos marches se sont effectuées sans rencontrer âme qui vive. Ainsi, entre Fangalla et le groupe de villages qui constituent le Fouladougou occidental avec Goniokori pour point principal, se trouve un désert d'une quinzaine de lieues d'étendue. Les solitudes ne sont troublées que par les rugissements des lions et les cris des antilopes, dont les troupeaux se pressent

aux bords des marigots ou des mares qui leur servent d'abreuvoirs et où les chasseurs du pays dressent des sortes d'abris pour se placer à l'affut. De même, le lieutenant Piétri, dans sa reconnaissance du Baoulé, a dû cheminer plusieurs jours à travers la forêt sans rencontrer un seul indigène et en s'aidant de la boussole pour diriger sa marche. La proximité de cette région des territoires soumis aux frères d'Ahmadou explique suffisamment sa dépopulation. Les ruines que l'on y rencontre sont d'ailleurs une preuve des luttes qui s'y sont livrées, et à la suite desquelles le désert s'est fait dans un pays qui ne manque d'aucun des éléments nécessaires à sa prospérité.

Le Fouladougou occidental forme un groupe de cinq villages avec une population de 2 à 3000 habitants. Goniokori le Maniokorro de Mungo-Park, a été visité en 1805 par le célèbre voyageur anglais. Nous avons eu la satisfaction de pouvoir prendre notre campement du 16 avril sous le groupe de fromagers où il s'était lui-même reposé 75 ans auparavant, après avoir franchi le Bakhoy à un gué voisin. Arrêté comme nous par le massif rocheux qui, en ce point, barre complètement la vallée, il avait dû abandonner les bords de la rivière et s'était dirigé sur le Niger par Bangassi et le Bélédougou, itinéraire que nous sommes venus nous-même rejoindre à Maréna, après avoir touché à Kita.

Au nord de Goniokori, sur les bords du Baoulé, M. Piétri a rencontré quelques villages, petits et misérables, vivant dans la crainte continuelle des razzias des cavaliers de Nioro et dont les chefs lui ont demandé « si eux aussi ne pourraient pas se mettre sous notre protection ».

Le Fouladougou oriental, que nous avons parcouru dans toute sa largeur, occupe l'intérieur de l'immense arc de cercle formé par le Baoulé. Il ne comprend guère que quatre ou cinq villages espacés les uns des autres et sans cesse exposés aux attaques de leurs ennemis du Kaarta ou du Bélédougou. Rien de plus pittoresque et en même temps de

us misérable que ces amas de cases en terre, entourées
un tata en pisé et cachées au fond d'un cirque formé par
s hauteurs rocheuses qui servent d'abris aux habitants
cas d'alerte. Pendant notre voyage à travers cette contrée,
méfiance et la crainte se lisaient toujours sur les visages
ossiers de ces nègres abrutis par leur existence sauvage
pourchassés par un ennemi pillard et entreprenant.
undou, le village le plus important, se trouve à 4 kilo-
ètres environ du Baoulé. Il a de fréquentes et amicales
lations avec les Bambaras du Bélédougou et nous offrira
ne bonne base d'opérations entre Kita et le Niger, au mo-
ent de l'expédition contre les habitants du village de Dio,
oupables de l'attaque du 11 mai.

Comme pour le Fouladagou occidental, les Malinkés de la partie orientale se sont réfugiés plus au sud, dans le Manding et le Ouassoulou; mais ils ne demanderaient pas mieux que de venir reconstituer leurs villages dans leur pays. En revenant de Segou, nous avons rencontré à Niagassola 200 ou 300 indigènes, qui nous ont demandé s'ils ne pourraient pas reconstruire leur village de Bangassi, où Mungo Park s'arrêta naguère (1805) et où nous n'avons plus trouvé qu'un amas de ruines. Cette question du repeuplement des parties actuellement désertes des régions riveraines du Bakhoy et du Baoulé est très importante, et il serait désirable que des nstructions fussent données au commandant de Kita et aux fficiers en mission dans cette partie de la Sénégambie our le favoriser de tout leur pouvoir.

Entre le Fouladougou et le Manding, au centre même du lateau qui sépare Bafoulabé du Niger, on trouve le pays le Kita. Mage avait déjà appelé l'attention du gouverneur le la colonie sur ce point important, situé à la rencontre des routes menant du Sénégal et du désert vers le Niger et les pays aurifères et à esclaves du bassin supérieur de ce fleuve. Aussi les instructions du gouverneur Brière de l'Isle nous prescrivaient-elles de nous arrêter à Kita, pour y

étudier le pays et les conditions dans lesquelles pourrait y être fondé un établissement militaire et commercial, destiné à étendre notre influence dans cette partie du Soudan et à servir de base aux travaux que la métropole allait y entreprendre.

Le pays de Kita est une confédération malinké de 17 villages, comprenant environ 4 à 5000 habitants. Il est à espérer que le fort français qui vient d'être établi à Makadiambougou, formera bientôt le centre d'une agglomération importante, semblable à celles qui se sont constituées naguère sous les murs de nos postes de Bakel ou Médine. La situation topographique de Kita est admirablement choisie pour faire plus tard de ce point le grand marché de cette partie du Soudan, mais il ne faut pas s'y tromper, les transactions seront à peu près nulles, tant qu'une voie de communication ne reliera pas notre nouvel établissement à la partie du fleuve Sénégal, où peuvent arriver nos chalands du commerce, c'est-à-dire à Kayes ou à Médine. On sait qu'au-delà de ces deux points, les barrages du Félou, de Gouina, et celui de Bily dans le Bakhoy, empêchent toute navigation régulière ; c'est tout au plus si on pourra retirer quelque fruit d'un batelage de pirogues, effectué entre les différents villages situés sur les bords du Bakhoy. En décembre 1879, le commandant du génie, chargé de la construction du poste de Bafoulabé, avait voulu, malgré nos avis, y faire transporter par pirogues une partie des matériaux destinés aux travaux. Ces pirogues mirent 18 jours pour effectuer leur voyage (130 kilom. environ) et les objets transportés furent tous ou perdus ou mis hors d'état de servir. Il ne faut donc pas songer à une amélioration même partielle, du cours du Sénégal en amont de Gouina et même du Félou, et du Bakhoy ou du Baoulé. Il y aurait d'ailleurs danger à toucher au régime actuel de ces rivières, calculé par la nature de manière à ne pas entraîner, pendant les six mois de saison privée de pluies, le dessèchement de leurs

Ainsi qu'on l'a déjà vu, les barrages et biefs qui se suc-
nt dans les cours d'eau de cette région, ont une utilité
ntestable et la disparition des bancs de rochers qui re-
ient les eaux, pourrait amener des désordres irrémé-
les. Nous ne parlons pas d'ailleurs des gigantesques
ux qu'il faudrait entreprendre pour mener à bien une
lisation quelconque du Bakhoy ou du Baoulé.

voie de terre est donc seule possible pour mettre en
munication la partie navigable du Sénégal avec Kita et
iger ; il est à désirer que la construction de cette voie
e fasse pas attendre, car tant qu'elle fera défaut, notre
tion sera des plus précaires dans la contrée que nous
ns d'occuper par notre fort de Makadiambougou.

serait bon, sans plus tarder, de pousser quelques-uns
os traitants du haut fleuve à venir s'établir à Kita avec
pacotille, qu'ils échangeraient contre les produits agri-
ou autres des habitants du pays. Le trait caractéris-
e des Malinkés est la cupidité. Mungo Park, Pascal et
les voyageurs qui ont parcouru les régions peuplées
cette race et qui ont même eu souvent à souffrir des
ncts cupides de leurs hôtes, nous ont éclairés à ce sujet
otre propre expérience n'a fait que corroborer leur
éciation. Cette cupidité peut cependant avoir de bons
ltats, car elle a pour objet de pousser les Malinkés à acqué-
t, dans ce but, à augmenter leurs cultures et leurs ré-
s de riz, de coton, de beurre végétal, pour se procurer
roduits de notre industrie et surtout un aliment qui
manque totalement et qu'ils recherchent avec empresse-
t, le sel. Les traitants seraient au besoin subventionnés à
gine, pour vaincre les répugnances qu'ils auraient à ve-
'établir en un point éloigné et privé quelque temps en-
de communications régulières avec leurs dépôts de
handises de Bakel ou Médine. Il y a là, croyons-nous,
idée à mettre en pratique, car il est essentiel d'habituer
us rapidement possible les indigènes de la région à nos

méthodes de commerce. Il nous semble d'ailleurs que c'est là la vraie manière de coloniser les territoires que nous voulons désormais placer sous l'influence française et d'intéresser au succès de notre œuvre les habitants encore ignorants et barbares de ces pays reculés.

Si nous continuons maintenant notre route vers le Niger nous rencontrons le Birgo.

Le Birgo s'étend sur la rive droite du Bakhoy depuis le pays de Kita jusqu'à la rivière de Kagneko et va rejoindre à l'est la frontière assez vague du Bélédougou. Cette contrée arrosée par de nombreux petits cours d'eau, présente, il est vrai, quelques hauts plateaux assez arides, mais en réalité les fonds des vallées y sont très fertiles. On y voit de belles forêts, des arbres fruitiers en abondance et de riches cultures aux abords des villages. Les habitants ont une taille élevée et d'assez beaux traits; ils sont issus d'un mélange de Peuls et de Malinkés, où le type des premiers est resté prédominant.

Le Birgo est un des rares états de cette partie du Soudan occidental qui aient une politique unique et dont la soumission au gouvernement de Ségou soit entière ; il faut en voir la cause dans ce seul fait que sa capitale est Mourgoula. En effet, cette place, sentinelle avancée des Toucouleurs, maintient le pays sous la domination des fils d'El-Hadj ; et, depuis qu'il est roi, Ahmadou a toujours su y envoyer un Almamy énergique et absolument dévoué à sa personne et à ses intérêts [1]. Un seul village avait pu s'y créer, depuis quelques années une existence indépendante, c'est Goubanko.

Cette malheureuse contrée a été entièrement dévastée lors de la conquête musulmane ; les habitants, après une brillante résistance qui ne fit qu'exciter les fureurs d'un vainqueur implacable, durent s'incliner enfin devant la

1. Aux dernières nouvelles, l'Almamy de Mourgoula avait dû quitter cette place et le Birgo avait été transformé en une République placée sous notre protectorat (janvier 1883).

persistance de leurs malheurs. Si le voyageur les interroge sur les causes de leur détresse actuelle, ils racontent avec une tristesse haineuse les sanglants exploits des auteurs de leur ruine, Alpha Ousman et Mountaga. Avant le passage de ces lieutenants d'El-Hadj, il existait dans le Birgo cinquante villages peuplés et prospères dont les murailles écroulées montrent encore l'ancienne importance. Aujourd'hui ce nombre est réduit à seize et leur population est bien faible, c'est :

Mourgoula.....	800	3.500
Kabado.....	500	
Balandougou.....	350	
Siracoro.....	250	
Kroubougou.....	200	
Et 11 villages d'une population de.	1.400	

L'Almamy Abdallah, le commandant actuel de Mourgoula, continue, sur ces 3500 habitants, les exactions de son prédécesseur Alpha Ousman, et son gouvernement détesté empêche tout repeuplement. Loin de favoriser le mouvement d'immigration qui se produisit au bout de quelques années de tranquillité après la conquête, il n'a cessé d'inquiéter les anciens Birgos et le désert s'est fait dans la contrée abandonnée[1].

La vallée du Bakhoy qui représente la partie la plus fertile du pays, a surtout souffert de cette politique aveugle; elle reste inhabitée jusqu'au Manding. La dépopulation de la rive droite du principal cours d'eau de la région est d'autant plus regrettable qu'il faut voir dans cette rive la voie naturelle donnant accès dans le bassin du Niger. La route destinée à desservir les contrées aurifères et productives situées vers les sources des principaux affluents du Sénégal et du Niger ne peut pas trouver un itinéraire plus direct et plus accessible. Malheureusement il sera toujours un peu difficile d'attirer les habitants de ce côté; ils ont

1. Ils ont fui vers les villages des bords du Niger.

remarqué, durant les guerres de l'invasion toucouleur, que les villages adossés aux montagnes étaient seuls parvenus à sauver une partie de leur population et de leurs biens; de là leur éloignement pour la plaine et leur prédilection pour les hauts plateaux où ils s'étaient peurensement réfugiés.

L'impression de tristesse causée par l'abandon de ce pays que la nature a cependant favorisé, ne fait qu'augmenter aux approches de Mourgoula. Bien que le site y soit plus beau et le sol plus fertile encore que sur les autres points, la dépopulation est la même; on peut dire que la forteresse a fait le vide autour d'elle. On ne voit de tous côtés que des ruines de villages détruits ou des traces d'anciennes cultures maintenant recouvertes de broussailles. En vue même de l'immense tata, l'importance apparente des fortifications fixe d'abord l'attention, mais un rapide examen montre aussitôt le délabrement dans lequel on les a laissés tomber et fait pressentir la décadence intérieure de cette capitale encore si redoutée.

Nous ne reviendrons pas sur cette place que nous avons décrite en détail en parlant des principaux tatas de la région qui nous occupe.

En franchissant la petite rivière de Kagneko, on quitte le Birgo pour entrer dans le Manding. Ce vaste pays couvre les deux versants de la ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger et s'étend sur la rive droite de ce fleuve, à une distance difficile encore à déterminer. Au sud le Bouré et le Kéniéra lui servent de limites. Cette dernière contrée est cependant considérée par certains comme faisant partie du Manding; au nord il rejoint le Bélédougou. Le Manding, plus peuplé que le Birgo, est comme lui bien arrosé, giboyeux, riche en belles forêts et en arbres fruitiers. Le sol y est fertile; d'abondantes mines de fer et d'importants gisements aurifères couvrent les collines et, sans la paresse et l'ignorance des habitants, on y verrait régner une certaine pros-

périté. Mais il est difficile de prévoir l'époque où les sauvages sordides de ce pays se mettront sérieusement au travail; il faudra que l'impulsion leur vienne d'une race supérieure; réduits à eux seuls, ils semblent destinés à rester plongés dans une éternelle barbarie et une éternelle misère. La nation manding actuelle s'est, dit-on, formée de la réunion de plusieurs tribus malinkés dont les plus connues sont les Keita et les Kaméra; la désunion a dû se mettre promptement parmi elles, car elles sont aujourd'hui sans autre lien qu'un patriotisme vague qui ne va pas jusqu'à l'unité des intérêts. On les a vues, après des succès remportés en commun, chercher ensuite à se ruiner et à s'opprimer entre elles. En résumé, les Mandings, fiers de leur nom, fiers de leur pays, restent chez eux très divisés. Le pays est couvert, comme le Birgo, de ruines entassées par les armées toucouleurs; les lieutenants du prophète, Alpha Ousman et Mountaga, ont laissé après eux le même souvenir de haine et de terreur. Chaque groupe de villages ou même chaque village règle sa conduite selon ses intérêts particuliers. Il existe parfois de profondes divisions entre localités très rapprochées, et c'est là un des obstacles les plus sérieux à la marche des voyageurs et des commerçants. Cet état d'hostilité permanente entre gens d'une même nation explique qu'elle ait été réduite autrefois avec tant de facilité, et qu'elle soit encore si aisée à intimider par les Toucouleurs. Ahmadou n'a guère besoin d'envoyer des armées dans cette région pour y conserver une certaine influence: il n'a qu'à suivre les haines locales et à en tirer profit. Jusqu'à ce moment, sa politique a consisté à entretenir les divisions régnantes, en ayant dans chaque village un peu important un noyau de partisans qui se tiennent en relations avec Ségou et l'informent de ce qui se dit et se fait. Ces sortes d'agents étaient le plus souvent de vieux Mandings timorés qui, ayant vu les désastres d'autrefois, restaient persuadés que les Toucouleurs sont toujours les maîtres de faire la prospérité ou la ruine de leur

pays. Il était facile, néanmoins, de constater une lutte dans l'esprit de certains Mandings, entre le sentiment national et la crainte qu'inspire encore la puissance d'Ahmadou. On voyait à chaque instant percer leur haine contre les gens de Ségou ; les événements du Haut-Sénégal les réjouissaient ; ils approuvaient l'insurrection du Bélédougou, mais l'apparition de quelques *Talibés* les ramenait vite à leurs terreurs. Aujourd'hui, il faut reconnaître que le gouvernement du successeur d'El Hadj a perdu toute influence ; la prise de Goubanko et l'occupation de Kita annoncent la rupture définitive du Manding avec ses oppresseurs. Nous avons constaté nous-mêmes, à notre passage dans le pays, la vivacité de la haine des habitants contre les Toucouleurs. Tous les chefs et notables des divers villages, y compris celui de Dialiba, situé sur les bords même du Niger, ont accueilli avec le plus grand empressement nos offres de protectorat et nous pouvons affirmer que nous serons les bienvenus dans le pays. Tout le Manding, depuis le Kagnéko jusqu'au Niger y compris l'important village de Kangaba, comprend une quinzaine de villages, avec environ 10000 habitants.

La partie du Manding comprise entre les rivières le Kokoro et le Ouandan, jusqu'au territoire du Bouré, constitue le Bidiga. Cette contrée comprend une dizaine de gros villages ayant chacun leur autonomie. L'esprit général de la population est la résistance aux Toucouleurs.

Elle ne paie point tribut, mais il paraît que les hommes de Dinguiray viennent parfois la mettre à contribution en razziant captifs et troupeaux.

Le Bouré, dont la réputation de richesse est depuis si longtemps connue des Européens, n'est qu'une très petite contrée sur la rive gauche du Tinkisso. La ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger étant très rapprochée de cet affluent du dernier fleuve, il en résulte qu'une partie du territoire du Bouré est comprise dans la vallée du Bahoy. Les renseignements recueillis sur la topographie de ce

rs s'accordent à dire que la constitution et les formes du sont analogues à ce que nous avons pu voir aux envi- ns de Koumakhana. Cette analogie est d'autant plus ex- cable que les deux terrains contiennent des gisements rifères. En conséquence, le Bouré doit être assez acci- nté, présenter des collines où la roche est un gré rous- re mêlé de quartz, et des vallées fertiles coupées de res et de ruisseaux.

Les 6000 habitants de cette contrée sont répartis dans villages, dont cinq seulement ont de l'importance; ce nt : Didi, 1500 habitants; Sétiguia, 1000; Kintinian,); Balato, 1000; Fatoia, 300. Les autres localités ne sont ère peuplées que de captifs employés aux travaux d'agri- ture.

Diallonkadougou, Goró, Nabou, Baniakadougou, Ga- ugou. — Ces diverses peuplades, situées entre le Bafing et Bakhoy, sont contenues par le voisinage des places de Din- iray, Tamba et Mourgoula, et paient tribut à Ahmadou [1].

Les Malinkés de ces contrées ont craint jusqu'à ce jour prendre part au mouvement anti-toucouleur qui s'ac- ntue chaque jour davantage dans les deux vallées. Cepen- nt, comme le pays est très accidenté et même montagneux, villages situés près des hauteurs ont souvent une atti- de qui oblige les représentants de Ségou à employer la nace pour obtenir le paiement des redevances.

Les villages diallonkés sont tenus en respect par les Talibés Tamba, place importante (2000 habitants environ), située r la rive droite du Bafing. Le Baniakadougou obéit à son ef Niama, dont la résidence est à Kollou dans les mon- nes; enfin le Gadougou a pour chef Bassi, qui demeure néralement à Galé. Ces deux dernières populations pren- nt le mot d'ordre auprès de l'Almamy de Mourgoula.

La forteresse de Koudian, si redoutable au moment du

1. Ce tribut est loin d'être régulier et volontaire.

passage de notre compatriote Mage, n'est plus aujourd'hui qu'un village agricole sans influence extérieure; tout son prestige militaire est tombé. Les murailles de son tata sont encore debout, mais elles ne renferment plus les guerriers nécessaires à sa défense; cette place importante semble perdue sans retour pour les Toucouleurs. Son chef actuel, Diango, est parti depuis quelque temps pour Ségou, dans le but d'expliquer à son maître l'état précaire où l'ont placé les derniers événements du Haut-Sénégal et du Bafing; son fils, qui a voyagé quelque temps avec le lieutenant Vallière, a déserté à son tour l'ancienne place forte. En ce moment, Koundian reste seul, entouré d'ennemis et sans lien territorial avec les états d'Ahmadou.

Nous ne citons le Barinta que pour mémoire. Son chef Tiékoro, après la ruine de Oualiha, s'est réfugié dans le Niataga. Il ne reste plus dans cette contrée que le village de Makhina, situé dans le voisinage du poste de Bafoulabé.

Le petit état du Bambougou est situé au sud de Koundian. Son chef Gara, dont l'existence nous a été révélée lors de la reconnaissance de Bafoulabé, est le principal promoteur du mouvement anti-toucouleur dans ces contrées. Koundian doit plus particulièrement sa perte aux gens du Bambougou, qui, durant la toute-puissance des hommes de Ségou, ont eu déjà des velléités de résistance et ont même poussé l'audace jusqu'à attaquer, sans succès d'ailleurs, le formidable tata qui inspirait à tous une si grande terreur. Aussi Gara est-il un des chefs les plus considérés et les plus influents du Bafing. Son pays n'est pourtant pas très étendu et ne contient guère que 3000 sujets répartis dans six villages dont voici les noms : Kama, 1500 habitants; Gagué, 1 200; Diaka, 250; Kéniémali, 100; Camarani, 60 ; Médina Geye, 200. C'est à Gagué, la capitale, que s'est formée la coalition malinké qui a achevé l'isolement de Koundian en allant détruire Oualiha.

Le Diabédougou est un petit pays situé au-dessus de Koun-

dian, ancien tributaire de cette place. Le principal village est Kassama, non loin de Gagué; le chef du pays n'est qu'un satellite de Gara.

Le chef du Konkadougou se nomme Famousso (peut-être Famensa); il demeure à Tombé, situé à deux jours de marche au sud de Koundian et s'est affranchi de tout tribut.

Le Soulloun commence près de Koundian, longe la rive gauche du Bafing et finit presque vis-à-vis Tamba. Son chef, nommé Siragueta Moussa, demeure à Diogorokomé, à quatre lieues de marche de Koundian. Les gens de ce pays sont des alliés de Gara.

Le Gomou et le Gangaran sont situés dans la région la plus montagneuse du bassin du Sénégal; toutefois au fond de leurs vallées et sur leurs fertiles plateaux, on rencontre quelques villages assez peuplés. Le chef de Gomou habite le village de ce nom; quant à celui de Gangaran, nommé Fa-Diongo, il réside à Médina-Kouta, village composé des habitants de Firia que notre compatriote Mage a autrefois visités. Dans cette région est situé Fatafi, centre important de résistance et d'hostilité contre les Toucouleurs. Depuis quelques années déjà, le Gomou et le Gangaran refusent tout tribut aux percepteurs d'Ahmadou.

Le Koullou, situé sur la rive droite du Bafing, figure sur la carte de Mage sous le nom de Kabeleya, mais ce nom n'est en réalité que celui de son village principal. Le Kollou contient plus de 4000 habitants répartis dans Kabeleya, Gondamea, Matira et Irguia. La population se compose de Diallonkés et de Malinkés. L'an dernier encore, elle consentait à payer quelques redevances aux percepteurs venus de Dinguiray, mais on disait que cette année elle avait refusé tout impôt.

On rencontre encore des populations malinkés au sud du Manding dans les régions avoisinant le cours du Niger, à partir de ses sources, mais elles y sont souvent tellement mélangées avec les races bambara, sarracolet ou peule, qui

dominent dans ces contrées, qu'il est très difficile de les distinguer en groupes séparés. Nous en reparlerons plus loin, lorsque nous citerons les territoires du sud, habités par les Bambaras.

Les Bambaras. — La race bambara semble avoir eu son berceau dans la région située vers les sources du Niger, au centre des contrées montagneuses du Kong et du Torong. De là, ils descendirent dans la partie supérieure du bassin du Niger et s'établirent en premier lieu sur la rive droite de ce fleuve. Ils débordèrent ensuite sur la rive gauche et occupèrent tout le plateau du Kaarta jusqu'aux rives mêmes du Sénégal. Cette invasion amena la guerre entre les Bambaras et les Malinkés et il y eut, pendant le XVII^e^ siècle, une grande lutte dans les pays situés entre le Niger et le Sénégal. C'était le beau temps de la traite des nègres et ces guerres longues et acharnées fournissaient aux Européens des provisions toujours renouvelées de captifs.

La race bambara est encore nombreuse dans la partie du Soudan occidental que nous étudions, mais son influence politique est bien tombée, et les divisions qui armèrent souvent les unes contre les autres les différentes fractions de ce peuple, ont singulièrement facilité sa conquête par les Peuls musulmans. Sous le prophète El Hadj Oumar, leur sujétion fut un moment complète depuis le Diafounou et le Diombokho jusqu'au pays de Ségou et au Guéniékalari, mais cette race fait aujourd'hui des efforts, souvent couronnés de succès, pour secouer le joug des musulmans et recouvrer son indépendance. L'autorité d'Ahmadou ne s'exerce donc plus que d'une manière très imparfaite sur les pays bambaras. Plusieurs parmi ceux-ci, comme le Béledougou, le Mourdia, le Fadougou, se sont affranchis complètement des Toucouleurs, dont les possessions se trouvent ainsi morcelées et le plus souvent sans communications entre elles.

Quoi qu'il en soit, les Bambaras ne constituent plus aujourd'hui d'états homogènes sous un chef unique et puis-

t. Presque partout ils sont mélangés, soit aux Toucou-
rs, qui les dominent encore, soit aux Malinkés ou aux
racolets dont les a rapprochés la haine commune de l'is-
ıisme. Sur quelques points même comme dans le Ouas-
ılou, il est résulté du mélange des Bambaras et des
ıls, une race mixte tenant des deux populations qui l'ont
mée.

De nos jours la race bambara occupe la partie du Soudan
:idental située au nord des contrées que nous avons vues
uplées par les Malinkés. Sur la rive gauche du Niger,
le tient la région limitée au sud par le Sénégal depuis les
ıvirons de Médine jusqu'à Bafoulabé, par le Bakhoy
:puis Bafoulabé jusqu'à son confluent avec le Baoulé, par
Baoulé depuis ce confluent jusque vers Bammako. Au
ɔrd, une ligne passant à quelque distance au-dessus de
ımbacara, Nioro, Khassambara et Kolodougou la sépare
:s tribes maures nomades du Sahara.

Sur la rive droite du Niger, les Bambaras couvrent les
rritoires qui s'étendent depuis les sources de ce fleuve jus-
ıe vers Sansandig. Le plus souvent on les y rencontre
élangés aux Malinkés, aux Peuls, quelquefois même aux
ırracolets. La race bambara ne dépasse guère, vers l'inté-
eur du Soudan, le sixième degré de longitude ouest.

Les Bambaras représentent à nos yeux, dans les régions
négambiennes, l'élément anti-musulman. C'est sur lui
ıe nous devons surtout nous appuyer pour faire contre-
ids à l'influence toucouleur que personnifient, dans le
ut pays, les fils du prophète El Hadj. On comprendra donc
:ilement l'importance qu'il y a pour nous à accroître nos
nnaissances sur les pays bambaras, à entrer en relations
ec les principaux états et à y substituer notre influence
celle des Toucouleurs. Examinons donc tous ces terri-
ires, que notre mission a pu étudier de près ou de loin et
ı milieu desquels il nous faudra bientôt pénétrer, si nous
ntinuons nos progrès vers le grand fleuve du Soudan.

Le Kaarta est le territoire le plus voisin de nos établissements du Haut-Sénégal. Compris entre la branche la plus occidentale du marigot de Koulou, le Bakhoy, le Baoulé, le Bakhounou et le désert, il est constitué par le vaste plateau qui relie cette partie du Soudan au Sahara. Plusieurs voyageurs européens, spécialement Raffenel et Mage, nous ont déjà donné sur le Kaarta d'intéressants renseignements. Mage, notamment dans son *Voyage au Soudan occidental*, nous a appris comment ce vaste pays, d'abord conquis par les rois bambaras fut ensuite subjugué par les Toucouleurs et livré aux horreurs de la guerre d'extermination entreprise par le prophète El Hadj, pour fonder son empire musulman. Bien que la révolte ait fait de grands progrès dans tous les pays bambaras autrefois soumis par le père d'Ahmadou, on peut dire cependant que le Kaarta se trouve encore dans un état de sujétion relatif, et que les populations qui l'habitent reçoivent leur mot d'ordre de Nioro et de Kouniakary. Il ne résulte nullement de ce fait, d'ailleurs, qu'elles professent pour leurs dominateurs une sympathie quelconque. Ceux-ci ne songent qu'à régner par la force et la terreur et si les Talibés de Mountaga et de Bassirou n'étaient pas toujours prêts à razzier les révoltés, il est fort probable que les Bambaras s'empresseraient de refuser les tributs vexatoires auxquels ils sont soumis.

Le Kaarta comprend plusieurs petits états secondaires, parmi lesquels on rencontre quelques agglomérations soninkés. En premier lieu viennent sur la rive droite du Sénégal, en face de Médine, le Diafounou et le Diombokho. Le premier a Tambacara pour capitale. Son chef, Moriba, a longtemps lutté contre la domination toucouleur; à sa mort, plusieurs de ses sujets ont même préféré se retirer sur la rive gauche du fleuve, plutôt que de se rendre à Bassirou, chef de Kouniakary. Il est fâcheux qu'à ce moment-là nous n'ayons pas encouragé de tous nos efforts les tentatives des Bambaras du Diafounou pour se soustraire à l'autorité

du frère d'Ahmadou; nous aurions ainsi mis obstacle aux progrès que ce chef toucouleur faisait vers la rive gauche du Sénégal, dans les contrées dépendant de notre poste de Médine. On se rappelle, en effet, qu'il y a quatre ans à peine, il a fallu enlever le village de Sabouciré dont le chef, soumis à l'influence musulmane, prétendait nous couper la route de Bafoulabé et du Niger.

Le Diombokho est un petit état renommé pour sa richesse en chevaux et en bestiaux. Kouniakary, où domine Bassirou, est un grand village entouré d'un fort tata, habité par une population nombreuse de Toucouleurs émigrés du Fouta et ayant conservé d'étroites relations avec leurs congénères de la rive gauche du Sénégal. Le pays lui-même est peuplé de Bambaras qui détestent cordialement leurs conquérants et parmi lesquels nous trouverions sûrement des alliés empressés, dans le cas où nous aurions besoin de prendre l'offensive contre Kouniakary.

Le Guidioumé s'étend entre le Diafounou et Nioro. Niogoméra est son principal village. Ce territoire peuplé de Bambaras, confine au nord au Keniarémé peuplé de Soninkés.

Plus au sud, le Tomora habité par une population originaire du Khasso, dépend de Diala, place toucouleur de peu d'importance, où domine un autre frère d'Ahmadou. Les gens du Tomora, dont le chef était venu nous déclarer à notre passage au village de Soukoutaly (Bakho) qu'il voulait désormais se placer sous l'autorité française, n'attendent qu'une occasion favorable pour secouer le joug des Toucouleurs.

A l'est du Tomora et au nord du Fouladougou, nous trouvons successivement le territoire soninké du Dialafara et les territoires bambaras du Bagué et du Kaarta Biné. Ces deux derniers, avec les villages fortifiés de Guémonkoura et de Guettala, sont ceux qui ont été réduits les derniers par Ahmadou et ses frères. Guémonkoura ne tomba qu'en 1874. Les habitants se sont retirés en partie dans le Farimboula,

en partie aux environs de notre poste de Bakel, où leur chef a formé un important village. Ce sont des ennemis irréconciliables des Toucouleurs ; ils se sont déjà unis à nous une première fois, lorsqu'il s'est agi de détruire l'influence des El-Hadjistes implantés dans le Logo, et dernièrement encore, lors de l'occupation de Kita et de la destruction du tata de Goubanko.

Enfin, à l'extrémité nord du Kaarta, confinant au désert et aux pays maures, nous trouvons Nioro et au sud de cette place le Kingui, territoire riche et peuplé de Diawaras, Sarracolets guerriers, que nous voyons jouer un grand rôle dans les guerres entre les Bambaras du Kaarta et leurs envahisseurs musulmans.

Nioro, sur lequel nous aurons à revenir quand nous parlerons de l'empire d'Ahmadou, forme sur la rive gauche du Niger le foyer le plus important de l'influence toucouleur. Il exerce une attraction caractéristique sur les populations musulmanes du bassin du Sénégal. En 1878, le gouverneur de la colonie dut prendre des mesures pour empêcher toutes les tribus peules de la banlieue de Saint-Louis et des cercles de Dagana et de Podor, trompées par les fallacieuses promesses des marabouts, d'émigrer vers le Kaarta où elles n'auraient trouvé que la misère et la ruine. Nioro est habité en grande partie par des Toucouleurs.

Le Dianghounté, actuellement indépendant de Ségou, est un petit territoire bambara. Le village de Dianghirté qui en est le point le plus important, comprenait 1000 à 1500 habitants au moment du passage de Mage, qui y signale la présence de nombreux Talibés; aujourd'hui, ceux-ci ont disparu en grande partie.

Le Bélédougou (pays de pierres) [1] présente de nos jours l'agglomération bambara la plus considérable de la région

1. *Bélé* veut dire *pierres*, en langue bambara.

ıe nous étudions. Il est franchement hostile à Ahmadou et lui-ci, malgré ses efforts incessants, n'a pu encore par-ıir à le soumettre.

Le Bélédougou diffère sensiblement des contrées voisines. st peuplé, plus riche, plus accidenté et coupé de nom-ux ruisseaux qui alimentent le Baoulé. La population surtout répandue dans la partie méridionale, que la ssion a traversée. Elle est plus rare vers le nord à cause guerres qui y règnent d'une manière permanente. Le édougou ne possède pas encore une population considé-le par rapport à sa superficie, mais dans cette partie du udan, désolée par les luttes continuelles qui arment les uplades nègres les unes contre les autres, les habitants nt si clair-semés que l'on est forcé d'appeler peuplée une gion qui, comme celle dont nous parlons, présente un illage tous les 8 ou 10 kilomètres de route. Bien que les enseignements fournis par les indigènes soient très vagues, ous estimons cependant, d'après ce que nous avons vu, que nombre des villages du Bélédougou s'élève à environ 200 vec une population approximative de 40 à 50 000 individus. i l'on considère que le nombre de femmes est plus grand ue celui des hommes et que, parmi ceux-ci, il y a des es-aves qui ne portent pas les armes, on peut assurer que ıns toute la contrée il n'existe pas plus de 6 à 7000 guer-ers, et encore tous ne sont-ils pas armés de fusils?

Ces armes sont à pierre et de provenance anglaise. Les digènes vont les acheter aux Diulas du Fouta-Djallon. La udre doit aussi provenir en grande partie de la même urce, mais la plus grande quantité est fabriquée par les ha-tants eux-mêmes. La poudre de traite sert généralement morcer les armes; la poudre indigène, bien inférieure à première, constitue la charge. Les balles en fer semblent re rares dans le pays, bien que ce métal s'y trouve en assez ande abondance. La plus grande partie des projectiles que us avons vus, particulièrement ceux qui ont été extraits

de nos blessés de Dio, n'étaient autre chose que des cai ronds, ferrugineux et assez lourds.

Malgré tout, le Bélédougou serait tout puissant da Soudan occidental et défierait tous les efforts du sulta Ségou, si ses guerriers étaient unis et combattaient un même chef ; mais cette peuplade n'a guère qu'une nisation communale. Chaque village possède un che est, du reste, rarement maître et obéi de ses ind sujets. La plus grande anarchie règne habituellement le pays et ce n'est que dans les grandes circonstan après bien des *palabres* que les villages parviennent à tendre pour attaquer les voisins ou piller une cara comme ils l'ont fait à Dio. Quand il s'agit de se défe contre une invasion de Toucouleurs, chacun se ren dans son tata et sans espérer aucun secours du v attend que l'orage soit passé ou se soit abattu de préfé sur tel ou tel village. Pour un Bambara de Dio, le seul li l'unisse à un Bambara de Guinina par exemple, c'est la c des Toucouleurs. Après le combat de Dio, le premier so assaillants fut de se diviser et de recommencer la lutte eux pour se disputer nos dépouilles. Ces haines et ces sions incessantes pourraient bien finir par livrer les B à leur ennemi commun, quand celui-ci voudra faire effort sérieux et dirigé avec ensemble.

Il y a une vingtaine d'années, le Bélédougou se so presque sans résistance à El Hadj Oumar, quand le phète conquérant parut dans le pays. Il lui resta so pendant trois ans, puis se souleva ; il n'a jamais dépo armes depuis cette époque. Les insuccès des Toucou sont la condamnation de leur organisation et de manière de combattre. Le sultan lui-même a essayé ou trois fois de remettre ce pays sous le joug, mai efforts sont toujours restés infructueux et le Bélédo s'étend encore comme une barrière infranchissable Ségou et ses dépendances du Kaarta.

Le Bammako est un pays peu étendu, formé par la chaîne de hauteurs qui bordent le Niger, depuis les roches de Kotuba jusqu'au marigot de Kotoubadinta, à 25 kilomètres en amont de Bammako. Il s'étend aussi sur la rive droite du fleuve jusqu'à 3 ou 4 lieues et comprend de ce côté quelques petits villages, dont Siracoro, le plus important, est situé juste en face de Bammako. Sur la rive gauche, c'est ce marché qui constitue la capitale de ce petit état; il est situé à 800 mètres environ du Niger, au milieu d'une grande plaine unie, que les montagnes du Manding bornent à l'ouest.

Bammako, dont le nom est si connu dans cette partie du Soudan, ne renferme plus actuellement qu'un millier d'habitants et n'a rien qui le distingue des autres villages de la région. Pas de constructions spéciales, pas le moindre mouvement dans les rues ou aux environs. Son enceinte rectangulaire en pisé a dû sans doute autrefois, lorsque Mungo Park y a passé en 1805, contenir de 5 à 6000 habitants, mais en ce moment, elle renferme beaucoup de ruines et de vastes terrains vagues, qui deviennent marécageux et insalubres au moment de l'hivernage. On y remarque trois tatas particuliers, dont un appartenant à la famille du chef et les deux autres à une famille de commerçants maures qui possèdent une grande influence locale à Bammako.

Les autres villages de cette contrée sont peu nombreux et sans importance. La plupart sont habités par des esclaves appartenant soit au chef, soit aux commerçants; ils sont construits dans des vallons étroits, très pittoresques, creusés sur le versant oriental des montagnes du Manding.

La situation politique de Bammako est différente de celle du Bélédougou. Une famille de Bambaras, les Niaré, possède seule tout le territoire, et une famille de mulâtres maures a en main tout le commerce. C'est un membre de cette famille qui devait nous introduire à Bammako. Ces commerçants sont musulmans et ne ressemblent guère, par leurs

mœurs et leurs manières polies, aux Bambaras fétichiste
Les assemblées où sont prises les décisions concerna
le pays, sont composées de tous les chefs de village.
chef actuel de Bammako est un pauvre homme sans
fluence; son frère, plus riche de quelque argent gagné
faisant le commerce à Sierra-Leone, semble le vrai maî
Mais l'homme le plus influent du pays est assurément K
mako Oulé, l'un des membres de la famille des commerç
maures. Cet indigène avait très bien compris l'importa
de notre mission et était tout disposé à s'entendre avec n
pour notre installation à Bammako, lorsque l'agression
Dio vint nous forcer de quitter au plus vite ce marché
il nous était dès lors impossible d'installer le Dr Ba
comme résident français.

Bammako est loin d'avoir aujourd'hui l'importance et
commerce qu'on lui attribuait autrefois. Depuis plus
vingt ans, la guerre lui a fermé tous ses débouchés et t
toutes ses ressources d'approvisionnement; il n'a plus
relations suivies qu'avec le Bélédougou. Son marché
surtout local; on y trouve des pagnes, du sel et des
claves. Le commerce de l'or, malgré la proximité du Bou
et du Ouassoulou, y est à peu près nul. Le gros d'or (3 gr.
y coûte 6 à 7 francs; le sel vaut un peu plus de 2 fr. le k
gramme. L'esclave y a une valeur de 100 à 120 francs
moyenne.

En résumé, l'importance de Bammako a été surfaite s
la foi des indigènes. Mungo-Park l'a-t-il trouvée beauco
plus considérable il y a 75 ans? Peut-être. — Mais le so
venir de l'illustre voyageur est complètement effacé de
mémoire même des vieillards de Bammako, qui aurai
pu en entendre parler dans leur enfance. Tous nous o
affirmé, qu'avant nous aucun Européen n'avait paru dans
contrée.

Nous nous sommes étendu à dessein sur le Bélédoug
et le Bammako, car les habitants de ces deux pays sont a

pelés à devenir pour nous des auxiliaires d'une grande utilité dans notre marche vers le Niger. Les Bambaras du Bélédougou se sont rendus coupables, en mai 1880, d'un acte d'agression qui a failli compromettre entièrement le succès de l'expédition. Guidés par leurs instincts pillards, mécontents d'autre part de voir une mission française se diriger vers leurs ennemis de Ségou, ils avaient assailli notre petite colonne au village de Dio et ce n'est qu'après des efforts inouis que nous pûmes parvenir à Bammako. Ces indigènes comprirent vite la faute qu'ils avaient commise en s'attaquant ainsi à leurs alliés naturels. L'occupation de Kita et la prise du village de Goubanko leur ont d'ailleurs déjà montré notre intention de nous installer d'une manière définitive dans cette partie du Soudan. Nous ne doutons pas qu'ils ne s'empressent de faire leur soumission si nous leur donnons le moindre encouragement, et si nous leur faisons comprendre que notre seul désir est de les soutenir dans leur lutte contre le sultan de Ségou. Il serait donc bon, dès maintenant, d'envoyer dans cette contrée des émissaires chargés d'informer les principaux villages bambaras du Bélédougou et des pays environnants, que nous nous avançons en amis et que dès que nous aurons obtenu satisfaction des gens de Dio, nous serons tout disposés à nous lier à eux par des traités d'amitié, analogues à ceux que nous avons déjà conclus avec les Malinkés. Nous avons agi dans ce sens pendant notre séjour à Nango, et malgré la surveillance étroite dont nous entourait Ahmadou, nous avons pu décider plusieurs marchands sarracolets, originaires de nos escales du haut fleuve, à se rendre auprès des chefs de Damfa, du Fadougou, du Mourdiari pour les inviter à envoyer soit à Kita, soit dans tout autre de nos postes, quelques-uns de leurs notables. Notre départ de Ségou nous a empêché de savoir si ces tentatives avaient abouti ; mais si elles avaient été infructueuses, il faudrait les renouveler, car notre politique doit tendre, dans ces régions, à isoler

les Toucouleurs et à soutenir de notre appui moral et même matériel les efforts des Bambaras pour se soustraire à la tyrannie de leurs conquérants musulmans. Il faut remarquer d'ailleurs que nous avons peu à faire pour y réussir. Nous nous rappelons encore avec quelle satisfaction à peine contenue, les Bambaras de Nango et des autres villages de la rive droite du Niger apprirent la nouvelle de notre installation à Kita et la prise de Goubanko. Ils ne se gênaient nullement pour entretenir nos tirailleurs et nos interprètes de la haine que leur inspiraient les Toucouleurs qui les maintenaient dans un état intolérable de sujétion et d'oppression. Nous sommes convaincus, pour notre part, que notre apparition seule suffira pour éloigner d'Ahmadou les quelques populations qui lui restent encore fidèles par force. Mais il est indispensable d'agir avec une grande circonspection, car cette race bambara, opprimée et traquée depuis si longtemps, est très méfiante et le plus souvent portée à croire que l'on vient à elle en ennemis et non en alliés désintéressés.

Au nord du Bélédougou se trouve la partie du pays de Ségou située sur la rive gauche du Niger. Cette contrée, que le voyage de Mage en 1864 nous a fait connaître, comprend plusieurs états : le Lambalake, le Fadougou, le Damfari, le Mourdiari. Elle est aujourd'hui en révolte ouverte contre Ahmadou dont les courriers sont forcés, pour gagner Nioro, de prendre la voie de Kita ou celle du désert par le Bakhounou. Ce dernier pays est peuplé de rares villages soninkés et bambaras, mais il est surtout parcouru par de nombreuses tribus peules, riches en bestiaux et qui évitent avec le plus grand soin de se soumettre aux Toucouleurs ; cependant un grand nombre de leurs congénères aient été emmenés autrefois par El Hadj sur la rive gauche du Niger, dans les environs même de Ségou-Sikoro où nous les avons rencontrés pendant notre séjour dans les états d'Ahmadou.

:s territoires occupés sur la rive droite du Niger par
ce bambara, sont plus riches et surtout beaucoup, plus
)lés que ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici. Nous
ninerons plus loin en détail ceux qui sont actuellement
nis au sultan de Ségou et nous nous bornerons, pour
ioment, à donner quelques indications sur ceux qui se
ivent en dehors de l'influence toucouleur.

ous citons en premier lieu le Ouassoulou, placé à
ral sur plusieurs affluents du Niger et s'étendant depuis
vière de Milo jusqu'aux environs de Tengrela. Au sud,
t limité par la région inexplorée du Torong et au nord
le Dioumo, le Kéniéradougou, le Kéléyadougou et le
adougou.

e pays est assez accidenté ; il présente des massifs mon-
eux peu élevés, semblables à ceux du Manding et du
dougou. Le Milo, le Sangaran, la Falémé, le Babilé et
s nombreux affluents, arrosent les vallées qui sont très
les.

Ouassoulou a formé jadis un vaste état peul, mais
à peu les conquérants se sont mélangés à leurs captifs
baras et il en est résulté une race intermédiaire connue
le haut Niger sous le nom de Ouassoulounkés. Elle pré-
toujours être d'origine peule, mais elle n'en a plus que
ques caractères assez vagues. On peut même dire qu'elle
beaucoup plus rapprochée des Bambaras, dont elle
e la langue et conserve les mœurs. C'est pour cette rai-
que nous avons classé le Ouassoulou parmi les contrées
itées par la race bambara.

décadence de la race a entrainé celle du pays, qui pré-
e aujourd'hui le plus grand désordre politique. Il s'est
celé en trois parties principales ayant elles-mêmes fort
de cohésion. Ce sont le Diétoulou, le Gouana et le
oro. Les trois peuplades qui habitent ces contrées, bien
de même origine et de même nationalité, se font une
re perpétuelle, qui ne cesse d'entretenir la misère et la

barbarie dans cette région. La population est, dit-on, dense. Les Diulas et les voyageurs que nous avons i rogés prétendent qu'il existe de très gros villages, attei 2 et 3000 habitants; ils ajoutent que d'autres camper plus petits sont répandus dans tout le pays, très rappr les uns des autres. Cette population serait encore bien nombreuse sans l'état de guerre permanent qui, en l tournant des paisibles travaux de l'agriculture, occasi des famines épouvantables, semant partout la mort. luttes intestines ont encore pour résultat de multipli razzias de captifs et on peut dire que le Ouassoulou es venu le principal pourvoyeur des marchés à esclav cette région. La certitude de prendre les prisonnie guerre a donné au mal existant des proportions énor L'unique souci des Ouassoulounkés est de se procur la poudre et des fusils pour marcher les uns contr autres et se traîner ensuite à Kéniéra, Kankaré ou autre point fréquenté par les Diulas. L'esclavage est de dans ce malheureux pays une chose si naturelle qu'il fraie personne; chacun songe qu'il pourra devenir c un jour et ne s'en préoccupe guère. On voit ainsi les fai plus monstrueux : les chefs vendent leurs sujets, les p de famille, en temps de disette, emmènent leurs enfan marché, les frères enlèvent leurs propres sœurs pou vendre, etc., etc. Ce désordre social et politique a première conséquence de conduire insensiblement à l population du pays et de détourner les habitants du t de leur sol et des autres richesses.

Les productions du Ouassoulou sont celles des meill contrées du Soudan. Les terrains propres à la culture p raient occuper et nourrir une population décuple de qui existe; les chevaux, les bœufs, les moutons et les ch trouvent d'excellents pâturages et se montrent encor nombreux troupeaux. Enfin, de riches mines d'or cou la contrée et deviendraient, avec la paix et le travail,

:e de richesse incalculable, si le nombre des mineurs
it aussi restreint et si les aspirations n'étaient pas tour-
plus généralement vers la guerre et les faciles razzias.
situation politique du Ouassoulou est la suivante :
na Toumané, guerrier renommé, commande le Dié-
)u et, après un certain temps de guerre, a entraîné dans
alliance le chef du Linsoro, Kotié Sori. Ces deux chefs
pour ennemi commun le roi du Gouana, Namakoro.
pendamment des expéditions organisées par ces trois
ces africains, les villages se font encore entre eux des
res particulières et enfin, pour mettre le comble à la
lation, des bandes armées dont l'unique moyen d'exis-
: est la chasse aux esclaves, parcourent le pays, vivant
:hors des chefs et luttant même quelquefois contre eux.
lama Toumané habite Diakourou, l'un des marchés les
importants du pays. Il entretient une troupe montée
'excellents chevaux et armée de fusils à pierre; on le
ioins barbare que les autres chefs. Son allié, Kotié Sori,
lement beaucoup de chevaux, mais le plus puissant,
ne nombre de guerriers, est Namakoro qui habite
na. Ce dernier est le plus sauvage des trois; ses sujets
s riches que dans les autres contrées, sont toujours
à envahir leurs voisins.

Sankaran, sur lequel on ne possède que peu de rensei-
ents, est situé aux sources mêmes du Niger. On dit
'est un pays assez analogue au Ouassoulou, sauf que
pulation y est moins dense et la barbarie plus grande
'e. Les villages sont plus petits et sans aucun lien
eux. Depuis deux ans environ, le Sankaran est dévasté
amory, chef du Morébélédougou, qui cherche à le sou-
:e et qui se fait payer tribut par les villages les plus
'ochés de ses états. Le Sankaran, comme le Ouassoulou,
it arracher bon nombre de ses habitants, emmenés en
vage; le marché de Kankan est le lieu ordinaire de
: de ces malheureux.

Le Morébélédougou, contrée peu étendue et naguèr
connue, est le berceau du fameux Samory, qui rem
Soudan occidental du bruit de ses exploits et de se
gandages. Il est situé entre le Tinkisso et le Niger, pr
routes qui conduisent des fleuves de l'Atlantique au h
du Haut-Niger. Ainsi que son nom l'indique [1], ce
présente un sol montagneux ou tout au moins accident
position sur les pentes de la chaîne de hauteurs qui s
le Niger des bassins des Scarcies et de la Rokellé, ex
très bien ces caractères topographiques.

Samory, [2] qui vient de se faire un si grand renom,
pas un chef de naissance illustre. Son père comma
paraît-il, le seul village de Dougourou ; c'était un pa
Soninké de religion musulmane, plus adonné au comm
et à l'agriculture qu'à la guerre. Samory, intelligent
dent, s'est peu à peu constitué chef de bande et a comm
jeune encore, à exécuter d'audacieuses razzias auto
domaine paternel. Bien qu'il soit musulman, la rel
n'entrait pour rien dans ses vues ambitieuses ; son
était de s'enrichir, de devenir puissant et non de faire un
pagande quelconque. On dit de lui qu'il « s'est fait Malin
pour exprimer qu'il a cessé d'être marchand pour de
guerrier. Son entourage est composé de jeunes gens
armés, montés sur d'excellents chevaux et habitués au su
Après chaque hivernage, il se rue à la tête de cette t
sur les contrées voisines et y fait ample moisson de c
et de bétail. C'est ainsi qu'il a ruiné successivement le B
le Dioumo, le Belimana, l'Amana et le pays de Kank
se fait même payer tribut par ce célèbre marché. Son a
village, Dougourou, autrefois assez pauvre, regorge de l

Ces longues excursions dévastatrices n'ont pas été ac

1. Rappelons que *bélé* veut dire *pierres*, en langue bambara.

2. On se rappelle que ce guerrier s'était avancé, l'année dernièr
loin de notre poste de Kita qu'il se vantait de pouvoir enlever trè
ment.

lies par Samory seul. Le chef de Dinguiray, Aguibou, 'aurait peut-être pas souffert que d'aussi fructueuses razzias ssent faites à deux ou trois journées de sa forteresse, sans prendre part. Aussi Toucouleurs et Malinkés ont-ils agi concert contre les Bambaras. Mais cette alliance ne pouit être que passagère et lorsqu'arriva le moment de parger les dépouilles, les alliés de la veille devinrent enmis mortels. Les bandes bien armées et belliqueuses de amory sont dangereuses pour le frère d'Ahmadou, bien lus faible malgré sa valeur personnelle, que son rival, et Dinguiray serait dans une situation critique, sans l'intervention d'un nouveau chef de pillards, nommé Mori Birahim, qui est déjà entré en lutte avec Samory.

Mori Birahim est Malinké. C'est un ancien compagnon du chef du Morébélédougou, qui a su se créer une réputation à part. Pendant que ce dernier opérait avec les Toucouleurs ur le Tinkisso et le Niger, Mori s'enfonçait dans le Sankaran vec d'autres guerriers mécontents et s'y enrichissait. Aujourd'hui il habite Molokoro et attire à lui bon nombre des nciens fidèles de Samory, hostiles à la religion musulane. On prétend qu'il est aussi fort que son adversaire et alance son influence.

Les dévastations commises par ces deux célèbres chefs e bande sont navrantes et il est heureux pour la vallée du iger qu'ils en soient réduits à se dévorer entre eux, car on e peut prévoir où ils se seraient arrêtés dans leur œuvre e barbare destruction.

Le Morébélédougou est traversé sans trop de crainte par es Diulas qui ont pu y faire, ces temps derniers, des achats ombreux et fort rémunérateurs, de captifs que la guerre ur livrait à vil prix.

Le Batédougou occupe les rives du Milo et a pour village rincipal le célèbre marché de Kankan, déjà visité et décrit ar René Caillié. La population est composée de Bambaras t de Soninkés, mais ces derniers, sans être les plus nom-

breux, sont les plus riches, les plus influents et commandent le pays. On compte sur ce territoire huit grands villages, d'une population totale d'environ 6000 habitants dans lesquels Kankan entre pour plus de 2000. Ce marché, situé sur la rive gauche d'un gros affluent du Niger, le Milo, large de plus de 100 mètres, est l'un des plus connus de ces régions. Les captifs y affluent du Ouassoulou, du Sankaran et des contrées ravagées par Samory. Ce chef a respecté le village de Kankan, peuplé de marchands de sa race et se borne à lui demander un tribut.

Kankan, situé derrière la colonie anglaise de Sierra-Leone est, dit-on, visité fréquemment par les traitants des négociants anglais et bon nombre de ses habitants vont voyager dans les escales des rivières britanniques.

Le Bélimana fait suite au Batédougou et ne présente rien de particulier, sinon qu'il est un peu à la discrétion de ses puissants voisins du Ouassoulou et du Morébélédougou, qui ne manquent pas d'aller de temps en temps y exécuter leurs déprédations. La population est bambara, mais les Soninkés y ont néanmoins beaucoup d'influence.

L'Amana et le Baléya qui sont voisins, ont subi à peu près les mêmes déstinées. Les habitants sont Bambaras et Malinkés avec quelques villages soninkés comme Sanankoro. Il y a quelques années encore, ces contrées étaient peuplées et enrichies par le commerce et l'agriculture. Les routes reliant Sierra-Leone, la Mellacorée, Timbo et le Haut-Niger, passaient par leurs villages et les Diulas y faisaient de nombreux échanges. Samory a semé la ruine partout et dispersé les habitants. Le Baléya a particulièrement souffert; on dit qu'il n'y reste plus rien. L'Amana a conservé sa capitale, Amana, et quelques autres villages, parmi lesquels Sanankoro. Les Diulas continuent à traverser ce pays désolé, mais ils ont de la peine à trouver des lieux d'étape.

Le Djoliba et le Dioumo sont situés près des confluents du Milo et du Tinkisso avec le Niger. Ils renferment une

;rande proportion de Soninkés. Les grands villages de Tiuibiri, Djoliba et Damoussa sont exclusivement Soninkés. e reste de la population est mélangée de Malinkés et de mbaras, ces derniers en minorité. Samory est encore nu porter la ruine dans ces deux pays, mais il a respecté points principaux, tels que Tiguibiri et Damoussa, ués dans de bonnes positions commerciales et peuplés gens de sa nation. La région est, paraît-il, très fertile et présence de grands cours d'eau comme le Tinkisso, le ger et le Milo, lui promet pour l'avenir une meilleure stinée. Les Soninkés, sans commander ces territoires qui sont que des fédérations de villages, dépourvues de chefs iques, reconnus de tous, ont presque toute l'influence. eurs villages sont grands; on donne à Tiguibiri 1000 habints, à Damoussa, plus de 2000.

Les routes qui vont de Dinguiray et du Bouré vers Ségou, Ouassoulou et Tengréla, passent par le Dioumo.

Le Kéniéradougou fait suite au Dioumo sur la rive droite du iger. Son territoire n'est pas très étendu et comprend à eine 4 ou 5 villages principaux. La capitale est Kéniéra, l'un es marchés d'esclaves les plus importants de tout le Hautiger. La population, qui comprend surtout des Malinkés rovenant du Manding, a la guerre pour principale occupaon; à chaque saison sèche, les jeunes guerriers vont dáns le uassoulou et les autres pays voisins se livrer à des razzias e captifs, qui sont ensuite entassés dans les tatas de Kéiéra.

Ce marché, avons-nous dit, est l'un des plus importants u point de vue du trafic des esclaves; il est aussi connu our ce commerce que l'est Diakourou pour les transactions le l'or. Les Diulas que nous interrogions nous affirmaient u'il y avait en permanence à Kéniéra un très gros approisionnement d'esclaves à vendre. Dans les moments de guerre, le nombre en augmente encore; aussi la chair huaine y est-elle moins chère que partout ailleurs et on peut

avoir, dans les périodes d'abondance, jusqu'à deux captifs pour une barre de sel (environ 15 kilogrammes). Samory, après avoir détruit le Baléya, l'Amana et le Dioumo, est venu porter ses coups dans le Kéniéradougou ; malgré la résistance des habitants, il est parvenu à y prendre pied et à se faire payer de grosses rançons. Aux dernières nouvelles du Haut-Niger (décembre 1882), c'était dans cette contrée qu'il s'était établi, après l'incursion faite dans la vallée du Bakhoy jusqu'à Niagassola.

Le Kéleyadougou, situé au nord-est du précédent, appartient à des Malinkés batailleurs et cultivateurs. Les récoltes terminées, on s'arme pour aller chercher « à gagner quelque chose, » nous disait un jeune homme de ce pays. Kankaré, marché très connu de cette contrée, a une nombreuse population, qui s'est constitué une existence à part. Elle s'occupe surtout de vendre des captifs et de l'or.

Le Tiakadougou comprend de nombreux et populeux villages bambaras; sur sa limite occidentale, il existe quelques rares Malinkés. Le chef-lieu est Tenetou, marché important, visité par les caravanes de Ségou au Bouré et à Kéniéra. Il existe bien un chef du Tiakadougou, mais il n'est pas obéi de tout le pays, qui forme plutôt une sorte de confédération. La chute de ce petit état est prochaine. Déjà les colonnes d'Ahmadou ont commencé à l'attaquer par le nord, emmenant en esclavage la population de plusieurs villages. Ces incursions se renouvellent et se renouvelleront tous les ans, et peu à peu le Tiakadougou sera englobé dans les états du sultan toucouleur qui semble désirer atteindre le Ouassoulou, la terre classique des captifs.

Le Banandougou, grand territoire situé au nord du précédent, est déjà soumis en partie aux Toucouleurs qui, pendant la saison sèche, vont s'y approvisionner de captifs. On sait que les razzias forment l'unique moyen d'existence des Talibés d'Ahmadou. La forteresse de Tadiana tient en

respect les villages conquis, qui, sans la présence de la garnison toucouleur de cette place, se soulèveraient à chaque hivernage, comme le font les habitants du Bélédougou. Les Bambaras du Banandougou commencent à comprendre le sort qui les attend et leur résistance s'en affaiblit. Pendant que nous étions à Nango, une première colonne de Talibés a parcouru le pays dans tous les sens, a brûlé trois villages et a échoué devant un quatrième qui a eu assez d'énergie pour résister à ses agresseurs. Mais à peine la colonne était-elle rendue à Ségou qu'une nouvelle troupe, composée de *Sofas*, prenait à son tour la route du Banandougou ; le village effrayé s'enfuyait, abandonnant une centaine de captifs.

Rien n'égale l'horreur des scènes de carnage et de désolation auxquelles donne lieu cette guerre incessante dans ces régions renommées par leur fertilité peu commune et leur richesse en produits métallurgiques. Les villages sont incendiés, les vieillards des deux sexes mis à mort, tandis que les jeunes gens sont traînés en captivité et partagés ensuite entre les vainqueurs. Ahmadou, sur notre demande, nous avait envoyé à Nango l'un de ces malheureux, enfant d'une dizaine d'années. Il nous racontait, avec des gestes de terreur, comment il avait été pris par les Talibés et emmené à Ségou : sa mère qui allaitait l'un de ses jeunes frères, avait été assommée à coups de hache à tata ; son père qui, avec quelques autres guerriers défendait la case où ils s'étaient retirés, avait été brûlé vif dans ce réduit, d'où on l'empêchait de sortir quand il s'élançait hors du brasier. Lui-même nous montrait sur son corps les traces des coups de lance dont les Talibés l'avaient frappé en route pour le faire marcher. Quand nous étions mécontents de lui, nous n'avions qu'à le menacer de le renvoyer chez Ahmadou ; ce nom lui inspirait un effroi extraordinaire. Cet enfant était très intelligent et le directeur de l'école des Frères de Saint-Louis, chez lequel nous l'avons

laissé en quittant le Sénégal, nous écrivait qu'il avait appris à lire et écrire avec une rapidité merveilleuse.

Il ne nous a été guère possible, pendant notre séjour sur les bords du Niger, de prendre des renseignements sur les territoires bambaras tels que le Baninko, le Miniankala, le Bendongou, le Ganadougou, etc., situés sur la rive droite du Mahel Balével. Ahmadou a sévèrement interdit toute communication avec ces contrées, qui se refusent à reconnaître son autorité. Elles sont, au dire des indigènes de Ségou, que nous avons interrogés à ce sujet, habitées par des populations barbares, dont quelques-unes étaient même accusées d'anthropophagie, en temps de guerre. Cependant, on nous a affirmé également qu'elles laissaient passer tranquillement les caravanes de Sarracolets qui se rendent des marchés du Macina, vers Tengréla et les rivières de l'Atlantique. Il serait utile d'envoyer une mission française pour étudier ces contrées au sujet desquelles règne l'ignorance la plus complète. Cette mission, partant de Kita, suivrait à très peu près l'itinéraire de René Caillié et essayerait de se mettre en relations avec le Macina que les méfiances de l'ombrageux sultan toucouleur tiennent en dehors de la sphère de nos informations. Elle effectuerait son retour par les territoires bambaras du Bakhounou et du Kaarta.

On voit, en résumé, que la race bambara a joué et joue même encore un rôle très important dans la partie du Soudan occidental que nous voulons faire traverser par la grande voie commerciale projetée. Les Bambaras sont industrieux, très sobres, très économes ; le général Faidherbe les appelle les Auvergnats de la Sénégambie. De plus, leur répugnance à se soumettre aux lois de l'islam et leur haine contre les successeurs d'El Hadj Oumar doivent nous les faire considérer comme nos alliés naturels dans notre entreprise vers le Niger et le Soudan central. C'est à eux que nous devons laisser le soin d'achever la ruine de la puissance toucouleur. Il faut que les Bambaras du Bélédougou, de Bammako

de tous les autres pays habités par la même race, nous ient venir sans crainte et en protecteurs ; dans ce but, nous devons cesser de profiter de toutes les occasions pour les surer de notre amitié. Nous pouvons espérer ainsi, lors- e nous arriverons au Niger, trouver des populations qui us accueilleront comme des alliés et des protecteurs.

L'empire toucouleur[1]. — Mage nous a raconté en détail ns son *Voyage au Soudan occidental*, comment s'est dé l'empire toucouleur. Celui-ci n'est plus formé au- rd'hui que des débris des vastes conquêtes du prophète Hadj Oumar ; on y chercherait vainement l'unité itique et territoriale que ce nègre de génie avait su un ment réaliser par son prestige religieux et son habileté ntraîner à sa suite les nombreuses populations électrisées sa parole prophétique, attirées autour de lui par l'ap- d'un butin considérable. On peut dire qu'il fut un temps, ez court il est vrai, où l'empire d'El Hadj dépassait de aucoup les limites qu'on lui assignait généralement, c'est- ire le désert, la Falémé et le Niger. Un système de places tes construites dans des emplacements bien choisis et cupées par une forte garnison toucouleur, maintenait sous joug cette immense étendue de pays, dont les habitants, ureusement divisés entre eux, tremblaient toujours au uvenir du passage du prophète, signalé par une destruc- n à peu près complète des lieux qu'il traversait. A sa ort, la terreur qu'il avait partout inspirée, ainsi que le mbre relativement considérable de soldats qu'il avait ssés bien organisés et bien fortifiés au centre des contrées nquises, avaient suffi quelque temps pour maintenir dans n intégrité l'empire qu'il avait fondé. Mais peu à peu, révolte s'était mise parmi ses anciens sujets bambaras et linkés. Elle avait pris naissance tout d'abord aux points

1. Voir la carte de l'Empire de Ségou. (*Bulletin de la Société de Géo- phie*, 3e trimestre 1882.)

les plus éloignés des centres fortifiés, puis s'était étendue insensiblement, de manière à isoler de plus en plus, au fur et à mesure qu'elle faisait des progrès, les places créées par le prophète conquérant et qui se virent ainsi séparées les unes des autres par des espaces dangereux, dont l'étendue augmentait de jour en jour. En même temps, les défenseurs eux-mêmes de ces forteresses, chargés primitivement de battre sans cesse la contrée et communiquant journellement avec leurs coréligionnaires toucouleurs des places voisines, se renfermèrent à leur tour dans l'enceinte de leurs tatas ; ils s'y créèrent de nouvelles familles en choisissant des femmes parmi leurs sujets et rompirent peu à peu les liens qui les unissaient et qui avaient fait d'eux ces farouches Talibés, toujours en lutte contre les Kéfirs et combattant avec ensemble et fanatisme pour la sainte cause de l'Islam. Aujourd'hui l'armée d'El Hadj n'existe plus ; ses membres dispersés dans toutes les parties de l'empire, où ils constituent de petits noyaux indépendants les uns des autres et ayant rompu toutes relations entre eux, se soucient fort peu d'assurer la garde des territoires qui leur avaient été confiés. Ils reculent devant le flot des révoltés qui les envahit chaque jour et, loin de songer à faire de nouvelles conquêtes, ils ne pensent le plus souvent qu'à se sauver eux-mêmes, se bornant à défendre les murailles de leur tata et les terrains immédiatement environnants. C'est ainsi que le chef de Koundian [1], ce Diango qui a reçu Mage avec tant de hauteur en 1863, vient d'abandonner avec toute sa famille la place dont El Hadj lui avait confié la garde. Il s'est retiré à Ségou et nul doute que son exemple ne sera suivi prochainement par un grand nombre de ses congénères, surtout si nous continuons à nous avancer vers le Niger, substituant peu à peu notre influence civilisatrice à la domination oppressive et inintelligente d'Ahmadou et de ses frères.

1. Au sud de Bafoulabé.

ı somme, l'empire d'Ahmadou n'est plus aujourd'hui le squelette des anciennes et vastes conquêtes d'El Hadj. : comprend plus que quelques territoires isolés les uns ıutres et réunis autour des places fortes que nos armes a révolte des tributaires d'autrefois ont encore laissées ɔut. L'examen successif de ces divers tronçons, au .bre de quatre principaux, nous permettra d'apprécier tuation actuelle de cet immense édifice qui chancelle ɔus côtés et dont la main débile des fils du prophète ne ra empêcher la ruine prochaine.

ı première ligne viennent les possessions toucouleurs a rive droite du Niger. Elles s'étendent sans disconti-é, entre le fleuve et son affluent le Mahel Balével et ıe un peu au-delà de ce cours d'eau, depuis Sansandig, ɔrtant marché sarracolet indépendant, jusqu'à hauteur angaba, centre de population malinké, qui, depuis long-ɔs, refuse tout tribut à Ségou ou à Dinguiray. Ces terri-:s, formés par la vallée du Niger, comprennent le Gué-alari qui s'arrête devant Boghé, et le pays de Ségou rement dit.

: Guéniékalari formait, avant l'arrivée des Toucouleurs, :tat bambara dépendant depuis longtemps des rois de ɔu. Le chef du pays habitait à Koumaléra, village de la droite du Mahel Balével. Cette contrée est peuplée d'une .e ligne de villages bambaras, que la place de Tadiana ıtient dans un état d'obéissance assez précaire. C'est cette province que se dirigent les nombreuses colonnes :ouleurs qui, chaque année, vont effectuer des razzias s le sud vers le Banandougou et le Ouassoulou. Comme s l'avons déjà fait remarquer, ce dernier pays, renommé r sa richesse en or, grains, chevaux et surtout captifs, ble être devenu depuis quelque temps un objectif que drait bien atteindre Ahmadou. Il le rapprocherait de ses endances de Dinguiray et lui permettrait de prendre pied nilieu de ces régions, où presque toutes les caravanes de

Sarracolets vont s'approvisionner de captifs, qu'ils vendent ensuite avec un bénéfice énorme dans les différentes parties du Soudan occidental. Mais là, il se heurtera sans doute au fameux Samory, toujours en guerre, avec les faibles et malheureuses peuplades des régions environnantes et dont la mission semble être d'approvisionner les marchés voisins de chair humaine. Le prix moyen d'une de ces misérables créatures est d'un fusil à pierre, d'une valeur assurément inférieure à 15 francs en Europe. Il est à souhaiter que notre établissement dans ces contrées, au débouché de la vallée du Bakhoy, fasse cesser au plus vite ce honteux trafic, que remplacera avantageusement une intelligente mise en œuvre des richesses métallurgiques, notamment de l'or et du fer, qu'elles renferment en abondance.

Ahmadou a laissé partout dans le Guéniékalari les anciens chefs bambaras; seulement, dans un certain nombre de villages, il a placé à côté d'eux des percepteurs, dépendant d'un chef particulier qui réside à Ségou. Les impôts payés par les habitants comprennent : 1° le *diakha* ou dixième des récoltes; 2° une sorte de cote personnelle d'un *moule*[1] de mil par tête; 3° un certain nombre de *cauris*[2], variant suivant le nombre d'habitants, en général 100 par tête; 4° les frais de logement et de nourriture des guerriers ou gens d'Ahmadou s'arrêtant dans le village. Les hommes ont droit à deux repas par jour; les chevaux à un moule de mil par tête et par jour. Ce dernier impôt est le plus vexatoire de tous et celui qui est le plus à charge aux Bambaras; aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour s'y soustraire. Ainsi, lorsque Seïdou Diéylia, le ministre du sultan, vint nous voir à Nango avec plusieurs des principaux chefs de Ségou, les habitants, craignant les exactions de la nombreuse suite qu'ils emmenaient avec eux, s'étaient empressés de cacher toutes leurs ressources, grains, poulets,

1. Le moule vaut environ 2 litres.
2. Monnaie du pays; voir plus loin.

èvres, etc. Un campement de Peuls qui se trouvait ins-
lé aux environs du village, se hâta de déguerpir avec ses
upeaux. Preuve irrécusable de la haine entre les conqué-
ts toucouleurs et leurs sujets! Indice certain de la fra-
ité de l'édifice élevé par El Hadj!

Les chefs de village reçoivent l'impôt et le remettent au
cepteur, qui l'adresse à son chef de Ségou; celui-ci le
net directement au sultan. En dehors de ces fonctions,
chefs bambaras n'ont aucune autorité.

Le pays de Ségou comprend la capitale de l'empire,
gou-Sikoro, et la contrée avoisinante peuplée de villages
mbaras, toucouleurs et sarracolets et parcourue par un
and nombre de tribus de Peuls nomades, maîtres d'im-
rtants troupeaux de bœufs. La population, surtout com-
rée à celle des contrées situées entre Bafoulabé et le
ut-Niger, y est très dense. Certains villages, comme Boghé,
ugassou, Koghé et Ségou-Sikoro lui-même, sont le siège
grands marchés hebdomadaires.

Les Toucouleurs et les Sarracolets établis à demeure fixe
ns le pays de Ségou, forment la population privilégiée.
e sont les Talibés, les anciens conquérants. Ils sont exempts
e tout impôt et leur seule fonction consiste à aller en
xpédition.

Tous ces Talibés sont armés d'un fusil à deux coups, gé-
néralement de provenance française; leurs chevaux, sans
être d'aussi haute taille que nos chevaux algériens, sont ce-
pendant supérieurs à ceux que l'on rencontre dans le bassin
du Sénégal et notamment dans le Cayor. Les Talibés pré-
sentent donc une supériorité d'armement et d'équipement
incontestable sur leurs ennemis bambaras; ils ont l'air
brave et orgueilleux et affectent une liberté d'allures qui
contraste avec l'attitude servile des Sofas qu'ils couvrent
de tout leur mépris. Le fait s'explique aisément par l'origine
de ces Toucouleurs : anciens soldats ou fils d'anciens soldats
d'El Hadj, ils ont fait longtemps la guerre et ont obtenu le

plus souvent la victoire. Aujourd'hui, ils sont à peu près délaissés par Ahmadou qui, voyant sans doute leur nombre diminuer de plus en plus, sent le besoin de s'appuyer sur les Bambaras, c'est-à-dire sur la population conquise ; actuellement, ses principaux conseillers appartiennent à cette race et sont d'anciens captifs de son père. Les Talibés sont écartés de presque toutes les fonctions publiques ; le Sultan les laisse dans la misère. Aussi, ces anciens guerriers du prophète, qui ont fait toutes les guerres de religion et contribué au rassemblement des immenses richesses contenues, paraît-il, dans les magasins d'Ahmadou, se plaignent-ils d'être ainsi traités ; ils trouvent que leur chef actuel est loin de se conformer aux règles strictes du Coran.

Ahmadou n'a guère plus de 5 à 6 000 Talibés autour de lui. Ceux-ci proviennent du Fouta sénégalais, compris, sur la rive gauche du Sénégal entre Bakel et Dagana. Ils se fondent d'ailleurs de plus en plus et ne se renouvellent pas en raison de l'aversion qu'inspire partout l'autorité du sultan. Bien plus, beaucoup d'entre eux regagneraient leur pays d'origine, s'ils étaient libres de franchir le Niger et si leur chef n'avait pris des mesures pour les empêcher de quitter Ségou.

Les Talibés combattent généralement comme cavaliers. Ils sont organisés en trois compagnies, non compris le *diom-foutou* ou garde du Sultan. Ils constituent le noyau le plus sérieux des armées toucouleurs et ont une réputation de bravoure très grande dans le Soudan occidental ; les Bambaras et les Malinkés ne tiennent jamais contre eux en rase campagne. Ils professent le plus grand fanatisme pour leur religion, au moins en apparence, car en réalité ils sont très dissolus dans leurs actes et dans leurs mœurs.

Ahmadou est, à son grand regret, forcé de compter avec eux et on les a vus souvent se refuser à obéir aux ordres de leur souverain. Ainsi, pendant notre séjour à Nango, ils n'ont pas voulu marcher contre le Bélédougou, dont la

olte cependant ferme depuis plus d'un an la route du arta et de Nioro. Ils voudraient contraindre le Sultan à ir abandonner une partie des richesses qu'il tient renmées dans ses magasins.

Après les Talibés viennent les Sofas. Ce sont les sujets mbaras qui se sont soumis au régime toucouleur et ncourent aux expéditions militaires. En général, ils forent les troupes de pied. Ils sont en tout dépendants des libés, bien qu'on cite plusieurs exemples de Sofas qui, nt gagné la confiance de leurs maîtres, ont obtenu si des commandements importants : tel est aujourd'hui Imamy de Mourgoula.

En somme l'autorité d'Ahmadou s'étend, sur la rive droite Niger, sur un ensemble d'environ 200 villages, avec une pulation de 100 000 habitants au maximum. L'influence s Toucouleurs diminue d'ailleurs au fur et à mesure que n s'éloigne de Ségou et on peut même avancer que le fils El Hadj ne commande bien, à proprement parler, que sa pitale et les territoires immédiatement avoisinants. On uve, au surplus, un indice de la faiblesse de ce chef dans fait qu'il n'a pu encore soumettre le marché voisin de nsandig, peuplé de Soninkés et qui lui coupe toute mmunication avec Tombouctou et le Niger moyen.

Nous ajouterons aussi que l'armée de Ségou, inférieure surément à une douzaine de mille hommes, ne présente cune organisation sérieuse et que son manque d'unité et action la rend tout à fait incapable de se mesurer avec e colonne bien dirigée, munie d'artillerie et armée de sils à tir rapide.

Le deuxième groupe de l'empire toucouleur est formé de épendances de l'ouest, groupées autour des places forte e Nioro, Kouniakary et Diala, celle-ci bien moins importe que les deux autres. Dans ces trois centres dominent ois frères d'Ahmadou, représentants de son autorité. Mais ountaga et Bassirou, chefs de Nioro et Kouniakary, ten-

dent sans cesse à s'isoler de leur maître de Ségou, avec lequel ils ne conservent presque plus de relations de sujétion et d'obéissance. C'est ainsi qu'ils ne répondent jamais à l'appel d'Ahmadou, auprès duquel ils hésitent à se rendre, craignant quelque trahison semblable à celle qui a déjà livré l'un de leurs frères, Moctar, à l'astucieux et cruel despote toucouleur. Le sultan de Ségou n'aime pas les moyens francs; sa politique consiste à tergiverser sans cesse, à patienter, à *bouder*, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour se débarrasser de ceux qui le gênent. Il a déjà agi de cette manière avec deux de ses frères, dont l'un a été décapité et dont l'autre est retenu aux fers dans le tata d'Ahmadou. Bassirou, Mountaga et Aguibou, chef de Dinguiray, savent trop bien le sort qui les attend, s'ils se rendaient seuls et sans défense auprès de leur parent. Leurs tendances séparatistes sont du reste favorisées par l'état de révolte continuelle dans lequel se trouve la région du Bélédougou et du Fadougou, contre lesquels ils se gardent bien d'agir de concert avec l'armée d'Ahmadou, car ils voient dans cet obstacle jeté ainsi entre eux et Ségou, une condition de sécurité pour eux-mêmes. Pendant ce temps, la révolte s'étend de plus en plus et le moment n'est pas loin si les Toucouleurs ne font pas enfin acte de vigueur, où ces territoires seront définitivement perdus pour les musulmans.

Nioro et Kouniakary sont d'ailleurs très importants par le grand nombre de Talibés, qui y habitent; Nioro particulièrement est peuplé de plusieurs milliers de ces émigrés du Fouta qui semblent, contrairement à ce qui se passe pour Ségou, préférer le séjour de cette ville aux bords du Sénégal et surtout aux bords du Niger. C'est le foyer des troubles que fomentent ces fanatiques musulmans dans les états nègres de notre colonie sénégambienne et notamment dans la partie du Fouta qui s'étend entre nos postes de Matam et de Saldé. Il est essentiel, d'après nous, d'enrayer au plus vite les dispositions hostiles de ces petits

états, car aucune sécurité ne pourra exister pour notre commerce tant que l'on n'aura pas réduit les chefs toucouleurs, tels que le fameux Abdoul Boubakar, chef du Bosséa, qui reçoivent leur mot d'ordre de Nioro et même de Ségou. Qu'on se rappelle que, dans le courant de l'année 1881, la colonne destinée à opérer vers Kita se trouva coupée pendant plusieurs mois de Podor et de Saint-Louis. Le convoi de chalands, qui devait la ravitailler, fut arrêté à Saldé pendant deux mois, alors que nos soldats se trouvaient dans le haut fleuve à court de vivres et de ressources de toute espèce.

Les Toucouleurs de Ségou, de Nioro et de Kouniakary sont, comme on le sait, issus du Fouta. Ils ont conservé d'étroites relations d'amitié et de parenté avec leurs congénères du Bossća, de l'Irlabé, du Toro et du Damga. Abdoul Boubakar ne cesse d'envoyer ses émissaires à Ségou. Ce sont eux qui nous avaient précédés dans la capitale d'Ahmadou et qui avaient conseillé à ce chef de nous interdire l'accès de ses états, à tel point que si nous n'avions pas pris la route du Bélédougou, nous n'aurions jamais pu pénétrer jusqu'au Niger où nous aurait devancés sans doute une mission étrangère. En février 1881, alors que nous nous disposions à quitter Nango, arrivèrent à Ségou plusieurs chefs toucouleurs, envoyés par les gens du Fouta et chargés d'informer le Sultan qu'ils allaient faire la guerre aux Français pour nous empêcher de construire une ligne télégraphique dans leur pays. On se rappelle d'ailleurs qu'une colonne française dut opérer dans le Fouta pendant les mois de mars et d'avril 1881 et qu'aujourd'hui encore le télégraphe qui a été poussé de Saint-Louis jusqu'à Kita avec facilité et rapidité, est interrompu par une coupure d'une centaine de kilomètres entre Saldé et Matam. Il est donc bien démontré que nous rencontrerons toujours des sentiments d'une vive hostilité chez les Toucouleurs du Sénégal, tant que nous ne leur aurons pas infligé une leçon exemplaire.

Les luttes que nous avons soutenues jusqu'ici contre Abdoul Boubakar et ses partisans révèlent chez ces populations musulmanes un sentiment d'indépendance politique et de fanatisme religieux avec lequel il nous faut sérieusement compter. On a vu comment ces tribus aux noms, aux intérêts si divers, ont pu, sous la main d'un prophète qui leur parlait au nom du ciel, comme El Hadj Oumar, devenir par leur union momentanée le pouvoir prépondérant de cette partie de l'Afrique. Les traditions qui se rattachent au nom du prophète Oumar et des autres hommes de sa race, fondateurs des empires musulmans du Soudan occidental, aussi bien que l'histoire des trente dernières années de notre colonie, montrent que ce fanatisme religieux peut causer les révolutions les plus subites et les plus fatales aux progrès de la civilisation européenne. Les événements tout récents encore de l'Algérie et de la Tunisie doivent nous ouvrir les yeux sur les troubles politiques possibles dans les immenses territoires qui s'étendent du Sénégal au Niger et que nous voulons avec raison placer sous notre influence.

Ce qu'il importe d'éviter, c'est de voir se créer entre le sultan de Ségou et ceux qu'il considère comme ses sujets du Fouta, une entente éminemment préjudiciable au succès de nos entreprises. Les deux parties ne négligent rien pour arriver à cet accord, dirigé surtout contre notre domination en Sénégambie. Ahmadou ne nous a pas caché qu'en cas de guerre avec nous, il comptait absolument sur ses coreligionnaires du Fouta, et à l'appui de son dire, il nous montrait les lettres que lui avaient adressées les notables de ce pays.

Nous pensons donc que le nœud de la question musulmane au Sénégal se trouve dans le Fouta et nous estimons que la seule politique possible avec les Toucouleurs de cette région est la politique de division et de démembrement conseillée par le gouverneur Bouët-Wuillaumez et mise en

pratique par ses successeurs, MM. Faidherbe, Jauréguiberry et Brière de l'Isle. Jamais nous ne pourrons compter sur l'alliance de cette race fanatisée par l'islamisme, divisée en plusieurs tribus hostiles l'une à l'autre, sans respect pour le lien fédératif qui les place sous l'autorité religieuse et politique de l'Almamy, mais qui n'accepteront jamais franchement notre domination.

Les pays malinkés et bambaras se rangeront aisément sous notre influence, mais il n'en sera pas de même des territoires toucouleurs. Les événements de chaque jour justifient aux yeux de tous la vérité de cette assertion. Un fait significatif l'établit d'ailleurs d'une manière incontestable : c'est l'abandon par les populations du Fouta du grand bras du Sénégal qui entoure l'Ile à Morfil. La plupart des habitants se sont transportés sur les bords du marigot de Doué, bien moins accessible à nos avisos à vapeur. Ils se sont établis sur la ligne de hautes collines qui s'étend à 5 ou 6 lieues en moyenne du marigot, que l'inondation n'atteint jamais et qui constitue la route que suivra, dans un avenir plus ou moins lointain, notre grand courant commercial français, du centre du Soudan à la côte de l'Atlantique. C'est là que se trouvent les centres toucouleurs les plus actifs; c'est là qu'il nous faudrait établir une ligne de postes analogues à ceux de Saldé et Matam. Ils s'y trouveraient d'ailleurs, au point de vue de la salubrité, dans de bien meilleures conditions que les précédents.

Déjà le gouverneur Faidherbe avait détaché de la confédération du Fouta, le Dimar, le Toro et le Damga. Il y a peu de temps encore, le traité d'octobre 1877, conclu par M. Brière de l'Isle, continuait ce morcellement indispensable à notre sécurité en Sénégambie; le Lao et l'Irlabé se plaçaient sous notre protectorat et séparaient leur cause de celle d'Abdoul Boubakar. En avril 1881, ce dernier était fugitif; le combat de N'Dirboyan, si meurtrier pour nos spahis, avait convaincu les Toucouleurs de la supériorité de

notre armement et de nos soldats. Les défections devenaient nombreuses autour du chef du Bosséa et nul doute que ce dernier n'eût été forcé de capituler ou d'émigrer, si nos démarches n'étaient venues lui prouver que la lutte nous était à charge et que nous avions hâte d'en finir. Dans les relations avec les indigènes de la Sénégambie, il faut se garder tout aussi bien d'une sévérité outrée que d'une faiblesse exagerée. Il y a entre les deux un juste milieu à observer, ainsi qu'il résulte clairement de la ligne politique inaugurée par le général Faidherbe et suivie par ses successeurs, les gouverneurs Pinet-Laprade et Brière de l'Isle.

Abdoul Boubakar est redevenu aujourd'hui plus puissant que jamais. Ses anciens ennemis, voyant qu'ils ne pouvaient compter sur notre appui, se sont rapprochés de lui, heureux d'obtenir ainsi leur pardon de l'avoir un moment abandonné. Nous pensons donc que si l'on ne met promptement un frein aux fantaisies ambitieuses de ce perturbateur, nous serons ramenés à trente années en arrière, alors que nos chalands du commerce ne pouvaient remonter le Sénégal qu'à l'époque des hautes eaux et sous l'escorte des avisos de l'Etat.

Nous nous sommes étendu sur cette question musulmane en Sénégambie, parce qu'elle y joue un rôle important. Ahmadou, s'il veut nous laisser commercer sur le Niger, ne désire nullement nous voir arriver en armes sur le grand fleuve et pour s'opposer à nos projets d'extension vers le Soudan central, il compte sur ses coreligionnaires du Fouta. De même, ceux-ci persistent dans leur hostilité à notre égard, parce qu'ils se sentent appuyés par le sultan de Ségou qu'ils considèrent comme leur chef naturel, comme leur protecteur vis-à-vis de nous. En frappant Abdoul Boubakar, on frappera Ahmadou et, suivant nous, il y a nécessité absolue, si nous voulons continuer avec succès l'œuvre du Niger, à reprendre la politique suivie depuis si longtemps avec le Fouta et qui consiste à isoler de plus en plus le Bosséa,

yer de troubles et d'agitation anti-française, en encoura-
ant les divisions des nombreux chefs de la confédération
en morcelant de plus en plus cet empire dont la grandeur
ra toujours le plus sérieux obstacle au développement de
otre influence en Sénégambie.

Le troisième groupe de l'empire d'Ahmadou comprend
place de Mourgoula avec quelques dépendances environ-
antes : le Birgo, le Bagniakadougou et le Gadougou. On
eut dès aujourd'hui considérer toutes ces contrées comme
erdues pour le sultan toucouleur. Le tata de Mourgoula
st isolé de Ségou et son Almamy ne tardera pas à nous lais-
er la place libre. Notre installation à Kita a suffi pour
lécider toutes les populations, tributaires de la place mu-
ulmane à refuser l'impôt et cette ancienne forteresse
mbera comme est tombé Koundian et comme tomberont
ccessivement toutes les dépendances de l'empire, assises
territoire malinké ou bambara.

Le quatrième groupe comprend la place de Dinguiray avec
elques dépendances, situées aux environs. Bien que
oins important que les deux premiers par son étendue et
population, ce centre de domination toucouleur pour-
it bien être appelé à jouer dans l'avenir un rôle qui fera
eut-être de Dinguiray, ce qu'il fut jadis sous El Hadj, le
oint le plus considérable de tout l'empire. Sa position
ntrale entre le Fouta Djallon et les régions aurifères avoi-
nant les sources du Niger, sa proximité des établissements
ropéens des rivières du sud, ainsi que la popularité de son
ef parmi les Talibés, de plus en plus mécontents d'Ah-
adou, feront peut-être de Dinguiray la future capitale des
ciennes possessions d'El Hadj Oumar. Aguibouc est, parmi
s fils du prophète, celui qui semble le mieux aimé des
oucouleurs ; son caractère généreux et ouvert, son ardeur
ans les combats et son commandement facile le désignent
ut naturellement pour prendre la succession d'Ahmadou,
celui-ci vient à disparaître. Toutes ces considérations

méritent que nous nous occupions sérieusement de Dinguiray et de son souverain. Cette place n'est pas éloignée des établissements anglais de la Gambie et de Sierra-Leone et il est certain que nos voisins britanniques ont déjà noué d'étroites relations avec Aguibou. Il est bien regrettable que les missions françaises qui, dans ces derniers temps, ont exploré le Fouta Djallon et poussé jusqu'à Timbo, n'aient pas continué leur route jusqu'à Dinguiray et aux sources du Niger, d'où elles auraient rejoint Kita par notre itinéraire de la vallée du Bakhoy. Elles auraient pu s'aboucher ainsi avec ce chef toucouleur et nous renseigner sur une région qui, depuis bien longtemps, n'a vu aucun voyageur européen.

Nous terminerons ces considérations sur l'empire de Ségou par quelques mots sur le Macina et la région qui s'étend entre Ségou et Tombouctou, région qui, depuis René Caillié, est restée en dehors des investigations de nos explorateurs. Ce fait est facile à expliquer et résulte de l'état politique de cette partie du Soudan, gardée par les deux cités indigènes de Tombouctou et de Ségou dont les chefs ennemis entre eux s'opposent à ce que les étrangers communiquent d'un pays à l'autre. Ainsi, la capitale d'Ahmadou forme, sur le Niger, une barrière que les pirogues des Somonos bambaras ou des Diulas sarracolets ne peuvent franchir; la peine de mort attend ceux qui enfreindraient les ordres du sultan. La conséquence la plus grave de cette situation est que le Djoliba, cette artère naturelle du Soudan occidental, est fermé au commerce et ne peut servir de voie de communication aux marchands indigènes qui se rendent des contrées aurifères du Bouré et du Ouassoulou aux marchés du riche Macina et à Tombouctou.

On comprend dès lors combien il nous a été difficile, pendant notre séjour à Nango, de prendre des renseignements sur les contrées situées au nord de Ségou. Nous savons que le Macina est très fertile en riz, miel, arachides et coton et que les habitants élèvent de fort beaux chevaux.

Il est peuplé de Foulbés, de même origine que les Peuls, ui ont fondé tous les empires musulmans de la Sénégambie.

renferme plusieurs marchés très importants, Djenné, aka, Ténenkou, rendez-vous des Maures venus du désert rec des chargements de sel, monnaie pour l'achat des cl aves et de l'or que les Diulas apportent des pays bambaras t malinkés. On nous parlait constamment à Nango de la randeur des embarcations qui naviguaient sur le Niger ntre Sansandig et Kabara, le port de Tombouctou. Beaucoup d'entre elles avaient, au dire des indigènes, jusqu'à 30 mètres de longueur et 6 mètres de largeur.

Ce qu'il est important de constater pour nous, c'est l'état d'hostilité entre Ahmadou et ses voisins du Macina ; il nous permettra, dès que nous aurons dépassé Ségou, de trouver chez les Maciniens un accueil sympathique. Pour nous, nous pensons qu'une mission française envoyée à Sansandig par les pays bambaras du Kaarta, pourrait rapporter sur cette région des renseignements tout à fait précieux et qui faciliteraient singulièrement nos projets d'extension dans le bassin du Niger; elles permettraient notamment d'examiner si les conditions politiques et géographiques dans lesquelles se trouve le marché de Sansandig, n'autoriseraient pas à prendre ce point comme base de nos opérations sur le Djoliba. Quoi qu'il en soit, il n'est pas bon dans ces contrées nigritiennes — et des exemples récents le prouvent surabondamment, — de marcher à l'aventure et de s'enfoncer chez ces peuplades méfiantes et ignorantes avant de les avoir prévenues de nos projets et du but essentiellement pacifique que nous poursuivons.

En résumé, l'empire fondé par El Hadj Oumar est actuellement dans une décadence complète. Ses divers tronçons tendent à s'isoler; ses tributaires diminuent de jour en jour, les places elles-mêmes, construites par le prophète se vident de leurs défenseurs et laissent se resserrer, de plus en plus étroit autour d'elles, le cercle des révoltés qui leur

coupe toute communication avec la capitale de l'empire. D'un autre côté, il est facile de constater, chez les divers frères du sultan de Ségou, des tendances séparatistes, qui suppriment toute unité d'action et de commandement et empêchent que nous n'ayons jamais plus à craindre une coalition semblable à celle qui a amené El Hadj sous les murs de Médine en 1857. Nous estimons donc que notre colonie du Sénégal, si nous suivons la ligne politique des Bouet-Willaumez et des Faidherbe, peut se considérer dès maintenant comme étant à l'abri de toute tentative de guerre provenant des fils du conquérant musulman. Ceux-ci essaieront bien de s'immiscer dans nos affaires de la rive gauche du Sénégal, particulièrement en indisposant contre nous les remuantes peuplades du Fouta, mais ils ne tenteront rien par eux-mêmes, car il faudrait alors leur supposer une unité qui leur manque assurément, ce qui les laisse absolument désarmés vis-à-vis des anciennes provinces révoltées de l'empire toucouleur.

(A suivre.)

DIX-HUIT MOIS A HUÉ

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PAR

M. A. AUVRAY

Médecin de la marine.

Hué n'a pas été découvert par moi ; la capitale de l'Annam
:iste depuis longtemps, et depuis longtemps est connue.
n'ai donc pas la prétention de la révéler au monde.

Les publications sur l'Annam commencent à devenir
›mbreuses ; le livre de M. Chaigneau et, plus récemment,
:lui de M. Dutreuil de Rhins, parlent spécialement de la
ıpitale de l'empire ; d'ailleurs les relations officielles des
verses ambassades ou missions envoyées à Hué, ont été
ı seront certainement publiées. Voilà donc bien des
›urces, et j'en passe, où la curiosité de ceux qu'intéressent
s choses de l'extrême Orient peut aller puiser des détails
ıriés et nombreux.

Mais ayant passé dix-huit mois à la légation française, j'ai
·usieurs fois eu l'occasion de voir de près et mandarins et
ıinistres ; ce sont les remarques que j'ai faites, mes obser-
ıtions toutes personnelles, et le récit des rares événements
ui sont venus troubler la monotonie de notre existence,
ue je livre à ceux qui voudront bien les lire.

Qui sait ? On les lira peut-être, car ces notes ont la bonne
›rtune de voir le jour à une heure où la question du Tonkin
réoccupe vivement l'opinion publique.

« Hué, capitale de l'empire d'Annam ; 100 000 habitants; 16° 23′ de latitude nord, 105°2′ de longitude est. »

Tels sont les renseignements succincts que me donna le *Dictionnaire géographique* de Dezobry quand, en 1879, je fus désigné comme médecin de la légation de France à Hué.

Le 20 mai, je quittais Toulon ; le 24 juin j'étais à Saigon, d'où je partais le 27 pour Hué en même temps que M. Rheinart, inspecteur des affaires indigènes.

Le 30 juin, au matin, nous franchissions la barre de Thu-an pour entrer dans la vaste lagune ou débouche le fleuve qui entoure et protège la ville impériale; la barre était maniable ce jour-là ; mais toujours difficile et souvent dangereuse, elle est impraticable pendant les mois d'octobre et de novembre, quand souffle avec force la mousson de nord-est qui commence à s'établir ; d'ailleurs elle n'admet que des navires calant de 3^{m} à 3^{m},20 au maximum.

Il faut de quatre à cinq heures de *sampan* pour remonter de Thu-an à Hué (10 milles environ) ; la navigation du fleuve est facile jusqu'à 2 milles de la citadelle et permet le passage de barques assez grandes ; c'est en ce point que se trouve le poste de mouillage de la flotte annamite dont le vieil aviso français le *Scorpion* constitue actuellement encore le plus bel ornement.

A partir de ce point, le fleuve est défendu par deux barrages distants l'un de l'autre d'un kilomètre environ, et formés de pilotis profondément enfoncés, laissant entre eux des intervalles que rempliront, au moment du danger, les tas de pierres disposés sur la rive ; ce sont à peu près les seuls obstacles que rencontrerait, pour arriver sous les murs de la place, une flottille de débarquement.

Bientôt on quitte le fleuve pour entrer dans le canal qui forme le fossé est de la citadelle ; d'un côté, des murs en briques présentant des angles alternativement rentrants et saillants, armés de canons rouillés ; de l'autre, un marché dont l'animation paraît assez grande ; puis on tourne brus-

quement à droite et tout à coup la légation de France apparaît. On est arrivé.

C'est alors que l'étonnement commence : on se demande curieusement et l'on cherche des yeux où s'élève cette ville de 100 000 habitants que signale le dictionnaire.

On s'aperçoit bientôt qu'on écrit la géographie comme l'histoire, et cette impression première, un séjour prolongé ne fait que la fortifier davantage.

C'est qu'en réalité Hué n'existe pas, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la citadelle proprement dite et aux marchés qui l'entourent, mais qui tous ont un nom particulier; et même avec cette ingénieuse combinaison de groupement, je crois que l'on reste loin encore du chiffre de population donné par les livres; on peut hardiment diminuer ce nombre de 30 ou 40 000.

Vaste carré de 2800 mètres de côté environ, la citadelle oppose à la curiosité des Européens auxquels l'accès en est défendu, ses murailles de briques couronnées de batteries peu redoutables; les fossés sont à sec, excepté pendant la saison des pluies, mais les glacis sont baignés par le fleuve au sud; à l'ouest, au nord et à l'est par les canaux qui en partent et qui le rejoignent. Une seconde enceinte, qui s'appuie sur la face sud, près du mât où flotte le pavillon annamite, protège les bâtiments royaux. Une porte y donne entrée par un couloir, véritable tube extracteur dont les parois de pierre sont destinées à protéger la Majesté royale contre les regards profanes de ses humbles sujets; ce couloir aboutit au fleuve dans un enclos fait de nattes fixées à des piquets de bambous et désigné par le peuple sous le nom de « bains du roi » ; c'est là que sont généralement mouillées les grandes jonques de la famille royale.

Le livre de M. Chaigneau donne sur la citadelle, sur les bâtiments royaux, sur l'emplacement des divers ministères, des magasins de vivres et de munitions, du trésor royal, etc., etc., de longs et curieux détails dont les Anna-

mites attachés à la légation nous ont affirmé l'exactitude mais nous n'avons jamais eu l'occasion de pénétrer dans ce vaste carré qui d'ailleurs ressemble, paraît-il, aux autres citadelles annamites. De quelque endroit qu'on se place, soit des hauteurs environnantes, soit du faîte de la légation, on n'aperçoit que des bouquets d'arbres, ombrageant et cachant en partie les longues toitures des magasins et des casernes, et vers l'angle sud-ouest les tuiles vernissées des bâtiments royaux auxquelles le soleil donne des reflets éclatants; de loin, c'est quelque chose.

Faisant face au côté est, sur une île formée par le fleuve et le canal son tributaire, s'étend la plus grande agglomération de villages dont soit entourée la citadelle ; c'est la-hoï ou Ben-fo, vaste marché, quartier commerçant par excellence, divisé d'ailleurs en plusieurs communes. L'animation y est assez grande le matin et le soir, sur le quai du canal et dans les deux principales rues, qui viennent aboutir perpendiculairement à lui ; dans l'une, celle qui longe le fleuve, se trouvent les boutiques d'étoffes de coton et de soie, de produits alimentaires, d'incrustations grossières, loin de valoir celle du Tonkin, de vases en cuivre, etc, etc.; dans l'autre se fait presque exclusivement un commerce des plus florissants, celui des cercueils; il y en a pour toutes les tailles et pour toutes les bourses. D'ailleurs Ben-fo est ville de ressources : on y trouve de tout, chaussures, vêtements et coiffures annamites, bougies de fabrique hollandaise remarquables par leur gracilité, allumettes suédoises dont quelques marques rendraient jalouses la régie française, farine avariée d'origine américaine et flacons anglais d'une préparation de salsepareille dont les Annamites paraissent très friands. Au centre de l'île, dans des jardins mal tenus et qui n'ont d'autre accès que des ruelles souvent impraticables par leur mauvais état, s'élèvent quelques maisons à étages. Ce sont les demeures de princes de la famille royale; rien n'y révèle la richesse ou le luxe; quelques-unes ren-

ferment pourtant des meubles de prix, tels que bahuts et bancs incrustés et sculptés, et des bibelots d'ivoire délicatement travaillés.

Sur les glacis en face de Ia-hoï, et relié à ce marché par deux ponts de bois, se trouve un autre marché qui n'est qu'une dépendance du premier; c'est le quartier où se fabrique la chaux de bétel, où l'on vend les nattes et les poteries; l'animation y est grande, surtout près de la porte qui donne accès à l'angle sud-est de la citadelle.

Sur le canal nord, les maisons sont peu nombreuses, il n'y a pas de marché proprement dit.

Vis-à-vis du front ouest s'étend le village de Kim-long dont le marché assez important se tient plus loin, sur le fleuve; la population, très nombreuse, est en partie catholique; c'est à Kim-long que se trouve l'établissement des missionnaires et le siège de l'évêché.

Au sud, c'est le fleuve qui baigne le glacis; sur la rive gauche quelques rares maisons, de grands magasins de bois appartenant au gouvernement; « le palais des édits », humble construction, espèce de pagode à un étage où l'on affiche quelquefois les édits royaux; puis la porte royale avec le tube extracteur mentionné plus haut; enfin la « maison des Étrangers », où le ministre des relations extérieures reçoit les ambassadeurs, plénipotentiaires, envoyés et chargés d'affaires, quand ceux-ci lui font demander une entrevue. Dans l'enceinte de cette pauvre construction, la civilisation européenne a mis son cachet; c'est un modeste atelier à toit et à parois de verre, où quelques Annamites, retour de France, font de mauvaise photographie.

C'est sur la rive droite du fleuve, en grande partie occupée par des paillotes où l'on répare les jonques de guerre, que se dresse la légation de France, presque en face la maison des Étrangers, sur le côté est de la route des *trams*, ou route de Saigon. Les difficultés diplomatiques qu'ont rencontré le choix et l'obtention du terrain nécessaire, la len-

teur des négociations et la tournure presque menaçante qu'elles avaient prise vers la fin, sont une preuve du peu de sympathie que professe pour nous le gouvernement annamite. Campés en face de cette cour orientale, où se traitent tant bien que mal les affaires du Tonkin et de l'Annam, c'est-à-dire de tout ce qui reste à Tù-duc de son empire amoindri, nous sommes là comme une menace perpétuelle et vivante. Aussi, grande est la surveillance qui s'exerce autour de nous; tous nos actes sont connus et commentés, et donnent lieu quelquefois à des suppositions les plus fantastiques. C'est ainsi que l'été dernier, le bruit courait que les réparations faites à la toiture n'avaient d'autre but que de la mettre à l'abri des boulets; il est vrai que les feuilles de zinc, qui ont avec avantage remplacé les briques primitives, sont une armure protectrice en rapport avec l'artillerie braquée sur elles.

Carré de 200 mètres environ, la concession est coupée par la route qui passe devant les casernes. La partie antérieure, celle qui longe le fleuve, est un terrain vague sur lequel il nous est interdit, par la convention, de bâtir des constructions permanentes. Dans la partie postérieure, qu'un mur en briques sépare de la route, s'élève l'hôtel de la légation. Il se compose d'un vaste bâtiment à un étage avec toit mansardé, et de deux ailes situées sur le même plan, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée; dans l'aile droite loge le secrétaire; dans la gauche sont établies les cuisines.

Le chargé d'affaires et le médecin habitent le bâtiment principal. Les dépendances sont formées de bâtiments bas dont le grand axe est perpendiculaire à l'hôtel; celles du nord-ouest sont occupées par le jardinier et le garde-meubles européens; celles de l'est par le lettré, l'interprète et les plantons, etc.

On a voulu faire grand et on a fait grand. L'Annam ne nous a fourni que ses coolies, sa chaux de coquillages, et sa terre à briques; les autres matériaux, même le bois des

parquets et les ouvriers proprement dits venaient, soit de Saïgon, soit de France; il a fallu surmonter des difficultés de toutes sortes, mais malgré quelques imperfections de détail, facilement excusables, l'œuvre est de nature à donner aux Annamites une juste idée de ce qu'on fait en France, et en dépit de leur grande ignorance de la civilisation européenne, ils s'étonnent à coup sûr et ils admirent peut-être.

Cette vaste demeure, sonore et vide, semble quelque sépulcre religieusement entretenu, le soir surtout quand une lampe discrète éclaire à peine le large vestibule et le grand escalier; et lorsqu'on se quitte pour aller demander au sommeil des rêves agréables, la parole d'adieu qui vous vient aux lèvres est celle des trappistes : Frère, il faut mourir!

Il faut vraiment pour supporter cette solitude presque absolue, cet isolement si rarement troublé, un caractère particulier; je ne parle point, bien entendu, des missionnaires, à qui des considérations d'un ordre tout spécial font quitter parents, amis et patrie pour venir gagner des âmes annamites à la religion du « Seigneur du Ciel », comme disent leurs passeports; mais tout autres sont les conditions du personnel de la légation; nous venons là passer deux ou trois ans, plus ou moins, parce qu'un ordre nous y envoie, et malheur alors à celui qui ignore l'art de se créer une occupation loin du bruit des villes et des relations du monde. Que l'on fasse des vers, de la philosophie, de la musique ou de la science, peu importe pourvu qu'on fasse quelque chose; celui qui ne fait rien est perdu; l'ennui, la nostalgie, le spleen ont vite raison de son intelligence et de ses forces. Il n'y a plus qu'un remède, le retour; encore faut-il qu'il ne soit pas trop tardif, comme je l'ai vu pour un de nos malheureux compagnons d'exil; il demandait à l'opium les joies paradisiaques qu'il procure; à force d'user de la seule distraction que ses goûts lui permissent,

il est vite tombé dans le morphinisme, et, arrivé à Saïgon, il mourait deux jours après son entrée à l'hôpital.

Du balcon de l'hôtel, le spectacle qui s'offre aux regards mérite d'attirer l'attention et la vue quotidienne qu'on en a ne lui enlève pas son charme. A l'ouest, s'étageant sur quatre plans de hautes montagnes, et auxquelles l'éloignement donne des reflets bleuâtres; elles forment une longue chaîne, vaste ceinture presque demi-circulaire, qui courant de l'ouest au sud, puis à l'est, va mourir à l'extrémité de la lagune; quelques-uns des pics sont assez élevés et doivent atteindre près de 2000 mètres. La plupart, couverts de fourrés inextricables, sont inaccessibles; ils séparent du pays des Moïs l'Annam qui ne présente, en ce point, qu'une bande de terre rétrécie. Le fleuve en descend de l'ouest à l'est, tranquille et sinueux; sa largeur aux basses eaux est de 375 mètres en face de la légation; plus loin, il s'élargit encore pour se diviser en deux bras qui enferment une île à l'aspect verdoyant, dont la rive nord, celle qui fait face à Ben-fô, est couverte de chantiers où l'on construit des jonques de guerre.

Les environs de Hué permettent quelques promenades qui ne manquent pas d'intérêt. Voici d'abord la montagne du roi ou Dia-bin, au sud-ouest de la légation, de l'autre côté de la rivière de Phu-cam. Elle est couverte de sapins, et sa forme est à peu près celle d'une butte de polygone; on dirait une gigantesque construction humaine; sa hauteur est de 120 mètres environ; elle sert de point de repère aux navires pour l'entrée de Thu-an; un escalier, tout en ruines, comme d'ailleurs tous les monuments de Hué, conduit au sommet et si la montée n'est pas chose facile, en revanche la vue dont on jouit là-haut compense largement toutes les peines. L'œil domine en entier le vaste bassin formé par les montagnes que je viens de décrire, plaine immense où l'on peut suivre dans ses sinueux contours, le long ruban argenté du fleuve qui court d'abord au milieu des

rizières, enceint la citadelle, entoure de ses bras des îlots de verdure, et, traversant de nouvelles rizières, va se jeter enfin dans la lagune. A vos pieds la citadelle étale ses bouquets d'arbres au milieu desquels brillent de reflets dorés les tuiles vernies des palais royaux; à l'horizon, d'un côté des pics bleuâtres à demi noyés dans les nuages qu'ils rassemblent, de l'autre, des dunes blanches et le bleu de la mer se mariant à celui du ciel; en arrière, une lande inculte, nue, sauvage, toute mamelonnée de tombeaux; sur tout ce paysage règne un calme profond, presque absolu; ce n'est guère qu'au coucher du soleil que çà et là la campagne s'anime : les troupeaux de buffles rentrent à l'étable conduits par un enfant qui somnole sur sa lente monture; les bûcherons descendent des collines avec leur faix de bois mort, et l'on entend monter jusqu'à soi le bruit des marchés endormis tout à l'heure. Le charme est grand de ce spectacle chèrement acheté et qui l'a vu seulement une fois doit en garder un vivant souvenir.

En descendant plus vers le sud, se trouve bientôt une autre curiosité, c'est le parc et l'autel des sacrifices; au milieu d'un beau bois de sapins, véritable *circus*, se dresse une vaste construction cylindrique surmontée d'un cylindre à moindre rayon; c'est sur la seconde plate-forme que chaque année, au premier mois du printemps, le roi entouré de tous les dignitaires de l'empire, fait à la terre le sacrifice prescrit par les rites; de vastes dalles indiquent la place où l'on dresse les tentes pour la nuit de veille, de prières et de jeûne qui précède l'holocauste.

L'accès de cette enceinte, l'entrée même du bois est interdit aux étrangers; mais le gardien n'est jamais là, et chacune de nos visites à ce lieu, rapportée au roi par les soldats annamites qui nous accompagnaient, a valu au mandarinet insoucieux une suspension de solde de plusieurs mois.

A l'ouest de ce parc, en franchissant quelques collines

dénudées ou plutôt quelques mamelons, on arrive au tom-
beau du roi Tù-duc. Ce n'est pas que Tù-duc soit mort;
règne, ou du moins croit régner sur l'Annam; mais
l'exemple de ses ancêtres, dont on voit au loin dans la vall
s'étager les tombeaux, il s'est, de son vivant, choisi le lie
de sa sépulture. C'est que l'idée de la mort n'a rien d'ef
frayant chez un peuple où le neveu ne peut faire à l'oncle d
plus agréable présent que celui d'un cercueil; les riches s
plaisent à embellir de villas et de fleurs le site pittoresqu
où ils veulent que reposent leurs dépouilles, persuadés qu
là où ils étaient bien sur la terre, sous la terre ils sero
mieux encore.

L'empereur fait comme ses sujets, et délicieux est l'e
droit qu'il s'est choisi pour dernière demeure; l'inévitab
bois de sapins, monopole des résidences royales, entou re
de beaux jardins et de vastes constructions à tuiles dorées;
c'est la bastide du monarque : c'est là qu'au milieu de ses
femmes il vient se reposer du tracas des affaires. Les heures
doivent passer courtes et riantes en ce coin paisible et frais;
mais nous ne pouvons qu'en soupçonner le charme; ici le
gardien fait bonne garde; de hautes murailles et des portes
bien closes irritent la curiosité; en vain, pour la satisfaire,
retrouvant une agilité que je croyais perdue, je plongeai du
haut d'un arbre des regards curieux dans l'intérieur de l'en-
ceinte; je ne pus voir que de verts gazons et le pied des
sapins.

Du tombeau du roi, en descendant vers le fleuve, on ar-
rive au village de Tù-duc ou des potiers. Là se trouvent les
ruines d'une enceinte en maçonneric dans laquelle Min-
manh et Gia-long se donnaient le spectacle d'éléphants lut-
tant contre des tigres; mais ces splendeurs sont passées, la
décadence est venue, et sous le règne actuel ces spectacles
n'ont plus lieu; les monuments existants tombent en ruines;
pas un nouveau ne s'élève, et la postérité ne lira le nom de
Tù-duc que sur un tombeau.

En face de l'arène, se dresse la tour à sept étages, dite par nous, tour de Confucius parce qu'elle est voisine d'un temple où l'on vénère le sentencieux philosophe; mais ce n'est pas de ce lieu qu'il faut l'aborder; on se priverait d'une des plus belles promenades que l'on puisse faire aux environs de Hué. Conduits par nous, tous nos visiteurs l'ont faite, et tous ont admiré le panorama merveilleux offert à leurs regards. C'est à Kim-long qu'il faut aller d'abord. En quittant l'établissement des missionnaires français où l'on reçoit toujours un cordial et charmant accueil, on gagne la rive gauche du fleuve, que l'on remonte en suivant son bord par un sentier ombragé de bambous gigantesques; on traverse le marché, un des plus animés de la capitale, le chemin devient de plus en plus ombreux, puis on arrive à une vaste série de constructions dont fait partie la tour de Confucius.

Voici d'abord le camp des lettrés dont l'enceinte renferme une suite de bâtiments modestes où les étudiants viennent subir les examens qui doivent leur ouvrir la route des grandeurs; immédiatement après, sur un tertre qui domine le camp, s'élève la tour et la bonzerie qui lui fait suite; la tour date, je crois, du règne de Min-manh; elle est polygonale, a sept étages de plus en plus étroits, et doit avoir 15 mètres de hauteur; le style en est chinois; on accède au sommet par un escalier dont la porte est toujours close, et c'est le mandarin des rites qui en garde la clef. De chaque côté sont deux sortes de kiosques dont l'un abrite une fort belle cloche chinoise; l'autre, la tortue symbolique, à dos de marbre supportant une table verticale toute couverte de caractères chinois. Un escalier monumental mais en ruines, conduit de la tour au bord du fleuve. Derrière la tour, trois portes donnent accès à la bonzerie; des guerriers, plus grands que nature, semblent protéger l'entrée; à droite et à gauche, dans de petits temples, se dressent, en bois, de grands guerriers et des sages non moins grands,

honorés chacun d'un autel; puis voici : dans la première pagode, le gigantesque Boudha en bois doré; sa face est riante et bouffie, il semble complètement absorbé dans la contemplation de son vaste nombril : c'est l'image de la parfaite quiétude dans l'absolu bien-être. La seconde pagode est consacrée au culte boudhiste; elle ressemble aux temples indiens. L'entrée du sanctuaire est interdite au profane, mais le regard, à travers les grilles, plonge facilement dans la demi-obscurité du saint lieu; un vague parfum d'encens vous saisit, une lampe jette sur l'autel une lueur discrète; tout, dans cet asile, semble porter au recueillement; un vieux bonze psalmodie des versets, en battant la mesure sur un tam-tam ; derrière lui se tient un enfant, rappelant par son costume et sa pose les enfants de chœur du culte catholique; d'ailleurs la ressemblance est complète, si bien qu'un missionnaire qui m'accompagnait un jour, donnait le nom de confrère au vieux bonze qui dirige le couvent.

Derrière cette pagode, est celle de Maia, non moins dorée, mais plus petite que le Boudha de l'entrée, puis le couvent des bonzes, qui n'est qu'une case annamite très ordinaire.

Cette exploration finie, au lieu de descendre directement au fleuve, prenons à droite de la tour une porte donnant sur la campagne, alors le spectacle change, et l'on jouit bientôt d'un des plus beaux points de vue qu'on puisse rêver. Ici le fleuve fait un coude, son cours s'élargit, ses rives sont encaissées au milieu de basses collines qui viennent en pente douce mourir jusqu'à lui. Elles sont couvertes de bosquets touffus dont les derniers arbrisseaux trempent dans l'eau leurs branches pendantes en y reflétant leur verdure. Le premier plan des montagnes forme le fond du tableau; le fleuve, qui tourne et se perd derrière la colline de droite, semble un lac paisible dont quelques barques de pêcheurs troublent à peine la surface. Deux grands bois de sapins cachant l'un, le temple des guerriers, l'autre celui de Con-

ius, ajoutent au charme de l'ensemble, et la pente qui, la tour mène à ces temples, est faite de verts gazons ıpés d'un sentier qui bientôt se perd complètement sous euillage des bosquets. On dirait un coin de paysage des s écossais, éclairé par les splendeurs d'un ciel oriental. 'el est Hué, capitale, avec ses marchés populeux, ses rares numents et ses environs pittoresques. Quand on a fait quelques promenades dont j'ai tenté de donner une idée, ınd on a de plus visité les deux pagodes de Ben-fô, il ne le plus qu'à s'arranger pour supporter au mieux la mono- ie d'une existence où, pour nous, pendant deux ans, le s insignifiant des faits allait devenir un événement re- rquable.

Deux jours après notre arrivée, il y avait grande fête à la ır, la fête de la reine-mère; le soir, la citadelle s'illumi- t de quelques lampions; la circulation du fleuve était erdite, et des barques de soldats annamites formaient près bains le cercle où stationnait la barque royale; nous ons invités à voir de loin ce spectacle, sur une jonque man- ine; nous le vîmes en effet, mais du balcon de l'hôtel. s danseurs, des danseuses peut-être, brandissant des ches de résine, décrivaient dans la nuit des cercles de u, pendant que le chœur des artistes royaux envoyait squ'à nous un chant monotone, dominé parfois par l'ac- mpagnement obligé des tam-tams et du gong. Puis, au oment où les officiers de l'*Antilope* allaient nous quitter ec le chargé d'affaires et le médecin partants, la première ée du feu d'artifice s'éleva dans les airs. Quelques pièces ent allumées, que la distance nous empêcha de juger; ıtes ne partaient pas; c'était le reste des artifices achetés France l'année précédente pour la fête du roi, et que n avait gardés par économie, la dépense ayant été forte. ntôt un modeste bouquet lança dans la nuit quelques bes lumineuses, comme un dernier adieu à ceux qui par- ent. Puis tout s'éteignit et les voyageurs nous quittèrent.

A quelque temps de là, pour tromper les ennuis des premiers jours, le chargé d'affaires m'offrit l'occasion d'une grande chasse aux bœufs sauvages; le point choisi était Ba-truc, à l'ouest-nord-ouest de Hué, au pied des montagnes. Après quinze heures de Sampan nous débarquions à 6 kilom. de la ferme où le révérend père R... nous attendait pour nous offrir l'hospitalité la plus cordiale. Le pays est inculte, presque sauvage, aride et nu; c'est à cela que les missionnaires doivent d'avoir facilement acquis en ce point de vastes terrains; une ferme s'est créée, véritable ferme modèle; c'est le père R... qui la dirige; il vit là, seul Européen, et son intelligente activité a fini par transformer le sol qui commence maintenant à produire d'abondantes récoltes. Grand chasseur devant l'Éternel, notre hôte avait tout préparé; les éclaireurs avaient relevé plusieurs troupeaux et le soir même nous étions en chasse; mais ce jour-là je n'eus qu'un avant-goût des plaisirs qui m'étaient promis. Le lendemain, à cinq heures du matin, la chasse recommence; nous arrivons, après une heure de marche, au pied d'une série de collines, qui de loin paraissent dénudées; les bœufs sont là, nous les voyons; mais eux nous avaient déjà vus et déjà fuyaient; la poursuite commence, non pas aisée comme on peut croire; ce ne sont que fouillis de lianes à travers lesquels il faut se frayer un chemin à coup de faucille ou de hache; des branches vous fouettent le visage à chaque pas; à chaque pas de grandes herbes coupantes déchirent la main qui les écarte; des cailloux roulent sous les pieds, et l'on trébuche; la pente est si raide que l'on arrive haletant au sommet, tout juste à temps pour voir les bœufs au faîte de la colline voisine. Alors il faut descendre pour remonter encore au milieu de taillis de plus en plus épais; trois plans sont ainsi franchis, le soleil est déjà haut, il est huit heures; il faut revenir, en franchissant des obstacles semblables; le guide se perd sous bois, en essayant d'y découvrir un sentier; on se retrouve enfin après des

;ues sans nombre, et quand nous arrivons à la plaine, heures sont sonnées depuis longtemps; pas un souffle ; le soleil, un soleil de juillet sous les tropiques, est toute sa force; sur le sol une réverbération terrible; les pieds brûlés et la tête en feu. Mais il faut marcher, pas un arbre pour y chercher un abri, pas une goutte u pour s'humecter les lèvres; la ferme, dont on aperçoit ain le toit qui scintille dans l'air chaud, semble s'éloigner finiment des chasseurs haletants. On arrive enfin, mais est brisé; pour ma part, je me sens incapable de recommencer jamais ces stériles exploits; et le lendemain mes ds en sang me sont une excuse plausible pour demeurer un fauteuil à soigner ampoules et courbatures.

'est que dans la province de Hué, la chasse n'est pas ose facile; les montagnes couvertes de véritables forêts rges qu'il faut traverser à la poursuite du gibier qu'elles itent; il y abonde pourtant; j'entends le gros gibier et n celui de la plaine Saint-Denis ou du Faron, mais bœufs urds au front cave, éléphants, rhinocéros, tigres surtout, si nombreux qu'au pied des montagnes on n'ose plus sor- après le coucher du soleil. J'étais d'ailleurs avec un des ands chasseurs de la Cochinchine. C'est merveille de voir ut son arsenal; les armes de tous les calibres, depuis la osse carabine de 4 et le tromblon, jusqu'au modeste 16, passant par tous les modèles rayés ou non, s'y trouvent unies : certaines balles sont de véritables boulets soit explosibles, soit de rupture, car il en est de toutes les façons t de tous les poids; rien qu'à cette vue l'on devient chasseur, mais pas pour longtemps; il suffit d'une campagne omme ma première pour vous enlever à jamais toute velité cynégétique, pour peu qu'on soit d'humeur douce et aisible. Toutefois l'insuccès d'un jour ne décourage jamais n vrai Nemrod et mon compagnon a repris souvent le ours de ses exploits, désireux d'ajouter de nouveaux ophées à ceux qui ornent déjà sa maison de Saïgon,

bien connue d'ailleurs sous le nom de Case aux éléphants.

Quelles belles chasses! j'en ai plus d'une fois entendu les merveilleux récits et souvent mon narrateur m'a fait passer par les émotions poignantes qu'il a lui-même éprouvées. C'est matière à un livre superbe, mais il n'est qu'en projet, je crois, ou tout au plus au premier chapitre.

Ba-truc nous a revus quelquefois, et, en dépit de mes serments, j'ai chassé de nouveau, poursuivant, le fusil n°8 à la main, ces magnifiques bœufs, à robe presque noire et dont quelques-uns atteignent jusqu'à $2^{m},15$ au garrot; mais je manquais d'enthousiasme, découragé par l'insuccès, n'ayant jamais pu voir que de loin notre gibier bondissant au milieu des taillis, ou gravissant au galop la pente d'une colline qu'il fallait grimper péniblement à sa suite.

Quelques jours après notre retour à l'hôtel, l'arrivée de l'*Antilope* nous surprit agréablement; elle nous amenait le chef de cabinet du nouveau gouverneur, venu pour voir par lui-même ce qu'était Hué, ce poste qui centralise les affaires de nos consulats de l'Annam et du Tonkin. Après le départ des visiteurs, la légation retomba dans son calme habituel; nous attendions, pour en sortir, une ambassade espagnole depuis longtemps annoncée; mais Sa Majesté Catholique paraissait peu pressée d'engager les négociations du traité de commerce projeté entre l'Espagne et l'Annam.

J'allais oublier un événement; ils étaient rares pourtant; c'est que d'abord il nous avait peu frappés; aussi fûmes-nous étrangement surpris d'en lire cinq mois après le récit fantastique dans maints journaux de France: j'entends parler du fameux incident Rheinart, dramatisé par l'imagination d'un journaliste aux abois.

Voici les faits; c'est vers la fin de septembre qu'ils se sont passés, je crois.

Nous étions allés, M. Rheinart et moi, rendre visite aux missionnaires de Kim-long, et nous revenions dans la jonque de la légation, portant pavillon français. — Au tournant du

inal nous remarquons, sur le fleuve et sur la rive gauche, i mouvement inusité; des barques de guerre annamites rculaient en tout sens et sur le bord des soldats se pro-ıenaient, portant des pavillons de toute couleur. Nous ontinuons ; bientôt de grands cris partent des barques, et une d'elles, se détachant des autres, arrive sur nous à force le rames. L'abord fut un peu brusque; le chargé d'affaires :omprend qu'on lui interdit le passage du fleuve; mais justement froissé du procédé, il fait repousser la barque et passe outre. Une seconde arrive aussitôt, et je ne sais quel mandarin nous crie que le roi étant sur le point de débarquer, il nous fallait regagner par terre l'hôtel de la légation. Il n'y avait pas à lutter; il nous fallut donc descendre et rentrer à pied, empêchés même de prendre la route qui longe le fleuve en passant devant les casernes, pour ne pas souiller de nos regards la majesté royale !

En arrivant nous apprîmes la cause de tout ce bruit; le roi sorti de sa jonque, pêchait à la ligne près de la rive droite et non loin de la légation. Immédiatement le chargé d'affaires écrit au *tuong-bac* pour lui demander satisfaction de l'offense, n'admettant pas qu'on lui interdît d'une façon si cavalière la circulation du fleuve; alors même qu'on eût consenti à se plier, pour le roi, aux usages annamites, on ne l'eût fait que sur demande polie, transmise par quelque fonctionnaire de rang élevé et accompagné d'un interprète, et non sur l'ordre insolent d'un infime mandarin, ou sur l'injonction plus insolente encore de soldats grossiers et brutaux.

La lettre partit le soir même.

Le lendemain, les pluies torrentielles commencèrent; la crue du fleuve fut subite, coupant toute communication entre les deux rives; pourtant deux jours après, malgré l'inondation qui durait encore, les deux assesseurs du ministre, le *tam-bien* et le *bien-ly* apportaient au chargé d'affaires les excuses les plus complètes, le tuong-bac s'ex-

cusant lui-même de n'être pas venu, sur l'état du temps vraiment horrible ; il vint d'ailleurs, quelques jours après, renouvelant excuses et regrets, promettant que jamais pareil fait ne se reproduirait, et donnant l'assurance que tous les soldats de la barque venaient de passer par les verges en compagnie du chef qui les commandait; la chose était vraie; nous venions de voir nous-mêmes, du balcon de l'hôtel, le rotin tomber sur les reins de ces pauvres diables, victimes d'une consigne maladroitement appliquée.

L'affaire n'eut pas d'autre suite, d'ailleurs satisfaction était donnée au représentant de la France ; quant aux coups dont il aurait été frappé, c'était imagination pure, le journaliste inventif avait parlé sans savoir : on ne voit jamais le roi surtout en audience privée, et le récit de la querelle entre le roi et le chargé d'affaires n'a même pas un fond de vraisemblance, la chose étant impossible ; l'emprisonnement est tout aussi fantastique que les coups donnés et rendus, et la tragédie se borne à la simple histoire que je viens de raconter au long.

La saison des pluies était commencée, et nous ne comptions plus pour, cette année, sur l'ambassade espagnole ; un jour, pourtant, le bruit court que les ambassadeurs sont à Tourane. Une semaine se passe ; la pluie tombait toujours et l'ambassade n'arrivait pas ; enfin cependant on nous annonce officiellement que la caravane a quitté Tourane et qu'elle est tout près. Le 14 novembre à midi, les premiers porteurs du cortège (ils étaient 200) font leur entrée dans la cour de la maison commune, que quelques draperies déguisaient tant bien que mal en hôtel des ambassadeurs; cette maison touche au sud à l'hôtel de la légation, dans le terrain de laquelle elle est enclavée, et dont la sépare à peine un mur délabré.

A trois heures, un enseigne de vaisseau, capitaine d'infanterie de marine, vint en officier d'ordonnance nous annoncer la visite officielle de l'ambassade; et le soir même

eut lieu la première entrevue, toute officielle et d'apparat. Quels beaux costumes! Le plénipotentiaire, don Melchior O***, lieutenant de vaisseau et colonel d'infanterie de marine, portait comme les deux enseignes attachés à la mission, les galons du grade supérieur qu'ils occupaient dans l'armée; c'est la mode en Espagne; et le secrétaire de l'ambassade, tout de rouge habillé, semblait produire beaucoup d'effet sur les Annamites, tant amis de la couleur et du brillant.

Cette visite rendue, les relations cérémonieuses en demeurèrent là, car l'amitié ne tarda pas à naître entre nous; leur demeure n'était séparée de la nôtre que par un fossé que nous appelions la Bidassoa; il fut vite franchi sur les planches qui joignirent ses bords, et une porte fut taillée dans la haie de la légation pour rendre plus faciles les communications entre les deux peuples, en s'affranchissant de la route annamite; c'est qu'à Hué, entre l'Espagne et la France, il n'y a jamais eu de Pyrénées.

C'était pour nous une véritable bonne fortune que l'arrivée de ces aimables compagnons d'exil; notre accueil le prouva bien, et eux-mêmes profitèrent avec joie d'une hospitalité que leur installation précaire sous un toit annamite leur rendait plus précieuse; ils étaient les hôtes officiels du Tù-duc, les nôtres en réalité! et sitôt que l'un d'eux venait à se sentir fatigué du climat ou du voyage, il quittait vite son cabinet humide et sombre pour une de nos chambres plus confortables et plus saines, toujours prête à le recevoir; la rapidité de la convalescence, mais la résistance au rétablissement complet, c'est-à-dire à l'*exeat* commandé par les convenances diplomatiques, étaient le plus bel éloge qu'on pût faire de l'hôpital improvisé.

Après l'échange obligé des visites et des cadeaux, les négociations du traité commencèrent entre les contractants. Les cabinets de Madrid et de Paris s'étaient mis d'accord sur tous les articles du projet et j'imagine que les difficultés avaient été nulles; elles ne commencèrent qu'à Hué,

et pour la première fois je pus apprécier le savoir-faire annamite. Rien de plus irritant que cette façon de procéder, toujours indécise, flottante, incertaine : un jour tout semble conclu l'accord est parfait. Mais le lendemain il faut revenir en arrière et reprendre à nouveau les premiers articles, le roi n'ayant pas voulu consentir à la forme de rédaction primitivement adoptée. C'était alors des discussions sans nombre sur d'infimes détails, des arguties à faire perdre patience au plus patient des mortels. Don Melchior passait six fois par semaine de la satisfaction du succès entrevu à la douleur de l'insuccès probable. Vingt fois il fut sur le point d'envoyer au diable Annam, mandarins et traité; vingt fois l'illusion d'une promesse lui remit au cœur l'espoir du triomphe. La diplomatie annamite est fourbe, tortueuse, faite de réticences et de restrictions, toujours indécise, se jouant des promesses, retirant aujourd'hui ce qu'elle accordait hier, pour le rendre demain; ne cédant qu'aux menaces dont l'exécution lui paraît prochaine, et trouvant encore le moyen, le danger une fois écarté, de revenir sur les concessions faites pour essayer, en rusant, de les rendre illusoires. Tel est, je crois, le secret de la politique orientale, surtout de l'extrême Orient.

Pendant que, article par article, le traité se traînait péniblement, l'hiver s'avançait avec ses pluies torrentielles et ses froids humides; l'hôtel des ambassadeurs présentait un aspect lamentable : les champignons poussaient sur le sol, la moisissure couvrait du soir au matin tentures, meubles et vêtements, et la lumière grise du dehors pénétrait à peine dans l'intérieur des appartements naturellement sombres.

Les hôtes du Tù-duc s'ennuyaient, leur séjour à Hué se prolongeant plus qu'ils ne l'auraient souhaité; le ciel d'Espagne leur manquait. C'est alors que, pour se mieux rappeler la patrie absente, ils eurent l'idée d'organiser un jeu dont les Annamites s'étonnèrent d'abord. Tous les deux

ours, un bœuf leur était offert, non point un de ces bœufs
u'a chantés Pierre Dupont, mais un animal rappelant par
a taille la race dite bretonne, bête inoffensive et douce
u'il fallait être méridional pour transformer en taureau;
nais les imaginations andalouses ont de ces audaces; et,
n soir qu'il ne pleuvait pas, nous fûmes appelés chez nos
oisins par de grands cris; dans la cour de l'hôtel le bœuf
ourait, les Espagnols couraient derrière lui, les *boys* cou-
aient derrière les Espagnols; tout le monde s'y était mis,
nême don Melchior que son extérieur eût fait supposer
noins agile. C'était plaisir, rien ne manquait à la fête, pas
nême le drap rouge qu'un des *toreros* avait emprunté à la
able sur laquelle il formait tapis.

Le bœuf est las, on l'excite; la trique remplace la flèche
lu picador; parfois la bête se fâche et tout le monde aussitôt
le grimper sur les murs; puis de temps à autre la chute
l'un des coureurs provoque le rire des autres et les applau-
lissements ironiques des spectateurs; c'est qu'ils sont nom-
breux; non point que l'entrée de l'arène leur soit permise,
nais la curiosité est ingénieuse, et, juché sur les paillotes
les *caï-mias* tout le village s'en donne à cœur-joie; la course
st nouvelle pour eux, et les Annamites s'esbaudissent
gratis à un spectacle qui n'est pas sans les surprendre.

Mais plusieurs fois déjà le taureau s'est dérobé; la fatigue
ient rapide, implacable; enfin, dans un angle de la cour,
culé, haletant et fourbu, le noble vaincu tend de lui-
nême à la spada des cuisiniers, la tête qu'on nous servira
e lendemain à la vinaigrette.

Tels furent, en Annam, les jeux ibériques; chacun de
ous, d'ailleurs, s'ingéniait à rendre moins pénible aux
Espagnols le séjour de Hué; quelques parties de chasse à
Ba-truc furent organisées et le secrétaire de l'ambassade
ut même la bonne fortune d'abattre un bœuf.

Le 4 décembre, l'arrivée de l'*Antilope* à Thu-an nous sur-
rit une fois de plus; elle avait quitté subitement Saïgon,

après réception d'une dépêche de France, et le bruit courut même qu'il était question de l'incident Rheinart si joliment dramatisé. Rien n'était vrai dans cette supposition : il s'agissait simplement d'un article à changer dans le traité, celui qui concernait la protection des missionnaires espagnols au Tong-King. Notre chargé d'affaires avait fait remarquer combien cette protection accordée aux consuls, que le traité concédait à l'Espagne le droit d'établir, pouvait, à un moment donné, devenir gênante, dangereuse même; sur cette observation il en fut immédiatement référé au cabinet de Paris qui répondit par télégraphe de faire modifier l'article qui visait ce point. C'est ce qui fut fait; l'article était déjà consenti entre l'Annam et l'Espagne, il fallut donc revenir en arrière; la modification tout en notre faveur acceptée par don Melchior inspira, je crois, aux plénipotentiaires annamites quelques réflexions sérieuses sur l'influence du nom français. Les missionnaires espagnols au Tong-King continueront donc, comme par le passé, à être protégés par nos consuls.

Le traité fut signé le 27 janvier 1880.

Pour la dernière fois, le dimanche 1er février, les salons de la légation s'éclairaient comme aux jours de fête ; et le dîner d'adieu nous réunit tous; c'est avec une émotion sincère que l'ambassadeur nous remercia pour la cordialité de notre accueil; et nous-mêmes ce n'était point sans regrets que nous voyions partir ces aimables compagnons d'exil ; pendant deux mois et demi ils avaient partagé notre solitude, en rendant charmantes et rapides les heures trop souvent lentes et maussades.

Le lendemain, après le déjeuner, les Espagnols nous quittèrent, et la légation retomba dans son tranquille sommeil.

Le premier jour de l'année annamite tombait, en 1880, le 10 février. Ses fêtes du *Tét* se célébrèrent à Hué comme en Basse Cochinchine, c'est-à-dire selon les rites chinois. Pendant quinze jours les affaires publiques sont suspendues.

une journée tout entière est consacrée au souvenir des ancêtres ; ce sont des cérémonies intimes, pendant lesquelles les portes des cases restent closes ; personne ne sort ; les marchés sont déserts et désertes les rues et les routes : la mort dont on célèbre le culte semble imposer sur tout l'Annam son morne silence, ce jour-là le soleil était gris, sombre et triste ; le vent balançait à peine les *néou* suspendus aux bambous dressés devant chaque porte ; pour tromper l'ennui qui nous envahissait, nous fîmes à pied, pour la première fois, le tour de la citadelle, dont nous pûmes ainsi vérifier la forme et les dimensions.

Les jours suivants, les manifestations extérieures commencèrent ; partout des pétards et des artifices variés ; partout des gens en habits de fête et portant des présents ; il me fut alors donné, chose rare, de voir des Annamites proprement vêtus ; c'est qu'au Têt, riches ou pauvres, chacun s'habille de neuf, qui de soie, qui de calicot anglais ; quant au mendiant, il renouvelle, grâce à la charité publique, la paillotte ou la natte qui lui sert de manteau ; en voilà pour un an et si l'on songe que l'usage du savon est encore inconnu, on peut imaginer ce que sont, au douzième mois, ces vêtements neufs et frais le premier.

Selon l'usage, à l'occasion du Têt, le roi nous envoya quelques présents royaux, par définition, mais par définition seule : j'eus pour ma part un plateau carré grossièrement incrusté. Le chargé d'affaires lui-même ne fut guère mieux partagé. Un dîner royal accompagnait les présents ; ce n'était point d'ailleurs le premier que nous envoyait Tù-duc ; de temps à autre il nous offrait, sous le moindre prétexte et sans prétexte souvent, l'assortiment de gateaux indigènes, de fruits confits et de riz cuit, qui constitue, avec le cochon rôti, le menu du repas ; toutefois grâce au froid accueil qui leur était fait, ces repas primitivement attaqués en grande pompe, puis plus dédaignés, abandonnés enfin régulièrement aux boys qui s'en délectaient, devinrent de plus en

plus rares ; pour les remplacer, le roi prit l'habitude de nous envoyer de temps à autre soit quelque oiseau immangeable, mais tué par son royal fusil, soit quelque monstrueux poisson pêché dans les *arroyos* réservés, et quelquefois un morceau de trompe et des pieds d'éléphant, quand ses chasseurs étaient parvenus à tirer l'un de ces animaux assez rares en Annam.

Après le Têt, chaque année, quelqu'un des princes de la famille royale ouvre, dans sa résidence, un véritable marché, où se vendent les objets les plus divers, les plus disparates : c'est leur petit bénéfice. En 1880, ce marché se tenait de l'autre côté de l'arroyo qu'on trouve à l'est de la légation. Imaginez une cour assez vaste, avec étang en miniature au milieu duquel un îlot orné d'un kiosque ; des baraques en paillotes servent à l'exposition des objets mis en vente, et la foule circule, admirant, marchandant, achetant même quelquefois. Les enfants du prince, tout de vert habillés, et les gens de la maison en costumes voyants, sont mêlés aux spectateurs, et donnent à l'ensemble du tableau la couleur et l'éclat. Au fond s'élève la maison : elle est à un étage et couverte en tuiles ; les princes seuls ont le droit d'en avoir de semblables ; les cases annamites, même celle des mandarins, n'ayant qu'un rez-de-chaussée. On trouve de tout à ce marché : verroteries, bibelots de toutes nationalités, verres à liqueurs dépareillés, articles de Paris, incrustations grossières, boîtes à bétel, préparations de salsepareille, flacons de bicarbonate de soude, et quantité d'autres objets, comme disent les affiches ; mais ce qui nous surprit le plus, ce fut de découvrir là des cigares de Manille premier choix. Les Espagnols en avaient offert 8000 au roi ; c'était même la partie la plus importante des cadeaux ; le roi surpris d'un présent qu'il jugeait inutile, vu la quantité de tabac que produit l'Annam, employa ses cigares à faire des heureux ; et les princes trouvèrent pratique de faire argent des largesses royales. Grâce à cela, nous pûmes pendant

notre séjour à Hué, fumer des Impériales authentiques, qui certainement n'étaient pas destinés à nos lèvres vulgaires.

Le 7 mars commencèrent sur les glacis de la citadelle les exercices militaires annuels qui durent deux mois environ; toutes les troupes de la province y passent à tour de rôle : le nombre des manœuvrants est à peu près de 400, et la durée des manœuvres de chaque escouade est de deux jours et demi à trois jours; sur les 400 hommes, 50 au plus ont des fusils, armes dignes de figurer au musée des antiques. Les fusiliers, pour économiser la poudre, répondent au commandement de feu par un *boum* imitatif, que leur envieraient nos gamins jouant au soldat. Quant à ceux qui sont armés de lances, c'est merveille de les voir, au signal frappé sur un immense tam-tam, arrondir la jambe et bondir en cadence; et, lorsqu'il s'agit des porte-étendards, l'admiration ne connaît plus de bornes, on se croirait à l'opéra, en face d'un ballet bien réglé, mais dansé par des hommes.

Les manœuvres de cavalerie ne sont pas moins étonnantes; elles consistent surtout en une interminable promenade faite tantôt au pas, tantôt au petit trot, entre deux haies où les mannequins alternent avec les bananiers qui figurent, je crois, de grands arbres; les 100 cavaliers marchent en longue file, par deux de front; puis ils se massent aux sons du tam-tam, ils s'arrêtent, descendent de cheval, chargent leurs pistolets d'arçon, remontent et pressent la détente; alors on entend une décharge peu bruyante, mais très prolongée; la moitié des armes ayant raté et le quart faisant long feu. La charge commence ensuite, elle n'a jamais lieu qu'à un trot modéré, et les mannequins tombent vaincus sous les coups de ces valeureux guerriers.

La seule chose digne d'être vue est l'exercice des éléphants. Sur le glacis, perpendiculairement au fleuve, se dressent trois rangées de palissades; elles sont formées de bambous soutenant de grandes nattes, et distantes de 150 mètres environ les unes des autres; devant chaque obs-

tacle sont plantés des mannequins coloriés, représentant l'ennemi, derrière les nattes de grands feux sont entretenus, et des soldats accroupis attendent le moment de l'attaque; quatorze éléphants sont en ligne, harnachés en guerre, portant cornac et soldat armés de javelines; en avant l'éléphant chef se tient immobile, prêt à donner aux autres le signal et l'exemple. A un coup de tam-tam l'éléphant s'agenouille, demandant au général l'autorisation de combattre; il l'obtient et se relève. A un autre coup de tam-tam, et trois hurrahs, ces bêtes énormes dont quelques-unes mesurent jusqu'à 3m,05 de hauteur, s'ébranlent en bon ordre, lentes d'abord, puis plus vites, rapides enfin; les cavaliers qui les flanquent à droite et à gauche les suivent à peine; une immense clameur s'élève, tout le monde crie; à l'approche des combattants les pétards, les fusées, les bombes partent et éclatent de tous côtés; des feux de paille s'allument; les éléphants s'arrêtent un moment, saisissent les mannequins avec leur trompe, les font sauter et tournoyer dans l'air, puis, repartant à nouveau, ils culbutent l'obstacle et continuent leur course, malgré la fumée, les détonations et les cris, jusqu'à la seconde palissade où la même fantasia recommence. Enfin, pour achever d'aguerrir ces braves combattants, fantassins et cavaliers forment autour d'eux une ronde immense, criant, hurlant, gesticulant, leur faisant partir à la trompe fusées et pétards, et leur jouant presque dans l'oreille du gong et du tam-tam.

C'est un spectacle vraiment curieux, dont l'ensemble présente un certain cachet de grandeur et de sauvagerie; d'un peu loin ce tableau captive; mais gardez-vous d'approcher, l'illusion s'envolerait vite; qui pourrait la conserver à la vue de ces costumes dépenaillés, de ces armes dont les plus perfectionnées sont des fusils à pierre, de ces tambours surtout, tambours du règne de Louis XVI, aux armes de France, et qui, privés de leur double peau d'âne, ne rendent de son que grâce à la manière ingénieuse dont en jouent les Annamites: ils battent les parois de la caisse!

Les manœuvres d'éléphants et celles de cavalerie ont lieu régulièrement tous les trois mois sur les glacis; quant à l'artillerie je ne l'ai jamais vue s'exercer; le tir se fait deux ou trois fois par an à Thu-an; le roi s'y rend en grand cortège pour bien constater par lui-même que ses artilleurs ne touchent jamais le but.

En résumé, tristes généraux et pauvres troupes, incapables de tenir devant de vrais soldats, fussent-ils vingt ou même trente fois inférieurs en nombre. C'est également au mois de mars que commencent les manœuvres des jonques de guerre montées chacune par 40 ou 50 rameurs; vigoureusement nagées et maniées adroitement, elles évoluent dans le fleuve depuis le canal de Kin-Cong jusqu'à celui de Ben-Io.

L'hiver se prolongeait tard cette année, et le 22 mars, premier jour du sacrifice à la terre, la pluie tombait à torrents : aussi dûmes-nous renoncer à voir le cortège. De grands préparatifs avaient été faits; depuis huit jours un pont de bateaux joignait l'une à l'autre les deux rives du fleuve, les chemins avaient été nettoyés, et le point de l'Arroyo de Phu-Cam, où le roi devait quitter sa barque pour gagner à pied le parc de sacrifices, était transformé en une enceinte close de nattes et de draperies. C'est, dit-on, la seule occasion où Sa Majesté se laisse voir à son peuple; encore n'est-ce que de loin, car une véritable armée est employée à former l'escorte royale. La nuit fut affreuse, et la veillée de prières dut être terrible pour ceux qui n'avaient d'autre lit de repos que la terre détrempée et d'autre abri que leurs minces vêtements chargés de pluie et fouettés par le vent. Le lendemain la tempête continuait; sous l'effort du courant grossi subitement, le pont de bateaux se rompit et la plus grande partie du cortège ne put regagner la citadelle. C'était pitié de voir ces pauvres diables en costumes qui les faisaient ressembler de loin à des soldats du temps de Louis XI, errer sous l'eau à la re-

cherche d'une case hospitalière et d'un peu de riz; les bacs étaient pris d'assaut; souvent trop chargés, ils chaviraient au moment de quitter la rive; certains hommes durent attendre 24 heures avant d'obtenir le passage. Cette fête coûta la vie à une quinzaine d'hommes; d'ailleurs, il n'est pas, pendant l'hiver, de sortie royale qui ne soit funeste à quelques soldats.

Après le sacrifice à la terre, les exercices militaires un moment interrompus reprirent leur cours jusqu'au milieu du mois de mai, époque où ils se terminèrent. Notre vie suivait sa marche habituelle, et sa monotone tranquillité ne fut troublée que par deux voyages de l'*Antilope*, l'un au mois de juin, l'autre le 7 juillet. L'aviso ne devait revenir que vers le mois de septembre, pour le remplacement du chargé d'affaires qui comptait, vers cette époque, aller prendre en France le congé auquel il avait droit. Aussi fûmes-nous étrangement surpris, quand, le 25 juillet, à 3 heures de l'après midi, nous vîmes arriver le commandant F... et le capitaine P... aide de camp et chef de cabinet du gouverneur, et plus surpris encore lorsque M. P... nous annonça qu'il apportait à Tù-duc un ultimatum.

Il s'agissait d'un édit royal publié le mois précédent et concernant le commerce des fausses sapèques : tout navire ayant introduit cette marchandise prohibée devait, d'après l'édit, avoir sa cargaison confisquée, et le capitaine était passible d'emprisonnement et de coups de rotin. Naturellement le chargé d'affaires avait écrit au thuong-bac que nous ne pouvions pas accepter les termes de cet édit, que nous ne laisserions pas confisquer la cargaison d'un navire parce qu'il aurait plu à quelque chinois du bord de débarquer de fausses sapèques; et que, quant à la peine du rotin, le dos d'un Européen, quelle que fût sa nationalité, n'était point fait pour elle; en même temps le gouverneur était mis au courant de la question.

Dans les 48 heures l'édit devait être rapporté et remplacé

par un autre où les Français et ceux qu'ils sont chargés de protéger en Annam, seraient plus convenablement traités. En cas de refus, l'escadre des mers de Chine et du Japon allait faire le blocus des côtes. La panique fut grande à la cour; et la terreur fit tourner toutes les têtes. Le 26 à 9 heures du soir, M. P*** devait quitter la légation pour regagner Thu-an; à 6 heures, au moment où se ferment les portes de la citadelle, on apporte le nouvel édit; mais, en vérifiant le texte, le lettré découvre à la fin quelques caractères à double sens, dont l'un fort injurieux; on refuse une telle rédaction et la lettre est retournée au ministre qui, pour se venger de l'humiliation qu'il subissait, avait glissé dans l'écrit cette gaminerie. Malgré la fermeture des portes, il fallut bien de nouveau convoquer le Conseil et retrancher de l'édit les caractères malencontreux, ce qui fut fait; les cachets furent apposés de nouveau et, à 10 heures du soir, la pièce nous revenait purgée cette fois de toute expression qui pût nous porter ombrage.

Telle fut la fin d'un incident qui pouvait devenir fort désagréable pour nous, car en cas de refus de la part de Tù-uc, les côtes de l'Annam auraient été sévèrement bloquées ar notre escadre; l'ordre était formel pour le personnel e la légation de demeurer à son poste. Ce poste eût été endu plus que difficile, j'ose dire dangereux; le blocus mpêchant absolument les arrivages de riz, le contre-coup le cette mesure se fût bientôt fait sentir; toutes les classes n auraient souffert, et les mandarins n'auraient pas manqué d'exploiter contre nous le mécontentement populaire! Qui peut prévoir ce qu'il serait advenu? Il est possible qu'on e fût borné à des injures, mais il est plus probable que uelque bande de mécontents, toujours désavouable par le ouvernement, eût poussé plus loin la manifestation de la aine générale que l'on porte au nom français. Nous n'eûmes onc qu'à nous applaudir du résultat obtenu. Quant à l'exortation des fausses sapèques, origine première de ce dé-

bat, j'aurai sans doute l'occasion d'y revenir plus loin, dans quelques réflexions générales sur la cour et les mandarins.

L'échange des ratifications du traité de commerce entre l'Espagne et l'Annam devait être fait dans la limite d'une année; et nous supposions bien revoir à cette occasion nos amis les Espagnols, que nous savions être encore en Cochinchine; de plus, des lettres reçues de Saïgon laissaient prévoir que les ambassadeurs profiteraient, pour faire cet échange, d'un voyage de l'*Antilope* à Huế; c'est ce qui eut lieu, et, le 19 septembre, l'*Antilope* déposait à Thu-an don Melchior O*** l'ambassadeur, son secrétaire don Mariano H**, et le nouvel évêque de Huế, sacré quelques jours auparavant; puis elle continuait sa route vers le Tonkin afin d'y prendre M. de C***, consul d'Haï-phong, désigné comme remplaçant de M. Rheinart à qui l'on accordait son congé.

Pendant douze jours nous nous crûmes revenus au bon temps de l'ambassade, c'est-à-dire à huit mois en arrière; les ratifications furent échangées sans qu'il se produisit aucun incident; la légation reprit son aspect des jours de fête, et une fois encore un dîner officiel réunit à la même table la noblesse, le clergé, la diplomatie, la marine et l'armée. Le 28 novembre l'*Antilope* était de retour et M. de C*** arrivait à la légation avec son secrétaire; le 1er octobre, à dix heures du soir, nos visiteurs nous quittaient et M. Rheinart partait avec eux; je perdais en lui plus que le meilleur des chefs, un ami; pendant les seize mois que j'ai passés sous ses ordres, j'ai vivement apprécié ses grandes qualités, et je ne suis pas peu fier d'avoir obtenu son amitié.

Ce départ me causa donc de légitimes regrets; puis je me sentais fatigué, et j'éprouvais le besoin de changer de climat, me sentant incapable de passer à Hué un nouvel hiver, dont j'aurais mal supporté les froids humides; au mois de novembre, je demandai mon remplacement, et je l'obtins de la bienveillance de mon chef.

Mais à cette époque de l'année, l'*Antilope* ne peut que difficilement entrer à Thu-an; il était donc probable qu'il me faudrait gagner Tourane par terre, pour prendre le *Washi*; j'y fus effectivement forcé, et le 20 décembre je quittais la légation de France, ayant pour compagnon de route l'adjoint du génie qui avait dirigé les réparations faites à la toiture de l'hôtel pendant l'été. Ce n'était pas un voyage facile ; heureusement, grâce au passe port presque impératif que nous avait donné le nouveau chargé d'affaires, tous les mandarins de la route se montrèrent pour nous complaisants et serviables (presque serviles). Les trams étaient mis à notre disposition, et le second jour après notre départ nous arrivions le soir au pied des montagnes qui séparent la province de Tourane de celle de Hué. Le lendemain matin, dès quatre heures, nous étions en route pour commencer l'ascension ; de longtemps je n'oublierai les fatigues de cette journée. Le point le plus élevé du passage, dit Porte des Nuages ou Porte de Fer, n'est, il est vrai, qu'à 476 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais, pour y parvenir, il faut escalader des sentiers à pic que, par places, on a dû tailler en escaliers dont les marches sont aujourd'hui à demi rongées par les torrents; la descente est aussi pénible que la montée; si sûr que l'on soit du pied des porteurs, on n'ose pas cependant profiter du hamac où l'on serait heureux de s'étendre; il faut se résigner à toutes les secousses du chemin, alors même que la fatigue vous fait trébucher à chaque pas, alors que chaque caillou, heurtant vos pieds endoloris, vous arrache un cri de douleur et de colère; mais cela vaut mieux encore que de s'exposer à rouler dans un des précipices qui bordent la route, enveloppé d'un filet qui vous enserre, avec vos deux Annamites pour compagnons d'infortune.

Eh bien! malgré les difficultés de ce passage, malgré l'essoufflement et la lassitude qui vous accablent, il est impossible de ne pas admirer le spectacle que l'on a sous

les yeux, et que les détours du chemin présentent sous des aspects aussi variés que grandioses : d'un côté la vaste plaine qui s'étend du pied des montagnes jusqu'à Cao-hai, et plus près le cap et la baie de Chon-mai, où le flot vient rouler et mourir sur de magnifiques grèves de sable; de l'autre, la baie de Tourane, immense lac entouré d'une ceinture de hautes montagnes que le soleil dessine vigoureusement en faisant ressortir tous leurs contours. Pourquoi faut-il payer si cher une vue que l'œil ne se lasserait point de contempler?

Le 28 décembre j'étais à Saïgon.

On voit qu'à Hué, comme je le disais en commençant, les événements sont rares, ou plutôt que tout y fait événement.

J'ai raconté tout ce qui valait la peine d'être dit; mais ce qui ne se raconte pas, c'est la monotonie de ces heures qui chaque jour ramènent les mêmes occupations et les mêmes pensées, c'est l'ennui de ces longues journées d'attente, alors que le courrier n'arrive pas, et que déjà depuis plus de sept semaines on est sans nouvelles du monde civilisé; ce qu'on ne dit pas non plus ce sont les petites misères de la vie quotidienne, misères inhérentes à cette solitude profonde, à cet isolement absolu; tantôt le tabac vient à manquer, et l'*Antilope* ne doit probablement venir que dans deux ou trois mois; tantôt le baril de farine que l'on vient d'ouvrir se trouve tellement avarié que le riz même serait préférable, et c'est le dernier de l'approvisionnement. Je sais un malheureux qui fut pendant six semaines obligé de marcher avec deux bottines du pied gauche; celles du pied droit étaient à l'état de souvenir, et les rats avaient mangé sa chaussure française. Tout le reste est à l'avenant. On ne trouve à Hué aucune ressource. Il faut s'approvisionner de tout à l'avance, et pour six mois au moins, vu la difficulté des communications. Le service même du *Washi*, qui parfois emportait au Tonkin les lettres et les journaux qui

nous étaient destinés, n'a guère amélioré cette situation; car il ne relâche pas à Thu-an, mais bien à Tourane, et ce poste est à trois jours de marche de la capitale; encore faut-il traverser ce fameux col dont les difficultés rendent impossible le transport de tout colis volumineux. C'est donc aux jonques de mer qu'on est obligé de recourir, moyen souvent peu sûr et toujours aussi lent que coûteux.

Une autre circonstance contribue à rendre pénible le séjour de la légation : c'est l'antipathie générale dont on se sent entouré; ce ne sont pas seulement les princes, les mandarins et tous les lettrés qui nous voient d'un œil soupçonneux; pour le peuple même, nous sommes l'étranger. Il est vrai qu'autour de la légation on commence à s'habituer à nous; mais, plus loin, dans les grands marchés surtout, on peut surprendre plus d'un signe de malveillance, et c'est, je crois, l'exemple et l'incitation des lettrés qui les suscitent. Pourtant le peuple aurait tout à gagner à changer de maîtres, car profondément triste est la situation que lui fait le gouvernement actuel. La misère est générale et c'est pitié, pendant l'hiver, de voir grelotter sous leur manteau de paille, leur seul vêtement, des mendiants hâves et décharnés; il n'est point rare d'en rencontrer étendus sans vie sur le bord des fossés; ils y sont littéralement morts de misère et de faim. Je ne veux pas m'étendre davantage sur ces tristesses et je ne parlerai point non plus des mœurs des Annamites, de leurs costumes, de leurs usages, de leurs croyances, etc., etc. Je passe donc à quelques réflexions plus en rapport avec mon sujet, puisque j'ai eu l'honneur et le bonheur tout ensemble de passer dix-huit mois près d'une des cours de l'extrême Orient. — Une cour orientale ! Ces mots font naître dans l'imagination des rêves merveilleux, des tableaux fantastiques, éblouissants et grandioses comme ceux des Mille et une Nuits. J'ignore si les palais des sultans et surtout ceux des sultanes sont riches en splendeurs; mais je puis assurer

qu'à Hué, tout n'est que clinquant, et ce clinquant mal entretenu ne laisse aucune illusion, même aux voyageurs les plus enclins à l'admiration; cependant ici l'Orient est extrême autant qu'il peut l'être.

C'est une triste cour que celle de Tù-duc; l'étiquette y règne en souveraine maîtresse, cette étiquette chinoise, si méticuleuse, où tout est prévu jusqu'au moindre geste; les annamites l'exagèrent encore et, parmi les ministres, celui des rites tient la première place. Le roi vit dans son palais, complètement isolé du monde extérieur, entouré de ses femmes et servi par les femmes qui constituent sa garde d'honneur. Jamais le peuple n'est admis à contempler la majesté royale; chaque fois que le roi sort, il quitte la citadelle par une sorte de couloir muré qui mène à l'embarcadère, et là, il entre dans une des grandes barques à étages toujours prêtes à le recevoir, véritables maisons flottantes remorquées par sept ou huit jonques de guerre; alors la circulation est interrompue sur les arroyos et les fleuves; des hommes d'armes font la solitude sur les rives que doit longer le cortège; les cases se ferment au son du tam-tam annonçant l'approche du souverain; et tous les sampans fuient en se dissimulant dans les bambous du rivage, en présence des barques que montent les soldats du roi.

Aux audiences solennelles les ministres seuls, les princes et les mandarins sont admis. C'est seulement de cette façon que des ambassadeurs étrangers peuvent voir Tù-duc, c'est ainsi que l'ont vu les envoyés espagnols. Quand je dis vu, cela s'entend; au fond d'une case basse et sombre le roi se tenait; deux lignes de mandarins se faisant face s'étendaient du roi jusqu'aux ambassadeurs qui, tête nue, au grand soleil dans la cour de réception, n'ont dû voir que très approximativement les traits du monarque. L'entrevue, d'ailleurs, ne dura que quelques minutes, le temps d'échanger les compliments convenus à l'avance; si l'on ne regarde pas de trop près, l'ensemble de la réception ne

anque point, paraît-il, de couleur et surtout d'originaé. Princes et mandarins sont en costume de cérémonies, stume que le théâtre chinois a vulgarisé; une véritable ıée de soldats, habillés de couleurs éclatantes, forme une rde d'honneur. Des carrosses dorés, présent de quelque issance européenne, mais instruments d'une utilité constable en un pays où les routes font absolument défaut, et s éléphants richement harnachés, la trompe et les défenses nées d'anneaux argentés ou dorés, complètent la figura-n. Telles sont les indications que l'on m'a données sur ces rémonies; enfin un annamite, à qui je demandais des renignements, m'a fabriqué non sans talent une aquarelle Tù-duc est représenté sortant de son palais; le rouge, bleu, le vert et le jaune y font merveille; l'ensemble t brillant, et l'œuvre a, paraît-il, le mérite de l'exacude et de la sincérité.

Les représentants de la France ont depuis longtemps rencé a demander de ces audiences solennelles, qui ne ser-aient en rien à la bonne gestion des affaires. C'est du ste une question de préséance qui a motivé cette abstenn, la place qui leur était assignée au milieu des mandarins ilitaires n'étant point celle qu'ils devaient occuper.

Si vraiment quelque profit pouvait être tiré d'entretiens ec le roi, ce ne pourrait être qu'en audience privée; des marches ont été faites dans ce sens; mais l'arrivée de M. Catholique en Annam a fait interrompre les négociaıs, car, si le roi avait consenti à recevoir sans témoins tre chargé d'affaires, il n'aurait point manqué d'offrir la ême faveur aux ambassadeurs espagnols.

D'un autre côté, j'ignore si ces entrevues auraient les avanes qu'on en espère. On prétend que Tù-duc est peu de ose dans les conseils du gouvernement; ce serait la reine-ère, aveugle depuis plusieurs années, qui malgré ses atre-vingts ans aurait la haute direction des affaires. On dit femme d'un grand mérite, d'une expérience consom-

mée; son fils professe pour elle la plus grande admiration et le plus profond respect. Le roi, au contraire, d'une santé chancelante, est atteint depuis longtemps d'une maladie qui le rend impropre à perpétuer sa race; il est en partie paralysé. Il est possible que l'affection dont il est porteur ait influé sur l'énergie de ses facultés intellectuelles. Ce qui est certain, c'est que le roi c'est l'homme le moins bien renseigné de son royaume; sans doute, on le tient plus ou moins bien au courant de ce qui se passe; mais on doit lui dénaturer singulièrement la vérité, car il paraît ignorer sinon les faits accomplis, du moins leurs résultats et leur portée; son entourage semble le bercer d'illusions; il pense encore que nous lui rendrons quelque jour les provinces qui constituent la Cochinchine française; c'est une de ses grandes préoccupations, et il n'abandonne pas l'espoir de réussir; tous les ambassadeurs qu'il envoie soit à Saïgon, soit en France, ne manquent pas d'aborder cette question; l'insuccès répété ne les décourage pas. Non moindre illusion : ses plénipotentiaires ont demandé à l'Espagne remise de l'indemnité due par l'Annam, et, qui plus est, plusieurs navires de guerre en présent. On voit que Tù-duc connaît peu le monde; et si l'on conçoit à la rigueur qu'il puisse solliciter de ne pas payer ses dettes, on ne comprend pas trop ce qu'il ferait d'une nouvelle flotte; que sont devenus les avisos que nous lui avons cédés ? des épaves ou des pontons.

Le roi vivant entouré de femmes, trompé sur la situation vraie de son empire, semble aimer plus les distractions que les affaires; ses sorties sont fréquentes soit pour la chasse, soit pour la pêche, ou bien encore pour aller se reposer quelques jours au tombeau qui, pendant sa vie, lui sert de villa; il entretient des troupes de danseuses et de comédiens; ces comédiens sont loin d'ailleurs de valoir les Chinois, même pour la richesse des costumes, et lorsqu'à l'occasion de l'ambassade espagnole, une représentation de gala nous fut offerte dans la maison des étrangers, la dif-

rence nous parut grande entre ces acteurs aux vêtements nés et couverts de clinquants et ceux que nous avons vus naintes fois, soit à Cholen, soit à Singapore. Tout en Annam sent la décadence.

N'ayant pas d'enfants et ne pouvant pas en avoir, Tù-duc a désigné, pour la succession au trône, deux de ses neveux, entre lesquels il se réserve de choisir; il les fait élever en vue de la position souveraine que l'un ou l'autre doit occuper quelque jour; mais comme sa méthode d'éducation consiste à les faire vivre dans le même milieu que lui, que faut-il en attendre? D'ailleurs, il est possible que la volonté toute puissante des mandarins et des lettrés en dispose autrement, car ce monarque, en apparence maître absolu de la vie de ses sujets, depuis le plus grand prince jusqu'au plus infime mendiant, est en réalité l'esclave de ses ministres et de tous ceux qui entrent dans les conseils du gouvernement. Enfin, la famille royale elle-même qui tremble devant son chef, n'est pas sans le faire trembler à son tour. C'est ainsi qu'au mois de novembre 1880, une révolution de palais fut sur le point d'éclater: la concentration dans la deuxième enceinte de la citadelle de toutes les troupes de Hué empêcha seule le mécontentement des princes de se manifester par des actes; c'est que le roi avait cru devoir ordonner l'exécution publique d'un de ses neveux, connu et redouté dans l'Annam entier, pour ses crimes de toute sorte, piraterie, incendies et pillages, qu'il commettait depuis longtemps.

L'exécution eut lieu sur un des marchés de Hué, mais la famille, blessée dans sa dignité, faillit faire payer cher au souverain cet acte de justice et de réparation.

Tous les princes du sang sont tenus d'habiter non dans la citadelle, mais dans les villages qui l'entourent; mesure de précaution qui les met à la fois dans l'impossibilité de tenter une attaque soudaine contre le palais, et de fomenter quelque révolte dans les provinces; seuls avec le roi, ils

ont le droit de construire des maisons à étage; ces cases sont généralement entourées d'un mur de briques interrompu par des brèches nombreuses, car, n'ayant de revenus autres que les générosités royales et ne pouvant, comme les mandarins, occuper quelque emploi lucratif, ils vendent, aux jours de besoin, les briques des clôtures pour en tirer l'argent qui leur manque; aussi n'ai-je jamais pu voir de mur complet en Annam.

Les ministres sont plus heureux, car leur place est lucrative, non par la solde qu'ils touchent et qui ne monte pas à 3000 francs, riz compris; mais par le casuel, c'est-à-dire par le prix qu'ils mettent à la moindre faveur qu'ils accordent. Ce sont eux qui forment le conseil privé où se traitent *en présence du roi* et sous sa présidence les affaires du pays; ils n'habitent pas non plus la citadelle, et n'y ont que leurs bureaux. En cas d'événements imprévus, ils sont une nuit sur deux obligés de coucher dans leurs ministères, afin de pouvoir, au premier appel, aider le roi de leurs lumières; enfin, chaque fois que Tù-duc quitte son palais, la moitié des ministres l'accompagnent.

Quelques-uns de ces ministres sont gens distingués et vraiment remarquables; je puis citer entre autres le ministre de l'Intérieur. Mais celui que nous voyions presque exclusivement est le tuong-bac ou ministre des relations extérieures; homme de soixante ans environ, il paraît commun et désagréable; ses petits yeux pétillent d'intelligence et de méchanceté; redoutable, on le redoute partout. C'est un homme funeste; ennemi juré des étrangers en général et des Français plus particulièrement, il mène son pays à la ruine par son aveugle entêtement, et plus encore par ses malversations. Il a favorisé l'importation par les Chinois de fausses sapèques en cuivre, sapèques incroyables, minces feuilles de scories réduites à leur plus simple expression. Ce petit commerce lui a rapporté plus de 80 000 francs en quelques mois; par le chiffre de ce pot de vin on peut juger

du bénéfice qu'ont fait les Chinois aux dépens du pays.

En vain des observations avaient été faites par le chargé d'affaires, qui essaya de donner quelques notions d'économie politique; on y répondit en interdisant l'entrée dans le trésor de toute fausse sapèque, mais en faisant sortir avec cours forcé pour les paiements, les fausses sapèques que possédait ce même trésor; ingénieux moyen de sauvegarder les intérêts de l'État! De nouveaux conseils eurent pour résultat le fameux édit royal à propos duquel, au mois de juillet 1880, un ultimatum fut posé par nous. On sait la fin de cette histoire.

Le tuong-bac a de nombreux clients qui lui sont nécessaires pour maintenir son crédit ébranlé, car ses ennemis sont plus nombreux encore; à plusieurs reprises il a failli être renversé : je sais un mandarin, rendu d'ailleurs célèbre par les événements de l'occupation française, qui tâche de prendre sa succession, et dont l'avènement au pouvoir serait bien accueilli, surtout par nous. Il est possible que le ministre, dont la fortune est maintenant considérable, cherche lui-même l'occasion de tomber honorablement, car il sent sa situation très compromise et n'ose se retirer lui-même de peur d'être mis en jugement. C'est la règle en Annam : quand un haut fonctionnaire, ministre ou gouverneur de province, est resté longtemps en place, on le dénonce comme coupable de concussion : l'accusation est toujours fondée, l'exaction étant l'habitude du moindre fonctionnaire en un pays où le vol n'est pas déshonorant; l'insuffisance des soldes explique d'ailleurs, sans les excuser, ces façons administratives. On fait donc à l'inculpé un procès qui dure des mois entiers, jusqu'à ce qu'il ait partagé raisonnablement avec ses juges le produit de son trafic; ces juges seront d'ailleurs les accusés du lendemain, car les délations sont continuelles, et pendant les dix-huit mois que j'ai passés à Hué, il y a toujours eu à la cour deux ou trois fonctionnaires en jugement.

Mais revenons au tuong-bac que nous avons un moment délaissé pour ses collègues, on pourrait dire ses complices. Les relations avec lui deviennent rapidement difficiles et bientôt impossibles, car il possède très développées les qualités du diplomate oriental; aussi finit-on par renoncer aux entrevues, et l'on traite par correspondance la plus grande partie des affaires. Il a deux assesseurs, un tam-bien et un bien-ly. Il les envoyait souvent à sa place, surtout lorsqu'il savait n'avoir à entendre que des choses désagréables; mais, comme ces deux assesseurs étaient des mandarins de rang moindre que le chargé d'affaires, on a fini par refuser de traiter avec eux; c'est donc aujourd'hui presque exclusivement par lettres que l'on discute, et depuis lors la consommation d'encre dépasse toute croyance.

Des autres mandarins, mêmes choses à dire; pressurés par leurs chefs, ils pressurent leurs subordonnés, et jamais peuple ne joua mieux le rôle d'éponge que le peuple annamite.

Sur cette vérité, depuis longtemps faite axiome, je termine ma série de réflexions; aussi bien je risquerais de ne finir pas, si je donnais libre carrière aux sentiments que m'inspirent l'Annam, ses gouvernants et ses gouvernés. Quant aux notes médicales que j'ai recueillies, j'estime que si jamais elles doivent voir le jour, ce n'est que dans un recueil spécial; enfin, si par hasard on s'étonnait de ne pas voir ce rapport suivi d'études ethnographiques, anthropologiques, climatologiques et autres, je pourrais répondre que ces travaux ont été faits par beaucoup plus compétents que moi profane; à l'heure présente, les notes de mon prédécesseur doivent être publiées.

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

LA PAMPA, LA PATAGONIE, LE CHACO, MISIONES

PAR

F. FERNANDEZ[1]

Laissez-moi, tout d'abord, vous exprimer toute ma reconnaissance pour l'honneur que la Société de géographie de Paris veut bien me faire ce soir, en m'ouvrant ses portes et en me permettant de prendre la parole à cette même tribune ou m'ont précédé tant de savants et d'explorateurs distingués.

Ne possédant que très imparfaitement votre belle langue, je solliciterai d'avance l'indulgence que vous avez si bienveillamment accordée, il y a quelque temps, à mon compatriote M. Moreno.

Je vais parler, ce soir, d'un pays que vous connaissez, et qui, bien que distant d'environ 3,000 lieues des bords de la Seine, vit, se développe et s'agrandit, avec le rayonnement du progrès et des lumières de la France.

La République Argentine, précédemment colonie espagnole, naquit à la vie indépendante et souveraine, en 1810, peu de temps après que la France lançait à l'humanité son immortelle proclamation des droits de l'homme.

Ce pays, n'a donc, à l'heure actuelle, que soixante-douze années d'existence, durant lesquelles il a réalisé d'immenses progrès malgré ses guerres civiles et la lutte incessante qu'il

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 5 janvier 1883.

a dû soutenir contre les Indiens sauvages, qui aujourd'hui encore occupent une partie de son vaste territoire.

Il y a vingt ans à peine que la République Argentine sortit, politiquement parlant, d'un état embryonnaire pour entrer dans une ère de réorganisation, pendant laquelle elle a consolidé son système de gouvernement, qui est celui de la République Nord-Américaine.

La République est divisée en 14 provinces ou États. Elle possède en plus les vastes territoires de la Patagonie, de la Pampa, du Chaco et de Misiones.

Les trois premières sont encore peuplées de quelques tribus d'Indiens sauvages qui, selon la statistique, atteignent le chiffre de 75,000.

La population du pays est d'environ 2,800,000 habitants répandus sur une superficie de : 3,354,783 kilomètres carrés.

Comme vous le remarquez, le désert nous enserre encore de toutes parts, mais le gouvernement employe tous ses efforts à le peupler. Dans ce but, il fait construire des chemins de fer, et encourage de tous ses moyens l'immigration européenne. Les émigrants répondent avec empressement aux appels de notre gouvernement et débarquent en masse à Buenos-Aires, notre port principal. Leur moyenne mensuelle est d'environ 7,000 de nationalités diverses.

A l'abri de notre législation libérale vivent, heureux et prospères, 50,000 de vos compatriotes qui ont apporté dans le pays, les uns leur science, les autres leur commerce et leur industrie. Ils ont contribué, pour une très grande part, au succès de notre dernière exposition continentale.

La République qui jouit des bienfaits de la paix marche à grands pas, sous l'habile gouvernement de son président actuel, M. le général Roca, vers la réalisation de ses destinées dans l'Amérique du Sud.

Le développement de son commerce avec la France est

considérable. Il m'est agréable de vous dire, à ce sujet, que votre pays qui occupait, il y a quinze ans à peine, le deuxième rang dans l'échelle commerciale de la République Argentine est maintenant placé au tout premier rang.

Tandis que le mouvement d'exportation avec l'Angleterre, la Belgique et les États-Unis, est resté stationnaire, pendant ces dernières années, celui que mon pays entretient avec la France a augmenté de 48 p. 100 entre 1879 et 1881.

La valeur commerciale (importation et exportation réunies) en 1881, de la République Argentine avec la France, a été de : 143,443,000 francs. L'Angleterre vient ensuite avec 100,000,000, la Belgique avec 90,000,000 et l'Allemagne avec 36,000,000.

En récapitulant le mouvement commercial de la République avec toutes les nations, nous trouvons un total de 606,000,000 de francs.

Le pays possède actuellement dix lignes de chemins de fer. Trois de ces lignes appartiennent à l'État, une à la province de Buenos-Aires et les six autres à des sociétés particulières. Leur étendue totale est de 2,590 kilomètres; il y a, en outre, en construction et à l'étude 2,777 kilomètres, ce qui permet d'affirmer qu'avant peu, la République possèdera 5,367 kilomètres de voies ferrées qui la traverseront dans tous les sens.

La circulation postale avec l'extérieur, a été, l'année dernière de 3,570,000 pièces (lettres et journaux) et avec l'intérieur du pays, de 12,285,000 pièces.

Le territoire argentin est sillonné par 11,487 kilomètres de lignes télégraphiques. Elles s'étendent jusqu'aux confins de la Pampa, c'est-à-dire jusqu'aux derniers postes avancés de nos troupes. L'électricité pénètre ainsi dans les milieux les plus sauvages, et apporte avec elle, la civilisation dans les dernières limites de l'Amérique déserte.

Notre armée se compose de dix mille hommes de troupes régulières et 360,000 gardes nationaux. La flotte a vingt

navires, dont trois cuirassés. Je ne comprends pas dans ce chiffre, une nombreuse flottille de bateaux torpilleurs qui assure la défense du port de Buenos-Aires et l'entrée de nos deux grands fleuves Uruguay et Parana. Trois écoles militaires spéciales donnent l'instruction scientifique nécessaire au personnel de l'armée et de la flotte.

Notre dette, soit dans le pays, soit à l'étranger, atteignait au 31 décembre 1881 la somme de 400,000,000 de francs.

L'instruction publique est représentée par 3,500 écoles d'enseignement primaire fréquentées par 130,000 enfants des deux sexes. L'enseignement secondaire et supérieur, par 14 collèges, placés dans la capitale de chacune des provinces. Il y a en outre : 40 écoles normales, 3 écoles d'ingénieurs, 2 de médecine, 3 d'agriculture, une des mines. Nos deux grandes universités sont établies l'une à Cordova, l'autre à Buenos-Aires. C'est dans cette première ville que se trouvent l'Académie nationale des Sciences et l'observatoire astronomique, à la tête duquel est placé le savant américain docteur Gould.

L'Université de Buenos-Aires fut fondée en 1821 au sortir de la domination espagnole; elle eut comme premier professeur des sciences naturelles, un de vos compatriotes le savant M. Bomplan, le compagnon de Humboldt.

Il existe en plus 200 bibliothèques populaires de fondation privée, établies sur différents points du territoire et auxquelles le gouvernement fédéral a constamment prêté son appui. La constitution nationale garantit la liberté des cultes et soutient l'église catholique.

A grands traits, je viens de vous donner une esquisse des progrès (tant matériels que moraux) réalisés par mon pays pendant les 20 dernières années.

Je ne dois pas omettre de citer, ici (et cela sans flatterie et avec la seule intention d'établir un fait qui est tout à votre honneur), que bien que la langue nationale soit l'Espagnol, il n'est entré chez nous que 6,000 volumes par

dans cette même langue alors que les statistiques an-
ɛlles accusent l'introduction de 140,000 volumes français.
ɨi prouve surabondamment que, si nous recevons de la
ınde-Bretagne le matériel de chemin de fer et si nous
ns recours à son marché financier pour la négociation
nos emprunts : nous recevons de la France par ses livres
enseignements et la lumière qui élèvent notre niveau
ɛllectuel.

æs livres qui nous servent à donner l'enseignement dans
universités et collèges d'instruction supérieure sont fran-
ɨ et cela à tel point que mes compatriotes, quand ils vien-
.t en France admirer la beauté et les monuments de votre
erbe capitale, connaissent déjà son histoire, brillamment
rite par vos grands écrivains, qui ont illustré; par leur
ie, la France, cette parcelle de terre historique qui a
t marqué dans la marche du progrès et de la liberté.

ɹyant pour principal objet de ma conférence de vous
ler des territoires vastes et presque inhabités qui appar-
ınent à la République Argentine, je vais vous faire part
données et renseignements que je possède sur ce
ʳs.

e les tiens de mes souvenirs personnels et des relations
fficiers de terre et de mer qui les ont parcourus. J'ai
sé en outre, de précieuses informations dans deux vo-
ıes, écrits par M. Zeballos, sur la Pampa et la Patagonie
. Zeballos est le président actuel de notre Institut géo-
phique).

Jne des campagnes les plus fécondes, poursuivies par
re armée depuis l'indépendance du pays, est la conquête
15,000 lieues carrées sur les Indiens sauvages.

Pendant 70 ans, nos soldats ont lutté tous les jours pour
ɛter leurs envahissements.

En 1879, le général Roca, notre président actuel, com-
a et exécuta le plan d'une expédition militaire qui alla
ɔusquer les Indiens de leurs propres demeures et les re-

foula au sud du Rio Negro. C'est sur la rive nord de ce fleuve, qu'est établie aujourd'hui notre frontière.

Le général Roca, dans sa proclamation du 26 avril 1879, disait : « Dans trois mois, tout sera terminé, mais la République ne finit pas au Rio Negro. De nombreuses tribus sauvages campent au delà du fleuve. Nous irons les chercher jusqu'au fond des vallées des Andes, ou sur les confins de la Patagonie. »

Ces paroles furent accueillies comme une de ces promesses lointaines qu'une génération lègue à celle qui la suit.

Avant de songer à une seconde campagne, il fallait réussir la première, et le 26 avril, personne n'osait compter sur le succès de l'expédition au Rio Negro.

En lisant les rapports écrits sous la dictée des événements, on est frappé de l'espèce d'éblouissement causé par le résultat de la campagne.

Les chefs de colonne sont constamment préocupés de l'invraisemblance des faits qu'ils ont à relater, ils les redisent comme s'ils craignaient de n'être pas crus; il semble, qu'en cherchant à convaincre les autres, ils aient besoin d'affermir leur propre conviction.

Raisonnablement, ils ne pouvaient espérer que les Indiens, encore très nombreux dans la Pampa, n'essaieraient pas de se défendre. Ils ne pouvaient admettre que les récits présentant le désert comme inaccessible fussent tous mensongers. — Les voyageurs affirmaient que, dans la plaine immense où l'armée allait s'engager, les salines succédaient aux dunes, les dunes aux marais, les marais aux sables mouvants.

Les eaux amères y baignaient des herbes vénéneuses que les animaux repoussaient par instinct.

Dans leurs incursions, les sauvages avaient montré jusqu'alors une bravoure et une cruauté extraordinaires. Ils procédaient par surprise, traversaient rapidement une ré-

ın, enlevant les troupeaux, brûlant les habitations, tuant hommes, emmenant les femmes et les enfants, et ren-ient dans leur désert avant que les troupes aient pu ar-er sur le lieu du pillage.

Si parfois un régiment leur donnait la chasse, ils lui ıappaient grâce à la supériorité de leurs chevaux, et la upe de ligne rentrait dans ses cantonnements sans avoir ıais pu les atteindre.

Cette histoire est celle de toutes les invasions qui se sont cédé pendant 20 ans. Peu à peu, on s'habitua à cet état choses. L'Indien fut réputé supérieur au soldat argentin ır cette guerre où la ruse et la rapidité donnaient la vic-re.

l fut admis que le désert était inviolable, et l'orgueil des s, l'intérêt des autres, contribuaient à propager sur la mpa, les opinions les plus erronées.

Soit pour affirmer leur supériorité, soit pour éviter de se mpromettre, les caciques refusaient de parler la langue agnole et employaient, dans leurs rapports avec les offi-rs chargés de surveiller les frontières, des interprètes ıt l'influence était d'autant plus grande qu'ils affectaient, ır les Argentins, un dévoûment qu'ils n'avaient pas. Plus e personne, ces interprètes ont contribué à propager les sions mensongères sur la stérilité de la Pampa et sur les sources de ses sauvages habitants.

Au moment où la campagne du Rio Negro s'est ouverte, militaires étaient convaincus qu'ils allaient avoir à lutter ıtre une nature désolée et contre des peuplades décidées défendre avec le courage du désespoir.

Les parents, les amis de ces officiers les virent partir c tristesse. Ils songaient aux expéditions précédentes , toutes, avaient échoué, quoiqu'elles fussent comman-s par les meilleurs généraux de la République. Devait-on poser qu'on serait plus heureux cette fois?

Les optimistes, eux-mêmes, croyaient à une longue guerre,

pleine de péripéties, et dont l'issue dépendait de la tranquillité intérieure, car, au premier mouvement insurrectionnel, le gouvernement se verrait obligé de rappeler ses troupes, de les concentrer sur le point menacé, tandis que les Indiens, regagnant le terrain perdu, reutreraient en scène et ravageraient les *estancias*. L'expérience du passé confirmait pleinement ces craintes.

Conquérir d'un seul coup le désert pampéen, extirper ou détruire les tribus qui l'habitaient, traverser en hiver cette zone de 15,000 lieues carrées en poussant devant soi les intrépides cavaliers dont les exploits remplissaient les légendes, c'était, suivant la croyance générale, aller au devant d'un désastre.

L'inquiétude des chefs de colonne se changea en étonnement lorsqu'ils eurent pris connaissance de leurs instructions.

Ayant à combattre un ennemi agile, infatigable, dont la mobilité faisait la force, on leur recommandait d'aller lentement, *il était défendu de galoper*.

Aux cavaliers comme aux fantassins, il était enjoint de se servir exclusivement des mules pendant les marches, les chevaux étaient réservés pour la bataille.

Il fallait vaincre la rapidité par la lenteur. Ce procédé entièrement nouveau ne pouvait plaire à des officiers habitués à se lancer à travers l'espace et à poursuivre l'ennemi tant que leurs chevaux pouvaient galoper.

Le général Roca ne songeait pas à courir après les Indiens, il prétendait leur barrer la route du Chili. Les colonnes parties de l'est devaient pousser les sauvages devant elles sans chercher à les atteindre.

C'était bien, comme l'avait dit le général, une battue qu'on allait exécuter.

Et cette battue elle-même était pleine de péril. Il ne suffisait pas de ménager les montures, il fallait les nourrir. Chaque soldat entrait en campagne avec trois chevaux et

une mule. Si les prairies étaient telles que les légendes les dépeignaient, on n'irait pas loin.

Chaque division emportait des appareils à forer des puits, mais la légende affirmait que les puits donneraient de l'eau salée. C'est dans ces conditions que six mille hommes conduisant 20,000 chevaux entrèrent dans la Pampa en avril de 1879.

Leur général savait sans doute qu'ils y trouveraient de l'herbe et de l'eau, mais la généralité des citoyens ne partageait pas sa confiance.

Les chefs de colonne purent, dès les premiers jours, constater le découragement qui s'était emparé de leurs ennemis.

Les caciques, pris d'une terreur superstitieuse, ne songèrent même pas à résister. La troisième division, cantonnée à Poitagué, au centre de la Pampa, eut seule à souffrir des maraudeurs restés sur les flancs pour lui enlever ses chevaux.

La quatrième division, qui avait en face d'elle deux grandes tribus intactes, pourvues d'armes à feu et ayant une retraite assurée en cas d'échec, n'eut à combattre ni les Picunches, ni les Huiliches; elle put garder les gués du Neuquen sans être sérieusement inquiétée par ses sauvages voisins; elle détruisit à son aise la dernière tribu des Ranqueles attardée dans la Pampa et conserva avec le fort Saint-Rafaël des communications suivies.

Le corps principal qui avait à parcourir une zone inconnue depuis Choique-Mahuida jusqu'à Choele-Choel, n'a manqué de viande de bœuf que pendant trois jours.

Les troupes de chevaux n'ont pas souffert grâce au bon état des prairies que les Indiens avaient brulées trois mois avant, croyant que l'expédition aurait lieu plus tôt. Cette précaution des Caciques tourna contre eux; les prairies, rasées par le feu, reverdirent sous l'influence des pluies d'équixone, et le mois de mai venu, elles étaient couvertes d'herbe touffue impossible à brûler.

Le principal cacique pampéen, Namuncura, prit les devants et, jugeant toute résistance inutile, se retira vers l'ouest. Sa retraite jeta le découragement parmi les autres chefs des tribus. — Namuncura parti, il ne restait dans la Pampa proprement dite que le Cacique Baigorrita qui, conservant ses illusions jusqu'à la fin, entreprit sa retraite lorsque la route des Cordillères lui était fermée par la 4me division et la route du Rio Colorado par la colonne principale. — Battu une première fois sur le Chadi-Leuvu, il est allé se faire tuer par un détachement de chasseurs d'autruches.

Après ce fait d'armes on n'aurait pu rencontrer sur l'ancien domaine des Ranqueles, un groupe de cent Indiens obéissant à un cacique indépendant.

La superstition est venue en aide à l'armée argentine.

Suivant les traditions entretenues par les magiciens, la colère céleste se manifeste contre les Indiens par l'envoi de la variole.

Rien ne saurait donner une idée de la terreur qu'éprouve le sauvage en présence d'un varioleux; les sentiments les plus tendres disparaissent, et l'Indien abandonne père, mère, épouse, enfants.

La variole s'étant déclarée dans les campements pampéens pendant l'automne 1879, les caciques ne songèrent qu'à fuir. Cette audacieuse campagne, réputée impossible, couronnée d'un succès inespéré, n'excita qu'un enthousiasme passager, bientôt éteint par les préoccupations politiques.

Nous appelons Pampa, dans la République Argentine, la partie de territoire comprise entre l'ancienne ligne de frontière militaire et le Rio Negro. Cette ligne partait du port de Bahia Blanca, à l'embouchure du Rio Naposta sur l'Atlantique et se dirigeait vers l'ouest jusqu'à Guamini; à ce point-là, la frontière suivait la direction nord-nord-ouest jusqu'à la province de San-Luis et aboutissait ensuite à la province de Mendoza au pied de la Cordillère.

Les limites actuelles de ce territoire sont : à l'ouest, la Cordillère des Andes, au sud le Rio Negro, à l'est les frontières des provinces des Buenos-Aires, Santa-fé, Cordova et Saint-Louis, au nord le Rio Diamante.

Son étendue, d'après la statistique officielle, est de 432,000 kilomètres carrés.

La Pampa offre généralement trois aspects différents, et chacun d'eux divers accidents de second ordre. Afin d'aborder méthodiquement leur description, je crois utile de faire les classifications suivantes :

1° Formation de la Pampa.

2° Formation transitoire.

3° Formation andine.

La formation de la Pampa se représente comme une vaste plaine remarquable par l'uniformité de ses caractères. Son aspect général, sa constitution, sa géodésie, sa faune, sa flore, ses lacs et ses rivières sont dans toutes ses parties semblables.

Qui connaît une lieue carrée de la Pampa, un lac, un cours d'eau, une côte, une vallée, connaît toute la Pampa et tous les accidents particuliers qu'elle présente à chaque pas.

Le territoire est plat et légèrement ondulé dans certaines régions. Les accidents de terrain sont rares au milieu de cette immensité majestueuse.

Quelques petites chaînes de montagnes au sud de Buenos-Aires et au nord de la province de Cordova et quelques petites forêts sur la côte de l'Atlantique, ainsi qu'à Cordova dans le voisinage des fleuves, sont les accidents les plus caractéristiques au point de vue étiologique et botanique.

J'appelle territoires de formation transitoire, ceux qui se trouvent entre la Pampa proprement dite et la Cordillère des Andes.

Je les appelle transitoires parce que leur constitution

détritique indique surabondamment qu'ils sont le résultat des débris de rochers, qui se sont détachés des grands blocs supérieurs de la montagne.

Dans cette formation, on trouve quelques petites plaines resserrées par des terrains accidentés de natures diverses. L'élément prédominant est le sable qui occupe des surfaces considérables au milieu desquelles la terre ou *humus* devient une exception des plus rares.

L'aspect général est celui d'un pays accidenté qui présente des successions considérables de monticules et où il est difficile de rencontrer la plaine proprement dite.

Après cette série de monticules vient la forêt d'aspect et de nature différente selon les terrains, et qui est tantôt stérile et tantôt riche. C'est elle qui offre le caractère le plus accentué de ces immenses superficies.

Ensuite dans l'ordre du rang et de l'importance, viennent les dunes qui sont produites par les vents et le sable qui couvre la surface de la formation transitoire.

A cette variété d'aspect je dois ajouter celui des grands lacs salés et des protubérances rocailleuses qui prennent la forme de *sierras*, dont quelques-unes étaient inconnues des géographes, mais non de nos soldats, quand M. le docteur Zeballos détermina leur situation.

La formation transitoire, par son origine, représente plus de la moitié des régions de la Pampa, et occupe la plus grande partie du territoire méridional de la République Argentine qui s'étend depuis le 30° de latitude sud.

Les limites de cette formation dans la zone araucanienne sont : au nord le 33° parallèle, au sud le Rio Negro, à l'ouest une ligne sinueuse qui court entre les méridiens 9 et 10 de Buenos-Aires, et à l'est, une autre ligne brisée comprise entre les méridiens 4 et 5 jusqu'au 39° parallèle.

Il m'est difficile de vous parler avec exactitude de la formation andéenne. Elle est à peu près inconnue. Elle court du nord au sud, comme les Andes, et de l'est à l'ouest avec

s ramifications qui se détachent de la grande Cordillère
dirigent vers l'est et atteignant le 9e méridien de Buenos-
ires.

C'est vraiment une région de toute beauté. Accidentée
mme sa constitution géographique nous l'indique, et
che à l'excès des dons de la nature, elle commence à en-
iron 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, pour
élever jusqu'à 4,000 mètres. La neige blanchit les sommets
e ces colossales montagnes et les volcans éclairent l'espace
e leurs feux.

Il n'est pas possible d'entendre les relations des voyageurs
ır les vallées orientales des Andes, sans éprouver de pro-
ndes émotions et le désir d'aller vivre au milieu de cette
ature bénie et exubérante.

Le docteur Lorentz, qui a publié de très importants
uvrages sur la flore argentine, avec le concours de l'émi-
ent savant Grisebach, dit qu'au pied des Cordillères et de
eurs ramifications orientales, il existe des terrains de plu-
ieurs lieues d'étendue couverts d'une végétation des plus
iches et des plus splendides.

Cet écrivain estime que c'est là l' « Eden de la Répu-
lique Argentine ».

Il trouve, en effet, que la douceur et la majesté de la na-
ıre se marient à une fécondité admirable qui a surpris les
otanistes, en leur offrant un nouveau et inépuisable théâtre
'investigations scientifiques.

Les montagnes du sud sont couvertes d'immenses forêts
u type antarctique, qui prospèrent à la faveur du climat
umide et marin qui y règne comme conséquence des
randes condensations de vapeur produites sur la cime des
ndes.

Les voyageurs ont constaté la présence du hêtre dans la
ordillère australe. On y a trouvé aussi le fameux *Arau-
aria*, qui, par son nom et son origine, rappelle la race des
ndiens batailleurs et indomptables.

La fécondité de la région andine est généralement plus grande sur les ramifications des Cordillères qui se dirigent vers le nord, où elle prend un caractère sous-tropical bien défini. Cependant, dans les vallées comprises entre les 34e et 37e degrés latitude sud, la végétation n'est pas sensiblement différente.

La stérilité dans toute sa rigueur règne sur les terrains situés à plus de 4,000 mètres d'altitude. Le rôle de ces gigantesques Cordillères se réduit à attirer les immenses évaporations du Pacifique et à les condenser sur ses cimes pour les déverser ensuite sur les vallées comme une sève vivifiante. A de pareilles hauteurs, jusqu'à mi-côte, se trouve la formation de la Puna des botanistes, et apparaissent les rochers couverts de *Yareta* (*Azorela madreporica*) dont la racine résineuse est un excellent combustible.

Les graminées commencent à se montrer au-dessous de 4,000 mètres d'altitude et à mesure que l'on descend, la végétation s'enrichit en passant de la *Yareta* à l'arbuste et de celui-ci aux bouquets d'arbres avec de riches pâturages à leur base.

La région des forêts de caractère alpestre s'étend depuis le 34e latitude sud jusqu'au détroit de Magellan et s'élève à de très grandes hauteurs; elle se mélange, sur le versant andin, avec les plantations de pommiers faites par les Jésuites qui établirent, en 1690, aux bords du lac Nahuel-Huapi, une petite colonie aujourd'hui détruite.

Les arbres, qui comme le mélèze (*Fitz-Roia Patagonica*) croissent robustes dans les mi-côtes basses, ne sont que des arbustes sur les hauteurs.

M. Moreno, qui a visité la Cordillère dans le voisinage du Limay s'explique en ces termes : « Après huit jours d'excursions, j'ai trouvé le *Pehuen* (*Araucaria imbricata*) dont je mesurais les troncs. Je reconnus, pour l'un d'eux, 4m, 62 et pour un autre 3m, 92 de circonférence. Les montagnes voisines étaient couvertes, jusqu'à une certaine hauteur, de

magnifiques bois de ces arbres, mais je n'ai pas pu m'en approcher. »

Une autre particularité de ces régions sont les grands champs de fraises (*Fragaria chilensis*) exquises au goût et plus grosses que celles de nos terres cultivées.

Je ne crois pas opportun d'entrer, ici, dans une description détaillée de la flore des vallées de l'est des Andes : je puis vous assurer cependant que la végétation y est vigoureuse et opulente, recevant l'influence des diverses latitudes sous lesquelles elle voit le jour.

Les forêts de la Pampa n'ont pas encore été l'objet d'examen scientifique à cause de leur isolement dans le désert, mais nous avons, du moins, à leur sujet, les récits et les renseignements de voyageurs intelligents.

Les Pampas sont de deux natures : les unes stériles, les autres fertiles. Dans la première catégorie entrent celles formées de terrains nitreux et sabloneux. La végétation ordinaire n'y existe pas ou disparaît, ce qui donne à ces régions leur aspect nu et aride. Ce caractère appartient principalement aux territoires voisins du Rio Colorado, à ceux entre *Sierras* et aux terres sabloneuses des fleuves Diamant et Chadi-Leuvu.

Les vents soufflent avec violence dans l'intérieur de la Pampa. Le plus fort s'appelle *Pampero* ou vent d'ouest; et le *Pampero sucio* ou vent du sud-ouest s'abat en rafales glaciales pendant l'hiver et en rafales chaudes pendant l'été, soulevant avec lui, dans cette dernière époque, d'épais tourbillons de terre.

La faune de la région pampéenne est caractérisée par le *jaguar*, le *puma* (espèce de lion) et le *guanaco*, les *viscachas*, dont la chair est aussi blanche que celle du lapin, l'autruche, le *gamas* (*Cervus campestris*) et par le huamil des Indiens (*Cervus magallanicus*) animal aussi rare que difficile à chasser. Son cri mystérieux : « Oop » sert à le désigner par les indigènes. On professe pour lui un respect profond et presque religieux.

L'économie des eaux dans la Pampa, c'est-à-dire l'étude des lois climatologiques auxquelles elles obéissent, et ses rapports avec la terre et l'agriculture entraîne un problème scientifique dont la solution vient d'être demandée par le gouvernement de la Province de Buenos-Aires à un ingénieur hollandais très distingué; il s'occupe en ce moment d'étudier le nivellement général des campagnes de cette province, ainsi que d'une grande partie de la Pampa.

Dès que ses études seront terminées et que l'on aura mis à exécution les travaux qu'il indique, on évitera ainsi, pour l'avenir, les grandes inondations comme les grandes sècheresses.

Il y a des époques de l'année, dans la Pampa, pendant lesquelles la sécheresse est tellement forte que l'on est obligé de creuser des puits, de peu de profondeur, il est vrai, pour abreuver les troupeaux.

D'autres fois, les pluies torrentielles tombent en telle abondance, que des inondations se produisent aussitôt, balayant les champs sur des étendues de plusieurs lieues et causant la mort de millions de têtes de bétail.

En 1877, on a calculé que les inondations avaient couvert 200 lieues carrées, après avoir noyé six millions d'animaux.

Si vous le voulez bien, je vais vous dire quelques mots de la race indienne qui, sous des dénominations différentes, peuple le vaste territoire dont je m'occupe avec vous.

Se séparant des tribus d'Indiens Araucanos qui peuplent les vallées à l'ouest de la Cordillère des Andes (territoire chilien) avant la découverte de l'Amérique, quelques caciques allèrent établir leur domination sur la Pampa et la Patagonie.

Les Araucanos appelèrent Aucàs, ces tribus dissidentes : *aucàs* signifie errants, détachés du tronc.

Les Aucàs se divisèrent en différents groupes et prirent le nom des territoires sur lesquels ils s'établirent à l'est de la superbe Cordillère.

Ceux qui plantèrent leur tente dans les plaines qui bordent

le fleuve la Plata : s'appelèrent Puelches, qui vient de *puel* (est) et *chés* (habitants). Par contre, ceux qui s'établirent sur les territoires andéens du 33° au 35° parallèle de latitude sud, prirent le nom de Picunches, de *picun* (nord) et *chès* (habitants).

D'autres, qui allèrent peupler les régions au sud du 35° parallèle, sur les Andes, et occupèrent les terres bordant les fleuves Limay et Neuquen, s'appellèrent Huilichis, de *huili* (sud), et *chés* (habitants).

D'autres tribus encore demeurèrent dans les terres accidentées et les vallées des Andes, à l'abri de pins gigantesques. Ceux-ci furent dénommés Pehueuches, c'est-à-dire habitants des forêts de pins. La partie de cette tribu, qui s'établit à l'ouest, fut appelée Moluches.

Les Indiens de la Patagonie portent le nom de Tehuelches dérivé d'un dialecte dans lequel *tehuel* signifie sud.

L'histoire et la philologie ont prouvé que les habitants primitifs de la Pampa et de la Patagonie sortis de la vallée d'Arauco, à l'ouest des Andes, s'étaient avancés vers l'est jusqu'aux campements des Indiens Guaranis, lesquels commençaient aussi à envahir le littoral de la Plata et s'établissaient dans les îles du delta du Rio Parana.

Voilà quel était l'état de la population de ces territoires lorsque les troupes du roi d'Espagne vinrent en prendre possession.

L'empire de ces territoires était exercé par les Araucanos qui, par une institution comparable aux Kalifats des Arabes, avaient divisé ces terres en *Cacicazgos* (nom qui dérive de Cacique, c'est-à-dire chef).

Ces Cacicazgos improvisés s'étaient divisé les déserts depuis le Rio Diamante dans la province de Mendoza, jusqu'au Rio Negro, et depuis le Chili jusqu'à la frontière militaire, c'est-à-dire depuis le 34° degré jusqu'au 48° degré de latitude sud, et depuis le 3° de longitude ouest de Buenos-Aires, jusqu'aux sommets des Andes.

Les Indiens Puelches reconnaissaient un cacique général comme chef suprême, et ils avaient établi le siège de ce gouvernement indigène à Salinas-Grandes, au sud de Buenos-Aires.

En 1877, arriva à Buenos-Aires, une délégation de ces divers caciques, demandant une indemnité de 40 millions de francs, pour valeur du territoire de Carahué que notre armée venait d'occuper tout récemment. — Inutile de vous dire quelle réponse fut faite à ces prétentions.

Notre gouvernement, il faut le dire, a fait avec ces Indiens pendant 70 ans, de très nombreux traités de paix et d'amitié, que ceux-ci n'ont jamais respectés.

La paix avec les Indiens se faisait généralement moyennant des cadeaux assez importants, en eau-de-vie, bétail, chevaux, vêtements, harnais riches et rations de vivres; ce qui n'empêchait jamais les sauvages de gémir et de se plaindre. Cette paix n'était bien souvent que de peu de durée, car aussitôt que la guerre extérieure ou intérieure réclamait l'action de notre armée sur un autre point, les Indiens, nos alliés et amis, ne manquaient jamais de mettre en pièces nos traités, et de se livrer comme auparavant au pillage et au massacre. Il en était ainsi jusqu'à ce que nos troupes, réapparaissant sur leurs frontières, les réduisissent à nouveau. C'était la conduite accoutumée de ces tribus composées d'Indiens pillards, assurément très braves, mais corrompus, et ne vivant en grande partie que de vol et de déprédations.

Ces sauvages se méfient du chrétien qu'ils appellent *huinca*, ce qui veut dire pour eux ennemi, et le gouvernement a eu, pendant 70 ans, des ménagements sans nombre à garder avec ces peuplades, naturellement favorisées par le désert.

Les Indiens Ranqueles appartiennent géographiquement aux tribus Puelches; ils occupaient la région des forêts pampéennes qui s'étend au nord de Salinas-Grandes, quartier

général du cacique Sayhüeque, entre les 33° et 37° de latitude sud, et les 2° et 8° de longitude ouest de Buenos-Aires.

Moins nombreux que les Indiens de Salinas, ils atteignent à peine le chiffre de 4000 âmes; ils ont perdu, dans les dernières rencontres avec les troupes de la République, plus de 2000 prisonniers.

Il ne reste actuellement de cette tribu que quelques rares guerriers qui se sont refugiés au Chili.

Le siège des Ranqueles était à Leuvuco (de *Leuvu*, rivière, et *Co* eau, c'est-à-dire rivière avec eau), situé par 36° 8′ de latitude sud et 7° 36′ 44″ de longitude ouest de Buenos-Aires.

Ces Indiens furent, à une autre époque, l'objectif de trois expéditions militaires, toutes désastreuses par manque d'éléments et de bons guides, en même temps que par la rigueur des saisons, et la nature difficile du territoire. Ces circonstances, jointes à la hardiesse et à la vaillance des Indiens, détermina la cessation de la lutte.

La tribu des Ranqueles occupait une superficie de 600 lieues carrées, mais la guerre incessante qu'on lui faisait, l'éparpilla et la dissémina en plusieurs groupes.

Ces Ranqueles sont pillards et obéissent aux mêmes instincts que les Puelches; cependant leur cacique est plus loyal que celui des autres Indiens.

Depuis 1874, par exemple, en exécution des traités qui nous lient avec lui, ce chef n'avait fait aucune incursion sur notre territoire; mais en 1878, neuf de nos compatriotes ayant été tués, la guerre recommença, et nos troupes les anéantirent complètement.

Après les Cacicazgos de Salinas et de Leuvuco, il ne s'en trouve pas d'autres dans les déserts du centre et de l'est qui puissent être cités.

Il existait toutefois des groupes d'Indiens indépendants, commandés par des chefs audacieux qui faisaient une guerre sans relâche à nos populations, et même à ces deux premiers caciques.

Le plus fameux d'entre eux fut Pintzen, dont les exploits ont eu pour théâtre la partie nord et ouest de Buenos-Aires et le sud de la province de Santa-Fé. Ses tentes étaient plantées entre le territoire des Puelches et des Ranqueles.

La tribu de Pintzen, qui était réduite à 1 000 âmes, avait été beaucoup plus nombreuse, mais elle avait été décimée et fortement entamée à cause de sa bravoure sur les champs de bataille.

Les Indiens appellent gouvernement de Mauzanas, les terres du fameux cacique Sayhueque, que vinrent visiter successivement, le capitaine Murster en 1870, le major Bejarano en 1872, et M. Moreno en 1875. Ce cacique est le chef suprême des Araucaniens des Andes orientales, et sa domination s'étend au sud jusqu'à Jeckel aux sources du fleuve Chubut et au nord, jusqu'aux derniers campements sur le fleuve Neuquen.

Telle était, en 1875, la distribution géographique des Indiens sur les immenses territoires argentins qui nous occupent.

La lutte engagée pendant trois siècles avec les Araucaniens, amena peu à peu leur retraite des régions de la Plata vers les mystérieuses forêts et les montagnes du centre et de l'ouest du continent.

Au XVI^e^ siècle, ils livrent leurs premières batailles aux Espagnols sur le Rio Lujan, à 34° 30′ de latitude sud, presque sur le même méridien que Buenos-Aires, et trois siècles après, en 1810, ils se maintenaient encore sur la ligne stratégique du fleuve Salado à quelques lieues de Buenos-Aires et de ce même Lujan.

Pendant ce siècle-ci, ils étaient éparpillés et occupaient l'immense territoire qui s'étend depuis 1 degré ouest de Buenos-Aires jusqu'aux Andes et du 34^e^ au 30^e^ degré de latitude sud.

De l'année 1820 à l'année 1833, ils combattirent vigoureusement l'armée nationale et furent repoussés au sud du

39° de latitude, mais les tribus de cette même race qui occupaient les frontières des provinces de San-Luis, San-Juan et Mendoza, entre les 34° et 37° de latitude, obligèrent nos généraux à rétrograder et les Indiens reprirent possession des territoires dont on les avait repoussés.

En 1855, ces tribus se soulevèrent à nouveau et mirent en déroute, sur le fleuve Tapalquen, au 36° de latitude sud, les troupes de Buenos-Aires.

En 1872, au nombre de 3,000 combattants, elles livrèrent la bataille de San-Carlos, sur ce même parallèle, mais elles furent défaites.

En 1872, elles se soulevèrent pour la dernière fois, au nombre de 5,000 guerriers, mais elles furent mises en déroute à Sanquilco et Paragüil.

Mes devoirs comme officier de la marine argentine, me retenant sur les côtes de la Pampa et de la Patagonie, je n'ai jamais pénétré dans l'intérieur de ces territoires.

Pour vous donner une idée de l'existence de nos troupes dans ces régions, je vais vous lire une page très intéressante du livre de M. le Dr Zeballos, publié il y a deux ans, et que vous ne pouvez guère connaître à cause de sa publication en Espagnol.

Voici ce qu'il dit :

« Nous avions laissé à droite le lac Quentrel, du nom d'un des plus fameux caciques de cette région et nous arrivions, au plus fort de la tempête, au premier fortin de la ligne de communication entre Azul et Carahué à quelques lieues d'Olavarria.

» Quand je vis ce qu'était ce fortin, je ne pus m'empêcher de trembler en pensant que cinq hommes, je devrais dire cinq héros, y avaient vécu entourés d'une plaine déserte et occupée par des Indiens terribles et implacables.

» Mon esprit était effrayé à l'idée que je pouvais me trouver à leur place et j'éprouvais, en même temps, un sentiment

d'admiration et de pitié pour ceux qui vivaient dans ce poste d'honneur.

» Le colonel Levalle, qui m'accompagnait, lisant sur ma physionomie les impressions qui m'agitaient, m'interpella en ces termes :

» N'est-ce pas, docteur, qu'il vaudrait mieux se brûler la cervelle que de vivre dans ce fortin ? »

» J'allais peut-être répondre d'une façon irrévérencieuse quand j'aperçus la figure si pleine de bonté et riante de l'officier qui commandait le détachement. Mon étonnement augmenta encore et ne je répliquai rien.

» Cet officier, le sous-lieutenant Diaz Velez, nous tendit la main ; son visage témoignait la tranquillité la plus parfaite et peut-être une résignation suprême et bien dissimulée. Elle exprimait, en un mot, des sentiments tout autres que ceux que je m'attendais à y trouver.

» Nous marchions distraits, lorsque notre attention fut éveillée par un cri. Le colonel Levalle se détourna brusquement et nous vîmes à ses côtés une énorme vipère de la Crux qui s'était jetée deux fois sur lui dans l'intention de le mordre à la main, au moment où il s'appuyait sur le parapet du fortin.

» Diaz Velez, nous dit de nous tenir sur nos gardes et nous montra étendus sur le sol et tués depuis le matin, plusieurs de ces reptiles venimeux.

» — Comment s'appelle ce fortin? demandais-je.

» — Il n'a pas de nom, monsieur.

» — Alors, repris-je, en prenant mon crayon et faisant mine d'écrire sur mon calepin : Nous l'appellerons « Fortin des vipères. »

» La pluie étant venue à tomber plus abondamment, nous cherchâmes un abri dans le fortin. Imaginez-vous une butte de terre entourée par un fossé circulaire de 20 mètres de diamètre sur 2 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur ; un petit pont sert de porte d'entrée et vous avez là

une idée de ce que peut être un fortin, ce monument primitif de la conquête des territoires argentins.

» Au milieu de la butte s'élèvent la cabane et le fourneau des soldats. Le seul ameublement consiste dans le *recado*, espèce de selle, spéciale à la République Argentine, qui sert de lit dans le désert.

» Sur le sommet du fortin est placé un canon et quel canon!!!

» Une description de la cabane serait moins aisée à faire que celle d'une des salles du *British Museum*. Tout y est primitif et original.

» Le toit est fait de branches d'arbres croisées, qui ne sont pas assez ajustées pour garantir l'intérieur du froid, du soleil et de l'eau. Dans le Fortin des vipères, un seul coin était à peu près abrité et encore cela était-il dû à un rapiéçage fait avec du cuir.

» Nous ne pûmes nous y mettre à abri, car cette place était spécialement réservée aux appareils Morse; le fortin était aussi une station télégraphique!

» Au plafond, nous remarquâmes des lanières de cuir qui supportaient des semblants de vêtements, des vieilles chaussures et des *charquis* (viandes séchées au soleil). Cette viande éveillait toute ma convoitise, surtout après 7 heures de route, et je me hasardai à faire part de mes angoisses à M. Velez.

» C'est du cheval! me répondit-il.

» Cette réponse eut le don d'apaiser mon appétit, car je me souciais peu de viande de cheval et me rappelais avoir vu sur le bord du chemin, un vieux cheval mort, dont une partie de l'échine avait été enlevée.

» La garnison du fortin, composée d'un Indien et d'un ouvrier du télégraphe, se nourrissait sans répugnance, de cette viande. Quelle pespective pour moi qui allais m'avancer plus avant dans le désert!!!

» Mon photographe tremblait rien qu'à cette idée, car il était doué d'un vigoureux appétit.

» A midi 50, nous poursuivions notre route. — La tempête s'était calmée et le soleil faisait sa réapparition. — Le sous-lieutenant Velez, monté sur le parapet du fort, nous suivait du regard. Il m'apparut alors comme une statue de la Résignation élevée en pleine Pampa, sur les ruines d'une vieille forteresse. »

Le docteur Zeballos, dans son pittoresque langage, fait ainsi un portrait fidèle de nos fortins sur la frontière et de la vie qu'on y mène.

Je vais maintenant vous dire quelques mots de la Patagonie, ce vaste territoire de plus de 20,000 lieues carrées, qui nous est encore presque inconnu.

Il s'étend depuis la rive sud du Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan, et a pour limite à l'ouest la Cordillère des Andes et à l'est, l'Océan Atlantique.

Tous les fleuves qui le traversent prennent leur source dans cette Cordillère; ce sont les Rios Chalin, Gallegos et Valchetas, qui versent leurs eaux dans l'Atlantique.

Le terrain de la Patagonie est plus accidenté que celui de la Pampa. Ses côtes sur la mer, montagneuses et de caractère volcanique, manquent totalement de végétation.

Le centre de ce territoire est composé de bois, de lacs, de prairies et de dunes. La végétation est opulente dans les vallées situées aux pieds de la Cordillère. On y a trouvé des trous de nombreuses mines de charbon et au dire d'un officier de notre marine qui a visité souvent ces côtes, on y aurait trouvé du diamant, dont il aurait rapporté quelques échantillons à Buenos-Aires.

Vers la fin de 1881, le gouvernement Argentin envoya le général Villegas faire une expédition contre les Indiens habitant le territoire compris entre les fleuves Neuquen et Limay et la Cordillère des Andes. Cet officier avait sous ses ordres trois brigades qui devaient opérer suivant un plan dressé et approuvé par le gouvernement.

Ces brigades devaient atteindre simultanément et le même our le lac Nahuel-Huapi. C'est ce qui fut fait.

Le 3 avril, le drapeau argentin était hissé sur une mon-agne à proximité du Limay, et le 10 avril, jour fixé pour la onction des trois brigades, la division se trouvait formée en igne de bataille près des sources du Limay. Sitòt après la evue, notre drapeau fut salué de vingt et un coups de canons.

La blanche couronne des Andes et l'azur du ciel sem-blaient arborer les couleurs de la patrie et confirmer notre prise de possession.

Les Indiens de Caleufu, épouvantés par l'arrivée de nos troupes et ayant connaissance de ces mouvements, allu-mèrent de grands feux pour donner l'alarme au moyen de ces signaux en usage parmi eux. Un détachement de la division fut annoncé de cette manière, et il ne trouva sur sa route que des groupes de fuyards dont la présence lui était révélée par la poussière qu'ils soulevaient à l'horizon.

Les Indiens réussirent à sauver leurs familles et une partie le leurs troupeaux, en s'éloignant à toute vitesse de ces égions dont, jusqu'alors, les troupes argentines ne s'étaient as encore approchées.

Les conséquences de cette expédition seront immenses. Notre armée à exploré des zones inconnues, délogeant les ndiens de leurs derniers refuges, et tout notre territoire eut être aujourd'hui parcouru sans danger par les plus aibles détachements.

On peut considérer la zone comprise dans le triangle ormé par les Rios Neuquen et Limay, comme une des neilleures de la République.

Ses immenses richesses cachées parses habitants sauvages n'ont pu échapper aux investigations de nos officiers. Ses allées, dont la température est plus douce que celle des auteurs, sont couvertes des plus riches paturages, ses ours d'eau, qui peuvent être utilisés à peu de frais pour

l'irrigation, développeraient une végétation déjà luxuriante et composée d'arbres variés.

L'élevage des bestiaux dans les vallées donnerait d'excellents résultats, à en juger par les échantillons des espèces bovine, ovine et chevaline que notre armée y a rencontrées et qui sont remarquables par leur taille et la qualité de leur viande.

Ce que je viens de dire se rapporte à la première partie de la route suivie par notre armée, depuis les rivières du Rio Negro jusqu'au lac Nahuel-Huapi ; la seconde partie est semée de montagnes élevées qui, sans aucun doute, renferment d'immenses trésors.

Les signes extérieurs de ces terrains moutagneux frappent l'attention des voyageurs les moins experts, par la grande variété de pétrifications et de minerais, dont la science indiquera bientôt la valeur réelle.

On a pu constater la présence de divers métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre et le fer. On a également trouvé du marbre, de la chaux, du talc et du plâtre. Le charbon de terre on le trouve partout.

Le journal d'un de nos chefs supérieurs qui a pris part à cette expédition, nous dit que pendant un parcours de 34 lieues, de Castré à l'arroyo de Balchetas, le terrain est stérile et la végétation rare, le sol est couvert de cailloux de petites dimensions qui se mêlent à une matière grasse très friable. Les quelques arbres qui y poussent abritent des plantes d'un vert pâle et d'un aspect maladif. Après avoir passé cette zone, on trouve au contraire une région fertile, où la fécondité du sol se décèle à chaque pas. On parcourt ainsi une contrée ravissante jusqu'à l'île de Balchetas.

En sortant de Balchetas, nos troupes ont passé au milieu de dunes et de collines pierreuses pittoresques et appartenant à divers âges géologiques. On y trouve quantité de débris volcaniques.

La flore et la faune des territoires du triangle, de même que celles du sud du Rio Negro, présentent une grande variété de végétation.

Notre armée a trouvé sur sa route des pins de 50 mètres de haut et quarante mètres de circonférence à leur base, des cyprès, des palmiers de 20 à 25, des chênes de colossales dimensions, des *malten* qui arrivent à une hauteur de 15 mètres, des pommiers, des saules blancs et rouges qui tous donnent d'excellent bois de construction.

On y trouve le *piquillin*, le *jarillo*, le *chañar*, le *molle morado*, le *caroubier*, l'*alpataco*, le *cachiyugo*, et une foule d'autres arbres et arbustes.

La faune n'est pas moins riche, surtout aux bords du Limay et du Rio Negro; on y trouve : le guanaco, le daim, le lion (puma), le renard, le lièvre et l'autruche en abondance, les tribus du sud vivent de leur chasse, celles qui étaient établies dans le triangle faisaient le commerce des peaux et de la laine.

Le Limay prend sa source au lac Nahuel-Huapi, il court du sud-ouest au nord-est sur une longueur de plus de 100 lieues; sa largeur moyenne est de 80 mètres, son lit est pierreux, son courant rapide; il a des affluents importants, tels que le Traful, le Caleufu, le Callon-Cura, le Quen-quentren, le Cheme-hien, Salancura, Chichanvu et beaucoup d'autres qui, au temps des pluies, lui apportent une masse d'eau.

Le Neuquen, comme la plupart des rios de l'Amérique du sud, coule au sud-est, tandis que le Rio Limay au contraire court au nord-ouest et vient rencontrer le Neuquen avec lequel il s'unit pour former le Rio Negro.

Le Rio Agrio prend sa source dans la Cordillère Trolope. Sa direction générale est à l'est, son parcours est de 45 lieues, il se jette dans le Neuquen en face de la montagne de Chihuicho, il reçoit sept affluents qui, presque tous, coulent de l'ouest à l'est.

Le Rio Agrio est navigable à l'époque des grandes eaux pour des canots.

Le territoire de la Patagonie qu'a parcouru notre armée est également arrosé par de nombreux cours d'eau, dont le plus important est le Rio Balchetas, qui a un cours d'à peu près 50 lieues.

Après lui, on peut citer la Salado, le Huitrum-Leufu, le Trapa-Leufu, l'arroyo del Vasco, le Hiaquin-Chegua, l'arroyo del Cautivo, le Cumayo-Leufu, le Catalium, le Luliche et le Pinca-Hicien-Leufu. Il y a en outre une quantité considérable de sources et de ruisseaux qui descendent des montagnes.

Le beau lac de Nahuel-Huapi, qu'on aperçoit dans les embrasures de la Cordillère des Andes, s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, il est incontestablement pour le pays une source de richesses. Ses eaux pures et cristallines, ses rives couvertes de bois où se trouvent des arbres géants, les vallées qui s'étendent sur ses deux rives, invitent par-

tout le travailleur et l'industriel. Il est difficile de faire une description complète de ce lac qui appelle des explorations et des études scientifiques; notre armée a suivi ses rives au nord pendant quinze lieues sans en trouver l'extrémité.

Du haut des montagnes on l'a vu se perdre dans les brumes de l'horizon. Sa largeur, sur les points observés, est de quatre lieues; et on a pu compter neuf îles toutes couvertes de bois.

Ce lac pourra être navigué en tout temps par les plus grands navires, sa profondeur est immense.

J'en viens à la description du grand Chaco, ce vaste territoire de 621,000 kilomètres carrés, légèrement mamelonné, couvert de palmiers et arbres de toute espèce et qui est en grande partie désert.

Le gouvernement argentin se préoccupe depuis longtemps de le coloniser et y a déjà introduit plus de 5,000 émigrants,

qui peuplent les bords de notre grand fleuve Parana principalement et qui y vivent heureux.

Le Chaco, comme territoire fédéral, appartient au gouvernement de la nation et est administré par un gouverneur qui a établi sa résidence à Villa Formoza.

Je n'ai pas à m'étendre sur la description de ce territoire qui a déjà été faite dans plusieurs livres. En deux mots, je vous dirai qu'il renferme de vastes et fertiles prairies très appropriées à l'agriculture et l'élève du bétail.

Ses produits principaux sont la canne à sucre, la cochenille, le tabac, le riz, le café, le safran et le coton qui poussent spontanément.

Il existe encore au Chaco, plus de 45,000 Indiens divisés en nombreuses tribus. Parmi celles-ci, quelques-unes sont à moitié civilisées ; elles se livrent au commerce des peaux avec la province de Corrientes.

Parmi les fleuves principaux qui traversent le territoire du Chaco se trouve le Pilcomayo, dont le nom vous rappellera de tristes souvenirs. Ce fut sur ses rives qu'un de vos compatriotes fut massacré par les sauvages. Je parle du docteur Crevaux, auquel la géographie est redevable de travaux si remarquables.

Mes compatriotes lui élèvent, dans un des cimetières de Buenos-Aires, un modeste monument de granit; les générations futures pourront ainsi trouver son nom gravé en lettres d'or à côté de ceux des martyrs de la science et de la civilisation.

Il me faut abréger, car le temps s'avance et je ne veux pas retenir plus longtemps votre attention. Il me reste cependant à vous dire deux mots sur les Misiones, territoire autrement plus fertile que la Pampa, le Chaco et la Patagonie.

Ce territoire de 62,100 kilomètres carrés est le véritable jardin de la République; tout éloge est encore loin de la réalité.

Ce fut peu de temps après la conquête de l'Amérique par l'Espagne le siège du pouvoir disparu des Jésuites. La richesse de ce territoire ayant attiré l'attention de nos hommes d'État, le congrès le détacha de la province de Corrientes, y établit la juridiction fédérale. Le télégraphe sillonne déjà les Misiones et bientôt les chemins de fer y feront leur apparition. La population des Misiones est de 6,000 habitants, la plupart appartiennent à la race Guarañi et sont agriculteurs.

La topographie du pays est variée; elle comporte une succession de collines, de montagnes, de vastes plaines, de vallées de grande étendue. En un mot, c'est une terre abondante et fertile et l'on comprend que les Jésuites y aient établi le siège de leur empire sur le Nouveau Monde.

Son climat est chaud, il ne l'est pas assez cependant pour empêcher un Européen du nord d'y séjourner et d'y vivre.

Ses limites sont, au nord et à l'est, l'Empire du Brésil, à l'ouest le Rio Parana, au sud-est le Rio Uruguay et au sud la province de Corrientes. A l'occasion de la loi qui fédéralisa ce territoire, le gouvernement du Brésil renouvela ses anciennes prétentions sur une partie de ces terres. La région contestée est comprise entre les fleuves Pipiri-Guasu et Pipiri-Mini, qui partant du centre de ce territoire vont se verser dans le fleuve Urugay.

La zone en question représente une superficie d'à peu près 900 lieues carrées.

Le cercle étroit où j'ai dû me renfermer pour cette communication, ne m'a pas permis, vous le comprenez, de traiter mon sujet avec le développement qu'il exigeait. J'ai dû m'en tenir aux traits principaux et vous faire un succinct exposé.

Permettez-moi, en terminant, d'offrir au nom de mon pays, un hommage de gratitude aux savants français Bom-

an, Amédée Jacques, Bravard et Martin de Moussy, qui ont différentes époques honoré la France par leur science et it servi ma patrie, en la faisant connaître au dehors et rticulièrement à ce grand centre de progrès et de lumière iiverselle qu'on appelle Paris.

Le Gérant responsable,

CH. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

MOTTEROZ, Admin.-Direct. des Imprimeries réunies, B, Puteaux

EXPLORATIONS

CHEZ

S SAUVAGES DE L'INDO-CHINE

A L'EST DU MÉKONG

Par le docteur PAUL NEIS

Médecin de 1re classe de la marine[1].

FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICAL

---

s frontières de l'est et du nord de la Cochinchine fran-
étaient naguère encore l'une des contrées les plus
nues de l'Indo-Chine. Ces pays, habités par des peu-
es sauvages entièrement différentes des Annamites,
ient été parcourus que par quelques chasseurs d'élé-
ts, qui ne s'étaient jamais aventurés très loin et
ient point fait leurs itinéraires.

résolus d'entreprendre l'étude de ces populations
lées Moïs ou sauvages par les Annamites, et peu après
arrivée en Cochinchine, je partis en mai 1880, pour
rer le pays compris au sud de la Cochinchine entre
et la province annamite du Binh-thuan.

saison était très avancée, aussi n'était-ce là qu'un
ge d'essai pour me préparer à d'autres explorations.
lant un mois je vécus chez les Moïs de Baria, m'habit
t pour la premièrs fois à la vie des bois, me rendan-
te de la manière de voyager dans ce pays et prenant
les renseignements sur les préparatifs que j'avais à
et les objets d'échange que je devais emporter pour
prendre un voyage de plus longue haleine.

ommunication adressée à la Société dans sa séance du 7 juillet 1882.
ir la carte jointe à ce numéro.

Aussitôt la saison sèche établie, je me remis en route; je voulais parcourir tout le pays compris à l'est entre notre colonie et l'Annam, puis, arrivé au nord de la Cochinchine marcher vers l'ouest jusqu'au cours du Donnaï. Ce fleuve qui passe à Bien-hôa, traverse toute la colonie et la rivière de Saïgon n'en est qu'un affluent. A une quarantaine de kilomètres de Bien-hôa se trouvent de grands rapides qui arrêtent la navigation et à peu de distance de ce point le cours du fleuve était entièrement inconnu. On ignorait ses sources, et les hypothèses basées sur les indications données par les Annamites étaient contradictoires; les uns assuraient que le Donnaï provenait d'un grand lac, d'autres le considéraient comme une branche du Mékong. Devant ces incertitudes, M. le Myre de Vilers, gouverneur de la Cochinchine, m'engagea à remonter le fleuve le plus haut possible et à m'efforcer d'avoir des renseignements précis sur son cours supérieur.

Le 5 novembre je partais de Baria, j'étais accompagné de deux miliciens annamites, d'un Cambodgien qui me servait d'interprète annamite et d'un domestique, ancien *doï* ou sergent annamite qui me servait d'interprète pour la langue moï. Mes bagages tenaient dans douze petites caisses pouvant au besoin être portées par des hommes, ils formaient au départ la charge de deux charrettes à buffles. C'est dans ce simple équipage qu'il faut voyager en Indo-Chine; point n'est besoin d'un personnel nombreux ni de grandes provisions. Chez tous ces sauvages, on voyage en se faisant annoncer d'avance et il est inutile d'essayer de pénétrer de force dans le pays des Moïs libres; quand ils ne viennent pas d'eux-mêmes au-devant de vous, on peut être certain qu'ils prendront tous la fuite à votre approche en abandonnant leurs cases pour se cacher dans les bois; il faut alors changer de route, car tous les villages suivent l'exemple du premier et font le désert autour de vous.

Le pays que je parcourai d'abord, à l'est de la province de Baria, est en grande partie couvert de forêts coupées par d'immenses clairières que les habitants ont formées en mettant le feu à la forêt. C'est leur seul mode de défrichement, ils abattent les arbres au commencement de la saison sèche, y mettent le feu quelques mois après et au commencement de la saison des pluies ils sèment le riz dans les cendres.

Le même champ peut donner une récolte pendant quatre ou cinq ans; au bout de ce temps le sol est épuisé, les Moïs vont construire plus loin leurs légères cabanes et continuer leur œuvre de destruction. Le sol s'élève peu à peu jusqu'à la montagne appelée Nui Chua-chang, de nombreux cours d'eau tous guéables excepté le Song Ray arrosent cette contrée. Les Moïs nous reçurent fort bien, malheureusement nous étions partis un peu trop tôt, la forêt était encore inondée, nous étions dévorés par les petites sangsues, et dès le troisième jour je fus atteint, ainsi que deux de mes hommes, de la fièvre des bois qui, malgré tous les traitements, revint désormais à intervalles irréguliers nous arrêter de temps en temps pendant ce voyage.

Au pied du Nui Chua-chang je rencontrais la première difficulté au village de Tratan. Le chef de ce village me déclara qu'il était impossible de continuer mon voyage vers le nord, il fallait retourner sur nos pas. Le village le plus proche dans la direction que nous voulions suivre était Voduoc; le chef de village nous dit qu'il se trouvait à plusieurs jours de marche et qu'il y avait si longtemps qu'ils n'avaient eu aucune relation avec ce village que l'on ne pourrait retrouver la route. J'étais cependant encore ici chez des Moïs soumis à la France au moins nominalement.

Bien décidé à poursuivre ma route, je répondis au chef de village que j'avais des vivres pour trois mois et que je resterais chez lui jusqu'à ce qu'il ait trouvé une route praticable; trois jours après nous étions en route pour Voduoc.

Je profitai de ce séjour à Tratan pour faire l'ascension du Nui Chua-chang; cette montagne qui a 800 mètres au-dessus du niveau de la mer en a 500 environ au-dessus de la vallée.

Aux deux tiers de sa hauteur on rencontre une grotte naturelle qui servait autrefois de pagode annamite, et à quelques pas de là, dans un repli de la montagne, naît un ruisseau d'eau limpide qui est la source du Da-lao, principal affluent du Da Lagna. Cet endroit devait être autrefois bien cultivé; depuis le départ des bonzes quelques arbres fruitiers ont continué à prospérer et l'on est agréablement surpris en trouvant après une ascension pénible un bouquet de cocotiers, des citronniers, des pamplemousses et des aréquiers.

Il y a, me dit-on, une quinzaine d'années que les bonzes ont été expulsés de cette pagode; ils ont dû être chassés sans avoir le temps de rien emporter, nous avons en effet trouvé dans la grotte leurs ustensiles de ménage, les statuettes de Boudha, le cachet de la pagode, les cloches de bois et les bâtonnets avec lesquels ils s'accompagnent dans leurs interminables prières. La végétation qui encombrait l'entrée de la grotte et la moisissure qui couvrait les objets prouvaient qu'elle n'avait pas été visitée depuis bien des années, aussi je ne me fis aucun scrupule d'enlever les objets.

Du sommet du rocher qui sert de voûte à la pagode on a une vue très étendue du côté du nord, on aperçoit étagés à l'horizon les collines de Krontouc, et le massif du Tion-lay et du Lou-mou.

Après une marche de deux jours dans une forêt inondée sans rencontrer une seule case, nous suivons à Voduoc sur les bords du Da Lagna, le plus fort affluent du Donnaï. Ce cours d'eau était porté sur les cartes d'une façon très inexacte et j'essayai de le descendre jusqu'au Donnaï, malheureusement il a son cours coupé par un grand nombre de

chutes et de rapides infranchissables aux pirogues et après quelques kilomètres j'étais obligé de reprendre la voie de terre sur la rive droite du Da Lagna. Ici les routes manquent complètement, les habitants très clairsemés ne possèdent plus de charrettes à buffles et il faut faire porter ses bagages à dos d'hommes. Le pays compris entre le Da Lagna et les montagnes de Krontouc au nord est un véritable pays à éléphants, jamais je n'ai vu ces animaux aussi nombreux à l'état sauvage; on aperçoit partout des traces de leurs passages et les deux nuits que j'ai passé à Caocang ont été troublées par un troupeau d'une vingtaine de ces animaux qui est venu se baigner et se vautrer dans un marécage situé à trois cents mètres de notre case. Les Moïs de Caocang ont d'ailleurs une grande vénération pour les éléphants; comme je voulais la seconde nuit me mettre à l'affût dans un arbre, ils me supplièrent de n'en rien faire, me disant que si je tuais ou même si je blessais un éléphant le riz ne pourrait plus mûrir dans leur pays. A peu de distance de Caocang, j'ai visité un vaste bloc de granit noirci par les lichens et affectant la forme d'une meule de foin. Ce rocher appelé Da Bakua dont les Moïs ne s'approchent jamais et dont ils ne parlent qu'avec crainte a pour fonction de protéger les éléphants et de faire mûrir le riz. En approchant de Donnaï, le pays s'élève un peu; nous suivons enfin des terrains argileux et inondés; il est plus habité et la végétation change d'aspect, on y trouve un grand nombre d'immenses palmiers à sucre (*borassus flatulli furmis*), arbres très précieux pour les indigènes.

Nous arrivons sur le bord du Donnaï, un peu au-dessus du confluent du Da Lagna; près de ce confluent, sur l'autre rive du Donnaï se trouve une île habitée par un ancien mandarin annamite, Tong Heû qui s'y était réfugié après la conquête française; depuis ce temps il fait du commerce avec les Moïs du haut Donnaï et il est rentré en relations avec l'administration de Bien-hoa; je comptais sur lui pour

pouvoir remonter le fleuve. Il me reçut fort bien et je m'arrêtai chez lui pendant huit jours; il me fallait un peu de repos, j'avais le bas des jambes ulcéré par les piqûres de sangsues ; j'envoyai pendant ce temps mon domestique Van, renouveler les provisions à Bien-hoa et reconduire l'un des deux miliciens, Lan, trop malade de la fièvre des bois pour continuer le voyage. Ce brave homme, qui nous avait rendu de grands services, mourut peu après son arrivée à Baria.

A partir de Culao-tho, en remontant le fleuve, je devais désormais me trouver chez des Moïs libres qui prenaient le nom de Hoang. Le Tong Heû, qui est en relations commerciales avec les tribus les plus proches, leur fit demander de me recevoir, il me fournit des porteurs et je m'adjoignis comme interprète et guide un annamite de Bien-hôa, nommé Thoï, qui allait faire des échanges dans ces tribus, accompagné de son domestique. Thoï n'avait jamais remonté le Donnaï au delà du confluent du Da Hué. Plus haut, disait-il, sont les Moïs La-canh-dong, peuplades anthropophages, chez lesquelles il ne pouvait me suivre; il me promettait seulement de me conduire au village le plus proche de cette tribu.

De Culao-tho à Kien, premier village des Moïs *Bang*, il y a deux jours de marche; le fleuve coule en rapide et n'est pas navigable en pirogues, il faut traverser une forêt splendide et y coucher une nuit; de Kien au Da Hué il y a deux petites journées de pirogues, on ne rencontre que deux ou quatre petits rapides.

Au confluent du Da Hué et du Da Dong ou Donnaï, le premier peut à première vue paraître plus considérable, il est navigable et aussi large que le Da Dong, mais ce dernier coule en torrent, débite plus de dix fois plus d'eau et doit être considéré comme le véritable fleuve dont le Da Hué n'est qu'un affluent.

Près du confluent du Da Hué se trouve le village de Ta-

lay, les habitants me firent espérer que je pourrais parcourir tout le pays des Traos, car c'est là le nom générique que se donnent les Moïs de cette région, mais ils me conseillèrent de me diriger vers l'est et de ne pas essayer de suivre immédiatement la branche septentrionale du Donnaï qu'ils appellent Da Dong. Ils firent avertir les habitants du village de Blate et ceux-ci arrivèrent me chercher dans leurs pirogues. En nous apercevant les habitants de Blate furent pris d'une grande frayeur, mais les gens de Ta-lay les retinrent et essayèrent de les rassurer.

Arrivé à Blate je remarquai avec défiance que l'on m'avait bâti un abri assez confortable, il est vrai, mais placé sur la rive droite, alors que tout le village se trouve sur la rive gauche. Je désirais, à partir de ce village, faire route par terre pour retrouver le Da Dong, mais Thoï me dit que les habitants de Blate refusaient de me conduire dans cette direction, que si j'insistais trop ils prendraient tous la fuite. Il m'assurait que je pourrais remonter le Da Hué jusqu'à sa source, là je trouverais une route allant au Binh-thuan et passant très près des sources du Da Dong. Ne pouvant faire autrement, j'accepte cet itinéraire.

Thoï demande alors à s'en retourner avec son domestique puisqu'il avait accompli sa promesse. Après m'être en vain efforcé de l'engager à me suivre, je lui donne sa liberté et il devait partir le lendemain matin 16 décembre. Pendant toute la journée du 15, j'avais remarqué une grande agitation chez les gens de Blate; Thoï causait beaucoup et les pauvres Moïs venaient à chaque instant sans aucune raison se prosterner devant moi. Le soir, pendant le dîner des Annamites, je remarque que tous les gens du village ont passé la rivière et qu'il n'en reste plus un seul sur la rive droite; ordinairement, pendant mon séjour dans un village les notables ne quittaient jamais les environs de notre case. J'envoie Thoï et un milicien de l'autre côté de la rivière et ils reviennent peu après me dire qu'il n'y a per-

sonne dans le village, tous les habitants sont en fuite. Je soupçonne aussitôt une trahison de la part de Thoï, je lui déclare que désormais il est mon prisonnier et qu'au lieu de partir il va avec son domestique nous aider à pagayer dans les pirogues et à remonter le Da Hué. J'ai eu plus tard occasion de repasser dans ce village de Blate avec le lieutenant Septans, et j'en appris que Thoï avait réquisitionné les habitants en mon nom, leur avait dit que je voulais mettre le feu au village, s'ils ne me fournissaient des cornes de rhinocéros et c'est lui qui les avait engagé à s'enfuir. Je fais immédiatement ramasser toutes les pirogues du village j'envoie le Doï Van et un milicien enlever toutes les armes que les Traos avaient laissé dans leurs cases. Ils avaient emporté toutes leurs arbalètes, mais nos hommes rapportèrent une trentaine de haches de guerre et de piques. J'étais sur un cours d'eau navigable, ayant un nombre suffisant de pirogues et je pouvais toujours, en me laissant aller au courant, revenir à Ta-lay où je savais trouver une réception hospitalière; aussi je résolus de ne pas renoncer à poursuivre ma route vers le nord-est. Quand Thoï vit que j'étais bien décidé à abandonner au besoin la moitié de mes bagages pour remonter le fleuve et à le retenir de force, il me proposa la combinaison suivante : il retournerait à Ta-lay avec un milicien, exposerait mon aventure aux notables de ce village et les engageait à venir me chercher; une fois les gens de Ta-lay arrivés je saurais bien les engager et au besoin les contraindre à me conduire jusqu'à la route du Binh-thuan si elle existait. Il fut convenu qu'il partirait le lendemain au point du jour accompagné d'un milicien en qui j'avais toute confiance. Je fis mes préparatifs pour me garder la nuit. On allume de grands brasiers tout autour de notre case, j'établis une garde et moi-même je ne dormis que fort peu, m'attendant à chaque instant à une alerte.

La matinée du lendemain ne se passa pas sans inquiétude.

Thoï et le milicien étaient partis et je doutais de la réussite de leur projet, puis je craignais que Thoï ne s'enfuit abandonnant mon milicien qui n'aurait pu me rejoindre seul et je me reprochais d'avoir exposé ce brave homme ; cependant l'intérêt de Thoï me répondait de lui, j'avais gardé sa pacotille et son domestique et je lui avais promis que si je pouvais continuer mon voyage non seulement je lui pardonnerais mais encore il recevrait 10 piastres de plus que le prix, convenu. L'après-midi, je fus bien heureux de voir trois petites pirogues remonter le Da Hué, chargées de mes deux hommes et de cinq Moïs qu'ils étaient parvenus à m'amener. Nous embarquons immédiatement tous les bagages dans quatre pirogues et je fais expliquer aux Moïs que ce n'est pas pour retourner chez eux que je les ai fait venir, mais pour me montrer la route et nous aider à pagayer dans les pirogues, je leur promets qu'ils seront bien payés et que je ne les garderai que quelques jours.

Ils voulurent protester, mais je les avais distribués dans les différentes pirogues, et en nous voyant tous nous mettre à pagayer, ils firent comme nous. Avant le départ, je fis placer sur le rivage, à côté de notre case, toutes les armes enlevées au village de Blate et à côté je plaçais une bonne quantité de sel, de fil de cuivre et de cotonnade pour payer les vivres dont les notables nous avaient fait cadeau; je voulais leur montrer aussi que je n'étais venu chez eux dans aucune mauvaise intention. Dans la première journée nous rencontrâmes trois petits villages complétement désertés; les habitants se donnaient le mot et faisaient le vide devant nous. Le soir, nous nous arrêtons à un grand village également désert ; nous avions fait peu de route, car le cours du Da Hué est encombré de rochers et il nous fallait souvent nous mettre à l'eau pour porter les pirogues. Pour passer la nuit, je fis, non sans résistance de la part des Moïs, hisser les pirogues à 20 mètres de la rive et plaçant mes cinq Moïs au fond d'une maison, je m'établis à la porte pour les

garder. Thoï vint me supplier de lui rendre la liberté à lui et aux Moïs, mais je refusai énergiquement; les deux plus anciens Moïs se levèrent alors et voulurent sortir de force, j'ajustai une poutre avec mon revolver et je tirai deux coups dont la détonation suffit pour les calmer, je leur montrai l'endroit où avait porté les balles et je leur fis renouveler mes promesses s'ils voulaient se résigner à m'accompagner encore pendant deux jours. Je n'insisterai pas plus longtemps sur les difficultés de cette marche dans le Da Hué. Après deux jours de pirogue, nous quittons le Da Hué pour remonter son affluent, le Da Mré, puis la rivière cesse d'être navigable au village de Baké. Laissant alors mes bagages, les trois Moïs et le domestique de Thoï à la garde de le Doï Van et d'un milicien à Baké, je pars par terre avec l'autre milicien, Thoï, l'interprète et deux des Moïs, à la recherche de la route du Binh-thuan, ou tout au moins à la recherche d'un village qui voulut bien ne pas prendre la fuite devant moi. Nous étions dans un massif montagneux, très accidenté, nous marchions depuis six heures et mes hommes étaient exténués de fatigue; nous avons rencontré trois villages tous déserts; chaque fois Thoï me remontrait qu'il était inutile de poursuivre plus longtemps et je commençais presque à être de son avis, quand, au pied du pic élevé de Lou-mou, j'aperçus un grand village qui ne me parut pas encore déserté. Je me cachai avec mes hommes dans les bois et j'envoyai en avant l'un de mes deux Moïs pour expliquer aux habitants mes intentions pacifiques et contre toute attente les habitants consentirent à nous recevoir.

Ce village de Da Mré, ainsi appelé parce qu'il se trouve près de la source du cours d'eau de ce nom, est situé dans une longue vallée fermée au nord, à l'est et au sud, par des montagnes élevées, le Lou-mou, le Tion-lay, le Téline, le Tou, à l'ouest, par des collines escarpées entre lesquelles coulent le Da Hué et le Da Mré. Le chef de ce village me conduisit chez lui, me reçut fort bien et me promit des

porteurs pour le lendemain; je passai la nuit à Da Mré et le lendemain, dès le point du jour, nous étions en route pour Baké accompagné d'une trentaine de porteurs et d'une cinquantaine de femmes, d'enfants et de notables qui venaient les unes pour suivre leur maris et porter leur nourriture, les autres pour m'accompagner. A Baké, je rendis la liberté à Thoï, après qu'il eut bien expliqué mes intentions au chef de village, car désormais je devais être sans interprète Moï, le Doï Van ne comprenait pas le dialecte de la tribu Thioma chez laquelle nous étions en ce moment; je renvoyai aussi mes six Moïs de Ta-lay, après les avoir indemnisés d'autant plus largement qu'avant d'entrer dans le dédale des montagnes que nous avions devant nous, je crus sage de me débarrasser de presque toute la partie la plus lourde de ma pacotille, le sel et le fil de cuivre qui sont les objets d'échanges les plus prisés chez ces peuplades; je leur recommandai de renvoyer au village de Blate toutes les pirogues qui nous avaient servi à remonter le Da Hué.

Je confiai à Thoï une lettre pour le gouverneur de la Cochinchine et mes notes de voyages que j'envoyais à ma famille et je me remis en marche le jour même pour retourner à Da Mré, joyeux de pouvoir continuer mon voyage ayant non pas brûlé, mais renvoyé mes vaisseaux et me trouvant chez des peuplades avec lesquelles je ne pouvais guère communiquer que par signes. Cette journée fut d'ailleurs bien pénible, le chef de village de Da Mré n'osa pas passer la nuit à Baké, dont les habitants avaient fui dans les bois, mais de la part desquels il redoutait une attaque pour son village s'il séjournait à Baké. Il fallut donc repartir aussitôt, et une nuit bien noire nous surprit de bonne heure dans les collines escarpées couvertes de bambous et infestées de sangsues. Il n'y a pas de route tracée, et le chef de village qui nous guidait se trompait souvent de sentier, il nous fallait nous toucher les uns les autres pour ne pas nous perdre. Nous n'arrivâmes qu'à onze heures du soir,

dévorés par ces maudites bestioles, arrêtés à chaque instant par les porteurs qui glissaient dans la nuit sur le sol argileux et tombaient lourdement: mon Cambodgien et le milicien, qui, en bien des circonstances venaient de me prouver, dans ces derniers jours, qu'ils étaient des hommes, pleuraient à chaudes larmes comme des enfants à cause de la souffrance que leur causaient les piqûres des sangsues, la fatigue et la faim.

Je vous prie de m'excuser si je me suis étendu peut-être un peu trop longuement sur cette partie de mon voyage; mais c'est mon passage sur le Da Hué et le profond étonnement qu'ont éprouvé les indigènes en voyant que je payais tout ce que je prenais, et surtout que je ne mettais pas le feu aux villages qu'on abandonnait, qui les a déterminés depuis à venir à Saïgon, demander à M. le gouverneur de les protéger contre les Annamites et d'entretenir avec eux des relations commerciales.

Le lendemain matin, nous nous remettions en route avec d'autres porteurs et nous faisions l'ascension de Tion-lay, qui paraît être la plus haute montagne de tout ce massif. Du sommet, on aperçoit vers l'est, un vaste plateau ondulé, limité à l'horizon par des montagnes élevées qui bordent l'Annam.

Nous avons mis huit jours à traverser ce plateau et quand, arrivé vers le milieu, un peu après le village d'Andran, on me montra dans le nord-est, le Langbian, montagne d'où sort le Donnaï, je ne pouvais songer à l'atteindre en ce moment; deux de mes hommes étaient gravement malades, nous avions tous des ulcères aux jambes et je venais d'avoir un accès pernicieux avec délire, qui avait failli terminer mon voyage.

Je mis deux jours à traverser la chaîne de montagnes qui borde le Binh-thuan, et ce fut pour nous tous un bien grand bonheur quand du haut de ce sommet nous aperçûmes la mer de Chine.

Au pied de la montagne, je trouvais des villages occupés par des Tsiam; ces Tsiam, débris de l'ancien royaume de Ciampa, qui a dominé dans toute la Basse-Cochinchine, sont soumis à l'Annam. Ils forment une race tout à fait différente des Annamites et des Moïs, ils sont encore plus foncés et ont les cheveux plus frisés que ces derniers; leur langue se rapprochait du malais et ils ressemblent d'ailleurs beaucoup aux Malais de la côte. Je fis écrire de ce village, par un lettré annamite, une lettre au gouverneur du Binh-thuan pour annoncer mon arrivée; celui-ci me reçut avec défiance. Je fus logé dans le faubourg et il me fut défendu d'entrer dans la ville : ce ne fut qu'après avoir insisté pour lui rendre la visite qu'il m'avait faite, qu'il voulut bien consentir à me recevoir dans la citadelle. Il fit bien tirer quatre coups de canon en mon honneur et me reçut entouré de ses mandarins, mais il refusa de me laisser continuer mon voyage, lequel je comptais faire après quelques jours de repos, et comme un Annamite ne refuse jamais franchement, il se contenta de me dire qu'il était certain que je ne trouverais pas de porteurs pour mes bagages, si je voulais retourner dans la montagne; puis, le soir même, il me fit avertir que deux jonques partaient le lendemain pour Saïgon et que de longtemps je ne trouverais pareille occasion. Ma pacotille était à peu près épuisée, je me décidai à partir pour Saïgon et le lendemain, je m'embarquai à Phang-ry, ou plutôt on m'embarqua, car on fut obligé de me transporter à bord comme un ballot au milieu d'un violent accès bilieux. Je débarquai à Saïgon le 8 janvier. Dès mon arrivée, j'appris, par M. le gouverneur de la Cochinchine, qu'un sauvage se disant roi du pays de Thioma, avait envoyé un Chinois pour demander la protection du gouvernement : il voulait faire du commerce avec notre colonie, et il se proposait de se rendre à Saïgon. Le gouverneur lui avait répondu en l'engageant à venir, et peu de jours après il arriva, en effet, accompagné de treize Traos, parmi lesquels je reconnus le

vieux chef de village de Da Mré qui m'avait été si utile. Je fus chargé de leur faire les honneurs de la ville de Saïgon, je pus ainsi les étudier à loisir, apprendre un peu leur langue et m'attirer l'amitié de leur chef. Celui-ci, nommé Patao se distinguait de ses compagnons par sa haute taille et par ses traits; ce n'était pas un Trao et nous avons su depuis qu'il était d'origine siamoise. Ce n'est qu'après une longue odyssée qu'il est venu s'établir chez les Traos, où il a acquis une grande autorité.

Il me raconta qu'il habitait non loin du Da Mré, qu'à mon passage dans ce village il n'avait pas voulu se montrer, mais que c'était par son ordre que le chef du village et les habitants de Da Mré ne s'étaient pas enfuis à notre arrivée, et m'avaient fourni les moyens de me rendre au Binh-thuan. Il me proposa de l'accompagner chez lui, me promettant de me conduire aux sources du Donnaï et de faciliter mes études sur les peuplades Traos. M. le gouverneur voulut bien me confier la mission d'apprécier l'influence que pouvait avoir Patao sur ces contrées et le commerce qu'il y avait à faire avec ces peuplades; il m'adjoignit mon ami M. Septans, lieutenant d'infanterie de marine, qui se chargea de la partie topographique.

Le 11 février, nous nous mettons en route, aucun des compagnons de mon précédent voyage n'était en état de m'accompagner; je pris avec nous deux miliciens annamites et un Chinois de la congrégation d'Haïnam nous accompagna comme interprète annamite, ce Chinois était en outre chargé par sa congrégation de Saïgon de se rendre compte du commerce que l'on pourrait faire avec Patao.

De Saïgon nous remontons le Donnaï en jonque jusqu'aux premiers rapides; de Benvinh, au confluent de Song-Bé, jusqu'à Voduoc, nous traversons un pays peu accidenté couvert de forêts et arrosé par des affluents du Da Lagna.

A Voduoc nous retrouvons notre précédent itinéraire, mais cette fois, grâce à Patao, les habitants ne font aucune

difficulté pour nous conduire vers le nord. C'est dans la chaîne de montagnes de Krontouc qu'est établi notre ami Patao, depuis quelques années seulement.

La vallée de Krontouc traversée par le Da Sapoh, affluent du Da Hué, est d'une fertilité remarquable; les habitants de tous les environs vinrent faire des cadeaux à Patao et se prosterner devant lui. Ils brûlaient devant sa case du bois d'aigle dans un brûle-parfums. A cause de sa vie nomade et du peu de temps qu'il est établi, il ne possède encore que deux femmes à Krontouc et ce sont les deux sœurs, ce qui lui permet de n'avoir qu'un seul ménage, car chez les Traos Thioma, on doit avoir autant de ménages séparés que l'on a de femmes, à moins cependant que deux des femmes soient sœurs ; en ce cas, elles ne forment à elles deux qu'un seul ménage.

Le vieux chef de village de Da Mré qui reconnaît cependant l'autorité de Patao, a six femmes dans six ménages différents.

En un jour, suivant la vallée du Da Sapoh, puis celle du Da Mré nous allons de Krontouc à Da Mré. Ce village est donc à trois jours de marche de Voduoc. Nous avions mis précédemment plus de quinze jours pour aller de l'un de ces points à l'autre. De Da Mré nous passons par-dessus le Tion-lay et nous refaisons jusqu'à Andran le même itinéraire que je venais de faire quelques semaines auparavant. Le lieutenant Septans relevait notre route avec soin; les habitants, apprivoisés maintenant, étaient heureux de me voir en compagnie de Patao, qui a sur eux une grande influence, ils nous fournissaient sans peine des vivres et des porteurs pour nos bagages ; il me fut facile, cette fois sans crainte de les vexer, de prendre toutes les mesures anthropométriques que je voulus.

A Andran nous abandonnons mon ancien itinéraire; au lieu de revenir par le sud-est, nous continuons notre route au nord-est dans la direction de Lang Bian. A trois jours

de marche d'Andran nous rencontrons le Da Dong près du village de Pncing. Le pays s'élève à mesure qu'on s'avance vers le nord-est; à partir de Pneing il devient plus accidenté, la température est parfois fraîche pendant la nuit et la flore change notablement. Nous traversons de vastes forêts de conifères, le sol couvert d'aiguilles de pin et chauffé par le soleil exhale une forte odeur de résine. On voit de tous côtés la fougère commune de nos pays (le *pteris aquiline*) et nous aurions pu nous croire, Septans et moi, dans nos bois de sapins de la Basse-Bretagne, si les nombreuses traces d'éléphants que l'on rencontre partout n'étaient venues bien vite nous enlever cette illusion. J'ai remarqué d'ailleurs avec étonnement que ces régions n'étaient pas les moins malsaines, et nos hommes et nous avons à ce moment été repris tour à tour de la fièvre des bois. Les habitants de cette région, les Moïs Lays, ont des mœurs un peu différentes des Moïs Thioma. Ils sont plus près de la frontière de l'Annam; on trouve chez eux un assez grand nombre de Tsiam, ils se marient souvent avec ceux-ci, et les Moïs Lays parlent indifféremment la langue trao ou la langue tsiam; à mesure que nous nous éloignons vers le nord-est l'influence de Patao décroît : nous sommes reçus avec défiance, et enfin, au village de Diom, dans la vallée du Da Gning, on refuse de nous donner des porteurs pour continuer notre voyage vers le nord; sur l'avis de Patao et sans trop insister, de peur d'être abandonnés comme nous l'avions été une fois, nous revenons sur nos pas pour chercher une autre route et nous passons dans la vallée du Da Taham, autre affluent du Donnaï. Après avoir franchi toute une série de collines élevées, nous arrivons à un plateau découvert composé d'une série de mamelons complétement nus, d'une hauteur moyenne de 30 à 40 mètres. Ce plateau est couronné au nord par une montagne reconnaissable de très loin; nue dans sa partie orientale, boisée dans sa partie occidentale, c'est le Lang Bian. Le plateau

Paris 88° 30' environ

ITIN...

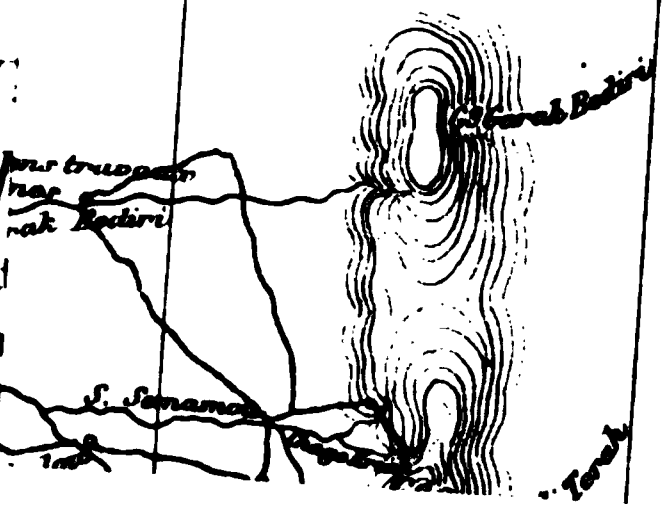
DANS LA PROV...

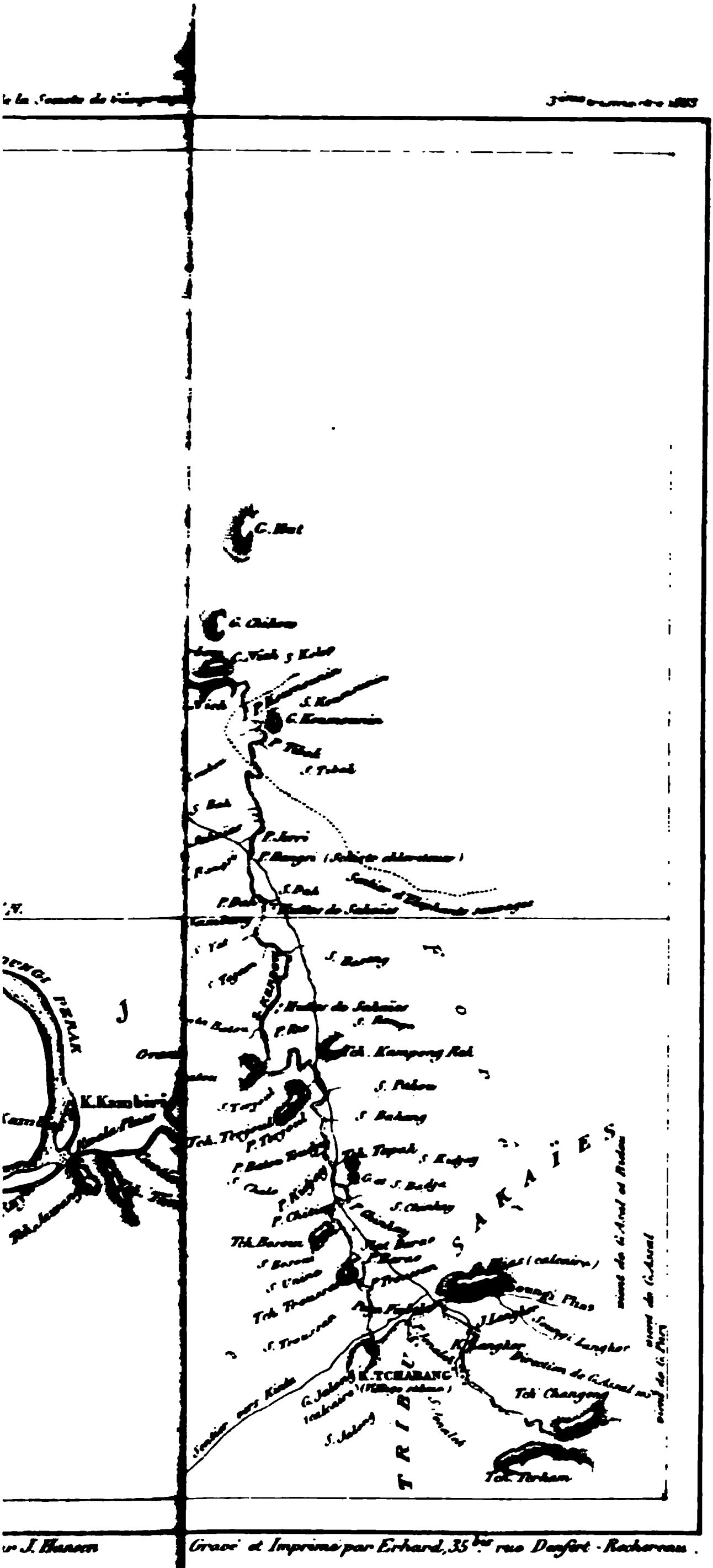
(Etat...

par J.Errin

Ingénieur...

Mission du Ministè...




C. Rhé
C. Chiloma
C. Tchek y Kabel
P. Kabri
P. Rangas
P. Rek
P. Tchek
S. Rek
P. Kabri
P. Rangas (Subsiste obliterament)
S. Rek
Limite de Subsistance
Kampong
S. Tok
S. Kampong
P. Tokong
Limite de Subsistance
P. Rek
Tch. Kampong Rek
S. Pekou
S. Kampong
Tch. Tropak
P. Tropak
P. Rekou Tchek
S. Kampong
P. Rekou
P. Chinkang
S. Chinkang
Tch. Barous
S. Barous
S. Chinkang
Tch. Tranquerah
S. Tranquerah
Pulau Pankour
Sungei Pinas
Sungei Langkat
Rivière Langkat
Direction du Courant
Tch. Changang
K. TCHABANG
G. Jakong
S. Jakong
Sentier vers Kiala
Tch. Terkam
TRIBU
SARAIES
Courant de Flot
Courant de Reflux
PERAK
K. Kambiri
Graveur et Imprimeur par Erhard, 35 bis rue Denfert-Rochereau.

où s'élève le Lang Bian est habité par une tribu appelée Late ; une partie des habitants a émigré il y a quelques années pour s'établir plus au sud vers le village de Da Mré. Aussi étions-nous là tout à fait en pays ami. Pour la première fois depuis que nous étions chez les Traos, on vint nous offrir, ou plutôt, offrir à Patao un jeune buffle. C'est pour des pauvres gens un cadeau considérable et on ne sacrifie l'animal qu'après une série de cérémonies. Les notables commencèrent par venir faire leurs salutations prosternés ventre à terre, offrirent suivant la coutume trois œufs déposés symétriquement sur un bol de riz, un pot de bière de riz et amenèrent le buffle les jambes liées par du rotin, puis ils entonnèrent en chœur une psalmodie sur un ton traînard. Chaque verset se terminait par le cri iah, ah, qu'ils poussaient tous en chœur ; dans cette prière ils nous souhaitaient : de terminer promptement notre voyage, de ne pas rencontrer de pirates, de ne pas rencontrer de lagunes, de ne pas perdre nos bagages, etc., etc., énumérant ainsi longuement tous les dangers qu'ils nous souhaitaient d'éviter. Quand ils eurent fini, Patao prit une pique et abattit le buffle d'un coup dans la gorge. Cette cérémonie du iah, ah, que l'on renouvelait à notre arrivée dans chaque village, paraît propre à la tribu de Thioma. Ces tribus ne sont pas anthropophages à proprement parler, mais de même que celle du Da Hué, il nous a été souvent affirmé par des chefs de village, qu'ils mangent le corps de leurs ennemis quand ils font la guerre.

De la montagne de Lang Bian, j'avais l'intention de continuer vers le nord, de pénétrer chez les Rdê, qui sont limitrophes des Lates ; de là chez les Bahnar, où se trouve un missionnaire français, le seul qui dans toute cette contrée ait persévéré à séjourner chez les Traos. (Une autre mission existait autrefois à Brelam chez les Stiengs, mais elle n'existe plus depuis quinze ou vingt ans.)

Le lieutenant Septans me fit observer qu'il serait plus intéressant au point de vue géographique, maintenant que

nous étions aux sources du Donnaï, de redescendre le fleuve en nous écartant le moins possible de son cours; d'un autre côté, cet itinéraire me faisait passer chez ces Traos du cours moyen du Da Dong, que les habitants de Ta-lay et ceux du Da Hué paraissaient tant redouter, je désirais vivement les observer et je modifiais mon itinéraire.

A partir de sa source le fleuve coule d'abord de l'est à l'ouest entre des collines élevées et s'accroît rapidement de tous les ruisseaux qui descendent de ces hauteurs; il coule en rapide, avec quelques chutes et à une trentaine de kilomètres de ses sources il a déjà environ quarante mètres de large pendant la saison sèche. Ces cours d'eau ne viennent point de sources à proprement parler, voici en général le mécanisme de leur formation. La saison sèche existe sur ces hauts plateaux; bien que moins longue et moins marquée que dans la plaine, mais chaque soir et souvent pendant tout le jour, les sommets boisés sont couronnés de brouillards; la vapeur d'eau se condense et l'eau vient suinter goutte à goutte dans les anfractuosités. Il se forme de minces filets qui, se réunissant, forment au pied de la hauteur des ruisseaux à peu près constants pendant la saison sèche. Aussi l'on peut dire que chaque massif montagneux un peu élevé donne naissance à un cours d'eau en rapport avec son importance. C'est ainsi que nous voyons le Da Dong, le Da Hué et le Da Lagna prendre leurs sources dans les trois plus hautes montagnes de ce plateau.

Continuant à nous avancer vers l'ouest en suivant le fleuve, nous traversons un dédale de collines escarpées, les sentiers manquent le plus souvent et il faut marcher plié en deux sous les bambous pendant plusieurs kilomètres. C'est dans ces circonstances qu'il est pénible de faire un itinéraire à la boussole et à la montre, et j'ai souvent admiré mon ami Septans qui, harassé de fatigue par des chaleurs brûlantes, ne manquait jamais avec la régularité d'une hor-

loge de prendre ses observations de 10 minutes en 10 minutes sur la direction et l'évaluation de la route. Nous nous approchons ici de chez les Stiengs, et ceux-ci en rapports constants avec les Laotiens viennent de temps en temps chez ces Late faire des razzia pour procurer des esclaves aux Laotiens. Les Late ne connaissent d'autres moyens de défense que de couper les sentiers, d'y implanter des bambous acérés qui doivent blesser les pieds nus des ennemis et de semer des chausses-trapes; leur plus sûre défense est encore la fuite, ils se cachent dans les bois et n'essaient pas de se défendre contre des gens armés de fusils.

Il est étrange que dans cette contrée où les habitants se montrent si lâches contre les hommes, on trouve les plus intrépides chasseurs. Armés de leur simple pique, ils attaquent l'éléphant et le rhinocéros. Pour chasser l'éléphant, ils commencent par faire une cérémonie qui a, croient-ils, le résultat de les rendre invisibles à l'animal; puis il vont de nuit l'attendre dans le sentier qu'il suit pour aller boire et lui plongent le pique dans la gueule. C'est du moins ce que m'ont raconté plusieurs chefs de villages. Les Traos de cette région paraissent plus religieux que les autres, ils n'ont pas plus qu'eux de temple, d'idoles ni de prêtres, mais on trouve ici quelques fétiches, des morceaux de racines, des dents de singes, etc., qu'ils portent au cou, moins par ornement que pour éloigner les mauvais esprits. A Psré, le fleuve se dirige vers le sud et nous entrons dans une autre tribu, celle des Shop dont les mœurs diffèrent aussi légèrement; ainsi, au lieu de vous saluer en se prosternant la poitrine à terre, et les mains jointes élevées au-dessus de la tête, comme le font encore les annamites; les Shop en offrant la bière de riz et les trois œufs sur le bol de riz, se mettaient simplement à genoux, et levant les mains jointes audessus de leur tête, il les séparaient et les abaissaient en se frottant les joues avec la paume de la main. Les Shop ex-

posés aussi aux invasions des Stiengs et des Laotiens sont très défiants. On ne peut s'avancer que très prudemment dans les sentiers et il faut toujours se faire précéder d'un homme qui vous montre tous les pièges dont sont semés les chemins. Les villages cachés au fond des bois et placés sur des collines sont protégés par des abattis d'arbres. On y arrive par des sentiers étroits et tortueux, semés de chausses-trapes, et on n'y peut pénétrer qu'après avoir franchi deux fortes portes formées de gros madriers. Les Shop sont relativement riches, ils ont des greniers où ils amassent dans les bonnes récoltes des provisions pour deux ou trois ans, ils sont d'ailleurs très hospitaliers quand on a pu une fois vaincre leur défiance. Chez les Shop comme chez les précédents nous trouvons un instinct religieux assez développé; près de Psré, dans un endroit ou le Donnaï coule en rapide, et où il a quarante mètres de large et plusieurs mètres de profondeur, il nous fallait passer le fleuve; les habitants ne possédaient pas de pirogues et ils fabriquèrent deux petits radeaux avec des bambous assemblés par du rotin; mais avant de nous confier nous et nos bagages à ces périlleuses embarcations, les notables se mirent à genoux devant le fleuve, offrirent les trois œufs sur un bol de riz et un jeune poulet; on fit cuire le riz et le poulet, et l'on jeta à l'eau quelques grains de riz cuit et un peu de la chair de poulet; c'était pour nous procurer un heureux présage. Le soir même, arrivés au campement, nous fûmes assaillis par un violent orage; dès que le tonnerre commença à gronder, les deux chefs de villages qui nous acompagnaient prirent un petit bambou pointu et faisant une fente à l'une des extrémités, ils y placèrent quelques-uns de leurs cheveux et quelques fils de leurs vêtements, ils plantèrent ensuite ces bambous dans l'écorce d'un arbre résineux, les pointes tournées vers l'orage. Dans ces deux cas ce nous paraissait être au fleuve lui-même et à l'orage que s'adressait ce culte plutôt qu'à la force qui les régit, il est d'ailleurs assez diffi-

cile de se faire une opinion sur ce sujet chez des peuplades aussi sauvages.

Continuant à descendre vers le sud nous quittons les Shop, pour parcourir un pays presque désert; les habitants font partie de la tribu Thioma, mais ils n'ont aucune relation directe avec les marchands annamites ou autres; pour n'avoir aucun objet d'échange à demander aux voisins ils ne se servent pas de sel et assaisonnent leur riz avec de la cendre de bambous. C'étaient là les terribles Lacang-dong que les riverains du Da Hué craignaient tant; ils nous reçurent assez mal d'ailleurs, ne nous fournirent des porteurs qu'avec répugnance et je sentais bien que sans Patao je n'aurais jamais pu m'introduire chez eux. Ils faisaient quelques amitiés à Patao, mais lui demandaient pourquoi il amenait avec lui ces hommes blancs à longue barbe; notre interprète chinois ne les étonnait pas moins que nous autres et ils regardaient avec surprise la longue queue qu'il portait sur la tête. Nous approchions du terme de notre voyage, on se serait cru à mille lieues des pays civilisés et nous n'étions qu'à huit jours de Saïgon.

Le 12 au matin les Traos du Da Hué avertis viennent nous chercher. Le chef du village de Blate, qui m'avait abandonné quelques semaines auparavant, me voyant revenir avec Patao, ne savait quelle contenance tenir. Il s'excusa sur les exigences de Thoï, fit ce qu'il put pour faire oublier sa défection et me promit désormais de bien recevoir tous les blancs qui remonteraient le fleuve; il ne paraît guère avoir tenu sa promesse, puisque les dernières lettres du lieutenant Gautier, qui parcourt en ce moment ces pays, nous informent qu'il n'a pu rencontrer le Da Hué et qu'il continue son voyage en se dirigeant vers l'ouest; mais cela doit provenir de la rivalité qui existe depuis longtemps entre le Tang Heu, qui protège les Moïs de Kien et Patao, qui a autorité sur le Da Hué. De Blate nous descendons le fleuve, jusqu'à Kien; puis après deux jours de route dans la forêt qui longe le

fleuve nous arrivons à Culao-tho chez le Tang-Heu, qui nous reçoit d'autant mieux, qu'ayant appris mon départ sur le Da Hué, il croyait bien ne plus me revoir.

Telles sont les excursions que j'ai faites seul d'abord, puis en compagnie du lieutenant Septans.

Les besoins du service me firent envoyer prendre le poste de médecin du pénitencier de Poulo-Condor. Mais le lieutenant Septans, bien que très fatigué par ce voyage pendant lequel il avait souvent été éprouvé par la fièvre des bois, résolut de continuer à explorer le pays compris entre le Mékong et le royaume d'Annam. Il partit le 8 janvier dernier, accompagné de M. Gauroy, sous-lieutenant d'infanterie de marine. De Pnom-Penh ils remontèrent à pied la rive gauche du Mékong jusqu'à Péam Chelang, où le Chelong se jette dans le Mékong. Péam Chelang est un marché habité par une population fort hétérogène : chinois, cambodgiens, annamites et malais. Le Chelong n'étant pas navigable pendant la saison sèche, MM. Septans et Gauroy suivirent à pied la rive droite pendant deux kilomètres; puis poursuivant leur route vers l'est, ils arrivèrent à Brelum, village cambodgien où il y a eu autrefois un missionnaire catholique.

La rivière Tamboun, marquée d'ailleurs sous toute réserve sur la carte de M. Dutreuil de Rhins, est inconnue des habitants de Brelum, mais on leur signala la présence du Chelong à deux journées de marche dans le nord. Ils atteignirent ce fleuve à Sré-thôm, mais quand ils voulurent le remonter jusqu'à sa source, ils se heurtèrent à la mauvaise volonté du Snang ou sous-gouverneur, qui déclare qu'on ne peut y passer faute de route. L'expédition revient alors vers l'ouest et reconnut alors le Chelong en un point, à Pou-Somro.

De Pou-Somro, MM. Septans et Gauroy se dirigent vers le nord jusqu'à la rencontre du Sé-Sane; ils traversent le bassin de la Té qui passe à Srésmoï et va se jeter dans le

Mékong en aval de Cratieh. A Srésmoï passe une route qui vient de Cratieh, traverse les territoires des Peunongs et des Rdé et aboutit à la province annamite de Phuyen.

Avant d'arriver au Sé-Sane on trouve une population spéciale de Ktohls, qui différerait entièrement, d'après MM. Septans et Gauroy, des peuplades environnantes. Ils atteignent le Sé-Sane à Srépoc et n'obtiennent qu'à grand peine des porteurs pour remonter à pied le long du fleuve. Ils ne possèdent pas de passeport de Bangkok et les moindres mandarins virent d'un très mauvais œil les Européens examiner de trop près leurs agissements et surtout la traite des esclaves qu'ils font à peu près tous. Ils parvinrent cependant à s'introduire chez les Teupounes, malheureusement toutes ces peuplades sont soumises au Laos, ainsi que les Kirayes qu'ils trouvèrent un peu plus loin. Les difficultés augmentèrent à chaque instant et à Bane Lôm un mandarin Laotien, qui séjourne dans ce grand village, leur déclara que par ordre du vice-roi de Bassac il ne les laisserait pas passer et il les empêcha de louer des porteurs. Ce n'est qu'avec peine que le lieutenant Septans put en revenant seul sur ses pas ramener les Moïs Teupounes pour porter les bagages, et les exigences de ceux-ci devinrent telles qu'au bout de deux jours le lieutenant Septans se décida à mettre le feu à tous ses bagages; et n'emportant que leurs notes, leurs armes et quelques munitions, Septans et Gauroy parviennent à travers bois à regagner le Mékong, où ils s'embarquent à Componcon. Trois jours après ils arrivaient à Pnom-Penh. Ils avaient reconnu les cours des rivières le Chelong et le Sé-Sane, et s'ils n'avaient pu revenir par la côte d'Annam, en passant près des sources du Sé-Sane, comme c'était leur projet, ils n'en avaient pas moins reconnu deux cours d'eau entièrement inconnus jusqu'ici.

Nous avons l'espoir de pouvoir continuer ces explorations à l'est du Mékong. Nous comptons emmener avec

nous Patao, qui a pendant huit années parcouru tout ce pays depuis le nord du Tonkin jusqu'à Bien-hoa; nous nous munirons de passeports, mais cependant nous ne descendrons que le moins possible sur les territoires laotiens ou annamites, et nous nous efforcerons de rester toujours chez les sauvages des montagnes; c'est là certainement la région la plus inconnue de l'Indo-Chine et à bien des points de vue anthropologiques, c'est je le crois l'une des plus importantes.

VOYAGE DE BANGKOK A XIENG-SEN

1881-1882

PAR

CARL BOCK[1]

Parti de Bangkok, le 9 novembre 1881, à bord d'un vapeur que Sa Majesté le roi de Siam avait gracieusement mis à ma disposition, j'arrivai, après quatre jours de navigation agréable, à Paknam-Pô, point de jonction du Ménam et du Ménam Yai ou grand Ménam[2].

Ce dernier fleuve est, en effet, plus grand que le premier et aussi plus navigable; coulant du nord-est, il traverse une contrée riche et bien peuplée.

La région entre Bangkok et Paknam-Pô est une basse plaine d'alluvion, habitée par une population dense et couverte de temples et de pagodes dont les tours coniques et en spirales égaient la monotonie du paysage. Entre les villages, les rives sont bordées de forêts et de champs de bambou, mais sans trace de culture; les champs de riz sont relégués hors de la vue, à quelque distance des rives, derrières le villages et les habitations.

A mesure que nous nous approchons de Paknam-Pô, le fleuve devient plus étroit et plus obstrué par des bancs de sable. Comme nous étions dans la saison sèche, le volume de l'eau diminuait sensiblement à mesure que nous remontions.

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 6 avril 1883. — Voir la carte jointe à ce numéro.

2. *Yai* signifie *grand*.

Au-dessus de Paknam-Pô, il devint impossible de naviguer à la vapeur, mais Son Altesse royale le prince Devant, m'avait obligeamment prêté une embarcation de voyage du modèle de celles qu'emploient les gouverneurs siamois.

C'est à l'aide de cette embarcation montée par neuf hommes que je commençai la seconde partie de mon voyage.

Un plus petit canot, monté par quatre hommes, nous suivait avec les bagages.

Lutter à la gaffe contre un courant étroit, mais rapide, est un long travail, pour ne rien dire de plus, surtout avec des hommes qui désertent à chaque coude de rivière ou s'abandonnent nonchalamment à l'effort du courant, alors surtout qu'un plus grand effort serait nécessaire pour suivre les nombreux contours où le courant a le plus de rapidité.

Le 4 décembre, nous arrivâmes à Kampheng-Pet, ayant mis ainsi vingt et un jours pour parcourir, sur le fleuve, entre Paknam-Pô et Kampheng-Pet, une distance d'environ 100 milles géographiques (750 kilomètres).

La rapidité du courant en cet endroit est d'autant plus remarquable que des deux côtés du fleuve les rives forment des bandes de terrain plates, couvertes aux endroits inhabités par de hautes herbes ou des forêts épaisses.

De Kampheng-Pet, l'on aperçoit les montagnes de Raheng. Le pays entre Paknam-Pô et Kampheng-Pet paraît être peu habité, bien que le gouverneur de cette dernière ville m'ait affirmé qu'il y existait 68 villages. Dans tous les cas, la population de cette contrée paraît être peu entreprenante et dans les deux cas où l'on observe un commencement d'exploitation des vastes forêts de *teck* de cette région, ce sont des Birmans de Rangoun ou de Moulmein qui se trouvent au fond de l'entreprise.

Aussitôt arrivé à Kampheng-Pet, je rendis visite au gouverneur de la ville, qui m'envoya obligeamment un officier pour me désigner une *salá* (auberge), où je pouvais habiter pendant mon séjour dans la ville.

La première nuit se passa assez tranquillement ; mais la nuit suivante, un peu après 11 heures, au moment où je venais de quitter la table hospitalière du gouverneur, je fus surpris par un roulement de tambours accompagné de coups de fusils et de cris sauvages. Je me dirige en hâte vers le temple, situé en face de ma salá, et j'y trouve le cortège des prêtres au grand complet, entourés par une foule d'indigènes surexcités, les regards dirigés vers la lune. En d'autres termes, il y avait ce soir-là, une éclipse de lune ; de là cette alarme soudaine qui était venue si inopportunément déranger mon sommeil.

Quelques heures de navigation au nord de Kampheng-Pet m'amenèrent au *ban* (village) Nonkling, près duquel se rouvent les ruines d'un grand *wat* (temple), connu sous le iom d'Awat, et construit d'après les indigènes, il y a 00 ans, à l'époque où Kampheng-Pet étant un royaume ndépendant, choisissait ses rois.

A mon désir d'aller visiter ces ruines, les indigènes objectèrent que le temple se trouvait bien loin dans le bois et qu'il était inaccessible à cause des nombreux étangs qui se trouvaient sur la route.

Résolus à affronter ces prétendus dangers de boue et d'eau, je parvins à déterminer un des fonctionnaires à me prêter un cheval. Je ne pus pourtant obtenir ni selle, ni bride ; « un cheval » ne comportait autre chose que le quadrupède désigné sous ce nom, sans aucun accessoire. Il me parut néanmoins préférable d'être sur le dos nu d'un cheval que de traverser à pied la distance de deux milles couverte de mares profondes qui séparait le village du lieu de ma visite.

L'espace occupé par les ruines de ce temple, prouvent, en effet, les grandes dimensions de l'ancien monument, tandis que sa construction en énormes blocs d'un grossier grès rouge-sombre témoigne de son antiquité.

Des deux côtés de ce qui paraît avoir été l'entrée principale de l'édifice l'on remarque deux *rachasies* sculptées, représentant d'énormes animaux à forme de lions, consacrés dans la littérature bouddhique et représentés comme les plus puissantes créatures du monde. Au dehors, on voit également quelques débris des colonnes massives qui soutenaient l'immense plafond du temple; en outre, un grand nombre d'idoles bouddhiques, pour la plupart mutilées, sont disséminées le long des ruines. J'appris plus tard, par les prêtres de Nonkling, qu'un certain nombre de ces figures, et des meilleures, avaient été distribuées aux pèlerins et à d'autres temples. Le prêtre principal du village me permit d'emporter plusieurs de ces figures dont une, assez bien conservée, représente un bouddha en costume royal, les bras levés, bénissant le peuple. On remarquait aussi parmi les ruines plusieurs *pradchedies* (pagodes) dont la plupart sont en mauvais état; ces édifices se distinguent surtout par leurs toits qui, au lieu d'être surmontés, comme les autres constructions par une spirale, étaient plutôt arrondis ou aplatis vers le haut, dans le genre des toits en forme gothique, moins le sommet.

Toutes les crevasses de la maçonnerie étaient du reste couvertes de végétation, herbe ou fougère, et même d'arbres élevés que la nature y avait plantés comme pour cacher la désolation profonde qu'elle avait apportée sur les lieux, ou pour montrer sa supériorité sur les œuvres humaines condamnées à la décadence.

Je ne sais si la cause doit en être la proximité de ces ruines; toujours est-il que, obéissant à la lettre, sinon à l'esprit du précepte bouddhique : « Tu n'ôteras la vie à aucune espèce d'animal », le *chokoun* ou gouverneur de Nonkling refusa d'accepter les volailles que je lui offrais. Il surmonta à la fin ses scrupules et m'accorda la permission d'en chasser, à la condition d'en rembourser la valeur à leurs propriétaires; cette condition qui ne paraît pas exor-

bitante à un Européen, ne s'accorde point facilement avec l'esprit des Orientaux.

Le 10 décembre j'étais à Raheng, résidence de deux gouverneurs, la plus importante ville du nord de Siam, et qui compte une population de 9000 habitants.

Raheng est située sur la rive gauche du fleuve qui mesure en cet endroit plus de 400 pieds (120 mètres) de largeur, mais qui se trouve obstrué aussi à quelque distance au sud de la ville, par de nombreux bancs de sable.

La ville de Raheng est le centre d'un commerce considérable. Là encore, les bois de teck sont activement exploités par des Birmans anglais, et c'est aussi le commerce le plus lucratif. Les impôts étant prélevés à raison de 3 *ticals* (environ 3 fr. 25) par arbre, les exportateurs ont naturellement tout intérêt à n'en abattre que les plus grands. Six cents éléphants, d'une valeur de 500 à 2000 roupies[1] chacun, sont employés au transport du bois de la forêt jusqu'à la rivière. Là on paie les impôts, et après avoir marqué chaque bloc, on les réunit en larges radeaux pour les expédier par le fleuve jusqu'à Bangkok.

La région exporte également une grande quantité de bois de *sapan* (*mai-fang* des Siamois) coupé en petits blocs, et fait un commerce actif de résine, corne, peaux et cire.

J'ai remarqué, d'autre côté, sur les bazars, des calicots blancs de provenance anglaise et allemande, des gravures coloriées, des fils de fer et autres produits importés.

Chose étrange, les monnaies siamoises n'ont plus cours au sortir de Raheng vers le nord, bien que le tical soit considéré comme monnaie officielle. Je fus obligé de les échanger contre des roupies.

Raheng porte le cachet d'une ville prospère et possède tous les éléments d'une grandeur future. Les ressources naturelles de la région dont cette ville forme le centre et le débouché naturel, sont extrêmement riches et ses produits

1. La roupie vaut 2 fr. 38.

forestiers seuls suffiraient à lui assurer un grand avenir. La variété de ses produits indigènes et surtout son sol remarquablement fertile et en grande partie inculte, offrent autant de sources de richesse à cette contrée.

Ce qui manque actuellement à cette région pour le développement de ses richesses, ce sont les voies ferrées, pour écouler et transporter ses produits en toutes saisons aux divers marchés du globe, ainsi que pour recevoir les produits des autres pays dont une population sans cesse croissante pourrait dès maintenant bénéficier.

Un chemin de fer de Bangkok à Raheng ne rencontrerait aucune difficulté technique; toute la contrée forme une immense plaine qui offrira moins d'obstacles que n'en a rencontré le chemin de fer à travers les prairies américaines, on aurait ici cet avantage que les nombreux villages peuplant la région contribueraient pour beaucoup au trafic de l'exploitation. L'unique voie naturelle existant actuellement, le fleuve, ne suffit pas au besoin croissant du commerce local, la navigation de ce cours d'eau étant d'un côté limitée jusqu'à Paknam-Pô; elle traverse d'un autre côté de nombreux bancs de sable qui la rendent à la fois dangereuse et incertaine.

La traversée de Bangkok à Raheng en bateau dure, en bonne moyenne, douze jours. Les indigènes mettent ordinairement plus longtemps à parcourir cette voie. La navigation en aval du fleuve ne dure pas moins de temps; le plus souvent elle dure davantage, car du moment qu'ils ne voient aucune nécessité de ramer contre le courant, les indigènes s'abandonnent simplement, eux et leurs marchandises, au caprice du fleuve Dieu.

En chemin de fer, cette distance d'environ 300 milles, à raison de 20 milles à l'heure, serait parcourue en 15 heures. Malgré leur routine orientale, les voyageurs ne pourront pas être empêchés de déjeuner à 6 heures du matin à Bangkok et dîner à 8 heures du soir à Raheng.

La construction d'un chemin de fer serait un bienfait pour le pays en même temps qu'une bonne affaire financière. Il n'y aurait, en effet, aucune expropriation ou rachat de terrain à faire, aucune précaution extraordinaire pour la garde des voies et la pose des rails; enfin, ni déblais à enlever, ni tunnels à percer, et très rares seraient les ponts à établir.

Cette contrée mérite à tous les points de vue d'être ouverte au commerce européen et je suis certain que si une compagnie française quelconque se décidait à engager des négociations pour l'établissement d'une voie ferrée, elle trouverait auprès du roi de Siam l'autorisation et l'appui nécessaires pour mener à bonne fin cette grande œuvre; il convient d'ajouter que ce souverain est animé d'un désir sincère pour développer le bien-être de son peuple, et ne refuserait, certes, aucun des moyens que la civilisation moderne a mis à notre disposition pour l'atteindre.

Les bonnes dispositions de Sa Majesté envers les Français se sont une fois déjà clairement manifestées lors de la concession qu'elle a accordée à des ingénieurs français pour la pose de câbles télégraphiques, qui devront, avant la fin de l'année, relier le pays de Siam à Saïgon et à l'Europe. Cette ligne télégraphique devra rester sous la surveillance des Français, et la faveur exceptionnelle accordée ainsi aux œuvres françaises dans le Siam, me confirme ma conviction que la même bienveillance serait accordée à toute autre compagnie française qui voudrait bien se charger d'une entreprise comme celle de l'établissement d'un chemin de fer entre Bangkok et Raheng.

Pour démontrer la probabilité de succès d'une pareille entreprise, il faut rappeler que cette ligne traverserait une région beaucoup plus peuplée que la région traversée par la ligne de chemin de fer de la Birmanie anglaise. Cette dernière ligne paie un bon dividende à ses actionnaires, en même temps qu'elle est reconnue avoir contribué pour beaucoup, pendant les quatre années de son existence, au

développement de toutes les branches commerciales du pays.

Toutes ces considérations militent pour le succès de cette œuvre qui est destinée à rendre à Bangkok les mêmes services que la ligne birmane rend à Rangoun.

Une difficulté plus apparente que réelle dans l'exécution de cette entreprise consisterait dans le manque de bras pour la construction de la ligne.

La population siamoise, bien que très nombreuse, a en horreur les travaux fatigants et l'entrepreneur qui aurait besoin du travail indigène pour l'exécution de son entreprise ferait bien d'insérer dans son contrat une « condition de durée » sans précédents.

Heureusement, les Chinois cosmopolites sont tout près, pour combler les vides, sans compter les coolies indiens. L'ouvrier chinois ferait l'ouvrage pour un bas salaire, sans reculer devant le nombre des heures de travail; il ferait rougir de honte l'ouvrier européen dont le mot d'ordre est: « huit heures de travail et huit shillings par jour. » Il s'estimera en outre heureux de saisir l'occasion de mettre le pied sur ce territoire comme agriculteur ou traficant, son œuvre une fois accomplie.

Les Chinois ont une aptitude admirable pour voir et saisir les bonnes occasions qui échappent aux autres peuples. Aussitôt qu'il se produit quelque part un travail impossible à exécuter autrement, les Chinois se pliant aux circonstances, vont au devant de ce besoin et en créent un autre.

Le 18 décembre je quittai Raheng, envoyant une partie de mes hommes avec les marchandises à Xieng-Mai par le fleuve qui prend à partir de cet endroit le nom de Mé-Ping; avec mon interprète Kao et mon domestique Kien, je m'acheminai sur la même destination par terre, et à travers le Lao.

Nous traversions pendant les premiers trois jours de nombreux bois fourrés et des forêts, où je pus remarquer une quantité considérable de jeunes tecks. La route était

jonchée d'énormes blocs de granit; çà et là le terrain disparaissait sous de hautes herbes de 3 à 5 mètres (10 à 15 pieds) qui arrivaient au dos des éléphants. Les journées étaient chaudes, mais les nuits relativement fraîches; le thermomètre marquait dans la matinée 58° Fahr.

Dans l'après-midi du 21, nous arrivions à Muang-Toune, ville d'environ 1000 habitants, sans compter les femmes et les enfants, située sur les bords du Mé-Nam-Ouang, affluent du Mé-Ping, à environ 64 milles en droite ligne de Raheng. Cette ville, bien que située dans les limites du territoire siamois, peut être considérée, eu égard à sa population, comme purement lao. On n'y rencontre en effet aucun Siamois. La région environnante produit une énorme quantité de tabac.

Après une journée consacrée à changer d'éléphants et « engager » des guides, je continuai ma route le long de la rive droite du Mé-Nam-Ouang, me dirigeant vers Lakhon, capitale de l'un des petits États lao du même nom.

Vers le milieu du chemin, à mesure que nous montions, e terrain devenait plus escarpé, et nous conduisit sur un immense plateau parsemé de villages d'une étendue considérable dont les habitants s'occupent spécialement de l'élève du bétail. De tous côtés sont de vastes fermes avec des milliers de bœufs et de buffles. Les bœufs sont employés comme bêtes de somme par ceux des indigènes qui ne sont pas assez riches pour entretenir des éléphants. Ces animaux sont également exportés en grandes quantités dans la Birmanie anglaise. Je rencontrai en route un marchand de bestiaux birman qui venait de Xieng-Mai conduisant un troupeau de plus de 100 buffles pour les vendre à Moulmein. Cette contrée produit en outre de grandes quantités d'excellent coton qui se vend principalement à des marchands du Yunnan.

Le laque en bâtons (*sticklac*) et la résine (*damar?*) se récoltent dans les bois avoisinants et sont également exportés.

Le jour de Noël, je traversai le Mé-Tam, petite rivière qui se jette dans le Mé-Nam-Ouang. Deux jours après, j'étais à Lakhon, ville assez grande, entourée comme toutes les villes du Lao par des remparts d'environ deux mètres d'épaisseur, construits en petites briques et en mauvais état.

Les indigènes montrèrent tout d'abord une extrême insolence à mon égard. Mon interprète m'apprit confidentiellement qu'ils détestaient bien les Siamois, mais en même temps nourrissaient une haine profonde contre les peaux-blanches.

Grâce aux intrigues d'un des *phyas* (fonctionnaires), je me vis refuser tout abri dans la ville et dus m'installer dans un grand bâtiment inhabité que je pris pour une *salá* et y hissai le drapeau siamois. Ce bâtiment, comme j'ai appris plus tard, n'était autre que le palais de justice: mais, avant même de connaître la haute destination de ma demeure, je me fis justice à moi-même, en appliquant deux vigoureux coups de bâton sur le dos du vieux phya, qui ne me ménageait aucune insulte depuis mon entrée dans la ville.

Plus tard, j'eus à payer un peu cher ce moment d'irritation.

Je dois ajouter que les phyas, excessivement nombreux dans le Lao, ne remplissent pas des fonctions aussi élevées que leurs collègues du Bangkok.

Investis des plus hautes charges du pays, ils jouissent dans cette dernière contrée d'une grande autorité; leurs émoluments sont considérables et ils portent de riches insignes de leurs services. Dans le Lao, au contraire, ils ne portent pour tout insigne qu'une mince médaille en argent sur laquelle sont gravés leurs noms et leurs titres.

Le vieux fonctionnaire qui s'était attiré ma juste colère, réussit pourtant à me faire condamner dans un conclave solennel tenu par le chef de Lakhon, à une amende de quinze roupies; mon refus de les payer fut puni par le refus des éléphants et des hommes nécessaires, et je fus même mis sous une stricte surveillance pendant douze jours. J'étais

virtuellement leur prisonnier et mes hommes d'escorte craignaient fort d'avoir à subir quelque peine corporelle.

Je profitai de mon séjour forcé dans cette ville pour recueillir autant de renseignements que possible sur la contrée et sur ses habitants. J'appris ainsi qu'il y avait dans la ville plus de mille éléphants, Lakhon possédant un marché considérable pour ces admirables animaux que les Kariens vont chasser dans les montagnes, pour les vendre comme bêtes de somme aux indigènes.

Il existe également, aux environs de la ville, de très riches mines de fer et de galène. Ce dernier métal abonde surtout dans les montagnes environnantes. On y rencontre aussi du cuivre.

Le 7 janvier je réussis à convaincre mes gardiens de l'inanité de cette longue détention et, après avoir protesté énergiquement et menacé de réclamer des dommages-intérêts pour ma trop longue captivité, je pus enfin, vers midi, quitter la ville et continuer ma route sur Xieng-Mai.

Jusqu'à 6 heures du soir, le chemin traversait alternativement de vastes champs de riz et des broussailles. A la fin de la journée nous traversions la rivière Mé-Tam et trouvions une salà dans laquelle nous passâmes la nuit.

Le lendemain nous nous engageons dans une belle forêt; la marche devient pénible et nous avons à franchir, tout en continuant à monter et à descendre, une vingtaine de fois le Mé-San, autre affluent du Mé-Nam-Ouang. Je pus me rendre compte, en cette occasion, de la sûreté de la marche des éléphants, qui paraissaient se réjouir de ces montées et descentes continuelles le long des pentes escarpées, où une chèvre aurait de la peine à trouver prise, et où ils glissaient avec une facilité à faire envie aux mulets.

Pendant l'après-midi, notre marche suivit littéralement le lit du fleuve, en s'élevant graduellement jusqu'à une hauteur de 1100 pieds (330 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Nous rencontrions le lendemain plusieurs caravanes de

marchands Niao (Shan), transportant à dos de bœufs des noix de betel et du *chillis* (piment) pour les vendre à Lakhon.

Nous continuâmes ainsi notre marche ascendante jusque vers midi, longeant des ravins profonds où le moindre faux pas de nos éléphants nous aurait précipités d'une hauteur de 60 à 70 mètres.

Le spectacle qui s'offrait à nos yeux était splendide; au dessous de nous s'étendaient de vastes forêts entrecoupées çà et là par d'énormes cailloutages. L'herbe dans laquelle nous eûmes à marcher serait à peine praticable à un autre animal que l'éléphant.

Après trois heures de descente, nous traversions, vers 3 heures de l'après-midi, la rivière Lampoun; nous nous trouvions alors dans une forêt de jeunes tecks clairsemés; le temps fut froid et humide pendant la nuit; dans la matinée, le thermomètre marquait 50° Fahr.

Continuant notre route à travers un terrain raboteux et escarpé, nous nous trouvâmes subitement dans une plaine aride occupée en quelques endroits par des champs de riz ou de briques que les indigènes étaient occupés à mouler et à faire sécher au soleil.

Le 10 janvier à midi nous arrivions à Lampoun, capitale d'un autre État tributaire du Siam, située sur les deux rives du Mé-Kuang, affluent du Mé-Ping.

Cette ville est célèbre par son beau temple, connu sous le nom de Wat Pratat, et plus encore par sa magnifique pagode située sur le même terrain que le temple.

Après avoir visité cette *pradchedie*, la gloire de Lampoun, je me dirigeai en hâte vers Xieng-Mai, qui se trouve à une demi-journée de marche d'éléphant de Lampoun, ce qui équivaut à deux heures de trot de cheval.

Cette cité, la plus importante de toutes les villes du Lao, renferme dans ses murs environ 100 000 habitants.

La ville est située au milieu d'une plaine fertile, à 450 mètres environ du Mé-Ping qui mesure, en cet endroit, 120

mètres de largeur. Sa position avantageuse entre le Siam et la Birmanie anglaise, dominant ainsi le commerce de ces deux pays, lui donne une réelle importance politique et commerciale.

Le chef de cet État, nominalement vassal du roi de Siam, exerce en réalité une autorité indépendante. Je ne veux pas entrer ici dans d'autres détails sur l'administration de cet État et de ses relations avec le gouvernement siamois, mais quelques renseignements sur l'état commercial du pays ne seront pas sans intérêt.

Le revenu principal de l'État est tiré des vastes forêts de bois de teck qui s'étendent à l'ouest de la ville et sont exploitées par des concessionnaires birmans. Une autre source de revenus de moindre importance est également offerte par l'exploitation du laque (*krang*) dont 14 000 piculs[1] ont été exportés de Xieng-Mai seulement à Bangkok, en bateau, pendant l'année qui vient de s'écouler.

Vient ensuite le coton qui s'y récolte en grande quantité; il y est surtout exporté par des marchands du Yunnan qui viennent ici en caravanes pendant le mois de janvier, pour ne quitter le pays qu'au mois de mars avec des nombreux mulets et chevaux chargés de cet important produit.

Les autres articles d'exportation sont : le riz, la résine, la soie, la cire, le tabac et les noix de betel.

Il est à remarquer que la culture ne s'étend que sur une dixième partie du terrain cultivable, sans compter les nombreux gîtes minéraux complétement négligés.

On trouve de l'or en petites quantités dans les ruisseaux qui traversent la région et j'ai tout lieu de supposer que ces cours d'eau traversent également des dépôts quartzeux. J'eus l'occasion de visiter d'excellents gisements de fer et de plomb, dans les environs de la ville. Au nord se trouvent plusieurs riches sources de pétrole.

1. Le picul vaut 500 grammes.

Ce pays possède d'immenses ressources et je suis persuadé que si l'idée que j'ai émise plus haut relativement à un chemin de fer entre Bangkok et Raheng venait à se réaliser, cette voie serait bientôt prolongée jusqu'à Xieng-Mai, distant d'environ 180 milles, en passant Muang-Toune, Lakhon et Lampoun.

Ceux qui n'ont point visité le pays ne peuvent, en effet, avoir qu'une idée très insuffisante de son importance commerciale, et du grand avenir réservé à cette région. Les difficultés relatives résultant de la traversée de la voie ferrée à travers quelques zones peu habités seront largement compensées.

Cette voie mettrait Xieng-Mai et les États lao voisins en communication directe avec la mer ; elle ouvrirait ainsi un débouché aux produits indigènes en même temps qu'un nouveau port et un marché considérable au commerce européen; elle attirerait du même coups le trafic des états Niao (Chan) et du Yunnan qui se porte à présent *via* Canton, ou bien par la voie encore plus difficile et plus coûteuse du Yang-Tse-Kiang.

Il convient de rappeler ici que les États du Lao sont au nombre de six dont Muang-Nan, celui du centre, est le plus étendu et le plus puissant. Viennent ensuite Lakhon, Lampoun, Xieng-Mai, Luang-Prabang et Muang-Prau. Tous ces états sont complétement indépendants les uns des autres. Celui de Xieng-Mai prétend, en outre, à la souveraineté de trois petites dépendances, comme Xieng-Hai, Xieng-Sen, etc. Ces États payent néanmoins au roi de Siam un tribut triennal apporté par les chefs en personne ou par quelque prince député par eux à cet effet.

Fait étrange dont je n'ai pu connaître l'origine, ces tributs se payent toujours en ornements d'or et d'argent, surtout en forme d'arbres dont les tiges ont environ 8 pieds (2^{m},40) de hauteur et 5 pouces de diamètre.

Un pareil arbre en argent vaut environ 120 ticals[1]; en or, il vaut 1080 ticals. A ce cadeau sont ajoutés, selon l'importance du tribut à payer, un collier en or orné de quatre rubis, de la grandeur d'une graine de lotier et de cent autres, chacun de la grandeur d'un grain de maïs, puis des ustensiles de diverse sorte en or et en argent, parmi lesquels on remarque surtout plusieurs magnifiques boîtes en or de la valeur d'environ 15 000 à 17 000 francs (600 à 700 livres sterling).

Pendant mon séjour à Xieng-Mai, j'eus mainte occasion de constater la manière despotique dont est gouverné le peuple et l'esprit superstitieux des habitants. Ces deux circonstances tendent malheureusement à éloigner le pays de tout progrès.

Une grande agitation se produisit un jour dans la ville et j'aperçus plusieurs familles, hommes, femmes et enfants se préparant en hâte de quitter leurs demeures. A mes questions sur la cause de ce départ subit il me fut répondu que le roi venait de leur intimer l'ordre de quitter immédiatement le pays et d'émigrer vers Xieng (Kiang) Sen, une des dépendances de Xieng-Mai. J'appris en même temps que ces malheureux étaient condamnés à l'exil parce qu'ils étaient possédés par le *phi-ka* (mauvais esprit). Des centaines de personnes sont chassées annuellement de leurs foyers à cause de cette terrible superstition.

Pour révéler la présence des indigènes possédés par le phi-ka l'on procède de la manière suivante : quand un indigène tombe malade d'une fièvre ou se trouve dans le délire, le médecin lui fait entourer les bras avec des cordes jusqu'à ce que les muscles se gonflent, puis en frappant ou piquant avec des fers les veines où le mauvais esprit est censé se réfugier, on force le malade à déclarer s'il est tourmenté intérieurement par telle ou telle personne. Le

1. Le tical équivaut à 3 fr. 25.

malade prononce un nom quelconque et celui qui se trouve le porter est considéré comme *phi-ka* et banni du pays avec toute sa famille. Sa maison est immédiatement brûlée, ses arbres sont détruits et ses champs de riz irrévocablement confisqués.

Le 2 février je quittais Xieng-Mai avec 6 éléphants et 20 coolies me rendant au Yunnan ; l'itinéraire choisi fut celui qui passe par Muang-Fang, Xieng-Hai, Xieng (ou Kiang) Sen et les états Niao.

Nos deux premiers jours de route se firent à travers un terrain bien cultivé moitié en riz, moitié en prairies. Mais, à partir de la troisième journée, le chemin devint difficile; la contrée prend ici un aspect sauvage; le terrain aride et montagneux est couvert de hautes herbes et nous fûmes même forcés de cheminer à pied tandis que nos énormes animaux glissaient, les ventres à terre, sur les pentes rapides des montagnes.

Notre itinéraire se dirigea vers le nord-nord-est jusqu'au 6 février où nous atteignîmes Muang-Prau (ou Pau) petite ville d'un aspect misérable contenant une population mâle adulte d'environ 700 habitants. Cette ville est située sur un petit plateau de 1050 pieds (400 mètres) de hauteur, encadré de très hautes montagnes.

De là, après avoir changé d'éléphants et de coolies, je m'acheminai vers le nord-nord-ouest, à travers un terrain escarpé, entrecoupé de profonds ravins, en passant par une étroite gorge de montagnes de 1900 pieds (700 mètres) d'altitude, entourée de forêts épaisses.

Là, je fis la rencontre de plusieurs marchands Niao, conduisant à la file plusieurs centaines de bœufs chargés de chillis (piment) et de coton. Les bœufs sont les seules bêtes de somme employées par les Niao; leur valeur est de 16 à 23 roupies (40 à 60 francs) par tête.

Le 12, nous touchions à la fin de la vaste plaine couverte de bois fourrés et d'herbe ; là se trouve la ville de Muang-

Fang, fondée il y a à peine un an. Nous trouvâmes ses habitants, hommes femmes et enfants activement occupés à abattre les arbres et à déblayer le terrain. Il faut ajouter que la ville n'est encore que le commencement d'une restauration de l'ancienne grande cité, capitale du Lao occidental, dont les vestiges se retrouvent dans les restes de murs et dans les ruines d'un temple. Les milliers d'idoles en bronze, disséminées parmi ces ruines, témoigneut encore de l'ancienne grandeur de la ville.

Je fus assez heureux de trouver parmi ces reliques de magnifiques spécimens d'un antique travail, très bien conservés.

Mes trouvailles ne furent pourtant pas sans me causer quelques désagréments. La région était désolée en ce moment par l'apparition de tigres que la présence de nombreux troupeaux amenés par les nouveaux arrivants avait probablement attirés des profondeurs des forêts; il ne se passait guère de nuit où une ou plusieurs bêtes ne fussent la proie de ces redoutables maraudeurs. L'un de ces animaux fut même tué une nuit sous ma hutte même. Une épidémie qui avait éclaté en ce moment parmi les bestiaux des indigènes vint exciter encore davantage leur colère contre moi qu'ils accusaient naturellement d'être la cause de toute ces calamités par la profanation de leurs idoles sacrées.

Au sud sud-ouest de Muang-Fang se trouve la fameuse caverne de Tam-Tap-Tau, dont l'entrée donne sur le versant d'une colline, de composition calcaire, d'environ 100 pieds (33 mètres) de hauteur.

Une énorme statue de Bouddha en repos est placée sur une haute plate-forme. La statue, qui est en briques, avait été couverte d'une épaisse couche d'or. Comme la grande idole à Wat Po, à Bangkok, elle laisse flotter son habit et se trouve en outre en mauvais état de conservation. De nombreuses offrandes sous formes de pots en argile, d'auges remplies de riz, de sculptures en pierre et en bois, etc., sont

déposées aux pieds de la statue, tandis que, sur un autel, se trouvent amoncelés pêle-mêle des habits sacerdotaux, des cruches d'eau, des bannières, des touffes de cheveux et autres objets insignifiants. Un escalier en bambou, presque vertical conduisait vers une autre statue bouddhique sur une élévation d'environ 10 mètres.

L'entrée de la caverne présente encore les vestiges de l'ancienne maçonnerie, tandis que les inscriptions, divers ornements, tels que la figure d'un paon, montrent clairement que l'on se trouve en présence d'une construction d'origine ngioue ou birmane.

La caverne en elle-même avec son toit en stalactites, offre une construction curieuse et réellement intéressante.

Des milliers de pélerins venant du Lao et, plus encore du Niao y apportent annuellement une foule d'idoles et d'autres objets de piété, dont la caverne est rempli.

A une journée de marche au nord nord-est de Muang-Fang, se trouve Tatong, petit village Niao sur le fleuve Mékok, qui en cet endroit n'a que 150 pieds (46 mètres) de largeur. Je descendis en pirogue cette rivière jusqu'à Xieng-Hai, qui ne représente même pas l'ombre de ce qu'elle est réputée avoir été il y a quatre cents ans. Son unique gloire consiste à choisir son chef parmi ses propres habitants, sous la suzeraineté du roi de Xieng-Mai. La ville sert maintenant de lieu de réunion à tous les marchands du Yunnan, qui se répandent, les uns vers Luang-Prabang, les autres vers Muang-Nan et Xieng-Mai.

De là, je suivis le Mékok jusqu'à son entrée dans le Mékong, puis ce dernier fleuve jusqu'à Kiang-Sen (ou Xieng-Sen).

Cette ville, la plus septentrionale des États siamois n'est qu'à 870 pieds (300 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Les Laos qui l'occupent depuis trois ans seulement, l'ont enlevée au peuple de Xieng-Mai qui s'en était emparé. Ses habitants manifestèrent une véritable joie lorsqu'ils me

virent arborer sur une hauteur en face de ma maison le joli drapeau orné de l'éléphant caractéristique. Le moment était critique, car on annonçait que deux mille Birmans, installés dans les forêts à quelques milles de la ville, allaient se joindre aux Niao pour reprendre la ville.

Des ruines de nombreux temples et pagodes détruits par les Laos remplissaient l'intérieur et les abords de la ville. Les restes de ces édifices portent encore le cachet d'une belle architecture que l'on rencontre rarement chez les Laos. Ces derniers, en détruisant, dans cette ville conquise, les monuments consacrés au culte ont eu soin d'enlever tous les objets de quelque valeur ; mais le sol est jonché d'idoles de statues en bronze dont quelques-unes d'énormes dimensions.

La région qui entoure Xieng-Sen est la plus belle que j'aie rencontrée dans mes excursions en Indo-Chine.

Derrière les habitations qui s'étendent bien loin sur le territoire niao, s'élèvent des montagnes d'un aspect magnifique en forme de terrasses et disposées en rangées ; du côté gauche du Mékong, connu sous le nom de Komais, et s'étendant jusqu'aux frontières du Tonkin, on remarque une série de collines et de vallées enveloppées de forêts de teck et d'arbres à gomme, qui, bien entretenues, fourniraient une source inépuisable de richesse pour toute la contrée.

Le pays demanderait à être soigneusement exploré en vue de rechercher une voie fluviale praticable pour le transport du bois jusqu'à la côte.

Grâce à son altitude, la contrée aux environs de Xieng-Sen jouit d'un climat bien plus tempéré que celui de Siam. Le terrain s'élève graduellement à partir de Xieng-Mai qui se trouve sur une hauteur de 700 pieds (210 mètres) seulement, tandis que Xieng-Sen est à 870 pieds (251 mètres), Xieng-Hai à 1150 pieds (345 mètres) et Muang-Fang à 1200 pieds (360 mètres).

Pendant la saison sèche qui dure ici de novembre à mai, le climat de cette région est pareil à celui de notre saison printanière, avec cette différence que pendant toute la saison il ne tombe pas ici la moindre pluie. Aussi, toute végétation meurt excepté les orchidées qui fleurissent en grande quantité et offrent de riches variétés.

Avec le mois de mai un changement subit s'opère dans la vie végétale du pays. On plante le riz aux premiers signes des pluies qui s'annoncent souvent par des tempêtes et des ouragans de grêle; en quelques jours, les arbres revêtent leurs feuilles, et la contrée reprend un aspect des plus riants.

Pendant la saison des pluies les chaleurs sont intenses, et l'on observe, vers la fin mai, jusqu'à 90° Fahr., à l'ombre, dans l'après-midi.

Le sol est remarquablement fertile, produisant tout avec une extrême facilité, ce qui contribue pour beaucoup à rendre les indigènes paresseux et insolents.

Un autre trait caractéristique des Laos est leur extrême avidité pour l'argent, les objets de luxe, surtout pour les ornements en or et en substances et en autres objets de valeur. Pour les obtenir ils ne reculent pas devant les moyens les moins scrupuleux. Rien n'égale leur rapacité si ce n'est leur superstition et leur crainte des mauvais esprits.

Ayant appris que les sources du Mé-Ping se trouvaient à l'ouest de Muang-Fang, je m'y rendis aussitôt en reprenant mon itinéraire à travers Xieng-Hai et Tatong. Malheureusement, les indigènes n'avaient pas encore oublié la razzia que j'avais opérée parmi leurs idoles abandonnées. Je fus emprisonné et dus subir pendant dix-sept jours une captivité pleine d'angoisses sur mon sort, toute communication avec le dehors m'étant interdite. Je ne dus mon salut qu'à l'obligeance de M. le docteur Cheek, à Xieng-Mai, auquel je réussis à faire parvenir une lettre par un de mes domestiques, nommé Yang et un guide. M. le docteur Cheek obtint du roi une lettre ordonnant au gouverneur de Muang-

'ang de me mettre immédiatement en liberté, lui enjoignant n outre de me procurer tout ce dont je pourrais avoir besoin our continuer mon voyage : éléphants, guides, etc.

Cette lettre n'est pas venue trop tôt, car le ton des con- ɔils que les phyas tenaient fréquemment et dans lesquels ıon sort fut souvent agité, n'était certes pas en ma faveur, avais profané les ruines et le dieu Bouddha furieux, témoi- nait sa colère par l'envoi de tigres dans les villages pour xterminer les animaux. L'attitude menaçante de la popu- ıtion m'obligea même de veiller pendant plusieurs nuits de rainte d'être traîtreusement attaqué par ces fanatiques.

La raison devrait pourtant leur mettre en évidence que ıon prétendu délit était insignifiant à côté des outrages pérés par le peuple lao lui-même sur les temples et les agodes qu'il a détruits en emportant tous les objets de aleur qu'il est coutume de conserver sous terre dans un oin quelconque de la pagode.

Le 2 mai, je pus enfin quitter cette ville inhospitalière, ıe dirigeant à l'ouest vers le Mé-Ping. J'atteignis ce fleuve près deux jours de marche à travers des chaînes de mon- ıgnes de 2000 pieds (600 mètres) de hauteur. Le fleuve 'a en cet endroit que 20 pieds de largeur sur $1^{m},30$ de rofondeur. Les indigènes m'assuraient en outre que sa ɔurce se trouvait, à quelques journées de marche de là, ans les États laos et non pas comme on le croit généralе- ıent, sur le territoire des Niao.

Nous eûmes encore à franchir plusieurs fois le fleuve; eux jours après nous arrivions à Muang-Chandaou et le mai nous étions à Xieng-Mai.

Trois semaines plus tard je m'embarquai avec mes hommes ur deux canots pour descendre le Mé-Ping. Nous passions le endemain devant un village lépreux, Bangtepi, un cimetière ivant habité par 500 ou 600 misérables créatures chétives et stropiées, aux visages terribles, et la mort dans les yeux.

Le jour suivant nous étions devant Muang-Haout, village

connu pour ses volailles à pieds de six doigts, et station d'arrêt sur la route de Moulmein.

Le fleuve coule ici entre deux séries de montagnes à pentes rapides, couvertes de forêts et de broussailles, cachant ainsi à nos yeux l'horizon bleu du ciel. Toute la surface des falaises était animée par les chauves-souris et des hirondelles rôdant autour de leurs nids. Nous n'avions malheureusement pas le temps d'admirer les beautés du fleuve. Nous avions une série de 32 rapides à traverser et la plus grande vigilance dut être observée pour éviter les nombreux rocs cachés dans l'eau. A Mutka nous engagions comme d'habitude un timonier et deux pilotes. Je faillis même être victime de l'un des plus longs et plus dangereux rapides connu sous le nom de Dio Omlo. Mon canot dévia et allait se heurter contre un rocher, lorsqu'un cri de l'équipage avertit le pilote assez à temps pour pouvoir tourner le gouvernail. L'autre canot, s'étant approché trop près de la rive, avait le sommet d'une cabine saisi par des branches et un des pilotes fut précipité dans le fleuve, heureusement assez près de la rive pour avoir pu être retiré aussitôt et échapper à une mort certaine.

Le 14 juin j'étais de retour à Bangkok après une absence de plus de 7 mois, dont plus d'un mois fut passé par moi à dos d'éléphant, 40 jours en bateau, 17 jours en prison, à Muang-Fang, un petit séjour d'agrément à Xieng-Mai, et le restant dans les bois fourrés.

Je ne puis conclure le récit de cette excursion sans exprimer publiquement mes sentiments de profonde gratitude envers S. S. M. le roi de Siam. Sans son généreux appui matériel et moral, sans les lettres de recommandation, le vapeur et les bateaux mis à ma disposition, il ne m'aurait pas été possible d'accomplir cette intéressante tournée à travers un vaste et riche pays, soumis à l'autorité d'un souverain éclairé.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CAYOR

PAR

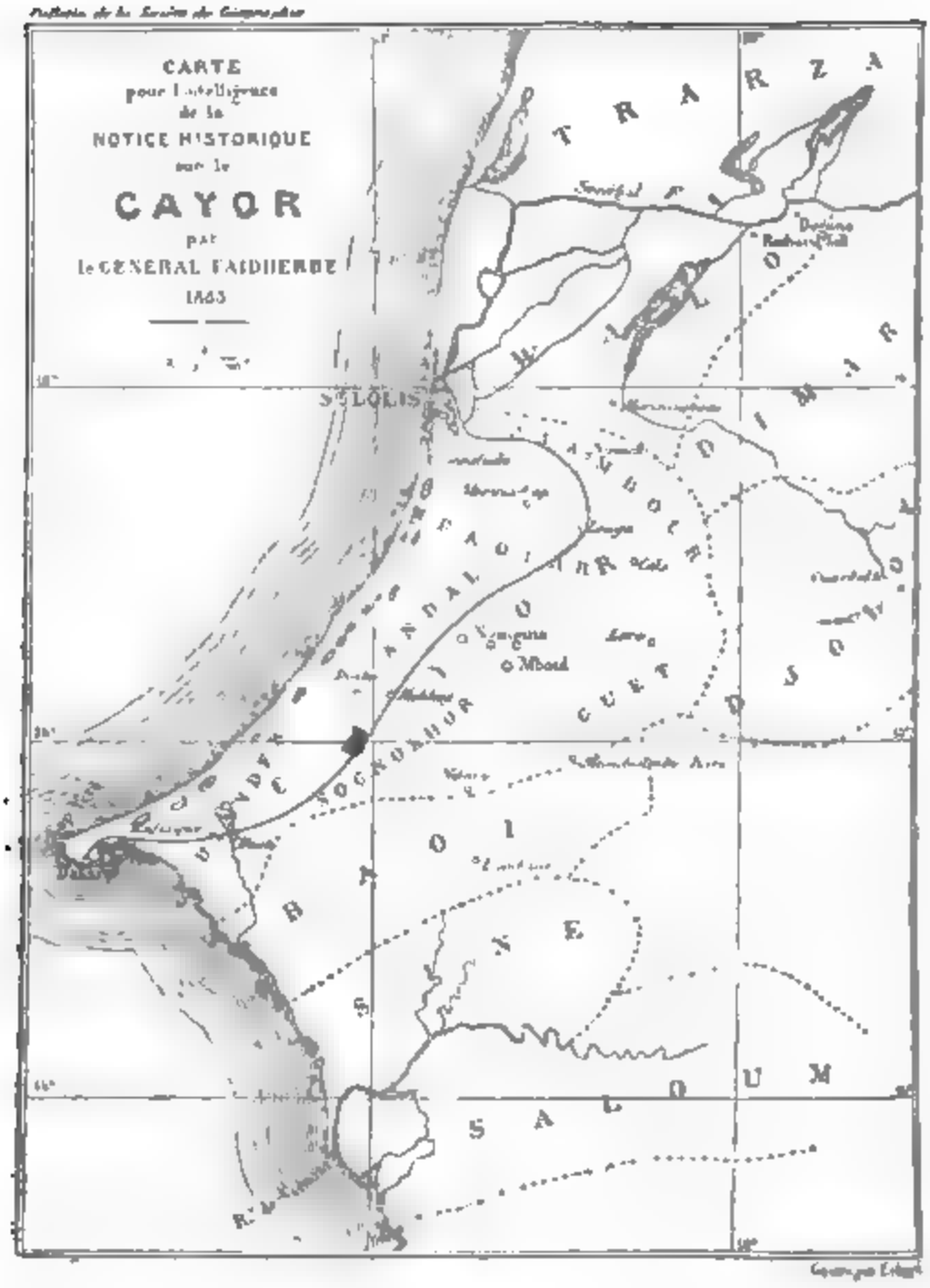
Le Général FAIDHERBE.

Le pays d'alluvion qui s'étend sur la rive gauche du bas Sénégal est habité par une race noire que ses caractères physiques et son langage distinguent de celles qui l'entourent; c'est la race *wolof* avec laquelle nos établissements de la Sénégambie entretiennent des relations depuis plusieurs siècles.

Les Wolof sont cultivateurs et pêcheurs; dans les villes, ils sont ouvriers, matelots et agents de notre commerce. Leurs institutions et leur caractère n'ont été que légèrement modifiés depuis environ six cents ans, par le contact des Maures du Sahara qui cherchaient bien un peu à les convertir à l'islamisme, mais qui les excitaient surtout à se vendre les uns les autres, comme esclaves, en échange de chevaux, quand ils ne se contentaient pas de les enlever simplement de vive force; et, depuis trois cents ans, par les Européens qui vinrent s'établir chez eux, aussi dans le but de se procurer des esclaves pour de l'eau-de-vie et des armes à feu et qui faisaient, en même temps, quelques efforts pour les convertir au christianisme.

Les potentats nègres font peu de cas de la liberté de leurs sujets qu'ils regardent comme de simples objets d'échange. Dans les temps où la traite des esclaves florissait,

un vénérable marabout du désert vint dans le Cayor avec un magnifique cheval. Le Damel, ou roi du Cayor, en voulut



à tout prix. « J'en demande cent jeunes filles vierges », dit le saint homme. Aussitôt les *tiédo*[1] montèrent à cheval et,

1. Au Cayor on appelle *tiédo*, les guerriers de l'entourage du Damel, non musulmans et ivrognes.

sur l'ordre du Damel, livrèrent au pillage une dizaine de villages des environs de Gandiole, pour se procurer la marchandise demandée et la livrer au marabout qui retourna dans le désert, rendant grâce à Dieu qui bénissait son commerce.

Les négriers chrétiens n'étaient pas plus scrupuleux. Quand le Damel était leur débiteur et n'avait pas d'esclaves à leur livrer, ils lui demandaient et obtenaient quelque fois de lui, l'autorisation de mettre à terre leur équipage armé, et d'enlever pêle-mêle les habitants de quelques villages.

Depuis qu'en 1848, le gouvernement provisoire de la République proclama l'émancipation des esclaves dans nos colonies, il n'y en a plus dans nos villes de Saint-Louis et de Gorée, et les mesures prises par le gouvernement du Sénégal, depuis 1854, ont mis un terme à l'enlèvement des noirs par les Maures dans leurs razzias annuelles.

Malgré les influences étrangères, les Wolof ont conservé, en général, les qualités et les défauts que la nature leur avait départis. Ils sont doux, susceptibles du plus grand dévouement pour les gens auxquels ils s'attachent, mais indolents et intempérants quand ils ne sont pas convertis à l'islamisme. Les noirs qui se font musulmans deviennent trop souvent faux et hypocrites et, malheureusement, la plupart de ceux qui se font chrétiens s'adonnent à l'ivrognerie. En général, on peut dire des Wolof que ce sont degrands enfants, qu'il faut savoir traiter comme tels.

Une race croisée, assez nombreuse, a été le résultat du séjour prolongé des Français dans cette colonie; les habitants indigènes des villes peuvent être regardés comme civilisés.

On s'accorde à dire que toute la nation wolof fut autrefois réunie sous un seul roi. Son empire se divisait en trois états : le Djolof où il résidait, le Cayor et le Walo; ce der-

nier s'étendait alors sur la rive droite du Sénégal, que les Maures Trarza lui enlevèrent plus tard. Le Cayor et le Walo parvinrent à conquérir leur indépendance, grâce à leurs relations avec les Européens qui les enrichissaient et leur fournissaient des armes à feu.

Nous allons donner l'histoire du Cayor, d'après des documents à nous fournis, en grande partie, par Ioro-Dio, ancien élève de l'École des fils de chefs, école fondée à Saint-Louis en 1855.

Le Cayor est situé sur la côte occidentale d'Afrique depuis l'embouchure du Sénégal, à Saint-Louis, jusqu'à quelques lieues au-delà du Cap Vert; il ne s'étend en profondeur qu'à une trentaine de lieues de la mer, ce qui lui donne un millier de lieues carrées. C'est un pays plat, dont le sol tantôt argileux, tantôt sablonneux, n'est traversé par aucun cours d'eau. Seulement, le long du littoral, à quelques kilomètres de la mer, se trouve une suite de marais ou lacs d'eau douce qu'on appelle les *niayes*, autour desquels se développe une végétation luxuriante, surtout de palmiers, dont les noirs extraient le vin de palme. Dans tout le reste du Cayor, on se procure l'eau au moyen de puits assez profonds.

Ce pays dont la population est assez dense, est fertilisé par les pluies de l'hivernage, de juillet en octobre. Il produit, en grande quantité, des arachides de qualité supérieure, plusieurs sortes de mil, des *niébés* (petits haricots du pays), des patates, des melons, du manioc, des ignames, du coton. Il nourrit des troupeaux de bœufs et de moutons et approvisionne en partie le marché de Saint-Louis de volailles, d'œufs et de laitage.

Un chemin de fer en construction joindra Dakar à Saint-Louis en passant par l'intérieur du Cayor, fournissant ainsi aux habitants de ce pays, pour nous apporter leurs produits, des moyens de transport qui leur manquaient jusqu'à ce jour.

Pour comprendre l'histoire du Cayor, il faut savoir comment la famille est constituée chez les Wolof. Ce qu'on y trouve de particulier, c'est qu'ils font plus de cas de la filiation par les femmes (*khét*) que de la filiation par les hommes (*sant*), la première étant indispensable pour transmettre des droits à la noblesse et au pouvoir. Ainsi, qu'une princesse ait un enfant avec un simple particulier, cet enfant est prince; au contraire, qu'un prince ait un enfant avec une femme qui n'est pas princesse, son enfant n'est pas prince. En un mot c'est le ventre qui anoblit. De là vient que les rois du Cayor, pour perpétuer le pouvoir dans leur descendance, ne pouvant épouser ni leur mère ni leur sœur de mère, épousent souvent leur nièce maternelle et quelquefois leur tante.

L'importance qu'attachent les Wolof à leur naissance se manifeste par la manière dont ils forment leurs noms ; il y a chez eux, d'abord des noms personnels comme nos noms de baptême, qui se donnent tout à fait arbitrairement à la naissance. Ces noms sont pour les hommes : Samba, Demba, Détié, Latir, Ioro, Benda, Paté, Mbagnik, etc., et pour les femmes : Ngoné, Coumba, Tako, Ndiogou, Yacine, Codou, Bigué, Ndella, etc.

Quelquefois le Wolof fait suivre son nom personnel du nom personnel de son père : Yeri-Mbagnik, ou du nom de sa mère : Samba-Tako.

Enfin, pour former un nom complet, les gens comme il faut font suivre leur nom personnel du nom personnel de leur mère et celui-ci du nom de famille de leur père : Fara-Coumba-Mbodj, Amari-Ngoné-Fal. Les principaux noms de famille paternelle (*sant*) des Wolofs sont : Fal (famille régnante du Cayor), Diop (famille régnante du Walo), Ndiay (famille régnante du Djolof), Mbeng, Ouad Ndoy, Boy, Mbodj, Dieng, etc.

Mais l'islamisme vint introduire chez les Wolof des noms étrangers, des noms arabes légèrement modifiés par la

langue wolof : Mamour pour Mahmoud, Daour pour Daoud (David), Bakar, etc... ; pour les femmes : Maram pour Mériem (Marie), Aminata pour Fatimata, Aissata pour Aïchata, etc... ; puis des noms composés d'un nom wolof, précédé de la syllabe Ma pour Mahmed : Ma-Demba, Ma-Samba, Ma-Mbodj, Ma-Ndiay, etc...

Passons à l'histoire du Cayor.

Il y a trois à quatre cents ans le Bour-ba-Djolof (*bour*, roi) nommait, pour gouverneur du Cayor, un fonctionnaire qui prenait le titre de *laman* (chef, en langue sérère). Vers 1549, le laman était le nommé Détié-Fou-Ndiogou, qui avait épousé la sœur du *Tègne* ou roi du Baol, État sérère voisin.

Il en avait eu un fils qui s'appela Amari-Ngoné-Sobel et auquel le Cayor dut son indépendance, comme nous allons le voir.

Outre les tributs ordinaires que l'on paye aux princes, le laman du Cayor devait, tous les ans, envoyer au Bour-ba-Djolof une assez grande quantité de beau sable blanc destiné à embellir le sol de son habitation. Pendant trois ans, Détié-Fou-Ndiogou négligea de payer cette coutume, si bien que, redoutant la colère du Bour, il n'osa plus aller dans le Djolof, ni même envoyer quelqu'un pour régler les affaires du Cayor.

Amari, son fils, alors âgé d'une vingtaine d'années, proposa à son père d'aller lui-même porter la coutume. Après bien des hésitations Détié-Fou-Ndiogou y consentit, mais il fit suivre son fils d'au moins sept cents *ayor*[1].

Amari-Ngoné partit donc de la résidence de son père et arriva le lendemain matin sur la frontière du Djolof. Là, le jeune chef voulant être prêt à tout événement, recommanda à ses gens de se munir tous de *diak* (lances en bois dur), qu'il leur était facile de se procurer dans les forêts voisines. Les armes à feu n'étaient pas encore connues, et les

1. Guerriers libres du Cayor.

diak étaient à cette époque les principales armes de guerre.

Le Bour-ba-Djolof refusa de recevoir Amari-Ngoné. Après huit jours d'attente, celui-ci, profondément humilié, se retira, disant que les habitants du Cayor n'auraient plus jamais rien de commun avec un prince qui montrait un pareil mépris pour ses sujets.

Le Bour-ba-Djolof, apprenant ce propos, se mit à la poursuite d'Amari-Ngoné, l'atteignit au village de Dauki, mais fut complètement battu.

Détié-Fou-Ndiogou, instruit de la victoire de son fils, réunit immédiatement ses *diambours*[1], leur annonça la grande nouvelle, et leur déclara que le lien qui les attachait au Djolof étant rompu, il prenait le titre de *Damel* (de *dame*, casser, rompre).

Détié-Fou-Ndiogou, premier Damel (1849?) de la famille Fal-Mouïoy[2], régna 6 jours.

Détié-Fou-Ndiogou ne jouit pas longtemps de son nouveau titre; six jours après en avoir pris possession, il mourait d'accident, au milieu d'une fête qu'il faisait célébrer en l'honneur de son fils.

Celui-ci lui succéda comme Damel.

C'est ici le cas de dire quelles étaient, déjà à cette époque, les conditions exigées pour prétendre au titre de Damel.

Il fallait être :

1° Par filiation paternelle (sant) de la famille Fal, dont était Détié-Fou-Ndiogou.

2° Et par filiation maternelle (khêt) d'une famille *garmi*, nom que portent, dans le Cayor les familles maternelles royales. Quant à l'origine de ces familles garmi, tout ce

1. Hommes libres du pays, qui forment ordinairement le conseil du Damel.

2. Le premier nom est le nom de famille paternelle (sant), le 2°, le nom de famille maternelle (khêt).

que nous savons, c'est que plusieurs d'entre elles venaient des familles royales des États voisins : le Baol, le Ngabou, etc.

Actuellement, les familles garmi du Cayor sont au nombre de sept: Mouïoy, Wagadou, Dorobé, Gueidj, Guélouar, Sogno et Bey.

La mère d'Amari-Ngoné-Sobel était une Wagadou.

Amari-Ngoné-Sobel, 2e Damel (1849?) de la famille Fal-Wagadou, régna 44 ans.

Amari-Ngoné-Sobel était Damel depuis trois jours quand le Tègne du Baol, son oncle Gnokhor-Ndiay, mourut. Amari se rendit dans ce pays avec son armée et le titre de Tègne lui fut offert. Il l'accepta et fut reconnu de tous sans qu'une goutte de sang fût versée.

Nous n'insisterons pas, dans la suite de ce récit, sur les faits qui se rapportent aux luttes du Cayor avec le Baol, luttes qui se renouvelaient fréquemment et qui avaient pour cause le désir ambitieux des Damel du Cayor de réunir les deux pays sous leur domination, comme l'avait fait leur prédécesseur, Amari-Ngoné-Sobel. Mais souvent ils étaient abandonnés par leurs guerriers, quand ils voulaient les entraîner contre le Baol. « Damel est assez puissant, disaient ceux-ci; si nous l'aidions à devenir Tègne du Baol, personne ne pourrait plus résister à ses volontés et nous serions les premiers à souffrir de cet excès de puissance. »

Amari-Ngoné-Sobel choisit Mboul pour sa capitale. Peu de temps après son installation, il détruisit, au combat de Deyssimbe, l'armée du Djolof qui avait fait irruption dans le Cayor. Le Bour fut pris et tué.

Le Cayor délivré de ses ennemis, Amari se préoccupa d'assurer sa succession au trône.

Il avait bien un fils, Massamba-Tako, issu d'un mariage avec la princesse Tako-Yougo (nièce de Détié-Fou-Ndiogou);

mais bien que Massamba-Tako eût reçu des titres qui le désignaient comme héritier présomptif, son origine ne paraissait pas assez noble à son père pour qu'il lui succédât. Amari aurait voulu que cette charge revînt à un descendant de la famille des Wagadou, à laquelle il appartenait par sa mère, et dans ce but, il donna sa propre sœur, Tioro-Ndiéguène *Linguère*[1] du Baol, en mariage à son fils, Massamba-Tako.

Les enfants à naître de ce mariage devaient, à ses yeux, être ses véritables héritiers, au détriment de leur père.

Lorsque Tioro-Ndiéguène fut enceinte, Amari-Ngoné l'enleva et la cacha dans le Baol; il dit à son mari qu'elle était morte et avait été enterrée secrètement. Celui-ci le crut et se remaria à Khouredjia-Kouli (*Sogno* de khêt) dont il eut trois fils : Mahkouredjia, Biram-Mbanga et Daou-Demba.

Tioro-Ndiéguène accoucha, dans le Baol, d'un fils auquel on donna le nom de Mamalik[2]. Amari-Ngoné, impatient de voir le jeune prince en âge de lui succéder, et ne pouvant le faire venir près de lui, imagina un moyen de se rendre un compte exact de sa croissance; il envoyait tous les ans à sa mère, une calebasse pleine de farine de mil dans laquelle l'enfant imprimait l'empreinte de son pied; cette calebasse rapportée à son oncle, le mettait à même de juger par ses yeux de la taille de son neveu.

Quand il le trouva suffisamment avancé en âge (de quinze à vingt ans), il le fit venir à Mboul et le mit en présence de Massamba-Tako. Le père et le fils, au cours d'une dispute, déclinèrent leurs qualités respectives et se reconnurent. Le Damel ne crut pas prudent, devant l'attitude de Massamba-

1. *Linguère*, titre honorifique auquel est attaché un commandement territorial, dans le Baol comme dans le Cayor. Dans ce dernier pays, les conditions indispensables pour obtenir ce titre, accordé par le Damel à une princesse qui devient alors la première femme du pays, sont d'être fille de Damel et d'avoir pour mère une fille de Damel.

2. Mamalik, abréviation pour Mahmed-Malik, noms arabes.

Tako, de garder auprès de lui son neveu Mamalik; il le renvoya immédiatement dans le Baol dont il le nomma *Tialao* (titre qui équivaut à celui d'héritier présomptif). « A ma mort, lui dit-il, les Diambours du Baol te nommeront Tègne, mais si tu restes dans le Cayor, ton père te fera certainement assassiner. »

Après un règne de 44 ans Amari-Ngoné-Sobel mourut. Comme nous l'avons dit, son père, Détié-Fou-Ndiogou, n'avait régné que six jours.

Massamba-Tako, 3e Damel (1593), de la famille Fal-Madior[1] Mouloy, régna 7 ans.

Massamba-Tako fut nommé Damel et son fils Mamalik hérita de la couronne du Baol.

Pendant le règne de ce Damel, le Cayor eut à lutter contre le Djolof dont le Bour fut pris et tué et contre le Baol. Mamalik, ayant battu et fait prisonnier Massamba-Tako, son père, le fit mettre à mort; mais il dut se retirer devant les forces que les autres fils de Massamba-Tako avaient amenées contre lui. Ceux-ci occupèrent successivement le trône du Cayor.

Makhouredjia-Kouly, 3e Damel (1600) de la famille Fal-Madior, Sogne, régna 10 ans.

Biram-Mbanga, 5e Damel (1610), de la famille Fal-Madior-Sogne régna 30 ans.

Les quarante années de ces deux règnes furent heureuses et paisibles.

Daou-Demba, 6e Damel (1640), de la famille Fal-Madior-Sogne, régna 7 ans.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : Jacques Fumechon.)

Daou-Demba vexa ses sujets de toutes les manières pos-

1. On verra, un peu plus loin, l'explication de l'adjonction du mot Madior au nom de Fal.

sibles, chassa les vieillards de sa présence, empêcha les noirs de se marier, de porter des culottes, de mettre du sel dans leur couscous, disant que tout cela était bon pour les rois et les princes, mais n'était nullement fait pour les sujets. Enfin, il s'entoura d'enfants de seize à dix-sept ans, sans la moindre expérience des affaires du pays.

Un jour, dans une promenade, il vit un bœuf dont il trouva la peau si jolie qu'il la voulut immédiatement pour s'en faire un *boubou*[1]. On la lui donna et il s'en vêtit pendant qu'elle était encore toute fraîche. Il alla ensuite boire du *sibakh* (boisson fermentée faite dans le Baol avec du mil et des *khéoukh*); sa débauche dura plusieurs jours, et, un beau matin il se réveilla tellement serré dans son boubou qui s'était rétréci en séchant, qu'il lui fut impossible de faire le moindre mouvement.

Parmi tous les enfants qui l'entouraient et qui ne trouvaient aucun moyen de lui venir en aide, un seul osa lui parler des anciens qu'il avait chassés et lui proposa de faire venir son père dont l'expérience était connue, et qui pourrait peut-être le soulager. Daou-Demba accepta; le vieillard vint et demanda un grand *lambara* (grand canari en terre évasé), le fit remplir d'eau et y plongea le Damel, en lui laissant seulement la tête hors de l'eau. La peau devint humide et Daou-Demba put alors être facilement débarrassé de son vêtement incommode[2].

Ce Damel fut déposé par les Diambours et se retira dans le Walo où il mourut peu de temps après.

Son père Massamba-Tako avait épousé aussi sa nièce, Fatim-y-Gologne, dont il avait eu un fils nommé Madior qui régna après ses trois demi-frères.

1. Le *boubou* est une sorte de grande chemise sans manches (*gandoura*, des Arabes). C'est le vêtement ordinaire des nègres du Soudan.

2. Cette histoire est peut-être allégorique.

Mâdior, 7e Damel (1643), de la famille Fal-Madior-Mouley, régna 17 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : Jean Colyer, de Soussy, Messineau, Raguenet, du Boulay).

Madior fut un prince plein de sagesse, d'intelligence et de douceur ; il régna dix-sept ans, sans qu'un seul coup de fusil fût tiré dans le Cayor.

Son peuple, pour reconnaître ses bienfaits, décida que son nom personnel de Madior serait ajouté à son nom de famille Fal, et *qu'on ferait remonter cette distinction jusqu'à son grand-père Détié-Fou-Ndiogou.*

Afin d'avoir dans sa famille le plus possible de Damel, Madior imita son père, en épousant sa nièce Yacine-Boubou dont il eut un fils, Biram-Yacine-Boubou, qui lui succéda.

Biram-Yacine-Boubou, 8e Damel (1664), de la famille Fal-Madior-Mouley, régna 17 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : Du Boulay, Jacquet, de Richemont, Jacques Fumechon.)

C'est à Biram-Yacine-Boubou que l'on attribue l'introduction du *khalam* (guitare) dans le Cayor.

Ce Damel avait deux sœurs de même père et de même mère que lui, Faly-Gueye et Maram-Ngalngou. La première épousa un frère de Madior dont elle eut un fils nommé Ma-Faly et mourut peu après ; Maram-Ngalngou épousa alors son beau-frère (ex-mari de Faly-Gueye) et en eut Ditchiou-Maram qui succéda à Biram-Yacine-Boubou, son cousin.

Ditchiou-Maram, 9e Damel (1681), de la famille Fal-Madior-Mouley, régna 2 ans.

SOULÈVEMENT DES MUSULMANS.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : Jacques Fumechon.)

Biram, le précédent Damel, avait donné le titre de Linguère à sa mère Yacine-Boubou, mais Ditchiou la destitua

et, à sa place, nomma sa mère à lui, Maram-Ngalngou. Pour se venger, Yacine réunit ses captifs et alla s'offrir en mariage à Ndiay-Sal, marabout, cadi du Cayor, à condition qu'il ferait cause commune avec elle contre son neveu. Le cadi accepta et réunissant ses forces à celles de sa nouvelle femme, il se dirigea vers le village de Khéléré, point choisi d'avance par les deux chefs pour champ de bataille. Le combat de Khéléré coûta la vie au Damel Ditchiou-Maram qui n'avait encore régné que deux ans.

Ma-Faly, 10e Damel (1683), de la famille Fal-Madior-Mouloy, régna 6 mois.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : J. Fumechon.)

Le cadi Ndiay-Sal, après avoir tué le Damel Ditchiou-Maram, fit nommer à sa place son frère Ma-Faly dont nous avons parlé ; mais les *talibé* l'ayant surpris un jour buvant de l'eau-de-vie, il fut assassiné par ordre du chef musulman. Il n'avait régné que six mois.

Makhouredjia-Coumba-Diodio, 11e Damel (1684), de la famille Fal-Madior-Guélouar, régna 7 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : Fumechon, Chambonneau.)

Dès que Makhouredjia-Coumba-Diodio, alors roi du Saloum, fils de Massamba-Tako, troisième Damel du Cayor, et de la Guélouar Coumba-Diodio, apprit les événements du Cayor, il se hâta d'arriver avec une armée et il battit le cadi à Khéléré où, peu de temps auparavant, ce dernier avait remporté une victoire. A la suite de cette défaite, le pouvoir musulman tomba.

Makhouredjia fut immédiatement proclamé Damel sous le titre de Damel-Bour-Saloum et pendant les sept ans qu'il régna, son pouvoir fut immense ; nul n'osait s'attaquer à lui, aussi ses États jouirent-ils d'une tranquillité parfaite.

Il passait ordinairement l'hivernage dans le Cayor et la saison froide dans le Saloum.

Ce Damel vécut près de cent ans.

Biram-Mbenda-Tchilor. 12e Damel (1691), de la famille Fal-Madior-Dorobé, régna 2 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : Lacombe, Chambonneau.)

Comme le précédent Damel, Biram-Mbenda-Tchilor était aussi fils de Massamba-Tako, mais il avait pour mère une princesse de la famille maternelle des Dorobé.

Il eut à lutter contre un factieux, un prince Moulloy qui tenta de s'emparer du pouvoir. Battu par lui, il le fit assassiner.

Comme son prédécesseur, il mourut très âgé.

Il est à remarquer que Massamba-Tako, que son père Amari-Ngoné-Sobel avait voulu éloigner du trône, régna pendant sept ans et eut, de ses quatre femmes garmi, six fils et trois petits-fils qui furent successivement Damel et occupèrent le trône du Cayor pendant près d'un siècle.

Il est probable que Massamba-Tako eut d'autres épouses que ces quatre princesses garmi, car les rois nègres, quand ils ne sont pas musulmans, prennent autant de femmes qu'ils veulent, mais il faut qu'ils se réduisent à quatre femmes légitimes, lorsqu'ils se font musulmans. C'est ce que El-Hadj'Omar faisait observer, en 1854, au Tonka du Kaméra qui venait de se convertir. « Comme j'ai beaucoup d'amitié pour toi, lui dit-il, je te permets de choisir les quatre meilleures parmi tes nombreuses femmes. » Le Tonka se mit à peser tous les genres de mérite de ses épouses ; il les compara entre elles sous le rapport de la beauté, de la jeunesse, de la naissance, tenant compte de leurs talents divers, sans oublier l'art culinaire. Il se décida enfin, et désigna à El-Hadj'Omar les quatre femmes de son choix. « Ce sont bien certainement les meilleures de toutes tes femmes ? — Oh ! bien certainement, répondit le Tonka. — Eh bien ! je les prends pour moi et je te permets d'en choisir quatre autres dans le reste. »

Dé-Tialao, 13e Damel (1693), de la famille Fal-Madior-Bey, régna 4 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : Chambonneau, Jean Bourguignon.)

Dé-Tialao était fils d'un frère de Massamba-Tako et d'une princesse de la famille maternelle des Bey. Sa sagesse et sa bonté reconnues lui valurent d'être élu Damel, à la mort de Biram-Mbenda-Tchilor.

Changement de dynastie par la volonté nationale.

Lat-Soukabé ou Latir-Fal-Soukabé, 14e Damel (1697), de la famille Fal-Tié-Yacine-Gueidj [1], régna 22 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : André Brue, Lemaître, André Brue, Lemaitre, De la Combe, Mustellier, de Richebourg, André Brue.)

Le Damel Dé-Tialao étant devenu aveugle, les gens du Cayor appelèrent à le remplacer Lat-Soukabé. Celui-ci était alors Tègne du Baol; il descendait, par filiation paternelle, de Tié-Yacine, frère de Amary-Ngoné-Sobel, 2e Damel et libérateur du Cayor. Il était donc aussi de la famille des Fal, mais de la branche cadette, qu'on désigne sous le nom de Fal-Tié-Yacine, pour la distinguer de la branche aînée, jusqu'alors régnante, des Fal-Madior.

C'était par usurpation qu'il était arrivé à être Tègne du Baol. Frère de père du Tègne Biram-Codou, il s'était vu confier momentanément le pouvoir pendant une maladie de ce dernier. A l'instigation de ses propres sujets satisfaits de son administration, il avait refusé de céder la place à Biram-Codou guéri. Il y eut bataille dans laquelle succom-

1. Lat-Soukabé prit Gueidj pour nom de famille maternelle parce que ses ancêtres du côté de sa mère, après avoir été chassés de la rive droite du Sénégal par les Maures, s'étaient établis dans le Cayor du côté de la mer (*gueidj*). Il inventa cela pour ne pas avoir l'humiliation de porter un nom de khêt de simple diambour.

bèrent Biram-Codou et son frère Massamba-Codou. Lat-Soukabé avait alors été nommé Tègne.

Lat-Soukabé régna vingt-deux ans en qualité de Damel-Tègne.

En 1701, ce Damel fit prisonnier le sieur Brue, gouverneur du Sénégal; voici en quelles circonstances.

Les Français et les Anglais se disputaient la traite des nègres dans le Cayor. Le sieur Brue, se fondant sur les droits de la France, enlevait les bâtiments anglais qu'il pouvait saisir; de là le mécontentement du Damel et des hostilités entre lui et nous, mais la Compagnie, dans la crainte d'une guerre prochaine avec l'Angleterre, donna l'ordre de s'accommoder, à quelques conditions que ce fût, avec les chefs indigènes. En conséquence des ouvertures furent faites au Damel et celui-ci fit savoir à Brue qu'il allait se rendre à Rufisque avec un bon nombre d'esclaves qu'il était prêt à lui vendre. L'entrevue eut lieu et le roi proposa à Brue de se rendre avec lui dans un village voisin. Arrivé là, le roi pria son hôte de l'attendre un moment et, dès qu'il fut parti, des satellites qu'il avait embusqués s'emparaient du gouverneur et de ses deux commis; après les avoir désarmés, ils pillèrent leurs bagages (6 juin 1701).

Le Damel proposa à son conseil de faire couper la tête au prisonnier; on rejeta cet avis par crainte des représailles et on convint de le rendre en échange d'une rançon considérable. Pendant douze jours, Brue avait été gardé sévèrement à vue, mais la mère du chef du village et ses femmes ne manquaient pas de venir le saluer tous les matins, lui apportant ce qui lui était nécessaire, même du tabac, et l'assurant qu'elles prenaient la plus grande part à sa disgrâce.

Dans les pourparlers qui eurent lieu au moment de la libération, le Damel déclara qu'il avait voulu se venger de ce que le gouverneur empêchait les étrangers de venir faire du commerce avec lui, et aussi de ce que le chirurgien du gouvernement, ayant donné quelques remèdes à une de

ses femmes, avait eu avec elle un commerce qui le déshonorait; mais qu'enfin il voulait bien tout oublier et faire la paix moyennant la rançon convenue. L'arrivée de deux vaisseaux de France et la crainte d'une descente avaient influé sur sa détermination.

La mère du Damel fit exprimer au gouverneur toute sa joie de ce qu'il avait été remis en liberté. Cette princesse avait toujours été dans les meilleurs termes avec le gouverneur qui lui envoyait de beaux cadeaux en échange de ceux qu'elle lui faisait et qui consistaient en pagnes, fruits, tabac, jeunes et belles négresses, etc.

Ce fut sous le règne de Lat-Soukabé que le sieur Lemaître, successeur intérimaire de Brue, consentit à payer une coutume de cent barres de fer pour avoir le droit de prendre de l'eau et du bois et d'acheter des vivres sur la terre ferme.

Maïssa-Teinde, 15e Damel (1710), de la famille Fal-Tié-Yacine-Gueidj, régna 20 ans.

(Furent, sous son règne, Directeurs de la Compagnie du Sénégal : André Brue, de St-Robert, Julien du Bellay, de St-Robert, Le Vuex, David, Delarue.)

Maïssa-Teinde fut, comme son père, mais après une lutte acharnée contre son cousin et son neveu, Tègne du Baol en même temps que Damel du Cayor.

Peu de temps après son élévation au pouvoir, le Cayor fut envahi par une armée de Toucouleurs que deux princes Makhouredjia-Mbenda-Bassin-Sour, de la famille Fal-Madior, et son neveu Mahawa, étaient allés demander à l'*almamy* du Fouta.

Dans la bataille que leur livra le Damel-Tègne, Makhouredjia fut tué; Mahawa s'enfuit dans le Saloum, où il s'allia avec Macodou contre Maïssa-Teinde. Cependant, après d'infructueuses tentatives pour recruter des guerriers dans le Niani et le Ouli, il se découragea et vint faire sa soumission au Damel-Tègne.

Un jour qu'il faisait très chaud, Mahawa se reposait

sous un arbre touffu, ayant près de lui un grand canari rempli d'eau; un crapaud altéré vint, en sautillant, près du vase et fit tous ses efforts pour parvenir à grimper jusqu'au sommet, afin d'étancher sa soif; ce ne fut qu'après deux ou trois heures d'efforts infructueux qu'il y parvint. Mahawa qui, d'un œil attentif, avait suivi toutes ces manœuvres, se leva rayonnant et dit à sa suite que ce crapaud venait de lui donner une leçon salutaire et de lui prouver qu'avec de la persévérance on finissait toujours par arriver à son but.

Il retourna immédiatement dans le Saloum et, avec Macodou, reprit les hostilités contre le Cayor. Mais ils furent encore repoussés et se réfugièrent dans le Djolof. Quelques jours après, Maïssa-Teinde mourut dans sa vingt-neuvième année de règne et son neveu Maïssa-Bigué lui succéda comme Damel. La couronne du Baol passa dans les mains du Tègne Tié-Yacine.

Maïssa-Bigué, 16e Damel (1748), de la famille Fal-Tié-Yacine Gueidj régna 6 ans.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : Delarue.)

Maïssa-Bigué eut à lutter contre le roi du Walo, qui fit alliance avec Mahawa et Macodou. Battu d'abord dans le Walo où il s'était porté au devant de son ennemi, puis sur son propre territoire, le Damel fut forcé de quitter le Cayor. Il fut remplacé par Mahawa, imposé aux habitants du Cayor par le roi du Walo victorieux.

Mahawa était fils de Lat-Soukabé et d'une princesse de la famille maternelle des Dorobé; il était donc frère de père de Maïssa-Teinde.

Mahawa, 17e Damel (1749-1750), de la famille Fal-Tié-Yacine-Dorobé, régna 8 ans.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : Delarue.)

Mahawa entra dans le Baol et se fit nommer Tègne. Il grossit ainsi le nombre de ses ennemis, à la tête desquels se

placèrent le Tègne détrôné et le Damel dépossédé, Maïssa-Bigué.

Ces princes suivis d'une armée allèrent assiéger Maka, capitale du Cayor, et forcèrent Mahawa à abandonner sa résidence; mais en sortant de sa case, le Damel tua, de sa propre main, le Tègne qu'il aperçut à quelques pas de lui.

Arrivé à Ndiob, Mahawa réunit tout son monde et parvint à chasser ses ennemis du Cayor en les poursuivant, de village en village, jusqu'à la frontière du Walo, où les princes alliés se retirèrent pour demander des secours aux rois du Walo et des Trarza.

Après avoir ainsi pacifié le Cayor, le Damel-Tègne Mahawa se rendit dans le Baol pour punir un de ses captifs, nommé Mbissane-Ndangane, qui désolait le pays par ses vols et se rapines. Lorsqu'il fut arrivé à Lembaye, résidence ordinaire de Mbissane, celui-ci effrayé se cacha derrière une *tapade* (haie), et au moment où il vit qu'il allait être découvert, il se jeta sur le Damel et le tua d'un coup de lance. Il fut immédiatement mis à mort par les gens de Mahawa.

Mahawa, pendant qu'il luttait contre son rival pour arriver au pouvoir, surprit un jour un chef ennemi à Kaba, village de Baol; il le tua de sa propre main et fit prisonnier sa troupe avec tous les habitants du village au nombre de 500 personnes; il les vendit à la Compagnie du Sénégal qui les interna à Gorée pour les expédier de là en Amérique. Ces prisonniers concertèrent une révolte, mais leur projet fut dénoncé par un enfant qui était dans la même prison qu'eux et dont ils ne se défiaient pas.

On leur mit les fers aux pieds, des menottes aux plus déterminés et on les fit comparaître devant le commandant de l'île. Celui-ci leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent projeté de massacrer les blancs. Les chefs répondirent hardiment que rien n'était plus vrai, que ce n'était pas par haine pour les blancs, mais afin de recouvrer leur liberté pour aller rejoindre leur roi; qu'ils étaient honteux de n'être

pas morts pour lui les armes à la main, sur le champ de bataille, et que, puisqu'ils avaient manqué leur coup, ils préféraient la mort à la captivité. A cette fière réponse tous les autres captifs crièrent d'une seule voix « *dé gué la, dé gué la* (cela est vrai, cela est vrai) ».

On mit alors les deux chefs à la bouche de deux pièces de canon et leurs cadavres mutilés furent lancés à quinze pas. Les autres captifs furent ramenés à leur prison et embarqués, peu de temps après, pour les Antilles, sur un vaisseau de La Rochelle, commandé par le capitaine Avrillon, auquel on recommanda de se méfier d'eux. « J'en ai conduit bien d'autres, répondit-il, j'en viendrai bien à bout. »

Le sixième jour après le départ de Gorée, les noirs se révoltèrent; le capitaine, un de ses lieutenants et cinq matelots furent d'abord assommés avec les propres fers des captifs. Mais le reste de l'équipage, consistant en vingt et quelques hommes, eut le temps de prendre les armes et de se servir de deux petits canons à mitraille. La lutte dura près d'une heure et coûta la vie à deux cent trente noirs qui furent jetés à l'eau. Le navire continua sa route et vendit le reste de la cargaison à un prix si avantageux que la Compagnie déclara n'avoir rien perdu sur ce voyage.

Quand les chefs nègres font des razzias pour vendre des captifs aux blancs, les guerriers se font tuer ou s'échappent et ce sont les masses non guerrières qu'on ramasse pour les vendre. C'est ce qui explique comment les esclaves supportaient, en général, avec résignation, leur triste sort. Il n'en eût pas été de même si les négriers avaient eu souvent à transporter en Amérique des cargaisons aussi indomptables, aussi avides de liberté que celle dont nous venons de parler.

Biram-Codou, 18e Damel (1757-1758) de la famille Fal-Madior-Dorobé, régna 6 mois.

(Fut, sous son règne, Directeur de la Compagnie du Sénégal : Delarue.)
Les Anglais s'emparent du Sénégal en 1758.

Mahawa avait une sœur de père et de mère qui épousa

un prince Fal-Madior, de la branche aînée des Fal, dépossédée du pouvoir par Lat-Soukabé. De ce mariage naquit Biram-Codou qui succéda à Mahawa lequel, sur le point de mourir, conseilla à son successeur de laisser à Macodou, son fidèle allié, la couronne du Baol. Biram-Codou acquiesça à ce désir.

Cependant Maïssa-Bigué, impatient des lenteurs que mettaient les rois du Walo et des Trarza à lui donner les secours promis, réunit son monde et entra dans le Cayor à marches forcées. Le Damel qui, nommé depuis peu de temps, parcourait son royaume pour se faire connaître de son peuple, se trouva inopinément à trois ou quatre lieues de ses ennemis. Les diambours lui firent dire qu'ils se réunissaient à Mboul et qu'ils le priaient de venir se mettre à leur tête pour repousser l'ennemi. Le Damel répondit qu'une bande de révoltés errants ne le ferait jamais déranger de sa route, qu'il continuerait son voyage avec les braves qui l'accompagnaient et qu'il se ferait tuer plutôt que de subir la honte de tourner le dos à Maïssa-Bigué : « C'est à vous, continua-t-il, de vous hâter de venir me rejoindre ».

Le lendemain, ne voyant arriver aucun renfort, Biram-Codou se résolut à combattre avec le peu de monde qu'il avait; il fit des prodiges de valeur et longtemps, à lui seul, força ses ennemis à reculer; enfin, voyant tous les siens tués et ne voulant fuir à aucun prix, il alla se coucher au pied d'un baobab et attendit. Un chef ennemi empêchant ses hommes d'approcher et leur criant que le Damel avait encore ses armes chargées, Biram-Codou déchargea ses pistolets en l'air, les jeta loin de lui et, s'enveloppant dans son pagne blanc, ne bougea plus. Les ennemis se précipitèrent alors sur lui et le tuèrent à coups de crosse.

L'armée que les diambours avaient réunie et qui arriva le lendemain, au lieu de combattre les partisans de Maïssa-Bigué, se joignit à eux et reconnut leur chef comme Damel, pour la deuxième fois.

Maïssa-Bigué, Damel pour la 2e fois (1758-1759).

(Domination anglaise.)

Maïssa-Bigué ayant voulu, après un an de règne, chasser du Cayor le *Diaoudine-Mboul*[1] Sakha dont il avait à se plaindre, il fut battu par le Bour-ba-Djolof, que le Diaoudine-Mboul avait appelé à son secours. Il se réfugia dans le Walo.

Maïssa-Bigué, Damel pour la 3e fois (1760-1761), régna 6 ans en trois fois.

(Domination anglaise.)

A la tête de forces considérables mises à sa disposition par les rois du Walo et des Trarza, il reconquit le pouvoir après avoir battu et tué le Bour-ba-Djolof.

Madior, 19e Damel (1763), de la famille Fal-Madior-Gueidj, régna 3 ans.

(Domination anglaise.)

Madior, fils de Biram-Codou et d'une princesse Gueidj, fut, dans la troisième année de son règne, chassé du Cayor par le roi du Walo qui appela à lui succéder le Tègne Macodou qu'il fit reconnaître comme Damel-Tègne.

Macodou, 20e Damel (1763), de la famille Fal-Tié-Ndella-Gueidj, régna 11 ans.

(Domination anglaise.)

Macodou était né du mariage d'une princesse garmi, fille de Lat-Soukabé, avec un prince de la famille des Fal-Tié-Ndella dont le chef, Tié-Ndella, était un frère de Amari-

1. Le *Diaoudine-Mboul* est le chef des diambours (hommes libres). C'est le Damel qui nomme ce fonctionnaire en suivant l'hérédité dans la famille des *Khagan* (c'est par sa mère qu'on est Khagan), et quand le trône est vacant, c'est le Diaoudine-Mboul qui proclame le Damel dans une assemblée générale de la nation.

Ngoné-Sobel. C'est donc l'avènement d'une nouvelle branche cadette. A partir de cette époque, les Damel appartiendront tantôt à la famille des Fal-Madior, tantôt à celle des Fal-Tié-Yacine, tantôt à celle des Fal-Tié-Ndella, mais, en résumé, ils descendront tous, par filiation paternelle, de Détié-Fou-Ndiogou, premier Damel du Cayor, et il en sera ainsi jusqu'à l'avènement de Lat-Dior, le seul usurpateur que l'on puisse citer dans cette histoire qui comprend près de trois siècles et demi. Macodou, pendant son règne, eut à lutter contre Madior qui tenta, mais en vain, de ressaisir le pouvoir.

Biraïma-Fatim-Penda, 21e Damel (1777), de la famille Fal-Tié-Ndella-Gueidj, régna 13 ans.

(Domination anglaise jusqu'en 1779.)

(Furent, sous son règne, Gouverneurs du Sénégal depuis 1779, Dumontel, le comte de Repentigny, le chevalier de Boufflers, le chevalier de Blanchot.)

Biraïma, neveu de Madocou, lui succéda à sa mort. Sous ce règne, la coutume que payait le gouverneur de Saint-Louis, d'après d'anciens traités, pour favoriser la traite des nègres, était de 3 589 livres, 15 sous, 6 deniers.

Amari-Ngoné-Ndella-Coumba, 22e Damel (1790), de la famille Fal-Tié-Yacine Gueidj, régna 10 ans.

(Fut, sous son règne, Gouverneur du Sénégal : Blanchot.)

Amari, à la nouvelle de la mort du Damel son oncle, adandonna sa résidence de Diagane, dans le Walo, où il avait été exilé par celui-ci. Il vint à Mboul, où les diambours le reconnurent comme Damel-Tègne.

A peine était-il installé au pouvoir que tous les marabouts musulmans du Cayor se soulevèrent contre lui et réunirent une armée à Palo. Ils furent battus une première fois en cet endroit par le Damel-Tègne, qui fit vendre comme esclaves les chefs ennemis faits prisonniers. Ils furent battus

une seconde fois à Pir et poursuivis jusqu'à la nuit par les tiédo. Ils se retirèrent alors à Dakar, et se retranchèrent sur la presqu'île qu'ils coupèrent par un mur en terre.

L'armée du Damel alla les attaquer, mais elle perdit beaucoup de monde, fut repoussée et obligée de rentrer dans le Cayor. Le roi de Dakar profita de cette occasion pour se déclarer indépendant.

Deux ou trois mois après, l'almamy du Fouta, le fameux Abdou-el-Kader qui avait entrepris une guerre sainte, vint faire une croisade dans le Cayor, annonçant partout que tous les tiédo allaient disparaître du pays.

Le Damel réunit ses forces du Cayor et du Baol et vint attendre son ennemi à Bounkhoye; la bataille fut sanglante, les Toucouleurs presque tous tués et l'almamy fait prisonnier. Le Damel le fit amener en sa présence et lui dit: « Quel sort me réservais-tu si, vaincu, j'étais tombé entre tes mains? — Je t'aurais fait couper le cou, répondit Abdou-el-Kader. — Moi, je vais me contenter de te renvoyer dans ton pays, mais... n'y reviens plus. » Et, en effet, Amari-Ngoné renvoya l'almamy dans le Fouta, en lui faisant cadeau d'un beau cheval et en lui donnant deux de ses captifs pour l'accompagner.

Ces traits de générosité ne sont pas rares chez les noirs païens, tandis que les musulmans, fanatisés par leur religion qui leur commande de détruire les infidèles, font rarement grâce à leurs ennemis vaincus.

Biraïma-Fatma-Tioub, 28e Damel (1809), de la famille Fal-Tié-Ndella-Gueidj, régna 28 ans.

(Les Anglais s'emparent de nouveau du Sénégal en 1809 et le gardent jusqu'en 1817. Furent, sous son règne, depuis 1817, Gouverneurs du Sénégal : Schmaltz, le baron Récoupé, le baron Ro er Jubelin, Brou, de St-Germain.)

Amari-Ngoné désirait vivement avoir pour successeur son fils, Tié-Yacine, mais Biraïma-Fatma-Tioub, son neveu, qu'il avait exilé dans le Saloum, entra dans le Cayor avec ses

forces, se fit nommer Damel, et Tié-Yacine alla dans le Baol où on le reconnut comme Tègne.

Sous le règne de Biraïma-Fatma-Tioub en 1826, M. Roger étant gouverneur du Sénégal, une affaire malheureuse eut lieu à Gandiole, au sujet d'un navire français naufragé qu'on voulait garantir du pillage par les naturels; une compagnie d'infanterie fut massacrée par les gens de Gandiole, sujets du Damel. A la suite de cette affaire, les gens de Gandiole renoncèrent, pour obtenir leur pardon, au droit de pillage qu'ils s'attribuaient sur les navires naufragés.

A la mort de Biraïma-Fatma-Tioub, Maïssa-Teinde, son neveu, monta sur le trône du Cayor.

Maïssa-Teinde, 24e Damel (1822), de la famille Fal-Tié-Yacine-Gueidj, régna 22 ans.

(Furent, sous son règne, Gouverneurs du Sénégal : Pujol, Malavois, Soret Charnasson, Montagniès de la Roque, Bouet-Villaumez, Ollivier, Bourdon de Gramont, Baudin, Protet, Faidherbe.)

Dès que Maïssa-Teinde eut été reconnu Damel, ses captifs, les Diam-Gueidj, lui conseillèrent d'épouser sa tante, Absa-Mbounoum, sœur de sa mère, en disant que les enfants issus de ce mariage deviendraient tout naturellement ses héritiers. Il suivit leurs conseils et Absa lui donna trois enfants : Amari-Ngoné, qui mourut à dix-neuf ans, sous le règne de son père, Ngoné-Latir et Debo, qui devinrent toutes deux linguères.

Suivant l'exemple de ses prédécesseurs, le Damel exila sa sœur, la Linguère Binta-Massemba, et son fils Beur-Guet-Sakhéouer; ils furent accueillis par la reine Diombotte du Walo, qui les reçut près d'elle dans sa capitale.

Sakhéouer alla demander du secours à Mohammed-el-Habib, roi des Trarza. Tous deux, à la tête d'une armée, s'avancèrent dans le Cayor, mais Maïssa-Teinde ne les attendit pas; il se retira non loin de Nguiguis où l'on n'osa le poursuivre. Les envahisseurs retournèrent dans leur pays, poursuivis à leur tour par le Damel, qui, dans un combat d'ar-

rière-garde, les battit, tua le prince Bouoï, frère du roi des Trarza.

Sous le règne de Maïssa-Teinde, en 1849, fut établie une coutume de 150 pièces de guinée pour le commerce des arachides qui commençait à prendre beaucoup d'importance. Les années suivantes, les traitants s'arrangèrent directement avec les autorités du Cayor.

En 1853, ce Damel prétendait encore que ses sujets avaient le droit de piller les navires français naufragés à l'entrée du Sénégal, après deux marées pendant lesquelles il nous permettait de faire le sauvetage ; aussi était-on obligé d'envoyer des forces à Gandiole pour protéger le sauvetage des navires.

On remarquera que depuis Macodou (neveu de Maïssa Teinde, 15e Damel), jusqu'à Maïssa-Teinde II (neveu de Biraïma-Fatma-Tioub, 23e Damel), les Damel se succédèrent constamment d'oncle en neveu (fils de sœur).

Biraïma, 25e Damel (1853) de la famille Fal-Tié-Ndella-Gueidj, régna 4 ans.

(Gouverneur du Sénégal : Faidherbe.)

A la mort de Maïssa-Teinde, Biraïma, âgé de vingt ans, lui succéda. Biraïma était fils de Macodou (fils de Biraïma Fatma-Tioub, 23e Damel, et d'une femme guélouar) et de Ngoné-Latir (fille de Maïssa-Teinde, 24e Damel, et de Absa-Mbounoum, sa tante, qu'il avait épousée). Il était donc petit-fils de Maïssa-Teinde. Sous ce règne eut lieu, en 1856, une révolte du Diaoudine-Mboul à la tête des diambours.

Depuis un certain temps, la place de Diaoudine-Mboul revenait de droit à Amady-Ngay, mais le Damel Maïssa-Teinde, sachant cet homme dévoué aux Madior, c'est-à-dire à la famille royale du Cayor que Lat-Soukabé avait supplantée en 1697, n'avait jamais voulu, de son vivant, le reconnaître en cette qualité. Le jeune Biraïma, croyant ral-

lier à lui ce parti, avait nommé Amady-Ngay, Diaoudine-Mboul, et donné d'autres places importantes à ses parents.

Amady-Ngay profita de sa position pour soulever les diambours, s'unir à Tié-Yacine, Tègne du Baol, proclamer Damel le chef de la branche Madior, nommé Madiodio, petit-fils, par sa mère Deguen-Codou, du Damel Amari-Ngoné-Ndella-Coumba, et chercher à renverser Biraïma. Cela se passait en décembre 1856.

Les diambours furent battus à Mboul, leur chef Amady-Ngay fut tué et Madiodio se réfugia du côté de Saint-Louis avec Samba-Maram-Khay, frère d'Amady-Ngay, et les débris de son parti. Samba-Maram-Khay qui voulait, à tout prix devenir Diaoudine-Mboul, se mit, pendant plusieurs années, à exciter, de Saint-Louis, tous les mécontents du Cayor. En décembre 1859, il parvint à faire révolter la grande province du Ndiambour, peuplée entièrement de musulmans ayant en sainte horreur le Damel et ses tiédo, qui sont les plus grands ivrognes du monde et qui, outre cela, pillaient continuellement les villages musulmans.

L'armée des révoltés s'avança dans la province du Guet, brûlant et détruisant tout. Le prince Silmakha-Diop, chef de cette province, pour le Damel, se sauva devant eux. Le Damel Biraïma, âgé de vingt et un ans, était mourant des suites de ses débauches.

Le roi du Baol, Tié-Yacine, était, comme toujours, favorable aux révoltés, mais le père du Damel, le vieux Macodou, ayant réuni tous les tiédo, attaqua l'armée du Ndiambour, la battit, tua son chef Ali-Tioubé et brûla le village de Louga.

Biraïma mourut d'excès en 1859. Adonné à l'ivrognerie, il passait ses journées à composer des mélanges alcooliques et à les boire avec ses femmes. Un jour, ayant rempli une grande chope d'absinthe et d'eau de Cologne, il trouva ce breuvage délicieux et, se plaignant qu'on lui eût laissé ignorer cette recette pendant si longtemps, il avala d'un

trait tout le contenu de la chope; il tomba foudroyé.

C'est sous le règne de Biraïma que l'ancienne coutume payée par le gouvernement français fut supprimée par le gouverneur Faidherbe et qu'on établit à la place de cette coutume et d'une foule d'autres droits arbitraires, un droit de sortie fixe et régulier sur les produits du Cayor, droit perçu par un agent du Damel, à ses frontières, du côté de Saint-Louis et du côté de Gorée.

Biraïma avait aussi consenti, avant sa mort, à accorder au gouverneur du Sénégal l'autorisation d'établir, à travers ses États, une ligne de télégraphie électrique entre Saint-Louis et Gorée. Nous n'avions aucun droit sur cette côte; il est vrai qu'en 1679, c'est-à-dire sous le Damel Biram-Yacine-Boubou, M. Ducasse, plus tard lieutenant général, avait imposé aux rois du Cayor, du Baol et de Sine, un traité qui cédait à la France une bande de six lieues de profondeur, depuis la presqu'île du Cap Vert jusqu'à la rivière de Saloum; mais il n'était pas question de la côte au nord de Gorée et d'ailleurs ce traité n'avait jamais été que lettre morte.

Biraïma étant Damel, les Français firent deux grandes expéditions dans la province de Ndiambour et brûlèrent le village de Niomré pour en châtier les habitants qui donnaient asile à nos ennemis du Walo et les suivaient même dans les razzias qu'ils faisaient sur les territoires de la colonie. Le Damel ne protesta ni de fait, ni même en paroles contre le droit de haute justice que s'arrogeaient les Français sur une province de son royaume.

Macodou, 26e Damel (1859), de la famille Fal-Tié-Nedella-Guélouar, régna 8 ans.

(Gouverneur du Sénégal : Faidherbe.)

Macodou, fils du 23e Damel, Biraïma-Fatma-Tioub, et d'une princesse de la famille garmi des Guélouar, dont on n'avait pas voulu pour Damel jusqu'alors, parce qu'il était

très méchant dans son ivresse (et l'ivresse était l'état normal des Damel), rendu populaire par sa récente victoire sur les Marabouts, fut nommé successeur de son fils.

Son refus de laisser construire par les Français des postes télégraphiques entre Dakar et Saint-Louis, le long de la côte, fut la cause de plusieurs expéditions dirigées par le gouverneur Faidherbe contre lui et ses tiédo. Repoussé dans la première, battu à Diati dans la seconde, le Damel voulut une troisième fois renouveler les hostilités contre nous en faisant alliance avec les Trarza, mais les razzia, les misères dont souffraient ses sujets, firent qu'ils l'abandonnèrent et les chefs des diambours demandèrent aux Français de changer le Damel.

En effet, en mai 1861, une colonne française chassa Macodou du Cayor et alla à Mboul, lieu où l'on nomme les Damel, proclamer au nom du gouverneur, pour Damel, ce même Madiodio, le prétendant de 1856, et pour Diaoudine-Mboul, Samba-Maram-Khay, arrivé enfin au but de ses désirs.

Madiodio, 23e Damel (1861), de la famille Fal-Madior-Dorobé, règne, pour la 1re fois, 1 an.

(Furent, sous son règne, Gouverneurs du Sénégal : Faidherbe, Jauréguiberry.)

Madiodio était fils de Déguen-Codou (fille de Amari-Ngoné Ndella-Coumba, 22e Damel) et d'un prince de la famille des Fal-Madior.

Nommé par l'étranger et gouvernant sous sa tutelle, Madiodio devait avoir contre lui un parti national et tous les pillards. Il avait grand besoin de notre appui. Les Damel n'ont pour force que les tiédo; les tiédo n'ont pour solde que le pillage du pays; Madiodio, qui cherchait à empêcher les pillages, n'avait donc que bien peu d'adhérents. Celui qui se mit ou qu'on mit à la tête des mécontents fut Lat-Dior, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, frère du jeune

Damel Biraïma III, par sa mère, et fils de ce prince Silmakha-Diop, gouverneur de la province du Guet, dont il a été question plus haut. Lat-Dior, se révolta contre Madiodio; le nouveau gouverneur du Sénégal, l'amiral Jauréguiberry, alla réprimer cette révolte, en février 1862.

Mais, en juillet de la même année, une nouvelle révolte de Lat-Dior réussit : Lat-Dior ayant battu et chassé Madiodio fut proclamé Damel, bien qu'il ne fût pas de la famille Fal par son père. L'âme de cette révolte avait encore été le Diaoudine-Mboul, Samba-Maram-Khay qui, jaloux de Madiodio, avait formé de nouveaux projets ambitieux.

Lat-Dior, 28e Damel (1862), de la famille Diop-Gueidj, régna 1 an.

(Furent, sous son règne, Gouverneurs du Sénégal : Jauréguiberry, Faidherbe.)

Lat-Dior, en arrivant au pouvoir, signa un traité avec nous, par lequel nous nous faisions accorder l'autorisation de créer des postes militaires en plein Cayor.

Le gouverneur Faidherbe étant revenu, le 14 juillet 1863, fut chargé de l'exécution de cette clause. En décembre 1863, il entra dans le Cayor, afin de procéder à l'occupation de Nguiguis. Il était temps du reste de s'occuper de ce pays, car le jeune Lat-Dior, qui ne doutait de rien, parlait déjà de reprendre les anciennes limites du Cayor du côté de Saint-Louis. Cependant il sortit du pays devant la colonne du gouverneur et se réfugia dans le Baol. Le lieutenant-colonel Laprade l'y suivit jusqu'à Ndary où il mit son arrière-garde en déroute.

Samba-Maram-Khay, voyant que les affaires de Lat-Dior allaient mal, repassa alors de notre côté; et, tout en commençant les travaux de la redoute de Nguiguis, on chercha à le réconcilier sérieusement avec Madiodio, pour accroître leurs forces communes.

A la fin de décembre 1863, tous deux étaient à Nguiguis avec leur monde, lorsque les troupes françaises ayant été

ramenées dans leurs garnisons, Lat-Dior rentra dans le Cayor à la tête de toutes ses forces et ne tarda pas à s'approcher de Nguiguis pour attaquer son compétiteur. Madiodio et Samba-Maram-Khay assurèrent au commandant de Nguiguis que, s'il les appuyait avec la garnison du poste qui se composait d'une compagnie de tirailleurs, d'un obusier et d'un peloton de spahis, ils se chargeaient de battre l'ennemi. La sortie eut lieu, fut mal conduite, et se termina par un désastre complet à Ngolgol; la petite colonne fut détruite. Madiodio se réfugia dans la redoute de Nguiguis et Samba-Maram-Khay, accusé de trahison, fut incarcéré. Il mourut en prison à Gorée.

Le lieutenant-colonel du génie Laprade, commandant supérieur de Gorée, fut aussitôt envoyé par le gouverneur, à la poursuite de Lat-Dior, et, le 12 janvier 1864, il remportait sur lui, à Loro, dans la province du Guet, une victoire complète qui coûta au moins cinq cents morts à l'ennemi. Lat-Dior s'enfuit dans le Baol, puis dans le Sine et enfin dans le Saloum, auprès de Maba, marabout qui venait de s'emparer de ce pays.

Madiodio, Damel pour la 2e fois (1863), régna 2 ans.

(Furent sous son règne, Gouverneurs du Sénégal : général Faidherbe, colonel Pinet-Laprade.)

Madiodio, rétabli Damel, nous céda par traité, en toute propriété, les provinces du Ndiambour, du Saniokhor, du Mbaouar et de l'Andal, c'est-à-dire la moitié du Cayor; c'étaient ces provinces elles-mêmes qui avaient demandé leur annexion à la colonie.

Le Damel, délivré, grâce à la protection du gouvernement français, de toute préoccupation au sujet des entreprises de Lat-Dior, s'abandonna à tous ses vices et, comme ses prédécesseurs, s'adonna à l'ivrognerie. Il tomba bientôt dans un abrutissement complet et, malgré la présence d'un commissaire du gouvernement français auprès de lui, à Nguiguis, il devint incapable de faire respecter son autorité.

En 1865, il fut révoqué par le gouverneur Pinet-Laprade, pourvu d'une pension et envoyé en résidence à Pout, village du Diander. Le Cayor tout entier fut purement et simplement annexé à la colonie.

Le Cayor, province française (1865-1871).

(Gouverneurs du Sénégal : Pinet-Laprade, Valière.)

Malheureusement, au début de cette période, le Cayor fut en proie à une grande famine provenant de l'invasion des sauterelles et des maladies qui s'abattirent sur les troupeaux. Le gouvernement de la colonie vint en aide à ce malheureux pays, mais les secours étaient insuffisants et un grand nombre d'habitants émigrèrent et allèrent rejoindre Lat-Dior dans le Rip.

Les difficultés d'administration d'une aussi grande province que le Cayor, travaillée du reste par les intrigues des partisans du Damel détrôné, conduisirent, en 1869, le gouverneur Pinet-Laprade à revenir sur la déchéance et le bannissement dont il avait frappé Lat-Dior quatre ans auparavant. Il lui permit de rentrer dans le Cayor et le nomma même chef de la province du Guet.

Il espérait, si Lat-Dior tenait les promesses faites, calmer les esprits et ramener la confiance et la tranquillité, mais à peine l'ex-Damel fut-il rentré dans le Guet, qu'il intrigua près de tous les chefs de province du Cayor pour les rallier à son parti.

Au mois de juin 1869, un lieutenant d'Amadou-Sekhou, marabout prêcheur de guerre sainte du Fouta, ayant pénétré dans le Cayor pour soulever les populations contre la domination française, Lat-Dior fit cause commune avec l'envahisseur.

Une colonne envoyée contre lui eut le 3 juillet, près du village de Mékhey, une affaire malheureuse, mais deux mois après les troupes de la colonie en tiraient une éclatante

vengeance, au combat de Louga. Battu encore, au mois de décembre, à Salen, Lat-Dior retourna dans le Rip.

A cette époque, le gouvernement de la colonie songea à abandonner le Cayor central à un nouveau Damel, Amady-Ngoné, fils de la Linguère Débo, dont l'influence était très grande et qui aurait exercé réellement le pouvoir sous le nom de son fils ; le jeune âge d'Amady fit abandonner ce projet.

Enfin en 1871, à bout d'expédients et pour clore l'ère des hostilités, on rendit le Cayor, sauf les banlieues de Saint-Louis et de Dakar et la province de Diander, à Lat-Dior qui s'engageait à protéger la ligne télégraphique traversant ses Etats.

Lat-Dior, chef du Cayor, pour la 2e fois (1871) régna 12 ans.

(Furent, sous son règne, Gouverneurs du Sénégal : Pinet-Laprade, Valière Brière de L'Isle, de Lanneau, Canard, Vallon, Servatius.)

N'étant pas Fal de sant, Lat-Dior ne pouvait légalement être Damel, aussi donna-t-il, en 1873, ce titre à son neveu Samba-Laobé, qui réunissait par sa naissance les conditions voulues ; mais c'était une simple concession à l'opinion, car il continua à exercer le pouvoir avec toutes ses prérogatives, déclarant la guerre, passant les traités, etc., etc.

En 1875, Ahmadou-Sekhou envahit le Cayor et battit Lat-Dior ; les Français vinrent au secours de celui qu'ils avaient reconnu comme chef du pays et, de concert avec ses partisans, infligèrent une sanglante défaite à Ahmadou qui fut tué dans le combat de Bondou (près de Coki). Les pertes de l'ennemi s'élevèrent à 500 morts.

Lat-Dior, sauvé par nous, parut vouloir vivre en bonne intelligence avec le gouvernement de la colonie. Ayant remporté une victoire sur les Tidianes[1] de Biram-Ndiénié, il

1. Les Toucouleurs qui font la guerre sainte en Sénégambie se désignent, depuis quelques années, par le nom de Tidianes parce qu'ils suivent les règles de l'ordre de Tidjani ou Tedjini, le grand marabout de Temassin près de Tuggurt, en Algérie.

reçut des félicitations du gouverneur, à qui, comme preuve de sa victoire, il avait envoyé le bras de Biram-Ndiénié, tué dans le combat.

Le gouverneur Brière de l'Isle profita de ces bonnes dispositions pour signer, en 1879, avec Lat-Dior, un nouveau traité nous autorisant à construire un chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, à travers ses États.

Mais à peine les études commençaient-elles que Lat-Dior, changeant d'avis, refusa de laisser continuer les reconnaissances. Rappelé à l'exécution du traité, il dit n'en avoir pas compris le sens, ne s'être pas douté de ce que pouvaient être des navires à vapeur allant sur la terre (locomotives). Bref, il se déclara complètement opposé aux travaux d'établissement de la voie.

Il avait cherché, mais en vain, à entraîner dans sa campagne de résistance contre les Français, le Bour-ba-Djolof, le roi des Trarza et l'almamy du Fouta.

Une colonne, commandée par le colonel Wendling, entra dans le Cayor, à la fin de décembre 1882 et chercha à atteindre Lat-Dior, mais celui-ci n'osa pas livrer bataille et s'enfuit dans le Baol, poursuivi par la colonne presque jusqu'à Mandoumbé-Kari.

Lat-Dior fut alors déclaré déchu du pouvoir par le gouverneur Servatius ainsi que Samba-Laobé, qui s'était compromis en envoyant une lettre de protestation contre les travaux du chemin de fer. Samba-Yaye, autre neveu de Lat-Dior et fils de l'ancienne Linguère Débo, dont il a été question plus haut, fut proclamé Damel sous le nom de Amady-Ngoné-Fal II.

Amady-Ngoné-Fall II 29e Damel (1882), de la famille Fal-Tié-Ndella-Gueidj.

(Gouverneur du Sénégal : Baron René Servatius.

Le traité passé avec le nouveau Damel, le 16 janvier 1883, place le Cayor sous le protectorat de la France; les cantons

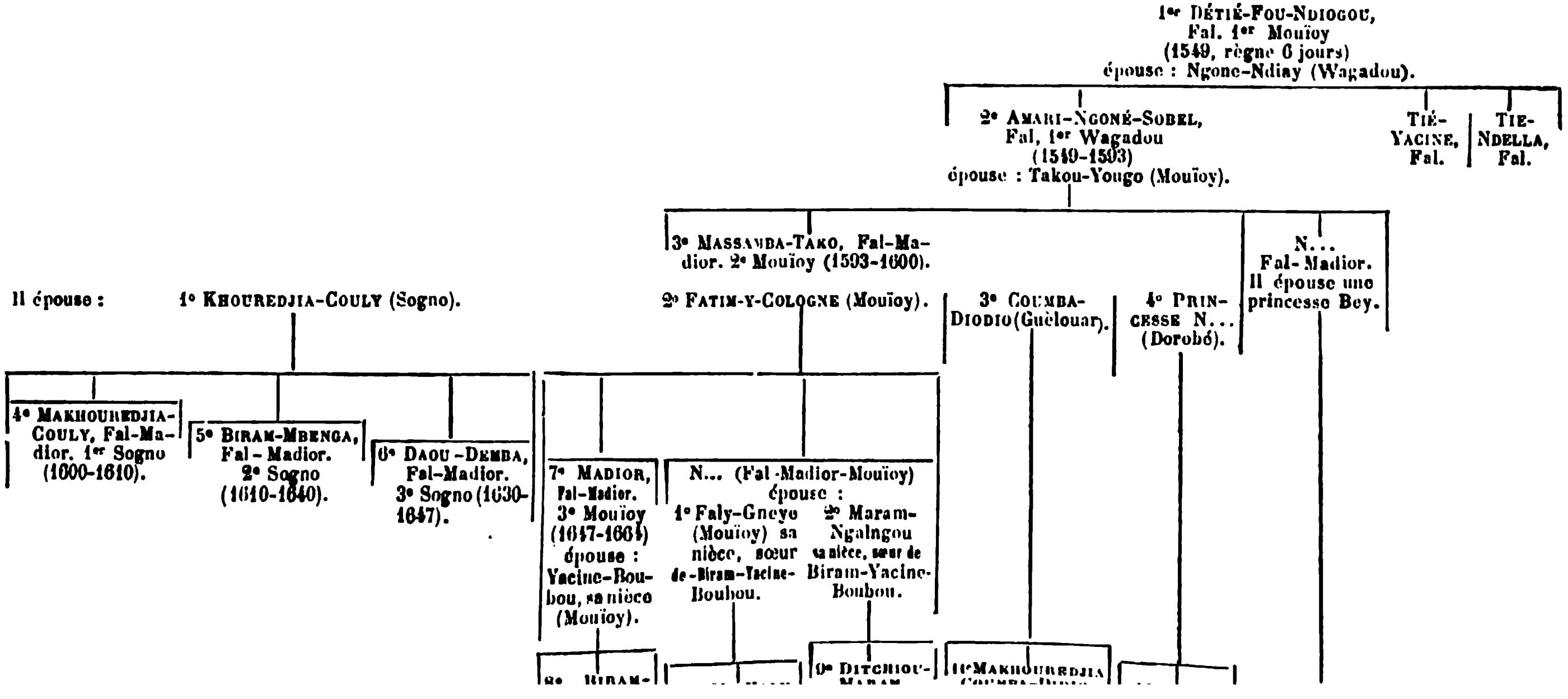
de Mérina-Diop, Nguick, Louga et Coki (province de Ndiambour) sont annexés à la colonie; Amady-Ngoné reconnaît aux Français le droit d'établir la ligne ferrée de Saint-Louis à Dakar et s'engage à protéger les travailleurs ainsi que le Cayor tout entier contre les entreprises de Lat-Dior et de ses partisans.

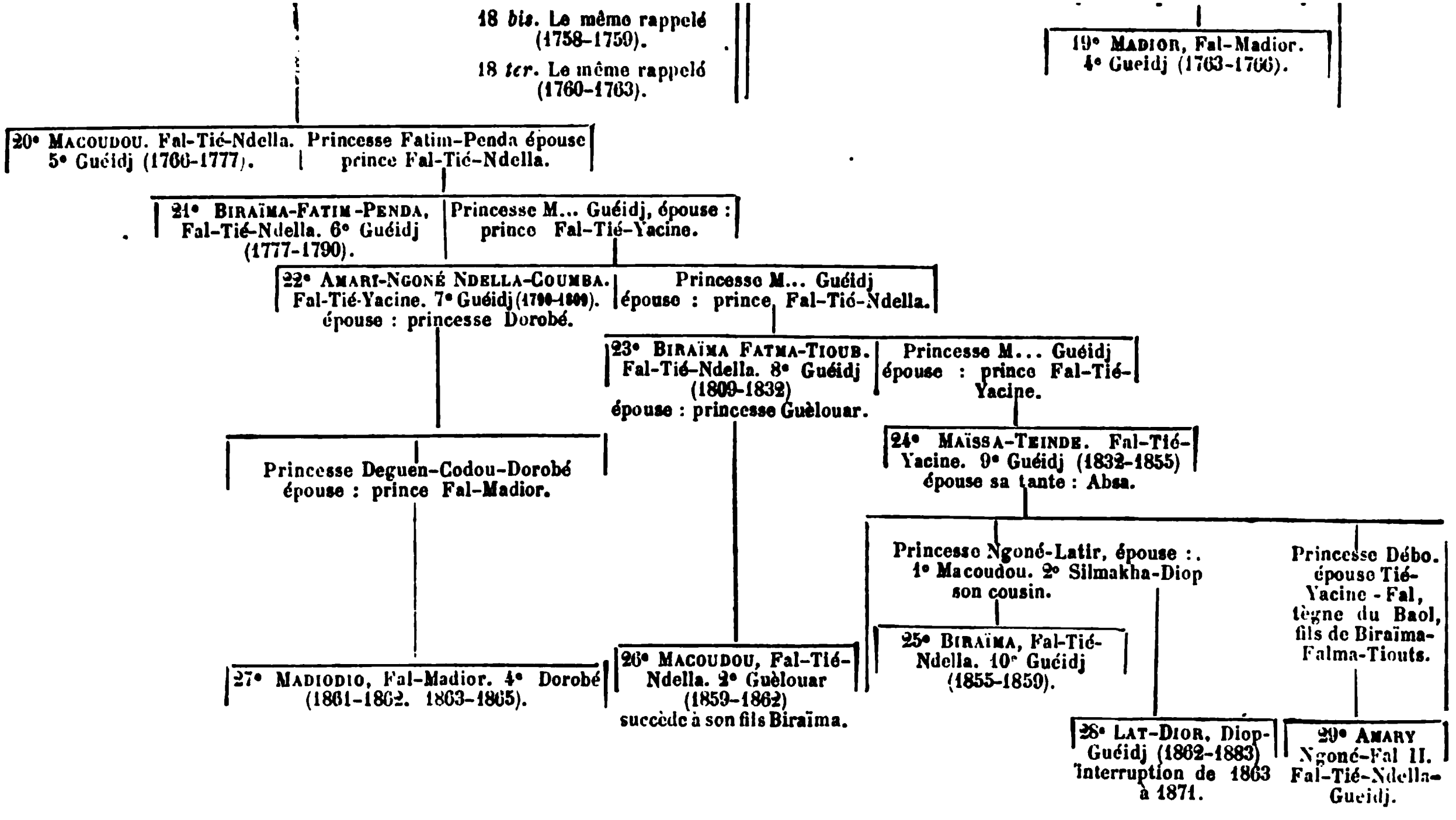
Amady-Ngoné-Fal vint à Saint-Louis, à la fin de février, pour rendre hommage au gouverneur et faire acte de soumission et de dévouement à la France. C'était la première fois que le roi du Cayor, rompant avec les traditions et les superstitions de son pays qui assuraient qu'un Damel ne pouvait voir la mer sans mourir, faisait une démarche auss .significative.

Cependant Lat-Dior et son neveu n'avaient pas perdu tout espoir de ressaisir le pouvoir; Samba-Laobé profita du retour du corps expéditionnaire à Saint-Louis pour envahir le Cayor, à la tête de ses partisans. Trois petites colonnes volantes, sous le commandement du chef de bataillon Dodds, de l'infanterie de marine, furent lancées immédiatement à sa poursuite et cherchèrent à le cerner. Elles manœuvrèrent si habilement, les spahis du capitaine Dupré déployèrent une telle activité, que Samba-Laobé, traqué de tous côtés, repoussé chaque fois qu'il tentait de se jeter dans le Baol ou dans le Djolof, fut peu à peu acculé dans le Ndiambour, presque aux portes de Saint-Louis. Reconnaissant l'impossibilité de rompre le cercle qui l'entourait, il se rendit sans conditions, avec tous ses guerriers, dont les armes et les chevaux furent confisqués.

Malgré les brillants résultats de ces dernières expéditions, quoique Lat-Dior soit en fuite et les tiédo désarmés et réduits à l'impuissance, les difficultés ne sont pas toutes aplanies. Les habitants du Cayor sont mécontents d'avoir comme Damel un homme dans lequel ils n'ont aucune confiance, qu'ils n'ont pas nommé, mais qui leur a été imposé. Samba-Laobé jouit au contraire d'une grande popu-

Tableau généalogique des Damel du Cayor.





1. Fils du Tègne du Baol, Tié-Yacine, auquel il succéda d'abord. Il fut ensuite Damel du Cayor. Lat-Soukabé descend de Tié-Yacine-Fal 2e fils de Détié-Fou-Ndiogou

larité, non seulement dans le Cayor, mais encore à Saint-Louis même, auprès des commerçants de la Colonie.

Peut-être serait-il politique, maintenant que toutes les résistances sont brisées, de rendre à l'assemblée des diambours son droit d'élection. Samba-Laobé serait certainement proclamé Damel et il n'est pas douteux que le gouvernement de la Colonie obtiendrait de lui toutes les concessions nécessaires pour l'établissement de la voie ferrée de Saint-Louis à Dakar.

Une fois le chemin de fer construit, l'entière soumission du Cayor sera assurée pour toujours. Ce sera aux autorités de la Colonie à maintenir et à augmenter même la prospérité de cette province par la sagesse de leur administration. Si l'on tracassait le moins du monde les habitants du Cayor, ils ne se révolteraient plus, mais ils s'éloigneraient et feraient le vide autour de nous.

MISSION

DANS

LE HAUT-NIGER ET A SÉGOU

PAR

Le Commandant GALLIENI

De l'Infanterie de Marine [1].

MŒURS ET COUTUMES.

Dans les chapitres précédents nous avons, conformément aux idées du général Faidherbe, partagé en quatre races principales, les Malinkés, les Bambaras, les Soninkés et les Peuls, les populations des régions soudaniennes que nous avons explorées. Ces races se distinguent par la teinte plus ou moins foncée de leur peau, par les formes du corps et le degré d'intelligence. Il est du reste très difficile de trouver des types absolument purs de chaque race et particulièrement de la race peule, car les individus se mélangent souvent entre eux. Ainsi, ces indigènes, à quelque race qu'ils appartiennent, se marient fréquemment avec leurs captives, originaires de tous les pays, ce qui amène d'innombrables croisements.

Les Peuls, que nous avons trouvés dans le Haut Sénégal, mélangés aux Malinkés, et, sur la rive droite du Niger, en tribus issues du Bakhounou et du pays même de Ségou, sont des individus d'un brun-rougeâtre, aux cheveux presque plats et aux traits européens. Par suite de leur mélange avec leurs captifs ou voisins de race noire, il s'est formé parmi eux une nouvelle race qui porte le nom de Toucouleurs et

1. Voir *Bulletin de la Société*, 3e trimestre 1882, p. 144; 4e trimestre 1882, p. 617; 3e trimestre 1883, p. 353.

dont nous nous sommes longuement occupé en parlant de l'empire d'Ahmadou.

Les Malinkés et les Soninkés, connus encore sous le nom de Mandingues et de Sarracolets, sont des noirs de haute taille, aux cheveux crépus; ils ont les traits du nègre, mais pas au même degré que les Bambaras ou les Ouoloffs.

Les Bambaras qui, des rives du Djoliba, ont poussé leurs conquêtes jusque dans le bassin du Sénégal, ne sont ni aussi noirs que les Ouoloffs ni aussi clairs que les Peuls; leur couleur est bronze rouge-noirâtre et leurs cheveux sont crépus.

Le vêtement des Malinkés et des Bambaras est des plus primitifs. Il se compose de pantalons descendant jusqu'à mi-jambes et retenus à la ceinture par une sorte de cordelière, d'un boubou assez court, laissant les bras complètement nus, et d'un bonnet terminé par des pointes relevées vers le sommet de la tête, le tout en étoffe de coton, teinte en jaune au moyen d'une teinture propre au pays.

Les Toucouleurs et les Sarracolets sont vêtus avec un peu plus de luxe. Un large pantalon en guinée bleue ou *toubé*, un boubou ample et flottant en guinée ou en calicot blanc, un petit bonnet blanc, bien collant sur le front et le derrière de la tête, souvent entouré d'un large turban, telles sont les parties essentielles de leur costume.

Les femmes malinkés et bambaras sont le plus souvent vêtues d'un simple pagne qu'elles enroulent autour de leurs reins. Les femmes peules et toucouleurs, en outre de ce pagne, portent un boubou court et un *bourtouguel*, sorte de pièce d'étoffe légère, qui leur couvre la tête et retombe sur les épaules. Les coiffures sont très variées : tantôt les cheveux sont relevés en forme de cimier de casque, comme chez les Khassonkaises, tantôt ils sont réunis en tresses et ornés d'anneaux d'or et de verroteries, comme chez les Peules.

En fait d'armes, on peut dire que toutes les peuplades visitées possèdent des fusils. L'armement des Bambaras et

des Malinkés comprend généralement un fusil à silex, à un seul canon et de provenance anglaise. Le bon marché de ces armes permet de douter de leur solidité; on rencontre d'ailleurs beaucoup de fusils dont les canons ont été sciés ou raccourcis à la suite de ruptures partielles. Au delà de 100 mètres, le tir de ces armes est incertain et le plus souvent les projectiles en fer faisant défaut, on peut affirmer qu'il devient inefficace, car les cailloux ferrugineux, employés pour remplacer les balles, sont de formes très irrégulières et n'ont pas le poids voulu pour blesser ou frapper dangereusement. De plus, ces indigènes ont la mauvaise habitude de mettre plusieurs projectiles dans le canon et n'ont jamais pu comprendre qu'ils diminuaient ainsi la portée et la justesse de leur tir.

Les Malinkés et les Bambaras portent souvent, avec le fusil, des sabres dont les lames, de longueur variable et de médiocre qualité, s'enfoncent dans des fourreaux en cuir, fabriqués par les cordonniers du pays. Enfin, on voit encore quelques lances et un très petit nombre d'arcs. Les lances sont employées comme javelots et nous avons vu des hommes assez exercés pour leur faire décrire une trajectoire régulière jusqu'à près de 50 mètres de distance. Quant aux arcs, ils profitent souvent des flèches empoisonnés, mais, nous le répétons, ce dernier armement est presque entièrement abandonné.

L'équipement se compose, pour chaque guerrier, d'une poudrière et d'une ou deux *coufas* (sachets à balles) suspendues à la ceinture. Les poudrières sont des cornes de bœuf ou d'antilope, plus ou moins ouvragées et enjolivées; les coufas consistent en de petits sacs en cuir, s'ouvrant au moyen d'une coulisse et garnis d'ornements et de pandeloques. A côté de ces objets, les indigènes portent encore suspendus à la même courroie servant de ceinturons, un couteau et un poignard renfermés dans des gaines en cuir.

Les Toucouleurs sont mieux armés que les précédents et

la plupart des Talibés d'Ahmadou ont un fusil à deux coups, souvent à piston, acheté dans nos escales du Haut Sénégal. Ajoutons que ces guerriers musulmans possèdent presque tous un cheval qui, malgré sa petitesse, rend d'excellents services dans ces contrées[1]. Les Bambaras et les Malinkés ne combattent qu'à pied.

Les Peuls de la rive droite du Niger forment, dans l'armée d'Ahmadou, des corps de cavaliers armés de lances.

Les Bambaras et les Malinkés fabriquent eux-mêmes leur poudre d'après des procédés extrêmement primitifs, qui leur viennent sans doute des Maures; cette poudre est de qualité tout à fait inférieure. Les indigènes ne l'ignorent pas, aussi recherchent-ils avec soin les poudres d'origine anglaise ou française qui coûtent fort cher dans le pays : une charge de cette poudre se vend 40 cauris. Elle est généralement employée pour les amorces; l'autre est réservée pour les charges.

Le salpêtre est recueilli sur les murailles des tatas où, selon toute probabilité, il vient en efflorescence par suite de la décomposition des matières animales qui ont servi à la construction; on le lave pour l'isoler de la terre et on fait épaissir la solution, qu'on laisse cristalliser. Le charbon est excellent et d'une grande finesse; il provient surtout des arbres appelés en Toucouleur *digali*, *bandi* et *yeloco*. Quant au soufre, il est apporté et vendu par les Diulas.

Le mélange se fait en prenant 7 parties de salpêtre, 2 parties de charbon et 1 partie de soufre. Le tout est pilé très fin. Cette poudre est ensuite manipulée comme du couscous et mise en grains.

Le sultan Ahmadou en a toujours un grand approvisionnement dans ses magasins.

1. Tous les mulets et chevaux algériens que nous avions amenés dans notre expédition sont morts pendant l'hivernage de 1880. Les chevaux du pays qu'Ahmadou nous a donnés pour le retour ont parcouru en 30 jours les 1000 kilomètres.

En dehors de la guerre, on peut dire que la principale occupation des Bambaras et des Malinkés est l'agriculture. Pendant la saison des pluies, ils plantent, cultivent et récoltent. Le reste de l'année, ils mangent leur récolte.

Les opérations relatives à la production et à la consommation de cette récolte suffisent à occuper ces indigènes, qui, comme tous les nègres africains, sont plus ou moins paresseux et n'emploient que des procédés tout-à-fait rudimentaires. Par exemple, la farine de mil étant préparée par une femme qui pile le grain dans un mortier, on voit que celle-ci n'a guère le temps de s'occuper d'autre chose, quand elle a confectionné le *couscous* ou le *lack-lallo* de la journée pour les besoins de toute la famille. De même, le jour est bien rempli quand l'une de ces indigènes a préparé une calebasse de *dolo*[1] et vaqué en même temps à ses devoirs maternels.

Remarquons en outre que dans la plupart des villages de l'intérieur, l'approvisionnement de l'eau pour les usages journaliers constitue un travail assez pénible. Il faut le plus souvent puiser l'eau dans des puits profonds de 8 à 15 mètres, avec des calebasses attachées à l'extrémité d'une corde de baobab, opération qui demande beaucoup de temps. Dans ces contrées primitives, les puits sont toujours entourés par une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux de toute espèce, grouillant dans une confusion des plus pittoresques et au milieu d'un bruit assourdissant.

En dehors des cultivateurs, on rencontre dans les villages de la région des forgerons qui fabriquent les couteaux, sabres et outils d'agriculture en usage dans ces contrées; des cordonniers, qui confectionnent d'assez jolis objets en cuir, tels que bottes, sandales, étuis de couteau, fourreaux de sabres, poires à poudre, etc.; des tisserands qui, avec le coton récolté et travaillé dans le pays, font les bandes d'é-

1. Liqueur alcoolique fabriquée avec du miel fermenté.

toffe, servant à la confection des vêtements indigènes ; enfin, des vanniers qui font des corbeilles, des nattes, des *taras*, sorte de lits en baguettes de bambous, etc. Mais, quant à présent, toutes ces industries sont si précaires, qu'elles n'ont aucune importance commerciale. On peut cependant noter le fait, déjà constaté par Mage et d'autres voyageurs, que les Bambaras et les Malinkés ont l'esprit commercial développé. Cet instinct est sans doute fortement mélangé de cupidité, mais ne nous plaignons pas, si ce défaut présente l'avantage de pousser les populations à mettre en œuvre leurs immenses ressources agricoles et métallurgiques pour se procurer, en échange, les objets de traite que leur apporteront nos marchands. Des progrès dans ce sens ont été déjà faits, et nous nous rappelons qu'à notre retour du Niger, cette population que nous avions laissée misérable et en haillons, nous la retrouvons proprement vêtue, habitant dans des cases plus confortables et pourvues même de quelques meubles rudimentaires vendus par nos traitants du haut fleuve. La vue des brillantes étoffes que leur montraient ces derniers avait fait naître chez nos nouveaux sujets l'idée de la possession et ils s'étaient mis au travail pour acquérir ces objets qui éveillaient en eux des besoins dont la satisfaction devenait la première source de commerce.

Les Peuls s'occupent exclusivement de leurs troupeaux. Ils cultivent peu et ne font pas de commerce. Ils sont nomades et construisent rarement des villages permanents. Ils fournissent des chasseurs habiles et audacieux, renommés pour leur aptitude à la marche. Dans le Fouladougou et les contrées du Bakhoy, ils chassent l'éléphant, souvent avec succès.

Les Peuls que nous avons rencontrés sur la rive droite du Niger, ont plusieurs origines. Les uns habitaient le pays de Ségou longtemps avant l'arrivée d'El Hadj Oumar ; d'autres ont été amenés du Bakhounou par le conquérant. Quelques-

uns, en petit nombre, proviennent du Fouta sénégalais ; ils appartiennent aux familles des Diallo, des Ba, des Dia, des So et surtout des Irlabés et des Ouroubés. Ces indigènes forment plusieurs catégories : ceux qui viennent du Fouta sont assimilés aux Talibés; ceux du Bakhounou et du Ségou constituent les Toubourous; ceux qui ont été faits captifs à la guerre forment les Fourbabés.

Les Peuls Toubourous paient comme impôt le trentième des bestiaux et une sorte de cote personnelle d'un moule de mil par tête. Les Fourlabés n'ont pas d'impôt régulier et c'est chez eux qu'Ahmadou prend les bestiaux dont il a besoin.

Les Sarracolets forment la population commerciale de cette partie du Soudan. On les a souvent appelés les juifs du Soudan. Ils possèdent des qualités d'ordre et d'économie, qui les distinguent très visiblement des autres nègres des contrées voisines. Ils comprennent les avantages du commerce, et leur existence, au lieu de s'écouler dans un far-niente perpétuel, comme c'est le cas le plus fréquent parmi les indigènes africains, est occupée utilement par les nombreux voyages qu'ils font au loin pour échanger leurs marchandises contre les produits des pays situés plus avant dans l'intérieur. Ceux qui peuplent les rives du Haut-Sénégal arrivent tout jeunes à Saint-Louis ou dans nos escales. Ils s'y emploient comme laptots, muletiers, agents de traitants, tirailleurs, et, dès qu'ils ont gagné une somme d'argent suffisante, ils reviennent dans leurs villages. Ils achètent alors deux ou trois ânes et un petit stock de marchandises, qu'ils transportent ensuite dans le Kaarta ou sur les bords du Niger, ramenant en échange des pagnes, des boubous lomas, de l'or, et, il faut bien le dire aussi, des esclaves qu'ils vont revendre avec un gros bénéfice dans les contrées qui en manquent.

Ils forment en somme la population la plus intéressante de toutes ces régions et ce sont eux, qui, par leur instinct

commercial, l'étendue de leurs relations (Rivières du Sud, Haut-Sénégal, Haut-Niger, Djenné, Tengrela, etc.), semblent être les plus aptes à porter au loin nos idées civilisatrices. Nous pensons donc qu'il serait utile de nous assimiler plus étroitement les populations Sarracolets, telles que celles du Guoy, du Kaméra et du Guidimakha, qui sont déjà placées sous notre protectorat. On pourrrait modifier la situation politique de ces états en les plaçant sous la dépendance complète de Bakel, dont le commandant serait chargé de centraliser tous les renseignements géographiques ou autres, apportés des régions les plus lointaines par ces infatigables marchands.

Tous les Soudaniens que nous avons visités et spécialement les Bambaras, ont l'humeur assez gaie, contrairement à ce qui a lieu pour la plupart des peuplades du Soudan central ou oriental. Le jour, la population se réunit généralement sur la place du village où l'on cause bruyamment, tandis que les griots cherchent à amuser les spectateurs par leurs contes et leurs drôleries. Mais c'est la nuit surtout que ces naïfs indigènes se livrent à leurs plaisirs favoris. Que de fois avons-nous entendu, par les splendides clairs de lune de ces climats intertropicaux, les villages résonner du bruit des tam-tams, des battements de mains des femmes, des cris perçants des chanteuses et des accents monotones et assez agréables des trompes et des petites flûtes indigènes. Ces réunions durent toute la nuit. Elles ont d'ailleurs entre elles beaucoup de ressemblance. Chez les Bambaras et les Malinkés, les guerriers dansent, le sabre ou le fusil à la main; ils prennent des poses variées, se baissant, rasant la terre avec leurs armes, se relevant en tournant sur eux-mêmes et en jetant brusquement leurs bras au-dessus de la tête. Ils dansent ainsi en mesure, l'œil animé d'un feu belliqueux, au milieu des applaudissements de tous. D'autres fois, ce sont les femmes seules qui dansent aux sons des tam-tams et de guitares grossièrement fabriquées dans le pays.

La danse consiste en une série de mouvements qui font ressortir les formes nues des danseuses ; ces almées tournent rapidement sur elles-mêmes en jetant les bras en avant et en ramenant brusquement la tête entre les deux épaules.

Les Peuls et les Toucouleurs, bien qu'affectant le plus souvent une gravité qui nous a toujours paru plus ou moins ridicule, ne dédaignent pas cependant de prendre quelquefois part à ces jeux que réprouve le Coran.

Nous avons trouvé partout l'usage de la circoncision qui, dans ces contrées, est même étendue aux filles, et donne lieu à de longues et assez curieuses cérémonies. Chez les Malinkés et les Bambaras, les jeunes gens sont généralement âgés de douze à quinze ans au moment de l'opération, qui a lieu peu après l'hivernage, alors que les indigènes possèdent encore l'abondante provision de mil, nécessaire pour les repas plantureux préparés à cette occasion. L'opération est faite par les forgerons pour les garçons, par les femmes de forgerons pour les filles. L'intrument employé est un simple couteau en fer grossièrement aiguisé. Les patients ne doivent donner aucun signe de faiblesse au moment de l'excision. Comme nous nous étonnions souvent de voir pratiquer la circoncision vis-à-vis des jeunes filles, on nous répondait que celles-ci restaient ainsi plus fidèles à leurs maris ; cependant, les femmes indigènes ne se piquent guère de chasteté.

Les familles dont les enfants viennent de subir l'opération de la circoncision, célèbrent cette fête par des danses et des chants, accompagnés de repas plus copieux que d'habitude. Les riches tuent des chèvres, des poulets, quelquefois même un bœuf; les pauvres ramassent deux ou trois chiens dans le village et les cuisent avec le riz ou le couscous ; partout on confectionne du dolo et on se livre à d'abondantes libations.

Après l'opération, les circoncis vêtus de longues robes munies de capuchons qui leur recouvrent la tête, ne reparais-

sent dans leurs familles que lorsqu'ils sont entièrement guéris. Les garçons sont séparés des filles. Ils passent la journée sous l'un des arbres voisins du village, venant le matin et l'après-midi chercher leur nourriture, plus délicate que d'habitude. Au soir, ils se rapprochent du village et passent la nuit dans des cases spécialement préparées pour eux. Ils rentrent en chantant, et en s'accompagnant sur une sorte d'instrument composé d'un morceau de bois recourbé, dans la plus grande branche duquel sont passés des fragments circulaires de calebasse, dont l'entrechoquement produit un bruit de castagnettes. Les filles portent de petites calebasses remplies de menus cailloux, semblables à nos jouets d'enfant. Au matin, de bonne heure, tous retournent sous leur arbre. Les cicatrices sont longues à se guérir, car ces indigènes ne possèdent rien pour retenir les peaux après l'excision; il faut bien compter 40 à 50 jours pour la guérison.

Le retour dans les familles donne lieu à de longues fêtes. Les jeunes garçons ont désormais le droit de porter des armes et de donner leur avis dans les conseils; les jeunes filles peuvent se marier.

Chez les Bambaras et les Malinkés, la femme ne joue qu'un rôle tout à fait infime. C'est une captive, une véritable bête de somme; elle est la chose du mari. Elle cultive, s'occupe des plus gros travaux, de la cuisine; le temps qu'elle ne passe pas aux champs, elle l'emploie au dur travail du pilage du mil ou à la confection du fil de coton. En un mot, elle est constamment à l'ouvrage y compris même une bonne partie de la nuit. On voit cependant quelquefois, dans certaines familles, des femmes prendre de l'ascendant sur leurs maris et influer sur ses décisions, mais, en principe, l'homme peut faire de ses femmes ce que bon lui semble. Dans le Bélédougou, on voit souvent des Bambaras mettre leurs femmes en gage, soit pour se procurer le mil qui leur sert de nourriture, soit même qu'ils soient mécontents de celles-ci ou qu'elles ne leur plaisent plus.

Nous devons ajouter néanmoins que pendant tout notre voyage, nous avons été frappés du respect dont les nègres entouraient leurs vieilles mères. Celles-ci vivent généralement auprès de leurs fils aînés, qui les traitent avec les plus grands égards et leur demandent souvent des conseils. Beaucoup des indigènes nous disaient qu'ils se croiraient déshonorés s'ils n'avaient pas leur vieille mère avec eux. Ainsi, le premier soin du sultan Ahmadou, dès que son père lui eût confié le gouvernement de Ségou, fut d'envoyer toute une armée chercher sa mère en grande pompe à Dinguiray, pour la faire vivre à côté de lui. Elle habite à Ségou dans un tata particulier avec un nombreux personnel de femmes et de captifs ; le sultan qui va la visiter chaque matin, ne fait jamais rien sans la consulter. Elle a une grande influence auprès de son fils, et comme nous avions pu nous la rendre favorable dès notre arrivée dans les états toucouleurs, son intervention n'a pas été étrangère au succès de nos négociations avec Ahmadou.

On trouve ainsi de temps en temps, chez ces peuplades soudaniennes, des indices qui prouvent qu'elles ne sont pas indignes du titre d'hommes, ni entièrement réfractaires aux principes bienfaisants d'une civilisation supérieure.

Quand un Bambara ou un Malinké veut épouser une jeune fille, il envoie au père un cadeau de dix colas *blancs*. Le père, s'il accepte, répond par un cadeau semblable; en cas de refus, il envoie un cola *rouge*. Le demandeur, s'il est agréé, ajoute un cadeau de cauris et de poulets destinés au repas du mariage. Il peut ensuite emmener sa femme, mais le père lui réclame aussitôt la dot, fixée généralement à 30 ou 40000 cauris. Puis une petite fête avec accompagnement de chants et de danse, finit cette simple cérémonie.

La dot est souvent laissée à la famille de la femme; souvent encore, celle-ci l'emporte avec elle dans sa nouvelle famille. Il est rare d'ailleurs, vu l'importance de la dot, que le marié la compte de suite aux parents de sa femme; il n'en

donne généralement qu'une minime partie, s'engageant à livrer le reste plus tard. Le mari peut divorcer, quand bon lui semble ; s'il est mécontent de sa femme, il peut la renvoyer dans sa famille en réclamant sa dot. Dans un seul cas, le divorce peut avoir lieu au détriment du mari, c'est-à-dire la femme conservant la dot : c'est lorsque celui-là n'a pu faire acte de virilité pendant les quinze premiers jours de l'union.

Il va sans dire que les Bambaras et les Malinkés sont polygames. Ils peuvent prendre autant de femmes qu'ils le désirent et le nombre de leurs épouses n'est guère limité que par le chiffre des dots qu'il faut compter pour se les procurer.

Quand la femme meurt, son mari hérite de tout ce qu'elle laisse. Nous dirons à ce sujet que l'on voit souvent chez ces peuplades des usages assez singuliers : ainsi, quand un homme meurt, ses frères deviennent héritiers de ses biens et par suite de ses femmes. S'il n'y a pas de frères, les fils deviennent les maîtres des femmes de leur père, c'est-à-dire de leurs propres mères. Il est vrai que, s'il y a deux fils, chacun d'eux hérite de la femme qui n'est pas sa mère; mais, ainsi que nous l'avons dit précédemment, les faits se passent autrement dans la pratique et chaque enfant tient à garder sa mère auprès de lui.

Chez les Peuls et les Toucouleurs, les mariages ne diffèrent guère des précédents; cependant, conformément aux lois du Coran, le nombre des femmes légitimes est limité à quatre, mais comme ces indigènes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur convient, on voit que la polygamie est tout aussi florissante chez les uns que chez les autres.

Les funérailles présentent les particularités suivantes. Quand un indigène est sur le point de mourir, tous les assistants quittent la case, craignant d'être emportés par le mort. Le décès est annoncé au village par un cri lugubre et perçant; les parents et amis se rassemblent aussitôt; les

femmes pleurent et crient. Le mort est lavé et enterré presque aussitôt après le décès. En tête du cortège s'avancent les griots, puis vient le corps, enveloppé dans une natte et suivi des femmes qui chantent; les jeunes filles se lamentent en poussant de grands cris; enfin viennent les parents et amis. La fosse est creusée peu profondément; dès qu'on commence à la remplir, tout le monde se retire, car on craint toujours que le mort n'entraîne les assistants. Les hommes tirent des coups de fusil. Celui qui a creusé la fosse, passe ensuite sa pioche aux flammes, afin que la maladie du décédé ne lui soit pas communiquée par l'intermédiaire de son outil. Pour la même raison, la case du défunt reste quelque temps inhabitée. A certains jours de l'année, on y expose de grandes calebasses de nourritures, destinées à apaiser la faim des parents morts. Le cimetière se trouve généralement près du village, dans un endroit souvent ombragé par de grands arbres. La rencontre d'un enterrement est considérée comme d'un bon augure.

On ne peut pas dire que les Malinkés aient une religion. Leur véritable dieu est l'or, qu'ils trouvent dans leurs montagnes. Les Soninkés au contraire sont assez fervents mahométans.

Quant aux Bambaras, ils sont fétichistes. Nous devons dire à ce propos qu'il nous a toujours été très difficile d'obtenir des renseignements sur les mœurs religieuses des habitants. Ce qui est certain, c'est que les indigènes sont très superstitieux et que leur religion, comme celle de la plupart des peuplades africaines, se compose de pratiques dont il est souvent malaisé de saisir la raison. Le fétiche ou le *nama* est l'une des particularités les plus remarquables de leur religion; c'est toujours d'ailleurs ce même sorcier fantastiquement déguisé que nous ont décrit les voyageurs. Chaque village bambara ou malinké possède un arbre sacré, généralement un tamarinier, dont les branches basses et feuillues forment un réduit obscur, entouré de broussailles

épineuses, le long desquelles est ménagé et entretenu avec beaucoup de soin un chemin de ronde qui protège l'arbre contre les incendies. C'est dans ce tamarinier que demeure le fétiche, qu'il faut consulter et se rendre favorable chaque fois qu'on entreprend quelque chose : cultures, guerre, chasse, mariage, etc. Les grands prêtres de ce fétiche sont des vieillards, seuls initiés à toutes ces sortes de jongleries et qui en profitent pour diriger dans le sens qu'ils désirent toutes les actions des gens du village. Les sacrifices ont lieu sous l'arbre sacré : on tue généralement des moutons, des chiens, des poulets, qu'accompagnent des présents de mil et de fruits. Les vieillards consultent les entrailles et décident. Le nama fait quelquefois des apparitions subites et mystérieuses dans le village; tout le monde, sauf les initiés, se cache alors dans le coin le plus obscur des cases, les feux éteints, les portes bien fermées. Ceux qui le voient ou se laissent voir, doivent mourir dans l'année. Nama, qui n'est le plus souvent qu'un forgeron du village, se promène en dansant dans un costume bizarre; une calebasse, percée de trous, lui couvre la figure. Il ne sort que la nuit et inspire à tous une terreur extraordinaire. Pendant notre séjour à Nango, Ahmadou, craignant sans doute qu'il nous arrivât malheur, avait défendu aux Bambaras de se livrer à leurs cérémonies habituelles et surtout à Nama d'exécuter ses jongleries.

Les Peuls et les Toucouleurs sont mahométans et exercent vis-à-vis des autres peuples le rôle de convertisseurs à main armée. Rigides observateurs du Coran, ils sont fanatiques de leur religion et on peut dire que les missionnaires chrétiens n'obtiennent que des résultats négatifs dans leur propagande anti-musulmane.

L'islamisme pratiqué par les peuplades que nous avons visitées, est personnifié, tant sur les bords du Sénégal que sur les rives du Niger, par le sultan Ahmadou, qui s'intitule le *Commandeur des croyants* (*Lam Dioulbé*); mais c'est

un islamisme fortement mitigé de grossières superstitions qui, soigneusement cultivées et assidûment exploitées par les marabouts, se montrent partout. Ainsi tout indigène, quels que soient son âge, son sexe et sa condition, porte des talismans ou gris-gris, qui consistent le plus souvent en quelques mots arabes, écrits sur un petit morceau de papier et renfermés dans un sachet en cuir. Quant aux principes essentiels de cette religion, ils sont toujours les mêmes et peuvent se résumer dans ce commandement du Coran : « O croyants! combattez les infidèles qui vous avoisinent; faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils soient soumis. »

Nous n'apprenons rien à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de la question africaine, en leur disant que la religion de Mahomet fait chaque jour de grands progrès dans la partie du Soudan que nous voulons ouvrir à notre commerce et à notre civilisation. C'est un mouvement irrésistible avec lequel il nous faut compter sérieusement et que nous devons essayer, sinon d'enrayer, — ce serait impossible, — du moins de combattre dans tout ce qu'il a d'hostile à l'extension de la race blanche. Cette propagande incessante, bien que due en grande partie aux guerres religieuses, a cependant commencé avec les voyages de quelques misérables pèlerins qui, venus de la Mecque, parcouraient, en prêchant, les régions idolâtres de l'intérieur et des bords de l'Atlantique. Ces pèlerins sont célèbres pour la plupart; Peuls de race, ils ont, depuis le commencement du XVIII^e^ siècle, fondé de vastes empires, tels que ceux du Fouta-Djallon, du Bondou, de Sokoto (1803), entre le Niger et le lac Tchad, du Kaarta et de Ségou (1857-1861). Il y a un siècle à peine, ces Peuls formaient une population misérable, s'occupant surtout de ses troupeaux, voyageant de contrée en contrée, souvent maltraités par les chefs des pays nègres qu'ils traversaient. C'est ainsi qu'on peut les voir encore dans certaines régions des bords du Niger, où on peut les comparer à nos bohémiens d'Europe.

Puis, enflammés par les paroles prophétiques de leurs missionnaires, ils se serrèrent autour des chefs qui déployaient l'étendard de l'islamisme, formèrent des armées compactes et marchèrent à la conquête des états nègres qui les environnaient. Les empires ainsi fondés sont certainement en décadence, mais le mahométisme n'en continue pas moins sa marche envahissante dans les bassins du Niger et du Sénégal jusqu'aux rivages de l'Océan.

Nous avons parlé maintes fois d'El Hadj Oumar, qui, à un moment donné, conquit tous les pays compris entre le Sénégal et Tombouctou; il aurait mis notre colonie dans le plus grand danger, si le gouverneur Faidherbe ne l'avait arrêté en battant son armée à Médine en 1857.

Il est donc incontestable que l'islamisme a pris, dans nos possessions de la côte occidentale de l'Afrique, de telles racines qu'il serait maintenant impolitique de le combattre ouvertement. Saint-Louis, Dakar, Gorée possèdent des mosquées et le gouvernement nomme même, dans le chef-lieu de notre colonie, un *tamsir* ou chef de la religion musulmane. Il y a là un fait accompli, contre lequel nous ne pouvons rien et il ne viendrait à l'idée d'aucun gouverneur de supprimer les mosquées et écoles arabes de nos villes ou escales et d'entraver les indigènes de notre colonie sénégambienne, dans la libre pratique de la religion musulmane.

Cependant, nous ne pouvons oublier que les ennemis les plus acharnés de notre domination en Sénégambie ont toujours marché contre nous en invoquant le nom du prophète. El Hadj Oumar en 1857, Maba en 1868, Amadou Cheickou en 1875, ont sérieusement menacé l'existence de notre colonie et, aujourd'hui encore, nos adversaires les plus irréconciliables, soit dans le Fouta sénégalais, soit sur les bords du Niger, luttent contre nous en nous montrant aux populations ignorantes de ces régions, comme les ennemis de l'islam. S'il est donc impolitique de combattre ouverte-

ment le mahométisme à Saint-Louis et dans toutes nos possessions immédiates de la Sénégambie, ce serait une faute énorme d'encourager la propagande musulmane faite par certains chefs ambitieux qui n'y voient qu'un instrument pour révolutionner à leur profit les riches contrées où nous voulons faire pénétrer notre civilisation et les produits de notre industrie. L'œuvre grandiose que la France a entreprise dans ces régions lointaines et qui nous ouvrira le cœur du continent africain, n'a pas de plus mortel ennemi que l'islamisme. Il est essentiel de surveiller constamment ses progrès ; si nous ne pouvons les enrayer, il faut empêcher avec le plus grand soin qu'il ne se forme, sur le passage de notre grande voie civilisatrice, l'une de ces coalitions mahométanes, qui, avec le nom du prophète pour mot d'ordre, jetterait aussitôt ses bandes dévastatrices dans tout ce bassin du Niger, où nous allons enfin prendre pied d'une manière solide et durable. Notre devoir le plus élémentaire est donc de continuer le démembrement de tous ces empires musulmans fondés dans le courant de ce siècle, et d'encourager de tout notre pouvoir les efforts des peuples nègres restés encore réfractaires aux idées du mahométisme. Rappelons-nous que les disciples de l'Islam ne concluent jamais avec les chrétiens que de simples trèves qu'ils pensent avoir le droit de rompre à leur convenance. Disons-nous que le despotisme musulman ne contient le germe d'aucun progrès social et que le sang et les sacrifices que coûtent journellement ses révolutions et ses conquêtes n'ont jamais été rachetés, comme chez les peuples chrétiens, par une amélioration générale de l'état de la société. Nous pensons cependant que la religion mahométane, telle qu'elle est pratiquée dans les possessions placées directement sous notre autorité ou notre influence, n'offre aucun danger et si nous poussons le cri d'alarme, c'est en prévision des périls que ferait courir à l'œuvre africaine, une levée de boucliers faite au loin, sous l'égide de l'étendard du pro-

phète, qui servira toujours de ralliement aux ennemis de notre race dans les régions soudaniennes.

On ne peut s'attendre à trouver un grand sens moral chez les peuplades dont nous nous sommes occupé jusqu'à ce moment. Non pas que les nègres soient naturellement cruels et méchants, comme leurs voisins des déserts sahariens, mais ils sont en tout comparables à de grands enfants et absolument esclaves de leurs passions. Par exemple, les meurtres sont assez rares chez eux, et, pendant tout notre séjour à Nango nous n'avons vu se commettre aucun assassinat. Nous n'en dirons pas autant des pillages qui ont lieu constamment et qui sont même l'occupation essentielle d'un grand nombre de ces peuplades bàrbares, surexcitées par de longues années de guerres incessantes entre elles et contre des voisins ambitieux. Comme conséquence de cet état d'hostilité permanente, les indigènes de cette partie de l'Afrique sont toujours armés. Les marchands qui fréquentent les marchés, les cultivateurs qui vont aux champs ont toujours le fusil sur l'épaule et la poudrière en bandoulière. Les jeunes gens quels qu'ils soient, n'ont pas de désir plus vif que celui de posséder un fusil et les objets d'équipement nécessaires. Nous avons dit ailleurs quelle était la nature de ces armes.

La chasteté n'est pas la vertu dominante des Bambaras, des Malinkés et même des Toucouleurs. Ils s'occupent peu de sauvegarder cette vertu chez leurs femmes, ou, s'ils le font, c'est dans un but absolument charnel, car ils les laissent le plus souvent libres de leurs actions, surtout si de gros profits viennent les indemniser de leur indulgence.

Quant à la sincérité, ces indigènes n'en ont aucune idée et les Toucouleurs particulièrement sont passés maîtres dans l'art de dissimuler leur pensée. Ils n'abordent jamais franchement les questions en discussion et se complaisent dans ces interminables *palabres*, où l'on ment avec un aplomb sans égal, tout en se voilant la face avec horreur,

lorsque l'adversaire exprime une opinion contraire à celle que l'on émet.

Le courage varie beaucoup chez les races nègres que nous avons pu observer. A en juger d'après la vélocité avec laquelle tout un village se précipite dans les murailles de son tata à l'approche de quelques cavaliers, on pourrait affirmer que les Bambaras et les Malinkés sont tout à fait poltrons. Cependant, l'exemple des luttes qu'ils ont autrefois soutenues et soutiennent encore contre leurs ennemis musulmans, et la bravoure que nous leur avons vu déployer nous-mêmes dans les rangs de nos tirailleurs et spahis sénégalais, prouvent que la lâcheté n'est pas le défaut ordinaire de ces peuplades. Quant aux Toucouleurs, ils ont une réputation de bravoure bien établie dans toute cette partie du Soudan, et il est certain que si nous n'avions pour nous la supériorité de notre tactique et surtout l'irrésistible prépondérance de nos armes à tir rapide, qui rendent désormais des troupes européennes bien commandées, invincibles vis-à-vis des hordes soudaniennes, nous aurions pu trouver à l'occasion des adversaires dangereux dans ces guerriers musulmans, fanatisés par les paroles de quelque nouveau prophète.

Les populations qui habitent le haut Sénégal et le haut Niger, sont certainement paresseuses; elles ne seraient pas nègres sans cela. Chaque individu cultive juste assez pour ses besoins et aucune amélioration n'a été apportée dans les procédés de culture depuis des siècles. D'autre part, le voyageur qui parcourt ces contrées, ne peut s'empêcher de constater l'indolence qui préside à l'existence des habitants. Nous ne pensons pas cependant qu'il faille tirer de là des conséquences trop pessimistes pour l'avenir de cette région, car nous avons rencontré de nombreuses exceptions : les Bambaras particulièrement sont des cultivateurs infatigables et les Malinkés sont portés, par leurs instincts cupides, aux travaux agricoles et métallurgiques, qui leur permettront d'acquérir les objets dont ils désirent la possession.

En résumé, les contrées que nous avons explorées, sont habitées par des populations encore bien ignorantes et fort sauvages, qui rendront peut-être notre œuvre civilisatrice pénible dans les commencements, mais, d'après les indices que nous avons pu recueillir sur divers points, elles ne sont pas réfractaires à toute idée de progrès et de travail. On peut donc prédire qu'avec le calme politique, elles sauront trouver dans les richesses diverses de leur sol, les moyens d'échange contre nos produits manufacturés d'Europe. Le jour où une voie de communication praticable et sûre mettra toutes ces peuplades en rapports faciles avec nos escales de commerce, la repopulation s'accomplira peu à peu, les cultivateurs, assurés de la vente de leurs récoltes, défricheront de nombreux territoires, les Peuls, certains de la sécurité et de la paix, reconstitueront leurs immenses troupeaux, les Sarracolets reformeront leurs longues caravanes; la prospérité renaîtra en un mot et succédera à la misère actuelle. Mais ces résultats si désirables ne seront atteints que si l'on remplace partout la domination actuelle des Toucouleurs par l'influence bienfaisante et civilisatrice de la France.

AGRICULTURE ET PRODUITS AGRICOLES.

Les contrées que nous étudions fournissent une multitude de productions végétales importantes et intéressantes: le mil dans ses diverses variétés fournies par le genre sorgho, le riz, le maïs, les haricots, le tabac, l'arachide, l'indigo, le sésame, le coton, le fruit de l'arbre à beurre, etc.

Sous le nom de mil, on désigne en Sénégambie toute la série de grains, petits et arrondis, qui proviennent du genre sorgho, du genre mil et d'autres graminées. Ce sont les plantes dénommées par les Ouoloffs : *gadiaba*, *tigne*, *sanio*, *souna*, *niéniko*, *fonio*. Le gadiaba a un gros grain blanc; on ne le rencontre plus guère en Sénégambie en aval de Bakel. Le tigne ou soubako (Cambara) a un grain petit et noir;

le souna et le sanio, à grains de forme ellipsoïdale, suspendus à de longues grappes, surmontant de hautes tiges de 3m,50 à 4 mètres de hauteur, ont un grain à peu près identique. Le niéniko (bimbi des Bambaras) a un grain blanc et assez gros; on l'emploie surtout pour la nourriture des chevaux. Le fonio (findi des Bambaras) a un tout petit grain, plus petit encore que celui du millet.

Les Bambaras sont les cultivateurs par excellence de ces régions. Ils ont cette réputation parmi les autres indigènes et nous avons pu constater, pendant notre séjour de dix mois au milieu d'eux, que cette réputation n'était nullement usurpée. Pendant la saison des pluies et des récoltes ils sont rarement inoccupés et tout porte à croire que l'arrivée de nos traitants et commerçants sur le Niger, en leur assurant un prix rémunérateur pour leurs produits, pourra transformer peu à peu cette population actuellement sauvage et déguenillée. C'est ainsi que nous avons pu déjà constater vers le bas Sénégal, notamment dans le Cayor et le Oualo, un grand accroissement des cultures, au fur et à mesure qu'augmentent les demandes du commerce de Saint-Louis. Or, ici, les besoins sont encore plus grands que dans les contrées qui avoisinent les principaux centres de notre colonie. Les hommes sont presque nus, les femmes et les enfants le sont entièrement. Les ornements de verroteries, si enviés des négresses du Soudan, font même défaut; les fusils sont antiques et de mauvaise qualité; la poudre et le plomb n'existent pas. Le sel surtout manque entièrement et c'est l'absence de cette denrée qui semble être particulièrement pénible aux Bambaras, qui l'achètent le plus souvent à des prix exorbitants.

Les travaux de culture commencent après les premières pluies. Toute la famille se rend alors aux champs. Les surfaces ensemencées ne dépassent guère les environs des villages et les indigènes, au lieu de cultiver les immenses étendues de terrain fertile qu'arrosent les nombreux ruis-

seaux ou marigots de la saison pluvieuse, se borment le plus souvent à utiliser leurs anciens champs, dans un rayon de 4 à 5 kilomètres de leurs cases, sans songer à défricher de nouveaux territoires. Une très minime partie des terrains cultivables est ainsi mise en œuvre et ce n'est pas l'espace qui manquera, lorsque l'ère de paix que nous voulons inaugurer dans ces régions, aura déterminé ces peuplades nègres à se livrer sur une grande échelle aux paisibles occupations de l'agriculture.

Dès que le travail des champs commence, vers la fin du mois de mai, les hommes partent chaque matin de très bonne heure pour leurs *lougans;* les femmes les suivent de près, apportant dans des calebasses le repas qu'elles viennent de préparer pour leurs maris ou parents. Tout le monde se met au travail. La terre est bêchée à de petites profondeurs avec les outils du pays, sortes de piochons à manche court (60 centimètres environ), composé d'un fer rectangulaire concave, emmanché par une longue soie dans le manche, renforcé à cette partie. Ces outils diffèrent des outils employés dans les pays ouoloffs et qui consistent en un long manche en bois, auquel s'adapte, par un appendice cylindrique, un fer en forme de croissant. Ces outils permettent de travailler la terre en se tenant debout.

A l'aide de ces piochons, les Bambaras et les Malinkés nettoient le terrain, enlèvent les herbes qu'ils brûlent sur l'emplacement même de leurs champs, puis, disposent la terre en petits tas réguliers, de forme tronconique (environ 1 mètre de large sur 30 à 40 centimètres de hauteur), afin de permettre à l'eau de séjourner entre ces monticules. Malgré l'infériorité de ces moyens de travail, les cultivateurs bambaras opèrent avec une certaine rapidité, et on les voit, à peu près nus, courbés sur le sol sous un soleil de plomb, s'avancer sur la même ligne et ameublir en peu de temps d'assez grandes étendues de terrain. Ils travaillent tout le jour, presque sans repos. Les femmes rentrent au

village un peu avant leurs maris pour préparer leur nourriture; elles se chargent d'un faix de bois à brûler. Souvent aussi on voit les Bambaras rentrer à leurs cases, en bandes joyeuses, précédées des tam-tams et des flûtes indigènes; les femmes et les enfants chantent, dansent et accompagnent les musiciens de leurs battements de mains. Il faut dire du reste que les travaux des champs ne commencent jamais sans que ces nègres superstitieux et fétichistes ne se rendent solennellement au bois sacré pour y appeler la bénédiction des idoles sur les travaux de l'année.

Les semis ont lieu peu de jours après la préparation des terres, lorsque celles-ci ont été suffisamment mouillées par les pluies. On sème à la volée. Les indigènes ne forment pas toujours des champs séparés pour chaque espèce de culture; le plus souvent par exemple, ils mélangent dans leurs plantations de coton, du mil et du maïs. Le fonio et le maïs se récoltent à la fin de septembre, le niéniko, le sanio et le soubako, en novembre. Les moyens de récolte sont des plus rudimentaires et les nègres de cette partie du Soudan répugnent à toute idée de progrès en agriculture. C'est ainsi qu'ils n'ont pu se décider à adopter encore cet instrument si simple, le brancard, qui leur permettrait d'emporter des fardeaux beaucoup plus lourds que ceux qu'ils se contentent de transporter sur leurs têtes. La routine, il faut bien le dire, est pour le moment, la seule règle de ces peuplades ignorantes; ainsi ont fait leurs pères, ainsi ils feront eux-mêmes. Ils se garderaient bien, si l'impulsion ne leur vient pas d'une race supérieure, de déranger quoi que ce soit aux usages établis par leurs aïeux.

Les récoltes sont conservées dans des greniers en paille de forme cylindrique, de 1 à 2 mètres de diamètre et de 2 mètres de hauteur environ. Ils reposent sur des pierres, qui les mettent à l'abri des insectes et surtout des termites. Ces greniers restent le plus souvent cachés dans les champs et les grains ne sont rentrés qu'au commencement de

l'hivernage. Les Bambaras craignent les incendies, si fréquents avec les fragiles constructions du pays; ils redoutent aussi les razzias continuelles de leurs maîtres toucouleurs, qui ne se lassent de les rançonner et de leur enlever toutes leurs ressources. Ces malheureux sujets cachent donc dans les champs leurs récoltes, et se tiennent prêts, comme nous l'avons vu maintes fois, à abandonner leurs villages vides aux troupes ennemies ou amies, qui viennent les visiter. C'est ainsi que, pendant notre voyage de Tourella à Nango sur la rive droite du Niger, la plupart des habitants des villages bambaras de cette région, nous prenant pour des Toucouleurs, quittaient leurs cases; nous ne trouvions absolument rien dans les villages déserts et nos hommes étaient forcés d'aller fouiller les champs pour nous empêcher de mourir de faim.

Les différents mils récoltés par les Bambaras leur servent pour leur nourriture et pour acquitter les divers impôts plus ou moins vexatoires (impôt personnel, nourriture des Talibés, etc.) établis par les Toucouleurs.

Il est assez difficile d'évaluer, même approximativement, la valeur annuelle des récoltes. On peut dire toutefois, en tenant compte de l'imprévoyance habituelle des nègres et du défaut de débouchés commerciaux dans ces contrées, que la récolte ne dépasse guère les besoins de l'année (nourriture, impôts, confection du dolo, etc.) Quelques Bambaras, économes malgré la crainte des razzias, possèdent bien quelques provisions de prévoyance, mais le fait n'est pas général. Nous avons pu nous en rendre compte nous-même à Nango, village d'environ 400 habitants, qui avait reçu l'ordre d'Amadou de nous nourrir, nous et nos animaux, pendant tout notre séjour dans l'empire toucouleur. Les premiers mois, alors que les nouvelles récoltes n'avaient pas encore paru, nous avions toutes les peines du monde à obtenir la nourriture de nos chevaux; quelques indigènes étaient même forcés d'acheter le mil qu'ils

devaient fournir pour leur part. Plus tard, dès que le maïs eut commencé à pousser, on nous en donna ; il était humide et pas encore entièrement mûr. Enfin, en octobre, dès l'apparition du mil, on nous en donna également. Ainsi, les habitants du village n'avaient pas d'approvisionnements et étaient obligés d'employer leurs récoltes au fur et à mesure qu'elles pouvaient être utilisées. Nous ajouterons encore qu'à l'entrée de l'hivernage, nous avons vu souvent des Bambaras n'avoir plus même de grains pour les semailles et être forcés d'acheter de la semence. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cette apathie au travail disparaîtra en même temps que l'intolérable domination des fils du prophète musulman.

Le plateau du haut Sénégal et le bassin du haut Niger produisent en grande quantité un riz dont le grain a sensiblement la longueur et la grosseur du riz Caroline. Ce riz est, pour l'alimentation, de qualité aussi bonne que les espèces de la Caroline et de l'Inde, que nous importons en Sénégambie, bien qu'il contienne une proportion plus forte de matière amylacée. Le riz se cultive dans des endroits marécageux que les inondations recouvrent pendant la saison pluvieuse ; il est récolté vers la fin du mois de septembre.

La famille des légumineuses fournit les arachides et les haricots. Les arachides sont en grande abondance ; elles se récoltent à la fin du mois d'octobre ou au commencement de novembre. Quant aux haricots, on en trouve trois espèces qui donnent leurs produits depuis la fin de septembre jusqu'au commencement du mois de novembre. L'espèce la plus remarquable est formée par les *niébés guertés*, gros haricots contenus généralement par deux dans une coque poussant en terre à la façon de l'arachide.

Parmi les produits végétaux accessoires, nous trouvons une ou deux cucurbitacées comestibles et deux racines appartenant, l'une, à la famille des Euphorbiacées, l'autre, à celle des Aroïdées. La première, fort commune, peut, quand elle est jeune, remplacer la pomme de terre.

Le tabac, l'indigo et le coton peuvent être récoltés en septembre, et la récolte ne commence guère qu'à cette époque, pour continuer jusqu'en avril.

Les forêts couvrent la région dans toutes les parties qui ne sont pas cultivées ou occupées par les hauteurs, généralement dépourvues de végétation. S'il existe des plateaux arides et dénudés, on peut dire aussi que l'on rencontre de très belles forêts, à arbres de haute futaie, notamment dans les solitudes du Natiaga, du Barinta, du Bétéadougou, du Fouladougou, du Bélédougou et du Manding. Là, sur de grandes étendues de terrain, le sol est couvert d'une végétation excessivement touffue, dont les détritus ont formé une sorte de terreau très fertile, gras, profond, d'une ressource et d'une fécondité étonnantes. Voici les principales essences d'arbres que l'on rencontre dans les fôrets de cette partie du Soudan : le *nérétou*[1] ou *houl*, qui donne de grandes gousses, contenant plusieurs grains de la grosseur d'une petite fève, entourés d'une farine jaune à saveur sucrée et de goût agréable ; le citronnier, qui fournit des fruits à peau lisse et généralement plus petits que ceux de nos climats, le baobab dont les feuilles, récoltées en grande quantité à la fin de l'hivernage, servent à la confection du lallo, tandis que les fruits, contenus dans un long étui cylindrique, sont comestibles et que l'écorce est utilisée pour la confection des cordes du pays; le *gonatier*, arbre excellent pour la construction et donnant des gousses, dont le fruit sert à tanner le cuir; le tamarinier, fort bel arbre dont les fruits, très acides, servent à confectionner une boisson rafraîchissante; le cailcédrat, excellent pour les constructions et dont l'écorce fournit un médicament amer et fébrifuge, employé par les indigènes; le *berre*, arbuste donnant de petits fruits sphériques bons à manger et employés pour la préparation d'une

1. Nous donnons les noms indigènes.

sorte de boisson alcoolique ; le *dimb*, bel arbre au feuillage élégant, dont les fruits, de la forme et de la grosseur d'une poire, ne doivent pas être mangés en trop grande quantité, car ils peuvent produire une sorte de syncope d'une durée assez longue; le *rhat*, employé pour les constructions légères du pays et dont l'écorce bouillie sert à obtenir la teinture jaunâtre des pagnes qui vêtissent les Bambaras et Malinkés; le *dingouton*, donnant des fruits jaunes bons à manger; le fromager, immense arbre utilisé pour la confection des pilons et des mortiers, tandis que la gousse qu'ils produisent est employée pour confectionner une sorte d'amadou; le *gologne*, donnant de petits fruits bons à manger et qui pilés et manipulés, servent aussi à préparer une sorte de savon très en usage sur les bords du Niger; le *dondoul*, dont les feuilles servent à faire du lallo; le *vène*, utilisé pour les manches d'outil et le charbon de forges; le *tiamanoï* qui donne des fruits comestibles ; le *n'taba*, bel arbre à grosses gousses qui contiennent de 6 à 8 gros noyaux justaposés et recouverts d'une chair blanche ou rouge, délicieuse au goût; ces noyaux sont baignés dans un liquide blanchâtre et gluant, et les indigènes attribuent à ces fruits des qualités aphrodisiaques excessivement énergiques; le *khadd*, où les Bambaras et Malinkés placent fréquemment leurs ruches à miel et dont les feuilles par leur apparition (fin septembre) annoncent la fin de l'hivernage; le *toroninkoko*, sorte de ficus, dont les fruits sont attachés directement au tronc et aux grosses branches; le *khos*, que l'on peut utiliser pour la construction des embarcations; le *khel* et le *doubalel*, arbres immenses, sorte de ficus, dont l'ombrage peut abriter une caravane entière ; le *ronier*, sorte de palmier à tronc élancé et droit, arbre très précieux, car son bois, surtout celui du mâle, se conserve indéfiniment dans l'eau et pourrait être par suite employé pour la construction des ponts ; l'acacia, dont on rencontre de nombreuse espèces, etc., etc.

Nous terminerons cette nomenclature par le *karité* ou arbre à beurre (Bassia Parkii), qui mérite une mention spéciale comme produit commercial d'un avenir immense, dès que la voie de communication projetée aura dépassé Bafoulabé. Le karité est très commun dans la vallée du haut Niger et dans celles du Bakhoy et du Baoulé; on en rencontre d'immenses forêts dans le Fouladougou, le Bélédougou, le Manding et le Guéniékalari ; c'est un bel arbre à feuilles oblongues et frisées ; son fruit est de la grosseur d'une noix ordinaire, enveloppée d'une coque assez mince, recouverte d'une chair savoureuse et excellente au goût. La noix, de forme ovoïde, présente une chair blanche compacte, servant précisément à la confection du beurre végétal. La récolte commence à la fin de mai et finit aux derniers jours de septembre. Les femmes, les enfants vont alors journellement dans la forêt, surtout après les fréquents orages ou tornades de l'hivernage et rapportent au village de grands paniers ou calebasses, remplis des fruits que le vent a fait tomber. On les verse dans de grands trous cylindriques, creusés çà et là dans les villages indigènes, au milieu même des rues et des places. Dans ces trous, les fruits perdent leur chair qui pourrit; on les y laisse généralement plusieurs mois, souvent même pendant toute la saison d'hivernage. Les noix sont ensuite placées dans une sorte de four vertical en terre d'argile, disposé dans l'intérieur des cases. Elles sont ainsi séchées au feu et même légèrement grillées. Dès qu'elles sont bien sèches, on casse les enveloppes, on écrase la chair blanche intérieure, de manière à en former une pâte bien homogène. On la met dans l'eau froide et, après l'avoir battue vivement, on la tasse et on l'enveloppe, pour la conserver, dans des feuilles d'arbre. Toutes ces opérations, très longues avec les moyens rudimentaires des nègres, se font ordinairement pendant la saison sèche.

Le beurre de karité est d'un usage constant parmi les

populations bambaras et malinkés du haut Sénégal et du haut Niger ; il sert pour la cuisine, pour les grossières lampes du pays, pour la préparation du savon, pour le pansage des plaies, etc. Les Diulas en exportent une petite quantité vers les rivières du sud, surtout sur les rivières anglaises. Nous croyons que ce produit pourrait trouver son emploi sur une grande échelle en Europe, non moins que l'arachide dont nos bâtiments transportent de si gros stocks dans nos ports de Marseille et Bordeaux. Il pourrait, croyons-nous, servir non seulement à la confection des savons, mais encore à celle des bougies. Toujours est-il qu'il existe, sur les deux rives du Niger, d'immenses forêts de karités, qui n'attendent qu'une exploitation facile et commode pour être mises en œuvre et fournir un objet d'échange, peut-être plus précieux encore que l'arachide. Or, on sait que le commerce de cette plante oléagineuse a fait des progrès considérables dans toute la Sénégambie et que le Cayor seulement en produit aujourd'hui près de 30 000 000 de kilogrammes, ce qui représente bien certainement dix fois la production de ce pays, il y a une trentaine d'années. Le gouverneur Faidherbe disait autrefois que la production en arachides était, en Sénégambie, la meilleure preuve de la prospérité d'une contrée et que la culture de ce fruit donnait toujours naissance à un mouvement commercial considérable. Cette assertion, de plus en plus vraie de nos jours, peut évidemment s'appliquer aussi aux fruits de l'arbre à beurre, qui paraissent être encore plus riches en matières grasses que ces graines oléagineuses et qui ne demandent, pour être récoltées, que la peine d'être ramassées dans les bois. Nous verrons ainsi se produire le même fait que sur les bords de la Gambie et des rivières du sud de notre colonie. Attirés par la fertilité des terres qui bordent le haut Sénégal et ses affluents ainsi que le haut Niger et par les offres avantageuses que leur feront nos traitants, nous verrons les Bambaras et les Malinkés quitter peu à peu les

hauts plateaux pour descendre dans les vallées, où ils se mettront à cultiver l'arachide et à récolter leurs immenses forêts de karités. Ces cultures exigeant un travail constant et un but déterminé, les noirs qui s'y livreront en toute sécurité contracteront vite des habitudes de stabilité et le goût des occupations paisibles. Ainsi conduits tout naturellement à désirer et à acheter avec le produit de leur travail, les denrées et marchandises européennes, ils se créeront de nouveaux besoins, dont la satisfaction sera une source de profits et de bénéfices pour nos traitants et nos commerçants. D'un autre côté, ces cultures sur une large échelle nécessiteront un grand nombre de bras qui seront fournis par tous les indigènes fugitifs des contrées où dominent encore les fils d'El Hadj Oumar et où ils sont exposés sans cesse à être traînés en captivité. Nous admettons que tous ne s'établiront pas d'une manière définitive dans les territoires que traversera notre voie de communication et où opèreront nos traitants, mais, en partant, ils retourneront dans leur pays natal, où ils ne manqueront pas d'émerveiller leurs compatriotes par leurs richesses et de décider nombre de ceux-ci à faire comme eux. De là un grand mouvement commercial qui fera la prospérité des contrées où nous venons de prendre pied par notre établissement de Kita et bientôt par celui de Bammako; ce mouvement aura l'agriculture pour cause première, car nous ne devons pas oublier que les Bambaras et les Malinkés sont des populations presque exclusivement agricoles et que les guerres du prophète sont venues seules détourner de leurs occupations favorites.

RESSOURCES ET PRODUITS DIVERS.

Les produits agricoles ne sont pas les seuls que l'on rencontre dans le haut Sénégal et le haut Niger. Ces contrées renferment d'autres ressources qui suffiraient à elles seules pour justifier les efforts tentés par la France pour

prendre pied dans la vallée du grand fleuve du Soudan. En première ligne nous plaçons l'or, qui paraît exister dans toute la région montagneuse située à la partie supérieure des bassins du Niger, du Sénégal, de la Gambie et de tous les cours d'eau qui baignent cette portion du continent africain. Le Ouassoulou, le Sankaran, le Bambouk et surtout le Bouré sont célèbres par leurs mines d'or; d'autre part, pendant notre séjour à Nango, les colporteurs sarracolets nous parlaient sans cesse de l'or contenu dans les montagnes du Kong et qui était, disaient-ils, en telle abondance, que ce précieux métal formait la seule monnaie usitée dans le pays. On comprend combien il est difficile au voyageur européen, gêné par la méfiance des indigènes qui surveillent leurs mines avec un soin jaloux, d'obtenir des indications précises sur cette question. Par exemple, pour ce qui concerne plus spécialement le Bouré, dont nous nous sommes rapprochés à moins de trois jours de marche pendant notre exploration, les renseignements que nous avons pu recueillir semblent établir que la richesse aurifère de ce petit pays a été surfaite, du moins en ce qui concerne les quantités extraites annuellement. En effet, ce territoire, d'assez médiocre étendue, situé à une vingtaine de lieues au sud de Niagassola, comprend à peine 6000 habitants, répartis dans dix villages, dont cinq seulement ont une réelle importance : ce sont Didi, Sétignia, Kintinian, Balato, Fatoïa. Il est évident qu'une aussi minime population ne doit pas extraire tout l'or qui, sous le nom d'or de Bouré, arrive aux marchés de l'intérieur du Soudan et sur la côte occidentale d'Afrique. Ce sont les commerçants indigènes qui, voulant augmenter la valeur de la matière précieuse qu'ils apportent, lui donnent cette provenance, parce qu'ils savent que l'or du Bouré est considéré par les noirs comme le plus beau et le plus pur de tout le Soudan; souvent cependant ils ont fait leurs acquisitions dans le Ouassoulou ou simplement dans le Bambouk. Il faudra une exploration

sérieuse du Bouré pour établir définitivement la richesse aurifère de ce pays, mais on peut dès à présent supputer assez approximativement un revenu annuel en raisonnant comme il suit: sur les 6000 habitants, 1000 travaillent aux mines. La durée du travail est celle de la saison sèche, soit six mois. D'autre part un mineur heureux peut se faire, il est vrai, 3 ou 4 gros[1] par semaine, mais la moyenne réelle ne dépasse guère un grain par jour, soit un gros tous les quatre jours. Un travailleur se fait donc 45 à 50 gros dans sa campagne et 1000 travailleurs extraient 45 à 50000. Cette quantité représente en argent, dans le pays même, une valeur de 200 000 francs et en Europe 500000 francs.

Ces chiffres doivent se rapprocher sensiblement de la réalité, bien qu'ils s'éloignent des suppositions exagérées que l'on est tenté de faire sur l'extrême richesse du Bouré. Nul doute d'ailleurs que si des mains plus habiles et surtout plus actives s'emparaient des mines, on verrait augmenter rapidement le produit de cette industrie. Actuellement, l'or du Bouré s'écoule surtout vers les rivières du sud par le Fouta-Djallon; les Diulas et les percepteurs d'Ahmadou en emportent une certaine quantité vers Ségou; enfin, une faible part vient aux escales françaises de Médine et Bakel.

Pendant notre séjour dans la vallée du Bakhoy, nous nous sommes efforcés d'entrer en relations avec le Bouré, sorte de république, gouvernée par les chefs des familles les plus importantes. Ce petit état dont les habitants, peu belliqueux, recherchent le calme et la sécurité, ne serait pas éloigné de se placer sous notre protectorat, qui le défendrait contre l'avidité des chefs voisins. Nous avions même obtenu que plusieurs notables de la contrée seraient envoyés au gouverneur de notre colonie et nous avons appris, en effet, que ceux-ci étaient arrivés à Saint-Louis peu après embarquement pour la France.

1. Le gros vaut 3 grammes 8.

Voici maintenant les procédés des indigènes pour l'extraction de l'or. Nous avons pu examiner leurs puits d'extraction au village de Koumakhana, non loin de Niagassola, dans une région qui semble couverte de gisements aurifères et dont les habitants se consacrent presque exclusivement à ce travail, en même temps qu'à celui de leurs champs. Les mines se composent de petits puits de quatre-vingts centimètres à un mètre de diamètre et profonds de 2 à 5 mètres; disposés en quinconces, à quelques mètres les uns des autres, ils sont souvent reliés par des galeries souterraines. Ce travail s'exécute à l'aide d'un pic à main. Arrivés à une certaine profondeur, les ouvriers enlèvent les déblais au moyen de calebasses, tirées par des cordes; pour se faciliter la descente, ils réservent sur les parois des trous où ils placeront les pieds et les mains. Ces puits, après avoir traversé une couche d'une sorte de grès roussâtre, rencontrent de l'argile, puis, au-dessous, du sable mêlé de quartz, quelquefois même un véritable gravier. Ce dernier terrain contient le métal que l'on retire généralement sous forme de poudre et aussi, bien que plus rarement, en petits lingots de la valeur d'un demi-gros.

Le voisinage des mares donne toute facilité pour les lavages. Ce travail délicat est confié à des femmes, qui suppléent par le soin qu'elles apportent à l'opération, aux moyens grossiers et insuffisants dont elles disposent. Leur matériel se compose de calebasses et de pots d'argile. La terre aurifère extraite de la mine est mise dans des calebasses jusqu'à mi-hauteur; on achève ensuite de remplir ces récipients avec de l'eau claire. Les ouvrières, rompues à cet exercice, impriment alors un mouvement circulaire aux calebasses, et, bientôt, l'argile étant bien délayée, il ne reste au fond du vase que l'or et le quartz. L'eau terreuse ainsi obtenue pouvant contenir encore quelques parcelles de métal, est versée dans les jarres d'argile pour subir un

deuxième lavage; les premiers dépôts d'or sont également lavés de nouveau avant d'être livrés aux forgerons ou aux commerçants. Nous aurions désiré connaître comment l'or était ensuite purifié et mis en lingots, mais les ouvriers de Koumakhana, fort ombrageux, refusèrent de nous donner toute indication. Les mineurs interrompent leur travail au moment des cultures et à l'hivernage, mais ils recueillent encore quelques faibles quantités d'or par le singulier procédé suivant. Ils placent au fond des puits, dans les galeries et dans les lits de certains ruisseaux, des os de bœufs ou d'autres gros animaux et des roseaux, évidés à l'intérieur. Les terres, délayées par les pluies torrentielles de la saison d'hivernage, passent à travers ces objets en y déposant souvent des parcelles ou de petits grains du précieux métal.

On voit, en somme, qu'avec des moyens aussi rudimentaires, les nègres de ces contrées ne peuvent obtenir qu'un résultat des plus médiocres et qui ne peut nous fournir de base pour évaluer, même approximativement, les richesses aurifères de cette vaste région. Ajoutons encore que ces indigènes qui semblent craindre de voir leurs mines s'épuiser, ne travaillent que pendant une partie de l'année et à certains jours de la semaine, et que leurs recherches ont toujours lieu dans le lit des ruisseaux et dans le fond des vallées et ne s'étendent jamais sur les fleuves ou sur les sommets dont la constitution géologique semblerait cependant promettre un rendement plus considérable. Enfin, nous insisterons sur ce fait qu'une seule catégorie d'individus, la caste des forgerons, est employée au travail de l'extraction de l'or.

Quoi qu'il en soit, aucune tentative n'a encore été faite pour mettre en œuvre les mines d'or du haut Niger et nous sommes persuadés que le succès couronnerait une exploitation sérieuse, faite avec méthode et persévérance, dans des contrées restées jusqu'ici fermées à notre commerce.

Les gisements de fer sont nombreux et abondants dans le haut Sénégal, sur les bords du Bakhoy, dans le Fouladougou, le Bélédougou, le Manding, le Guéniékalari, etc. Le minerai qui se présente souvent en grandes masses, est exploité par les indigènes, dont les forgerons construisent eux-mêmes les instruments de guerre ou d'agriculture que l'on rencontre dans le pays. Il est travaillé dans des fourneaux en terre, à peu près cylindriques, élargis vers le milieu, hauts de 3 mètres environ, sur 1 mètre de circonférence. Des ouvertures sont pratiquées à la base et à fleur de terre ; on y adapte des soufflets mus à la main. L'une des ouvertures, plus grande que les autres, fermée au commencement de l'opération, communique avec une excavation en pisé où aboutira la coulée future. Lorsqu'il s'agit de préparer une certaine quantité de fer, tous les forgerons du village se mettent à l'œuvre en même temps. Ce jour de travail est aussi pour eux un jour de fête. La coulée est arrosée à l'avance de bière de mil (dolo) et les ouvriers, excités par de copieuses libations, empilent par couches superposées le minerai et le charbon. Celui-ci est excellent et provient de certains arbres dont les indigènes nous ont donné les noms et montré les échantillons. Le feu est allumé, les cris et les chants redoublent et tout le monde se met aux soufflets, soufflant jusqu'à ce que le métal soit obtenu. Ce dernier n'est pas de la fonte, c'est un fer analogue à celui que l'on prépare dans les Pyrénées par la méthode dite catalane. On le travaille ensuite à la forge, tel qu'il sort du fourneau et sans aucune autre manipulation.

Nous pensons que l'exploitation de ces gisements de fer serait facile et peu coûteuse; il y aurait là une source de commerce pour nos négociants, s'ils essayaient d'installer dans cette région un établissement métallurgique où le métal serait mis en œuvre, travaillé et vendu sur place à tous les indigènes des environs. Inutile en outre d'insister sur les services que pourrait rendre une semblable exploita-

tion au point de vue des constructions et des travaux projetés dans le haut pays.

Nous citerons encore, parmi les produits métallurgiques, l'argent qui a été signalé en quantités notables dans les montagnes du Bambouk, et le mercure que l'on trouve dans le Boundou à l'état natif et par globules de près d'un millimètre de diamètre. Les indigènes le recueillent en faisant des trous coniques à parois très inclinées, sur lesquelles roule le mercure. Mais nous le répétons, aucune exploration géologique sérieuse n'a encore été faite dans ces régions et il n'est point possible de porter un jugement précis sur les richesses métallurgiques de ces immenses territoires, vierges de toute entreprise industrielle et de toute exploitation commerciale.

En dehors des produits agricoles et métallurgiques déjà énumérés, nous compterons parmi les ressources naturelles qui nous paraissent devoir être utilisées par notre commerce : les gommes, le caoutchouc, les plumes d'autruche, les oiseaux vivants, les peaux d'oiseaux (merles métalliques et autres), la cire, les peaux et l'ivoire.

Pour ce dernier produit, nous voulons parler non seulement des dents d'éléphant, mais encore des dents d'hippopotame. Les hippopotames abondent dans tout le haut Sénégal et nous doutons qu'il y ait un pays au monde où ces pachydermes soient en plus grand nombre que sur les bords du Bakhoy ou du Baoulé. Les indigènes, mal équipés et mal armés, sont incapables de les chasser et les énormes amphibies occupent en maîtres toutes les rivières de la contrée. Bien que leur ivoire ne soit pas aussi estimé que celui de l'éléphant, nous ne doutons pas qu'il n'y ait là, pour notre commerce, un élément de richesse assurée, lorsque nos établissements se seront étendus jusqu'au Niger, et qu'une voie de communication permettra d'en acheminer les produits vers nos escales du Sénégal.

Quant aux animaux domestiques ou autres, nous avons

rencontré des chevaux en assez grand nombre sur la droite du Niger. Ils proviennent généralement du Kingui, province située au sud de Nioro ou des pays maures. La race en est assez petite, bien que l'on trouve des échantillons d'aussi forte taille que nos chevaux algériens; mais les bêtes sont solides, robustes et parfaitement appropriées au rude climat de ces contrées insalubres; ainsi, bien qu'insuffisamment nourris pendant la route, les cinq chevaux que le Sultan Ahmadou nous avait donnés pour notre retour, ont franchi en 26 jours les 1000 kilomètres qui séparaient Nango de Bakel. Il faudra du reste tôt ou tard avoir recours aux chevaux maures ou du Kaarta pour notre cavalerie dans le haut pays, car les expériences des trois dernières années prouvent que ceux-là seuls peuvent y vivre. Les chevaux d'escadron que nous avions amenés sur les bords du Niger sont tous morts, pendant l'hivernage de 1880, d'une sorte de nasarche, appelée *lorko* dans la langue indigène. De même, les détachements de spahis sénégalais qui ont fait partie des dernières expéditions, se sont vus démontés en fort peu de temps, dès les premiers jours de la campagne. Il est possible toutefois que ces animaux, lorsqu'ils seront bien soignés et abondamment nourris d'orge, leur aliment ordinaire s'acclimatent plus tard dans cette région qui s'est toujours montrée inhospitalière aux chevaux algériens.

Les ânes du Karta et du pays de Ségou sont de taille très petite. Ils sont du reste bien proportionnés, bien musclés et ont le pied très sûr. Malgré les mauvais traitements dont leurs maîtres les accablent, ils sont doués de qualité vraiment extrordinaires, et on les voit porter des fardeaux énormes avec une aisance, une agilité qui étonnent toujours. Il est regrettable que les indigènes n'aient pas encore songé à accoupler l'âne et la jument du pays, car tout fait penser que l'on obtiendrait ainsi d'excellents produits. Déjà les mulets d'Algérie vivent beaucoup mieux dans la région

que les chevaux du même pays, et l'on est porté à croire que les animaux procréés dans ces contrées malsaines, où ils seraient par suite tout à fait acclimatés, rendraient les plus grands services non seulement aux indigènes, mais encore à nos convois et à nos colonnes, dans un pays encore dépourvu de voies carrossables.

Les bœufs, les moutons, les chèvres sont en très grand nombre, particulièrement sur la rive droite du Niger, où l'on rencontre de grandes tribus de Peuls, voués exclusivement à l'élevage des troupeaux. Qu'une longue paix vienne encore à régner dans ces immenses plaines visitées journellement par les Tabilés d'Ahmadou, et l'on verra se reformer ces grandes agglomérations de bœufs qui faisaient la richesse des habitants, Peuls et Bambaras, avant les conquêtes d'El Hadj Oumar.

Nous ne parlerons des autres produits de la faune de la région que pour dire que ces contrées et notamment les immenses solitudes du plateau que baignent le Bakhoy et le Baoulé, abondent en fauves de toutes espèces : éléphants, girafes, panthères, antilopes de différentes espèces, etc. Enfin donnons une mention spéciale aux nombreuses variétés d'oiseaux, perdrix, poules de Pharaon, outardes, pintades, grues, échassiers, perruches, perroquets, pigeons, merles métalliques et autres, petits oiseaux de toutes sortes, etc., qui peuplent les forêts de ces territoires déserts.

COMMERCE ET ORGANISATION COMMERCIALE.

Le commerce n'existe qu'à l'état rudimentaire dans la partie du Soudan visité par la mission, et, cependant, les Bambaras, les Malinkés, et surtout les Sarracolets paraissent avoir les plus grandes aptitudes pour les transactions commerciales. Astucieux, persuasifs et tenaces, ils aiment à marchander et excellent dans les interminables discussions

auxquelles donne lieu l'une de ces opérations d'échange où le trafic s'opère avec des objets de troc dénués de toute valeur. Apres à la possession et avides de bénéfices, ils mettent un temps infini et prodiguent toute leur éloquence pour engager, continuer ou terminer une transaction commerciale. Toutes ces transactions ont évidemment lieu par voie d'échange. On fait généralement usage, pour les petites affaires, de cauris et de bandes ou carrés de coton; pour les grandes, c'est le captif ou l'esclave qui est l'unité d'échange. Le cauri[1] est une coquille univalve des mers de l'Inde, servant de monnaie sur la rive droite du Niger, depuis ses sources jusqu'à Tombouctou. Sa valeur est d'environ 3 à 5 francs d'argent les 5000 ou plutôt les 4000, car le système de numération a 8 pour base, ce qui fait qu'on compte 80 pour 100, 800 pour 1000, 8000 pour 10 000, etc. Les indigènes comptent par 5 cauris à la fois, qu'ils ramassent avec une dextérité et une promptitude tout à fait remarquables ; quand ils ont 16 tas de 5, il font un gros tas de 80, qu'ils appellent 100. Quand ils ont 5 de ces tas, ils les réunissent encore, en font 5 autres, réunissent le tout : c'est 1000.

Ce sont les caravanes des Sarracolets qui servent d'intermédiaires entre les Soudaniens et les comptoirs et escales du Sénégal, de la Gambie et des rivières du sud de notre colonie. Sur le Sénégal, le dernier établissement commercial est Médine et nos progrès politiques vers le Niger n'ont encore pu décider nos négociants à pousser leurs comptoirs jusqu'à Kita. Il est vrai qu'à partir de Médine la voie commerciale du fleuve devient à peu près inutilisable, et qu'une route carossable permettra seule aux produits indigènes des régions nigériennes de s'acheminer vers Médine et Bakel, tête de ligne du Sénégal. C'est principalement à Bakel et Médine, à Fattatenda, sur la Gambie, à Boké

1. En ouoloff, *petauw*; en bambara, *koulou*; en toucouleur, *tiédé*.

dans le Rio-Nunez et à Sierra-Leone, à l'embouchure de la Rokelle, que les Sarracolets forment leurs caravanes, pour se diriger ensuite par les itinéraires[1] indiqués sur la carte jointe au présent travail, vers le Niger et les marchés du Soudan occidental.

Les principaux objets d'importation sont le sel, les verroteries, la poudre, les fusils à silex à un ou deux coups, les pierres à feu, les clous de girofle, les guinées, tissus de coton grossiers et étroits, teints en bleu et fabriqués à Rouen, en Belgique et dans l'Inde, le calicot blanc, les étoffes désignées sous le nom de *roum*, *sucreton*, *baja*, *liménéas*, etc., l'ambre, le corail, les cornalines, le tabac, le tafia, etc.

Les caravanes, partant de Bakel, sont composées généralement de 20 à 60 individus qui conduisent des « bourriquots » ou plus rarement des bœufs porteurs. Celles qui partent de la Gambie et des rivières du sud de notre colonie, n'amènent pas d'animaux porteurs; tous les produits sont transportés à tête d'homme. Aussi peut-on s'imaginer combien les captifs sont utiles et recherchés dans cette région et il est permis d'avancer, sans crainte de se tromper, que le commerce d'esclaves forme la majorité des transactions dans ces malheureuses contrées. Il nous a été possible, pendant notre long séjour sur la rive droite du Niger, de recueillir des détails sur ce triste commerce.

D'où sortent ces files d'esclaves qui, après avoir sillonné toutes les routes du Soudan, vont alimenter les marchés du bas Niger ou sont vendus aux Maures du Sahara et dans les escales des fleuves de la côte occidentale? Les pays à esclaves embrassent l'immense région, encore peu connue, qu'arrosent les premiers affluents du Niger. Ces contrées, dont nous avons déjà pu constater l'extrême barbarie dans un chapitre précédent, sont relativement plus peuplées que

1. Voir la carte jointe au *Bulletin* (3e trimestre 1882).

celles du reste du Soudan occidental. Le Ouassoulou, notamment, passe pour avoir une population très dence, et pour exprimer jusqu'à quel point les villages sont rapprochés, les indigènes disent que « le roi peut, sans sortir de sa capitale, transmettre ses ordres, de voix en voix, jusqu'aux extrémités de son immense empire. » Les habitants, ainsi que nous l'avons déjà vu, sont un mélange de Peuls métis, qui se font, sans distinction de nationalité, une guerre perpétuelle. Le seul objet de ces combats incessants est de s'enlever réciproquement des femmes, de jeunes hommes et des enfants pour aller les vendre ensuite sur les marchés renommés de Tengréla, Dialakoro, Kankan, Kéniéra, etc. Ces moyens de s'enrichir sont si bien entrés dans les mœurs, qu'on les voit employer par toutes les classes de la société : les chefs, pour renouveler leurs provisions de fusils et de poudre et s'acheter de beaux ornements, vendent leurs propres sujets. Lorsque les villages ont terminé les récoltes, les jeunes gens se réunissent en bandes armées et vont chez les voisins chercher à « gagner un peu de bien ». Dans les moments de disette, les faits deviennent plus monstrueux ; ce sont alors les pères de famille qui, pour améliorer leur situation, conduisent sur les marchés leurs propres enfants. Des Diulas nous ont avoué avoir acheté des petites filles de leur caravane à leur propre frère ; celui-ci les avait traîtreusement éloignées de la case paternelle pour les vendre ensuite à vil prix. Les peuplades qui se font ainsi les pourvoyeuses de chair humaine, sont loin cependant de vivre sur un sol ingrat. Indépendamment de la fertilité réelle des terrains, elles ont des mines d'or plus abondantes encore que celles du Bouré et du Bambouk. On ne peut accuser que leur état sauvage et le principe même de l'esclavage, admis malheureusement par tous les peuples africains. Si les acheteurs ne foisonnaient pas dans les marchés du haut Niger, le trafic cesserait de lui même.

Les profits du commerce des esclaves sont considé-

rables. Voici comment opérent les Diulas. Les uns partent de nos escales du haut Sénégal ou de la Gambie; suivant les itinéraires tracés sur notre carte, ils transportent d'assez gros stocks de guinée, fusil, poudre, etc., dans le Kingui et vers Nioro. Là, ils achètent aux Maures le sel du Sahara; dans les moments d'abondance, ils obtiennent trois barres ou *bafals* de sel pour deux pièces de guinée [1]. Ils montent ensuite par Kita et Niagassola vers les marchés du haut Niger; franchissant le fleuve aux gués de Tourella ou de Dialakoro, ils s'arrêtent le plus souvent à Kéniéra, qui, au moment où nous visitions ces régions, était le point le mieux alimenté en captifs. Chaque captif, à Kéniéra, coûtait une barre de sel. Ainsi, deux pièces de guinée, d'une valeur assurément inférieure à 25 francs, procuraient aux Diulas trois créatures humaines dont la vente devait produire, au retour, de 600 à 800 francs. Les caravanes, en poursuivant leur route jusqu'à Diacourou, dans le Ouassoulou, avaient encore les esclaves à meilleur compte ; toutefois, ce dernier marché était surtout renommé pour son commerce d'or et on y vendait la barre de sel jusqu'à sept gros.

Les autres Diulas qui exploitent les mêmes contrées opèrent d'une façon analogue, mais en employant d'autres moyens d'échange et en suivant un autre itinéraire. Venus de la Gambie, ils traversent le Niocolo, se joignent dans le Fouta-Djallon aux caravanes qui se sont approvisionnées à Boké (Rio-Nunez) ou dans les factoreries de la Mellacorée et des Scarcies; ils débouchent tous ensemble sur le haut Niger par le col de Sarebowal, derrière Timbo. Leurs objets d'échange consistent surtout en fusils et poudre de traite. Les premiers marchés de Sankaran, actuellement bondés des victimes du farouche Samory, sur le caractère duquel nous avons déjà éclairé nos lecteurs, donnent

1. Une pièce de guinée d'une quinzaine de mètres vaut environ 12 francs en détail à Saint-Louis.

les mêmes bénéfices qu'à Kéniéra; tout fusil d'une valeur de 15 francs vaut un captif.

Un grand nombre de Diulas continuent ensuite leur route sur Tangréla pour y acheter des *colas*[1] à bon compte; puis ils reviennent par Dialakoro, le Bouré et le Bambouk, où ils échangent avantageusement leurs colas contre de l'or. D'autres, enfin, gagnent Ségou, Djênné ou Tombouctou par divers itinéraires, affectant tous des directions parallèles au cours du Niger.

Toutes ces transactions sont faites presque exclusivement par les Sarracolets qui possédent au plus haut degré l'instinct du négoce. Leur commerce est loin, du reste, de se pratiquer en toute sécurité; ils sont souvent obligés de traverser des pays en guerre, où ce n'est qu'à force de ruses qu'ils parviennent à sauver leurs marchandises.

Dans les contrées où règne la paix, les conditions ne sont guère meilleures, car ils ont alors à satisfaire les exigences de certains chefs qui leur font payer de fortes redevances. Par exemple, dans l'empire d'Ahmadou, il existe sur chaque route commerciale certains villages où les Diulas doivent payer une sorte d'impôt, s'élevant souvent au dixième de leurs marchandises. Ainsi, sur la route de Médine à Ségou,

1. La noix de cola fait l'objet d'un commerce très important dans les contrées occidentales et centrales de l'Afrique. Ce fruit provient d'un arbre appelé *Sterculia*, qui croît surtout dans le Congo et sur les bords de nos rivières du sud. Semblable à un noyer de moyenne grandeur, cet arbre a des feuilles étroites, non dentées, d'un vert clair, et porte des bouquets de fleurs blanches à six pétales; ses fruits ressemblent pour la forme, tantôt à un concombre, tantôt à une grosse pêche, et sous une chair blanche, rosée ou orangée, ils contiennent plusieurs noyaux oblongs de la grosseur et de la couleur d'un marron d'Inde; chacun des noyaux renferme une amande assez dure, rose ou blanche. C'est à une substance excitante contenue dans l'amande, que ces noyaux ou noix doivent leur importance commerciale chez les indigènes; ceux-ci, qui ont l'habitude de mâcher la noix de cola, en contractent le besoin à tel point, qu'ils achètent souvent ces fruits à des prix très élevés. Nous-mêmes, nous avions fini par rechercher beaucoup ces colas, que nous mangions en route pendant nos longues étapes de nuit.

les villages de Kouniakary, Nioro, Guigué et Nyamina, sont dans ce cas ; sur la route qui suit la vallée du Bakhoy, les percepteurs sont placés à Mourgoula et Tourella. Les Diulas venant du sud payent les droits au village de Sougoula, non loin de Boghé. Au marché de Nioro, les Maures commerçants paient comme impôt un bafal de sel sur dix ; les deux tiers de cet impôt sont pour le chef de Nioro, l'autre tiers est pour le sultan.

Certaines contrées du haut Niger, spécialement le Kaarta, le Guéniékalari et le pays de Ségou, possèdent des marchés périodiques très suivis et très animés. Voici, par exemple, la liste des villages de cette dernière contrée où se tiennent ces marchés hebdomadaires, avec l'indication des jours où ils ont lieu :

Lundi : Ségou-Sikoro, Kama, Kouloro, Massabougou, Bougouni.

Mardi : Boghé.

Mercredi : Kolodimini, Bougouba, Nyamina, Sambabougou.

Jeudi : Sékoro, Soïa, Cacoulé, M'Baye, Gassola.

Vendredi : Banakoro, Somoné, Ténégou, Samagolaqué.

Samedi : Fasona, Somonobougou, Bounou.

Dimanche : Massala, Dongassou.

Nous terminerons ce chapitre par une sorte de mercuriale du marché de Ségou, en faisant remarquer que la monnaie employée est le cauri, dont les 5000 valent de 3 à 5 francs d'argent.

Captifs (suivant la qualité).....	140000 110000 100000
Chevaux.....	200000 à 300000
Bœufs.....	60000
Anes.....	40000
Chèvres.....	2500 à 6000
Moutons.....	2500 à 6000
Poulets.....	150 à 300

Calicot blanc (coudée de 0m,50	600
5 francs (pièce d'argent).....	3500 à 5000
Baril de poudre (2 kilos).....	2000
Guinée (la coudée).....	500
Cotonnades françaises, baja, indiennes, etc.	600
Mousseline	800
Moule de mer (2 litres environ).....	120
Moule de riz.....	300
Bafal de sel	40000
Or (le gros = 3gr,8).....	5000 à 6000
Boubou en coton indigène.....	6000 à 7000
Pantalon indigène.....	5000 à 6000
Fusil à pierre, 1 coup, 2 coups.....	25000 à 30000
Verroteries (1 grain).....	20
Pierres à feu.....	20
Ambre. Petite boule.....	1000
Ambre. Grosse boule.....	3000
Moule d'arachides.....	30
Corail (le morceau).....	2000

Ces prix sont à peu près les mêmes dans tout le pays de Ségou et le Guéniékalari. Ils varient dans les marchés du sud. Ainsi, à Kéniéra, pour 2 à 5 pièces de guinée, on a un captif; pour un fusil, également. A Diakarou, pour une barre de sel, on a 7 gros d'or ou un captif; un cheval ne vaut pas moins de huit captifs.

En résumé, il se dégage de toutes ces considérations commerciales une conséquence indiscutable, c'est la nécessité de faire disparaître la captivité, qui donne lieu à des transactions aussi immorales et qui engendre des guerres continuelles, sources de pillages et de destructions, arrêt inévitable de tout progrès et de toute civilisation.

CLIMATOLOGIE.

Les docteurs Bayol et Tautain se sont occupés avec le plus grand soin des observations météréologiques pendant toute la durée de la mission. De Médine au Niger, c'est-à-dire du 22 mars au 15 mai 1880, le docteur Bayol n'a

cessé de tenir son carnet d'observations, malgré les fatigues de la marche et les inconvénients résultant de nos déplacements continuels. Toutefois, nous n'avons pu consulter ces observations que du 22 mars au 24 avril, jour de notre départ de Kita, le pillage de Dio ayant empêché de rassembler les renseignements météréologiques pris depuis Kita jusqu'à Dio. Nous n'insisterons donc pas sur le travail du docteur Bayol, nous bornant à faire remarquer que, pendant les mois de mars et d'avril, le thermomètre s'est élevé presque tous les jours entre deux et trois heures de l'après-midi, à 39° C., et que les températures les plus élevées ont été observées le 8 avril à Soukoutaly (41° C. à 4 heures de l'après-midi), le 10 avril à Fangalla (40°,8 à deux heures et demie de l'après-midi) et à Kita où le thermomètre a souvent dépassé 40° C.

Nous nous occuperons plus spécialement du travail du docteur Tautain, qui embrasse une période de près de dix mois (1er juin 1880 au 21 mars 1881), pendant laquelle les observations, prises dans le même lieu et dans les mêmes conditions, pemettront peut-être d'apprécier le climat de pays riverains du Niger, c'est-à-dire d'une région qui sera avant peu ouverte à nos soldats et à nos commerçants.

Nous extrayons donc presque textuellement du travail du docteur Tautain les renseignements qu'on va lire.

Nos instruments, par suite de la perte de notre convoi, se réduisaient à un thermomètre et à un baromètre.

Le thermomètre était un thermomètre centigrade, gradué sur verre en demi-degrés depuis —10° jusqu'à +42°. Le liquide était l'alcool non coloré. Il avait été comparé avant le départ avec le thermomètre de l'observatoire de l'école des Frères à Saint-Louis; à notre retour, nous avons pu faire de nouvelles comparaisons et nous assurer ainsi du bon état de conservation de l'instrument.

Quant au baromètre, c'était un baromètre holostérique de

Ducray-Chevalier, petit instrument très portatif, sensible et cependant construit assez solidement pour avoir pu, dans la route, subir d'assez nombreux chocs sans cesser de donner d'excellentes indications.

Les instruments étaient suspendus librement à 1m,80 du sol, sous un hangar, que nous avions fait construire dans la cour d'un groupe de cases en terre; la cour était légérement ouverte au sud, au sud-ouest, voire même à l'ouest et au nord-ouest; du côté de l'est et du nord, le peu d'élévation des murs et la présence de baies permettaient une suffisante circulation des courants d'air.

Les observations étaient prises quatre fois par jour: à six heures du matin, dix heures du matin, deux heures et six heures du soir.

Le village de Nango, où nous avons séjourné pendant toute cette période, est situé par environ 13° de latitude nord et 9° de longitude ouest du méridien de Paris, sur la rive droite du Niger, à environ 35 kilomètres de ce fleuve. Le pays qui entoure Nango est une vaste plaine, avec quelques rares accidents peu élevés. Autour du village, jusqu'à une distance de 1 à 4 kilomètres, selon les directions, le terrain a été défriché et l'on ne voit ques des champs cultivés, parsemés d'arbres assez nombreux: l'Acacia albicans, auquel sont accrochées les ruches, le Tamarindus indica, souvent sacré, le Parkia, dont les gousses sont remplies d'une farine jaune d'or, enveloppant la graine et fort agréable à manger, le Bassia Parkii dont les fruits servent, après que la pulpe en a été mangée, à faire le beurre végétal, le Koya senegalensis et deux espèces de figuier. Au delà des cultures, des broussailles plus ou moins épaisses avec des arbres nombreux, forment une forêt assez claire, dont les essences dominantes sont celles que nous avons citées plus haut et les Adansonia, les Bombax, un grand arbre malvacé voisin du Bombax, un acacia à gomme friable, des Balanites ægyptiaca assez rabougris et des Zizyphus.

Le sol est formé par une épaisse couche d'argile rougeâtre, humifiée à la surface et seulement jusqu'à une faible épaisseur; en certains points percent des blocs ou des tables de grès et des bancs plus ou moins étendus de roches, qui paraissent être des argiles imprégnées de sels de fer et ayant subi un métamorphisme.

Comme la Sénégambie, le pays de Ségou présente deux saisons bien tranchées, la saison sèche et la saison humide.

Le tableau suivant donne les températures moyennes mensuelles.

Noms des mois.	Moyennes des températures de 6 h. m. et 2 h. s.
Juin 1880	28°,84
Juillet	26°,10
Août	24°,75
Septembre	26°,02
Octobre	26°,90
Novembre	24°,00
Décembre	22°,53
Janvier 1881	22°,44
Février	26°,55
Mars	28°,80

On voit donc qu'en juin l'hivernage ou la saison humide est commencé, mais les pluies sont encore rares; la température moyenne du mois est de 28°,8.

En juillet et en août, les pluies sont de plus en plus fréquentes et de plus en plus abondantes ; la température moyenne descend à 26°,1, puis à 24°,7. Au mois de septembre les pluies sont encore fréquentes, mais leur intensité et leur abondance ont diminué; la température remonte à 26°. Le mouvement d'ascension continue en octobre, mais très faiblement, car la fraîcheur des nuits commence à se faire sentir.

La saison sèche approche. Elle commence en novembre, et nous voyons une deuxième descente de la température,

qui continuera à s'abaisser en décembre et arrivera à sa plus faible moyenne en janvier : 22°,4.

En janvier, la température de l'après-midi est élevée ; en février, cette ascension du thermomètre continue en même temps que les nuits deviennent moins froides ; et la température moyenne remonte, 26°,5 en février, 28°,8 en mars. Il est évident que ce mouvement ascensionnel continue pendant la fin de mars, le mois d'avril et peut-être le commencement de mai, pour s'arrêter ensuite et que, comme en Sénégambie, il y a, dans une année, deux maxima et deux minima de la température : le premier minimum en janvier, le premier maximum en avril ou au commencement de mai, le second minimum en août et le second maximum en octobre.

Le deuxième tableau que nous donnons indique de quelles quantités a varié la température d'un mois à l'autre. Le signe + indique l'augmentation, le signe — l'abaissement :

Noms des mois.	Variations.
De juin à juillet 1880.....	— 2°,7
— juillet à août 1880.....	— 1°,3
— août à septembre 1880.....	+ 1° 2
— septembre à octobre 1880.....	+ 0°,8
— octobre à novembre 1880.....	— 2°,1
— novembre à décembre 1880.....	— 2°,
— décembre 1880 à janvier 1881.....	+ 0°,9
— janvier à février 1881.....	+ 4°,1
— février à mars 1881.....	+ 2°,2

Si nous considérons maintenant la marche de la température pendant la journée, nous verrons que cette température est à son minimum vers six heures du matin ; elle monte progressivement vers une heure ou deux heures de l'après-midi, reste sensiblement stationnaire pendant environ une heure ou une heure et demie et descend assez lentement jusqu'à six heures du soir ; à partir de cette heure, la rapi-

dité de la descente augmente et la température revient au minimum vers six heures du matin.

Telle est la marche générale de la température. Mais, si nous examinons cette marche mois par mois, nous verrons certaines différences dans la rapidité avec laquelle s'élève ou s'abaisse la température. Ce sont ces différences que résume le tableau suivant :

MOIS.	VARIATIONS DE LA TEMPÉRATURE.			
	6 h. m. à 10 h. m.	10 h. m. à 2 h. s.	2 h. s. à 6 h. s.	6 h. s. à 6 h. m.
Juin 1880....	+ 5°,6	+ 3°,8	— 3°,0	— 6°,4
Juillet —	+ 4 2	+ 2 2	— 2 1	— 4 3
Août —	+ 3 6	+ 1 9	— 2 6	— 3 9
Septembre —	+ 5 0	+ 2 9	— 3 4	— 4 5
Octobre —	+ 6 8	+ 4 0	— 3 2	— 6 6
Novembre —	+ 10 5	+ 5 7	— 5 7	— 10 4
Décembre —	+ 12 3	+ 3 9	— 4 5	— 13 0
Janvier 1881....	+ 20 0	+ 2 8	— 5 4	— 17 3
Février —	+ 13 8	+ 3 2	— 5 0	— 12 9
Mars —	+ 14 4	+ 3 4	— 4 9	— 12 9

L'inspection de ce tableau montre que, pendant les mois d'hivernage, la température ne varie que dans une petite étendue à quelque moment de la journée que ce soit, et que le mouvement est assez uniforme.

A mesure que la saison sèche et froide s'accentue, l'étendue des variations de six heures du matin à dix heures du matin et de six heures du soir à six heures du matin augmente notablement, puis elle recommence à diminuer lorsque la saison commence à redevenir plus chaude.

Quant aux variations de dix heures du matin à deux heures du soir, elles ont bien moins d'étendue et ne diffèrent que de peu, si l'on compare deux mois entre eux. Il en est de même de celles de deux heures à six heures du soir.

La température la plus basse qu'il nous ait été donné d'observer est une température de 8°, le 28 janvier 1881, à six heures du matin.

Le tableau ci-dessous donne la liste des températures inférieures à 16°.

TEMPÉRATURES	NOMBRE DE FOIS.	DATES OU ELLES ONT ÉTÉ OBSERVÉES.
8°	1	28 janvier 1881.
de 8° à 9°	2	19 décembre 1880 ; 4 janvier 1881.
9°	4	20 décembre 1880 ; 9, 14, 17 janvier 1881.
9° à 10°	3	21 décembre 1880 ; 7, 25 janvier 1881.
10°	7	18, 22 décembre 1880 ; 6, 10, 11, 13, 31 janvier 1881.
10° à 11°	3	22, 29 janvier ; 1er février 1881.
11°	5	17 et 31 décembre 1880 ; 26, 27, 30 janvier 1881.
11° à 12°	5	2, 5, 16, 24 janvier ; 2 février 1881.
12°	7	1, 3, 8, 15, 18, 19, 21 janvier 1881.
12° à 13°	2	15, 16 novembre 1880.
13°	8	19, 29 novembre, 11, 12, 13, 27, 28 décembre 1880 ; 8 février 1881.
13° à 14°	5	18, 25, 27 novembre ; 26 décembre 1880 ; 23 janvier 1881.
14°	8	13, 14, 17, 20, 24, 26 novembre ; 14, 25 décembre 1880.
14° à 15°	2	14 15 février 1881.
15°	9	22, 23, 30 novembre ; 23, 24, 30 décembre 1880 ; 20 janvier, 9 février 1881, 13 mars.
15° à 16°	4	7, 16 décembre 1880 ; 10 et 16 février 1881.
	75	16 en nov. — 20 en déc. — 30 en janv. — 8 en fév. — 1 en mars.

On voit que la majeure partie des basses températures a été observée au mois de janvier, dont tous les jours, sauf un, ont vu le thermomètre descendre au-dessous de 16°. Viennent ensuite décembre puis novembre.

Quant aux maxima, nous n'étions pas à Nango à l'époque de l'année où l'on peut observer ces hautes températures, que tout le monde connaît et exagère même au Sénégal [1].

Le tableau suivant donne les températures supérieures à 35°.

1. On a vu qu'en 1830, la plus haute température observée a été de 4 en avril, à Kita.

TEMPÉRATURE.	NOMBRE DE FOIS.	DATES OU ELLES ONT ÉTÉ OBSERVÉES.
35°	8	12 juin, 7 octobre, 25 janvier, 2, 14, 23 février, 8, 11 mars.
5° a 36°	10	13 juin, 23, 24, 30 janvier, 11, 12, 27 février, 10, 13, 16 mars.
36°	8	14 juin, 4, 13, 15, 22 février; 2, 15, 20 mars.
36° à 37°	9	18 juin, 3, 17, 19 février, 1, 3, 8, 12, 14 mars.
37°	2	25 juin, 7 mars.
37° à 38°	4	11 juin, 4, 5, 6 mars.
38°	2	10, 19 mars.
38° à 39°	7	10 juin, 9, 11, 12, 14, 15, 17 mars.
39°	3	27 juin, 13, 16 mars.
	53	8 en juin. — 1 en octobre. — 4 en janvier. — 13 en février. — 26 en mars.

La majorité des hautes températures a donc eu lieu dans a période observée en mars et nous avons pu constater, pendant notre voyage à l'aller, que c'est en avril que le thermomètre atteint les plus grandes hauteurs.

La plus haute température notée ayant été 39°, la plus basse 8°, la comparaison donne une oscillation de 31°, qui s'élèverait certainement à 35° ou 36°, si nous avions pu observer à Nango la période des plus forts maxima.

Le tableau qui suit nous indiquera les maxima et minima de chaque mois avec les oscillations mensuelles.

TABLEAU DES OSCILLATIONS MENSUELLES.

MOIS.		MAXIMA.	MINIMA.	OSCILLATIONS.
Juin	1880.....	39°	22°, 2	16°. 8
Juillet	—	31	21 5	9 5
Août	—	30 5	20 0	10 5
Septembre	—	33 3	20 2	13 1
Octobre	—	34	17	17
Novembre	—	34 5	12 5	22
Décembre	—	33	8 7	24 3
Janvier	1881.....	35 4	8	27 4
Février	—	37	10 5	26 5
Mars	--	39	15	24

On voit, à la simple inspection de ce tableau, que, de même que pour les variations horaires, l'amplitude des variations est beaucoup moins considérable pendant les mois d'hivernage, juin, juillet, août, septembre, que pendant les mois de saison sèche.

TABLEAU DES OSCILLATIONS NYCHTÉMÉRALES.

MOIS.	MAXIMA MOYENS.	MINIMA MOYENS.	OSCILLATIONS.
Juin 1880.....	33° ,5	24° ,1	9° ,4
Juillet —	29 3	22 8	6
Août —	27 5	21 9	5 6
Septembre —	30 1	22	7 9
Octobre —	31 5	20 6	10 8
Novembre —	32 1	15 9	16 2
Décembre —	30 6	14 4	16 2
Janvier 1881.....	33 8	11 0	22 8
Février —	35	17 9	17 1
Mars —	37 7	19 8	17 9

Là encore, c'est pendant les mois de saison sèche que l'amplitude des oscillations est la plus grande.

Passons maintenant à l'étude des pressions atmosphériques. Celles-ci ont généralement, sous les tropiques, deux maxima et deux minima dans le nychtémère, mais nous n'avons naturellement que les observations du jour. Le maximum et le minimum du jour nous ont paru se rapprocher beaucoup de nos observations de dix heures du matin et de six heures du soir. Nous prendrons donc les chiffres obtenus à ces heures pour déterminer nos moyennes, de même que nous nous sommes servi des observations de 6 heures du matin et deux heures du soir pour calculer les températures moyennes.

Le tableau suivant donne les moyennes de dix heures du matin à six heures du soir.

Mois.		Moyenne de 10 h. m. à 6. s,
Juin	1880.....	733.9
Juillet	—	734.41
Août	—	733.86
Septembre	—	736.38
Octobre	—	736.28
Novembre	—	734.94
Décembre	—	736.04
Janvier	1881.....	735.49
Février	—	733.32
Mars	—	733.86

Le premier minimum de l'année paraîtrait, d'après ce tableau, être en février ; le deuxième en août, c'est-à-dire un mois plutôt qu'à Saint-Louis ; mais les deux maxima paraissant avoir lieu, l'un en septembre-octobre, l'autre en décembre au lieu de janvier et juin.

La pression s'accroît de six heures du matin jusque vers dix heures pour diminuer jusqu'à six heures du soir ; dans la nuit, il y a, comme dans tous les pays intertropicaux, un nouveau maximum et un nouveau minimum.

Les oscillations nychtémérales ont, comme toujours sous les tropiques, une faible étendue.

Mois.		Oscillations.
Juin	—	2,9
Juillet	—	1,68
Août	—	2,11
Septembre	—	2,30
Octobre	—	2,12
Novembre	—	2,12
Décembre	—	3,11
Janvier	1881.....	2,17
Février	—	2,76
Mars	—	2,88

Elles ont plus d'amplitude pendant la saison sèche que pendant l'hivernage.

Le tableau suivant donne les pressions extrêmes et les oscillations mensuelles.

MOIS.	MAXIMA	MINIMA	OSCILLATIONS MENSUELLES.
	mm.	mm.	mm.
Juin 1880.....	737.0	731.0	6.0
Juillet —	737.0	732.0	5.0
Août —	738.0	731.0	7.0
Septembre —	740.0	732.5	7.5
Octobre —	739.0	734.0	5.0
Novembre —	737.0	732.5	4.5
Décembre —	739.0	734.0	5.0
Janvier 1881.....	738.0	733.0	5.0
Février —	737.0	730.5	6.5
Mars —	736.5	730.0	6.5

Les oscillations mensuelles paraissent avoir plus d'amplitude pendant les mois de saison humide que pendant ceux de saison sèche.

Les vents ont présenté, pendant la période que nous envisageons, les mêmes caractères qu'en Sénégambie, c'est-à-dire vents variables : ouest, nord-ouest, sud, sud-ouest, du mois de juin au mois de novembre ; puis, vents du nord et du nord-est en novembre et décembre ; et enfin, vents fixes de l'est et du nord-est.

Les pluies, comme en Sénégambie, n'ont lieu que pendant l'hivernage. Cependant, au moment où nous quittions Nango, le ciel était menaçant et quelques jours après, le 27 mars, nous avions à subir une pluie très abondante et qui dura cinq à six heures. Le 30 du même mois, au village de Naréna (Manding), nouvelle pluie mélangée de grêle.

Les orages sans *tornades* ont été fort rares, puisque, pendant tout notre séjour sur les bords du Niger, nous n'avons pu en constater que huit, et encore quelques-uns se réduisaient-ils à la présence d'éclairs plus ou moins nombreux et à quelques coups de tonnerre. Deux de ces orages ont été suivis de tornades.

Les tornades sèches ont été aussi très rares. Quant aux tornades suivies d'orage, leur nombre total a été de qua-

rante-trois et un certain nombre a pu nous échapper, particulièrement en juillet.

	J.	J.	A.	S.	O.	N.	D.	J.	F.	M.
Orages.....	0	1	1	2	1	1	0	0	0	1
Tornades sèches.....	1	0	1	0	1	0	0	0	0	0
Tornades ordinaires.....	0	9	12	13	2	1	0	0	0	0

Nous signalerons en outre la fréquence des halos lunaires, en ajoutant que nous n'avons pu constater ces phénomènes, sauf exceptions, que lorsque la lune se levait de bonne heure.

Nous avons vu un fort beau halo solaire le 1er avril 1881 dans le Manding.

Enfin nous noterons deux bolides : l'un, le 24 novembre vers minuit, courant ouest-est ; l'autre, le 14 janvier, vers huit heures du soir.

En résumé, nous trouvons dans la région que nous avons habitée pendant dix mois sur la rive droite du Niger, deux saisons bien tranchées : la saison sèche et la saison des pluies.

La saison sèche est sensiblement la même que celle que l'on peut observer dans les postes du Sénégal. Ce sont les mêmes vents desséchants venant du nord-est et du sud-est et que l'on connaît sous le nom de vents d'est ; ils deviennent d'autant plus brûlants qu'ils ont déjà plus asséché les terrains sur lesquels ils passent et, par conséquent, que la saison est plus avancée ; ce sont les mêmes hautes températures de la journée, auxquelles succèdent les températures relativement basses de la nuit.

Quant à l'hivernage, on peut dire qu'il commence dans la deuxième quinzaine du mois de mai ; mais les pluies sont rares tout d'abord. Elles se multiplient en juillet ; leur

durée, leur intensité et par suite leur abondance, deviennent plus grandes; aussi, dès la première période, remarque-t-on une chute très sensible de la température et ce mouvement continue en s'accentuant à mesure que le mois s'avance. Un phénomène apparaît aussi, qui est lié tant à l'état hygrométrique de l'atmosphère qu'à l'abaissement de la température, c'est la rosée abondante qui se dépose le soir sur tous les objets capables de rayonner vers l'espace.

En août les pluies continuent, aussi fréquentes et aussi abondantes qu'en juillet; en outre, la terre est déjà refroidie, de sorte que l'abaissement de la température s'accentue encore et c'est le dernier tiers de ce mois qui offre la moyenne thermométrique minimum.

Le mois de septembre amène de grands changements; les pluies sont fréquentes, il est vrai, mais leur intensité et leur durée sont moins grandes. Aussi, dès le début, peut-on constater une sérieuse ascension du thermomètre, qui s'accentue encore dans la deuxième période. Quant à l'atmosphère, qui était de plus en plus couverte jusqu'à la fin du mois d'août, on la voit se découvrir au fur et à mesure que l'on s'éloigne de ce mois.

Si nous examinons maintenant l'influence du climat sur l'état sanitaire, on reconnaît que le moment de la grande mortalité existe à la fin de la saison des pluies et qu'elle a pour cause, chez les indigènes du pays, les affections aiguës du système pulmonaire et la dysenterie, dues au refroidissement considérable de l'atmosphère pendant les nuits. Il se produit en outre, pendant la fin de l'hivernage, un certain nombre de décès, dus sans doute aux fièvres de la saison. Dans cette même période finale de l'hivernage, il meurt aussi un certain nombre de chevaux indigènes, et ce sont généralement ceux auxquels on a demandé un travail trop actif pendant la saison sèche.

Même en l'absence de renseignements, le docteur Tautain a pu s'apercevoir de la fréquence d'un certain nombre d'af-

fections chroniques : la scrofulose, avec diverses de ses conséquences, spécialement le mal de Pott, les ostéïtes des membres inférieurs, les blépharites et les conjonctivites. La scrofulose vient en première ligne, puis on trouve de nombreux cas d'éléphantiasis des extrémités inférieures et du scrotum ; l'aïnhum se montre surtout. Le goître est également assez commun ; enfin, un grand nombre d'individus sont héméralopes.

Les indigènes attachés à la mission, en outre de quelques cas de diarrhée, ont eu surtout à souffrir de la filaire de Médine. Quant aux quatre Européens, ils ont été fortement éprouvés par la fièvre paludéenne. Mais, à part des diarrhées pendant le début du séjour à Nango, diarrhées dues à la fatigue, au changement brusque d'alimentation, à la privation subite de toniques et à l'usage d'une eau indigeste, il n'y a pas eu de cas d'autres maladies; c'est fort heureux d'ailleurs, car vu le manque de médicaments, nous nous serions trouvés dans l'impossibilité absolue de les soigner.

Le pays, que la mission a parcouru et habité sur la rive droite du Niger, est évidemment par sa topographie, par sa situation sur le globe et ses conditions météréologiques, un foyer de fièvres intermittentes; nous estimons cependant que la plupart des villages visités par nous, ne sont pas placés dans d'aussi mauvaises conditions que la plupart de nos établissement du Sénégal.

Si l'eau de plusieurs points est de très mauvaise qualité, tant pour l'alimentation que pour les usages domestiques, il est certain que les établissements que l'on pourrait fonder dans cette région, devant nécessairement se trouver sur les rives du fleuve, auraient, pendant toute l'année, une boisson excellente, surtout si l'on prenait la précaution de la filtrer au moins pendant la période de la crue où les eaux sont troubles.

Pour l'alimentation, les employés noirs trouveraient dans

le pays et sans qu'il soit besoin de faire venir d'autres approvisionnements, une nourriture abondante et d'aussi bonne qualité que celle qu'ils ont l'habitude de recevoir dans ceux de nos postes sénégalais où ils sont appelés à résider. On se procurerait aisément viande et grains à l'aide d'objets d'échange. Seulement, la rareté du sel à certains moments et à la suite des troubles politiques qui agitent souvent le pays, exigerait que l'on fit un sérieux approvisionnement de ce condiment indispensable.

Quant aux Européens, une installation à demeure leur permettrait de se créer une alimentation meilleure que celle que nous avons eue, et d'avoir d'ailleurs des provisions variées venues d'Europe ; enfin, précaution essentielle dans ce climat débilitant, ils pourraient avoir ces deux toniques si utiles : le vin et le café.

Les habitations de terre des indigènes de la rive droite du Niger sont loin d'être parfaites ; si perfectionnées qu'elles soient, il est rare qu'elles résistent longtemps aux averses de l'hivernage, et pendant la saison sèche elles sont excessivement chaudes. Nous avons pu nous convaincre nous-mêmes des graves inconvénients de ce genre d'habitations pendant notre pénible et long séjour à Nango : à chaque orage et à chaque pluie, la pièce était inondée et il s'y formait des mares d'eau, sources d'une humidité que les vents d'est seuls parviennent à chasser ; pendant la saison sèche, les vents brûlants y développaient une chaleur intolérable. Mais il est clair que des Européens tireraient un bien meilleur parti que les Bambaras des ressources du pays ; ainsi, pour ne citer qu'une amélioration facile à réaliser, il serait aisé de faire un plafond en bois surmonté d'un toit de même nature.

Au point de vue météréologique, il ne nous a pas été donné d'observer un phénomène excessif ou plus incommode, plus pénible que ceux que l'on subit dans le haut Sénégal. La saison sèche est d'ailleurs aussi réparatrice qu'en

Sénégambie et en outre le sol est peut-être plus vite asséché que dans les régions riveraines du Sénégal.

Si l'on considère attentivement les maladies fort nombreuses et l'état sanitaire passablement mauvais des indigènes, on remarque facilement que toutes les affections dont ils sont atteints, rentrent dans la classe des maladies appelées à juste titre maladies élémentaires, ou bien qu'elles sont causées en grande partie par les déplorables conditions hygiéniques auxquelles ils sont soumis.

Ainsi, pour l'alimentation, nous constatons d'abord dans la nourriture des gens du pays l'absence presque complète du sel marin, remplacé souvent par la potasse grossière que l'on extrait des cendres pour la fabrication du savon et du tabac à priser. On peut se figurer l'influence plutôt mauvaise que favorable de ces sels potassiques dans l'économie. Nous voyons en outre l'absence presque absolue de viande et la façon grossière et primitive dont est confectionné le plat national, le *to ;* rien n'est indigeste comme cette pâte gluante et fade, dont les indigènes font leur nourriture deux fois par jour. Enfin, nous avons parlé plus haut de l'inconvénient des cases, surtout en hivernage.

L'influence des causes alimentaires est tellement certaine, que les Toucouleurs et les Peuls, qui ont d'autres modes de nourriture et qui, s'ils ne mangent pas beaucoup plus souvent de viande fraîche, font, en tous cas, un grand usage de lait, ne présentent pas la même morbidité que les Bambaras ; nous voyons au contraire chez eux une population saine et vigoureuse, bien qu'elle soit immigrée. Il en est de même pour les Sarracolets.

Pour nos hommes, nous n'avons eu à constater, en fait de maladies endémiques, que des cas de filaire de Médine. Lorsqu'on ne boit pas l'eau des mares stagnantes — et nous avons été forcés d'en boire dans notre retraite de Dio vers le Niger — on évite facilement ce parasite.

Enfin, pour ce qui regarde plus particulièrement les Euro-

péens, nous ferons remarquer, d'un côté, que nous n'avons pas fourni un nombre d'accès de fièvre bien différent de celui que donnent certains postes du Sénégal, tels que Saldé et Bakel par exemple; d'autre part nous sommes restés pendant dix mois à Nango, abrités par une mauvaise case de terre, nous nourrissant d'une façon à peu près exclusive de poulet et de riz, manquant de vin et de café, couchés sur des nattes étendues simplement sur la terre nue, sans médicaments et à peu près dépourvus de linge et de vêtements. Il n'y a donc en tout cela, rien qui doive épouvanter pour l'avenir. Nous avons d'ailleurs l'exemple de Mage et Quintin qui, dans des conditions un peu meilleures, ont pu séjourner pendant deux ans à Ségou, qui prirent part à des expéditions fatigantes, dont l'une eut lieu en hivernage (août 1865), et qui restés trois ans en dehors des conditions de vie habituelle des Européens, fournirent un nombre de cas de maladies inférieur à celui de la garnison des postes du haut Sénégal.

En résumé, nous croyons devoir conclure que le pays de la rive droite du Niger, depuis Tourella jusqu'à Ségou, est une région qui peut être habitée, pendant un temps assez long, par des Européens et en tout temps par des indigènes de la Sénégambie; tous y trouveront une nourriture valant celle que l'on peut se procurer sur les rives du Sénégal, et leur santé comme leur existence n'y courra pas de plus grands dangers que ceux qu'ils affrontent journellement dans les autres établissements français des régions intertropicales africaines; cette assertion sera surtout fondée s'ils sont installés dans des conditions analogues à celles que l'on trouve dans tous ces établissements.

LANGUES.

Nous nous bornerons à mentionner les noms des langues parlées dans les régions que nous avons visitées, en rappe-

lant que le langage *poul* a fait l'objet d'études remarquables de la part de M. le général Faidherbe et que les autres langues sont encore à peine connues, ce qui explique le soin tout particulier que le docteur Tautain leur a consacré.

Nous n'avons trouvé le langage poul que sur la rive droite du Niger, parmi les indigènes toucouleurs originaires du Fouta sénégalais ou les tribus peules, venues du Bakhounou ou du pays de Ségou lui-même. On connaît les sons doux et harmonieux de cette langue, où manque le *kha*, cette lettre gutturale si rude des autres langues parlées dans ces régions. On peut dire que dans le poul, les labiales et les dentales dominent et que ces indigènes semblent parler avec les lèvres et avec les dents, sans faire aucun effort. La voyelle *i* est très fréquente ; les finales sont brèves ; l'accent est généralement sur la pénultième syllabe ; enfin, les consonnes se redoublent très souvent, comme en italien, donnant de l'élégance à la diction. Ajoutons que les Toucouleurs ne parlent pas la langue bien purement et dans leur bouche elle n'a déjà plus la même douceur.

De Médine à Koundou sur le Baoulé, puis du village de Nafadié (rive gauche du Niger) Kita par la vallée du Bakhoy (Manding, Birgo, Gadougou, etc.), les populations parlent le malinké, langue dure et qui semble une suite de détonations venant du palais et de la gorge. Les *t*, les *k* les *kh* y reviennent à chaque mot, souvent avec la voyelle *o* prononcée du gosier. Dans la Bélédougou et dans la plupart des villages du Guéniékalari et du pays de Ségou, nous avons entendu parler le bambara. Enfin, dans le Guy, dans le Kaméra et dans plusieurs villages de la rive droite du Niger, nous avons rencontré le Sarracolet.

Ces trois langues, malinké, bambara et sarracolet, ont entre elles de grandes analogies et similitudes, ce qui nous a fait penser comme à beaucoup d'entre ceux qui ont étudié cette question, que ces trois races d'indigènes sortaient d'une souche commune.

Les trois langues possèdent toutes les consonnes françaises, sauf *ch ;* elles ont en plus l'aspirée *kha*, un *d* et un *t* mouillées et une sorte de son particulier (*g* dur prononcé du palais et du nez après le son *n*). Contrairement au poul, elles possèdent les voyelles nasales *an*, *in*, *on* françaises.

Ces trois langues rentrent manifestement d'ailleurs dans la catégorie des *agglutinantes*.

Terminons ces quelques mots en disant que l'arabe, langue du Coran et des interprètes, pénètre de plus en plus, surtout comme langue écrite, dans l'Afrique soudanienne, où il devient la seule langue officielle. C'est dans cette langue que furent rédigés tous les traités que nous avons passés avec les peuplades indigènes de ces régions et notamment avec Ahmadou, le sultan de Ségou.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.

En arrivant au terme de ce long travail, que nous remercions la Société de Géographie d'avoir bien voulu présenter à ses nombreux et savants lecteurs, nous éprouvons le besoin de résumer notre opinion sur cette grande œuvre de pénétration au Soudan. Aussi bien l'ouvrier s'intéresse à l'achèvement d'un édifice aux fondements duquel il lui a été donné de travailler.

Bien peu de personnes mettent aujourd'hui en doute la nécessité où se trouve la France de reprendre sa vocation civilisatrice et d'utiliser ses facultés de colonisation. Il faut qu'elle puisse satisfaire, en dehors de l'Europe, ses légitimes besoins d'expansion et qu'elle joue son rôle dans ce grand mouvement d'extension coloniale qui se prépare, et qui finira par uniformiser la civilisation à la surface du globe. Il y a là pour notre pays une question de vie ou de mort et les événements des dernières années semblent prouver que le gouvernement ne faillira pas à la tâche qui lui incombe sous ce rapport.

Le théâtre de nos entreprises lointaines se trouve aujourd'hui tout indiqué et, comme le dit un éminent économiste, M. P. Leroy-Beaulieu : « Nous devons travailler à la fondation d'un grand empire africain et d'un moindre asiatique. » Puisqu'un concours de circonstances favorables nous a fait prendre pied sur le continent africain en plusieurs points éloignés, d'où la convergence est difficile mais non pas impossible, puisqu'il est en notre pouvoir de drainer, pour ainsi dire, au profit de nos stations du littoral méditerranéen et du littoral atlantique d'immenses territoires, dont les richesses naturelles ne sont pas contestées, notre devoir est d'aborder cette œuvre avec courage sans nous laisser devancer par des concurrents européens.

Chargé, pour ce qui nous concerne plus spécialement, de pénétrer dans le Soudan par les vallées du Sénégal et du Niger, tandis que le colonel Flatters essayait d'aborder Tombouctou par l'Algérie et le Sahara et que M. de Brazza s'efforçait d'ouvrir pacifiquement la voie de la vallée du Congo et de l'Ogôwé, nous espérons que notre exploration n'aura pas été inutile et que les pages qui précèdent auront contribué à jeter quelque lumière sur des contrées qui vont désormais entrer dans la sphère de notre action politique et commerciale. Ouvrir une route vers le grand fleuve des nègres et au delà, à travers le « Soudan français », tel était le projet de l'éminent gouverneur Faidherbe, projet entré aujourd'hui dans la voie d'exécution. Bafoulabé et Kita ont été occupés, Bammako va l'être. La voie commerciale est créée et, ce qui importe maintenant, avant tout autre chose, c'est de transporter sur le Niger des chaloupes canonnières, construites en vue de cette navigation et pouvant être facilement amenées sur les rives de ce fleuve par les moyens encore imparfaits à notre disposition.

Laissant de côté la question de la voie ferrée, sur laquelle notre ignorance de la science de l'ingénieur et de l'économiste nous empêche de nous prononcer, autrement que

nous ne l'avons fait par les développements relatifs à la topographie et au commerce de ces régions, nous nous bornerons à constater l'importance des résultats déjà obtenus dans cette partie du Soudan et à indiquer les points principaux du programme qui nous est imposé pour l'achèvement de cette œuvre grandiose.

1° Avant tout, s'efforcer de conserver l'avance que nous avons déjà dans le bassin du haut Niger ; surveiller les routes qui mènent dans la vallée du haut Niger et penser que, du jour où cette vallée aura été livrée à une influence étrangère, toute voie nous sera fermée vers l'intérieur du Soudan et l'Algérie.

2° Combattre l'influence musulmane, aussi bien sur les rives du Sénégal que sur celles du Niger ; poursuivre l'abaissement de l'empire d'Ahmadou en nous appuyant sur la haine des Bambaras et des Malinkés contre les Toucouleurs et sur les divisions qui séparent entre eux les fils d'El-Hadj.

3° Ne pas rompre avec Ahmadou, mais exiger que ce sultan reste fidèle aux promesses qu'il nous a faites pendant notre séjour dans ses états, et au traité qu'il a signé le 3 novembre 1880 à Nango.

4° Diriger une mission pacifique et scientifique dans l'extrême haut Niger, vers Kangaba, le Bouré, le Ouassoulou, etc. Entrer en relations avec les chefs de ces états, situés sur la route de la Gambie et de Sierra-Leone, vers Ségou et Tombouctou.

5° Se mettre aussitôt que possible en relations avec Sansandig et les marchés situés en aval de Ségou. S'efforcer, par l'intermédiaire des marchands sarracolets des environs de Bakel, de faire venir à Saint-Louis des notables de Sansandig, et, à l'aide de ceux-ci, envoyer une mission pacifique à Sansandig et dans les autres villes de cette région : Djenné, Kaka, Ténenkou, Tombouctou. Après Bammako, le premier point à occuper serait Diofarabé ou

Mopti[1], au confluent du Niger et de son important affluent, le Mahel Balével, puis le lac Deboe et Tombouctou. Cette mission serait munie d'une embarcation démontable, semblable à celle que Stanley a transportée avec lui dans son voyage à travers l'Afrique.

6° A partir de Kita, diriger la prochaine expédition par le Bélédougou. User d'indulgence, sans faiblesse, vis-à-vis des Bambaras de Dio, puis s'installer à Bammako, sur les bords du Niger.

7° Envoyer en même temps des agents dans tout le Kaarta, entre Nioro et Ségou. Assurer les populations de notre amitié, les encourager dans leurs luttes contre les Toucouleurs et ouvrir ainsi les routes du Bélédougou et du Bakhounou jusqu'au Macina.

8° S'aboucher avec les frères d'Ahmadou, à Kouniakary et à Nioro; les éclairer sur les mauvaises dispositions du sultan de Ségou à leur égard et leur offrir notre alliance en les détachant de Ségou.

9° Une fois que nous serons installés à Bammako, choisir la vallée du Bakhoy comme route du Niger. Donner notre protection effective aux Mandingues, rendre Mourgoula indépendant des Toucouleurs et rejeter Samory de l'autre côté du Niger.

10° Élever à Niagassola l'établissement intermédiaire entre Kita et Bammako.

11° S'efforcer, par des moyens rapides et simples, d'améliorer la route entre Bafoulabé, Kita, Niagassola et Bammako; la rendre carossable et faciliter ainsi le service de ravitaillement de nos postes, qui est aujourd'hui extrêmement difficile et met notre position dans le Soudan à la merci des moindres complications politiques de cette région.

12° Enfin, lancer une canonnière sur le Niger au mo-

1. Voir la carte publiée par le Ministère de la Marine, 1/1,000,000e (mission Gallieni, 1880-1881).

ment de l'hivernage et s'efforcer d'atteindre Kabara, le port de Tombouctou.

En terminant, nous ne pouvons nous empêcher de citer les lignes suivantes de M. le contre-amiral Aube, qui, comme on le sait, a longtemps séjourné au Sénégal : « En étudiant le passé de notre colonie, on reconnaît que la cause la plus fatale de l'inertie, de la torpeur où elle est restée ensevelie pendant si longtemps, réside surtout dans les changements de système dont le Sénégal a été le théâtre, dans la succession rapide des chefs qui présidaient à ses destinées et qui, tous, avaient des vues différentes et souvent opposées. Il faut se rappeler qu'avec les populations indigènes de la Sénégambie, tout pas en arrière, l'abandon d'un seul des principes que, dans ces derniers temps, nous avons cherché à faire prévaloir, entraîneront aux yeux de ces populations l'abandon de notre système politique tout entier. *Je maintiendrai*, cette devise d'un peuple dont les colonies peuvent servir de modèle à toutes les nations maritimes, doit donc être en Sénégambie la devise de la France. »

Ce qui a manqué jusqu'ici à la France dans sa politique coloniale, c'est l'esprit de suite. Prudence et persévérance, tel doit être désormais notre mot d'ordre.

Le Gérant responsable,

C. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME IV DE LA VII^{e} SÉRIE

1er TRIMESTRE

Pages

CH. MAUNOIR. — Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1882..... 5

A. BELLOT. — Le voyage de la *Jeannette* et les observatoires scientifiques circompolaires..... 114

A. ROBERJOT. — L'archipel des Nouvelles-Hébrides (avec carte et clichés dans le texte)..... 161

2^{e} TRIMESTRE

Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de Géographie, dans sa séance du 20 avril 1883..... 193

ALFRED GRANDIDIER. — La province d'Imerina..... 242

BOUQUET DE LA GRYE. — Passage de Vénus sur le soleil observé au Mexique. 259

Dr GUSTAVE LE BON. — Les Fuégiens..... 265

RENÉ DE SEMALLÉ. — Mouvement de la population chez les Indiens des États-Unis..... 270

L. SIMONIN. — La population indienne des États-Unis. Réponse à M. de Semallé.. 289

Notice sur la Société de Géographie..... 293

3^{e} TRIMESTRE

J.-E. DE LA CROIX. — Le royaume de Pérak..... 333

Le Commandant GALLIENI. — Mission dans le Haut-Niger et à Ségou (*suite*).. 353

Dr A. AUVRAY. — Dix-huit mois à Hué. Impressions et souvenirs..... 409

F. FERNANDEZ. — La République argentine, la Pampa, la Patagonie, le Chaco, Misiones..... 449

4^{e} TRIMESTRE

Dr PAUL NEIS. — Explorations chez les sauvages de l'Indo-Chine à l'est du Mékong..... 481

CARL BOCK. — Voyage de Bangkok à Xieng-Sen (1881-1882)..... 505

Général FAIDHERBE. — Notice historique sur le Cayor (avec carte dans le texte). 527

Commandant GALLIENI. — Mission dans le Haut-Niger et à Ségou (*fin*)..... 565

CARTES

Route de l'expédition arctique commandée par De Long, 1879-1881. — Delta de la Léna, routes de retraite de l'équipage de la *Jeannette*. — Observatoires scientifiques circompolaire : région arctique, région antarctique.

ALFRED GRANDIDIER. — Essai d'une carte hypsométrique de la province d'Imerina, centre de Madagascar). 1/500 000e

Itinéraires dans l'État de Pérak (1/500 000e) et profils géologiques, 1880-1881.

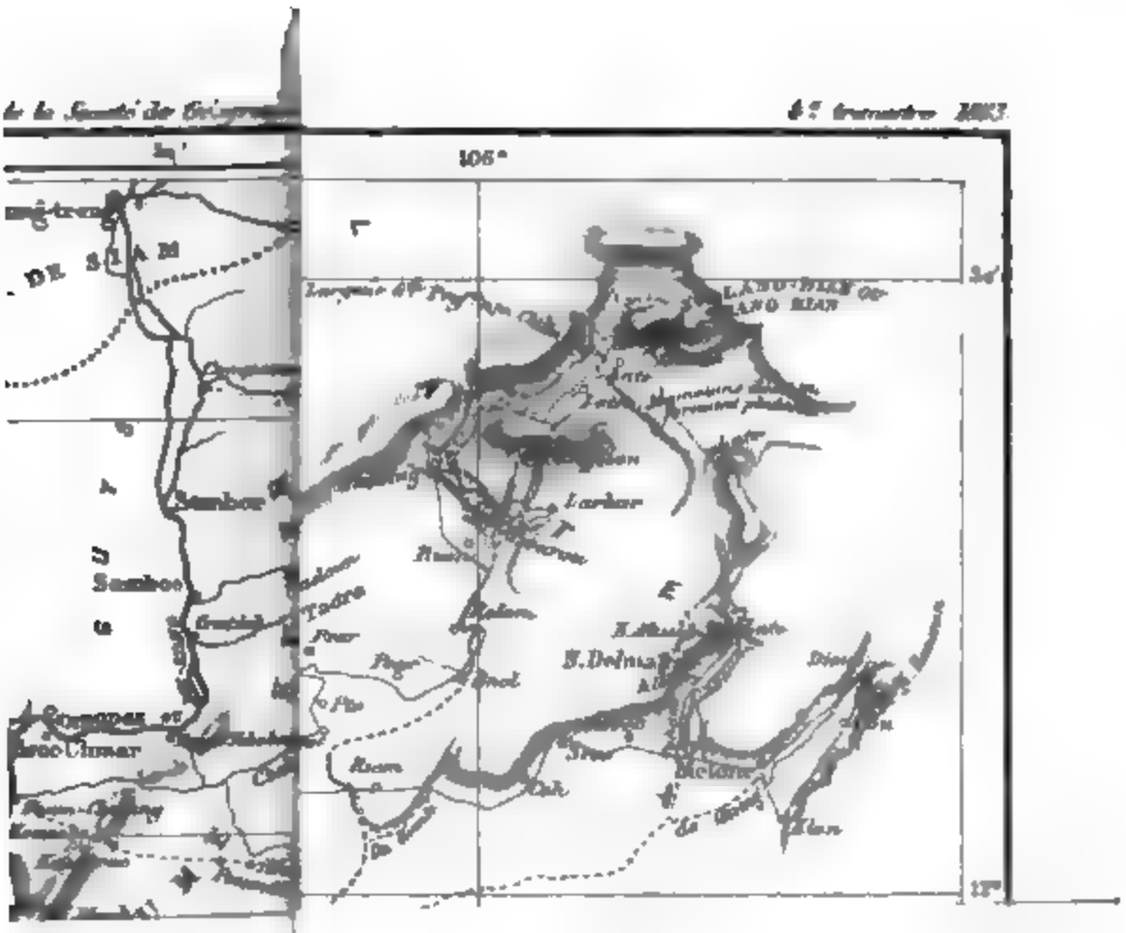
Itinéraires dans la province de Larout (1/200 000e environ), 1880-1881.

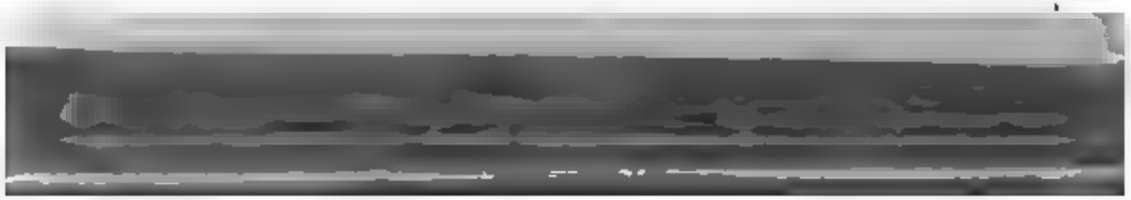
Cours des rivières Pluss et Kerbow (1/100 000e), 1881.

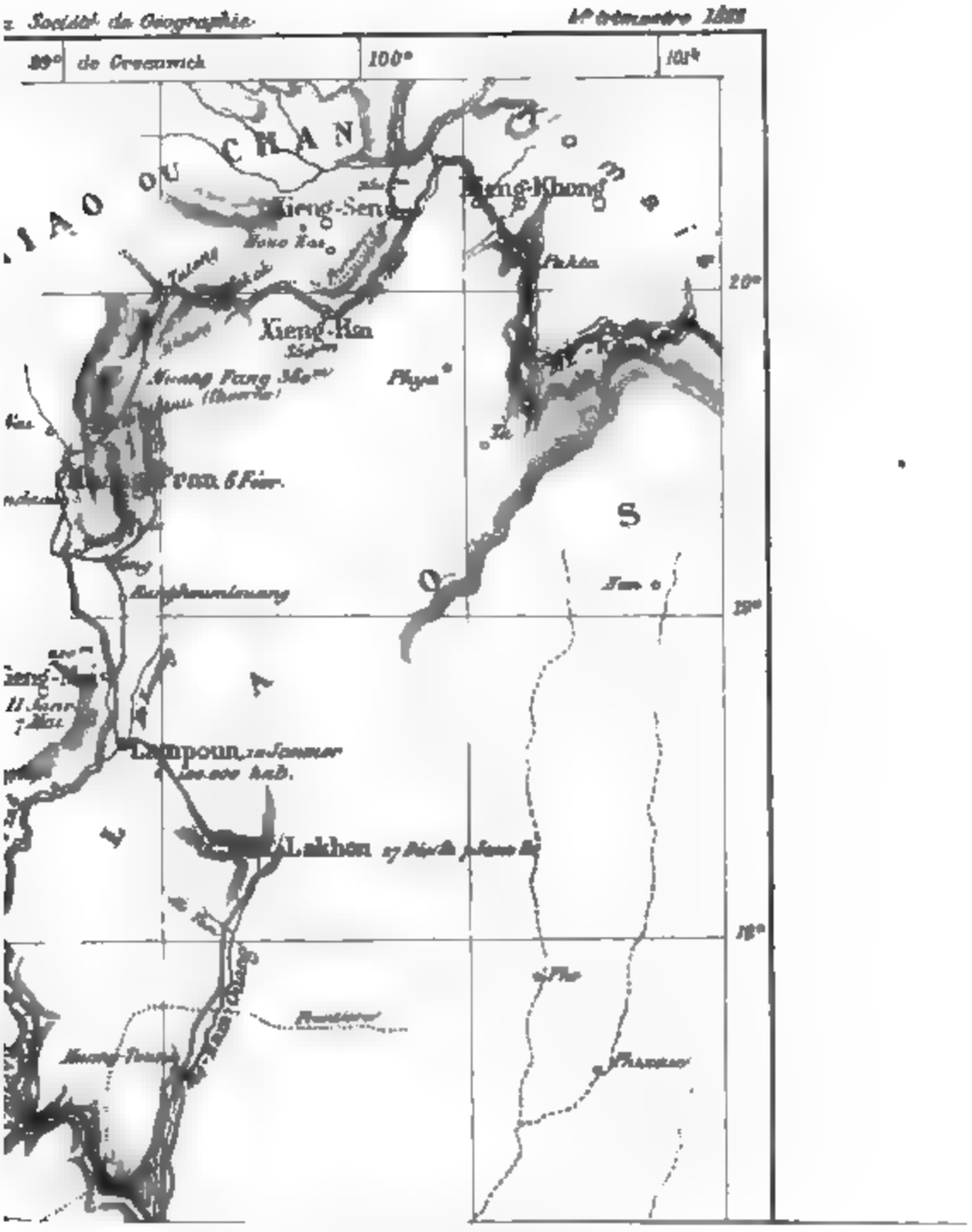
Itinéraires dans l'Indo-Chine, par le docteur Neis et les lieutenants Septans et Gauroy, de l'infanterie de marine, 1880-1882. 1/1 000 000e.

CARL BOCK. — Itinéraire de Bangkok à Xieng-Sen, 1881-1882. 1/3 500 000e.

BOURLOTON, Imprimeries réunies, B.


106°
Sambor
Lorbar
Pulo
Pinang
Penang
Malacca




de Greenwich
100°
101°
20°
19°
18°
CHAN
Xieng-Khong
Xieng-Kan
Phrom
Lampoun, en hiver
Lakhon
S

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

CH. MAUNOIR. — Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1882..... 5
A. BELLOT. — Le voyage de la *Jeannette* et les observatoires scientifiques circompolaires..... 111
A. ROBERJOT. — L'archipel des Nouvelles-Hébrides (avec carte et clichés dans le texte)..... 161

CARTES

Route de l'expédition arctique commandée par De Long, 1879-1881. Delta de la Léna, routes de retraite de l'équipage de la *Jeannette*. - Observatoires scientifiques circompolaires : région arctique, région antarctique.

1er TRIMESTRE 1883

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

OME I, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 : *épuisé*. Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie ; — *Introduction* aux voyages de Marco-Polo, par M. Roux de Rochelle ; — *Voyage* de Marco Polo, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale ; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 4825 de la Bibliothèque royale ; *Glossaire* des mots aujourd'hui hors d'usage. — *Variantes* pour les noms propres d'hommes et de lieux, d'après onze manuscrits.

OME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

l contient : Une Relation de Ghanat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommités des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tischit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachaliks de Bhaleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

OME III, contenant l'Ethnographie de l'Europe, par M. L. Bauguère, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826 ; avec une carte ethnographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes *explorées*.

OME IV, avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix : 30 francs.

l contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relacion del Viage hecho a la isla de Amat, etc. (Relation du Voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Koelle, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier ; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin ; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sewulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

OMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix : 24 francs chaque volume.

OME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut ; suivis de plusieurs *Itinéraires* de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice biographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palætyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 24 francs.

émoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1re série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).
2e série (1834 à 1843), 20 vol.
3e série (1844 à 1850), 14 vol.
4e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 15 et 16 *épuisés*).
6e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7e série (1881), 2 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs; pour les départements, 22 francs; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1re et de la 2e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3e et de la 4e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in 8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les Drs Ad. Nicolas, H. Lacaze et Signol, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs. *Épuisé*.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. James Jackson, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel Derrécagaix.

Un vol in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le Dr Jules Crevaux, médecin de la marine française, 1 vol. in-f° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie. Elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues ; elle propose et décerne des prix ; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes ; publie des relations inédites, ainsi que des cartes et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 30 francs et reçoit par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors ou dans le territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port*, à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. L. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions ci-après indiquées :

	50 exemplaires	100 exemplaires	150 exemplaires	200 exemplaires	250 exemplaires	300 exemplaires	350 exemplaires	400 exemplaires	700 exemplaires
Une feuille (16 pages)									
Remise en pages, mise en papier, pose et enlèvement de couleur	12 fr.	13 fr.	18 fr.	23 fr.	27 fr.	30 fr.	34 fr.	38 fr.	55 fr.
3/4 de feuille (12 pages)	10 fr.	12 fr.	16 fr.	20 fr.	23 fr.	27 fr.	31 fr.	34 fr.	49 fr.
1/2 feuille (8 pages)	7 fr.	9 fr.	12 fr.	14 fr.	16 fr.	19 fr.	21 fr.	24 fr.	29 fr.
1/4 de feuille (4 pages)	4 fr.	6 fr.	8 fr.	10 fr.	12 fr.	13 fr.	15 fr.	16 fr.	20 fr.
Une planche, carte ou page hors texte	9 fr.	10 fr.	14 fr.	18 fr.	15 fr.	16 fr.	18 fr.	19 fr.	25 fr.

Composition d'un titre d'ouvrage de 1/4 de page	1 fr.
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso	1 fr. 50
Composition de quatre pages de titres, nécessaires pour les travaux du même auteur	6 fr. 50

Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.

Le tirage de chaque épreuve sera compté 3 francs.

Montrouge. Aug. Bouret, Aux Imprimeries réunies, B. Orléans.

La Société ne prend pas la responsabilité
des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulle*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHI

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de Géographie dans sa séance du 20 avril 1883
Alfred Grandidier. — Le peuple et la langue
Bouquet de la Grye. — Passage de Vénus et le soleil observés au Mexique
Dr Bonnafont de Bois. — Le Bengale
Pierre de Bernard. — Mouvement de la population dans les États-Unis
Allemagne. — La population allemande des États-Unis. Rapport de M. de Scherzer, lu dans la Société de Géographie

CARTE

Alfred Grandidier. — Essai d'une carte hypsométrique de la province d'Imerina (centre de Madagascar)

2e TRIMESTRE 1883

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1883

Variantes pour les noms propres d'hommes et de lieux, d'après écrits.

Tome II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Ghadamès et des contrées de son territoire, relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mer de quelques sommets des Alpes. — Résultats des questions de Mahomet de Tschelt et à un nègre de Wallet. — Réponses aux Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Tombouctou à Mesrata. — Une Description des ruines découvertes près de Palmyre. — Des recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une carte générale des gisements de Ninive, Nimrod et Khorsabad. — Une géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale.

Tome III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguière, lue par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; Hydrographie, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes montagneuses (*épuisé*).

Tome IV, avec une carte et plusieurs *pavillons*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par Benjamin de Tudèle. — Il Libro del Viaggio fecho a la isla de Amat, etc. Voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits originaux et anciens. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient. Relation de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier, avec des V d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin, Benedict et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Voyages de Sæwulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

Tome V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec [illegible]

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1re série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *epuisés*).
2e série (1834 à 1843), 20 vol.
3e série (1844 à 1850), 14 vol.
4e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 15 et 16 *épuisés*).
6e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7e série (1881), 2 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs; pour les départements, 22 francs; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1re et de la 2e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3e et de la 4e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les Drs Ad. Nicolas, H. Lacaze et Signol, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs. *Épuisé.*

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. James Jackson, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel Derrecagaix.

Un vol in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud. 1877-1879, par le Dr Jules Crevaux, médecin de la marine française, 1 vol. in-fo de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

Art. I. La Société est instituée pour encourager aux progrès de la [illegible] fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues, [illegible] terre des pays, établir une correspondance avec les Sociétés savantes [illegible] graphes et les géographes, publier des travaux inédits, mais que des voyag[illegible] fait y avec des cartes.

Art. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

Art. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par [illegible] membres et reçu par la Commission centrale.

Art. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une cotisation annuelle [illegible] francs au moins par année et donne en outre 25 francs une fois payés, lors [illegible] remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

Art. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire [illegible] français, des membres correspondants étrangers qui se seraient acquis de nouveaux [illegible] leurs travaux géographiques. Le diplôme peut leur être délivré.

Art. XXXII. La Société admet sous le titre de *Membres fondateurs*, les étrangers [illegible] et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une cotisation dont le minimum est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 h. à 4 heures, les dimanches et jours de fêtes exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port*, à M. [illegible], secrétaire de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser pour les renseignements et les recommandations, à M. C. Auteur, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des burins à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50 exemplaires	100 exemplaires	150 exemplaires	200 exemplaires	300 exemplaires	400 exemplaires	500 exemplaires	1000 exemplaires	1500 exemplaires
Une 1re (16 pages)...									
Demi-1re page plaçage papier pour couverture de brochure	12 60	17 50	18 75	23 10	27 »	30 90	34 80	45 »	60 »
3/4 de 1re (12 pages)	10 75	12 60	16 75	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	45 »
1/2 1re (8 pages)	7 80	9 60	12 75	14 20	17 75	19 50	21 80	24 »	29 »
1/4 de 1re (4 pages)	4 »	6 30	8 80	10 10	12 »	13 10	14 50	16 »	21 »
Couvertures, composition, tirage, papier, plaçage	9 »	10 »	14 80	18 »	15 15	16 15	18 75	21 75	27 75

Composition d'un titre d'entre de 1/4 de page ... 2
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso ... 1 50
Composition de quatre pages de titres semblables pour [illegible] (si c'est du même auteur) ... 6

Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.

Le tirage de chaque gravure sera compté 2 francs.

Martinet, Adm.-Gérant des imprimeries réunies, E. Paloma...

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

J.-E. DE LA CROIX. — Le royaume de Perak..... 353
Le Commandant GALLIENI. — Mission dans le Haut-Niger et le Ségou-Kouka..... 353
D^r A. ARNAUD. — Dix-huit mois à la Côte Française d'Afrique..... 409
FERNANDEZ. — La République argentine, la Pampa, la Patagonie, le Chaco, Misiones..... 413

CARTES

Itinéraires dans l'État de Perak (1 : 500 000) et profils géologiques, 1880-1881.
Itinéraires dans la province de Lorent (1 : 200 000 environ), 1880-1881.
Cours des rivières Pleas et Kechau (1 : 100 000), 1881.

3^e TRIMESTRE 1883

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1883

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4.

Tome I, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4, 1824 *épuisé*. Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie; — *Introduction* aux voyages de Marco-Polo, par M. Roux de Rochelle; — *Voyage* de Marc Polo, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale; — *Glossaire* des mots aujourd'hui hors d'usage. — *Variantes* pour les noms propres d'hommes et de lieux, d'après onze manuscrits.

Tome II, avec 18 planches. Prix 18 francs.

Il contient : Une Relation du Climat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommets des Alpes. — Résultats des questions adressées à M. Maure de Lesdat et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenque, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachaliks de Bhadeb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Tome III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bauguière, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes *épuisé*.

Tome IV, avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relacion del Viage hecho á la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Koenig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sewulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

Tomes V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix 24 francs chaque volume.

Tome VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut; suivis de plusieurs *Itinéraires* de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice biographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palætyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 21 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1re série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).
2e série (1834 à 1843), 20 vol.
3e série (1844 à 1850), 14 vol.
4e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 15 et 16 *épuisés*).
6e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7e série (1881), 2 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs; pour les départements, 22 francs; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1re et de la 2e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3e et de la 4e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les Drs Ad. Nicolas, H. Lacaze et Signol, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs. *Épuisé*.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. James Jackson, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel Derrécagaix.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le Dr Jules Crevaux, médecin de la marine française. 1 vol. in-f° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

Art. 1. [illegible]

Art. 14. [illegible]

Art. 31. [illegible]

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

Art. XXXI. [illegible]

Art. XXXII. [illegible]

[illegible]

[illegible]

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire [illegible]

[illegible]									
[illegible]									
[illegible]									
[illegible]									
[illegible]									

[illegible]

Versailles, Imp. [illegible]

La Société ne prend aucune responsabilité
[illegible] émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

REDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

[illegible]

[illegible]

4e TRIMESTRE 1883

PARIS

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

TOME Ier, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 (*épuisé*). Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie : — *Introduction* aux voyages de Marco-Polo, par M. Roux de Rochelle; — *Voyage* de Marc Polo, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale; — *Glossaire* des mots aujourd'hui hors d'usage. — *Variantes* pour les noms propres d'hommes et de lieux, d'après onze manuscrits.

TOME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Ghanat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommités des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tischit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachalicks de Bhaleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguière, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes (*épuisé*).

TOME IV, avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relacion del Viage hecho á la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Koenig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Saewulf à Jerusalem et en Terre-Sainte.

TOMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix 24 francs chaque volume.

TOME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut; suivis de plusieurs *itinéraires* de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice biographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. Recherches sur Tyr et Palætyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 24 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1re série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).
2e série (1834 à 1843), 20 vol.
3e série (1844 à 1850), 14 vol.
4e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 1 et 16 *épuisés*).
6e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7e série (1881 à 1883), 4 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs; pour les départements, 22 francs; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1re et de la 2e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3e et de la 4e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les Drs Ad. Nicolas, H. Lacaze et Signol, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. James Jackson, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel Derrécagaix.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le Dr Jules Crevaux, médecin de la marine française, 1 vol. in-f° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues; elle propose et décerne des prix; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 30 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressé, *francs de port* à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

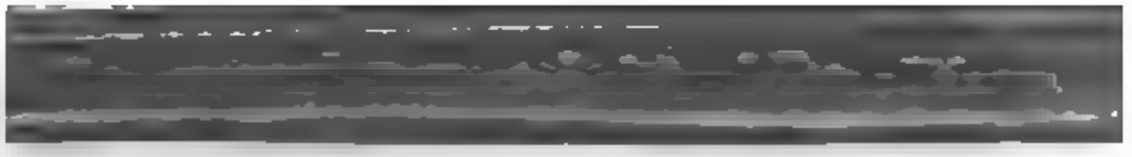
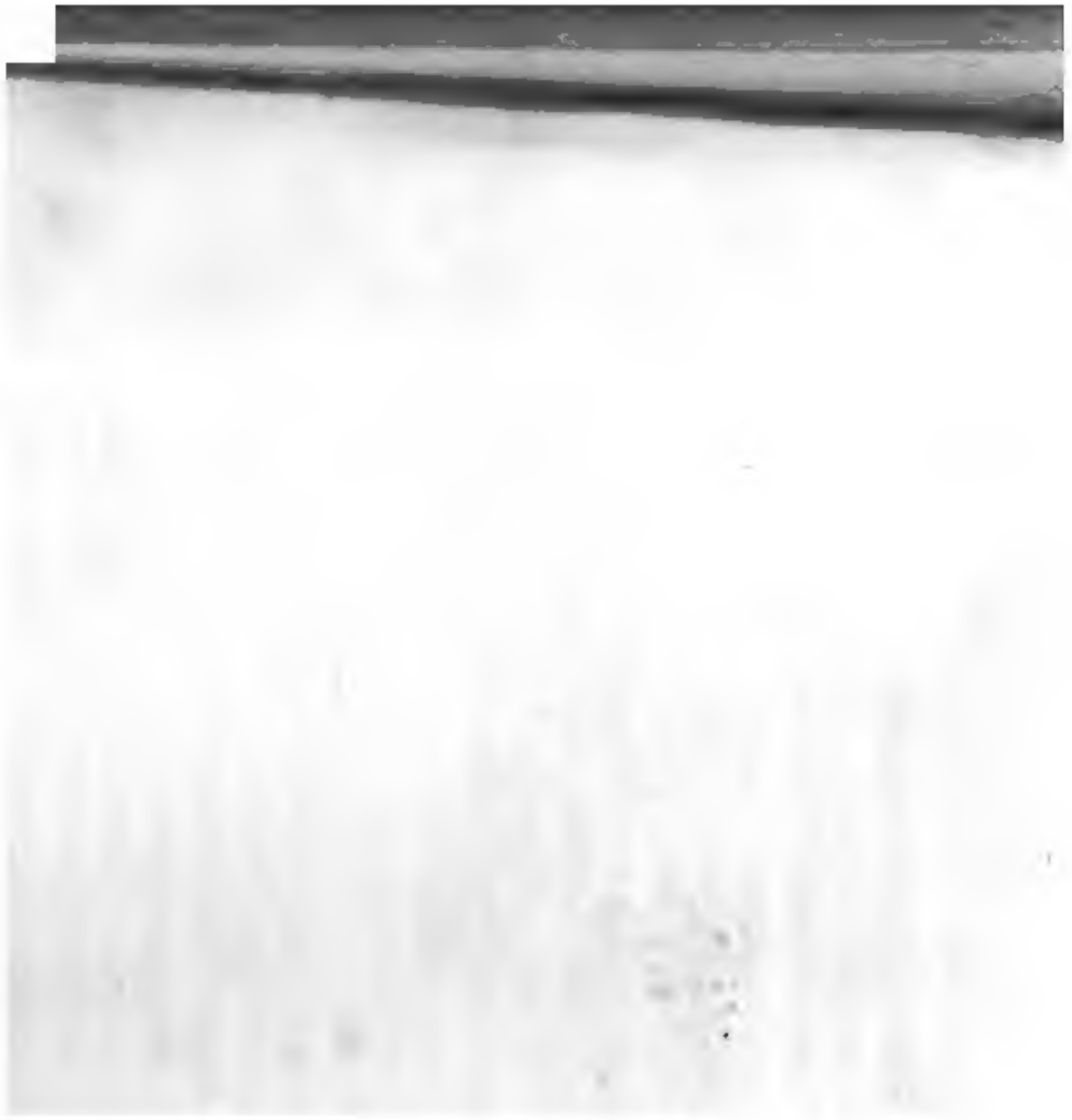
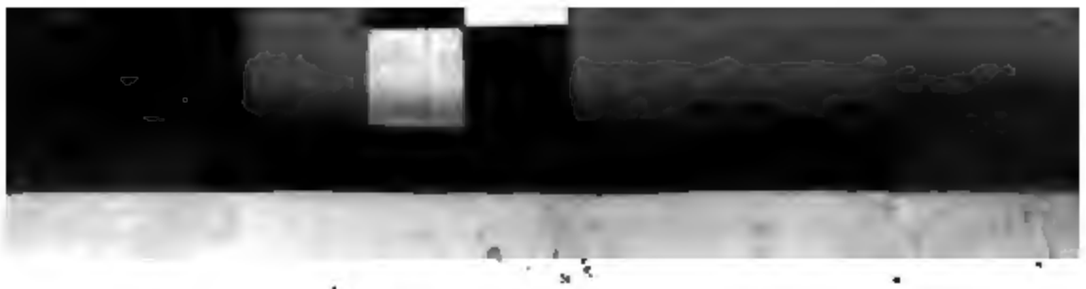
S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. C. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50 exempl.	100 exempl.	150 exempl.	200 exempl.	250 exempl.	300 exempl.	350 exempl.	400 exempl.	500 exempl.
Une f^le^ (16 pages).. ...									
Remise en pages, glaçage, papier, piqûre, enveloppe de couleur.....	12 65	15 55	18 95	23 10	27 »	30 90	34 80	38 95	15 90
3/4 de f^le^ (12 pages)....	10 75	12 60	16 70	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	40 90
1/2 f^le^ (8 pages).....	7 80	9 60	12 05	14 20	16 75	19 30	21 85	24 40	29 95
1/4 de f^le^ (4 pages).....	4 40	6 30	8 85	10 10	12 »	13 40	15 30	16 95	20 50
Couvertures, composition, tirage, papier, glaçage.. ...	9 »	10 »	11 80	13 »	15 15	16 45	18 70	19 75	23 15

Composition d'un titre d'entrée de 1/4 de page.....	2
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso.....	4 50
Composition de quatre pages de titres (sans annonces pour les travaux du même auteur)	6 50

Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.

Le tirage de chaque gravure sera compté 3 francs.

BOURLOTON, Imprimeries réunies, B.